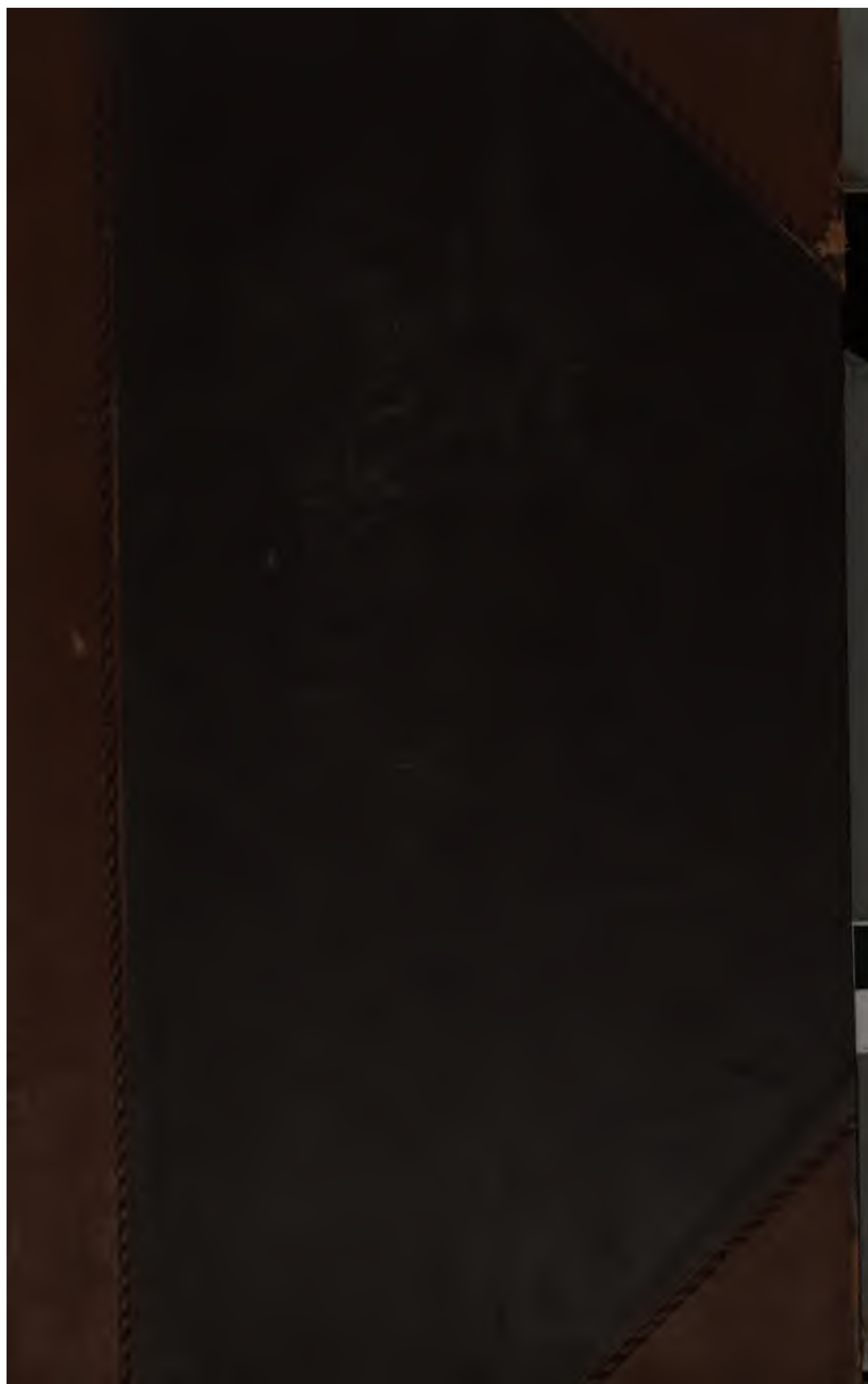
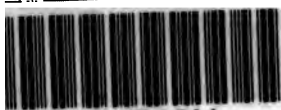



600074742U



HISTOIRE
UNIVERSELLE.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

PAR

CÉSAR CANTU,

SOIGNEUSEMENT REMANIÉE PAR L'AUTEUR,

ET TRADUITE SOUS SES YEUX,

PAR EUGÈNE AROUX,

ANCIEN DÉPUTÉ,

ET PIERSILVESTRO LÉOPARDI.

Tome Premier.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC XLIII.





AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Tout écrivain étranger à la France éprouve naturellement le désir de voir ses idées répandues à l'aide d'une langue qui, par son extrême précision comme aussi par son universalité, devient de plus en plus le véhicule de communication entre les nations civilisées; mais pour celui qui écrit dans l'intérêt de la morale et de la vérité, c'est peut-être un devoir que de se servir d'un si puissant moyen de propagation.

Nous avons commencé à publier en Italie, dans le cours de l'année 1838, un ouvrage intitulé *Storia universale comparata e documentata*, ouvrage dont le succès paraissait d'abord fort incertain; car, pour ne rien dire de notre faiblesse en présence d'un si vaste sujet, nous n'étions rien moins que résigné à ménager des préjugés irritables et puissants, ni à recourir à des paradoxes plus ou moins brillants pour lui donner l'attrait qui manque en général aux ouvrages longs et sérieux. Nous ne nous sentions pas davantage disposé à satisfaire à cette avidité d'émotions et à cette paresse de jugement qui, pressées d'atteindre le but, voudraient supprimer le chemin, et rendre ainsi l'impatience du lecteur complice des mensonges de l'historien.

Mais, détournant nos regards de ces graves difficultés, pour ne voir que l'utilité et l'opportunité d'une telle entreprise, nous prîmes le parti de nous y dévouer comme à un ministère de vérité et de justice. Et si, par notre position, nous nous trouvions quelquefois dans l'impossibilité d'exprimer notre pensée tout entière, nous étions néanmoins bien résolu de ne rien dire qui ne fût conforme à nos convictions.

Nous avons publié jusqu'ici l'histoire ancienne et celle du moyen âge, en treize parties, formant autant de volumes, et nous sommes à la veille de mettre sous presse l'histoire moderne. L'ouvrage n'est donc pas même achevé, et pourtant on en fait cinq éditions simultanées en Italie.

Si nous parlons de cet accueil favorable et vraiment extraordinaire, ce n'est pas pour en tirer vanité; nous ne désirons que prévenir le reproche de témérité qu'on pourrait nous adresser en nous voyant reproduire notre livre dans le pays qui a donné une impulsion si grande aux recherches historiques, et fourni tant d'excellents modèles dans ce genre d'études.

Ne voulant pas subir une traduction faite au hasard, et peut-être dans un but purement industriel, nous avons préféré courir nous-même la chance d'une publication en français, en reprenant notre travail en sous-œuvre, pour qu'il soit autant que possible conforme au génie de la nation à laquelle nous tenons à honneur de le présenter.

Dans cette édition, nous laisserons de côté les éclaircissements et les pièces justificatives dont l'édition italienne est accompagnée, cette addition n'étant pas aussi nécessaire en France qu'en Italie, où il est plus difficile de se procurer les auteurs cités. Nous supprimerons de même ce qui s'adresse plus particulièrement à nos compatriotes ; mais il s'en faut de beaucoup que nous voulions démentir ou déguiser l'origine italienne de notre travail.

La science marche si vite, tant d'opinions et de doctrines se succèdent si rapidement, que nous avons eu bien des choses à ajouter, indépendamment des améliorations qui nous ont été suggérées par une critique bienveillante ou même hostile.

Un patriotisme dédaigneux, qui tient surtout à s'épargner la honte de son incurie, croit avoir beau jeu contre tout ce qui paraît dans un pays où le défaut d'unité nationale rend impossibles ces immenses collections de livres et

de documents, cette plénitude de discussion, d'expérience, de vie dont sont fières d'autres nations. Mais n'est-ce pas un motif pour que l'écrivain s'y concentre davantage, pour qu'il y soit moins distrait par les froissements extérieurs, et puisse gagner en profondeur ce qui lui manque en étendue? Ne serait-ce pas d'ailleurs une injustice que de répondre par le dédain aux efforts de ceux qui, placés dans des conditions difficiles, ont de plus grands obstacles à vaincre pour se tenir à la hauteur des connaissances actuelles? Ne savons-nous pas, pèlerins de la science, aller puiser aussi aux trésors connus?

Étranger que nous sommes, non pas aux idées,—les idées n'ont pas de patrie, —mais aux petites et aux grandes ambitions, aux luttes politiques, aux débats littéraires qui imposent, soit des concessions officieuses, soit une opposition systématique, ne pourrions-nous pas, par cela même, exposer d'une manière plus franche aux regards des compatriotes du grand Bossuet la marche progressive du genre humain?

Exprimer ses pensées sous une forme correcte, sinon élégante, est l'un des premiers devoirs de l'écrivain : pour reproduire les nôtres dans une autre langue que celle dans laquelle elles ont été conçues, nous avons dû avoir recours à des plumes expérimentées; mais, tout en rendant grâce à l'amitié qui nous prête son secours dévoué, nous ne sentons que trop le besoin de réclamer une indulgence hospitalière pour tout ce que le style pourra conserver de sa physionomie étrangère. Cette allure soutenue et déliée à la fois, cette exposition aussi simple et naïve qu'énergique et réfléchie, cette éloquence sans emphase, cette chaleur qui n'ôte rien à la concision, cette finesse d'esprit jointe à la sévérité de jugement, toutes ces grandes qualités dont brillent les bons écrivains français, sont infiniment plus aisées à admirer qu'à imiter.

Ayant beaucoup appris à leur école, nous avons profité

librement de tout ce qui nous a paru convenir à notre sujet. Ainsi, nous croyons nous acquitter d'une dette de reconnaissance en rendant à la France ce que nous avons en grande partie emprunté d'elle : heureux si elle trouve que nous en avons parfois su faire un bon usage ! heureux si, en proclamant avec franchise ce que nous avons médité avec conscience, notre voix ne se perd pas tout à fait au milieu de tant d'autres beaucoup plus puissantes ! Pour oser l'espérer, il faut bien que nous comptions sur les sympathies d'un pays qui s'offre aux étrangers comme une seconde patrie, et que tous considèrent comme tel dès qu'ils ont pu le connaître.

La France a su réaliser dans les temps modernes cette grande idée de nationalité conçue par l'Italie dans les temps anciens. Puisse notre ouvrage contribuer à resserrer les liens qui unissent les deux pays ! Puisse-t-il ranimer pour notre chère patrie, plus souvent jugée qu'étudiée, ce noble intérêt auquel lui donnent droit même ses malheurs !

Paris, 1er juillet 1843.

CÉSAR CANTU.

INTRODUCTION.

Plus l'humanité avance dans sa voie, plus elle ressent l'immense besoin du vrai, du beau, du bien, et aucune science n'y satisfait aussi complétement que l'histoire. Nouveaux venus dans ce monde, à la suite de ceux qui l'abandonnèrent l'ayant à peine connu; anneaux temporaires de la chaîne par laquelle se perpétue l'espèce au milieu de la destruction des individus, comment nous diriger si nous en étions réduits à notre seule expérience? De peu supérieurs à la brute, peut-être même plus malheureux qu'elle; poussés par l'instinct du plaisir ou par l'aiguillon du besoin, nous ressemblerions à des enfants qui, nés à minuit, croiraient, à l'aspect du soleil levant, qu'il vient à l'instant d'être créé.

Ce qui nous façonne à la vie, et devance pour nous l'expérience dont les précieuses leçons s'achètent si chèrement, c'est l'étude des hommes et celle des livres; l'une immédiate et réelle, l'autre plus étendue et variée, toutes deux insuffisantes, si elles ne marchent ensemble. L'histoire, qui recueille dans les livres les études faites sur l'homme, allie heureusement les deux enseignements, et constitue le meilleur passage de la théorie à l'application, de l'école à la société.

Mais si l'histoire se réduit à une vaste collection de faits, d'où l'homme prétende déduire une règle pour agir en des circonstances pareilles, l'enseignement qui en résulte est aussi incomplet qu'inutile, aucun fait ne se reproduisant avec les mêmes accidents. Elle acquiert une bien autre importance, lorsqu'on observe les faits comme une parole successive qui, d'une manière plus ou moins claire, révèle les décrets de la Providence; lorsqu'on les rattache, non à une idée d'utilité partielle, mais à une loi éternelle de charité et de justice. Il ne faut pas que, dans une sombre contemplation, elle dévoile et envenime encore les plaies sociales, mais qu'elle fasse tourner au profit des enfants la moisson des douleurs subies par les pères et l'exemple des grandes catas-

trophes. Alors elle nous élève au-dessus des intérêts éphémères, et, nous montrant tous membres d'une association universelle appelée à la conquête de la vertu, de la science, du bonheur, elle étend notre existence à tous les siècles, la patrie au monde entier; elle nous rend contemporains des grands hommes, et nous fait sentir l'obligation d'accroître pour la postérité l'héritage que nous avons reçu de nos ancêtres.

Quelle pure satisfaction réjouit l'intelligence, à contempler d'une telle hauteur la morale et l'humanité! Les préjugés que nous dicte l'esprit de parti dans l'appréciation de nos contemporains font place à des opinions plus justes et plus absolues; le sentiment moral redouble d'énergie, et nous perdons l'habitude de confondre le bien avec l'utile, le beau avec ce qui est conforme à nos passions et à l'opinion vulgaire. En nous accoutumant aux oracles d'une rigoureuse justice, à une sympathie délicate et généreuse, nous apprenons à régler chacun de nos actes selon les lumières de la raison, à nous laisser guider par une philanthropie qui confond notre félicité propre avec celle de tous.

Ne produisît-elle d'autre bien que de mettre un frein au lâche égoïsme, cette gangrène de la société moderne, et d'encourager à des actes généreux, l'histoire serait déjà d'une immense utilité. Chaque fois que des passions contrariées ou de profonds chagrins nous amènent à ne voir dans l'homme que l'individu, quel dédain ne doit pas nous causer cette race humaine, ou folle ou perverse, d'esprit orgueilleuse et molle de volonté, qui s'égare dans un labyrinthe dont elle ne connaît pas l'entrée, dont elle est certaine de ne pas voir l'issue; qui, poussée par la violence, circonvenue par la fraude, au milieu de chocs aveugles et d'amères déceptions, traîne après soi douleurs et espérances, durant le peu de jours que le malheur la dispute à la mort! Échange d'hostilités déguisées, de bienfaits calculés, de caresses insidieuses, d'insultantes compassions; lutte étourdissante et sans relâche d'intérêts frivoles, au milieu des serviles convoitises des uns et de la lâche insouciance de la plupart; vieillards moroses qui repoussent tout progrès, et jeunes imprudents qui le compromettent pour vouloir trop le hâter : voilà le spectacle offert à l'homme ici-bas. Ne doit-il pas croire le monde livré aux caprices du hasard, ou jouet misérable d'une puissance envieuse et cruelle, se complaisant à voir les plus magnanimes efforts succomber sous l'astuce ou sous la

violence? Alors, intimidé ou désespéré, il prend le parti de jouir de l'heure fugitive, et se dit : « *Cueillons les roses avant qu'elles se flétrissent ; jouissons aujourd'hui ; demain nous mourrons.* »

Mais quand l'histoire, concitoyenne immortelle de toutes les nations, embrasse d'un regard l'humanité entière, le spectacle d'une durée incommensurable modifie la brièveté de notre existence. Ce courroux mélancolique qu'on éprouve à se sentir isolé, est vaincu par la pensée consolante de la fraternité avec toute la famille humaine, dans un but de régénération complète de l'individu et de l'espèce. Alors, à travers les volontés déréglées de l'homme, dans cette combinaison d'accidents que nous appelons hasard, nous reconnaissons une intelligence supérieure qui dirige les efforts individuels vers la conquête de la vérité et de la vertu, qui donne la victime de la violence pour institutrice à ses persécuteurs, et des fléaux de l'humanité en fait les bienfaiteurs.

Quand l'homme voit cette race de pygmées qui se soumet l'Océan, modifie les climats, arrache à la mer l'Égypte et la Hollande, pare de vignobles les forêts germaniques, il se persuade que sa raison et sa liberté ne sont pas serves de la glèbe où il naquit. Quand il dénombre la foule des siècles et celle de ses frères, il échange le sentiment de son impuissance, sentiment douloureux comme un remords, contre cette confiance en soi et en autrui qui est la première condition de la dignité commune. En appliquant la logique aux événements, il trouve et rapproche les causes et les effets ; il rencontre des exemples de chaque vertu et de chaque vice, il en déduit des règles de sagesse et de prudence, et il constate les limites assignées à l'humanité. S'il remonte le cours des âges antiques, et pèse les siècles les plus vantés, il apprend combien la dignité humaine commande de plus en plus le respect, et la liberté du sauvage ou celle d'Athènes cesse d'exciter ses vœux. Se contentant du temps où il vit, il aperçoit des améliorations possibles, a la conscience de leur réalisation, et se munit de patience pour ne rien précipiter. Bien plus : par les avantages qui résultèrent pour nous de ce que firent nos ancêtres, il apprend quelle est la destinée de chaque nation et de chaque siècle ; il puise dans le passé la force nécessaire pour se lancer dans l'avenir, avec autant de maturité et d'expérience que de persévérance énergique et réfléchie. S'il remarque ensuite que chaque âge se rit de l'âge qui l'a précédé ou s'apitoie sur lui, que chaque

école ravale l'école contraire, que chaque système se prétend seul en possession de la vérité, que les mêmes faits sont payés ici par des trophées et là par des supplices, sans que tant d'égarements nuisent au triomphe du bien général, son âme se dispose à la tolérance. Tolérance, dis-je, et non indifférence, non le doute vacillant et inactif, mais l'examen impartial de la lutte entre les principes de la liberté et de la servitude, entre la justice et le crime, entre les doctrines et les actions, l'intelligence et la force brutale; lutte d'où résultent des améliorations que n'ont pas même rêvées ceux qui agitent la cause de la société dans les écoles, dans les cabinets, à la tribune, ou dans les camps.

Une fois que l'homme a reconnu dans la conscience universelle que le meilleur moyen de perfectionnement consiste dans la plus grande dose de liberté civile en harmonie avec l'ordre et l'égalité, il trouve reproduite en lui-même la série des sentiments qui, durant de longs siècles, se sont développés dans l'humanité entière; il sent qu'un combat semblable à celui des pouvoirs politiques s'engage entre ses facultés personnelles; et il comprend que les hommes, comme les nations, se perfectionnent avec une rapidité proportionnée à la courte durée de leur existence. Combien l'histoire lui est profitable pour obtenir l'harmonie de la raison avec l'intelligence et avec l'imagination, harmonie dans laquelle consiste une si grande part du bonheur! C'est elle qui, en remplissant le vide d'affections réelles, désolation de la vie, exerce à noble fin l'amour et l'admiration qui, ignorés ou mal compris, sont la cause de tant de peines. La force sans cesse active qui renverse des empires et des institutions en apparence éternels, offre à l'homme une consolation quand, dans le cours de sa vie, une espérance est détruite par une espérance, un désir par un autre, quand ses sentiments sont froissés, quand ses projets les plus magnifiques s'évanouissent comme les rêves d'une nuit: mieux inspiré, il fait trêve aux vaines lamentations, souvent aussi injustes que celles de l'insecte qui maudirait l'ondée sous laquelle reverdit la feuille dont il se nourrit; et la douleur commune ranime en lui le sentiment de la fraternité. En étudiant l'histoire, le cœur du faible s'élève, par la certitude que ses efforts, tout débiles qu'ils puissent paraître, aideront au triomphe universel. Une honte virile vient assaillir celui qui se traîne bassement derrière la foule, comme aussi l'écrivain dont l'esprit se consume

en d'inutiles labeurs, en futilités corruptrices, et qui, recherchant de misérables querelles et d'ignobles victoires, se fait le complice des forts et des pervers pour amener l'avilissement public. Les grands écoutent sa voix, comme le triomphateur celle de l'esclave placé sur son char pour lui rappeler qu'il était mortel. Le lâche qui a trahi ses frères pourra bien étouffer par la force l'imprécation de ses contemporains, mais il lit son avenir dans les louanges que Plutarque dispense à la vertu, et dans l'infamie dont Tacite stigmatise le vice. Qu'un tyran élève des pyramides en témoignage éternel de son orgueil, l'histoire y gravera, plus durablement que sur le granit, ce qu'elles coûtèrent de larmes à un peuple opprimé; enfin, au juste enchaîné elle montrera les couronnes tardives, mais sûres, mais immortelles, qu'elle réserve à la vertu.

Combien d'ailleurs ne s'est pas accrue l'importance de l'histoire par les applications qui en ont été faites à toutes les sciences, à une époque où l'on a pour principe de n'accorder foi qu'aux faits, et où l'on ne demande qu'à eux seuls la solution de tous les problèmes ! La littérature apprend à s'y connaître soi-même dans son origine et dans ses progrès; elle s'y habitue à ne rien dédaigner, à ne rien idolâtrer. La philosophie, pour trouver les propriétés absolues de l'être, recueille ses enseignements, et réprouve les élucubrations solitaires qui divisaient dans l'esprit les choses qui vont unies dans la nature : car l'histoire, dans ce qu'elle contient de plus utile, ne sépare jamais la raison de l'exemple; elle ne renie pas les faits comme certains théoriciens, et ne s'y attache pas trop comme les empiriques; tout en accordant son attention aux intérêts, elle ne répudie pas la justice avec les épicuriens, et ne nie pas, avec les platoniciens, que l'aiguillon de la nécessité soit nécessaire aux progrès et aux découvertes. La politique (j'embrasse sous ce nom les sciences de la législation, de l'administration, de la jurisprudence) apprend de l'histoire le caractère d'un peuple, ses mœurs, son degré de civilisation, pour évaluer plus justement les éléments sociaux, les placer au rang qui leur revient, les faire revivre dans la société de la même manière qu'ils furent produits dans l'histoire. L'économie publique, qui recherche les lois de la production, de la distribution et de la consommation de ce qui sert au bien-être matériel, ne peut déduire que des faits recueillis dans l'histoire la théorie mathématique de la

société, l'équilibre entre les besoins et les moyens de les satisfaire. Car nous sommes en grande partie ce que nous firent nos aïeux, et la raison du présent existe dans un passé que ne sauraient changer une bataille, un décret, une révolution : qui n'en tiendra compte ne pourra enfanter que des constitutions inapplicables, comme celle de Rousseau pour la Pologne, ou de Locke pour la Caroline.

Que si le spectacle de l'humanité est déroulé devant nos yeux sur une toile dont la variété donne au style l'animation et le coloris, et dont la grandeur lui imprime la majesté ; si l'historien, se sentant l'interprète des faits, raconte à ses contemporains, avec une dignité naïve et respectueuse, les gloires, les infortunes, les crimes, les vertus des ancêtres ; si, à travers les obstacles de l'ignorance, de la vanité, du fanatisme, de la tyrannie, il suit les progrès de la civilisation avec amour et avec la franchise de la raison, aussi éloignée du sarcasme de l'impie que de la crédulité du superstitieux ; s'il ose déplaire aux vivants et affronter les passions ou l'insouciance contemporaines, sans jamais professer le mensonge utile, ni taire la vérité qui fait de tièdes amis et des ennemis ardents, combien n'y puisera-t-il pas de sublimes jouissances et d'instruction sociale ! combien cette littérature, que l'on a crue attaquée de la rouille, parce qu'elle s'est montrée trop souvent frivole, haineuse, babillarde, ne se retrempera-t-elle pas dans l'intention de secouer et d'enflammer le public, de corriger et d'émanciper la volonté ! Si l'intime conviction et la sympathie pour la classe la plus nombreuse et la plus négligée communiquent à la pensée et à la parole cette puissance qui commande l'attention, on verra diminuer la malheureuse habitude de feuilleter les pages sans les méditer, de rechercher ce qui brille et plaît, de préférence à ce qui est utile et bon ; on verra guérir cette nullité mentale qui accepte sans examen, blâme ou loue de confiance, a horreur de toute fatigue, et se blesse de tout ce qui est dit avec franchise et vérité.

Rien de plus juste donc que le rôle de l'historien ait acquis cette *sainteté* et cette vénération que la poésie avait obtenue en d'autres temps.

Méthodes historiques.

Mais dans ce sacerdoce des nations, dans cette sublime culture du bien, du beau, du vrai, comme en toute autre chose, le mode varie selon les temps et les opinions. Tout d'abord, l'histoire ne s'écrit pas, elle se fait ; et les mythes nous révèlent l'individualité

d'un peuple, ils sont l'histoire nationale telle que son génie la conçut, qu'elle s'accorde ou non avec les faits. Cette manière de procéder se reproduit au berceau des sociétés modernes. Ainsi Roland, dont Éginhard fait à peine mention, devient, de la façon des peuples, un héros en rapport avec leurs inclinations et leur état social: ainsi l'aventure de Guillaume Tell est racontée sous des noms différents dans Saxo Grammaticus, ancien chroniqueur scandinave; ainsi les Abencérages et les Zégris, thèmes perpétuels des romances espagnoles, et dont l'histoire ne cite pas même les noms, nous montrent sous son véritable jour la lutte entre les Maures et les chrétiens. En étudiant ces altérations, un esprit sagace arrive à expliquer les mythes d'Hercule, de Thésée, de Brahma; et qui veut suivre les changements subis par les histoires d'Alexandre et de Charlemagne, apprend à lire avec plus de fruit les expéditions de Ninus et de Sésostris, ou la lutte entre les patriciens et les plébéiens représentée par les symboles historiques de Rome primitive.

Ces traditions sont conservées sous la forme poétique, et transmises de père en fils avec toutes les erreurs propres à une génération enfant, sans connexion de causes et d'effets, sans songer à aucune instruction élevée. Écoutées avec l'attention que prête encore aujourd'hui l'Arabe du désert aux récits des vieillards, elles ont dès lors pour but d'exciter la curiosité par le merveilleux, de flatter la vanité des nations et des races en fomentant les croyances vulgaires. C'est ainsi qu'à son début l'histoire se montre à nous chez tous les peuples, excepté chez celui à qui elle fut dictée par Dieu lui-même; et les milliers de siècles dont l'Inde et la Chine remplissent leurs chroniques, loin de prouver l'antiquité du genre humain, attestent, au contraire, combien il est jeune, pour avoir pu si récemment encore se délecter à des amusements aussi puérils.

L'histoire du grand Hérodote est toute poétique : il s'applique à composer une épopée d'un intérêt soutenu, aux parties bien proportionnées, aux ornements flatteurs, dont la Grèce est le héros devant lequel s'abaisse tout le reste de l'humanité. Hérodote et ceux qui le suivirent immédiatement avaient peu de lecture, ne faisaient guère usage de la critique, citaient vaguement, et avaient presque uniquement en vue leur cité et ses relations avec la ligue hellénique; mais ils recherchaient une érudition

qui ne s'acquiert pas dans les livres, voyant avec leurs propres yeux, et transmettant à leurs lecteurs l'impression subie sur les lieux. Bien que semblables à ceux qui transcrivent les hiéroglyphes sans les comprendre, les interprétant à leur guise et quelquefois les reproduisant à faux, on est avide d'apprendre d'eux, comme il arrive pour les navigateurs du quinzième siècle, de quelle manière virent les choses ceux qui les virent les premiers.

Histoire classique.

De même que les poëmes d'Homère déterminèrent la forme des épopées subséquentes, ainsi les applaudissements donnés en Élide au père de l'histoire poussèrent ses successeurs à l'imiter dans la composition, dans la forme et dans le style. De Thucydide à Ammien Marcellin, nous trouvons des annales, des vies, des commentaires de mérite divers, et parfois éminent, mais sans esprit de suite et d'ensemble, sans le but de représenter tels qu'ils sont, une nation, un siècle, un héros, les désastres et les conquêtes du genre humain et de la liberté. Voilà pourquoi Aristote mettait l'histoire d'un degré au-dessous de la poésie, comme un art auquel suffisait un fait vrai ou faux pour déployer tout le luxe du style et de la rhétorique. Hérodote déclare écrire *afin que la mémoire des grands et merveilleux exploits ne se perde pas;* Thucydide, *parce qu'il croit la guerre du Péloponèse plus digne de souvenir que toutes les précédentes;* Tite-Live laisse à l'écart les particularités qu'il désespère de retracer avec un certain appareil, et s'arrête volontiers à l'endroit favorable pour une description, pour une harangue; Justin loue Trogue-Pompée de ce qu'il procura aux Latins la facilité de lire dans leur langue les hauts faits des Grecs. Vous trouverez bien çà et là dans Polybe de judicieuses observations : à son exemple, Salluste s'efforça de remonter des effets aux causes. Il est vrai que Cicéron appela l'histoire *l'institutrice de la vie.* Caton, Varron, Denis d'Halicarnasse s'appliquèrent à recueillir les origines et à déchiffrer les antiquités; mais, pour cela, ils ne sortirent pas du sillon tracé; ils ne déposèrent pas l'égoïsme des sociétés d'alors; ils ne portèrent pas leurs regards au delà des faits partiels, et ne subordonnèrent pas la forme à la pensée. Je ne parlerai pas de Suétone, quêteur d'anecdotes; mais Plutarque même, éclectique de style, d'érudition, de morale, Plutarque, qui dans sa naïveté même se révèle le fruit d'une société décrépite, nous fait-il connaître entièrement et Solon et Aratus et Pompée? Tacite, dont l'indignation aiguil-

lonna le génie pour pénétrer au fond des actions et sonder leurs causes, fait voir à nu les personnages et les faits; mais en vain l'interrogerez-vous sur les lois, les mœurs, les arts, la religion, sur ce qui constitue le caractère d'un peuple. Ses renseignements, exacts, mais égrenés et incomplets, ne vous feront pas comprendre l'esprit du gouvernement impérial; les yeux sur Rome, il ignore les mœurs de l'Asie, et jusqu'à sa géographie; il regrette la république sans s'apercevoir qu'elle a péri irréparablement sous ses propres coups; il voit apparaître une secte d'hommes exempts des vices qu'il reproche aux autres, mais il les confond avec les astrologues et les magiciens; il raconte les persécutions auxquelles ils sont en butte, sans s'inquiéter si elles sont justes, sans s'apercevoir que la religion de Numa tombe en ruine et que le monde est mûr pour une régénération. En somme, l'art était l'idole perpétuel des anciens écrivains. Des discours aussi beaux que peu vraisemblables devaient varier le récit, et suppléer pour l'historien la tribune devenue muette. De là résulte que le côté pittoresque de l'histoire, la reproduction exacte des usages, les particularités les plus précises et les plus intéressantes étaient abandonnées à l'érudition. Tite-Live ne fait pas même mention des traités de commerce entre Rome et Carthage, et Tacite n'aurait jamais donné place dans ses récits à la peinture des mœurs des Germains.

En s'occupant ainsi d'offrir un appât plutôt que des leçons sévères, l'historien ne songe pas au perfectionnement de l'espèce par les souffrances de l'individu; il étouffe dans le sentiment de la patrie la bienveillance universelle et maudit chez le Barbare ce qu'il applaudit chez le Grec et le Romain. Puis le lecteur, qui se contente de fleurs de rhétorique et d'ornements artificiels, s'habitue à considérer plus le brillant que le vrai, à séparer les idées du beau et du bien, à préférer la force désordonnée qui déborde à la force régulière qui persiste; ainsi se fomente cette sympathie pour les événements heureux, dangereux penchant de la nature humaine.

Au déclin de la puissance romaine, n'apparaissent plus que des compilateurs et des abréviateurs; puis, une fois qu'elle a succombé par les vices du dedans et par les invasions du dehors, l'histoire, en un silence morne comme celui qui succède dans la nature au fracas de la foudre, ne trouve plus de voix pour raconter l'événement le plus notable de l'antiquité.

Et cependant, tandis que les Byzantins du Bas-Empire s'obstinaient à modeler sur des formes antiques des sentiments et des faits d'une nature nouvelle; tandis qu'à force d'art ils ne parvenaient qu'à se rendre inutiles et fatigants, en Occident, l'histoire, de même que tout autre genre d'études, se réfugiait dans les cloîtres. C'était, il est vrai, une position favorable pour observer les faits d'un point de vue élevé en même temps que sûr; mais l'ignorance universelle ne permettait guère d'espérer y rencontrer une intelligence capable d'embrasser dans son ensemble un mouvement aussi varié, et de distinguer les détails accidentels de ce qui méritait d'être transmis à la postérité. La plupart écrivant pour leur monastère et pour leurs frères en religion, se bornent à des événements très-partiels, et, avec une inculte bonne foi, racontent ce qu'ils voient; mais ils voient mal. Quant à l'état général de la nation, aux mœurs, aux usages, c'étaient choses si naturelles à leurs yeux, qu'ils ne les croyaient pas le moins du monde dignes d'être mentionnées.

Voilà pourquoi l'époque à laquelle le genre humain marcha d'un pas plus hardi resta privée d'historiens; et le rétablissement de l'empire d'Occident, les croisades, la formation des communes, furent loin d'avoir, aux yeux des plus habiles, l'importance qu'ils méritaient: aussi, lorsque nous demandons aux chroniqueurs de nous aider à résoudre le problème compliqué de notre situation actuelle, nous abandonnent-ils dans une obscurité complète. Les persécutions, les hérésies, les barbares, n'avaient pas laissé le temps au christianisme de renouveler les études comme il avait renouvelé l'esprit de la société; ce qui leur fit conserver la forme païenne, la philosophie d'Aristote et l'adoration des classiques. Quand parfois, tout rudes et incultes qu'ils sont, ils abandonnent pour un moment le ton de la chronique, c'est pour revenir au faire antique, à la dignité factice, aux harangues fleuries, aux descriptions de batailles, aux jugements modelés sur les souvenirs de Rome et d'Athènes.

Si, néanmoins, l'enfance des idiomes nouveaux et la décadence des anciens; si une morale pleine de préjugés, une politique étroite, sont pour eux autant d'entraves, combien les rend précieux cette fidélité naïve et comme transparente avec laquelle ils exposent leurs propres opinions et celles de leur temps! C'est donc plus le narrateur que les narrations qu'il faut étudier en eux.

On remarque chez les plus vieux l'effroi d'un orage qui plane de plus en plus menaçant, un regret farouche du passé; puis, après le dixième siècle, la lueur d'espoir avec laquelle ils saluent une ère nouvelle; enfin, la crédulité impassible de ceux qui racontent les croisades, « par le besoin de recorder aux hommes combien pâtirent les guerriers dans leur glorieuse conquête. » On trouvera dans Villehardouin, dans Joinville, Froissart, Holinghsed, Pâris, chez les auteurs espagnols, le sentiment vrai des guerres saintes et de la chevalerie; de même que dans Dino Compagni, dans Jamsilla, dans les Villani, la condition réelle des communes italiennes. Parfois, la grandeur des événements les pousse presque par instinct jusqu'au sublime, et leur fait lancer des éclairs qui aident les esprits d'élite à retrouver, par de justes inductions, de précieuses vérités. Il y a plus : le sentiment religieux, chez eux prédominant, en élève quelques-uns au-dessus des intérêts d'un jour et d'un pays, et leur fournit une mesure plus généreuse pour reconnaître ce qui est juste et pour évaluer les angoisses des victimes. Aussi, sous leur simple ignorance, sent-on une bien autre vigueur que dans les exercices scolastiques et décrépits des Byzantins ou dans les chroniques orientales; car dans celles-ci l'homme se montre frivole et n'apparaît qu'à demi, jamais ne brille une pensée qui révèle le fond du cœur humain, ni les malaises sociaux, ni les grandes raisons du bien et du mal.

Ces premiers pas dans la carrière donnaient à espérer qu'avec le secours d'études meilleures viendrait à éclore une forme d'histoire originale; mais la prise de Constantinople inonda l'Italie et l'Europe de rhéteurs, qu'on s'obstine encore à nous prôner comme les régénérateurs des lettres dans le pays qui avait déjà produit Dante, Pétrarque et Boccace, tandis que ces étrangers ne firent réellement que repousser l'esprit humain sur les traces des anciens, et, entravant les hardiesses du génie, que réduire toute science à l'imitation.

Alors, de même que la poésie et les beaux-arts, qui déjà avaient enfanté la *Divine comédie* et les cathédrales, renoncèrent à la naïveté, aux idées, aux formes nationales et chrétiennes pour se refaire grecs et latins, l'histoire se remit à la suite des anciens. Observez les premiers historiens, tant nationaux qu'étrangers, vous les verrez, dans la forme, entachés d'imitation, tandis qu'au fond ils pèchent par le défaut de critique dans

l'appréciation des sources et par leur admiration exclusive pour les faits éclatants, sans se douter même de la partie intime, la seule véritablement instructive. Les vicissitudes du gouvernement et du pouvoir, qui ne s'altèrent pas seulement par les changements extérieurs; les coutumes et les opinions au milieu desquelles les personnages ont vécu; leurs intentions, la justice ou l'iniquité de leurs entreprises, déduite, non des conventions humaines, mais des principes éternels; les désirs, les craintes, les griefs de cette foule qui ne prit nulle part aux événements publics, et qui en subit les effets; les éléments, en un mot, desquels seuls peut sortir un sage et majestueux jugement sur les faits, disparaissent sous la plume des écrivains de l'école classique. Machiavel qui, le premier, appliqua son esprit à trouver des causes lointaines aux événements, créa une œuvre sans modèle, dans laquelle un style d'une nudité énergique, comme celle des athlètes, lui servit à graver sa pensée avec autant de facilité que de profondeur, Machiavel lui-même, au fond, est tout classique. Plein d'enthousiasme pour le triomphe, d'admiration pour toute témérité civile, Rome lui paraît grande, comme à Polybe, parce qu'elle subjugua tant de peuples et leur ravit, par force ou par ruse, richesses, lois, liberté, indépendance; tel était l'exemple qu'il proposait aux tyranneaux d'Italie; exterminer sous le glaive ou envelopper d'un réseau d'artifices tout ce qui résistait, et égorger des hécatombes humaines à l'idole d'une grandeur uniquement fondée sur la force. Voilà quelle est l'homicide conception politique du secrétaire florentin, tellement éloigné des idées modernes, que les érudits discutaient entre eux le point de savoir s'il parlait ironiquement ou de bonne foi; mais déjà le bon sens populaire avait prononcé, en donnant le nom de son auteur à cette malheureuse politique qui, s'étant une fois proposé une fin, n'hésite pas dans le choix des moyens entre la justice et l'iniquité, entre l'astuce et la violence : politique dont l'Italie est dénoncée comme l'inventrice par ceux qui l'en ont rendue la victime.

Machiavel cependant tient déjà du moderne; il introduit la discussion dans l'histoire et tend à réduire la série des faits à une thèse philosophique. Il est suivi dans cette voie par le subtil Comines et par Guicciardini. Ce dernier, plus servile imitateur des anciens, prolixe dans ses harangues, inanimé dans ses descriptions, d'une

indifférence immorale dans ses jugements, brille au premier rang parmi ceux qui font de l'histoire un exercice d'éloquence, une étude dans l'art de mettre en relief un personnage ou un événement, en rejetant dans l'ombre la foule qui n'a pas de nom.

Un jugement aussi sévère nous est inspiré par la conviction qu'une telle manière d'envisager l'histoire ne satisfait plus aux besoins de notre époque. L'Italie elle-même (le seul pays qui en offre encore des exemples éclatants), l'Italie invoque d'autres formes qui, n'étouffant pas le vrai sous le beau, contribuent à donner une vigueur nouvelle aux esprits, à la civilisation, à l'économie sociale. Il faudrait avoir, trois siècles durant, tenu les yeux clos sur les pas que l'humanité a faits dans sa voie, pour n'avoir pas vu d'autres idées grandir immensément à côté de celle de la force. On laisse désormais aux Chinois les récits dans lesquels tout ce que fait la nation est attribué au roi seul. On ne croit plus maintenant les changements dans les lois imposés par un législateur, les institutions créées par un décret, les révolutions produites par une conjuration. Il faut qu'il soit tenu compte de l'humble bonheur du plus grand nombre, à qui nuit plus une loi inopportune, un tribut corrupteur qu'une atrocité instantanée. On n'hésite pas à croire que celui qui adapte la boussole aux voyages sur mer, ou applique au mouvement un agent nouveau, ou importe le chameau dans l'Afrique méridionale, est plus digne de mention que les œuvres de la force, soit qu'elle se révèle brutalement sous les noms d'Attila, de Gengis-Kan ou de Tamerlan, soit qu'elle se déguise sous ceux plus classiques de Sésostris, de Cambyse, et de Napoléon.

Inutile encore de chercher dans les chroniques et dans les annales l'accord du vrai, du bien et du beau. Les travaux si recommandables des PP. de Saint-Maur, des Bollandistes, des du Cange, des Baluze, des Montfaucon, des Canciani, des Leibnitz, des Muratori, et ceux que nos contemporains poursuivent avec une noble patience, sont des matériaux appelant l'étincelle de vie de qui saura la leur communiquer. Je crois pouvoir ranger dans la même classe les histoires en tableaux synoptiques, invention de notre époque, celles, par exemple, de le Sage et de Longchamps; œuvre laborieuse pour qui l'entreprend, utile à consulter, et aidant l'attention par le secours des sens, mais où l'aridité de l'exposition, l'indifférence entre le certain, le probable et le faux, l'exclusion

Annales, mémoires, chroniques.

de tout lien, excepté celui du temps, élément si accidentel, ne sauraient se représenter à nous que comme une trame composée de fils calculés seulement quant à la longueur, et attendant le tissage pour offrir un dessin et servir à un usage quelconque.

Le rôle des chroniques est rempli aujourd'hui par les gazettes. Nos neveux auront à dépenser plus de fatigues pour démêler la vérité dans leurs révélations, que nous avec les chroniqueurs du moyen âge. Ceux-ci, grossiers, mais non pas vendus, trompés, non trompeurs, jugent mal les faits, mais ne renient par leur sentiment intime, et ne font pas pompe de couardise.

De bonnes chroniques des temps modernes sont les Mémoires. La *Retraite des dix mille*, les *Commentaires* si originaux de César, les *Anecdotes* de Procope, ne permettent pas de dire que les anciens ne les connussent pas. Mais ils ont acquis chez les modernes une tout autre importance, surtout chez les Français, qui semblent là sur leur terrain. Qu'ils vous fassent, avec le sire de Joinville, observer dans les croisades un mélange de rudesse septentrionale, de sentiments évangéliques, de légèreté française, ces chevaliers allant conquérir des couronnes qu'ils ne porteront pas; qu'avec le *Loyal serviteur* ils vous racontent les prouesses de Bayard sans peur et sans reproche; qu'avec Froissart ils ne s'occupent que de tournois ou de passes d'armes; qu'avec le cardinal de Richelieu enfin ils discutent la raison politique des événements, tout y est dramatique : les erreurs, les vanteries, les mensonges même y abondent, mais sans anachronismes de mœurs et de caractères : tout, jusqu'à la langue et au style, vous aide à vous retracer l'époque, mieux que les histoires proprement dites. Benvenuto Cellini, et les vies des artistes et littérateurs, nous ont conservé par lambeaux la véritable histoire d'Italie; c'est là que la postérité apprend à connaître le peuple dont ils sont sortis. On sent le dévergondage de la Fronde dans le spirituel caquetage du cardinal de Retz. Henri IV se montre à nu dans ceux de sa femme, de la princesse de Condé, et dans les *Économies royales* de Sully. Si Voltaire n'a pu faire du *Siècle de Louis XIV* qu'un livre de parti, madame de Motteville et la duchesse de Montpensier percent à jour le château et les boudoirs. Saint-Simon nous montre avec causticité l'ensemble et les détails, les pompes et les misères du grand siècle. Mesdames de Maintenon et de Sévigné réduisent à ses proportions naturelles ce Louis,

que ses contemporains trouvèrent supérieur à tous, jusque dans sa stature, tant il connaissait à fond son *métier de roi*. La révolution française, la cour et les camps de Napoléon, seront à leur tour bien mieux révélés par ces confidences partielles que par les historiens qui se hasarderaient sérieusement à fouler un terrain encore brûlant. Car c'est dans les mémoires qu'apparaissent et le peuple et les joies et les douleurs de la classe la plus négligée, que s'épanchent les secrets de l'âme et de l'intelligence, que l'on sent enfin cette vie active qui, dans la plupart des historiens, ressemble aux secousses du galvanisme.

Mais dans le siècle passé, l'histoire prit une autre direction sous la plume de ceux qui, s'arrogeant le nom de philosophes, proclamaient l'émancipation du genre humain. L'école philosophique ne pouvait toutefois se dire nouvelle, puisque déjà Machiavel avait cherché à ramener son récit à une théorie sociale, et que fra Paolo Sarpi exploita les faits pour attaquer la Rome papale en faveur de Venise et de l'autorité laïque; tentative qui ne rehaussa pas l'histoire, mais qui agrandit le pamphlet; car son récit ressemble à ces dossiers présentés par les avocats à l'appui de leurs assertions. Le cardinal Pallavicino descendit en lice contre lui, se servit des mêmes armes, plus l'ennui d'une réfutation, mal racheté par le charme du style et la puissance de la vérité. Histoire philosophique

Mais quand l'histoire fut conviée à se liguer avec les autres sciences, pour anathématiser tout ce qui jusqu'alors avait été révéré, elle substitua aux faits, éternel langage de Dieu, les opinions, langage éphémère des hommes. Sublime conception, sans doute, que celle de réunir arts, sciences, morale, littérature, pour exprimer la même idée sociale, pour révéler ainsi l'unité des lois du monde et tout coordonner pour le bien-être présent : mais leurs intentions fussent-elles loyales, l'état de la société d'alors égarait ceux qui l'avaient conçue. Deux siècles se heurtaient l'un contre l'autre; la noblesse, le clergé, la monarchie, le peuple, au lieu de s'équilibrer l'un par l'autre, s'embarrassaient réciproquement, et se faisaient une sourde violence; présage certain, pour les esprits d'élite, d'un imminent conflit. Mécontents donc de la société présente, ils en maudissaient les éléments, sans songer qu'ils avaient marché de conserve avant de se déclarer ennemis, et les considéraient, depuis l'origine, non comme des forces morales, mais comme des rivaux importuns. De là cette haine fanatique contre les coutumes

et les institutions antérieures, haine qui se manifestait tantôt dans un bon mot, tantôt dans les énormes volumes de l'*Encyclopédie*. La censure empêchait-elle de combattre à visage découvert les nobles, les prêtres, les trônes encore debout, on s'en prenait aux seigneurs féodaux dans leurs niches de pierre, aux pontifes sanctifiés. Les croisades n'étaient plus que du fanatisme; saint Louis un homme de bien, jouet de ses illusions; Charlemagne un clerc armé; Grégoire VII et Innocent III, deux intrigants mêlant le royaume du ciel à ceux de la terre; et l'on allait jusqu'à applaudir le triple sacrilége, religieux, moral et patriotique, contre la Pucelle, libératrice de la France; sacrilége commis par celui qui chantait la petite fossette de madame de Pompadour, par celui qui sollicitait l'appui de la duchesse de Créqui-Lesdiguières pour faire ériger en marquisat sa terre de Ferney, comme *une gloire et un bonheur de sa triste vie.*

Ce qui venait encore en aide aux philosophes dans leur guerre de plaisanteries et de sarcasmes, c'était la vogue où était alors l'idéologie. Grâce à elle, les questions de fait étaient arrachées au domaine de la réalité, à force d'abstractions, de combinaisons et d'alternatives, jeu bizarre auquel on donnait le nom d'analyse. Voulait-on battre en brèche la noblesse d'alors, frivole, amaigrie, viciée jusqu'aux os? On ne s'enquérait pas de quelle manière, en se posant jadis entre les monarques et le peuple, elle avait contribué aux franchises et à la civilisation du plus grand nombre, mais on disait: « Les hommes naissent égaux, toute inégalité dans la société est donc injuste. » On disait de même: « La religion doit être un rapport entre Dieu et l'homme, donc c'est chose libre et individuelle; donc point de culte, point de sacerdoce, ni de tout le cortége de l'imposture. » C'est ainsi que le clergé devenait une phalange de fanatiques, hostile à toute instruction; la noblesse « une bande d'assassins, le faucon au poing, intitulés comtes, marquis et barons. » Les formules abstraites de rébellion, de droit héréditaire, de conspirations réprimées, de légitimité, de coups d'État, étaient substituées aux faits précis: les mots de roi, de liberté, d'esclaves devaient exprimer la même chose à Londres et à Persépolis, pour les contemporains de Périclès et pour ceux de Washington. Dans les invasions des Lombards, des Saxons, des Normands, il n'y avait rien à voir de plus qu'un changement de dynastie; qu'une révolte dans la ligue Lom-

barde ; que des concessions royales dans la *grande charte* et dans l'affranchissement des communes. C'est ainsi qu'à grand renfort d'abstractions, on privait l'histoire des secours que doivent lui prêter l'examen et l'expérience ; qu'on la rendait ignorante du passé, abusée sur le présent, stérile pour l'avenir.

On conçoit que, tant qu'elles sont en jeu et menacées dans leur action, les passions peuvent nuire à l'impartialité ; mais quant aux événements depuis longtemps consommés, il semblerait qu'il ne s'agit que de rechercher et d'exposer loyalement la vérité. Mais non : l'esprit de système et le préjugé faisaient descendre l'historien du poste élevé d'où il distribue l'infamie et la gloire, pour le mêler à de petites escarmouches, et lui suggérer des sophismes encore plus subtils que ceux dont auraient pu s'étayer les intérêts engagés dans la lutte. Pour recueillir ce qu'on appelait l'esprit des faits, on dénaturait les intentions, en créant des rapports arbitraires entre un premier fait et le caractère de ceux qui lui succédaient. L'historien, poëte dans l'antiquité, devint un avocat qui avait raison en proportion de ce qu'il savait mieux parler ou se taire ; car on ne récusait pas les faits, on les rapportait seulement à sa guise. En effet, exagérez certaines particularités ; supprimez-en d'autres par des subterfuges habiles ; faites briller ici une lumière, tandis que là vous renforcez l'ombre ; admettez comme incontestables certaines traditions qui vont à votre propos, en même temps que vous déchaînez la critique contre celles qui vous gênent ; déguisez le vide des faits par l'appareil des systèmes ; tournez une vertu en ridicule, tandis que vous couvrez un crime de la sauvegarde d'un bon mot, il ne vous sera pas difficile de représenter Julien l'Apostat comme un héros et Grégoire VII comme un furieux ; d'élever au ciel Dioclétien, qui renonce à l'empire du monde, et pour le même acte d'accuser de lâcheté Pierre Célestin.

Qu'il me soit permis de m'arrêter quelque peu sur cette école, car le mal qu'elle causa ne fut pas restreint à la seule littérature. Bien qu'elle soit déchue dans les pays les plus éclairés, je la vois encore inspirer dans quelques autres, tantôt des redites de société, tantôt des écrits auxquels, pour être applaudis comme des actes d'énergie, suffit le courage inconsidéré de traiter légèrement les choses les plus graves, de tourner en dérision les opprimés, et de lancer le sarcasme contre la religion, la liberté et les convictions profondes. Or, une assurance dogmatique dans les décisions,

une verve maligne dans certains portraits, un mode d'observation ingénieux, un pétillement perpétuel d'arguties, étaient précisément les procédés au moyen desquels les historiens dont je parle caressaient la propension native de l'homme pour ce qui est défendu, et aiguillonnaient la satiété d'un siècle qui croyait à tous ceux qui ne croyaient à rien. Ajoutez à cela l'esprit de coterie, qui fait porter au ciel ceux qui se mettent à sa remorque, déprécier quiconque ose aller contre le courant, et vous vous expliquerez comment acquirent si haute renommée les malencontreux efforts de Mably à déraisonner toujours et à ne jamais rien dire; les déclamations sentimentales de Raynal et de Diderot; les interminables plaidoyers de Hume, et le vide vaniteux auquel Millot réduit non-seulement son propre récit, mais encore les œuvres dans lesquelles il puise. Vous comprendrez aussi comment on ne tarit pas en louanges sur les récits décousus de Gibbon, dans lesquels on ne sait ce qui domine le plus, ou la mauvaise foi, ou l'élégance guindée, ou les louvoiements vers un but unique, celui de dégoûter de toute institution religieuse. Vous concevrez comment furent admirés, et Boulanger, qui sanctifie le hasard pour en faire découler la religion, et Bailly et Dupuis, qui multiplient les siècles pour ne faire des cultes, quels qu'ils soient, que des archives d'observations astronomiques; et les amis de d'Alembert, qui regardaient la connaissance des faits « comme étant « seulement d'une nécessité convenue, comme une des sources les « plus ordinaires de la conversation, en un mot, comme une de « ces inutilités si nécessaires qui servent à remplir les vides im« menses et fréquents de la société (1). » Vous saurez enfin la valeur des éloges prodigués à toute cette foule, chez laquelle ressort peut-être encore moins la hardiesse de l'entreprise que la manière frivole dont elle fut tentée; en tête, il faut citer l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, ouvrage plein de verve, de sarcasme et d'ignorance (2).

(1) D'ALEMBERT, *Réflexions sur l'histoire*.

(2) Comme l'on prétend que c'est la mode aujourd'hui de faire de la religion, je rapporterai le jugement d'un contemporain de Voltaire, d'un écrivain qui ne peut être suspect aux contradicteurs.

« J'étais, dit Mably, très-disposé à pardonner à Voltaire sa mauvaise politique, sa mauvaise morale, son IGNORANCE, et la hardiesse avec laquelle il tronque, défigure et altère la plupart des faits : mais j'aurais au moins voulu trouver

Affiliés pour la plupart à cette philosophie qui tient à prouver que je ne sais quels fluides produisent le courage du héros,

dans l'historien un poëte qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages, et qui rendît les passions avec le caractère qu'elles doivent avoir; un écrivain qui eût assez de goût pour ne jamais se permettre des bouffonneries dans l'histoire, et qui eût appris combien il est barbare et scandaleux de rire et de plaisanter des erreurs qui intéressent le bonheur des hommes. Ce qu'il dit n'est ordinairement qu'ébauché : veut-il atteindre au but, il le passe, il est outré.

« Ce qui m'étonne davantage, c'est que cet historien, ce patriarche de nos philosophes, cet homme enfin qu'on nous représente comme le plus puissant génie de notre nation, ne voie pas jusqu'au bout de son nez.

« Voltaire se vante quelque part d'avoir lu nos capitulaires : mais il n'est pas donné à tout le monde d'y puiser assez de gaieté pour être le plus frivole et le plus plaisant des historiens.

« Que de choses inutiles qu'un historien ne se permet que quand il est fort IGNORANT!

« Malheureusement cet auteur a fini tous ses ouvrages avant que d'avoir bien compris ce qu'il voulait faire.

« La vérité n'est quelquefois pas vraisemblable, et il n'en faut pas davantage pour qu'un historien qui se pique d'être philosophe, sans avoir trop étudié les travers de l'esprit humain et les caprices de nos passions et de la fortune, rejette comme une erreur tout événement qui lui paraît extraordinaire : c'est la manière de Voltaire.

« Pour me prouver combien sa critique est circonspecte et sévère, il dira que l'aventure de Lucrèce ne lui paraît pas appuyée sur des fondements bien authentiques, de même que celle de la fille du comte Julien. La preuve qu'il en donne, c'est qu'un viol est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Un goguenard sans goût peut rire de cette mauvaise plaisanterie, mais elle déshonore un historien.

« Son *Histoire universelle* n'est qu'une pasquinade digne des lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos philosophes.

« Quel autre historien aurait osé dire *que les enfants ne se font pas à coups de plume?* un écrivain judicieux aurait cru se déshonorer par une bouffonnerie si indécente. Voltaire a semé dans cette *Histoire universelle* une foule de plaisanteries, qui ont du sel, et que je louerais dans une comédie ou dans une satire; mais elles sont déplacées et impertinentes dans une histoire. » *De la manière d'écrire l'histoire.*

Benjamin Constant, autorité non douteuse, disait que, pour plaisanter comme l'a fait Voltaire sur Ezéchiel et sur la Genèse, il fallait réunir deux choses qui rendent la plaisanterie bien misérable : la plus profonde IGNORANCE et la plus déplorable légèreté. Je veux en outre citer M. Villemain de préférence à tant d'autres, d'abord parce que la modération de ce prudent critique est très-connue; en second lieu parce qu'il se montre généralement assez respectueux envers le patriarche de l'*Encyclopédie;* enfin parce que ses leçons professées publi-

et la mollesse du Sybarite, à débarrasser l'homme de l'âme, l'univers du Créateur, les historiens, ces témoins du passé, se complurent à le détruire; ils firent comme les Arabes, qui édifient leurs misérables cabanes sur les ruines de la grande Apollinopolis, et souillent des immondices rejetées de leurs habitations les salles et les portiques élevés pour retentir éternellement des louanges de la Divinité. Lorsqu'ils voulurent tout dériver de la matière et tout y ramener, on reconnut combien l'impiété est misérable quand elle vient à toucher aux douleurs de l'humanité. S'ils remontaient au berceau de l'homme, ils le supposaient un germe se développant sur des plages diverses, à l'aide d'une température favorable. Tout en prenant pour donnée que son premier état fût l'existence du sauvage, ils le façonnaient tel qu'un Européen jeté nu sur une île déserte; lui attribuaient dès lors nos idées, notre manière de raisonner, nos besoins; lui faisant peu à peu trouver un pacte social, analogue aux alliances stipulées dans notre droit des gens, une religion due aux artifices des prêtres, et jusqu'à un langage avec des règles telles que pourrait les établir une académie. La diversité de culte, d'institutions, de civilité,

quement en présence de la jeunesse française, en ont contracté quelque chose de solennel dans l'expression et presque de populaire. Eh bien! dans son *Cours de littérature française*, il dit en parlant de Voltaire (Leçon XVI[e]) : « Sa vue moqueuse du christianisme altère la vérité de l'histoire, en détruit l'intérêt, et substitue des caricatures au tableau de l'esprit humain..... L'auteur n'aime pas son sujet (Histoire du moyen âge); il l'a en pitié; il le méprise, et par cela même il s'y trompe assez souvent, malgré tant de sagacité, et même d'exactitude. Car ne supposez pas Voltaire généralement inexact..... ce qui manque seulement à son ouvrage c'est la chose même qu'il promettait, la philosophie..... Il avait médiocrement étudié l'antiquité dont il veut donner une idée sommaire après Bossuet. Les erreurs de noms et de dates, les citations tronquées, et, il faut le dire, LES IGNORANCES abondent dans sa prétendue critique de l'histoire ancienne.

« Il établit ce singulier principe, que les faiblesses des princes ne doivent pas être toujours divulguées, et que l'histoire doit cacher quelque chose..... Voltaire, qui se plaint si souvent des *mensonges historiques*, finit malheureusement par réduire l'histoire au panégyrique et au pamphlet. Ce libre génie obéissait à mille petites passions.

(Leçon XVII.) « Il n'est pas besoin de rappeler tout ce que dans sa vieillesse il a écrit contre la Bible, et que de doutes insidieux, que de sarcasmes et d'intarissables bouffonneries il a tirés souvent, de quoi, messieurs? de ses distractions, de ses contre-sens, de ses propres IGNORANCES.

devait provenir du climat sous lequel végète la *plante-homme.* Il est bien vrai que la servitude a surmonté la barrière des Alpes, tandis que la liberté se promène fièrement sur les bords sans défense de la Tamise; que la Russie et la Scandinavie fleurissent aujourd'hui, tandis que l'Inde devient barbare; que l'humble Amstel regorge de richesses, refusées désormais au Tage aux sables d'or. Mais les historiens philosophes, comme ces dieux qui avaient des yeux et ne voyaient point, écartaient les faits qui contrariaient leur thèse; ils ne voulaient pas entendre l'histoire entière attester que la force de l'esprit humain maîtrise la nature et réagit contre les causes physiques; que, supérieure aux sensations, l'intelligence n'est pas esclave de la nature matérielle.

Le moyen âge s'appelait *barbarie;* pouvait-on, dès lors, attendre de lui autre chose qu'horreurs et décadence? La réalité et la poésie des origines européennes échappaient donc aux yeux pour ne plus laisser voir qu'un déplorable dépérissement de toute civilisation, que ténèbres palpables, s'éclaircissant à peine après le dixième siècle, puis enfin dissipées par les temps qu'ils appelaient des siècles d'or (1).

C'est ainsi que l'histoire, abandonnée de l'esprit de Dieu, était devenue, comme le dit un éloquent philosophe, une grande conspiration contre la vérité. Le beau lui-même allait se perdant avec le vrai et le bien; car il semblait que, dans cette débauche de discussion, ceux qui s'y livraient craignissent de charmer, d'émouvoir le lecteur par le spectacle des vicissitudes de l'humanité, et en le laissant croire à la vertu et au dévouement. Toujours froids, ils ne s'animaient que pour le sarcasme et les déclamations contre la foi et contre la bonté de notre nature. Les plus habiles surent grouper adroitement les faits, remonter aux causes avec sagacité, et analyser les caractères; mais, à leur suite, vous chercheriez en vain votre semblable avec ses vices et ses vertus, avec ses joies et ses souffrances; vous les trouvez passionnés contre l'erreur, sans être épris de la vertu. Tout en ne dédaignant pas de fouiller dans les criblures anecdotiques, ils estimeraient au-dessous d'eux de descendre à certaines particularités. Robertson lui-même, prolixe comme il est, s'il rencontre quelques détails originaux et drama-

(1) Voir notre *Discours sur le moyen âge* en tête du livre VIII.

tiques, les relègue dans une note, comme le peintre qui retrancherait d'un portrait les ombres et la couleur, pour laisser au dessin toute la pureté des lignes.

Histoire savante.

Par une de ces réactions ordinaires, presque contemporainement à l'école philosophique, Rollin, Crevier, Barthélemy et d'autres savants, idolâtraient l'antiquité au point de n'en pas apercevoir les taches. Pour eux, il n'importe qu'un fait soit vrai ou même probable, il suffit qu'il soit rapporté dans la langue d'Homère ou de Virgile, et les citations au bas des pages dispensent de tout raisonnement. Ils ne choisissent pas même entre les autorités, et, sur le compte d'Alcibiade, ils accorderont une égale croyance à Plutarque et à Thucydide; Xénophon fera foi sur Socrate, de pair avec un scoliaste du Bas-Empire. Ne sachant que réfléchir leurs auteurs, ils admirent avec Tite-Live les massacres auxquels se livrent les Romains, avec Quinte-Curce la bonhomie des Scythes; ils maudissent avec César l'opiniâtreté des Gaulois qui refusent de se laisser ravir patrie et liberté. De là, un mélange informe de temps et de couleurs ; les erreurs mêmes d'astronomie, de métaphysique, de géographie, doivent être tenues pour sacrées dès qu'elles sont antiques. Bien plus, pour être justifiés, il suffit que le vol, l'assassinat, la trahison, aient été commis par Thémistocle ou par Pompée. Quoique la voix de Vico se fût fait entendre depuis un siècle, il fallut que Beaufort vînt démontrer que les classiques pouvaient et se tromper et tromper.

Tels étaient les livres qui, dans les écoles, servaient à enseigner la bonté sans le jugement, en attendant que les jeunes gens, entrés une fois dans le monde, apprissent des historiens philosophes le jugement sans la bonté. La lutte et l'accord de ces deux méthodes se manifestèrent lorsque les théories acquirent la réalité des faits, et que, de la guerre de plume, les opinions passèrent à la guerre du glaive. Inspirée par eux, la Révolution livra bataille au moyen âge ; et tandis que, d'un côté, elle grattait les écussons sur les sépultures violées, détruisait les archives, gardiennes du passé, démolissait les constructions gothiques, renversait et les châteaux et leurs possesseurs, elle semblait, d'une autre part, ressusciter la Grèce et Rome. Elle n'entendait la liberté que sous les formes de l'ancienne démocratie : le bonnet phrygien et les faisceaux consulaires étaient son symbole; un panthéon s'ouvrait aux hommes illustres ; la déesse Raison obte-

nait les autels refusés au Christ; les républiques ligurienne, cisalpine, parthénopéenne, faisaient oublier l'Italie. Puis on vit se succéder le tribunat et le consulat, jusqu'à ce qu'apparut celui qui profita de ces exhumations pour demander aux nouveaux fils de Brutus le consulat à vie comme César, et la puissance impériale comme Auguste. Génie habile, il ne négligea pas d'alimenter cet esprit classique, et, tandis que les chants des nouveaux Pindares résonnaient en l'honneur d'Achille et de Bérécynthe, mère de tant de demi-dieux, les aigles ressuscitées guidaient au massacre des barbares les légions, contentes de mourir, pourvu que se renouvelassent les triomphes du Capitole (1).

Mais les extravagances poussées au comble profitent à la vérité, que la Providence fait germer sur le tronc même de l'erreur. Les discussions de cette science de doute et de négation éveillèrent

(1) Les esprits les plus vulgaires eux-mêmes n'ont pu méconnaître la tendance académique de la révolution avec ses Brutus et ses Timoléon, avec son arbre de liberté, ses dénominations archaïques de dignités, son panthéon, et le reste. Les harangues aux assemblées fourmillent de citations et d'allusions classiques. On avait gravé sur les sabres de la garde nationale un vers tant soit peu altéré de Lucain :

Ignorantne datos ne quisquam serviat enses?

Les souvenirs classiques servaient à justifier jusqu'à l'esclavage. En effet, quand on eut recouvré Saint-Domingue et qu'on y eut rétabli la traite des nègres, Bruix, conseiller d'État, s'écriait : « La liberté de Rome s'environnait d'esclaves; plus douce parmi nous, elle les relègue au loin. » Magnanime philanthropie à laquelle suffit de ne pas voir les souffrances! Et Saint-Just dans ses fragments *Sur les institutions républicaines*, dit : « Un peuple agricole peut seul être vertueux et libre. Un métier à tisser convient mal au vrai citoyen ; la main libre n'est faite que pour la terre ou les armes. » Voilà le fondement de la société moderne sapé au nom des anciens. M. de Tracy, sous la restauration, raconta à la tribune qu'en 1792, je ne sais quel individu écrivait à l'un de ses amis : « Je suis chargé de préparer un projet de constitution, envoie-moi donc les lois de Numa et de Lycurgue. » La très-inique loi de présuccession aux biens des émigrés se justifiait au moyen de la proposition tribunitienne par laquelle les Romains se déclarèrent héritiers de Ptolémée encore vivant. Chez les Romains même on trouvait parfois des principes trop libéraux, et quand on représenta le *Brutus* de Voltaire, ces vers,

Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons,

furent modifiés ainsi par la censure républicaine :

Arrêter un Romain sur un simple soupçon,
Ne peut être permis qu'en révolution.

le goût des études fortes. Mais les esprits loyaux ne s'y furent pas plutôt plongés que là où ils croyaient trouver préjugés, tyrannie, abrutissement, ils découvrirent l'humanité en progrès, le culte rationnel, les droits protégés : le moyen âge excita l'étonnement par sa littérature robuste et naïve, non moins originale que ses beaux-arts. On s'aperçut que notre société ne dérive pas directement de celle des Grecs et des Romains, mais qu'il faut rechercher ses éléments dans cette époque justement appelée moyenne, parce qu'elle signale le crépuscule entre le couchant d'une civilisation fondée sur la conquête, sur l'esclavage, sur l'égoïsme, et l'aurore d'une civilisation nouvelle, basée sur l'industrie, sur l'individualité, sur le catholicisme (1). Les détracteurs de ce dernier parurent frivoles, menteurs ou ignorants, et la question, devenue historique, aida de splendides révélations la cause de la vérité et de la vertu. Alors les politiques virent qu'ils ne pouvaient se passer de revenir sur ses institutions, s'ils voulaient connaître la voie dans laquelle ils avaient à pousser les générations ; les artistes reconnurent que le beau pouvait emprunter d'autres formes que celles de l'idéal antique ; les savants rendirent justice à un temps qui dota l'Europe de l'algèbre, des chiffres arabes, de la boussole, de la poudre à canon, de l'imprimerie, et dans le cours duquel les esclaves se changèrent en serfs, les serfs en colons, et ceux-ci en peuple.

Et nous, nés du peuple, ce sont d'autres sympathies que nous apportons dans l'étude de l'histoire : nous avons moins d'admiration pour les événements éclatants que pour ceux qui sont utiles : nous portons notre intérêt sur les opprimés ; nous les voyons creuser les temples-grottes de l'Inde et élever les pyramides de l'Égypte ; payer de leurs sueurs les édifices de Périclès, et de leur sang la victoire de Salamine ; combattre durant des siècles contre les patriciens, pour participer dans Rome aux droits de l'humanité, et les acquérir lorsque périssait le nom de liberté ; embrasser les autels et implorer la bénédiction des prêtres au milieu des hurlements des barbares ; s'exalter dans les croisades, et s'organiser lentement en communes ; exprimer enfin leurs vœux au

(1) Le principal mérite dans cette recherche consciencieuse appartient aux Allemands, déjà poussés dans cette voie par Leibnitz, le premier aussi qui s'avisa d'étudier l'histoire dans les langues.

milieu des disputes théologiques, et faire entendre avec persistance le cri de l'émancipation.

Philosophie de l'histoire.

En méditant sur chaque pas fait par l'humanité, notre esprit croit y apercevoir l'unité et l'accord; il pense pouvoir donner l'explication des faits par les idées qu'ils représentent, et découvrir le sphinx immobile au milieu des sables mouvants du désert. Rapprochant alors du passé les choses présentes comme les effets de la cause, comme la fin des moyens, il transporte dans l'ordre éternel les lois qui gouvernent le monde moral. De là prend naissance la philosophie de l'histoire, science ignorée des anciens. Ils avaient trop peu de ruines avant eux; et de même que le premier observateur de l'homme ne pouvait acquérir de notions précises sur la vie et sur la mort, il ne leur était pas donné de connaître si tous les empires avaient leur enfance, leur jeunesse, leur vieillesse et leur décrépitude. Ajoutons que, confiants dans le présent, et chacun se faisant centre et circonférence, ils ne recherchaient rien au delà de la loi nationale et contemporaine. C'est l'égoïsme en effet qui peint avec Hérodote, médite avec Thucydide, raconte avec César, compile avec Diodore: l'histoire expose les événements développés dans une politique plus ou moins étroite, dans l'intérêt d'une ville, d'un empire, d'une ambition, sans jamais s'occuper de l'humanité; elle considère les Grecs et les Romains comme des peuples privilégiés, les autres comme des barbares ou des esclaves.

Le christianisme releva l'histoire et la rendit universelle, du moment où, proclamant l'unité de Dieu, il proclama celle du genre humain: en nous apprenant à invoquer *notre Père,* il nous enseigna à nous regarder tous comme des frères. Alors seulement put naître l'idée d'un accord entre tous les temps et toutes les nations, ainsi que l'observation philosophique et religieuse des progrès perpétuels et indéfinis de l'humanité vers le grand œuvre de la régénération et le règne de Dieu. Saint Augustin, Eusèbe, Sulpice-Sévère, et quelques autres au déclin de l'empire romain, envisagèrent l'histoire sous ce point de vue. Le moyen âge, plus occupé de préparer l'avenir que de méditer sur le passé, laissa leur voix se perdre dans l'oubli, jusqu'à ce que Bossuet s'inspirât d'elle dans son sublime *Discours,* qui réunit l'observation des modernes à l'exposition des anciens, et dans lequel une érudition vigoureuse se pare d'un style inimitable.

Contemplant le monde des hauteurs du Sinaï, en même temps qu'il intime aux puissants des vérités dures et inaccoutumées, puisées au livre infaillible, et qu'il va proclamant la vanité de toutes les choses humaines, il contemple le convoi funèbre de peuples et de rois qui passent de la vie à la mort, dirigés par le doigt du Seigneur, comme si les nations n'étaient destinées qu'à faire cortége au Messie, attendu ou donné.

Si l'idée de placer tous les peuples sous la conduite de Dieu est due à Bossuet, c'est à Vico que l'on doit celle de la Providence, celle d'une loi sage se manifestant au milieu des erreurs et des iniquités. Partant d'une théorie métaphysique sur la justice, dont il trouve les principes dans la nature spirituelle de l'homme et suit les applications dans le droit historique, il croit que les faits se développent dans des rapports plus ou moins directs avec une loi à laquelle est subordonné le monde des nations. Après avoir éclairé l'histoire de la législation romaine, en généralisant l'hypothèse, dans *la Science nouvelle*, il indique comment les hommes s'élèvent de l'état de nature à l'association civile, comment les aristocraties se plient aux gouvernements humains, ainsi qu'il les appelle, pour retomber ensuite dans la brutalité originaire; car les âges d'idolâtrie, de barbarie, de législation, autrement, de dieux, de héros et de citoyens, tracent un cercle fatal dans lequel les nations courent et recourent inévitablement. Vico devança son siècle; grâce à une admirable force d'intuition, il interrogea sur les temps primitifs les fables et les traditions poétiques, les récits détachés, les traces conservées par le langage; mais en recherchant les principes du monde des nations *dans la nature de notre esprit et dans la force de notre intelligence*, il subordonne l'érudition à la méditation; il ne sait pas biaiser avec la difficulté, et il force l'histoire à parler selon son système; il restreint les faits aux proportions de ses caractères poétiques et de son idéal romain. Tous les efforts donc qui poussent le monde vers le mieux ne pourront, hélas! réussir qu'au pire et à la destruction; de sorte que l'humanité serait contrainte de recommencer toujours cette tâche fatale et inconsolée. Il ne suppose pas même, comme Machiavel, que le génie de l'homme puisse, en ramenant les institutions à leur origine, empêcher cet éternel trajet de la vie à la mort. Bien plus : après que Giordano Bruno eut, en 1584, soutenu la pluralité des mondes; que Galilée, Descartes, Newton,

Huyghens, eurent révélé l'ordre des cieux, Vico appelle absurde l'existence de plusieurs mondes, et soutient que, quand ils existeraient, ils devraient subir la même loi providentielle que le nôtre.

A ne vouloir même lui reprocher d'avoir négligé tout le monde oriental, on ne saurait lui pardonner d'avoir laissé sans explication, dans le nôtre, des événements capitaux, la destruction de l'idolâtrie, de l'esclavage, des castes, la prééminence donnée aux droits de l'homme sur ceux du citoyen. Vint ensuite la société américaine avec une civilisation sans dieux, ni héros, ni feudataires, se constituant à force d'industrie et de concurrence. Elle donna un démenti à Vico, pour qui tout progrès se réduisait à une résurrection de la Grèce et de Rome; et par elle s'accrut la confiance que l'homme n'est pas destiné à traverser les superstitions et les atrocités pour arriver à l'intelligence et à la justice. Vico, si supérieur à son siècle, dont il ne fut ni compris ni même écouté, reprit crédit dans le nôtre, mais ce fut quand le progrès eut franchi le cercle qu'il lui avait tracé; en sorte qu'il ne lui reste plus rien à prédire. Son œuvre demeure cependant parmi le petit nombre de livres originaux qui émeuvent jusqu'au fond de l'âme et donnent l'impulsion à la pensée. Toutes les théories modernes s'y rattachent; car, avant Beaufort, il relégua au rang des mythes l'histoire des premiers temps de Rome; avant Wolf, il se douta que *l'Iliade* était l'ouvrage d'un peuple, et la dernière expression érudite après des siècles de poésie inspirée; avant Creuzer et Görres, il découvrit des idées et des symboles dans les images des dieux et des héros, et appela l'attention sur le caractère austère et religieux du berceau des nations; avant que Niebuhr y parvînt par l'érudition, il trouva par l'inspiration du génie le véritable mot de la lutte entre les patriciens et les plébéiens, celui des familles et des curies (*gentes et curiæ*); avant Gans et Montesquieu, il démontra l'intime relation du droit avec les mœurs, et comment les gouvernements se plient à la nature des gouvernés.

Mais si Montesquieu, génie emprisonné dans son siècle, avait connu *la Science nouvelle*, déjà publiée lorsqu'il parcourait l'Italie, peut-être aurait-il rallié à un principe supérieur les observations de détail avec lesquelles il traça aussi une histoire de l'humanité, en attribuant les institutions et la manière d'être des peuples aux législateurs, aux philosophes, aux intrigants et, faute

d'autre cause, au climat, dont il fit une barrière au progrès, une entrave au libre arbitre.

Tandis que Bossuet se fondait sur la foi et sur la menace, Voltaire portait la critique et la moquerie sur les questions les plus importantes, qu'il prétendit résoudre par une série de plaisanteries intitulée *philosophie de l'histoire*. Rien ne montre mieux à quelles extravagances est forcé de croire celui qui ne veut croire à rien.

Kant, modifiant la pure raison et l'étude de l'homme pris abstractivement, par celle de l'homme concret, excita parmi les Allemands le goût de l'histoire. Il fit entrevoir la possibilité d'en écrire une générale, dans laquelle l'espèce humaine serait considérée comme l'accomplissement d'un dessein mystérieux de la nature, tendant à perfectionner une constitution intérieure vers laquelle sont dirigées les lois des États, conformément aux dispositions que la nature a imprimées à l'homme.

Cette unité de but dans le mouvement des sociétés avait été déjà indiquée; mais il l'exprima plus clairement en la distinguant de l'harmonie de la création, et il fonda une école de penseurs appliquée à observer de quelle manière les individus et la société coopèrent au perfectionnement de l'humanité.

Herder, souvent obscur, toujours déclamateur, exagérant l'influence du climat, indiquée par Hippocrate des centaines d'années avant Bodin et Montesquieu, pétrifie l'histoire tout en prétendant lui imprimer le mouvement. Il fait du monde la représentation de je ne sais quel dieu-nature : les êtres s'élèvent en série progressive du minéral et de la plante jusqu'à l'homme; toutes les forces de la nature existent depuis l'éternité, et dans leur ensemble Dieu réside : de même que de leurs combinaisons naissent tous les êtres, de leur balancement harmonique naît le mouvement universel : par elles, l'homme agit sur le monde extérieur, et celui-ci sur lui; de sorte que les mœurs, les lois, la liberté, varient selon le degré de latitude; et, pour le système de l'univers, surgit à époque fixe telle ou telle forme de gouvernement et d'améliorations. Mais s'agit-il de rendre raison du langage? le secours de la nature lui échappe, et il est contraint de se réfugier dans la tradition.

Boulanger, scrutant l'histoire primitive, fait enfanter la société par l'effroi, comme Vico. Les dieux dominèrent d'abord, puis les héros divinisés; les républiques se constituèrent ensuite. La théocratie renaquit dans le moyen âge; puis la société s'ache-

mina de nouveau vers les monarchies tempérées, dernier terme du progrès.

Turgot affirme que, tandis que les animaux et les plantes se reproduisent avec une inaltérable uniformité, les hommes vont s'améliorant en savoir et en moralité : de chasseurs pasteurs, puis agriculteurs : le christianisme fut un progrès, continué dans le moyen âge.

Ici se montre déjà clairement l'idée de la marche toujours progressive de l'humanité, considérée comme un être unique. C'est l'idée proclamée indéfiniment par Condorcet, créature de *l'Encyclopédie*, qui ne voyait toutefois d'améliorations que dans ce qui était alors effectué par la révolution. Il esquissa une dixième époque, qu'il se plut à embellir de tous les perfectionnements de l'homme et de la société, perfectionnements toujours dirigés pourtant au bien-être individuel.

Pour de Maistre, le monde n'est qu'un immense autel où toute chose doit être immolée en expiation perpétuelle du mal causé par la liberté de l'homme. Pour Ballanche aussi, ce monde est une cité d'expiation où se développent les deux dogmes générateurs, de la chute et de la réhabilitation ; tandis que Michelet, à la suite de Schelling, y voit un combat incessant de la liberté contre la fatalité. Cousin professe que toute époque se constitue de l'un des éléments de la raison humaine, l'infini, le fini, le rapport, et qu'un pays, un peuple, un génie, ne grandit qu'autant qu'il sert fatalement à l'un de ces éléments. Le génie, pour lui, ne serait tel qu'à raison de ce qu'il est l'expression de la généralité d'un peuple ; tout peuple, tout lieu, toute révolution, représenterait l'un des termes du développement nécessaire ; et le triomphe sanctionnerait toujours la cause la meilleure.

En tête de l'école philosophique-historique allemande, Hegel prétend que l'âme du monde se manifeste à l'homme sous quatre aspects : substantiel, identique, immobile en Orient ; individuel, varié, actif en Grèce ; à Rome, composé des deux premiers en lutte perpétuelle entre eux ; et c'est de cette lutte qu'il fait sortir le quatrième pour accorder ce qui était divisé, phénomène offert par les nations germaniques. Pour lui, la religion n'est pas seulement une impulsion du sentiment, un éclair de l'imagination, mais le résultat complet de toutes les facultés du genre humain. En Orient, l'homme s'anéantit dans l'idée de l'Être infini ; de là la

puissance théocratique; en Grèce, l'infini disparaît pour faire place à l'immense activité humaine, qui devient prédominante à Rome, et enfante une personnalité égoïste; puis, chez les nations germaniques, l'unité divine se réconcilie avec la nature humaine, et la liberté, la vérité, la moralité y prennent naissance.

D'autres aussi s'appuient sur la religion. Daumer, après Lessing, croit que toutes les religions précédentes ne furent que des révélations successives de la plus haute raison humaine, un acheminement vers une religion absolue. Les Saint-Simoniens, portant leur attention sur le peuple qui travaille et a faim, qui obéit et souffre, pensent que tout effort humain doit tendre à l'unité de sentiment, de doctrine, d'activité; à l'association religieuse, scientifique, industrielle, dans laquelle sera assigné à chacun un travail selon sa capacité et une rétribution selon ses œuvres.

Mariant cette doctrine à celle de Herder, avec une érudition plus positive, Buchez analyse l'idée du progrès de manière à en fonder la science sur des bases métaphysiques : il présente la théorie complète de l'activité sentimentale, scientifique et historique, et appelle toute la nature, d'accord avec l'humanité, à opérer le perfectionnement (1).

D'autres déduisirent de la même école saint-simonienne une théorie panthéiste, pour laquelle la nature et l'histoire sont des manifestations du grand tout, appelé Dieu; manifestations dans lesquelles tout est nécessaire, comme conséquence inévitable des phénomènes précédents, et cause infaillible des subséquents (2).

Appuyé sur les doctrines catholiques, Frédéric Schlegel veut qu'avec la parole, attribut distinctif de l'humanité, aient été révélées à l'homme les vérités cardinales, tant religieuses que morales et sociales. La parole fut d'abord altérée chez l'individu, puis chez toute la race; or, tandis que la philosophie pure doit la réintégrer dans la conscience, la philosophie de l'histoire doit opérer cette même restauration dans l'espèce et en indiquer la marche. Au flambeau de son expérience, on distingue comment luttent et se combinent dans tous les événements quatre actions

(1) *Introduction à la science de l'histoire.*

(2) Voir l'*Encyclopédie nouvelle*. Le travail de M. Chevalier en tête de ses *Lettres sur l'Amérique* est extrêmement remarquable.

différentes, la force matérielle, le libre arbitre, le mauvais principe, et la volonté divine, principe de salut : de là les diverses phases de la parole, de la force, de la lumière, et, pôle divin au milieu des temps, la rédemption.

C'est ainsi que l'histoire naquit du désir, inné dans l'homme, de connaître les actions de ses semblables. Elle devint ensuite un exercice d'art, puis une école d'expérience, puis une lice pour le combat, enfin science de l'humanité, dont la mission est d'assigner aux événements leurs causes éloignées et convergentes; de même que l'observateur découvre dans la profondeur des cieux la force qui émeut le fond des mers par le flux et le reflux.

Tant que la philosophie de l'histoire repose sur les faits, et se contente de les vérifier, de les exposer, d'enchaîner des fragments épars, de résumer tout le savoir historique, elle élève les esprits plus que ne le fit jamais la science antique; mais si elle franchit ces limites, elle dégénère en systèmes capricieusement adoptés, et étayés par une série indéterminée d'observations sur les événements.

Mais ces systèmes se soutiennent-ils en présence de la totalité des faits? le monde qui passe est-il véritablement l'enveloppe d'un autre monde qui se perpétue?

Oui certainement, l'homme, à son insu, accomplit sur la terre l'œuvre de Dieu; et la Providence, qui traça aux planètes des orbites infranchissables, n'a pu abandonner l'espèce humaine à un arbitraire aveugle; elle la guide, au contraire, à l'aide d'un fil mystérieux, où s'allient, sans se contrarier, la liberté et la prescience. Mais le principe rationnel de la création, mais le but de la vie de l'humanité, peut-il être saisi par l'homme? peut-il s'appliquer à la manifestation des faits?

A coup sûr ne s'y appliquent point les théories débitées avec le plus de hardiesse; il suffit de les mettre à l'épreuve pour les reconnaître chimériques ou du moins insuffisantes. En effet, qui pourrait nous apprendre comment participèrent aux événements les plus éclatants de notre civilisation, soit les Chinois, société patriarcale, immobile sur la base primitive de la piété domestique; soit les Indiens qui, circonscrits en castes perpétuées par la fausse interprétation des traditions religieuses, semblent avoir jeté l'ancre sur la mer des âges; soit toutes ces populations, non moins nombreuses que les nôtres, qui, derrière des fleuves im-

menses et des montagnes gigantesques, s'avancent distinctement dans leur civilisation, mais d'un mouvement si tardif, qu'il est à celui des Européens comme la précession des équinoxes à la révolution annuelle? Et cependant à cette civilisation si imparfaite nous sommes redevables d'inventions capitales, la boussole, l'imprimerie, la poudre à tirer, le papier monnaie, les chiffres de numération, l'art de maintenir durant tant de siècles sous une même loi une population plus considérable que celle de l'Europe entière.

Un jour viendra où ces peuples se mêleront avec nous pour remplir la promesse évangélique (1); et alors peut-être apparaîtra dans leur marche un ordre providentiel conforme au nôtre. En attendant, il ne faut pas que les naufrages signalés dans la philosophie de l'histoire fassent perdre courage, et détournent de tendre de nouveau la voile. Beaucoup avaient péri avant que Colomb, grâce à un sublime mécompte, abordât le nouveau monde; et les tombes de Lapeyrouse et de Mungo-Park servirent de phare à ceux qui cheminèrent sur leurs traces. Mais si jamais on arrive à la science de prescrire une règle aux pas à faire en avant, elle ne pourra reposer que sur la connaissance de ceux déjà faits : d'où ressort l'importance des recherches historiques, d'autant plus qu'ayant cessé d'être individuelles, elles s'étendent au monde entier, comme une vaste épopée dans laquelle chaque nation réalise une pensée de Dieu dans l'intérêt du genre humain. La philosophie de l'histoire ne doit point s'arroger le droit de prescrire la formule du progrès, mais il faut qu'elle l'enregistre, en observant les circonstances qui dominent dans ce sublime voyage de la civilisation d'Orient en Occident.

Voyez-la s'avancer du cœur de l'Asie vers l'Atlantique, conquérir et faire halte. A chaque temps d'arrêt, elle a adopté des croyances nouvelles, des mœurs, des lois, des usages et un langage nouveaux; les questions capitales des rapports entre l'homme, Dieu et l'univers, de la hiérarchie politique, sociale et domestique, sont remises en débat. Elles sont résolues et acceptées; mais dans l'âge suivant, la civilisation reprend sa marche, et va les agiter de nouveau, pour en chercher une nouvelle solution. Dans sa route, elle est détournée par le choc des deux races de Sem et de Japhet, l'une s'avançant du septentrion, et l'autre du midi. Toutes deux

(1) *Fiet unum ovile et unus pastor.*

se rencontrent sur le même terrain, se heurtent, puis se mêlent et se modifient; et à chaque nouvelle période, elles se retrempent à leur source primitive. Tantôt ce sont les fils de Sem qui répandent les arts de l'esprit et du luxe; tantôt ceux de Japhet qui font irruption dans les tentes des Sémites (1), et leur mâle et indomptable vigueur apporte une nouvelle énergie aux méridionaux dégénérés.

C'est sur une ligne opposée que s'avance la civilisation de l'extrême Orient, partant de même des plateaux de l'Asie centrale, pour se diriger lentement à l'encontre du soleil. Comme la nôtre, elle est modifiée par le mélange des hommes septentrionaux et des méridionaux; car le Nord, qui nous envoya les Pélasges, les Scythes, les Celtes, les Thraces, les Slaves, vomit sur eux les Young-nu, les Mongols et les Mantchoux qui, parfois, firent retentir jusqu'aux rives du Danube leurs sauvages hourras (2).

Attachons-nous à suivre cette marche imposante, et qu'elle soit pour nous l'occasion d'embrasser dans son ensemble le spectacle que nous nous proposons de développer dans cette *Histoire universelle :* heureux si nous savons faire notre profit des conquêtes et des erreurs de nos devanciers.

Ce pays, paré de toutes les beautés, qui s'étend entre le golfe Persique et l'Arabie, la mer Caspienne et la Méditerranée, position centrale entre l'Inde et l'Écosse, l'Espagne et la Chine, est le foyer de la civilisation. L'homme y naît dans la parfaite harmonie de ses facultés, doté par Dieu de tout ce qui peut contribuer à son développement moral, physique et intellectuel. Nous dirons avec Vico (3) que, désespérant de retrouver le principe commun de l'humanité dans les annales des Romains, trop récentes eu égard à l'antiquité du monde; dans celles des Grecs, dictées par l'orgueil; dans celles des Égyptiens, mutilées comme leurs pyramides; non plus que dans celles tout à fait ténébreuses de l'Orient, nous irons le demander au début de l'histoire sainte, à la Genèse, à laquelle chaque science a, par ses progrès, apporté un nouveau tribut de preuves. Ire époque; les origines.

L'unité est brisée par l'orgueil; et l'harmonie entre les facultés IIe époque; de la dispersion aux olympiades.— 776.

(1) *Inhabitet Japhet in tabernaculis Sem.* Genèse.
(2) Avec Gengis-Kan.
(3) *Scienza nuova,* I, 7.

intérieures une fois détruite par le péché, s'égarent même celles extérieures, comme le langage et les traditions. Le Paropamise et le Caucase déterminent deux courants de populations, l'un se dirigeant vers le lever du soleil, l'autre vers le couchant; et si vous interrogez sur l'histoire la plus reculée, les mythes, les étymologies, les traditions, les idiomes, tous d'un commun accord vous signalent le centre de l'Asie comme le berceau des nations. Mais tandis que tout nous annonce la jeunesse de la société, loin d'y rencontrer l'état sauvage d'où l'homme se serait élevé peu à peu jusqu'à devenir le roi de la nature, déjà dans ces commencements nous rencontrons quatre grands empires : l'assyrien, l'égyptien, le chinois, l'indien. Ces deux derniers enfantent la civilisation du Thibet et du Japon, étrangère à celle de l'Europe. L'Égypte, en rapport de guerre ou de commerce avec la Perse, avec les Babyloniens, les Arabes, les Phéniciens, les Hébreux, devient, non la source, mais le canal par lequel les sciences, les lettres, les arts, le culte se propagent chez les trois nations occidentales, étrusco-pélasgienne, grecque et romaine, héritières des empires primitifs.

Les deux civilisations s'entre-choquent d'abord lorsque les Deucalions de l'Asie et de l'Afrique métamorphosent en hommes les pierres de la Grèce et de l'Asie Mineure. Quinze cents ans avant J. C., toute chose est orientale, telle que l'ont transplantée les colonies égyptiennes, arabes, phéniciennes, personnifiées dans les types d'Ogygès, de Cécrops, de Pélops et de Cadmus. Mais Prométhée, fils de Japet, ou la race hellénique descendue du nord, secoue et donne une autre vie à ces êtres dégrossis, jusqu'à ce qu'elle demeure subjuguée à son tour par les mœurs de l'Orient; et les monarchies sont partout établies. Toutefois, les Héraclides ne tardent pas à survenir avec la race septentrionale des Doriens; ils font prévaloir l'Occident, réduisent à des aristocraties féodales les gouvernements, qui passent de l'immobilité asiatique à la variété, et ouvrent en réalité le monde occidental. Le rapt d'Europe, celui d'Hélène, les amours de Médée, la conquête de la toison d'or, sont les riantes fictions sous lesquelles les poëtes voilent les inévitables combats de ces civilisations différentes. La conquête n'efface pas cette différence originaire, et la rivalite des Doriens et des Ioniens dure autant que la Grèce : on en voit les chances alternatives dans la suprématie des Athéniens, de

Cimon à Périclès, dans celle des Spartiates après la victoire d'Ægos-Potamos, des Thébains, née et morte avec Épaminondas, jusqu'à ce que la domination macédonienne vienne livrer le pays amolli et enchaîné à la supériorité occidentale. Durant ce temps, un peuple spécialement dirigé par Dieu conserve intacte la tradition primitive; et tandis que chez les autres nations celle-ci s'altère à mesure qu'elle s'éloigne des sources, il maintient et proclame le principe le plus sublime : un Dieu seul, dont l'univers est un acte de libre volonté.

IIIe époque, 776-323; des olympiades à Alexandre.

Ce peuple a son histoire; mais celles des autres ou se taisent, ou s'amusent puérilement à des fictions qui valurent à cet âge le nom de fabuleux. C'est seulement au huitième siècle avant J. C. que les faits commencent à se classer par époques; et l'ère des olympiades (776) pour la Grèce, celle de la fondation de leur cité (754) pour les Romains, de Nabonassar (747) pour les Babyloniens et les Égyptiens, annoncent qu'à la fable succèdent les temps historiques, à l'âge des héros celui des hommes.

Dans l'Orient la civilisation s'affermit, et la race des Perses descend des montagnes pour rajeunir les Mèdes amollis et fonder un des plus vastes empires. On dirait que cette monarchie s'irrite contre la petite Europe qui commence à conquérir les sciences, les arts, les lois, et que ce soit par dépit qu'elle lance sur elle des torrents d'hommes réclamant la terre et l'eau. C'est le passé qui se déchaîne contre l'avenir, la race immobile contre la progressive. De même qu'Homère avait chanté le premier duel de l'Asie avec l'Europe, en faisant jaillir de la barbarie la pitié et l'admiration, ainsi Hérodote, témoin de la guerre persique, nous la transmet dans un récit dont l'unité gît pareillement dans la rivalité de l'Orient et de l'Occident. A Marathon, à Salamine, à Platée se décide la supériorité de la civilisation européenne sur l'asiatique, et bientôt les peuples, restés d'abord isolés, se rapprochent et se connaissent mieux les uns les autres. L'esprit humain, dans le siècle qui s'écoula de Périclès à Alexandre, fait plus de chemin que ne lui en avaient fait faire durant une bien plus longue période ni l'imagination des Indiens, ni la profonde intelligence des Égyptiens, ni le froid raisonnement des Chinois, ni la ferme volonté des Israélites. En racontant la guerre des Mèdes et celle du Péloponèse, le récit acquiert l'intérêt de l'épopée : comment pourrait-il en être autrement au milieu du vaste essor que pren-

nent la pensée et les beaux-arts, au milieu des caractères si marqués de héros qui mettent de la grandeur jusque dans le crime, et qui se montrent à nous à travers le double prestige du lointain des âges et du style d'incomparables écrivains ?

Mais l'Orient, repoussé par les armes, subjugue par son exemple. La Grèce se plie peu à peu aux usages de l'Asie, et après la paix d'Antalcidas, le grand roi la remanie à son bon plaisir. Mais avant qu'elle se corrompe entièrement, s'élance du nord une race nouvelle, la macédonienne; et Alexandre, par une sublime réaction, songe à placer la civilisation grecque en tête de l'unité orientale. Seul, il réussit à implanter au cœur de l'Asie un État européen; il fonde entre elle et l'Afrique une cité qui donnera un nouveau centre au commerce du monde, et où le génie grec, devenu impuissant à créer, s'assiéra entre deux mondes, pour expliquer au nouveau les mystères de l'ancien.

Alexandre, et plus encore ses successeurs, se laissent énerver par les vaincus, et deviennent princes orientaux ; cependant le savoir civilisateur est sorti du sanctuaire pour être proclamé dans les écoles; des colonies le propagent tout le long de la Méditerranée, et il fait un grand pas en acquérant l'Italie.

La variété, caractère grec dans les institutions, dans les arts, dans la science, tend en Italie à s'agglomérer autour de Rome qui, constituée d'éléments disparates, marche à la conquête de sa propre liberté et du territoire d'autrui : grande dans ses victoires, plus grande dans ses désastres, elle épie durant la paix l'occasion opportune pour s'assurer les chances de la guerre. Rome, plus jeune, cesse de rapporter son origine aux dieux, et se contente d'un héros pour fondateur. Son histoire est celle d'une cité pour qui la considère en petit; en grand, c'est l'histoire de tout l'héroïsme antique, l'arène où combattent le fini contre l'infini, la généralité abstraite contre l'individualité libre, les aristocraties représentant la stabilité asiatique contre les démocraties engendrées par le mouvement européen. Celui-ci l'emporte, et l'*âge humain* de Vico, qui jamais ne se réalisa dans la Grèce, naît avec la liberté véritable dans Rome qui, la première, cherche à réunir, à fonder, à organiser les nations, jusqu'alors réduites à des communautés particulières ou à des agglomérations forcées.

IVe époque ; 323-133 ; guerres puniques.

Toute l'attention se concentre désormais sur Rome, dont l'histoire certaine, selon Tite-Live, ne commence qu'avec les guerres

carthaginoises. Aussitôt qu'elle s'est avec peine assimilé ses éléments primitifs, Rome s'élance comme un géant à la conquête de l'univers. D'une persévérance merveilleuse dans ses vastes desseins, elle se trouve en présence de nations qui se soutiennent par les lois de l'équilibre; inconstantes dans leurs alliances, attentives seulement à croître et à empêcher les autres de grandir. Le résultat pouvait-il être douteux? Au moment où Rome déborde de l'Italie subjuguée, la race japétique rencontre en face d'elle la sémitique; la première, avec le génie de l'héroïsme, des beaux-arts, de la législation; la seconde, avec l'esprit d'industrie et de commerce. La race sémitique succombe quand Tyr cède à Alexandrie, sa rivale, lorsque Carthage est détruite par Rome; et c'est à peine si le souvenir de cette civilisation survit chez ceux qui en recueillent les fruits. Qui sait si la colonie d'Alger, naissante aujourd'hui sur la plage voisine, ne pourra pas, assise au milieu des ruines de Carthage, en obtenir un jour les révélations que l'on a déjà arrachées à Babylone et à Memphis?

C'est ainsi que Rome triomphe de l'Orient, avant même de s'aventurer à le combattre en Égypte, en Syrie, dans le Pont et en Arménie. Mais l'Orient, dans le même temps qu'il apporte à la conquérante ses industries et ses doctrines, la corrompt et la modifie. Tout en forgeant des chaînes au monde, Rome se montre magnanime; elle triomphe des rois, donne aux peuples la liberté, distribue les provinces entre ses alliés, abattant les superbes et pardonnant à qui se soumet. Mais une fois qu'elle a passé en Asie, elle abdique toute retenue; elle croit la liberté des autres une insulte pour sa grandeur; elle viole effrontément la justice: Persée est traîné, chargé de fers, en spectacle à la foule qui insulte aux misères royales; Carthage est détruite avec iniquité; Numance mérite l'admiration de la postérité, sans apaiser le farouche vainqueur qui, de l'effusion du sang ennemi, passe à l'effusion du sang romain.

Avant d'aborder l'ère nouvelle, nous reporterons nos regards sur un peuple oriental bien plus antique, qui, du Scen-si, va étendant pas à pas sa lente civilisation, et grandit tellement à part du reste du monde, qu'il a pu être négligé par l'histoire, qui vit de mouvement et de progrès. Mais à cette époque s'élève de son sein un de ces grands hommes qui, par la doctrine et les méditations, résument et incarnent la pensée du peuple, et

hâtent les changements que l'épée ne réussirait pas à effectuer. En parlant des Chinois et de Confucius, nous aurons occasion de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le monde patriarcal que nous abandonnons, sur ces sociétés orientales, existant dans l'espace, non dans le temps; de les comparer avec les nôtres, qui, répudiant le principe de la nécessité, se séparèrent de l'unité établie et universelle, pour se lancer vers le progrès libre et varié; dans lesquelles enfin le droit se détache de la religion et de l'État, pour devenir individuel et efficace.

Ve époque; guerres civiles; 134 avant J. C.—4 depuis J. C.

Qu'on ne s'étonne pas si l'Orient prévaut par moments, vu le nombre immensément plus grand des peuples encore façonnés à l'asiatique. La civilisation européenne se bornait à la Grèce et à l'Italie, et elles-mêmes tenaient de l'Asie l'esclavage, l'assujettissement de la femme, les cultes, souvent le luxe et le despotisme. Elles s'acheminaient cependant à pas tardifs, mais assurés, vers une condition meilleure. La victoire faisait d'abord les esclaves et les maîtres, puis l'intérêt ou les transactions formèrent la plèbe, sans existence ni civile, ni politique, ni religieuse, qu'elle ne peut acquérir que sous la sanction du patricien, en qui le droit de la force est à peine réfréné par les solennités légales. Mais la cité plébéienne s'élève à côté de la cité aristocratique de Romulus, contrainte de s'attacher rigoureusement à la lettre de la loi. Cette légalité rigide, l'éloquence la combattra, les priviléges l'éluderont, les fictions rituelles la tromperont; puis, par la voix des Gracques, le peuple réclamera le droit de posséder et de voter, et, de défaites en défaites, il ne se rapprochera pas moins du triomphe.

Les deux caractères oriental et occidental, du patriciat et du plébéianisme, amalgamés dans Rome, lui impriment une double nature, la conservatrice et l'innovatrice. Elle adopte toutes les idées, mais après une vive résistance; elle grandit, mais en acquérant de nouvelles forces; elle change de gouvernement, mais en se fondant toujours sur les mêmes principes, ceux qui avaient servi de base à la société humaine; et comme elle forma jadis la cité en amalgamant ensemble patriciens et plébéiens, elle fonde l'empire en amalgamant des peuples divers, qu'elle rend sujets d'abord et qu'apres la guerre sociale elle fait Romains. Voilà pourquoi ses conquêtes ne sont pas momentanées : elle subjugue, elle civilise, elle assimile; et, dans l'ordre des faits, elle obtient un empire

plus étendu et plus durable, tandis que dans l'ordre des idées elle acquiert la jurisprudence la plus savante. Les esclaves ont fait d'abord retentir un cri d'émancipation; les vaincus, qui remplirent en Italie les vides laissés par les indigènes détruits dans la conquête, réclament des droits. Le sang des Gracques engendre Marius, qui aplanit la voie à César, précurseur d'Auguste.

Au milieu des guerres intestines la civilisation chemine, en suivant la marche du soleil, jusqu'aux rives de l'Océan, et les descendants des Gaulois et des Germains, conquis à la vie civile, sont disposés à pardonner aux Romains d'avoir massacré leurs ancêtres. D'un autre côté, l'Europe règne en Égypte, combat en Perse, subjugue la patrie de Massinissa, et augmente le nombre des nations associées à sa civilisation, au point de pouvoir désormais combattre contre l'Orient à forces égales.

C'est à Actium qu'elle se trouve face à face avec l'Orient, et la fuite de l'Égyptienne assure la prédominance de l'Europe. Et cependant l'Orient triomphe dans la profonde corruption de la nouvelle Babylone. Car, tandis que se facilite à l'aide du glaive la fraternisation des peuples, tandis que les formes extérieures de la cité, qu'industrie, commerce, arts, lois, administration s'améliorent, s'ulcère la blessure que la superstition et la philosophie ont portée au cœur et à l'intelligence du monde antique. Les principes essentiels à la vie sociale, foi, conscience, liberté, sont rongés : les lois protégent les esclaves, et l'esclavage ne fut jamais si étendu ni si impitoyable : Paul Émile vend en Épire 150,000 habitants de soixante-dix cités détruites, pour en distribuer le prix à ses soldats; César remercie les dieux de ce qu'il a exterminé les Gaulois, vendu à l'encan 53,000 habitants de Namur, tué dans Avaricum 40,000 citoyens désarmés. Ce n'est pas pour assouvir la faim ou par une brutale vengeance qu'on massacre les hommes, mais pour amuser dans les cirques la foule qui s'y presse. Sur l'autel de la patrie, érigée en divinité inexorable, on immole l'indépendance des nations; le monde est considéré comme une mine d'or ou comme un marché d'esclaves; la parole de la république est sacrée, non parce qu'elle est juste, mais parce qu'elle est dite, et la légalité tient lieu de justice; elle sert même à couvrir les iniquités extérieures. Aussi le monde étant réduit à la seule politique, il ne reste de lien possible que la force; incapable de maintenir lon-

guement l'harmonie. La sagesse païenne ne sait que plaindre cette race, pire que la précédente, et en prévoir une plus perverse encore (1).

Auguste sait se prévaloir de ce respect envers la légalité pour masquer l'usurpation. Il absorbe les pouvoirs que le peuple avait acquis par de longs efforts, et parvient ainsi à substituer au despotisme de la république celui de la monarchie. Il résout la grande question débattue entre nobles et plébéiens, entre patriciens et chevaliers; et en proscrivant l'aristocratie, en introduisant l'égalité dans le droit civil, il fait tomber en désuétude les lois des Douze Tables; il nivelle tous les membres de l'empire; il appelle les muses à couvrir de lauriers les fers imposés à la cité-reine, et insultant au monde subjugué, il lui crie : *la paix!*

VIe epoque; -323; de J. C. Constantin.

Non, la paix ne doit pas sourire des hauteurs fastueuses du Palatin, ni du seuil du temple clos de Janus, mais d'une chaumière de Galilée. De là sort la bonne nouvelle qui proclame le Dieu unique, la fraternité, l'égalité des hommes, et un règne de vertu, de vérité, de justice, que les nations, mises dès ce moment sur la vraie et infaillible voie du progrès moral, s'acheminent à réaliser. Les conquêtes de l'humanité s'étaient bornées jusqu'alors au mariage légitime, aux libertés civiles et politiques, à l'égalité devant la loi, et celle-ci encore au profit de la seule race dominatrice. Désormais l'unité de Dieu enseigne l'unité du genre humain. L'innocence est imposée, non-seulement dans les œuvres, mais encore dans la pensée affranchie. L'unique moyen de puissance et de gloire jusqu'alors, ce fut la guerre; l'unique but des héros, la conquête : la servitude était déclarée un fait nécessaire, équitable, naturel, et l'esclave condamné non pas seulement à toutes les misères, mais à l'abrutissement intellectuel et moral, restait sans existence religieuse, sans affections, sans descendance légitime. A cette heure, la charité, parole nouvelle, allége ses chaînes en attendant qu'elle parvienne à les briser; la paix universelle est proclamée; les priviléges de naissance et de conquête sont effacés. Ce n'est pas seulement l'horreur du sang

(1) *Ætas parentum, pejor avis, tulit*
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

HORACE, III, 6.

C'est le sentiment qui prédomine chez les écrivains de ce siècle.

qui est inspirée, c'est encore celle de la lutte. On voit apparaître le modèle d'une société fondée sur la combinaison des formes pacifiques d'un pouvoir tout spirituel, opposé aux excès du pouvoir armé, le modèle d'une fraternité de nations qui, au lieu de s'entre-détruire, se rapprocherônt pour se perfectionner réciproquement.

Qui donc a opéré ce prodige? Un artisan de Galilée. C'était encore une doctrine venue de l'Asie qui devait, non subjuguer, mais convertir l'Europe, associer la vérité politique à la vérité religieuse et, opposant aux idoles la conscience, aux tyrans la résignation, réintégrer le genre humain dans sa dignité, sous un seul Dieu. A côté de la puissance du glaive se dresse celle des idées qui, indépendante de sa rivale, soutient le progrès dans les variations que celle-ci subit, pour empêcher qu'il ne chancelle, et alors un nouvel élément entre dans le récit, l'histoire de l'Église. L'Église, représentant le peuple et admettant à l'émancipation tous les infortunés, tous ceux qui souffrent par la conquête et par la force, ne détruit pas du premier coup la servitude, les violences légales, les glorieuses rapines, mais elle leur oppose une doctrine qui les réprouve et un Dieu qui les condamne.

Bientôt Néron et Domitien se trouvent face à face avec Pierre et Lin : les premiers, maîtres armés du monde, ayant pour eux la légalité, si différente de la justice, représentants du monde ancien qui, dans les cirques encombrés, crie : *Les Chrétiens aux lions!* les seconds, pauvres, faibles, méconnus, calomniés, propageant le règne de Dieu par l'autorité, l'instruction, les cérémonies, l'exemple, et enseignant à rendre à César ce qui est à César; mais rien de plus ; mais non le culte de l'empereur, non le sacrifice des sentiments et des convictions.

Ne vous sentez-vous pas sur un autre théâtre? Ne vous apercevez-vous pas que la civilisation occidentale prend un essor plus assuré? Mais les accidents extérieurs empêchent ou retardent le triomphe. L'adoration que l'on prêtait à l'État, se concentre maintenant sur les empereurs, protégés par la religion comme par la loi. Tantôt c'est l'Occident qui prévaut avec Trajan et Marc-Aurèle, tantôt c'est l'Asie qui revit avec Commode et Héliogabale. Le stoïcisme s'ingénie pour arracher la domination à la force brutale; mais le troupeau d'Épicure se résigne à des souffrances avilissantes qui ne troublent pas ses jouissances brutales ou sa savante corruption. Les théurgies viennent repaître les

croyances chancelantes, tandis qu'une révolution qui apaise la pensée parce que son origine est supérieure, qui donne vigueur aux lois parce qu'elle établit un pouvoir infaillible, tend à l'universalité de la morale, et enseigne à tous ce qu'il importe de connaître, d'aimer, de pratiquer, non-seulement dans la société, mais aussi dans la conscience individuelle. La translation du siége de saint Pierre de Jérusalem à Antioche, puis à Rome, accroît l'influence de l'Occident, tandis que le trône impérial installé à Constantinople rajeunit l'élément oriental. Le luxe et la mollesse énervent les Césars dégénérés, qui déposent le glaive défenseur pour disputer sur la théologie. Tandis qu'il en est ainsi pourtant, des princes souillés d'iniquités promulguent des règles d'une justice parfaite. Les empereurs, pour se débarrasser de la noblesse, s'appliquent à faire prévaloir les droits de la commune nature humaine : ils favorisent les émancipations, le pécule du fils de famille, les dernières volontés ; ils amplifient les effets et restreignent les solennités de la manumission ; ils étendent enfin le droit de bourgeoisie, jusqu'à ce que, à l'époque de Constantin, l'équité l'emporte tout à fait en abrogeant les formules, dernier débris cyclopéen, et en étendant l'émancipation des provinces au monde entier.

VII[e] époque, 323-476 ; de Constantin à Augustule.

Rome se trompait en se flattant que ses aigles tenaient l'univers dans leurs serres. Si elle ne put entendre le mouvement silencieux et uniforme de l'Inde et de la Chine, destinées à lui survivre, si elle crut l'Asie et l'Afrique domptées, après avoir traîné chargés de chaînes les rois d'Alexandrie et de Palmyre le long de la voie Sacrée, l'ivresse du triomphe et le fracas obscène des bacchanales n'auraient pas dû l'empêcher d'ouïr les Barbares s'avançant, poussés l'un par l'autre et par une force surnaturelle, pour mettre au pillage la déprédatrice de l'univers.

Au midi, les Bérebères, les Gétules, les Maures, repoussent les Romains vers les côtes ; à l'orient, les Sassanides ressuscitent la puissance de la Perse, et menacent de renouveler les jours de Xerxès. Les Germains trouvent d'autres Arminius qui les conduisent aux Alpes. Les Scandinaves tuent Valens dans une bataille, comme les Perses avaient tué Julien. Les provinces, lasses du joug fiscal, accueillent comme des libérateurs les nouveaux conquérants. Les Ogoro-Finnois et la Tartarie ignorée prétendent aussi prendre leur part aux dépouilles, et les frères de ceux qui assailli-

rent l'empire chinois viennent incendier les villes de l'Adriatique et mourir dans les plaines de Châlons.

En vain Constantin crut retremper la monarchie, le peuple était gangréné par l'ancienne prospérité et par les misères récentes. Entre des millionnaires aux immenses domaines, et la foule innombrable des prolétaires, avait disparu la classe moyenne, foyer des vertus civiques et de l'égalité sociale; les croyances religieuses étaient en désaccord avec les institutions civiles, et tandis que la législation était catholique, l'administration se maintenait païenne, identifiant l'État avec le souverain qui, sans bornes dans son influence, corrompait le peuple par sa dépravation, ou troublait sa foi par des disputes théologiques. L'armée, jadis obéissante à la république, puis soulevée contre elle dans les guerres civiles, mise enfin sur le trône avec les Césars, veut maintenant disposer d'eux; et Rome, agrandie par la force, succombe sous la force. Les derniers empereurs, honteux du passé, tremblants pour l'avenir, s'étourdissent sur le présent au milieu des voluptés asiatiques. Leur couronne ressemble à la guirlande dont on pare la victime destinée au sacrifice, et leur nullité hâte en Occident la chute de l'empire qui, en Orient, devait survivre longtemps.

Constantinople, dans sa langueur, peut encore dépouiller de leur rudesse native les Barbares qui s'en approchent. Elle donne aux Goths l'alphabet, modifié par Ulfilas, c'est à elle qu'ils doivent Théodoric, leur meilleur souverain; elle fait briller aux yeux des Russes et des Bulgares la lumière de la vérité; avec le code de Justinien, elle sauve du naufrage cette vaste science pratique de Rome, et la transmet à la postérité pour en modifier les législations.

Au conflit entre l'Orient, l'Occident et le Nord, entre le christianisme, l'hellénisme et la barbarie, s'il y a perte dans les formes extérieures, il y a gain au fond. Un petit nombre de privilégiés tombe, mais l'humanité se relève. Alors que la cité romaine se brise, la cité de Dieu est proclamée par une doctrine sublime apprise sur les genoux maternels; par la liberté promulguée sans révolutions, parce qu'elle est fondée sur la justice de la pensée et sur la sainteté de la vie.

De ce moment, le progrès suit une route directe et logique, et la doctrine du christianisme se réalise dans les croyances,

dans les idées, dans les arts, dans les habitudes. Qui dirait que les hérésies mêmes dussent propager la civilisation? Les Manichéens pénètrent jusque dans l'Inde, dans le Thibet, dans la Chine, où ils prennent part à l'apparition du dernier Bouddah et à l'établissement de la religion des lamas, qui aujourd'hui compte autant de sectateurs que la loi du Christ. Les Nestoriens fondent dans Édesse la première université chrétienne, d'où ils répandent l'alphabet syriaque en Mésopotamie, en Phénicie, en Perse. Ils enseignent l'usage des voyelles aux Arabes, en traduisant dans leur langue les œuvres grecques que, plus tard, l'Europe recevra des fils d'Ismaël.

VIIIe epoque, 476-622; les Barbares.

C'est ainsi que l'Orient et l'Occident reprennent leur marche par des routes diverses. Le premier s'énerve de plus en plus en suivant l'ornière antique et les traditions de l'Asie; dans l'autre, les Barbares détruisent l'édifice des siècles, et effacent jusqu'au nom d'empire romain; mais ils régénèrent par la force les populations forlignées, dans le même moment où une loi d'amour les associe. Si quelquefois l'histoire se manifesta comme *un ordre visible de la Providence*, ce fut certes alors, quand d'inexprimables souffrances tournèrent au profit de l'humanité. Sur ce chaos de sang et de décombres planait un esprit supérieur aux événements, et à mesure que conquéraient les Barbares, ils étaient conquis à la croix, c'est-à-dire, à la civilisation. Les nations mises en lambeaux par l'épée se réunissent dans ce qu'il y a de plus libre au monde, le sentiment religieux; et l'Asie ne pourra plus dominer irréparablement partout où fut empreint le signe de l'unité catholique. Le schisme semble consolider le divorce de l'Orient et de l'Occident. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, constituent en Europe de nouveaux États qui prennent du Nord un élément inconnu au monde asiatique, la liberté individuelle, que les vaincus sauront acquérir aussitôt que, la première fureur de l'invasion passée, il leur sera permis de regarder en face leurs conquérants.

Quel profit apporta l'invasion des Septentrionaux? C'est ce que les esprits les moins pénétrants reconnaîtront facilement, s'ils confrontent la désolante monotonie et la longue agonie de l'empire d'Orient avec la civilisation ressuscitée de l'Europe, où l'antique se mêle et combat encore avec le nouveau; où les charmes et les défauts d'une enfance inexpérimentée se montrent à côté des avan-

tages d'une vieille société. Les esprits sont ingénus, mais les affections profondes; les formes sont contrefaites jusqu'à la monstruosité, mais les conceptions sont gracieuses. Les cœurs soumis et pieux n'en laissent pas moins les caractères forts et inflexibles; l'ignorance s'associe avec la pédanterie et avec le génie; la grossièreté avec les émotions tendres. On entrevoyait déjà vaguement les idées des temps à venir; mais elles apportaient une frayeur inquiète, comme ces inspirations intérieures qui ne trouvent pas d'expressions pour se manifester. De là ce fonds de mélancolie prédominante, ces images habituelles de la mort; de là ces terreurs renaissantes de la fin du monde, ces folies grandioses, ces vertus naïves, et les trois faits dominants de cette époque : l'expiation religieuse, l'oppression, la résistance. Celle-ci enfin triomphe, et pousse l'Occident à la conquête de la civilisation moderne.

IXe epoque, 622-800; Mahomet.

Déjà, avec les Longbards, a fini cette émigration des peuples du Nord qui durait depuis des siècles. Eux-mêmes repoussent les excursions guerrières, et dressent contre elles les murailles de cités nouvelles qu'ils surmontent de la croix. La civilisation vaincue réagit sur les vainqueurs en les dégrossissant; la conversion procède alors du midi vers le nord, en propageant au milieu des armes les idées de paix, d'ordre, de charité, et en acquérant le pouvoir par le moyen le plus légitime, c'est-à-dire, par la capacité.

D'un autre côté, le Midi prépare une terrible réaction par Mahomet. Le poëte arabe, guerrier sans générosité, prophète sans miracles, propage sur les ruines une religion sans mystères, un culte sans sacerdoce, une morale fondée sur la volupté. Sa mission, qui ne se prouve que par l'extermination, immole plus de victimes humaines que jamais ensemble toutes les croyances antiques. L'islamisme commence par une guerre de tribu, et dans l'espace d'un demi-siècle, il a déjà soumis par la force tout ce qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, la Syrie, la Palestine jusqu'aux bords de la Méditerranée, les frontières de l'Asie Mineure jusqu'au Taurus. Peu après, il envahit les côtes d'Afrique, et menace à la fois la Perse et l'Espagne, l'Inde et l'empire de Byzance. Le cimeterre est son symbole; il ne le déposera plus jusqu'à nos jours; mais ce sera quand, désormais émoussé, il cherchera à le retremper dans la civilisation européenne.

C'est la même race que nous avons vue succomber avec Carthage; c'est la même lutte qui se renouvelle sous l'aspect de deux

religions; c'est une autre émigration, mais elle ne porte pas avec elle l'affranchissement, comme l'émigration septentrionale, elle ne dépose pas les armes en rencontrant la croix. Loin de là, elle veut effacer la florissante civilisation de l'Occident, et la remplacer par le despotisme dans les choses temporelles et spirituelles, par l'esclavage, par l'asservissement de la femme. L'Afrique et l'Asie perdent ce qu'elles avaient adopté d'européen; mais heureusement le croissant rencontre les remparts de Constantinople à l'orient; à l'occident, la francisque de Charles-Martel et l'épée du Cid.

Cependant, quand la première impétuosité s'est apaisée, les khalifes contribuent à la civilisation en conservant la science, et au milieu des erreurs d'un peuple servile et superstitieux, y ajoutent de nouvelles découvertes. Ils développent les arts du beau et du vrai, qui doivent un jour enseigner à l'Europe la gaie science, le roman, la scolastique, la chimie, les mathématiques, l'astronomie. Les tribus dispersées et hostiles de l'Arabie sont aussi rassemblées en un faisceau dans l'unité de croyance et, s'établissant au cœur de l'Asie et de l'Afrique, elles y ressuscitent le commerce; substituent Bassora, Damas et le Caire à la prospérité éclipsée de Byzance et d'Alexandrie; trafiquent avec la Chine; polissent les Malais et les habitants des Moluques; imposent enfin leur langue et leur culte jusqu'à la Cafrerie, en portant aux idolâtres la connaissance de la pure unité de Dieu.

Xe époque, 800-1096; Carlovingiens.

Au pouvoir oriental qui s'est concentré dans les khalifes vient se heurter celui d'Occident unifié dans les papes. Par l'exercice du double sacerdoce de la religion et de la justice civile, en rendant celle-ci avec solennité, en sanctionnant ses arrêts au moyen de rémunérations invisibles, et en la soustrayant à la force brutale, les ecclésiastiques fondèrent une autorité qui ne s'appuyait pas sur les armes. Quand un empereur voulut entraver la liberté des croyances, les pontifes arrachèrent l'Italie au joug oriental. Ce fut des conflits avec les Longbards que leur puissance sortit affermie. Alors, pour donner au monde l'unité politique, comme ils lui avaient donné l'unité religieuse, ils rétablissent l'empire d'Occident par des princes qui, librement élus, représentent la république chrétienne. Le premier de ces princes, Charlemagne, constitue des lambeaux de vingt royaumes barbares, une vaste monarchie et, de même que le grand Alfred, il tend à façonner ses États nouveaux selon les idées religieuses, en paci-

fiant, en réhabilitant les lois et la pensée, en réunissant les trois éléments de la société nouvelle, la liberté septentrionale avec ses garanties, les traditions des Romains avec leur administration et leur littérature, et l'Église avec sa moralité et sa hiérarchie.

Ainsi, bien que masquée par les événements extérieurs, en Europe la civilisation se manifeste dans les traditions renouées des sciences et des gouvernements, dans la transformation de l'ancien esprit d'invasion en celui d'influence morale et intellectuelle où sont les bases de l'avenir.

Tandis que les Arabes, comme un torrent suspendu, menacent à chaque instant de nouvelles dévastations, le Nord envoie des essaims de guerriers qui, sur des navires de course ou sur des chevaux tartares, troublent le sommeil paresseux des successeurs de Charlemagne. Mais les Normands ne tardent pas à changer leurs pirateries en conquêtes, et à fonder des royaumes pleins d'avenir. Les Madgyares sont refrénés par Othon le Grand, et avec les Russes, les Polonais et les Suédois, nouvellement conquis au christianisme, ils forment une barrière contre l'Orient, au même moment où la bravoure espagnole repousse le Midi.

Maintenant que les États devenus adultes se règlent selon les opinions, il n'est pas facile de comprendre ni la nature de ceux qui se réglaient par sentiment, ni l'ordre compacte qui dominait au milieu de l'anarchie apparente. Cette unité nécessaire pour s'opposer aux discordes intestines et aux invasions, se manifestait dans l'Empire, souveraineté protectrice, fondée sur l'universalité des croyances, choisie par ses pairs, tempérée par eux, et relevant de Dieu, à qui elle prête hommage en la personne de son vicaire sur la terre. Une souveraineté constituée de cette manière exclut la tyrannie d'un despote comme celle d'une faction; elle assujettit la formule et la lettre morte à l'esprit, à l'intention, au caractère personnel. L'équilibre dynamique viendra bien incomplétement se substituer à cet accord entre les pouvoirs temporel et spirituel. L'empereur se considérait comme destiné à défendre la chrétienté avec le dévouement d'un chevalier, et si les pontifes erraient dans les choses humaines, il les rappelait au devoir. Les pontifes, à leur tour, représentant le peuple, élus dans son sein et par lui, en son nom et en celui de Dieu, sacraient les empereurs; veillaient sur les traités jurés; donnaient l'éveil à la chrétienté toutes les fois que la constitution était violée; et sans laisser passer

inaperçue aucune lésion à la morale ou à la justice, ils menaçaient les coupables obstinés, quel que fût leur rang, de les exclure de la communion des fidèles; châtiment moral dont la force démontre qu'il était l'expression de la justice publique.

Mais comme le vice capital du moyen âge fut l'absolu, cette tutelle réciproque dégénéra bientôt en arrogance et en tyrannie, et, l'équilibre une fois rompu, on combattit avec l'anathème et avec l'épée. Nous devrons nous arrêter longuement sur ces différends, qui retardèrent le développement de la société chrétienne et compromirent son unité, mais d'où sortirent les constitutions politiques de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre.

X[e] epoque, 1096 ; les croisades.

Malheur, si la division se fût introduite alors que l'islamisme, dans la vigueur d'une jeunesse fanatique, s'élançait de l'Espagne et de la Syrie en menaçant l'Europe! A l'approche du péril, l'autorité qui veille sur la civilisation occidentale élève la voix; de toutes parts accourent preux et dévots, guerriers et pèlerins; et l'Europe, selon l'expression d'Anne Comnène, arrachée de ses racines, semble se précipiter sur l'Asie. C'était encore la grande unité chrétienne qui se mouvait comme un seul homme, ne connaissant qu'une seule raison, celle que proclamait son cri de guerre, *Dieu le veut.* Un enthousiasme héroïque, la profondeur d'un sentiment unique, une merveilleuse énergie de volonté, arrêtent l'esprit sur cette grande réaction de l'Occident contre l'Orient. Elle continua avec plus ou moins d'ardeur et de désintéressement jusqu'à la prise de Rhodes; elle se fit même permanente, et s'organisa en instituts religieux, armés pour affranchir l'Espagne, défendre l'Europe contre l'Asie, et acquérir le Nord.

Dans ces expéditions, les esprits guerriers de l'Occident s'élèvent vers un but plus noble. En voyant les civilisations musulmane et grecque, l'Europe améliore la sienne. La féodalité a accompli sa part de bien en faisant refluer la population dans les campagnes, en développant dans l'isolement des manoirs les affections domestiques, en réhabilitant la femme, et en réveillant le sentiment de la personnalité, si faible chez les Romains et les Grecs. Elle se voit faiblir, depuis que les petits seigneurs vont se grouper autour des hauts barons, vivent près d'eux, et apprennent à obéir. Beaucoup, afin d'avoir de l'argent pour les expéditions, engagent leurs fiefs, d'autres les laissent vacants en mourant outre-mer : ainsi l'autorité royale ou les communes en

profitent. Le menu peuple a partagé les efforts, les périls, les affections de ses maîtres; celui qui est demeuré dans ses foyers a profité de leur éloignement pour respirer de sa longue oppression, et a observé avec convoitise la prospérité des républiques maritimes, dont le commerce s'est étendu aux contrées les plus riches de l'Asie.

Avant de maudire le clergé, mettons-nous un moment à la place de la plèbe d'alors, d'où sortit le peuple d'aujourd'hui. Avant de déblatérer contre le moyen âge, rayez de ses fastes Charlemagne et Alfred, Grégoire le Grand et saint Louis, Étienne de Hongrie et Othon le Grand, Godefroy de Bouillon et Frédéric II, saint Thomas et Roger Bacon. Que ceux qui raillent la frénésie religieuse des croisades ne se plaignent pas de voir le croissant briller sur les harems et sur les marchés de chair humaine dans la plus belle ville du monde.

Dans les croisades, comme jadis la Grèce dans la guerre de Troie, l'Europe apprit à se connaître elle-même, et à mesurer ses forces pour s'élancer hardiment sur la voie de l'avenir. Désormais la chrétienté a un nom, même dans la politique, à opposer à ceux qui refusent de marcher avec nous sur les routes de la civilisation.

L'empire oriental, entouré d'eunuques, de femmes et de sophistes, décline à tel point, que les Grecs même, répudiant leur nom, s'appellent Romains. La splendeur première du khalifat s'éclipse depuis que les élans de l'enthousiasme arabe s'éteignent dans les délices énervantes de Bagdad, et l'épée d'Amrou tombe aux mains des faibles imans et des mollahs suppliants. XIIe époque 1100-1270; les communes

Au contraire, l'empire d'Occident, passé des Francs aux Allemands, s'élève à son point culminant sous les maisons de Saxe et de Souabe, tandis que la puissance pontificale touche aussi à son apogée et, posant des limites aux abus des puissants, ouvre la porte aux franchises représentatives.

Aussi ce n'est plus le temps où les princes seuls apparaissent sur la scène; le peuple s'y montre à son tour. La plèbe, même après avoir à Rome acquis les droits naturels, restait toujours attachée en grande partie à la glèbe; à cette heure, elle acquiert la faculté de changer de sol et de choisir un maître. Au milieu des guerres tantôt sourdes, tantôt ouvertes, par lesquelles les princes cherchent à convertir la préséance féodale en prérogative princière, les seigneurs à conserver l'indépendance, et à transformer le

domaine politique en propriété réelle et personnelle privée ; au milieu des discordes des conquérants, les vaincus relèvent la tête, le sentiment de leur propre dignité les reporte à celui de leur propre grandeur ; et par ces différends, par les vieux livres exhumés, par les traditions non encore effacées, ayant appris le nom de droit, ils prétendent conserver ou recouvrer possessions, lois, union. Alors se multiplient les luttes entre la féodalité, l'Église, l'empire et les communes. Pour la première fois depuis que le monde existe, on s'occupe des paysans ; on rend à tous la capacité politique, les serfs sont affranchis, une véritable idée de la liberté civile se fait jour, le tombeau de la noblesse se prépare, et le berceau du peuple. La puissance royale se consolide par la formation d'une classe moyenne ; et l'Europe, que les Barbares trouvèrent partagée à l'orientale, en maîtres et en esclaves, ne comptera plus désormais que des hommes.

Cependant, grâce à la chevalerie, splendide filiation du génie méridional et septentrional, des Sarrasins et des Normands, la valeur devient humaine et généreuse. La jurisprudence romaine ressuscitée place le droit sur le siége usurpé par la force. Une architecture originale élève partout des palais au peuple et des temples à la Divinité. Les langues, employées à traiter des intérêts de la patrie, sortent de l'enfance ; l'idiome provençal est l'anneau qui joint les classiques aux modernes ; l'italien éclôt du latin vulgaire ; le français se mêle au celtique, au tudesque, au picard, au normand, au wallon ; l'espagnol se fond harmonieusement avec l'arabe et le goth ; le portugais conserve en plus grande partie l'aspiration orientale, tandis que du goth et du scandinave découlent l'allemand, le hollandais, le flamand, le danois, le suédois ; enfin le saxon, fécondé par le normand, engendre l'anglais moderne. Déjà l'on entend dans des langages nouveaux, avec des formes fantastiques et originales, chanter la religion, la vaillance et l'amour, tandis que le Levant conserve l'érudition morte et les matériaux écrits, sans savoir en faire jaillir une étincelle. Les idiomes deviennent le signe distinctif des nations, et semblent tracer des cours divers à la culture européenne, selon qu'ils dérivent du teuton, du latin ou du slave.

Dans ces entrefaites les républiques italiennes étendent le commerce de l'Euxin à l'Atlantique, du golfe d'Arabie à la Baltique ; elles aident puissamment la civilisation en fondant les rapports

des États sur l'intérêt réciproque, la rivalité d'industrie, la probité laborieuse. La civilisation se propage dans la Scandinavie, et un ordre religieux défriche sur les rives de la Baltique le terrain où doit s'asseoir une puissante monarchie. Des ligues de commerce se forment sur les mers et sur les fleuves, tandis que des ligues de peuples sont jurées au milieu des Alpes de l'Helvétie; et des négociants et des vilains sont admis, en France et en Angleterre, à siéger près des rois et des barons.

Mais la lutte entre les Guelfes et les Gibelins a relâché le lien religieux et politique des nations. En vain triomphera tantôt la ligue lombarde, tantôt la maison de Souabe, la dynastie la plus puissante du moyen âge : ces partis survivront jusqu'à nos jours, pour représenter, l'un, ceux que séduit la nouveauté, l'autre, ceux qui n'ont foi que dans le passé. L'Asie nous envoie pour sa vengeance le manichéisme et la philosophie scolastique, dont les disputes pointilleuses et les subtilités embrouillées troublent la majesté de Platon et des philosophes occidentaux. En présumant mettre d'accord le rationalisme péripatéticien avec le dogme, elle répand le germe des hérésies qui, d'Arnauld de Brescia jusqu'à Luther, tendent à substituer l'individualité au catholicisme.

La chance des armes fait encore pour un moment prévaloir l'Orient, alors que, pour retremper l'Arabe dégénéré, descendent de nouveau les hommes du nord : de la Bukarie les Samanides; de l'Hircanie les Buides, qui rétablissent le trône de Perse ; de l'Arménie les Sophis. Les Turcs passent de l'Inde au Nil; les Curdes, souche des anciens Chaldéens, produisent Saladin, le héros le plus pur de l'islamisme : Jérusalem est reprise, l'Europe menacée.

D'autre part, Gengis-Kan, du fond de la Tartarie, décoche ses flèches homicides jusqu'au Gange et au Caucase, jusqu'à la mer Jaune et au Dniéper. Il subjugue la Russie, dévaste la Pologne et la Hongrie, et la chrétienté observe en tremblant si une nouvelle invasion ne va pas anéantir ses laborieux progrès. Heureusement l'orage va éclater sur la domination des Seljiucides et sur le khalifat de Bagdad. Mais si Gengis-Kan fait un désert depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, il profite à la civilisation en substituant aux bandes qui s'entr'égorgent une nombreuse armée qu'il guide contre les ennemis communs, tandis que d'autres hordes musulmanes se réunissent pour lui résister. Il est vrai qu'en changeant en désert la Transoxiane, il enlève sa barrière à l'Asie occidentale,

où bientôt Tamerlan passera sur les cadavres des Kowaresmiens. Le pouvoir religieux perd aussi son unité, alors que le petit-fils de Gengis égorge le dernier khalife : elle se décompose alors en deux sectes ennemies, l'une avec les sophis de Perse, l'autre avec les futurs maîtres de Constantinople.

Cependant, par l'ordre du pape, de pauvres frères qui ne connaissent que leur humble couvent, traversent des pays qui n'ont pas même un nom, arrivent sous la tente de l'empereur tartare et, bravant les bourreaux qui les attendent, lui intiment d'avoir à cesser ses massacres et à se faire chrétien ; première parole de vérité qui se fasse entendre à ces barbares. Sur les traces des missionnaires, d'autres se mettent en chemin, guidés par des motifs différents : Marc Pol traverse l'Arménie et la Perse pour retrouver la Chine, et prépare le monde à l'audace de Christophe Colomb.

XIII[e] époque, 1270-1453; chute de l'empire d'Orient.

A l'intérieur, l'Empire, en se battant contre la tiare, s'il lui ravit sa splendeur, perd aussi de la sienne propre ; et après le grand interrègne, bien qu'il vienne d'échoir à l'un de ses plus dignes représentants (Rodolphe de Habsbourg), son influence se limite pourtant à l'Allemagne. Dans les débats avec Rome, il ne s'agit plus de la grande idée de l'essence du droit, mais d'une politique bornée. Les papes mêmes, après Boniface VIII, oublient leur sublime destination temporelle, et la translation du saint-siége à Avignon signale le déclin de leur puissance morale. Le grand schisme d'Occident égare les esprits, et jette la confusion et l'incertitude dans la vie comme dans l'ordre public. Les effets de la désunion se font sentir dans un retour de puissance pour l'Asie. Une horde de Turcs, partie deux siècles auparavant des rives de la mer Caspienne, avait enlevé l'Égypte aux Mameluks ; aux empereurs leurs provinces l'une après l'autre. Elle parvient enfin à s'asseoir sur le trône des Constantins, d'où elle subjugue la Grèce et menace l'Europe. Le manque d'unité ne permettrait guère à celle-ci de résister, si le climat lui-même n'énervait les Turcs, et si la Providence ne leur refusait un troisième Mahomet.

De Constantinople asservie, une invasion de nouvelle espèce inonde l'Europe : une foule de savants, non contents de la sainte entreprise de remettre en honneur les fragments de l'antique culture échappée au naufrage des temps barbares, y viennent circonscrire le génie dans les limites des arts et de la littérature classiques ; ils repoussent l'originalité vers l'imitation, introdui-

sent l'esprit du paganisme et celui de dispute, non-seulement dans les études, mais encore dans l'histoire, dans les mœurs, dans la politique; et par les prestiges d'une beauté de convention, font oublier la justice et la sainteté.

Alors l'affermissement des monarchies, la régularité des impôts, les armées permanentes, changent le système des gouvernements. La politique, limitée naguère aux moyens de se procurer de l'argent, apprend de Ferdinand le Catholique, de Louis XI et de Henri VII, à étendre la prérogative royale; la presse, agitatrice assidue des convictions, assure pour toujours les conquêtes de l'esprit, tandis que les armes à feu rendent moins redoutables les traces sanglantes que Tamerlan et les Ottomans impriment sur les champs de l'Orient.

Nous voici donc arrivés aux temps modernes : l'Europe est désormais ce qu'elle doit être; que si les Mongols sont encore maîtres de la Russie, les Espagnols abattent l'étendard du Prophète des minarets de Grenade.

Ainsi la civilisation, partie des plateaux de l'Asie et s'avançant continuellement au milieu de chances désastreuses, avait désormais répandu la lumière sur toute l'Europe. Maintenant, en quête de nouvelles nations, elle brise les colonnes d'Hercule, et avec Vasco de Gama elle se rapproche de son berceau, tandis qu'avec Christophe Colomb elle va planter la croix chez les antipodes. Ici se renouvellent les prodiges des premières conquêtes asiatiques : le vainqueur s'empare du sol et, pour s'en assurer la possession, il extermine ses habitants. Quels grands noms que Colomb, Améric, Pizarre, Cortès, Vasco, Albuquerque, aventuriers devenus des héros! Les empires de Montézuma et des Incas, témoins ou héritiers des temps primitifs, s'écroulent. La bienfaisante nature offre à l'homme un nouveau monde, et l'homme en fait le théâtre d'événements extraordinaires, d'aventures dans les découvertes, de cupidité sanguinaire dans les conquêtes, de charité dans les missions.

XIVe époque, 1492; les découvertes.

Le mérite de Colomb ne consiste pas tant dans ce qu'il aurait, en se trompant, découvert un nouvel hémisphère, que dans la pensée de porter sur la mer le commerce qui, depuis les temps antiques, se faisait presque invariablement par terre. L'Asie éprouva alors sa plus grande révolution dans la direction différente que prirent ses denrées, bien qu'elle conserve encore le marché inté-

rieur, jusqu'à ce que l'anéantissent le despotisme turc, l'anarchie de l'empire persan, les dévastations des Afghans et des Marhattes dans l'Inde septentrionale.

En Europe, l'accroissement des puissances maritimes empêche que le nombre décide de la supériorité, comme au temps où les guerres se terminaient par les seules forces de terre; et l'Occident acquiert une importance absolue, dont sont loin d'approcher les trois grands empires des Sophis en Perse, des Mongols dans l'Inde, et du Fils du ciel dans la Chine.

Ces nations reparaissent sur le terrain de la civilisation pour le cultiver désormais de concert avec les Européens; et l'Amérique est destinée à devenir le point de jonction entre notre civilisation, qui gagne de plus en plus vers l'Occident, et celle de l'Orient, qui s'avance lentement en sens opposé, jusqu'à ce qu'elles aient à se rencontrer dans le nouveau monde pour y travailler fraternellement à un résultat commun.

XVe époque, 1500-1648; la Réforme.

Charles-Quint, sous le règne duquel s'accomplissait la découverte de l'Amérique, tente de ressusciter le saint-empire, et arbore la croix pour refouler la barbarie sur les côtes d'Afrique. Dans l'âge nouveau, subsistent encore les traces du moyen âge; les municipes, les petites principautés, les rois, les chefs de bandes, vivent de l'ancien souffle. Dans la littérature et dans les beaux-arts, l'Italie, associant à l'imitation la spontanéité nationale, fait éclore un autre siècle d'or. Et comme pour les antiques Romains, vertu était synonyme de valeur, ce mot indique pour elle le mérite dans les arts d'agrément. Mais la mort de Charles le Téméraire, le duel entre la France et l'Autriche, Rome saccagée par les catholiques, François Ier, le dernier des chevaliers, qui à Pavie *perd tout fors l'honneur*, annoncent un âge positif, une époque de calcul, de raisonnement, de protestation.

L'éclat des arts et des conquêtes ne suffit pas à déguiser une profonde corruption. L'Italie peint et chante, à la veille de perdre son indépendance, comme les habitants de Pompéia accouraient au théâtre le jour de son ensevelissement. La dépravation pénètre dans le sanctuaire, dans les cabinets, dans les familles; l'idolâtrie dans les chants des poëtes, dans l'atelier des artistes; la corruption dans le pouvoir spirituel qui, avec l'oubli de ses propres devoirs, perd la confiance des nations. Quelle belle entreprise s'offrait alors à un réformateur qui aurait été capable de

ramener à la vérité et à la lumière les idées pratiques si confuses, et de débrouiller les rapports compliqués entre les ecclésiastiques et les séculiers, entre la politique et la religion ! Mais Luther n'était pas à la hauteur du rôle de réformateur : il se jeta tête baissée dans une tentative de révolution. De ce moment, l'unité des idées est irréparablement brisée : le protestantisme ne s'applique pas seulement au dogme et à la discipline, mais, à découvert ou à l'ombre, il s'insinue partout, envahit les lettres, l'État, les mœurs, la philosophie, la science. Il laisse pour héritage à l'avenir des humains cette division qui, chaque jour encore, fait deux camps ennemis, celui de l'égoïsme et celui de la fraternité universelle; ici la devise est la stabilité, là, le progrès; d'un côté la discorde, de l'autre l'harmonie; division qui ne cessera qu'à l'heure où une immense effusion de doctrine rapprochera la société de la véritable source de lumière et de paix.

On ne connaît que trop les misères de cette nouvelle barbarie, quand le fanatisme et l'intolérance bouleversèrent les royaumes, non moins que les familles. Des bûchers et des gibets furent dressés par l'inquisition, comme par Calvin et par Henri VIII. Les arts en sont troublés dans la source la plus pure du beau ; la littérature devient polémique ; la peur des excès fait réprimer même la véritable science; une guerre des plus longues et des plus homicides dévaste le cœur de l'Europe ; l'Allemagne, l'État le plus florissant des temps moyens, est entraînée par l'étoile de Waldstein et par les canons de Gustave-Adolphe à des désastres irréparables. Les établissements lointains épuisent les peuples; et les somptueuses misères espagnoles, s'insinuant dans la littérature et dans la vie des Italiens, les font se résigner à perdre l'indépendance quand les autres peuples vont l'acquérir.

Le concile de Trente ne rétablit pas l'unité, mais fixe la théologie et clôt l'histoire extérieure de l'Église. De même, la paix de Westphalie ne réconcilie pas les esprits, mais apporte une fin à la guerre de trente ans, et devient la loi fondamentale de l'Allemagne, qu'elle constitue de manière à la rendre le pivot de la politique européenne. C'est là le premier modèle en grand du système d'équilibre qui, depuis, dirigea l'Europe, à l'aide d'alliances politiques, de contre-poids matériels et d'astucieuses transactions entre la vérité et l'erreur; système dans lequel les grands États garantissent les petits qui, pour faibles qu'ils soient, se

considèrent comme égaux et indépendants. C'est de ce point de vue que les cabinets règlent tout ; la tranquillité est introduite dans la lutte, la guerre convertie en science, la diplomatie créée. Le gouvernement monarchique, désormais général en Europe, empêche que les factions ne s'entre-choquent comme dans l'antiquité ; l'Angleterre achève sa constitution ; les papes, devenus puissance séculière, suivent, au lieu de diriger ; l'Autriche assume le caractère pacifique et conservateur que, depuis lors, elle a généralement soutenu.

Et la guerre sert encore au développement de la pensée ; car l'autorité est désormais subordonnée à la discussion. Avec Lope de Vega, Camoëns, Shakspeare, Milton, le Tasse, la littérature est agitée des passions modernes ; mais rappelons-nous que Galilée et Descartes furent catholiques ; que les réformés n'ont aucun nom à opposer, je ne dirai pas à Michel-Ange et à Raphaël, mais à Fénelon et à Bossuet.

XVIe époque, 1648-1713; Louis XIV et Pierre le Grand.

L'Asie tente deux fois de porter le croissant dans le cœur de l'Europe ; mais tandis que les potentats chrétiens demeurent spectateurs oisifs, satisfaits de se sentir guéris de l'enthousiasme religieux, la Pologne et Venise sauvent d'une nouvelle barbarie les pays qui sont destinés à les engloutir un jour. Cependant le Turc, atteint à Lépante d'un coup qui préludait à celui de Navarin, entre lui-même dans le système politique de l'Europe. Il ne s'agit donc plus pour celle-ci d'entreprises communes pour assurer l'indépendance ou empêcher la subversion de l'ordre et du savoir ; mais, guidés par l'égoïsme, les États s'épient jalousement l'un l'autre, attentifs à rétablir la balance dès qu'elle vient à pencher.

L'Autriche, dans le siècle précédent, s'était agrandie au point de faire craindre qu'elle aspirât à la monarchie universelle : la Réforme et les insurrections l'en empêchèrent ; puis Louis XIV monte sur le trône, et la France se place à la tête des nations continentales. La révocation de l'édit de Nantes menace de compromettre la paix de Westphalie ; mais à la fin la France reste seule à en souffrir. Ses citoyens persécutés vont accroître la prospérité de la Hollande, qui du Zuydersée s'est élancée, négociatrice belliqueuse, pour arracher aux Portugais leurs établissements d'Afrique et des Indes. Ainsi, les idées du siècle précédent vont s'accomplissant ; aux massacres succèdent les proscriptions, à l'ac-

tion les théories, à la guerre les discussions, au génie le talent, aux généraux les ministres tout-puissants. Paix et guerre sont devenues des intrigues de cabinet. Un père veut transmettre ses États par la voie héréditaire, une mère placer toutes ses filles sur des trônes, un ministre rendre ses travaux nécessaires, et cela suffit pour que soit troublé de temps à autre le calme des peuples, qui répandent or et sang sans en être mieux, sans même que leurs maîtres se trouvent à la fin posséder un pouce de terrain de plus, ou un degré de plus d'autorité et de force. De là résultent seulement l'augmentation des armées, les ambassades permanentes, la défiance, et la tendance réciproque à se tromper, enfin la suprématie des finances dans le gouvernement des États. Les hauts seigneurs s'abaissent au rôle de gentilshommes et de courtisans; mais, sur ces entrefaites, le peuple, les savants, les négociants s'élèvent jusqu'à regarder les cours en face; ils examinent les finances, et ils étendent le commerce. Les doctrines commencent à être cause de grandes mutations, et Colbert et Jansénius remuent l'Europe, non moins que Villars et Eugène. Le merveilleux accroissement acquis par un peuple à l'aide du commerce maritime et des manufactures, pousse les gouvernements à vouloir diriger et régler un mouvement auquel, pour grandir, il suffit de ne pas avoir d'entraves. En vain Quesnay crie, *Laissez faire, laissez passer :* les fabriques privilégiées et le système prohibitif ne s'introduisent pas moins. On prétend que chaque nation se suffise à elle-même, c'est-à-dire, qu'on ne vende ni n'achète pour favoriser le commerce. De là des jalousies, et jusqu'à des guerres, sans autre but que d'anéantir la prospérité commerciale de ses rivaux.

C'est l'Angleterre qui, grandie au milieu de sanglantes péripéties, donne à son gré la prépondérance tantôt à l'une tantôt à l'autre des nations du continent, jusqu'à ce qu'elle en devienne l'arbitre. Mais elle accomplit une autre mission par ses colonies, qui relient à l'Europe et l'Inde et la Chine. Tandis que les missionnaires continuent leurs pacifiques expéditions, une compagnie de négociants renouvelle et dépasse les conquêtes d'Alexandre. Smith, Hudson, Baffin poursuivent l'entreprise de Colomb; et devant les vaisseaux hollandais surgit un monde encore plus nouveau, qui paraît destiné à devenir, s'il ne l'a déjà été, un vaste continent où la civilisation viendra déployer sa bannière et siéger en reine.

La France, en évitant les défauts du moyen âge, l'obscurité et la confusion scolastique dans les ouvrages de raisonnement, le fantastique dans ceux d'imagination, l'incorrection dans tous, est illustrée par l'éclat dont brille sa littérature, plus que par les conquêtes du grand Louis. Mais suffit-il d'éviter les fautes et d'atteindre à la perfection des formes pour exercer de l'influence sur l'avenir? C'est, au surplus, à la langue française perfectionnée qu'est réservée sans doute la gloire de devenir le véhicule commun entre les esprits éclairés des diverses nations, et de réaliser presque ce vœu d'un langage universel, que Rome avait cherché à satisfaire avec le latin.

Le fait le plus notable pour la civilisation européenne est d'avoir acquis la Russie. Une fois que celle-ci a secoué le joug mongol, qu'elle s'est incorporé les Cosaques de l'Ukraine et du Dniéper, elle se soustrait à la juridiction du patriarche grec, dépendant du sultan, sans pourtant se réunir ni à l'Empire, ni à Rome; et la chrétienté apprend avec étonnement qu'à la paix de Nipsciu, le czar a déterminé les limites entre ses États et ceux des Chinois. La Russie évite de précipiter les améliorations dont l'apparence éblouit, pour suivre un progrès entièrement d'utilité pratique; elle entre ainsi dans la famille occidentale, ayant pour destinée de consommer le triomphe de la nôtre sur la société asiatique.

Époque XVII. Le dix-septième siècle.

La paix d'Utrecht met une entrave au redoutable agrandissement de la France, comme celle d'Oliva (1660) avait fixé les bornes des États du Nord. Mais ne se ralentissent pas pour cela les tracasseries d'une politique devenue commerciale et guerroyante. Ces deux caractères apparaissent spécialement dans celle de la Russie, qui s'entend avec la faction protestante pour contrebalancer l'empereur d'Allemagne; et dans celle de l'Angleterre qui marche en tête de l'Europe, tandis que sa domination s'étend de l'Inde au Pérou : preuve parlante que ce n'est pas la situation qui rend puissant, mais le courage et l'intelligence. Les établissements maritimes augmentent d'importance et altèrent les relations entre les Européens, au point que l'on se bat en Saxe pour dominer sur le Canada.

Laissons ces monarchies qui se résument en favoris, maîtresse et confesseur, attendre nonchalamment la foudre; laissons la Porte, après la paix de Passarovitz (1718), combattre pour subsister, non plus pour conquérir; tandis que la Russie, sortie

des marais et de la barbarie, prévaut dans les affaires de l'Europe. Les flottes de la Baltique voguent sur la Méditerranée, et poursuivent les Turcs jusque dans l'Euxin : Catherine, proclamée législatrice des mers, veut se faire la libératrice des Grecs, et ne dissimule pas le désir d'échanger ses frimas contre le climat enchanteur de l'Hellespont.

Elle fait explorer l'intérieur ignoré de son empire, de l'archipel du Nord jusqu'à la Perse, du Caucase au Japon. Tandis que Behring découvre le nord-ouest de l'Amérique, Anson accomplit son voyage autour du monde, Cook s'approche des glaces australes, Damberger pénètre au cœur de l'Afrique. D'autre part, Maupertuis et la Condamine, élevant des pyramides astronomiques au pôle et sous l'équateur, semblent, au nom de l'Europe, prendre possession du globe qu'ils ont mesuré.

Le monde oriental est aussi entraîné dans le tourbillon du nôtre. L'empire des Birmans ne sait défendre son immobilité, et la *subabia* du Bengale se trouve avoir les Anglais pour ennemis ou pour maîtres. Mamelucks, Vahabites, Afhgans, Kouli-Kan, remuent l'Égypte, l'Arabie, l'Inde, la Perse, qui reçoivent de nouvelles législations imposées par la force ; dans le même temps où, pressés par les cris de réforme générale, Joseph II, Léopold de Toscane, Charles III de Naples, Catherine, Frédéric II, accordent en Europe des améliorations partielles. Le mouvement devient tellement inévitable, que le grand Lama descend du Thibet pour visiter l'empereur de la Chine, de même que Pie VI se rendait, pèlerin apostolique, à la cour de Vienne.

C'est un siècle très-avancé en fait de connaissances matérielles, mais trop étranger au principe de l'unité que l'esprit seul peut donner, et en qui seul réside la vraie puissance sociale. Les lumières accrues et répandues repoussent l'ignorance ; les législations abolissent les procès de sorcellerie et d'hérésie, et les procédures atroces ; les restes de la féodalité disparaissent de plus en plus ; l'économie publique se fonde sur l'omnivoyance de l'égoïsme et la libre concurrence ; et le commerce, de même qu'il avait guerroyé contre les feudataires, livre bataille à cette heure aux priviléges coloniaux et aux fidéicommis ; les rois eux-mêmes ambitionnent le titre de philosophes et, cherchant de leur côté à abolir tout ce qui est ancien, ils proscrivent un ordre puissant et redouté. La secte des économistes, l'Encyclopédie, la constitution anglaise, voilà le sujet de tous les discours.

Mais la science, en s'enorgueillissant, revient aux erreurs de l'Orient : elle combat ce qu'il y a de plus élevé dans la conscience de l'homme ; elle subordonne les idées à la sensation, la foi à la nature, la psychologie à la zoologie, la justice à l'intérêt, à l'habitude la réflexion. L'un rêve la liberté des Iroquois, tandis qu'un autre admire l'invariable régularité de la Chine. Des sociétés secrètes, avec des mystères à l'orientale, exploitées par des hommes puissants, faussent l'opinion en la repaissant d'espérances menteuses. Les malheureux ! ils tournent les découvertes contre Dieu, l'interrogeant sur ses mystères avec l'outrecuidance qu'ils mettent à interroger les princes sur leurs droits. Ils prétendent tout réformer, et ridiculisent tout ce que le peuple croit et vénère ; ils ambitionnent la dénomination de philanthropes, et démontrent que les hommes ne sont que des singes policés, abusés par la philosophie, et ayant l'erreur pour élément social (1) ; ils veulent pousser au bien, et aspirent à la triste gloire de douter de tout, de désespérer de tout.

Sur ces entrefaites, d'un côté, le principe de la légitimité, affermi dans l'Europe moderne, reçoit son premier ébranlement dans le partage d'un royaume électif, naguère le boulevard du progrès méridional contre les assauts de la race slave. D'un autre côté, les colonies américaines se sentant mûres pour se régir par elles-mêmes, s'insurgent et, secondées par des jalousies royales, offrent le premier exemple en grand d'une vaste démocratie. L'Angleterre, qui s'est épuisée pour les retenir sous son joug, s'aperçoit, après les avoir reconnues libres, que son commerce et son industrie en tirent meilleur parti par l'activité nationale que par le monopole d'une compagnie, et l'équilibre maritime est rétabli en Europe.

C'est ainsi qu'à l'Autriche, gouvernement patriarcal ; à la Russie, absolue dans son administration et dans sa constitution ; à l'Angleterre, libre dans l'une et dans l'autre ; à l'Allemagne, absolue dans la première, libre dans la seconde, s'associent les États-Unis avec leur souveraineté populaire, pour fraterniser dans le progrès. La supériorité du nombre et de l'esprit est donc pour la civilisation européenne. Les peuples de celle-ci sentent que la prééminence n'est pas donnée par la force, mais par le développement de la morale et de l'intelligence, et se hâtent d'accomplir

(1) La Mettrie.

le grand mouvement commencé au temps des communes, d'étendre l'empire de la science et de la liberté.

Choisirent-ils la bonne route? La Révolution accéléra-t-elle leur marche ou la retarda-t-elle? C'est ce qu'il est difficile de décider lorsque les passions contemporaines sont encore en lutte et en danger; lorsque le mouvement, dans l'espace d'un demi-siècle, non-seulement n'a pas atteint le but, mais ne l'a pas même reconnu avec certitude. XVIIIe époque; la Révolution.

Nous avons encore présents à l'imagination ces grands événements qui étonnèrent nos pères, quand l'élan sans exemple d'une nation accoutumée à prendre pour pilote la tempête, donna le branle à toutes les constitutions. Les gouvernements, sans s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas de modifier les accidents, mais de perdre la substance; habitués à voir les choses, non les hommes, procédèrent avec lenteur et désaccord, s'ingéniant à opposer le système d'équilibre à une politique passionnée qui, devenue idolâtre comme à Rome, adorait l'État, d'abord en tant que république, puis en tant que liberté, puis en tant que gloire militaire. Mais la Révolution, poussée par les générations précédentes, abat tout ce qu'elle rencontre, écrase ses propres guides aussitôt que leur pas se ralentit; elle écrase même le héros qui, pour un moment, réussit à l'arrêter; homme du passé, pour qui l'épée était tout, mais qui toutefois, connaissant les désirs du siècle nouveau, guidait ses phalanges au massacre au nom de la paix et de la liberté du commerce.

C'est dans la paix précisément et dans l'accord universel que pourra s'accomplir le triomphe de la civilisation occidentale sur l'orientale, triomphe auquel concourent tous les événements. L'Europe s'ouvre les chemins de l'Asie, non plus passagèrement comme les Argonautes, les successeurs d'Alexandre ou les croisés; elle y pénètre en dominatrice par l'isthme de Suez ensemble et par celui de Panama, par les défilés du Caboul et par le port de Canton. Napoléon a ouvert l'Égypte, et l'étendard tricolore flotte sur les côtes d'Afrique; la Grèce a secoué le joug; la Moldavie et la Valachie se font européennes; la Russie presse les Ottomans sur le Danube, en Perse, dans l'Asie Mineure; elle franchit les Balkans, et s'arrête spontanément à Andrinople au moment de saisir une proie qui ne peut lui échapper. La Turquie le sent; elle qui, ayant perdu le sentiment de toutes les formes politiques

et religieuses, éprouve les mêmes symptômes qu'éprouva l'Europe au déclin de l'empire romain. N'osant pas même essayer de remonter vers ses principes, fondés sur le fanatisme, elle dissout les janissaires, entr'ouvre les harems, et cherche un souffle de vie dans les institutions européennes. Si la race arabe, qui la première révéla l'Orient à l'Occident, et les mit en communication, est à la veille de sortir de sa longue torpeur, ne serait-elle pas appelée à devenir le plus puissant auxiliaire de la civilisation?

L'Angleterre s'étend de plus en plus dans les Indes, et envoie ses voyageurs, ses marchands, ses guerriers dans le cœur de l'empire des Birmans. La Chine est resserrée au sud par les Anglais, au nord par les Cosaques, avant-garde de la Russie : de l'Océan, l'observent ou la combattent les flottes britanniques et américaines; du Mexique et des Philippines, les Espagnols qui se réveillent. Les sauvages de l'Amérique cèdent toujours plus de terrain aux odieux *semeurs de petits grains*. La civilisation chrétienne, qui résume toutes les autres, se mêle dans l'Inde avec celle dont toutes dérivent. On ne discute plus seulement dans nos cabinets sur Alexandrie ou Constantinople, mais sur Bombay, Pékin, les îles Sandwich et les Marquises. Les routes ont aplani les monts; la vapeur arrache aux vents la tyrannie des mers, pour réunir les nations conquises par l'épée, instruites par la religion, guidées par les lois, éclairées par l'intelligence, et qui aspirent à l'unité, non plus de l'Europe, mais du monde entier. Alors, les peuples devenus frères, l'harmonie rétablie entre la raison, l'imagination et la volonté, les éléments des différentes races se combineront pour le bien commun; les connaissances d'un peuple seront celles de tous; l'industrie s'associera pour tirer le meilleur parti de chaque contrée; les jouissances de la vie et les avantages de la science seront mieux répartis; l'action des pouvoirs sociaux s'exercera d'une manière toujours plus conforme à la volonté de Dieu et en harmonie avec celle des gouvernés; et la loi d'amour et de fraternité universelle s'accomplira.

Le genre humain pourra-t-il jamais arriver à ce terme? Qu'il s'en flatte du moins, et que tout homme comme toute nation apporte sa pierre à l'édifice.

Intérêt historique.

Nous avons ainsi rapidement esquissé le voyage dans lequel nous entreprenons de suivre l'humanité. Elle ne nous est pas également connue sur tous les points, et ne nous y intéresse pas égale-

ment ; car il en est des nations comme des individus : chacun accomplit sa mission sur la terre, et y laisse un doux ou pénible souvenir pour ceux qui l'ont connu ; mais il en est peu qui transmettent leur nom autrement qu'inscrit, tout au plus, sur la pierre d'un tombeau. La Polynésie et les Amériques, si l'on en excepte quelques traditions éparses sur le Mexique et le Pérou, et des monuments admirés sans être compris, manquent d'antiquités, et ce serait bâtir sur le sable que de vouloir former à leur égard des conjectures que demain une découverte peut venir dissiper. En Afrique, l'Égypte et la côte septentrionale se rallient au progrès commun ; tout le reste est à étudier pour le commerce, les colonies, l'histoire naturelle et la navigation, non pour l'intelligence et la morale. L'histoire ne peut raconter du Nègre que ses souffrances ; elle ne peut que compatir à la stupidité du Samoyède et du Sibérien, dont la vie a pour unique consolation l'espérance de rencontrer après la mort une chasse de rennes plus abondante. Ainsi, le reste de l'Asie septentrionale ne fut connu que depuis qu'il devint province russe. Pour la Tartarie méridionale et pour le nord de la Chine, l'humanité ne s'aperçoit de leur existence que lorsqu'elles vomissent leurs hordes pour sa désolation.

Mais tandis que tant de peuples demeurés sans annales, sans littérature, sans relations extérieures, ont péri tout entiers, d'autres nous ont légué le souvenir de leurs progrès et de leur décadence, en laissant après eux un sillon de lumière ; ils ont par là droit à notre sympathie, quand ils ne l'auraient pas à notre admiration. Néanmoins, ce n'est pas un motif pour que l'histoire universelle ait à s'occuper de leurs moindres événements. Il est tel fait auquel l'historien municipal aura consacré de longues recherches, qui ne mérite pas même une mention. Mais elle pourvoira à l'enseignement de l'esprit en accompagnant les grands peuples du berceau à la tombe, en les observant se succéder avec une mission diverse : celui-ci pour propager la civilisation, celui-là pour la conserver inaltérée, cet autre pour la retarder ou la détruire en partie. Il en est qui perfectionnent les arts, il en est qui étendent le commerce jusqu'aux dernières limites de la terre, d'autres qui transmettent les modèles les plus exquis du beau, d'autres encore la forme la plus insigne de la raison écrite, et tous ensemble ai-

dent au progrès des connaissances et de la morale. Spectacle sublime, où l'on voit chaque génération apporter son tribut; à la contemplation duquel un double sentiment de gratitude et d'espérance nous rattache à nos ancêtres et à nos descendants, lorsque l'on considère, ainsi que le veut Pascal, la succession des hommes comme une seule personne qui toujours subsiste et apprend sans cesse.

L'antiquité sourit d'une éternelle jeunesse par ces caractères grandioses et accomplis qui se signalèrent à la fois comme citoyens, hommes d'État, littérateurs et capitaines; par la variété des systèmes politiques, et par l'originalité des peuples qui s'étaient formés chacun de soi-même, avant d'en venir à se rencontrer. Au contraire, les États de l'Europe moderne, un seul excepté, apparaissent plus uniformes sous le rapport des institutions, de la religion, des mœurs, de la culture de l'esprit; mais l'étude de leur politique et de leur économie devient essentielle pour connaître les progrès et les temps d'arrêt de l'humanité.

L'intérêt naît quelquefois de la manière dont les faits nous ont été transmis. Si Thucydide (sans parler des beautés de son style) décrit une guerre avec sa profonde connaissance du cœur humain, de la vie publique, des secrets ressorts de la politique, vous vous complairez à vous arrêter avec lui pour vous habituer à réfléchir. Le sombre pinceau de Tacite vous fait méditer sur les temps auxquels Rome paraissait au faîte de sa grandeur, alors pourtant que ses vices et ses forfaits l'entraînaient à l'abîme. La subtile pénétration de Machiavel vous fait prendre parti dans les luttes de deux petites factions d'une petite ville; de même que les cent mille Vénitiens résistant à la ligue de Cambrai vous attachent et vous instruisent bien autrement que les deux cents millions d'hommes qui, dans la Chine, travaillent, engendrent et obéissent.

Encyclopédie de l'histoire.

Mais ni l'ambition ou la raison d'État, ni la guerre, développement grandiose de la force humaine, ni la paix, but suprême des gouvernements, ne doivent exclusivement occuper l'histoire. Elle se rapetisse lorsqu'elle considère seulement les actions de l'homme, non ses sentiments et sa manière de penser; quand elle ne recherche pas sous les événements les idées d'utilité, celles du juste, du beau, du vrai, du saint, c'est-à-dire, l'industrie, les lois,

les beaux-arts, la philosophie, la religion, éléments par lesquels grandit l'humanité. L'amélioration matérielle ne va pas toujours de pair avec le perfectionnement intellectuel et moral; la défaite peut atteindre la cause la plus sainte, mais le glaive n'a pas, avec l'existence civile de la Grèce et de l'Italie, exterminé leurs créations. L'histoire doit donc, en montrant quel héritage elles ont amassé aux générations successives, entonner sur leurs ruines l'hymne de la reconnaissance. Et puisque, dans l'effort continu de l'esprit à reculer les limites de la matière, tout doit tendre à développer l'intelligence dans la variété des lumières, et ramener celles-ci à un centre commun, il convient que celui qui écrit l'histoire de l'homme puisse embrasser l'ensemble du savoir humain, et le faire converger vers un but élevé. Que sont les sciences, en effet, quand elles ne se rattachent pas à l'homme? et qu'est l'homme quand il ne se rattache pas à Dieu?

Que l'historien remonte donc à l'origine des connaissances et des institutions civiles et religieuses, non selon des systèmes abstraits, mais en recherchant les faits, en méditant sur eux. Il apprendra ainsi comment l'homme, dans la série des animaux, ne serait au plus que le premier ou, peut-être, le plus sauvage et le plus malheureux de tous, si le Créateur ne lui avait tout d'abord concédé de lever un regard jusqu'à son essence; si, par une soudaine élévation de la conscience, il ne l'avait mis en relation avec le monde invisible, en lui montrant de loin une éternité de bonheur ou de malheur. S'écartant de cette première révélation, et du culte des idées s'abaissant à celui de la matière, il traduisit cette vérité par des formes et par des signes plus ou moins nobles et significatifs. De là naquirent les diverses religions, que certains philosophes s'efforcèrent de déduire d'un développement progressif de la raison.

L'historien accepte le mystère qui, semblable au soleil, éblouit l'œil qui s'y fixe, mais répand la lumière sur toutes choses. A cette clarté, examinant la mythologie des nations, il voit dans l'Inde Dieu confondu avec l'univers; la nature sensible divinisée en Grèce; la nature matérielle, en Égypte, par la magie; à Rome, la patrie; et partout les religions altérer un fond de vérité, selon le génie particulier qui résulte de l'organisation et de l'aspect sous lequel la création se présente à nos yeux.

L'industrie donne à l'historien la mesure du bien-être du plus

grand nombre; la législation lui fait connaître le degré de civilisation et le moyen, en épargnant peut-être des essais inutiles, d'aider à constituer une société plus satisfaisante. La pensée caractéristique de chaque peuple lui est signalée par la philosophie, science des idées générales démontrées rationnellement, dont chaque effort vient s'ajouter à l'effort de la raison, pour en embrasser la connaissance plus générale et plus parfaite.

La littérature, infinie, allégorique, prodigieusement variée dans l'Inde, respire l'amour, l'orgueil, la vengeance, une voluptueuse et farouche indépendance dans l'Arabie, où elle raconte les querelles des tribus, exprime les violents désirs ou les tristes regrets. En Chine, se nourrissant du culte domestique et d'une morale étroite, triviale même, elle manque d'élévation de vues, d'enthousiasme, et n'a pour mérite que d'agréables détails. Puissante d'une inspiration supérieure et d'une vigueur inflexible dans la Judée, elle est dans la Grèce toute harmonie, équilibre et perfection, mais en sacrifiant la grandeur à la beauté de la forme. Elle est tonnante et patriotique à Rome; érudite et éclectique à la cour des Ptolémées; polémique durant le Bas-Empire : d'une sévère et plaintive uniformité, elle lutte contre une ingrate nature et contre des puissances mystérieuses dans l'*Edda* scandinave et dans les *Saga* de l'Islande. Dure, simple, mystique dans la Germanie des Nibelunghens; pétillante et frivole chez les Provençaux; nationale et religieuse, puis facile, harmonique, voluptueuse, burlesque en Italie; en Espagne, plus fière que gracieuse, catholique jusqu'à l'exagération, raffinée dans la galanterie, guerrière et riche de vigueur spontanée; en France, pleine d'un sens droit, d'une harmonie tempérée, plus claire que passionnée, plus d'esprit que d'imagination, gaie, sociale, perspicace, active; en Angleterre, précise, calculée, rêveuse, expérimentale, scrutatrice inexorable; enfin, vigoureuse, idéale, érudite, modeste, sentimentale en Allemagne; la littérature ne retrace-t-elle pas le génie particulier à chaque peuple et à chaque époque? Ses productions ne sont-elles pas autant de conquêtes dont aucune ne s'est perdue?

Il est donc très-important de connaître la succession des œuvres de l'esprit, c'est-à-dire, l'histoire des lettres, attendu qu'elle révèle l'enchaînement de l'art avec la foi, de la philosophie avec la société, en montrant les divers états par lesquels ont passé l'âme et l'imagination humaines. Mais, pour cela, il faut une critique

qui, sans s'arrêter à des minuties, ni se targuer d'une stricte exactitude, s'insinue dans l'esprit d'un auteur et de son époque, et pardonne au génie ses inégalités, ses bizarreries, ses égarements. Cette critique saisit le fond unique des formes variées, en admirant le beau qui perce continuellement sous les apparences modifiées selon les siècles et les pays; elle étudie l'écrivain dans la totalité de ses relations, vit avec lui et avec le monde qui l'environne, comprend le lien intime de l'idée d'un homme avec celle de ses contemporains, et fait revivre le passé.

Aucune nation ne fut déshéritée de beaux-arts, pas plus que de poésie. Nous les verrons sortir de l'hiéroglyphe, et suivre dans leurs voyages les dieux, les conquérants, les thesmophores, tantôt au milieu des pagodes de Brahma, tantôt sous les tentes des Tartares de Samarcande; nous les rencontrerons sous les minarets de Bagdad, avec les Abassides; puis dans Cordoue, au milieu du fracas des armes; à Rome, avec les papes; en France, avec les rois; en Amérique, avec la liberté. Quelque part qu'ils fixent leur demeure, ils changent d'aspect selon les institutions et la nature. Si en Égypte ils imitent la tente du nomade, et sur le Gange les berceaux immenses de ces arbres qui replient vers la terre et y rattachent leurs rameaux, à Babylone ils rivaliseront de légèreté avec le palmier; jusqu'à ce qu'ils se réduisent, en Grèce, à une exactitude, restreinte peut-être, mais mélodieuse; atteignant à cet idéal qui est l'expression des belles et grandes pensées, transmises à l'âme par l'intermédiaire des formes.

Les hommes supérieurs méritent aussi que l'histoire s'arrête à les contempler. Ils sont la gloire de notre espèce, et la plus haute preuve de la liberté humaine dans sa lutte avec la fatalité. Il est bon de les opposer à tant de misères que nous présente le monde, et surtout à celles qu'une hypocondrie sans consolation et sans amour, s'intitulant philosophie scrutatrice, se complaît à déterrer du milieu de la fange d'un siècle égoïste. L'historien s'arrête dans la contemplation de l'héroïsme et de la vertu, avec la satisfaction qu'éprouve le voyageur sous l'arbre qui lui procure l'ombre et le repos.

S'il fut jamais un temps opportun pour entreprendre la peinture d'un aussi vaste tableau, je crois que c'est le nôtre. L'érudition y a interrogé les auteurs avec un sentiment plus profond, en s'attachant moins à l'expression qu'à la pensée, et en cherchant Progrès des études.

des révélations qui intéressent les sciences économiques, administratives et commerciales. Ne se bornant plus aux seules langues classiques, elle a fondé sur celles d'une antiquité plus reculée la connaissance des lettres, de l'histoire, des croyances de ce monde oriental que l'Occident regardait comme son maître dès les temps de Pythagore et de Platon. Cette même ardeur avec laquelle, dans le quinzième siècle, on se remit au grec et au latin, a été portée aujourd'hui sur l'étude des idiomes de l'Orient, mais dans une vue plus large, et avec la persuasion que le génie d'un peuple est celui de son langage. Des écoles ont été ouvertes à cet effet chez les nations les plus éclairées; des journaux spéciaux s'en occupent; des sociétés littéraires affrontent leur propre ennui et l'indifférence du vulgaire, pour répandre sans cesse de nouvelles lumières sur les commencements de l'humanité, sur le sens et sur l'esprit de la société primitive. Champollion, Rosellini, Young, Wilkinson, Peyron..., contraignirent l'Égypte à révéler son mystérieux langage; d'autres savants s'assirent sur les ruines d'Ayodhia et d'Éléphantine, demandant à une civilisation expirante l'explication de l'ancienne, et dévoilant une littérature qui laisse en arrière toutes les autres autant que les hypogées de ces pays dépassent nos temples en grandeur. Jones, Colebroock, Wilson, Carey, Wilkins, chez les Anglais; Chéry et Pauthier, en France; Bopp, Bohlen, Frank, Lassen et les deux Schlegel, en Allemagne, dévoilèrent l'Inde, avec son sentiment religieux si profond et si élevé, avec sa pensée philosophique si hardie et si transcendante, son imagination si poétique et si gigantesque, sa nature si féconde et si merveilleuse. Sacy nous initia à la littérature arabe et persane, et forma en France une école qui, continuant les recherches, nous convie avec le généreux Anquetil Duperron, et mieux encore aujourd'hui avec Eugène Burnouf, à écouter la voix de Zoroastre, silencieuse depuis des siècles. Grotefend et Saint-Martin nous promettent la connaissance de l'écriture cunéiforme, tandis que la phénicienne fait de vains efforts pour conserver son secret. L'empire ottoman n'a plus rien à cacher aux investigations de Hammer; Rémusat et Julien nous ont familiarisés avec la Chine; Klaproth nous a introduits au milieu des peuples les plus ignorés de l'Asie moyenne.

De même que le grec et le latin perdirent le droit de s'appeler langues mères, les Égyptiens et les Persans perdirent le leur au

titre de peuples primitifs. L'Inde nous montra devancés les systèmes de Pythagore, d'Aristote, d'Épicure, de Pyrrhon. La philologie expliqua les migrations des peuples, antérieures à toute tradition; et signalant dans le sanscrit les racines du langage franc, russe, allemand, grec, latin, celtique, lithuanien, prouva par la comparaison des idiomes, que les Celtes furent poussés les premiers de l'intérieur de l'Asie vers l'Occident, où les suivirent les Germains, les Slaves, puis les Latins, les Grecs en dernier.

Avec non moins de soin on recueillit des monuments de toutes sortes pour manifester la condition civile et politique de peuples, soit disparus, soit très-éloignés. L'amour de l'or chez les marchands, des conquêtes chez les guerriers, de la gloire chez les savants, des âmes chez les missionnaires, fit pénétrer dans les contrées les plus reculées, et fouiller les débris des sanctuaires des empires primitifs, ainsi que les pyramides violées d'Ipsamboul. Les nécropoles de l'Himalaya furent comparées avec celles de l'Islande, les ruines de Persépolis avec celles de Palenqué, les vases de Canino avec les objets d'art conservés dans la lave d'Herculanum, et avec les cylindres symboliques de Babylone.

Marchant de pair avec la philologie et l'archéologie, bientôt la numismatique, la géographie, l'astronomie, et les sciences nouvelles de la géologie et de la paléontographie, apportèrent leur tribut de renseignements et de preuves à l'histoire, et la mirent à même de dicter plus sûrement les oracles de l'expérience. Après un siècle qui avait forcé les ruines des temples à protester contre le ciel, et les sciences à faire la guerre à leur dieu (1), quel sujet d'étonnement ce fut de voir des études profondes sur les mythes confirmer la vérité de cette première parole dont ils étaient des dérivations, falsifiées par le désaccord entre les facultés de l'âme; les découvertes de Cuvier ajouter des documents humains à la foi due à la Genèse; celles de Klaproth et de Humboldt attester une première concordance et une séparation successive des langues; celles de Blumenbach consolider la doctrine de l'unité du tronc humain, et les voyageurs la confirmer par les étonnantes ressemblances de civilisation entre l'Égypte, l'Irlande, l'Inde, le Mexique, la Nouvelle-Hollande! C'est ainsi que le savoir se réconcilie avec la religion, et qu'on trouve toujours plus vraie

(1) *Deus scientiarum dominus.*

cette sentence, que goûter à la science rend incrédule, mais qu'à s'en abreuver largement on revient à la foi.

En même temps que les grands événements modernes menaçaient d'effacer toutes les traditions et d'innover toutes les relations existantes, comme par réaction, l'Europe, avec une ardeur soudaine et nullement concertée, commença à exhumer les monuments du passé et à compulser ses archives. En demandant aux diplômes et aux chroniques dédaignées d'importantes révélations sur la société dont la nôtre est sortie, elle se convainquit que, pour aller hardiment en avant, il est nécessaire de faire quelques pas en arrière et de reprendre les choses à l'origine. Tant de découvertes ne pourront être complètes que le jour où se réuniront toutes les forces morales aujourd'hui éparpillées par la lutte. En attendant, les premiers sillons tracés nous ont mis sur la route, et nous en connaissons la direction, sinon le terme.

Ce qui dut grandement y contribuer ce fut le rapprochement de toutes les nations, facilité par les armes, les lettres, le commerce; rapprochement représenté dans l'ordre physique par la pile voltaïque, qui nous montre que deux corps, en se touchant, déploient une activité suffisante aux lentes cristallisations journalières, comme à la subite transformation de montagnes entières. La guerre désormais veille à la paix. La nécessité, le commerce, la pensée, réunissent les États en une grande famille où les exceptions deviennent de plus en plus rares, où sont à tel point déracinés les préjugés de nation, que l'on traiterait de barbare celle qui donnerait ce nom aux autres. Une découverte est-elle faite dans un pays, elle se propage rapidement dans tous, et un Galilée, un Newton, est bientôt connu d'un bout du monde à l'autre. Une profusion de journaux, tandis qu'elle répand les connaissances parmi la foule qui écoute et croit, donne avis de chaque progrès aux savants qui pensent et discutent. Des traductions fidèles dispensent de la connaissance de toutes les langues, qu'une vie entière serait trop courte pour acquérir. Les relations comparées des voyageurs épargnent les excursions lointaines, indispensables aux anciens pour connaître le petit monde d'alors. La géographie, depuis que les pays nouvellement découverts ont fait connaître l'humanité sous chaque climat et avec les modifications produites depuis tant de siècles par les causes naturelles et par les gouvernements, n'est plus une aride nomencla-

ture de terres et de frontières, mais une aide pour retrouver dans les circonstances des lieux l'esprit des institutions. Des peuples qui, dans leur décrépitude, ne conservent que de rares vestiges de leurs institutions primitives, et d'autres qui se hasardent à peine à faire les premiers pas dans la vie civile, offrirent le meilleur commentaire à l'histoire ancienne. La cour des Sophis expliqua celle de Cyrus, comme les hiéroglyphes de l'Égypte trouvèrent leur contrôle dans ceux du Mexique.

Combien l'expérience publique et privée ne s'accrut-elle pas dans le tourbillon des événements de notre siècle! L'esprit humain, après avoir, dans son cours agité, écarté beaucoup de créations des temps obscurs, après les avoir abattues sous son char triomphal, s'applique à considérer les ruines sans l'animosité de la peur. Les prérogatives féodales désormais tombées; le jury, une milice nationale, les communes, les assemblées électorales, qui succèdent aux procédures inquisitoriales, aux armées permanentes, au régime administratif, à la noblesse héréditaire, nous feront mieux comprendre l'antiquité, les agitations du forum, les élections par curies, l'opposition légale du tribunat, les cités qui se défendaient, administraient, jugeaient par elles-mêmes.

On a dit que pour bien décrire les faits il est nécessaire d'avoir pris part aux événements politiques, parce que l'expérience des choses corrige l'absolu des théories, et que l'habitude d'observer les mouvements sociaux conduit à en découvrir le véritable sens. Sous ce rapport aussi les temps présents sont favorables à l'histoire; car la barrière n'existant plus entre ceux qui instruisent et qui guident et ceux qui croient et suivent, l'État n'est plus un mystère. Les discussions des chambres et les gazettes appellent chaque citoyen à fixer son regard sur les trônes et sur les parlements, à connaître de la prudence politique, des causes lointaines, des ressorts compliqués de la machine sociale. En outre, l'extrême multiplicité des emplois augmenta les rapports entre l'homme de lettres et l'homme d'État, entre les opinions et les institutions. De là le besoin de comparer ce qui est à ce qui fut; de là les démentis que la pratique donne à chaque pas à la théorie.

En acquérant de son côté une influence plus active sur les esprits, la littérature en général s'est rajeunie de ces deux principes, que le but des lettres est l'utilité morale, et que le moyen de l'atteindre est la représentation du vrai. Elle dut pourtant en

revenir à l'histoire, après s'être contentée de la fable. Il fallut représenter les caractères et non les forger, faire abstraction de soi pour s'identifier aux autres. Si le nom de Philippe II et de Rosemonde, ou la lecture de Guillaume de Tyr suffisaient à Alfiéri et au Tasse; aujourd'hui, dans les compositions jetées sur le papier ou sur la toile, l'imagination, même dans son plus grand essor, prend la vérité pour appui. Le roman lui-même fut profitable en pénétrant dans la vie intime, en mettant au jour des particularités rejetées ou inaperçues par l'histoire, en ne peignant pas seulement les grands personnages, mais celui qui est le premier acteur dans le drame de l'humanité, le peuple. Non, sans la connaissance des mœurs, celui qui assiste aux événements ressemble à celui qui voit agir des gens dont il ignore le langage. Ainsi, les croisades et l'empereur Henri IV, dans la cour du château de Canosa, sont des chiffres illisibles pour qui ne les encadre pas dans les habitudes et dans les opinions de leur siècle. L'histoire montrera pour fruits de la Réforme une guerre de trente ans, et pour résultats de la révolution française les batailles livrées dans toute l'Europe; mais les tyrannies publiques et privées, les divisions au sein de chaque famille, les scènes de haine, d'amour, d'intrigues, l'altération des affections les plus sacrées, le scandale des gens pieux, les hésitations des âmes timorées, quand est-ce qu'elles ont donné la vie et le relief à ces grandes peintures? Aujourd'hui *don Quichotte* peut suppléer Mariana; *Ivanhoë* retrace les rapports entre les Saxons vaincus et les Normands, mieux que ne l'avaient fait les histoires; *les Fiancés* de Manzoni révèlent tout un monde négligé de souffrances, de vertus et de vices (1). Ils ont habitué à un appareil plus naturel et plus humain cette Clio qui n'allait que chaussée du cothurne et armée du poignard, comme la muse de la tragédie.

Ajoutez à cela l'étude plus consciencieuse de l'homme qui, au milieu de la variété des phénomènes, est au fond toujours le même, et naît après six mille ans avec les mêmes inclinations qui causèrent l'inimitié des deux premiers frères : ce qui fait qu'en tenant compte du climat, des institutions, de la religion, l'homme

(1) Il est curieux de voir, en même temps que Augustin Thierry reconnaît tant de mérite historique à Walter Scott, Rœderer déclamer contre les romans, et dire que « les chefs-d'œuvre de Walter Scott nous vaudront plus d'une mauvaise histoire. » *Histoire de François Ier*. Introduction.

d'aujourd'hui reproduit celui qui, dans des circonstances pareilles, agissait dans les siècles écoulés.

Progrès de l'histoire.

Faut-il s'étonner si, secondée par tant de moyens, cette science adopte d'autres manières d'entendre et d'exposer ? Déjà Bacon avait dit que l'histoire du monde sans celle des lettres, du savoir, de la philosophie, de la jurisprudence, des arts, est comme la statue de Polyphème n'ayant qu'un œil, et que les changements de religion et d'opinion font mouvoir les esprits et les gouvernements. Mais prenez les historiens, et voyez s'il fut écouté : la plupart ne sont attentifs qu'à observer les héros qui sont le bras, au lieu des institutions qui sont le cœur de la société; à cueillir des fleurs brillantes, au lieu de récolter les fruits utiles; à réduire la vérité à des beautés de convention, au lieu de l'accepter dans son désordre capricieux; à faire ressortir les causes et les conséquences apparentes, les intrigues des cabinets, les évolutions d'armées, les perpétuelles hostilités entreprises sans motif, conduites sans gloire, terminées sans résultat, et ne prouvant autre chose, sinon combien fermente obstinément dans le cœur de l'homme le levain de la discorde.

Désormais une critique aussi sévère qu'éclairée se met à la recherche des causes de la richesse d'un peuple, non dans les palais de Thémistocle et de Lucullus, mais dans les ateliers et dans les campagnes; de celles de son bonheur, non dans les lois écrites, mais dans leur application et dans la part de bien qui revient à chacun. Elle examine la condition privée, l'éducation, les arts, le sacerdoce; jusqu'où s'étendent la sécurité publique, le respect pour les femmes, la division des propriétés, la facilité des communications, l'harmonie entre les petits et les grands, entre les ignorants et les doctes, entre les gouvernés et leurs gouvernants. Athènes pourra avoir donné les meilleurs orateurs à la tribune, sans qu'on pense pour cela qu'elle avait constitué le meilleur gouvernement. Les mots de vertu, de république, de monarque, auront une signification bien diverse à Sparte et dans la Suisse, en Grèce et à Rome, en Perse et en Angleterre; il ne suffira pas du nom pour faire croire la liberté victorieuse à Marathon et vaincue à Actium et à Philippes. Loin aussi les petites causes des grands événements, et que l'issue de la guerre ne soit pas acceptée comme le symptôme du mérite moral d'un peuple. Qui se contente aujourd'hui de considérer les croisades comme provoquées

par la voix d'un obscur ermite? la Réforme, comme née d'une querelle entre franciscains et augustins? l'indépendance de l'Amérique de l'augmentation des impôts? Dans la guerre contre celle-ci, l'Angleterre succombe et s'élève à une immense grandeur; dans celle de sept ans, elle triomphe et se ruine.

Moralité de l'histoire.

Que si la lutte, encore très-vive entre les opinions, peut faire hésiter le jugement; outre que l'histoire y puise une nouvelle chaleur, elle se sent appelée à la sainte mission d'affermir les sentiments généreux et de flétrir ceux qui sont personnels. Dès lors, éminemment morale, elle ne fait pas parade d'axiomes de politique vulgaire et de vérité banale; mais contemplant les hommes en tant qu'hommes, sans acception de renommée, de rang, de patrie, elle prononce hardiment ses arrêts selon le droit et la vérité. Répudiant le faste d'une dignité d'apparat qui faisait confondre l'éclat avec le bonheur, le succès avec la bonté de la cause, elle croit de son devoir d'écrire pour l'avantage du plus grand nombre; pour renforcer les liens d'affection, d'activité, de savoir entre les rangs de la famille humaine, afin qu'elle marche à son amélioration avec calme, ordre et bienveillance. Les grands noms ne l'entraînent plus, comme l'oiseau qui vole trop près de la chute du Niagara et que précipite dans le gouffre l'impétuosité de l'air. Revisant au contraire nombre de jugements, elle a arraché leur couronne à des héros vantés, pour les donner au mérite plus humble et bienfaisant. Pour elle la grandeur ne voile pas la turpitude; en louant Adrien et le grand Louis, elle rappelle Antinoüs et les dragonnades. Si elle admire chez les Perses la pureté de mœurs et la croyance en un seul Dieu, réunies à une noble ardeur pour la gloire et pour la patrie; chez les Grecs, la puissance du savoir et des beaux-arts; chez les Romains, l'énergie de volonté, elle leur demande quel usage ils en firent. Devant cette morale élevée se sont tues les adulations; et loin de souffrir les louanges de Velléius à Tibère ou la plume d'or de Paul Jove, on ne tolérerait pas même les aveugles applaudissements de Xénophon pour Cyrus, d'Eusèbe pour Constantin, d'Éginard pour Charlemagne. C'est un roi (1) qui a dit que l'histoire était un témoin, non un flatteur, et que le seul moyen de l'obliger à dire du bien était d'en faire. Aussi, se dégageant des préjugés de

(1) Charles XII.

temps et de noms, ne croit-elle jamais qu'un crime puisse être utile; elle poursuit de ses imprécations celui qui, comme Helvétius, légitime tout en vue du salut public; et moins cynique que Diogène, elle dit aux grands : « Rangez-vous de côté, que je voie le soleil! »

Il s'est bien formé une école fataliste qui prétend endurcir les narrateurs au point de ne voir que les faits, non les hommes; de demeurer impassibles devant le vice, la vertu, les catastrophes les plus tragiques, les considérant comme nécessaires; sans regret pour ce qui tombe, sans espérance dans ce qui s'élève. Mais elle-même, dans l'application, indique assez sa partialité pour la justice et pour le progrès, et se rapproche plus qu'elle ne le voudrait de l'école véritable. Celle-ci montre l'homme libre dans sa dégradation même, elle voit que la vérité politique, séparée de la vérité morale, manque de base; elle enregistre les protestations des individus et des peuples qui se sentent les arbitres de leur volonté, et secondent au moins de leurs vœux les efforts qui tendent à dégager l'esprit de la matière; elle suit le progrès à travers les désastres avec l'amour dont on suit les pas d'un ami dans une expédition aventureuse; et à la vertu qui succombe, elle offre, si elle ne peut mieux, la pitié, ce dernier droit de l'infortune.

Tout ceci rend de plus en plus difficile la tâche de celui qui entreprend de parler d'histoire à une génération grandissant dans un vif désir de vertu, de vérité, d'intelligence. Il doit avoir médité sur l'antiquité telle qu'elle se peint elle-même; car si les faits peuvent aussi se retrouver dans les copies, c'est dans les originaux seulement qu'on découvre ce coloris qui révèle un âge, plus encore que ne le fait le récit même. Et quand on n'y gagnerait rien en sus, on acquerrait la connaissance de l'auteur, dont la franchise ou la servilité, l'amour des choses anciennes ou le goût du nouveau manifestent la nature des temps. Je parle ici des écrivains contemporains et originaux (1), non de ceux qui, même dans les langues classiques, ne firent que compiler et redire. Quiconque s'est appliqué à l'étude des premiers diffère de celui qui se contente d'en lire des extraits, autant que celui qui connaît un peuple par les relations des voyageurs diffère de celui qui a vécu

Idéal historique.

(1) Principalement Hérodote, Thucydide, Polybe, Tite-Live, César, Xénophon, la Bible, Homère, Pindare, les poëmes indiens, les livres canoniques de la Chine, etc., etc.

dans son sein. Il ne s'agit pas seulement des historiens, mais des poëtes, des philosophes, des artistes qui reflètent leur siècle, comme le fleuve les bords entre lesquels il s'écoule. Pourrait-il jamais prétendre connaître la Grèce, celui qui ne l'aurait vue qu'à Marathon et à Chéronée, sans avoir pénétré dans les écoles pour raisonner de Dieu avec Xénophane et Platon, de la vertu avec Socrate et Zénon, de cosmogonie avec les Pythagoriciens, d'éloquence avec Gorgias, d'hygiène avec Hippocrate; celui qui ne se serait pas promené des jardins d'Épicure au tonneau de Diogène, des sobres banquets de Sparte aux marchés de Corinthe, de l'atelier de Phidias aux manufactures de Milet? Et qui pourrait l'y guider mieux que des contemporains? L'obscène Pétrone, le malicieux Aristophane, Sénèque le sophiste, l'obscur Lycophron, les épanchements familiers du faible Pline le jeune et de Cicéron lui parleront de leur temps bien mieux que les historiens; et le temple de Jupiter Olympien, les obélisques de Luxor, les ermitages des Talapoins, compléteront l'intelligence d'un siècle et d'une nation.

L'historien devrait ensuite savoir pénétrer dans le passé avec une imagination flexible, avec un tact exquis auquel rien n'échappe d'important, avec un discernement sévère qui, parmi les traditions adulatrices dictées par la vanité ou par la superstition, lui fasse distinguer du faux le vrai, que l'imagination peut bien voiler dans ses fantaisies, mais qu'elle n'efface jamais tout à fait. Au milieu des monuments en petit nombre ou défigurés par la passion, par l'ignorance, par le génie même qui les a transmis à sa manière, il découvre le moment où un peuple se constitue; il voit s'il le fit de lui-même ou par une impulsion étrangère, quel esprit dicta ses institutions, comment celles-ci déterminèrent les événements, comment elles furent modifiées par ces causes antérieures qui, comme le dieu Terme, ne veulent pas céder la place aux nouvelles. Car les faits ont comme les hommes une espèce de génération continue, dans laquelle rien ne commence et tout se succède.

Mais de même que, dans l'astronomie, les corps lointains font illusion au point de laisser croire réels les mouvements apparents, et stable ce qui se meut, ainsi, dans la partie conjecturale de l'histoire, quelques-uns voient des personnages véritables dans toutes les fictions mythologiques; d'autres font se dissiper en my-

thes et en caractères poétiques jusqu'aux êtres les plus certains. Tandis que Brahma, Saturne, Odin deviennent des rois ou des héros, Homère, Camille, et jusqu'à Solon se résolvent en types symboliques, en allégories d'une phase de la société. Que le doute ne dégénère donc pas en scepticisme; que l'ancienneté d'un fait ne suffise pas pour le nier, comme on ne nie pas l'existence de Syrius, parce qu'il s'enfonce dans la profondeur des cieux. Combien d'assertions de l'antiquité, bafouées hier encore, n'ont-elles pas été confirmées ou éclaircies par les progrès de la science! Sans tradition point d'histoire, point d'éducation du genre humain, et force est de l'accepter même quand elle manque de l'exactitude mathématique exigée par Volney; car lors même qu'elle rapporte le faux, elle le calque sur la nature de l'homme et des temps, et les faits nous donnent d'utiles résultats et des leçons, pour éviter ou pour ramener les causes qui les produisirent.

Et de même précisément que l'astronome, pour suivre les planètes dans leur courbe radieuse, n'attend pas qu'on ait découvert ce que sont matière, espace et mouvement; comme le physicien ne ralentit pas ses recherches parce qu'un mot seul, *gravitation, galvanisme, électro-magnétisme*, peut en vieillir les résultats; ainsi l'historien ne voudra pas s'arrêter dans son entreprise parce que cette ardeur unanime de recherches promet d'imminentes découvertes. Goëthe a dit un mot aussi désolant que profond : « Pour savoir quelque chose, il faudrait tout savoir. » Mais sans se laisser décourager par le désir d'une perfection absolue, que l'historien fasse son profit des découvertes plus récentes; et se réjouissant à la pensée que nos neveux en sauront davantage, qu'il s'efforce de faire que ses successeurs puissent prendre son travail pour point de départ, et comme témoignage du degré où la science était arrivée de ses jours.

Mais s'il voulait juger les contemporains de Lycurgue et de Clovis avec les idées de notre temps, sans trahir les faits, il trahirait l'histoire. Il lui siéra bien de partager les généreuses sympathies de notre époque, d'en seconder le noble élan vers tout ce qui profite à l'intelligence et au bien-être des masses. S'il considère ensuite que chaque peuple, en obéissant à l'aiguillon du besoin ou de la curiosité, aide au progrès universel de la science et de la civilisation, il trouvera le moyen de nous rendre contemporains

des peuples les plus anciens, d'empêcher ce qui est frivole et superflu d'usurper la place de ce qui est essentiel; il saura conserver aux événements racontés l'intérêt qu'ils avaient lorsqu'ils étaient actuels.

Je voudrais de plus qu'il eût étudié son siècle, non-seulement dans les salons et dans les écoles, sources perpétuelles de préjugés inhumains; non-seulement dans les journaux et dans cette foule de brochures qui sapent toutes les opinions sans en avoir aucune, mais en lui-même et dans les hommes les plus simples et les plus naïfs. Que son attention ne se porte pas sur les faits anciens ou contemporains alors seulement qu'ils éclatent avec fureur dans les révolutions, mais qu'il ait vu celles-ci se préparer sur les places publiques, dans les églises, dans les ateliers, à la bourse, au foyer domestique. A quoi bon des descriptions de batailles, suspectes et incomplètes pour le militaire, superflues pour les autres? Ces discussions prolixes pour constater une date, un lieu, un nom, cette érudition laborieuse qui croit tout savoir quand elle a tout lu, et qui nous dispense de penser en nous enrichissant des idées d'autrui, ne sont pas faites pour l'historien qui aspire à vivre plus dans les cœurs que dans les bibliothèques, et qui, l'édifice une fois élevé, croit devoir ôter les échafaudages pour qu'on voie sa beauté, non la fatigue qu'il a coûté.

Je voudrais qu'il sût marier l'histoire statistique, résumé moderne de tout ce qui peut être réduit aux lois de la proportion mathématique, à l'histoire politique qui considère l'influence d'une nation sur l'autre, d'un individu sur tous, d'un siècle sur les suivants; et à l'histoire philosophique qui considère le genre humain comme subordonné à une loi, les événements comme se développant dans des rapports plus ou moins directs avec elle : car le cours des fleuves paraîtrait absurde à qui ne connaîtrait pas l'Océan dans lequel ils se jettent.

Personne ne pense plus aujourd'hui qu'il suffise à l'histoire d'être vraie (1), si elle n'est aussi et morale et belle. Il faudrait donc que le travail d'érudition n'ôtât rien à la franchise de l'expression; il faudrait réunir l'ingénuité des chroniqueurs, l'impartialité des fatalistes, la dramatique exposition des classiques; embrasser l'ensemble sans négliger les détails; faire que le ré-

(1) *Historia quoquo modo scripta, delectat.* PLINE, Epist. 8, lib. 5.

cit ne soit pas séparé de la poésie, des mœurs et de la pensée ; grouper les événements sans les confondre ; unir au spectacle varié de la vie, le profond intérêt métaphysique offert par les évolutions successives de l'esprit humain. Aussi éloigné de l'aridité qui se cache sous la rondeur des périodes, que de la vanité qui se masque sous les antithèses et sous une fausse concision, il faudrait fondre en un la majesté de Tite-Live, la simplicité de Villani et de Joinville, la critique de Niébuhr, la sagacité de Machiavel, l'immortelle rapidité de Tacite ; emprunter à Schiller sa manière passionnée, moins ses déclamations ; à Muratori sa doctrine, moins ses trivialités ; à Muller sa variété, moins ses longueurs.

Je désirerais donc dans l'historien, érudition pour voir, exactitude pour vérifier, discernement pour choisir, méthode pour disposer, imagination pour peindre, justice pour prononcer, regard assuré pour ne pas se laisser éblouir par le succès, profond sentiment du vrai afin que, même s'il se trompe, on voie que c'est son intelligence qui fait défaut, non son cœur. J'exigerais de lui le courage de sacrifier son amour-propre, ainsi que le désir de briller et de mettre en avant des nouveautés sous des formes bizarres ; cette simplicité de style, gage de sincérité, qui ne faillit pas au triple effet de l'art : éclairer, peindre, émouvoir. Je le voudrais posé sans être froid, constant dans ses recherches, égal dans son style, sans jamais laisser apercevoir l'impatience d'avancer, ni la légèreté qui fait entreprendre inconsidérément un grand travail, le suivre avec négligence, l'achever avec dégoût. J'aimerais qu'il songeât moins à se faire lire qu'à faire penser, à étaler des connaissances qu'à montrer un jugement droit ; qu'il eût enfin la volonté de composer un livre qui fasse aimer l'auteur, et qu'on ne dépose pas sans avoir conçu une idée plus claire et plus sublime de la mission de l'homme sur la terre, sans croire profondément au règne de la justice, sans se sentir plus capable d'une action bonne ou généreuse.

Qu'il ne songe donc jamais à écrire l'histoire celui qui n'a jamais senti redoubler les battements de son cœur au récit d'une belle action ; celui qui n'a pas plaint la vertu opprimée, éprouvé contre le mal cette indignation sans laquelle il n'y a pas d'amour pour le bien. Qu'il renonce à si noble mission celui qui a tourné en ridicule de loyales intentions, ou parlé légèrement de ce que l'homme a de plus sacré, la famille, la patrie, les croyances.

L'historien doit dépouiller autant que possible l'individualité, pour ne pas exposer ses sentiments, ses joies, ses tristesses propres, mais parler du genre humain dans un esprit de charité universelle, exempt de toute exagération; jouir des triomphes de la cause la plus juste, mais avec une dignité simple; souffrir avec les êtres vertueux, mais demeurer calme; ne pas penser à faire une satire ou un panégyrique; toujours bienveillant et sincère, ne pas rechercher les erreurs d'un peuple pour rabaisser son génie, ni les nier pour n'admirer que sa grandeur. Si, la rectitude dans le cœur, et digne de parler des droits parce qu'il accomplit ses devoirs, ayant foi enfin dans le bien et dans la générosité, il entreprend de méditer et d'écrire l'histoire, les événements qui paraissaient morts, se raviront d'un souffle moral, quand il reconnaîtra que tout ce qui arrive tend à la vertu, but de l'univers, lors même que ce but n'apparaît pas à nos yeux.

Tel est l'idéal d'un historien que j'avais sans cesse devant moi, lorsqu'en contemplant la route parcourue par l'humanité, je me disposais à guider à travers les siècles écoulés la jeunesse du nôtre. J'ai donné plus haut une rapide esquisse de mon travail. Je n'aurais pu suivre la méthode ethnographique, parce que trop de faits très-importants qui apparaissent dans l'ensemble de l'histoire de l'humanité, échappent à l'étude isolée de chaque peuple. Mais attendu que l'esprit humain a besoin de reprendre haleine, j'ai divisé mon ouvrage en périodes, et l'on a vu comment, surtout pour l'antiquité, j'ai donné à ces périodes une plus grande extension que ne l'avait fait encore aucun historien. Par là, j'ai tâché de réunir les avantages des deux systèmes ethnographique et chronologique, en comprenant la vie entière de quelques nations dans une seule époque. Cependant, fidèle à ma méthode sans en être esclave, je n'ai pas voulu suspendre l'histoire de tous les peuples à l'année que signala la révolution d'un seul : j'ai différé à parler de quelques-uns jusqu'à l'instant où ils viennent coopérer à la civilisation commune, ou anticipé sur les temps pour exposer leur agonie et leur mort. Je me suis aussi étudié à faire entrer dans le récit le plus de particularités que j'ai pu, concernant la vie intellectuelle et morale d'un peuple. Quant à celles qui réclamaient des considérations expresses, un coup d'œil spécial et d'ensemble, je leur ai réservé une place à part. Je me crois d'ailleurs dispensé de déduire chaque fois les motifs de ces diffé-

rences de méthode : l'enchaînement des idées, tel fut mon but ; si je l'ai manqué, que le blâme m'en revienne. Du reste, on doit être persuadé que celui qui examine un travail en courant doit pouvoir en juger moins à fond que celui qui, durant des années, l'a médité avec persévérance.

J'ai discuté les sources où j'ai puisé, mais j'ai renoncé à la fastueuse habitude d'encombrer de citations le bas de chaque page. Celles que j'ai admises se rapportent aux faits et à leur ordre général. Quant aux réflexions spéciales, aux pensées que je puis avoir empruntées a tel ou tel écrivain, je témoigne ici une reconnaissance à qui de droit ; mais ayant cru devoir mettre à profit le labeur de tous mes devanciers, j'ai acquis, ce semble, droit de propriété sur tout ce que j'aurais pu m'identifier.

Si j'ai assumé l'énorme tâche de traiter seul un sujet si varié, ce fut précisément dans la persuasion que, même en restant inférieur dans quelques parties, mon livre aurait l'avantage spécial de faire envisager l'histoire entière du même point de vue, et de lui conserver cette unité de couleur et d'intention qui manque à tant d'autres. Celui qui, par la franchise et la rectitude d'intention de ses écrits antérieurs, s'est concilié l'opinion, est d'autant plus jaloux de préserver ses vieux jours de l'opprobre réservé à quiconque trahit ses propres sentiments, et dévie du sentier que des convictions raisonnées lui ont fait choisir. Puissé-je répéter sans rougir ces paroles quand, au terme de mon labeur, j'exposerai les résultats de l'expérience acquise dans le voyage auquel je m'apprête avec amour, constance, conviction et courage.

Personne ne voit mieux que moi les dangers de l'entreprise, la difficulté d'obtenir aujourd'hui l'attention lorsqu'on ne parle pas des intérêts palpitants ; celle surtout de choisir franchement entre les opinions, dans un temps où toutes sont remises en question. Je le sens surtout aujourd'hui que mon ouvrage va paraître dans un pays où la parole a toute sa formidable puissance ; où elle est tellement associée à la pensée et à l'action ; où se trouvent tant de moyens pour connaître la vérité, et tant de liberté pour la dire ; où l'habitude des affaires achève l'éducation donnée par les livres ; où, au lieu du recueillement nécessaire à l'histoire, on a toutes les émotions du drame ; où tant de spécialités pourront me reprendre sur des détails erronés ; où l'hospitalité ne me sauvera peut-être pas de cette petitesse d'esprit qui, par des censures

partielles, prétend démolir ce qu'il y a de généreux et de complexe dans le plan d'un ouvrage.

Je vois ces difficultés, et je m'y expose. Est-ce courage ou témérité ? le succès en décidera.

Mais si l'on se laissait décourager par les difficultés et par les chagrins prévus, quel grand travail parviendrait à sa fin ?

Ce dont je suis certain, c'est que je n'ai négligé aucun soin pour que mon travail réunît le vrai, le bien et le beau. J'ai fait tous mes efforts pour me maintenir à la hauteur des conquêtes que fait chaque jour la science. Ne me laissant aveugler ni par la haine, ni par l'affection, et n'étant ni assez heureux pour tout regarder avec une niaise admiration, ni assez malheureux pour tout voir d'un œil désenchanté et morose, je suis revenu des illusions de la jeunesse, sans en avoir pourtant consumé toutes les ardeurs généreuses ; j'aime mon pays, sans déprécier les autres. Respectueux envers l'opinion d'autrui, sans renoncer à la mienne ; voulant dire franchement la vérité, mais prêt à accueillir toute opposition loyale ; admirateur du passé, sans le regretter ; content du présent, sans m'en dissimuler les maux, et portant un regard confiant sur l'avenir ; n'appelant pas approbation la patience de la servitude, ni expérience la durée du mal, mais persuadé qu'il y a des abus et des préjugés qu'il importe de ménager, non moins que les déserts ou les forêts qui protégent l'indépendance de certains peuples ; je me suis proposé quelque chose de mieux que les applaudissements du moment. J'ai réclamé aide et conseil des savants et des gens de bien ; j'ai réfléchi sur moi-même et sur les hommes dans l'indispensable froissement de la société, comme dans les laborieuses méditations de la solitude et du malheur. J'ai éprouvé ces orageuses alternatives de ravissements et de déceptions qui, dans une grande tentative, mettent à une épreuve terrible la force de la volonté, et la retrempent d'une nouvelle énergie si elle en sort victorieuse.

Mais le champ est vaste, plus peut-être qu'il n'est donné à un homme de le parcourir tout d'une haleine.

Veuillent donc les lecteurs m'aider de leur bienveillance quand ma faiblesse succombera ; ils s'y prêteront plus facilement si je sais m'en faire des amis, et les persuader que je puis me tromper dans les motifs de mes jugements, non dans le sentiment qui me les dicte.

Je sais que l'orgueil s'irrite contre qui bat en brèche une opinion enracinée et commode, et que les intérêts jugent partial celui qui les heurte. Mais j'en appellerai aux gens sincères et sans prévention ; je ferai en sorte que ceux même qui ne partagent pas mon opinion, confessent au moins que j'ai cherché de bonne foi la vérité.

Si l'austérité de l'histoire exige que l'écrivain commande le calme à son cœur, d'un autre côté, la parole est d'autant plus persuasive qu'elle est plus modérée ; mais, quant à l'impassibilité, cette misérable fille de l'insouciance ou de la peur, qui rend indifférent entre le crime et la vertu, entre les œuvres de l'homme et celles de Dieu, je ne l'ambitionne pas. Citoyen, je crois pouvoir exposer des opinions qui sont pour moi le fruit d'une conviction réfléchie, et avoir le droit de les voir respecter. Italien du fond du cœur, je ne crois pas avoir à m'excuser si l'Europe, si ma patrie en particulier, m'arrêtent à parler d'elles avec plus de chaleur et de complaisance. Chrétien, je soumets mes opinions à qui tient d'en haut le droit de juger les consciences. Je crois que la charité doit inspirer la science comme les actions ; mais que la charité n'empêche pas d'avoir des opinions arrêtées et de les manifester avec franchise ; qu'elle repousse, au contraire, ces jugements méticuleux qui, trop souvent, étouffent les convictions et la bienveillance. C'est pour cela, sans doute, que notre siècle s'en arrange.

Puissé-je garder pour moi tous les ennuis et les amers découragements, pour ne verser dans l'âme de mes lecteurs que joie et vigueur, pour n'y laisser d'autres impressions que celles qui, plus d'une fois, me firent bénir les hommes généreux dont les travaux ou les méditations attestent la sublimité de notre origine ! Puissé-je répandre des sentiments de tolérance, de compassion, d'amour pour cette grande famille, plus faible que méchante, plus dévoyée d'intelligence que corrompue de cœur ; dont les erreurs deviennent souvent, par l'œuvre de la Providence, des moyens de salut et de vérité, dont les souillures sont amplement rachetées par les tranquilles vertus qui composent la félicité domestique, et par de nobles actions qui méritent l'admiration des contemporains et la gratitude de la postérité !

C'est à vous, jeunes gens, qui étudiez pour apprendre, plutôt qu'aux hommes qui croient savoir, que j'adresse particulièrement mon travail. C'est à vous, qui vous appliquez encore plus à cueillir

les fleurs qu'à faire mûrir les fruits, que je voudrais rendre les douleurs moins amères, les mécomptes moins inattendus, moins durs les égarements d'une imagination sans frein et d'affections sans prévoyance. En vous rattachant par la pensée à toutes les générations, je voudrais vous inspirer ce dévouement qui fait préférer à l'avantage particulier, le bien de son pays et de l'humanité. Je voudrais vous prouver que, plus l'homme est éclairé, moins son sentiment personnel est impétueux, moins ses passions sont violentes, moins basses et momentanées les idées d'un intérêt égoïste. Heureux si je pouvais éloigner de vous la désolante frayeur d'une fatalité inévitable; si, en vous signalant les progrès moraux et civils, et l'obligation de les attendre du temps, je pouvais déraciner de votre esprit l'idée que la force et la témérité décident de toutes choses; vous démontrer au contraire, par l'exemple des maux, fruits de l'inertie et de la faiblesse, la nécessité de renforcer l'intelligence et la volonté.

Puisse donc se réveiller énergique et vivace dans vos âmes le sentiment de la dignité humaine et de la sainteté de la vie sociale. Ainsi, au lieu de vous user dans de tristes dégoûts, de vous laisser aller à de téméraires espérances ou à des haines impuissantes et coupables, vous apprendriez à sentir fortement votre propre raison, à rapporter toutes vos actions au bien général, à vous diriger vers un but saint et déterminé, à y marcher avec noblesse, concorde et générosité.

Je ne crois pas que l'histoire puisse se proposer une tâche plus noble que celle de propager une affection active envers les faibles, une déférence digne et raisonnée envers les puissants, l'amour de l'ordre social, la vénération pour la Providence; et cela, en affermissant l'idée morale qui fait que l'homme ait la conscience d'une destination sociale, et sente l'obligation d'apporter son tribut d'amour, d'intelligence et d'œuvres, à l'amélioration de ses frères, au progrès de l'humanité.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

L'histoire est le récit d'événements importants donnés pour vrais, à l'effet de recueillir du passé des probabilités pour l'avenir, dans le développement de l'activité spontanée de l'homme.

L'histoire est tirée : 1° de l'expérience propre; 2° de la relation des personnes présentes aux faits ou ayant pu en avoir connaissance; 3° des monuments qui les attestent.

Pour que l'histoire devienne une science, des traditions vagues et décousues ne lui suffisent pas; il lui faut des faits vérifiés, observés, classés et bien décrits.

La critique consiste à discerner dans les sources ce qu'il y a de plus ou de moins digne de foi, à les comparer entre elles, à rattacher les antécédents et les conséquents, afin d'arriver à ce qui est l'objet de l'histoire, la vérité.

L'histoire peut être *universelle* (1), *particulière*, *municipale*,

(1) Les histoires universelles les plus connues sont :

Celle compilée par une société de gens de lettres anglais; Londres, 1747-65; Amsterdam, 1742-92, 46 volumes. Je me sers de l'édition de Paris.

GUILLAUME GUTHRIE, JEAN GRAY, etc., *Histoire générale du monde depuis la création* (angl.).

L'art de vérifier les dates des faits historiques, des inscriptions, des chroniques et autres monuments avant et après l'ère chrétienne, ouvrage de dom FRANÇOIS CLÉMENT, bénédictin de Saint-Maur, achevé dernièrement par d'autres.

DELISLE DE SALES, MAYER et MERCIER, *Histoire des hommes*. Paris, 1779-85; 53 vol.

BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*. Paris, 1680.

MILLOT, *Éléments d'histoire générale*. Paris, 1772.

JACQUES HARDION, *Histoire universelle, sacrée et profane*, continuée par LINGUET. Paris, 1756 et suiv.

H. LUDEN, *Histoire générale des peuples* (allemand). 1814; en trois parties.

L. DRESCH, *Histoire générale politique* (allem.). 1815.

ancienne (1), *moderne*, *contemporaine*, selon qu'elle traite d'un seul pays, d'une seule cité, de tout le genre humain, des

Buret de Longchamps, *Les fastes universels*, ou *Tableaux historiques, chronologiques, géographiques*, etc.

L'Univers pittoresque, ou *Histoire et description de tous les peuples, leurs religions, mœurs*, etc.

Mentelle, *Cours complet de géographie, de chronologie et d'histoire ancienne et moderne*. Paris, 1804.

Giulio Ferrario, *Il costume antico e moderno*. Milan.

Le Sage, *Atlas généalogique, chronologique et géographique*. Paris, 1804.

Gatterer, *Histoire universelle synchronique*.

Strass, *Cours des temps*.

Mueller, *Histoire universelle*. Genève.

Anquetil, *Abrégé de l'histoire universelle*. Paris, 1801-7; 12 vol.

Ségur, *Abrégé de l'histoire universelle*. Paris, 1817-20; 25 vol.

Dillon, *Histoire universelle, contenant le synchronisme des histoires de tous les peuples contemporains*, etc. Paris, 1814-20; 9 vol.

Roustan, *Abrégé de l'histoire universelle ancienne et moderne, jusqu'à la paix de Versailles*. Paris, 1790.

Becker, *Histoire universelle ancienne et moderne, continuée par* Loebel *et par* Mentzell, jusqu'à 1789 (allemand).

Rottek, Leo, Schlosser, *Histoires universelles*. Les deux dernières ne sont pas encore achevées.

Il faut compter aussi comme fort utiles les manuels, ouvrages de modeste apparence, mais de grande étude, dans lesquels excellent les Allemands. Tels sont les suivants :

Beck, *Courte instruction pour la connaissance générale de l'univers et des peuples*. Leipzig, 1798.

Schroeck, *Traité élémentaire d'histoire universelle*. 1774-95.

Heeren, *Manuel de l'histoire ancienne, considérée par rapport aux constitutions, au commerce, aux colonies des divers États de l'antiquité, et Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies après la découverte des deux Indes*.

(1) L'histoire ancienne a été spécialement traitée par Rollin, *Histoire ancienne des Égyptiens, Carthaginois, Assyriens, Mèdes, Persans, Macédoniens, Grecs*, et *Histoire romaine*, continuée par MM. Lebeau et Crevier.

Huebler Freiberg, *Manuel de l'histoire générale des peuples de l'antiquité, du commencement des États jusqu'à la fin de la république romaine*, 1797 et 1802, ainsi que l'*Histoire des Romains sous les empereurs et des autres peuples contemporains, jusqu'à la grande migration*. 1803 (allemand).

Poirson et Cayx, *Abrégé de l'histoire ancienne*. 1831.

Schlosser, *Histoire de l'antiquité*. 1820 (allemand).

Remer, *Manuel de l'histoire ancienne depuis la création jusqu'à la grande migration des peuples*. Brunswick, 1802 (allemand).

peuples antérieurs à la chute de l'empire romain, des nations qui se sont formées depuis, ou de l'époque actuelle.

En écrivant l'histoire universelle, on peut adopter la méthode *ethnographique*, qui présente isolément chaque peuple ou chaque nation; ou la méthode *synchronique*, qui rapporte à la fois les événements de tous, selon l'ordre des temps. On l'appelle *biographie* (1), quand elle s'occupe de la vie d'un seul individu; elle prend le nom d'histoire *sacrée*, quand elle parle du peuple élu; celui d'histoire *ecclésiastique*, lorsqu'elle ne rapporte que ce qui concerne l'Église; elle devient *anecdotique*, en ne recueillant que des faits de détail et des mots fugitifs; elle est *littéraire, artistique, scientifique*, selon qu'elle suit les progrès du savoir et de l'industrie humaine. Les *mémoires* se rapportent à une courte période de temps et à une personne ayant pris part aux faits racontés. Les *chroniques* exposent les faits dans leur nudité, sans liaison entre eux, et de quelque peu d'importance qu'ils paraissent; dans les *annales* ils sont disposés par année. Nous avons déjà indiqué dans l'introduction les divisions déduites de la substance plus que de la forme.

L'histoire *politique* ne commence que du moment où les hommes se sont réunis en sociétés civiles et en États. L'histoire *universelle* remonte au delà de ce temps, pour retrouver les premiers pas de l'humanité.

On appelle *traditions* ou *mythes*, ces fragments d'histoire primitive conservés par chaque peuple, sans lien, incohérents entre eux, et dans lesquels, au récit de ce qui parut le plus digne d'être conservé, se mêlent les idées alors dominantes sur la divinité, les fruits de l'expérience, les observations astronomiques et

BREDOW, *Traité élémentaire d'histoire ancienne, suivi d'un abrégé de la chronologie des anciens.* Altona, 1799.

GOGUET, *Origine des lois, des arts, des sciences, et leurs progrès chez les anciens.* Paris, 1778.

HEEREN, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, 4e édition.

(1) Les biographies les plus connues dans l'antiquité sont celles de Diogène Laërce, Cornélius Népos et Plutarque. Chez les modernes, la *Biographie universelle,* récemment publiée à Paris, appartient à l'histoire générale. Plusieurs articles relatifs aux personnages du dernier siècle ont été faits par quelqu'un de leurs amis ou par des gens de leur connaissance, de sorte que cet ouvrage peut sous ce rapport être considéré comme source.

naturelles; le tout exprimé en symboles et en personnifications. L'analyse de ces mythes a fourni de belles vérités à la pénétration de quelques savants, lorsqu'ils ne se sont pas trop abandonnés à l'esprit de système (1). Les poésies nationales peuvent voiler sous des allégories et des caractères poétiques des événements réels. Certains usages, certaines fêtes, des allusions, de simples mots, révèlent ou confirment parfois une circonstance importante.

Aux traditions doivent se réunir les *monuments;* ceux-ci sont écrits ou non. Les hommes conservent le souvenir des faits remarquables, en élevant soit des monceaux de pierres, soit des statues, soit des trophées, selon leur degré de culture. Tantôt l'immensité et la magnificence des hypogées indiens et égyptiens attestent l'antiquité et la puissance de ces peuples; tantôt des ruines prouvent l'existence d'une grande cité. Tantôt des armes, des urnes, des ustensiles ensevelis indiquent une bataille, une nécropole, une ville détruite. Tantôt les débris des temples, ou les laves que l'on dégage, nous révèlent la constitution d'un pays, son culte, ses préjugés, sa manière de se vêtir, ses croyances, son ameublement domestique, ses poids et ses mesures (2). Jacob érigea la pierre de Béthel en monument de son pacte avec Dieu; des pierres amoncelées rappelèrent le passage du Jourdain. La Grèce était couverte de tant de monuments qu'on pouvait y

(1) Je citerai spécialement :

VICO, *Principes de science nouvelle, sur la nature commune des nations.*

BIANCHINI, *la Storia universale provata coi monumenti.* Rome, 1697.

HEYNE, *Commentaires sur Virgile et sur la bibliothèque d'Apollodore.*

BOULANGER, *L'antiquité dévoilée.*

CREUZER, *Symbolique, ou religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques.*

(2) Les meilleurs ouvrages sur les monuments anciens considérés comme source historique, sont ceux de :

OBERLIN, *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ.* Argentorati, 1790.

MUELLER, *Handbuch der archëologie.*

RAOUL-ROCHETTE, *Cours d'archéologie.*

CHAMPOLLION-FIGEAC, qui mit cette science à la portée de tout le monde, dans son *Abrégé d'archéologie.* Paris, 1831.

lire à chaque pas les fastes de la patrie; et l'histoire antérieure à Homère n'existe que dans les monuments.

On pourrait appeler *histoire interprétée* les recherches faites sur la topographie des antiques cités, sur la structure des enceintes sacrées, sur les murailles, les tombeaux, les temples souterrains, sur les statues et les bas-reliefs qu'on y découvre; sur les médailles, les armures, les instruments de la vie civile et guerrière, journellement arrachés à la terre; toutes choses qui nous font connaître ce que ne dit pas l'histoire, ou confirment ce qu'elle a dit.

L'archéologie est une science italienne, puisque les premiers, Dante, Pétrarque et Cola Rienzi songèrent à recueillir des antiquités. Le sol de Rome a fourni aux artistes du siècle de Léon X d'incomparables modèles. Laurent le Magnifique institua le premier un cours public d'archéologie; Winckelman s'inspira d'elle pour l'associer aux beaux-arts; Montfaucon et le comte de Caylus, pour enseigner à tirer profit des monuments et à les classer. Demster, Passeri, Lanzi, ressuscitèrent l'Étrurie, et à la tête de tous vint se placer Ennio Quirino Visconti (1).

Nous avons des inscriptions antérieures à toute autre histoire, les unes en caractères alphabétiques, les autres en hiéroglyphes. Les plus précieuses de celles alphabétiques, sont les *marbres de Paros*, sur lesquels, l'an 264 avant J. C., furent sculptés les événements les plus remarquables de l'histoire grecque et italique, à partir du règne de Cécrops, 1577 ans avant J. C., sommairement énoncés et dégagés de toute fable. De Paros ils furent transportés à Oxford par le comte d'Arundel en 1628 (2). Le

(1) Pour tout ce qui concerne la critique historique et l'examen des faits, voyez la première partie du *Cours d'études historiques*, par P. C. DAUNOU. Paris, 1842.

Voyez aussi :

BRUNET, *Manuel du libraire*. Le quatrième volume comprend une bibliographie raisonnée qui aide beaucoup à connaître les ouvrages spéciaux.

MEUSEL, *Struvii bibliotheca historica*. Leipzig, 1782-1804; 11 vol.

BECK, *Aulciterny zur keunterifs der allgemeiner wett-und völker geschichte*. Leipzig, 1813; 4 vol.

L. WACHLER, *Gesch. der historischen forschung und kunst*. Gettingen, 1812; 2 vol.

ERSCH, *Literatur des Geschichte*. Leipzig, 1827; 1 vol.

(2) *Marmora oxoniensa arundeliana*, par SELDEN, en 1629, et par

Mexique nous a transmis son histoire en peintures et sculptures hiéroglyphiques. Pour celle de l'Égypte, les pyramides et les tombeaux nous ont conservé de nombreuses listes de rois; et Cailliaud a trouvé à Abydos un tableau de trois dynasties antérieures à Sésostris. Quant à l'histoire romaine, lui sont surtout d'un grand secours, *les marbres Capitolins* trouvés à Rome sous Paul III, et où sont enregistrés les consuls, les dictateurs, les tribuns militaires, les censeurs et les triomphateurs. On a fait un grand nombre de recueils partiels des inscriptions lapidaires éparses çà et là; mais les plus étendues sont celles de Muratori et de Gruter (1).

Les médailles aident à vérifier les dates et les généalogies, surtout lorsque les écrivains ont péri (2). Récemment, par exemple, des monnaies rapportées de l'Inde ont fait connaître la série ignorée

PRIDEAUX, en 1676. La meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-f°, par RIC. CHANDLER.

(1) J. GRUTER, *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani, cura* J. G. GRÆVII. Amsterdam, 1707; 1 vol. in-f°.

L. A. MURATORI, *Novus thesaurus veterum inscriptionum*. Milan, 1739 et suiv.; 2 vol. in-f°, avec les *Supplementi di* SEBASTIANO DONATO. Lucques, 1761.

Voir aussi, pour plus amples détails, notre volume d'archéologie.

(2) On peut consulter :

CHARLES PATIN, *Histoire des Médailles, ou introduction à la connaissance de cette science*. Amsterdam, 1695. Son *Thesaurus numismatum* et ses autres ouvrages.

LA BASTIE, *La science des Médailles*. Paris, 1739; 2 vol.

ZACCARIA, *Institut. antiquario-numism*. Venise, 1793.

PELLERIN, *Recueil de médailles des rois, des peuples et des villes*. Paris, 1762-98; 50 vol.

EZ. SPANHEMII, *Dissertatio de usu et prestantia numismatum*. Londres, 1707-9; 2 vol. in-f°.

J. C. RASCHE, *Lexicon universæ rei nummorum veterum*. 1795 et suiv.; 5 vol. in-8°.

ECKEL, *De doctrina nummorum veterum*. Vienne, 1792-98; 8 vol. On en a fait un abrégé sous le titre *Eckel kurzgefasse anfangsgründe der alten numismatich*. Vienne, 1797.

HENNIN, *Manuel de numismatique ancienne, contenant les éléments de cette science et les nomenclatures, avec l'indication des degrés de rareté des monnaies, médailles antiques, et des tableaux de leurs valeurs actuelles*. Paris, 1830; 2 vol.

des rois de la Bactriane; et l'on découvre à cette heure celle des princes abyssins. Maintes fois cependant l'imposture a fait entrer des médailles fausses dans les collections; imposture dans laquelle s'est acquis de nos jours une triste célébrité l'Allemand Becker. C'est la *numismatique* qui s'occupe spécialement des monnaies et des médailles; comme la *diplomatie* (1) du dépouillement des diplômes et des chartes; la *généalogie*, de la succession des familles; la science *héraldique*, des armoiries et des devises; la *philologie*, du véritable sens des auteurs et des mots. Ce sont là autant d'aides pour l'histoire.

Les chartes et actes publics méritent confiance à un haut degré, car les nations sont engagées à leur véracité : ils ont la plus grande importance, puisqu'ils renferment les traités et les conventions entre les divers États. Barbeyrac pour les anciens, et Dumont pour les modernes, ont fait les recueils les plus complets de traités publics (2). Les documents privés peuvent aussi

(1) MABILLON, *De re diplomatica*, lib. VI. Paris, 1681 ; et son *Supplementum*.

Mieux encore :

FR. TOUSTAIN et D. TASSIN, *Nouveau traité de diplomatique*. Paris, 1750-65 ; 6 vol. in-4°, fig.

NATALIS DE WAILLY, *Éléments de paléographie*. Paris, 1838 ; 2 vol.

SESTINI, *Descriptio nummorum veterum cum animadversionibus in doctrinam Eckelianam*. Leipzig, 1796.

Lettres et dissertations numismatiques. Berlin, 1804-6 ; 9 vol. in-4°.

MIONNET, *Description des médailles grecques et romaines*.

(2) BARBEYRAC, *Histoire des anciens traités jusqu'à Charlemagne*. Amsterdam, 1739 ; 2 vol. in-f°

DUMONT, *Le corps universel et diplomatique du droit des gens, ou Recueil de traités de paix, alliances, etc., faits en Europe depuis Charlemagne jusqu'à présent*. Amsterdam, 1739 ; 8 vol. ; et *Supplément au corps diplomatique*, par J. DUMONT et J. ROUSSET. 1776 ; 3. vol.

SAINT-PRIEST, *Histoire des traités de paix du* XVIIe *siècle*. Amsterdam, 1725 ; 2 vol. in-f°.

Négociations secrètes touchant la paix de Munster et d'Osnabruk. La Haye, 1824-5 ; 4 vol. Ces ouvrages réunis forment la collection appelée du *Corps diplomatique*. On y rapporte aussi :

RYMER, *Fœdera conventionesque*. Londres, 1714-27, 17 vol. in-f°.

LEIBNITZ, *Codex juris gentium diplomaticus*. Hanovre, 1695.

LUNIG, *Codex Italiæ diplomaticus*. Francfort, 1725, 4 vol. in-f°.

MARTENS, *Recueil des principaux traités depuis* 1761. Goettingen, 1791 ; 19 vol.

non-seulement servir à vérifier les temps, mais fournir encore des renseignements importants sur la condition de certains peuples ou de certaines classes dans les différents siècles.

Nous trouvons chez les peuples les plus anciens, comme chez les moins éclairés, l'usage d'écrire des annales ou des chroniques, soit par ordre de l'autorité, soit dans un but d'instruction, soit par vanité particulière. Bien peu de très anciennes chroniques, ont survécu : il a été fait divers recueils de celles des peuples nouveaux (1). La plupart même des nations ne possèdent d'abord que des récits de cette nature; car pour apercevoir l'enchaînement des effets et des causes, pour apprécier et exposer les changements de constitution, l'état des arts et de la science, pour s'élever, en un mot, à la véritable histoire, il faut plus de largeur de vues politiques et plus de culture qu'il n'est donné à beaucoup de gens d'en acquérir.

L'histoire ne peut toutefois, avec tous ces secours, aspirer à une certitude mathématique. Le scepticisme qui récuse l'assertion de témoins oculaires probes et de nations entières, doit douter même du témoignage de ses propres sens; aussi l'histoire n'existe-t-elle pas pour lui. Rappelons-nous qu'Hérodote, Ctésias et Marc Pol furent tenus pour de crédules conteurs de miracles et de fables, jusqu'à ce que les eussent justifiés des découvertes successives. La *critique* doit néanmoins, sous l'empire d'un doute raisonnable, examiner les événements, et quel que soit le nombre de ceux qui les attestent, rejeter ce qui répugne à la nature des choses, pénétrer l'artifice symbolique qui les rend obscurs et inadmissibles; adopter pour un moment les opinions de chaque temps et de chaque écrivain; faire la part de la peur, de l'adulation, de l'esprit de parti, et balancer les détracteurs avec les panégyristes. Sans la critique, l'histoire est un aveugle qui en prend un autre pour guide.

KOCH et SCHOEL, *Histoire abrégée des traités de paix depuis la paix de Westphalie*. Paris, 1817; 15 vol. in-8°.

MM. FIRMIN DIDOT frères publient maintenant à Paris le *Nouveau corps diplomatique*, recueil de tous les traités depuis le VIIIe siècle jusqu'à nos jours, par MM. BONJEAN et PAUL ODENT.

(1) Comme ceux des écrivains byzantins; des écrivains des choses italiennes, par MURATORI; des choses françaises par DU CANGE, ainsi que par BALUZE, MABILLON, MARTENE, RUINARD, DUCHESNE, etc.

Les événements doivent être distribués par lieux et par temps, sans quoi ils n'ont ni signification ni valeur : attendu que chaque fait, s'il n'est immédiatement produit, est modifié par ceux qui le précèdent et par la nature des hommes, des mœurs, du climat. C'est pour cela que la *géographie* et la *chronologie* sont d'autres compagnons indispensables de l'histoire.

Chaque nation a dès le principe une géographie fabuleuse, dans laquelle elle dépose les idées par elle conçues sur la figure et sur la constitution de la terre, limitée au petit nombre de pays qu'elle connaît. Chez les anciens, la géographie observait de préférence les peuples ; aujourd'hui elle a plus en vue les États. Elle est, en tous cas, et frivole et puérile, si elle ne fait que donner une série de noms, ou que déterminer la position des pays, sans y associer des notions géologiques, agricoles et statistiques.

Des études sérieuses ont été faites sur la géographie antique (1) : elle a fait d'immenses progrès dans les temps modernes, et tout le monde connaît les travaux de Mannert, de Malte-Brun, de Dumont d'Urville, de Ritter, et en particulier l'*Examen critique de la Géographie* par de Humboldt (2).

Quant à la chronologie, on acquiert la certitude des temps par :

1° Le témoignage des conteurs contemporains ou voisins des faits exposés ;

(1) Ouvrages principaux sur la géographie antique :

D'ANVILLE, *Atlas orbis antiqui;* 12 feuilles grand atlas.

Manuel de géographie ancienne, par HUMEL, BRUNS, STROTH, HEEREN, etc. Nurimberg, 1788-1802, en six parties, in-8°, ouvrage fort judicieux. (Allem.)

CRIST. CELLARII, *Notitia orbis antiqui*. Leipzig, 1701-6 ; 2 vol. in-4°, avec les *Observations* de G. C. SCHWARZ.

K. MANNERT, *Géographie des Grecs et des Romains*. Nurimberg, 1788-1802, en six parties, ouvrage fort judicieux.

FR. AUG. UKERT, *Géographie des Grecs et des Romains jusqu'à Ptolémée*. Weimar, 1816 (allem.).

GOSSELIN, *Géographie des Grecs analysée*. Paris, 1790 ; in-4°. Et *Recherches sur la géographie des anciens*. Paris, an VI.

J. RENNEL, *Système géographique d'Hérodote*. Londres, 1800 ; in-4° (angl.).

J. LELEWEL, *Recherches sur la géographie des anciens*. Wilna, 1818 ; avec atlas (polon.).

(2) Voyez aussi ANSART, *Précis de Géographie historique du moyen âge*. 1839.

BURETTE, DURUY, etc., *Cahiers de Géographie historique*. 1838.

2° Par la coïncidence des phénomènes célestes, tels que éclipses, phases de la lune, comètes;

3° Par les inscriptions, médailles, monnaies, diplômes, etc., etc.

Maintes fois, en effet, nous ne saurions à quoi nous arrêter si l'astronomie ne venait à notre secours; elle nous fournit (chose admirable dans des corps démesurément éloignés) la certitude qui nous manque dans ce qui nous environne. Ptolémée a conservé dans l'*Almâgeste* le souvenir de diverses éclipses se rapportant à l'année du règne du prince alors sur le trône. En supputant le temps, eu égard à la différence du calendrier et du méridien, nous trouvons en quelle année ce souverain a commencé à régner. Ainsi Thucydide raconte que, dans la première année de la guerre du Péloponèse, le soleil s'éclipsa dans l'après-midi; qu'il en fut de même dans la huitième année de cette guerre; qu'autant en advint dans le cours de la dix-huitième. Or, comme on a remarqué que cette guerre a commencé la première année de la LXXXVII[e] olympiade, c'est-à-dire 345 ans après l'institution de cette ère, en additionnant ce nombre avec les 431 ans avant J. C., nous acquérons la certitude que les olympiades commencèrent 776 ans avant J. C. Newton, en comparant la situation qu'assignait aux points cardinaux la sphère attribuée à Chiron lors de l'expédition des Argonautes, avec celle observée par Meton 432 ans avant J. C., et en calculant la précession des équinoxes dans les sept degrés parcourus, fixa à l'année 936 l'expédition des Argonautes, à la suite de laquelle il détermina les autres époques de l'histoire grecque. Mais la critique doit discerner, entre les preuves diverses, leur plus ou moins grand degré de crédibilité; aussi plusieurs ouvrages ont-ils été composés uniquement ou principalement dans le but de vérifier les dates (1).

(1) Le principal est l'*Art de vérifier les dates*, des pères de Saint-Maur. On la continue à présent, pour l'histoire contemporaine, à Paris. C'est à quoi tendent aussi les importants travaux de César Scaliger, Pétau, Riccioli, Simson, Pezron, Newton, Fréret, Mabillon, Du Cange, Labbe, Usserius, Blair, Calvisius, Chantreau, Serieys, Tournemine, Delimiers, Desvignolles, etc. Le fruit de toutes ces longues et fatigantes études a été mis à la portée de tout le monde dans d'autres ouvrages, tels que :

J. Picot, *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane, ecclésiastique et civile, depuis la création jusqu'à l'année 1808*, ouvrage rédigé d'après celui de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Genève, 1808.

La distribution du temps en plusieurs parties empruntées au mouvement des astres est peut-être aussi ancienne que la parole et l'écriture. Une rotation de la terre sur elle-même constitue un *jour*, la première et la plus universelle mesure de temps; elle se divise en vingt-quatre heures de soixante minutes chacune. Une phase entière de la lune forme le *mois*, et une révolution de la terre autour du soleil l'*année*. Cent ans composent un *siècle*, cinq années un *lustre*, quatre une *olympiade*, quinze une *indiction* (1). Telles sont les mesures de temps les plus usitées dans l'histoire. Mais la durée différente, ainsi que la diversité dans le commencement des années et des ères, rendent plus compliquée qu'elle ne le paraît d'abord, l'étude de la chronologie; de là la nécessité absolue pour le chronologue de connaître parfaitement le calendrier des diverses nations et les changements qu'ils subirent à diverses époques. Plutarque rapporte souvent les faits sous des dates athéniennes; mais tantôt il revient à celles usitées de son temps, tantôt à celles des événements mêmes : d'où résulte une extrême confusion.

Les temps se calculaient très-anciennement par *générations*, comme nous le voyons dans Homère. La Bible compte dix générations avant le déluge, et dix depuis cette époque jusqu'à la vocation d'Abraham. Trois générations, selon Hérodote et selon le plus grand nombre des modernes eux-mêmes, font cent ans. Les *ères* s'introduisirent ensuite; mode de supputer les années en les rapportant à quelque événement historique ou astronomique. Chaque peuple a eu les siennes. La partie la plus éclairée du monde adopte deux ères principales, l'une avant, l'autre après J. C, qui, selon les calculs, sinon les mieux établis, du moins les plus généralement reçus, naquit l'an 4004 après la création de l'homme.

Les *époques* sont des divisions moins étendues, qui indiquent comme certains points d'arrêt dans la marche des temps, en les

J. C. Gatterer, *Abrégé de chronologie*. Gœttingen, 1777 (allem.).

Champollion-Figeac, *Résumé de chronologie*. Paris, 1835.

G. Huebler, *Tablettes synchroniques pour les histoires des peuples, surtout d'après l'histoire universelle de* Gatterer, 1799-1804.

Ideler, *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens*. Berlin, 1806 (allem.).

Schoel, *Éléments de chronologie historique*. Paris, 1812.

Am. Sedillot, *Manuel de chronologie universelle*. Paris, 1836.

rattachant à des événements notables, que par ce motif on dit faire époque. Celles-ci encore, ainsi qu'il est naturel, varient non-seulement selon les peuples, mais aussi selon les auteurs. Les Européens adoptent généralement les divisions de l'histoire universelle en temps *obscurs* ou *fabuleux*, antérieurs à toute histoire humaine certaine; en *temps antiques*, jusqu'à la chute de l'empire d'Occident; en *moyen âge*, jusqu'à la chute de l'empire d'Orient et à la découverte de l'Amérique; en *temps modernes*, jusqu'à la révolution française, où commence l'histoire contemporaine.

Nous avons déjà indiqué (1) à quelles époques nous avons fixé les repos de l'histoire dont nous allons commencer l'exposition.

(1) Introduction, page 33 et suivantes.

HISTOIRE

UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

DE LA CRÉATION A LA DISPERSION DES HOMMES.

SOMMAIRE.

Genèse. — Age du monde d'après la géologie — d'après les œuvres humaines — d'après les histoires diverses. — Unité de la race humaine prouvée par la physiologie — par le langage — par l'accord des sentiments. — Des traditions. — Des connaissances. — Des Américains et des Australiens. — Premiers pays habités. — Premières sociétés. — Dispersion des peuples.

CHAPITRE PREMIER.

GENÈSE.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre et les choses qui sont en eux, puis il mit l'ordre dans la matière informe où tout était en lutte, et sépara les eaux de la terre; il commanda à celle-ci de produire les plantes et les herbes, à celles-là les reptiles, puis les volatiles, les poissons et tout autre animal; et il vit que tout ce qu'il avait fait était bon. Il forma en dernier l'homme à son image, en lui donnant l'être, l'intelligence, l'amour et la liberté, et en l'établissant, comme son représentant et son prêtre, pour dominer les autres créatures et pour louer le Créateur. Il lui fit ensuite une compagne, et fonda dès les premiers jours du monde la société domestique, base de toutes les autres. Création.

Mais les premiers êtres raisonnables ne se contentèrent pas de leur état. Ambitieux de connaître des choses plus élevées, ils abusèrent des dons de Dieu; ouvrant ainsi dans le principe les plaies dont l'humanité fut incessamment tourmentée: de là nos inutiles

efforts pour parvenir à une science qui nous échappe ou nous consume sans fruit; les dangers de la liberté, dont le nom est si doux, l'usage si difficile, l'abus si amer; l'insatiable désir de franchir les barrières que la loi morale impose à la faiblesse. Alors se mirent en désaccord l'imagination et la raison, l'entendement et la volonté, dont la lutte constitue précisément l'histoire, qui montre, l'homme individuellement et l'espèce en général, s'épuisant à rétablir l'harmonie entre le cœur, les sens et l'intelligence.

L'homme, privé de la félicité primitive, vit la brute se révolter contre lui, et fut contraint de gagner sa nourriture à la sueur de son front : jeté sur une terre de fatigues, de traverses, d'exil, il dut y accomplir l'expiation et se rendre digne d'un destin plus sublime. Le châtiment même devenait ainsi le signe et le caractère de la dignité de l'homme qui devait, à travers les obstacles, avancer toujours, en faisant triompher l'esprit sur la matière, par la conquête successive des arts et des sciences, et par l'exercice, toujours plus libre, de sa volonté au bien.

Première famille.

Adam et Ève commencèrent donc à tirer profit de la terre; ils engendrèrent Caïn et Abel; le premier, agriculteur; le second, pasteur. Tous deux offraient leurs présents à Dieu; mais Abel avec plus de foi, ce qui les rendait plus agréables au Seigneur. De là naquit entre eux l'inimitié, première manifestation dans la société de la désunion opérée déjà dans la conscience. Caïn, envieux, tua Abel, et le sang commença à souiller la terre, que l'envie devait tant en abreuver. Caïn, maudit et déchiré par les remords, s'enfuit au loin, craignant que chacun ne le tuât; mais Dieu le marqua afin qu'il souffrît le tourment nouveau d'une vie d'effroi et d'exécration. Il engendra des fils, et chercha le premier sa sécurité en bâtissant une ville que, du nom de son fils, il appela Énoch. Énoch engendra Irad; Irad, Maviael; Maviael, Mathusalem, et celui-ci Lamech.

Lamech épousa Ada et Sella, dont la première lui engendra Jabel, qui s'adonna à la garde des troupeaux et vécut sous les tentes, et Jubal, qui enseigna à jouer de la harpe et de l'orgue; la seconde mit au monde Tubalcaïn, qui travailla au marteau, et fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer.

Seth, un autre des nombreux fils d'Adam, engendra Énos, qui introduisit les formes solennelles du culte; d'Énos sortit Caïnan, puis Malaël, puis Giared, puis Énoch, dont sortirent

Mathusala et Lamech, qui fut père de Noé. L'existence de chacun d'eux était de plusieurs centaines d'années. Les descendants de Seth s'appelèrent fils de Dieu, parce qu'ils furent fidèles à sa loi : fils des hommes ceux de Caïn. L'amour fit se mêler les fils de Dieu avec les filles séduisantes des Caïnites, et la race qui en naquit, n'ayant foi que dans sa force, alla toujours se corrompant. Dieu s'en irrita et envoya un déluge qui submergea tous les hommes, dont le nombre s'était beaucoup accru dans un temps où la vie était aussi longue. Noé seul échappa avec sa famille, et les diverses espèces d'animaux qu'il sauva, dans l'immense vaisseau par lui préparé d'après l'ordre de Dieu (1).

Les seuls débris du genre humain flottèrent dans l'arche jusqu'à ce que, les eaux décroissant, elle s'arrêta sur une montagne de l'Arménie. Les animaux qui en sortirent se répandirent sur la terre et la repeuplèrent, les saisons se disposèrent comme elles le sont aujourd'hui (2), l'ordre de la végétation se rétablit, et Dieu apaisé bénit les hommes en leur disant : « Croissez, multipliez et remplissez la terre ; et dominez sur les animaux de la terre, sur les oiseaux, sur les poissons, qui deviendront votre pâture à l'égal des végétaux. Mais celui qui répandra le sang de l'homme, son sang sera répandu ; parce que l'homme est fait à l'image de Dieu. » Premiers préceptes.

Noé et ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, nouveaux pères du genre humain, se mirent à cultiver et à peupler la terre. Noé donna ses soins à la vigne et trouva le moyen d'en tirer le vin; mais faute de connaître sa force, il s'enivra. Cham l'en railla ; et pour cela Noé maudit Chanaan, fils de Cham, en disant qu'il demeurerait inférieur à ses frères.

(1) Selon l'Écriture, l'arche avait 300 coudées de longueur, 30 de hauteur, 50 de largeur. La coudée de Moïse devait être celle dont se servaient les Égyptiens de son temps. M. de Chazales en trouva la mesure sculptée sur une pyramide, correspondant à 20 pouces et 6 lignes du pied parisien. L'arche était donc longue de 512 pieds 6 pouces, large de 85-3, haute de 51-3, et par conséquent était plus vaste que le dôme de Milan, ou Saint-Pierre de Rome, ou Sainte-Sophie de Constantinople. En supposant au bois l'épaisseur d'une coudée, sa capacité devait être de 1,781,377 pieds cubiques; et comme on exige 42 pieds cubiques par tonneau, il en résulte que sa cargaison pouvait s'élever à 42,413 tonneaux.

(2) L'axe de la terre était peut-être d'abord perpendiculaire au zodiaque, et elle pouvait jouir partout d'un équinoxe parfait. Qu'on me permette ce doute, même après que Laplace s'est avisé d'en démontrer l'impossibilité.

S'étant multipliés avec une promptitude miraculeuse, ils se virent contraints d'abandonner les plaines riantes de la Mésopotamie ; mais avant de se répandre dans le monde, ils voulurent laisser un monument de leurs forces réunies, en élevant une tour immense. Leur projet déplut à Dieu qui, descendu au milieu d'eux, mit la confusion dans leur langue ; et quand auparavant chacun d'eux parlait de la même manière, ils eurent un grand nombre de langages. Ainsi leur ouvrage resta inachevé ; et cherchant de nouvelles patries, les trois races se dispersèrent sur toute la terre en conservant cette variété et cette ressemblance que l'on rencontre d'ordinaire entre frères.

Voilà à quoi se réduit le récit du plus antique des historiens, auquel, ne voulût-on pas tenir compte de l'inspiration divine, rendent témoignage les preuves puisées aux sources les plus disparates. Nous ne croyons pas devoir glisser sur cette première époque et laisser exclusivement à d'autres sciences le soin de l'éclaircir. On y retrouve les origines de toutes les institutions humaines ; sur elle reposent et la fraternité universelle de l'espèce humaine, et ses premières lois, et ses croyances communes : les vertus et les vices que nous rencontrons dans une famille, nous allons les retrouver dans les nations. Pourrions-nous poursuivre avec sécurité la construction de notre édifice avant d'en avoir solidement assis les fondements ? Comme le botaniste donc qui, pour donner l'histoire d'une plante, commence par en examiner le germe, nous nous arrêterons quelque peu sur les débuts de l'humanité, et nous chercherons à connaître et le théâtre où elle doit agir, et les acteurs qui ont à y jouer un rôle.

CHAPITRE II.

ANTIQUITÉ DU MONDE.

La première question qui se présente est relative à l'antiquité du monde. Alors que le savoir s'arma contre Dieu, il fit appel à la plus ancienne des sciences et à la plus nouvelle (1) pour dé-

(1) Pour laisser de côté tout ce qui est rêve, Agricola le Saxon recueillit le premier, au seizième siècle, des observations sur la formation des substances

mentir le récit de Moïse : mais, interrogées avec une loyauté plus consciencieuse et de plus vastes connaissances, l'astronomie et la géologie déposèrent au contraire en sa faveur.

Que les six jours de la création ne doivent pas s'entendre de jours comme les nôtres, c'est une opinion qui s'accorde avec la théologie de même qu'avec la raison. Notre jour peut-il être compté où jamais l'ombre n'alterne avec la lumière? Peut-il

minérales, et dans le même temps Bernard de Palissy, simple potier. Fracastor de Vérone avait déjà remarqué les coquilles fossiles, et les traces des végétaux, des poissons et d'autres animaux que l'on voit souvent dans les minéraux, surtout sur le mont Bosca, près de sa patrie; et par leur gisement il s'était aperçu qu'ils n'y avaient pas été ensevelis tous à la même époque. Plus tard, Stenon avait prévu que ces pétrifications pourraient un jour servir à déterminer l'âge relatif des masses où elles sont enfermées. Vers la moitié du dernier siècle, Tylas sut apporter de l'exactitude dans quelques descriptions minéralogiques, exemple qui fut suivi bientôt en Allemagne et en Suède. Peu après, Bergmann, dans sa *Géographie physique*, exposa plusieurs faits importants à l'égard des gisements des minéraux et des filons métalliques. Pallas, en attendant, explorait les contrées les plus reculées de la Russie, et des animaux appartenant à la zone torride sortirent de dessous les glaces de la Sibérie. Cependant ces observations manquaient encore d'un but arrêté, elles n'étaient pas assez systématiquement dirigées pour former une science. Werner, tirant parti de son séjour dans un pays où se trouvent les mines les plus anciennes (si toutefois la priorité n'appartient pas à celles de l'île d'Elbe), enseigna la manière de reconnaître et de distinguer les formations successives des terrains par la composition et la structure des masses minérales, par les circonstances de leur gisement, et par l'ordre de leur superposition. Un si beau début fut imité. Saussure, par ses voyages sur les Alpes, Dolomieu, par ses travaux sur les productions volcaniques et sur les roches magnétiques, Ermenegild Pino, Breislak et Brocchi, par rapport à l'Italie, le secondèrent dignement. Ce dernier, dans le discours qui précède sa *Conchiologia fossile subapennina*, a donné une si longue série d'auteurs italiens qui ont écrit sur les fossiles, qu'aucun autre pays ne peut en citer un plus grand nombre : on y trouve des noms fort connus, tels que Moro, Vallisnieri, Generelli. Mais c'est au baron Cuvier que revient la gloire d'avoir non-seulement ramassé une grande quantité d'os fossiles, mais reconstruit avec ces fragments les êtres auxquels ils appartenaient, et formé une échelle des différentes espèces d'animaux qui ont disparu de la terre. Après lui, Brongniart, Haüy, Buckland, Conybeare, Deshayes, Férussac, de Fischer, Mantell, Goldfuss, Jäger, Marcel de Serres, Élie de Beaumont.... ont fait faire des pas gigantesques à la science. Quand Voltaire disait que les fossiles marins et les coquilles d'huîtres que l'on trouve sur les hauteurs de Montmartre pouvaient bien provenir de quelque déjeuner que les bourgeois de Paris y avaient fait anciennement, il ne se doutait pas que de pareils faits, interrogés loyalement, répondraient en nous donnant une science qui ferait justice de ses imprudentes railleries.

être compté avant qu'il y ait des planètes pour le mesurer? et parmi les hommes même, l'habitant de Syène et celui des pôles n'entendraient-ils pas différemment le matin et le soir? Il s'agit donc de six époques de la terre dont il n'est pas donné à l'homme de mesurer la durée, mais qui laissèrent des traces sur notre planète. La géologie, en déroulant les couches dont est enveloppée la terre, cet oignon symbolique des Égyptiens, contraignit les minéraux à fournir l'histoire de leur formation. Cuvier, qui poussa plus avant cette science, après avoir réuni ce qu'il put d'ossements fossiles, parvint à conclure, de leur étude, que notre terre fut bouleversée à plusieurs reprises, la mer envahissant les lieux peuplés par les animaux et détruisant les espèces alors existantes; et que le dernier événement de cette nature coïncide précisément avec l'époque du déluge de Moïse (1). Au premier jour, dans lequel la matière incandescente obéissant aux lois de l'attraction mutuelle et aux forces centrifuge et centripède, se façonnait en un immense sphéroïde; où pour former les roches de granit et de protogyne, s'aggloméraient le quartz, le feldspath, l'amphibole, le talc, le mica flottants sur la mer de feu d'où s'exhalaient des vapeurs épaisses et inaccessibles à la lumière, succéda le second jour : dans son cours sortirent des eaux les îles et les continents, couverts de lichens, de mousses, d'algues, de fougères, tandis que dans les eaux nageaient déjà les animaux invertébrés, polypes, madrépores, ammonites, et la riche famille des trilobites. Les vertébrés apparaissent à la troisième époque, en commençant par les sauroïdiens, les lépidoïdiens, les squales; la terre se pare d'une végétation gigantesque, fougères arborescentes, calamites immenses, comme aujourd'hui les tropiques. Voilà qu'à la quatrième journée rampent les énormes reptiles aux formes monstrueuses, avec des membres étrangement assemblés, tels qu'ils excitent notre étonnement quand nous les extrayons du terrain secondaire, entre la formation du grès rouge et celle de la craie. Au cinquième jour les mammifères viennent se joindre aux poissons dans la mer, et do-

(1) Discours sur les révolutions de la surface du globe et les changements qu'elles ont produits dans le règne animal, par M. le Baron Cuvier; 6e édition, Paris, 1830.

Buckland, *Geology and Mineralogy considered with reference to natural Theology.*

miner la terre, jusqu'à ce que l'Océan se soulève en fureur et envahisse les parties restées à sec, en y laissant les énormes blocs erratiques qui sont pour les savants un problème insoluble, et en ensevelissant d'autres races vivantes; puis se retire pour faire place à la plus noble des créatures.

En général, plus les couches de notre globe sont anciennes, plus les animaux qu'elles renferment diffèrent des espèces actuelles. De grands amas s'en trouvent dans les cavernes; dans le Yorkshire, on en a découvert une remplie de squelettes de hyènes du Cap et d'ossements de tigres, d'ours, d'éléphants, de rhinocéros. Combien de temps, que de changements n'a-t-il pas fallu pour que la liberté s'implantât là où les hyènes erraient par troupeaux, arrachaient à la terre et ramassaient ensemble les os des bêtes fauves qui maintenant ravagent l'extrémité de l'Afrique! Telle est la première réflexion dont est frappé l'esprit de celui qui aborde l'histoire des fossiles. On y voit pourtant que la succession qu'elle signale s'accorde avec l'ordre de la création donné par Moïse : voulût-on même ne lui attribuer qu'une autorité purement humaine, il aurait donc déjà su de son temps ce que les savants ont découvert avec tant d'efforts trois mille ans plus tard?

Celui qui écrit l'histoire des hommes n'a pas à remonter au delà de leur création. D'ailleurs, quelle garantie peut donner la science, quand l'homme a pénétré si peu dans les entrailles, et s'est élevé si peu au-dessus de cette planète, où il ne vit qu'un jour (1)? Qu'il suffise donc de dire comment, à présent, se trouvent tout d'abord sur la surface de notre globe, des bancs de fange et de sable argileux, mêlés de cailloux roulés de loin, et pleins d'ossements d'animaux terrestres, effrayants de forme et de volume, dont la race a péri ou vit sous de tout autres climats. Il faut bien distinguer ces bancs des sédiments ordinaires des fleuves et des torrents qui ne contiennent que des débris d'animaux du pays, et attestent le dernier déluge (2).

(1) Quand notre globe a 1719 milles de diamètre, c'est à peine si nous sommes, dans quelques endroits, descendus à la profondeur d'un demi-mille. Pour la hauteur, M. de Humboldt est parvenu, sur le Chimborazo, à 19,300 pieds; Gay-Lussac, dans un ballon, à 23,000 pieds.

(2) Cela résulte des observations de Buckland : *Reliquiæ diluvianæ*, Londres, 1823; de Brongniart : *Dictionnaire des Sciences naturelles*, art. Eau; *Description géologique des environs de Paris*, par Cuvier et Brongniart,

Entre ce premier terrain et la craie s'alternent les produits d'eau douce et d'eau salée qui indiquent l'irruption et la retraite alternative de la mer : ils sont renfermés dans la chaux, dans le plâtre, la lignite et semblables substances; suit l'argile, formation immense en profondeur et en étendue, qui dut être déposée par une mer plus tranquille. Elle sépara les terrains appelés tertiaires, des secondaires (1) qui sont le grès, les schistes calcaires et leurs pareils, mélangés aux ammonites, aux coquilles et à quelques débris de végétaux. On arrive enfin aux marbres, aux schistes primitifs, aux grès et aux granits.

Au milieu de tant de débris d'animaux découverts dans les diverses couches, on n'en trouva aucuns de l'homme, sauf dans les plus récentes; pas même une arme, un arc, un instrument quelconque indiquant sa présence. Ce qui conduisit Cuvier à conclure avec Deluc et Dolomieu, « que s'il est une chose bien avérée en géologie, c'est que la superficie du globe fut bouleversée par une grande et soudaine révolution, dont la date ne peut guère remonter au delà de cinq ou six mille ans; qu'elle submergea le pays habité d'abord par les hommes et par les espèces d'animaux les plus connues aujourd'hui, en mettant à sec le fond de ce qui était mer, et en forma le pays habité aujourd'hui : qu'après une telle révolution, un petit nombre d'individus qui lui étaient échappés se dispersèrent et propagèrent sur les terres laissées à sec; et que, depuis ce temps seulement, nos sociétés commencèrent une marche progressive, firent des établissements, élevèrent des édifices, recueillirent les faits naturels, et combinèrent des systèmes scientifiques. »

Une telle autorité est faite pour tranquilliser toutes les intelligences, et nous pourrions y ajouter Newton, Pascal, Kirvan, et autres grands noms; tous d'accord entre eux pour soutenir la concordance de la nature avec les traditions bibliques (2).

Paris, 1823; DE VEBSTER, CONSTANT-PRÉVOST, HUMBOLDT, DE BONNARD, CONYBEARE, LABÈCHE, etc.

(1) Dénominations que la science doit abandonner comme trop systématiques.

(2) Autant en soutient encore CHAUBARD dans ses *Éléments de géologie*. Celui qui ne voudrait pas lire des ouvrages plus longs et plus graves, peut consulter FORICHON : *Examen des questions scientifiques de l'âge du monde, de la pluralité des espèces humaines, de l'organologie, du matérialisme*

D'autres en pensèrent bien diversement et tirèrent des conséquences contraires au récit de Moïse. Et d'abord ils firent contemporaines la création de l'homme et celle des animaux. Calculant alors combien de temps il fallait pour accumuler les immenses bancs de coquilles et pour les pétrifier au sein des rochers les plus durs, ils affirmèrent que l'homme devait remonter bien plus haut que quelques milliers d'années. Nous avons déjà répondu à ceux-là. Récemment un Italien, Tadini, considérant la progression dans laquelle la mer se retire, cédant à peu près un mètre en trois mille ans, et trouvant des vestiges marins sur les cimes les plus élevées, supposa autant de trentaines de siècles nécessaires pour que la mer en descendît, qu'elles avaient de mètres d'élévation au-dessus de son niveau. Étrange légèreté d'observations et de raisonnements. Si la mer se retira si pacifiquement, comment expliquez-vous ces amas de coquilles et d'autres matières, roulés, poussés à force, et souvent fracassés au milieu de roches solides? Comment expliquez-vous ces autres bancs immenses de coquilles dont les plus fines et les plus délicates se sont conservées aussi intactes que si l'on venait de les pêcher? Comment les granits sont-ils surposés à la craie et non pas aux puddings? Comment les énormes blocs erratiques furent-ils soulevés jusque sur les plus hautes cimes, et à de si énormes distances de leurs roches maternelles? Comment les gisements bizarres des couches si diversement inclinées, quelques-unes horizontales, quelques-unes même ondoyantes (1). Objections.

A toutes ces questions répond, selon nous victorieusement, la théorie trouvée ou éclaircie par Élie de Beaumont (2), d'après

et autres, considérées par rapport aux croyances chrétiennes. Paris, 1837. Voy. aussi WISEMAN : *Twelve lectures ou the connexion between science and reveled religion.* Londres, 1835. 2 vol. in-8°.

(1) L'explication la plus ingénieuse de ce phénomène avait été donnée par Greenough, en supposant que ces couches s'étaient formées sur place de la même manière que des incrustations se forment dans l'intérieur d'un vase en y faisant bouillir de l'eau plâtreuse; mais si, dans ces mêmes couches, on trouve des cailloux et des coquilles, comment croire qu'ils étaient là suspendus pour attendre les incrustations?

(2) Kircher, Playfer, Breislak avaient déjà deviné que les montagnes s'étaient formées par des soulèvements; mais Élie de Beaumont a réduit cette conjecture en système complet, ainsi qu'on peut le voir dans les *Annales des Sciences naturelles.* Septembre 1829 et suite. On doit s'étonner de trouver la doc-

laquelle les montagnes ne sont pas la partie la plus ancienne, et, comme on le disait, la charpente du monde; elles ne se formèrent pas par l'élévation des terres ou par le sédiment des eaux, mais elles furent poussées en haut et renversées par une force intérieure. Ainsi donc, sous l'écorce de notre globe, à une profondeur qui n'est pas peut-être de plus de vingt-cinq mille mètres, il existe un vaste foyer, constamment embrasé, cause des tremblements de terre, des volcans et des soulèvements (1). L'élasticité de cette écorce la soumet à une ondulation, de manière que les marées se produisent non-seulement sur les eaux, mais encore sur la masse terrestre: si elles sont maintenant presque insensibles, il fut un temps où elles devaient avoir un flux et un reflux de cinq ou six mètres. Cette doctrine, en même temps qu'elle démontre combien sont simples les moyens par lesquels le Créateur maintient l'ordre universel, donne de la formation des terrains divers une raison bien plus satisfaisante que les systèmes neptuniens si vantés, avec lesquels il fallait supposer que cinquante mille kilomètres de matières terreuses et métalliques eussent été, à une époque quelconque, dissous dans un kilomètre d'eau.

L'expérience quotidienne confirme la théorie de Beaumont; car si les soulèvements ont diminué, ils n'ont pas cessé. Debath a démontré qu'en Suède le terrain s'élève régulièrement; Robert Stevensohn a vérifié que, depuis trois siècles, le fond de la mer du Nord et celui de la Manche se sont élevés tous deux (2); un grand nombre de voies romaines sur le littoral,

trine des soulèvements dans la Bible : Psaume CIII. *Ascendunt montes et descendunt campi in locum quem fundasti eis.* De même la formation des montagnes est distincte de celle de la terre dans le Psaume XCI. *Priusquam fierent montes, aut formaretur terra et orbis.*

(1) CORDIER, *Essai sur la température de l'intérieur de la terre.* Académie des Sciences. Juillet 1827. Marcel de Serres, dans des cavernes récemment découvertes près de Montpellier, a observé qu'au delà de la profondeur de 30 mètres, où le soleil n'a plus aucune influence, la température augmente dans la proportion d'un degré par mètre. Le creusement du puits artésien de Grenelle, à Paris, fournit un nouveau moyen pour suivre pas à pas la progression de la chaleur souterraine.

(2) VOY. STEVENSOHN, *Observations sur le fond de la mer du Nord et de la Manche;* FORTIS, *Sur les côtes de la mer Adriatique;* et les recherches de KEILHAU, dans le *Bulletin de la société géologique*, t. VII, 1837, où il démontre que la péninsule scandinave s'accroît régulièrement du côté de l'est.

d'Alexandrie à la Belgique, attestent que la Méditerranée n'a pas changé de niveau, et cependant beaucoup d'édifices sur ses bords sont couverts par les eaux. En Italie, le temple de Sérapis, près Pozzuoli, nous dit comment certaines plages peuvent s'élever et s'affaisser partiellement. Nous savons, de science historique, le temps où naquirent le mont Rouge en Sicile et le mont Nouveau dans les champs phlégréens de Naples, et il y a peu d'années qu'on vit surgir des flots de la Méditerranée une île qui depuis disparut. Au moyen de cette théorie des soulèvements qui aujourd'hui est généralement admise, M. de Beaumont put même déterminer l'âge relatif des montagnes de notre globe. Parmi celles qu'il a étudiées, les plus anciennes seraient celles de l'Erzgebirge en Saxe, de la Côte-d'or en Bourgogne, et le mont Pilaz dans le Forez. Les Pyrénées et les Apennins seraient moins vieux; les Alpes occidentales, avec le mont Blanc, seraient encore de beaucoup plus récentes. Un quatrième soulèvement aurait donné origine aux Alpes du centre, c'est-à-dire au Saint-Gothard, aux monts Ventoux et Leberon près d'Avignon, et, selon toute apparence, à l'Himalaya de l'Asie, ainsi qu'à l'Atlas d'Afrique. Il n'y a rien de bien certain encore sur l'âge de l'immense chaîne qui traverse l'Amérique, mais on est porté à la croire encore plus moderne.

Dans l'une des dernières années (17 février 1837), M. Liell, président de la Société géologique de Londres, traitant des soulèvements et affaissements de cette nature, faisait connaître que dans le comté de Lancastre se trouvent des dépôts marins de coquilles récentes jusqu'à une hauteur de cinq cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan : il déclarait que les derniers tremblements de terre avaient soulevé la côte du Chili, qui même sans eux s'élève graduellement. La Scanie s'affaisse au contraire, à telles enseignes, qu'une grosse pierre, marquée par Linné en 1749, se trouve à l'heure qu'il est rapprochée de la mer de plus de cent pieds. Preuve en faveur de la théorie de Hutton, au sujet de l'élévation du fond des mers, produite par la chaleur centrale.

Des milliers de siècles ne sont pas non plus nécessaires pour que des êtres organisés deviennent fossiles, puisque l'expérience a réussi à les pétrifier en peu de temps au moyen de combinaisons chimiques (1).

(1) M. Göppert de Breslau obtint des pétrifications capables de tromper le

Une argumentation qui parut plus adroite et plus directement opposée à l'époque assignée à la création de l'homme, fut celle qui mit en avant les changements arrivés sur la surface de la terre depuis les temps de la tradition, et qui ne pouvaient s'être accomplis que dans le laps d'un grand nombre de siècles. Ceux qui en firent usage ne calculèrent pas assez les forces au moyen desquelles la nature opère encore de vastes changements. Sans tenir compte des foudres et des tremblements de terre qui, tout à coup, Cuba et la Guadeloupe le savent, changent l'aspect d'un pays, nous indiquerons quatre causes principales de mutations insignes et continuelles sur la superficie du globe : les pluies et les dégels qui, pour ainsi dire, décharnent les montagnes et entraînent leurs dépouilles à leurs pieds ; les eaux courantes, qui emportent ces débris pour les déposer où leur cours se ralentit ; la mer, qui sape les hautes falaises en modifiant les rivages, tandis qu'elle amasse des montagnes de sable sur les parties basses ; enfin les volcans, qui percent les couches solides du globe et répandent au loin leurs éruptions.

Les éboulements obstruent le cours des fleuves et les convertissent en lacs, effaçant des plaines cultivées et de populeuses cités. Que celui qui a vu les torrents se précipiter des montagnes, le Pô franchir ses digues, l'Océan dans la tourmente, dise quelle est la puissance des eaux. Mais encore sans cela, quand les fleuves, gros de limon et de débris, perdent leur rapidité en arrivant à la mer, ils y déposent un sédiment qui s'accroît de plus en plus et forme des provinces entières qui, mises en culture, nourrissent des hommes là où nageaient les monstres marins (1).

Au contraire, la mer dans son flux apporte toujours de nouveaux amas de graviers vers les côtes basses : à chaque reflux, il en reste à sec une portion que le vent de mer chasse plus

géologues les plus expérimentés. En mettant de la fougère dans des couches d'argile, qu'on fait dessécher au feu ou au soleil, on en retire une plante fossile. En tenant des végétaux submergés dans la solution de sulfate de fer jusqu'à ce qu'ils en soient bien pénétrés, et en les faisant ensuite brûler jusqu'à ce que toute trace de matière organique disparaisse, l'oxyde de fer qui en résulte conserve la forme de la plante. *Annales des sciences naturelles.* Avril 1837.

(1) On a calculé que le Gange apporte chaque jour à l'Océan un volume de matières égal à celui de la plus grande des pyramides de l'Égypte.

avant à l'intérieur; de sorte que si l'homme ne pense pas à les arrêter, ces dunes couvrent les champs, les contrées entières, et l'action de l'air, de l'humidité, du temps, les solidifie ainsi que les végétaux et les animaux qu'elles surprirent dans leur invasion. Aux endroits où la côte est escarpée, le flot en venant battre, la mine au pied, et d'en haut s'écroulent d'énormes masses; le mouvement des vagues les use, les brise, et produit une plage plus déprimée.

Ainsi les fleuves et les torrents entraînent au fond des lacs des matières qui peuvent même les combler, et la mer remplit de limon les ports et les baies.

L'œuvre de ces seuls agents altéra l'aspect de beaucoup de pays, même depuis le dernier déluge, et des traces indubitables en apparaissent, qui confirment l'histoire et la tradition (1). La mer Noire, postérieurement aux temps historiques, s'est mise en communication avec le Bosphore de Thrace et la mer Caspienne; celle-ci et le lac Aral communiquaient entre eux; et la mer du Nord s'avançait dans le continent jusque dans leur voisinage. Les sables salés, si fréquents en Asie, en Afrique, et dans l'Europe orientale, prouvent que la Méditerranée occupait un beaucoup plus vaste espace, ou s'étendait ailleurs (2). Il est probable que les monts Ourals s'élevaient comme une grande île (3), tandis que, au contraire, ceux de l'Océanie s'attachaient à l'Asie méridionale, à sa partie nord l'Amérique. Les Grecs conservaient mémoire d'un continent appelé Lettonia, qui occupait une grande partie de la mer Égée. La séparation violente des rocs de Calpé et d'Abyla, qui fit pénétrer la Méditerranée où verdoyaient des plaines populeuses, est un événement sym-

(1) Voyez, sur les changements de la superficie du globe, connus par l'histoire ou par la tradition, et dus par conséquent à des causes qui agissent encore de nos jours, les faits recueillis avec tant d'érudition consciencieuse par M. de Hof. Goettinguen, 1822-24, 2 vol. in-8°.

(2) Voyez HUMBOLDT et SCHUBARDT.

(3) L'affaissement d'une si grande partie de l'Asie, près les monts Ourals, est une des particularités les plus singulières observées par les derniers géographes. La mer Caspienne et le lac d'Aral se trouvent, le premier, à 50 toises au-dessous du niveau de l'Océan, et le second, à 31 toises, selon M. de Humboldt, qui évalue la superficie de cette vallée à 10,000 milles carrés allemands. Les provinces de Saratof sur le Volga, et d'Orenbourg au pied de l'Oural, quoique si éloignées de la mer Caspienne, sont à peine au niveau de l'Océan.

bolisé dans la fable d'Hercule. Pourquoi penser que la grande île Atlantique disparue ne fut qu'un rêve des prêtres égyptiens? Quel motif avaient-ils d'inventer un conte étranger au culte, à leurs idées, à leur intérêt (1)? Les traditions nous rappellent plusieurs déluges en Grèce, durant lesquels la Thessalie devait offrir un vaste lac qui s'écoula par le Pénée; la Béotie, au contraire, dut être inondée par les dégorgements du lac Copaï (2).

Si nous revenons à des souvenirs plus précis, c'est-à-dire plus rapprochés, au temps d'Homère on pouvait naviguer de l'île du Phare au lac Maréotide, qui avait cinquante milles d'étendue; Strabon, qui vécut neuf siècles après le poëte, ne lui en trouva plus que vingt; et depuis, les sables poussés par la mer et par le vent formèrent la langue de terre sur laquelle fut bâtie Alexandrie, obstruèrent la bouche du Nil la plus voisine, et firent disparaître ce lac (3). Ce fut pour cela que les prêtres égyptiens dirent à Hérodote qu'ils regardaient leur pays comme un don du Nil (4), et que le Delta était de formation récente. Dans Homère, en effet, il n'est pas fait mention de Memphis, mais seulement de Thèbes (5). Les principales bouches du Nil étaient la Pélusiaque et la Canopique, et la plage s'étendait en ligne directe de l'une à l'autre, au temps où Ptolémée traçait sa géographie; plus tard, le fleuve se jeta dans les bouches Bolbitine et Fatnitique, et la plage prit la forme d'un croissant. Rosette et Damiette, qui s'élevaient là sur la mer il y a mille ans, en sont distantes aujourd'hui de deux lieues. Le sol des bords du Nil s'exhausse en même temps qu'il se prolonge; ce qui fait que les monuments antiques gisent en grande partie sous terre.

Parmi les mille exemples que me fourniraient toutes les con-

(1) BORY DE SAINT-VINCENT, dans son *Essai sur les îles Fortunées*, prétend que l'Atlantide était composée par les îles Açores à son extrémité septentrionale, par celle de Madère et autres voisines à son extrémité orientale, par les îles Canaries au sud de Madère et par celles du Cap-Vert à son extrémité méridionale. Cette opinion avait été produite par Mentell, mais avec moins de précision. Voy. l'*Encyclopédie*, art. *Ile Atlantique*.

(2) Déluge d'Ogygès.

(3) Voyez un Mémoire de Dolomieu dans le *Journal de physique*, t. XLII, pag. 40. Selon lui, l'élévation dans le Delta égyptien par les alluvions est de deux pieds tous les 120 ans.

(4) HÉRODOTE, *Euterpe*, 5 et 15.

(5) L'observation est d'Aristote, liv. I, chap. 14 des Météores.

trées, je choisis ceux offerts par des pays sur l'histoire desquels nous devons porter une attention plus spéciale. Les alluvions du Nil ébranlent l'antiquité indéfinie à laquelle prétendent les Égyptiens. M. de Girardin (1) démontre en effet que le terrain des pays niliaques s'élève de vingt-six millimètres par an ; or celui sur lequel Thèbes est bâtie, étant d'une profondeur de six mètres, elle ne peut aspirer à plus de quarante-cinq siècles d'antiquité.

Ce qui arriva du Delta égyptien, se réalise également pour celui du Rhône, dont les embouchures, en dix-huit cents ans, se prolongèrent de neuf milles. Les plus belles cités de l'Éolide se voient couvertes par les atterrissements : Élée, Cumes, Pitane, percent à peine au-dessus des sables du Caïque qui comblèrent le port de Pitane et le golfe en avant d'Élée ; l'Hermus tardera peu à avoir fermé le golfe de Smyrne ; le Méandre a fait un lac de celui de Mitylène ; celui d'Éphèse fut encombré par le Caïstre (2). Que de changements en peu de siècles ! Ainsi, les dunes du golfe de Gascogne enterrèrent beaucoup de villages mentionnés sur les cartes du moyen âge, et menacent d'en recouvrir d'autres, n'avançant pas moins de soixante-douze pieds l'an, de sorte que dans vingt siècles elles auront gagné Bordeaux (3). M. de Lamartine (4) nous montrait naguère les bancs de sable rouge qui, mal contenus par la forêt de Fracardin, poussent en avant sur Beyrouth en Syrie. Denon (5) énumère combien de villages et de cités en Égypte furent envahis par les sables, depuis que l'inertie musulmane cessa d'y porter remède ; tout ce qui s'étend entre la chaîne libyque et la mer, en serait entièrement couvert, si le vice-roi actuel n'avait fait planter d'arbres à milliers les vallées sablonneuses. Bassora, au contraire, n'aura pas à attendre longtemps les flots qui ajouteront au golfe Persique ses plaines si florissantes dans un temps de magnifique civilisation.

N'avons-nous pas sous les yeux Venise conservant à grand'peine ses lagunes ? et Ravenne, éloignée de trois milles de la mer sur laquelle elle était assise, et Adria à dix-huit milles des

(1) Dissertation à l'Académie des sciences, 1818.
(2) TEXIER, Rapport au ministre de l'intérieur.
(3) Voir Mémoire de M. BRÉMOUTHIER sur la fixation des Dunes.
(4) *Souvenirs d'un voyage en Orient.*
(5) *Description de l'Egypte.*

flots auxquels elle a donné son nom? Il en est qui soutiennent que les monts Euganéens ont été des îles. Le Pô, qui coule renfermé dans des digues, a élevé son lit au-dessus des toits des maisons de Ferrare (1) : menace terrible, comme celle des fleuves de Hollande dont les eaux coulent jusqu'à trente pieds au-dessus de la plaine. A partir de 1604, le Pô a prolongé son lit dans la mer de six milles toises, et l'on ne pourra mettre obstacle à ses ravages qu'en lui ouvrant de nouveaux canaux dans les terrains qu'il a déposés. Dans la campagne de Rome, il semble que la mer battit les murs de Tarquinie; elle en est aujourd'hui distante d'une lieue : Trajan construisit à l'embouchure du Tibre un port qui est actuellement à deux mille deux cents mètres du rivage; et une tour, élevée sur la mer par Alexandre VII, en est à cinq cent cinquante-quatre.

Voilà une partie des changements apportés depuis les temps historiques par les seuls atterrissements et par les bancs de sable. Qui dira en outre l'effet de cinq cent cinquante-neuf volcans toujours embrasés (2)?

La nature cependant ne travaille pas seulement à détruire, elle forme encore à présent de nouvelles terres. Certaines eaux, au moyen de l'acide carbonique dont elles sont saturées, dissolvent les substances calcaires, puis les laissent se cristalliser en stalactites qui fournissent une digue aux terrains d'alluvion, formant ainsi des levées naturelles ; phénomène lent ailleurs, mais très-actif dans les mers équatoriales, où l'on dirait que, de même que la civilisation n'y fait que de naître, la nature n'a pas acquis encore le calme de nos climats. Des rameaux entrelacés de corail et d'autres zoophytes s'élancent de l'une à l'autre des montagnes sous-marines qui entourent les continents de l'Océanie, et réduisent le fond en bassins prompts à se remplir pour former des bancs et des îles nouvelles. Autour de

(1) PRONY, inspecteur général des ponts et chaussées, membre de l'Institut français, chargé, au temps du royaume d'Italie, d'étudier les remèdes à apporter aux dévastations du Pô, examina le déplacement du rivage de l'Adriatique à l'embouchure de ce fleuve.

(2) ARAGO, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, 1824, disait qu'il restait encore 163 volcans non éteints. Maintenant on en compte 22 en Europe, sans y comprendre l'Islande, 126 en Asie, 25 en Afrique, 204 en Amérique, et 282 dans l'Océanie.

l'île de Peel, et dans tout l'espace qui s'étend du pied de la Nouvelle-Zélande au nord des îles Sandwich, un œil exercé voit s'amonceler de telles masses de polypes, qu'elles rendent ces eaux très-dangereuses pour les gros vaisseaux. La mer en s'y brisant y dépose un sable calcaire qui en fait bientôt un terrain solide où le vent et les oiseaux portent des semences, et l'on voit bien vite des prés verdoyants où naguère roulaient les flots en fureur. Celui qui observe cet accroissement rapide, se reporte en imagination aux temps qui précédèrent l'existence de l'homme, et il croit qu'elle n'est pas encore finie cette journée dans laquelle le Créateur séparait le sec et l'humide (1).

Il n'est pas besoin de dire quelle force productrice déploie la nature dans les terrains nouveaux, tant à l'égard de la végétation vigoureuse dont ils se couvrent, que de la multiplication des animaux. Une de ces îles, où quelques naufragés anglais abordèrent en 1589, fut trouvée, en 1667, par les Hollandais, peuplée de douze mille personnes descendues de quatre mères seulement (2). Cent ans après la découverte de la Nouvelle-Espagne, y paissaient des troupeaux de soixante et dix et jusqu'à cent mille têtes de bétail, bien que les brebis n'y eussent été portées que par les Espagnols; les bêtes à cornes avaient multiplié de même (3). En Europe aussi, nous pouvons voir combien la végétation se montre vivace et fastueuse sur les laves récentes. Que devait-ce donc être quand l'écorce de notre globe venait d'être réduite à son état présent?

Mais, puisque nous parlons des terrains phlégréens de l'Ita-

(1) Charles Darwin vient de publier, cette année (1843), un ouvrage important sur la formation des îles et des récifs par les coraux, dans lequel on peut suivre l'admirable travail de ces petits animaux. Il y montre aussi que le fond des mers sous-tropicales s'affaisse ou s'est affaissé dans quelques endroits, tandis que dans d'autres il s'élève continuellement, ainsi que le prouvent les bancs de corail. Plusieurs de ceux-ci, dans les îles Sandwich, se trouvent fort au-dessus du niveau de la mer, quoiqu'ils n'aient pu être formés que sous l'eau. Les îles Philippines, Sumatra, Java, Tumba, Timor, Gilolo, Formose, Loo-Choo, s'élèvent et s'étendent incessamment. Aussi se joindront-elles un jour, d'un côté, à la péninsule de Malacca; de l'autre, aux côtes orientales de la Chine, et feront de cette mer une autre Méditerranée.

(2) Bullet, *Réponses critiques*, etc. Besançon, 1819, vol. III, pag. 45.

(3) Acosta, *Historia natural y moral des las Indias*. Barcelone, 1591, pag. 180.

lie, nous dirons un mot d'une observation que l'Anglais Brydone, l'un de ces étrangers qui abusent trop souvent de la confiance hospitalière des Italiens, attribua, non sans quelque retentissement, au chanoine Recupero. Il écrivit (1) que ce dernier, en creusant près de Jaci-Reale en Sicile, avait trouvé sept bancs de laves, alternés avec une couche épaisse d'humus; et comme il faut deux mille ans pour que celui-ci se superpose à la lave, il en concluait que cette montagne ne devait pas compter moins de cent quarante-neuf siècles.

Mais des savants d'une autre portée et d'une autre expérience prouvèrent d'abord qu'on ne peut, à aucune condition, déterminer en combien de temps l'humus se forme sur la lave, puisque l'on en voit quelques-unes, de date ancienne, entièrement nues; que celle vomie par l'Etna, en 1536, est aride et noire, tandis que celle de 1636 est couverte d'arbres et de vignes; puisque, enfin, des veines de bonne terre alternent avec les six couches de lave accumulées sur Herculanum, dont la destruction remonte à une époque bien connue de tous (2). Mais le fait lui-même s'évanouit, quand Dolomieu constata qu'aucune couche végétale ne se trouvait interposée dans les laves de Jaci (3).

Sans remonter donc à des milliers de siècles, les causes énumérées peuvent rendre raison des changements opérés sur la terre, même depuis que l'homme y fut transporté (4); depuis qu'ont cessé les violentes agitations qui, à l'aube du grand jour de la création, bouleversaient la superficie de notre planète, comme elles le font aujourd'hui dans la lune, et qui sont indiquées historiquement dans le déluge de Noé et dans le Chérubin à l'épée flamboyante.

Les arguments firent aussi défaut à ceux qui citèrent certaines œuvres humaines comme étant de beaucoup plus haute antiquité que ne le comportait la tradition de Moïse. Si quelqu'un

(1) *Voyage en Sicile et à Malte*. Londres, 1773.

(2) Smith, *Mémoire sur la Sicile et ses îles*. Londres, 1821. Il avait été envoyé explorer ces pays par le gouvernement anglais. Hamilton, *Transact. philos.*, vol. LXI, pag. 7.

(3) *Mémoire sur les îles Ponces*. Paris, 1788, pag. 471.

(4) *Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis*. Genèse, c. II.

a soutenu que les mines de fer de l'île d'Elbe devaient avoir été exploitées depuis quarante mille ans au moins, d'autres (1) établirent sur de meilleurs fondements, que cinq mille ans suffisaient pour les mettre dans l'état actuel, en supposant que les anciens en tirassent à peine un quart du métal qu'on en extrait aujourd'hui ; mais qui ne voit ce qu'il fallut de fer aux Romains pour vaincre et enchaîner le monde ?

Lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, le général Desaix, poursuivant l'armée en déroute de Mourad-Bey, aperçut d'abord un zodiaque sculpté en relief dans le temple de Denderah (Tentyris). On en trouva un autre à Esné (Latopolis) avec les mêmes signes dont nous nous servons aujourd'hui, mais autrement distribués. L'analyse, tant vantée par les philosophes du dernier siècle, supposa que cette ordonnance spéciale ne retraçait pas des combinaisons astrologiques ou une époque quelconque très-éloignée, mais véritablement l'état du ciel au temps où furent élevés les édifices dans lesquels se trouvent ces planisphères : état qui dépend de la pression des équinoxes, par laquelle les colures accomplissent le tour du zodiaque en vingt-six mille ans.

Partant de cette supposition, Burkhardt démontra que le temple de Denderah comptait au moins quatre mille ans. Nouet le fit remonter à deux mille deux ans avant Jésus-Christ ; Jollois et Devilliers, qui y consacrèrent des études plus approfondies, le reportèrent à deux mille six cent dix ans ; Latreille, à deux mille deux cent cinquante ans avant notre ère. La division des deux zodiaques étant différente, celui d'Esné devait avoir trois mille ans de plus (2).

Il est vrai que, contemporainement, d'autres astronomes et antiquaires, parmi lesquels j'aime à compter d'illustres Italiens, plaçaient le premier de ces zodiaques entre la cent trente-huitième et la douzième année avant Jésus-Christ ; mais si l'on est surpris de voir avec combien d'érudition et d'opiniâtreté soutenaient des opinions si disparates les savants déjà cités, ainsi qu'Hamilton, Rhode, Sannier, Lelorrain, Biot, Paravey, on doit l'être

(1) De Fortia d'Urbain, *Histoire de la Chine avant le déluge d'Ogygès*, pag. 33.

(2) Grobert, *Description des pyramides de Gizé*, pag. 117. — Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, t. III, pag. 328-336.

bien davantage que Dupuis et ses disciples aient édifié sur un point aussi controversé leur tour de Babel, du haut de laquelle ils prétendaient faire la guerre au ciel.

Survint cependant quelqu'un pour songer à lire les inscriptions qui s'y trouvaient et à comparer les styles, et il reconnut que le temple de Denderah avait été consacré à la santé de Tibère, et sur leur très-antique planisphère on lut le titre d'*Autocrator*, se rapportant probablement à Néron. A Esné, une colonne, précisément du même style que le zodiaque, laissa lire la date de la dixième année du règne d'Antonin, c'est-à-dire de 147 après Jésus-Christ (1).

Ainsi Champollion écrivait, en 1829, du temple d'Esné: « Je me suis convaincu par une étude spéciale que ce monu« ment, considéré, par suite de simples conjectures fondées sur « un système particulier d'interpréter le zodiaque de la voûte, « comme le monument le plus ancien de l'Égypte, était le plus « moderne de tous..... L'époque du pronaos d'Esné demeure « incontestablement fixée au règne de Claude. Ses sculptures « vont jusqu'à Caracalla, et de ce nombre est le fameux zodiaque « sur lequel on a tant discuté (2). »

Mais vous ne vous fiez peut-être pas à la confrontation des styles, vous ne voulez pas vous en rapporter au système de Champollion. Eh bien, Caillaud, dans son récent voyage en Nubie, rapporta une cuisse de momie dont l'inscription grecque indiquait la dix-neuvième année du règne de Trajan, 116 après J. C., et sur laquelle était peint un zodiaque distribué précisément comme celui de Denderah, qui ne saurait plus être considéré que comme un thème astrologique.

Notions astronomiques.

D'autres, déployant un appareil de savoir peu commun,

(1) E. G. Visconti, dans la traduction d'Hérodote par Larcher, vol. II, pag. 570. — Dom. Terta, *Sur deux zodiaques récemment découverts en Égypte*. Rome, 1802, pag. 34.

(2) Voy. aussi De Guignes, *sur les zodiaques orientaux*, dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres, t. XLVII. — Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*. Le planisphère de Denderah a été déposé à la Bibliothèque royale de Paris par M. Lelorrain, qui eut bien de la peine à obtenir la permission de le détacher de la voûte où il se trouvait enchâssé. MM. Letronne et Biot, par leurs prochaines discussions à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1843), vont bientôt porter une lumière nouvelle sur cet important sujet.

et dès lors difficiles à prendre en défaut, entreprirent de démontrer l'antiquité des hommes par les connaissances qu'ils possédèrent en diverses sciences, et principalement en astronomie. Cette dernière requiert un état de société tranquille et une doctrine précédente, un long cours d'observations. Si donc nous la trouvons déjà avancée chez quelque nation, nous sommes en droit de conclure que celle-ci est d'une très-grande antiquité.

Les Égyptiens avaient fait leur année de 365 jours précisément; et, bien qu'ils s'aperçussent qu'elle différait de la durée naturelle, ils voulurent la conserver par certains motifs de superstition (1). Ayant besoin toutefois de connaître avec certitude l'année naturelle, afin de déterminer exactement le solstice, à partir duquel commence la crue du Nil, ils cherchèrent quelque étoile qui correspondît avec le soleil à cette époque; imitant en cela d'autres peuples anciens qui notèrent le lever et le coucher héliaque des astres.

L'apparition de Syrius, ou *Sothis*, comme ils le nommaient, brillante étoile qui devait attirer leurs regards, coïncidait dans ce temps, à peu de chose près, avec le solstice. Supposant dès lors que la période de son lever héliaque eût la durée d'une année tropicale, et évaluant celle-ci de 365 jours et un quart, ils imaginèrent un cycle, à la fin duquel l'année tropicale et l'année solaire recommençaient leur cours le même jour. Ce cycle, d'après ces suppositions peu exactes, était de 1461 années sacrées, et de 1460 années de Syrius.

Ils partirent donc d'une année civile dont le premier jour aurait été celui du lever héliaque de Syrius. Comme nous savons (2) que l'une de ces *années sothiaques* ou grandes années fut la 138e avant J. C., nous calculons celles qui précédèrent 1322 et 2782 avant J. C.

Pour peu qu'on ait quelque teinture d'astronomie, on sait que la précession des équinoxes dérange la correspondance entre l'année tropicale et la sidérale, c'est-à-dire entre la position du soleil et les étoiles de l'écliptique; que, de plus, l'année héliaque d'une

(1) Elles sont énumérées par GEMINUS, contemporain de Cicéron, publiées par Halma, au bas du texte de Ptolémée, p. 43.

(2) DE CENSORINO, *De die natali*, etc., XVIII, XIX.

Voy. IDELER, *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens.*

étoile diffère de la sidérale en raison de la latitude des lieux d'où elle est observée. Cependant, par un singulier concours de positions, sous le parallèle de la haute Égypte, durant plusieurs siècles, l'année de Syrius fut presque exactement de 365 jours un quart; de telle sorte que son lever héliaque eut lieu le 20 juillet, tant en 1322 qu'en 138 avant J. C. On fit un grand mérite aux Égyptiens d'avoir découvert ce fait, en affirmant que puisqu'il ne s'effectuait que tous les 1460 ans, il avait fallu des centaines de siècles d'observations pour en acquérir la certitude.

Mais des astronomes célèbres attribuèrent à un pur hasard la détermination de durée de l'année héliaque, en l'identifiant par ignorance avec celle de l'année tropicale (1). En effet, des observations plus scrupuleuses auraient démontré purement temporaire la coïncidence du lever de cet astre avec la crue du Nil, et on se serait appliqué à rechercher la période plus précise de la concordance de l'année sacrée avec la tropicale, période qui se serait trouvée, non de 1461, mais de 1508 années sacrées (2).

Qu'on nous pardonne d'insister sur ce point, quand les œuvres de Bailly, de Volney, de Dupuy, sont dans les mains de tout le monde, et tous les jours prônées par des gens qui manquent précisément de connaissances pour les réfuter. Il est bien différent de dire que des peuples placés dans d'immenses plaines aient contemplé le ciel, admiré ses mouvements et enregistré des éclipses, ou de prétendre que cette multitude d'observations sans but, sans ensemble, sans précision, ait tendu à trouver les lois constantes du ciel, les rapports entre des phénomènes compliqués; car cela seul nécessite une étude longue et attentive, aidée du calcul et de la géométrie, d'instruments de physique, de mesures exactes du temps; enfin, de tout le cortége d'une civilisation adulte. Ce premier pas a pu être fait par les Chaldéens, par les Égyptiens et par les Chinois; mais la science progressive ne naquit que quand les Grecs surent l'arracher du sanctuaire. Lorsqu'on se rappelle que parmi ceux-ci Pythagore trouva les propriétés du carré de l'hypoténuse; Thalès, la mesure des angles et les lignes proportionnelles:

(1) NOUET sur VOLNEY, *Recherches*, t. III. — DELAMBRE, *Abrégé d'Astronomie*, p. 217; et la note à la page 3 de l'*Histoire de l'Astronomie au moyen âge*. — Rapport sur le Mémoire de M. PARAVEY sur la sphère, titre VIII, des *Nouvelles annales des voyages*.

(2) LAPLACE, *Système des mondes*, 3e édit., p. 17. *Annuaire* de 1818.

lorsqu'on a vu comme le grand Hipparque avança en tâtonnant dans ses découvertes, et comme Soxigène, élevé dans toute la science d'Alexandrie, ne put suggérer, pour la précision du calendrier Julien, que la correction d'une année bissextile tous les quatre ans ordinaires, on ne croira pas tant au savoir des maîtres de tels disciples; on pourra faire alors la distinction requise entre l'admiration pour un spectacle sublime au delà de toute expression, et le calcul précis de ses révolutions. Le fondement que Bailly (1) faisait sur les très-longues éphémérides des Chaldéens et des Indiens, ne résista pas à la critique, qui démontra leurs supputations rétrogrades et erronées. Les tables indiennes de Tirvalour, dont il faisait tant de cas, ne durent pas remonter au delà de 1281 après J. C., et quelques-uns soutinrent que le Souria-Siddanta, que les Brahmines prétendent révélé depuis 20 millions d'années, n'avait pas huit siècles d'existence (2).

Les Brahmines possèdent pourtant d'étonnantes formules pour calculer les éclipses, qu'on ne sait à quelle époque de leur histoire assigner. Les Chinois connurent la position précise des solstices; la période luni-solaire fut très-usitée chez des peuples de l'antiquité la plus reculée; mais ils unissaient à des connaissances si remarquables des erreurs si grossières, des pratiques si matérielles, une telle ignorance des principes généraux (3), qu'ils ressemblaient au sauvage à qui l'on aurait appris à monter une pendule sans qu'il en connût les ressorts et le mécanisme. Ces connaissances écartent donc d'un côté l'idée que l'homme ait eu à s'élever de la condition de la brute, puisque son enfance abonde de tant de savoir; d'autre part, elles nous conduisent à supposer une immense lumière dispensée d'abord aux premiers humains, puis obscurcie plus ou moins par le laps des ans et par les erreurs qui s'y mêlèrent.

De ce souvenir d'un âge meilleur naquit peut-être chez l'homme, Prétentions à l'antiquité

(1) *Histoire de l'astronomie.* La comparer avec celle plus récente et plus exacte de DELAMBRE.

(2) LAPLACE, *Exposé du système des mondes*, p. 330. — DAVIS, *Sur les calculs astronomiques des Indiens*, Mémoires de Calcutta, t. II, p. 225; t. VIII, p. 195. — BENTLEY, *Sur l'antiquité du Souria-Siddanta et sur les systèmes astronomiques des Égyptiens.*

(3) Voy. au présent ouvrage le livre II, chap. XIX, où nous parlons de la science des plus anciens peuples.

singulier mélange d'éphémère et d'éternel, cette disposition commune qui fait que, ne vivant qu'un jour, il cherche à rattacher son existence passagère à celle de ses aïeux dans la longue série des temps. De là ces milliers de siècles accumulés sur l'époque primitive par l'imagination orientale. A en croire les Chaldéens, ils conservaient les observations astronomiques de 40,000 ans avant Alexandre, et ils comptaient avant le déluge, dix générations de rois ayant duré cent vingt *Sari* de 3,600 ans chacune. Les Brahmines comptent 300,000,000 d'années, 2,500,000 les Japonais, quelque peu moins les Chinois, 100,000 ans les Perses, 34,000 les Égyptiens, 30,000 les Phéniciens, 12,000 les Étrusques.

Mais des savants fort recommandables (1) ont démontré que ces chiffres représentaient des cycles astronomiques multiples de 13, 19, 52, 60, 72, 360, 1440, et d'autres périodes, au retour desquelles l'imagination associa l'idée d'un renouvellement de la matière, supposée indestructible, en attribuant à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps.

Pour en citer un exemple, Syncelle donne une chronologie égyptienne de 36,525 ans depuis le règne du Soleil jusqu'à celui de Nectanebo, 15 ans avant Alexandre le Grand. Or, une telle période n'est que celle du retour du point équinoxial au premier degré de la constellation d'Ariès. Des instruments exacts nous ont appris que celle-ci revient après 25,868 années; mais les Égyptiens divisaient le zodiaque en 365 degrés, et supposaient que l'équinoxe, rétrogradant d'un degré chaque siècle, accomplissait son entière révolution en 36,500 ans. Comme leur année était, en outre, d'un quart de jour plus courte que la véritable année solaire, ils ajoutèrent à ce chiffre le quart de 36,500 jours, c'est-à-dire 25 ans, qui complétèrent les 36,525 indiqués pour l'âge du monde.

Des recherches ingénieuses du même genre rendent raison des milliers de siècles comptés par d'autres peuples.

Joignez à cela que ces espaces de temps imaginaires ne sont remplis que de chimères : on y place le règne du Soleil, celui des planètes, des dieux; ce qui démontre qu'ils appartenaient aux

(1) LEGENTIL, *Voyage dans les Indes*, t. I, p. 235. — BAILLY, *Astr. ind.*, p. 110, 112. — *Hist. de l'astron. ancienne*, p. 76. — DUPUIS, *Origine des cultes*, tom. III, p. 146. — HERMANN, *Mythologie der Griechen*, tom. II, p. 332.

songes de la mythologie ou aux figures du symbole, non pas à la réalité de l'histoire. Les Égyptiens font régner d'abord le dieu Phta, puis durant 30,000 ans le Soleil, et après lui Saturne et douze dieux, avant qu'apparaissent les demi-dieux et les hommes.

Selon les Parsis, les anges de la lumière dominèrent sans ennemis pendant 3,000 ans ; autant s'écoulèrent avant que naquît le taureau monstrueux dont furent engendrées les diverses créatures, et, après elles, Métis et Métisse (*homme* et *femme*). Pour les Thibétains, le règne des Lah (*génies*) remonte à l'infini ; suit une ère de 80,000 ans, puis une de 40,000, une de 20,000, une de 10 ans à peine, à laquelle succéda une autre de 80,000 ; toutes peuplées d'êtres allégoriques, tels que chez d'autres nations les règnes de Laurus (*la lumière*), d'Uranus (*le ciel*), de Gea (*la terre*), d'Hélios (*le soleil*). Il faut donc y voir les rêves d'imaginations exaltées et vaniteuses, où bien des périodes astronomiques.

On trouvera au contraire l'histoire très-récente chez tous les peuples : les temps certains n'y commencent que postérieurement à Abraham. Je ne citerai pas les Européens actuels, dont les traditions ne sont que d'hier ; mais les Grecs, malgré leur vanité, avouent avoir appris à écrire des Phéniciens il y a environ 34 siècles. Avant Cyrus, l'histoire de l'Asie n'est qu'un tissu de fables. Hérodote, premier historien humain, vécut au temps de Néhémie et de Malachie, derniers des prophètes, il y a maintenant 2,300 ans, et il s'appuie du témoignage d'écrivains qui lui sont à peine antérieurs d'un siècle (1). Le poëte classique le plus ancien florissait il y a environ 2,700 ans. Bérose écrivit sous Seleucus Nicanor ; Hiéronime sous Antiochus Soter ; Manéthon sous Ptolémée Philadelphe, trois siècles avant J. C. Sanchoniathon ne fut connu que deux siècles avant notre ère, et ses antiquités ne sont remplies que de fables et de théogonies. Klaproth a démontré combien étaient de fraîche date les historiens de l'Asie (2).

(1) Cadmus, Phérécide, Aristée de Proconnèse, Acusilaus, Hécatée de Milo, Charon de Lampsaque, etc. — Voy. VOLFF, *De Historia Græc.*, I, et le IVe livre d'Hérodote.

(2) *Essai sur l'autorité des historiens de l'Asie.* Dans ses mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philosophiques sur les peuples de l'Orient (Paris, 1826), il divise l'histoire ancienne en mytho-

S'il en est ainsi, quelle foi mériteront-ils quand ils font défiler devant nous une interminable série de siècles? Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que toutes les traditions, dans la variété infinie de leurs fictions, viennent à s'accorder lorsqu'elles approchent des époques indiquées par Moïse. Il sortit d'Égypte vers 1500, et aux environs de cette époque ont lieu les émigrations dont la Grèce reçut sa population et sa culture (1); la Grèce, qui avoue que rien n'est plus ancien que Japhet. Les Indiens n'ont pas de chronologie; mais Aboumazar, qui vivait à la cour d'Almamoun de 813 à 833 avant J. C, qui habita la Perse et Balk, et étudia particulièrement l'histoire de ces pays, dit qu'ils comptaient 3,725 ans de son temps au déluge, avec lequel commence le *caliioug*, c'est-à-dire l'âge actuel du monde (2). Les empires chaldéen, chinois, égyptien, bien que divers en tant de choses, s'accordent sur ces quatre milliers d'années environ depuis le déluge. Les Chinois, qui prétendent à une si haute antiquité, se contentent de conjectures jusqu'à l'an 722 avant J. C., et les plus loyaux parmi eux regardent comme des fictions allégoriques tout ce qui est antérieur à *Fo-hi*. Le *Schiu-King*, le plus ancien de leurs livres canoniques, fut trouvé ou plutôt remis en lumière seulement

logie, histoire incertaine, et histoire véritable, et il prouve que celle-ci commence :

Pour les Chinois, au	IXe siècle	avant J. C.
Japonais,	VII	
Géorgiens,	III	
Arméniens,	II	
Thibétains,	I	après J. C.
Persans,	III	
Arabes,	V	
Indiens et Mongols,	XII	
Turcs,	XIV	

Il faut cependant tenir compte du discours dont L. C. F. Petit-Radel fait précéder son *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce* (Paris, 1827). Il y défend l'autorité des premiers historiens grecs.

(1) Selon Usserius, Cécrops vint de l'Égypte à Athènes vers l'an 1556 avant J. C.; Deucalion s'établit sur le Parnasse vers l'an 1548; Cadmus arriva de la Phénicie à Thèbes vers l'an 1493; Danaüs à Argos, vers l'an 1485; Dardanus dans l'Hellespont, vers l'an 1449; Inachus remonte à l'an 1856 ou 1823; Ogygès à l'an 1796. Varron place le déluge d'Ogygès 400 ans avant Inachus, ce qui le confondrait avec le déluge de Noé.

(2) Voy. Bentley, *Mémoires de Calcutta*, vol. VIII, p. 226.

176 ans avant J. C. Il montre d'abord Yao régnant d'accord avec les monts de son empire, et donnant ainsi ses ordres à ses serviteurs *Hi* et *Ho* : « Allez et observez les étoiles; déterminez le cours du soleil; divisez l'année. » Il construit des aqueducs, règle le culte et les hiérarchies sociales, invente la première métaphysique de l'Y, c'est-à-dire comment 4 et 8 furent formés par 1 et 2; il appartient en somme aux êtres symboliques, et toutefois il n'est que de 4170, ou, selon d'autres, de 2,357 ans plus ancien que nous (1).

CHAPITRE III.

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

La sincérité du récit de Moïse, qui ne donne à l'homme que de 7 à 8,000 ans, demeure donc confirmée par les progrès des sciences. Mais quelques-uns ne s'en élevèrent contre lui qu'avec plus de hardiesse, niant que l'homme ait été créé tel qu'il est, et supposant plus volontiers que toutes les choses visibles sortirent d'un germe unique qui alla se développant de plus en plus, en devenant, de matière brute qu'il était, matière organique, puis matière animale. Il se distingua par degrés en espèces diverses; à chaque catastrophe de la terre il monta à un degré plus élevé, jusqu'à ce qu'il devînt homme dans son état présent; état dans lequel d'autres espèces le précédèrent, où d'autres, actuellement inférieures, se hâtent de le rejoindre et de le supplanter. Perfectionnement successif de l'espèce.

Pour laisser de côté ceux qui ne sont que des déclamateurs, Lamark soutint, il n'y a pas longtemps, avec un grand appareil scientifique, que l'homme dérivait du singe (2). Il cherche à démontrer par l'anatomie et par la physiologie, en comparant l'animal avec les divers aspects du fœtus humain, le passage successif des degrés

(1) Voy. le *Schiu-King*, Paris, 1770, et la préface de Prémare sur les temps antérieurs à ceux dont il y est question.

(2) J. B. LAMARK, *Philosophie zoologique, ou exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux*, Paris, 1830. Il faut le comparer avec STEPHENS, *Anthropologie*, t. II, p. 6; et avec LYELL, *Principes de géologie*, qui le réfute.

les plus bas aux supérieurs, jusqu'à ce que l'orang-outang d'Angola désapprît à ramper et marchât droit sur deux pattes : alors celles de derrière devinrent des pieds, et des mains celles de devant. Le besoin de cueillir des fruits et de combattre une fois cessé, son museau se raccourcit, sa grimace devient sourire, et le voilà fait homme. Les prérogatives de l'esprit humain ne sont que l'extension des facultés de la brute, diverses seulement dans la quantité et dépendantes de l'organisation.

Avec ce système, le point capital de la question n'est pas résolu, il n'est que tourné : car, si Dieu n'a pas créé l'homme, qui créa ce premier germe et le terrain sur lequel il leva, et les atomes dont il fut composé? Puis, comment expliquer le phénomène de la vie? Entre la matière la mieux façonnée et l'animal le plus grossier, n'y a-t-il pas un abîme non moins immense qu'une nouvelle création? et le passage de la bête brute à l'être raisonnable peut-il s'effectuer jamais par des révolutions naturelles? Des siècles se sont écoulés depuis qu'on étudie les espèces vivantes sur cette terre; les tombes d'Égypte sont des musées d'histoire naturelle qui nous conservent les squelettes de multitudes d'animaux, qui depuis 4,000 ans n'ont varié en rien des crocodiles, des ibis, des ichneumons d'aujourd'hui. Que dire d'ailleurs de la perfectibilité intellectuelle et morale de l'homme, qui seule suffit à le distinguer de tout le reste de la création?

Unité de la race humaine.

Que si ce germe se fût développé spontanément, en raison de la prodigieuse fécondité de la nature pour les autres espèces, des variétés infinies et sensibles devraient se rencontrer parmi les hommes, comme il arrive dans les œuvres du hasard; mais, au contraire, les choses qui semblent au premier abord les différencier davantage, les caractères physiologiques et le langage, en démontrent l'unité.

On a parlé de beaucoup de monstres humains, de l'ourang-kubub, de l'ourang-guhu des bois de Bornéo et de Sumatra; mais, comme les hommes auxquels on attribuait une queue, ils se sont évanouis au flambeau de la critique (1). Il en a été de même des nains de Madagascar, des hermaphrodites des Florides, et des autres fables sur les Albinos, les Dodoniens, les Patagons et les Hottentots. Le commerce entre l'homme et la femelle du singe

(1) BLUMENBACH, *De generis humani varietate.*

qu'on avait affirmé fécond, fut également reconnu un conte; tandis que, selon la physiologie naturelle elle-même, la fécondité de l'union entre toutes les espèces et toutes les couleurs humaines démontre que le Mongol, et le Malais, et le pauvre nègre, sont également nos frères. Ah! nous ne rencontrerons que trop, en avançant dans l'histoire, des faits et des moments de la vie des peuples, qui nous apprendront jusqu'à quel point de dégradation peut descendre l'homme abandonné à ses passions.

C'est donc une dénomination impropre que celle de races humaines, qui semblerait indiquer une provenance diverse, quand l'homme, dans ses différentes espèces, n'a fait que se mettre en harmonie avec la nature. Le Mongol et le Kalmouk vivent avec le cheval et avec leurs troupeaux dans d'immenses plaines, sans un arbre, sans une source, et où la rosée seule vient raviver l'herbe desséchée; leurs formes aiguës et rudes s'adaptent bien à leurs landes et à leurs montagnes. Le Kalmouk indolent reste encore assis des jours entiers les yeux fixés sur un ciel toujours serein, et au moindre bruit il tend l'oreille vers l'espace où n'arrive pas son regard. Le Mongol, dans son pays, est ce qu'il était il y a des milliers d'années; expatrié, il a changé à ne plus être reconnaissable. L'Arabe, libre, sobre, léger à la course, cavalier infatigable, archer excellent, fidèle à sa parole, hôte généreux, est en harmonie avec son désert comme le Lapon avec ses glaces, l'Italien et le Grec avec le sourire de leur climat.

Quand on parle de climat, on n'y rattache généralement d'autre distinction que celle des zones; celles-ci toutefois ne sont pas assez déterminées et ne produisent pas des effets égaux sur les deux hémisphères : de plus, les conditions varient aussi entre des pays contigus et produisent des températures très-différentes; les corps même y sont diversement aptes à recevoir ou à repousser la chaleur. Ajoutez à cela le magnétisme et l'électricité, cette vie de la matière, dont les mystères paraissent près de se révéler; ajoutez-y l'évaporation des diverses substances, les vents, les maladies endémiques, toutes choses qui modifient le physique de l'homme, comme le modifient l'action mutuelle de la mer et de la terre, la qualité des aliments, le mode de culture. Les Germains de Tacite, en se civilisant, cessèrent de constituer une race distincte, telle que la faisaient les anciens, et perdirent leur énorme stature, tandis que les Portugais, au centre des colonies du Cap,

devinrent des géants. Quelle diversité d'aspect entre le Lapon et le Hongrois ! et pourtant leur langage atteste qu'ils eurent une souche commune.

Il se présente dans la race humaine des variétés individuelles et des monstruosités que chacun peut avoir vues, sans qu'il soit nécessaire d'en rappeler une multitude des plus bizarres dont on a conservé mémoire. Celles-ci se propagent assez souvent, et pour ne rien dire de certaines beautés ou imperfections héréditaires, on connaît des familles à six doigts, et l'Anglais porc-épic qui transmit cette difformité à sa descendance. Combien plus facilement cette transmission ne se produirait-elle pas si les familles vivaient isolées ! Toutes ces causes peuvent donc altérer les individus, et l'altération se perpétuer dans leur descendance.

Cette science des races est cependant encore à peine créée. Il paraît que les anciens distinguaient de la nôtre l'Éthiopique, la Thrace ou Mongole, et la Scythique ou Germaine; mais ils ne déduisaient les variétés que de la teinte de la peau et de la couleur des cheveux. Cette distinction fut, avec raison, trouvée insuffisante et fautive; divers systèmes furent proposés pour classifier l'espèce humaine. En premier, le gouverneur Pownall suggéra d'observer les conformations du crâne (1); ce que Camper réduisit en science (2), en prenant pour criterium l'angle facial. En envisageant le crâne de profil, on tire une ligne de l'ouverture des yeux à la base des narines, et une autre du point proéminent du front à l'extrémité de la mâchoire supérieure où les dents sont implantées : l'ouverture diverse de l'angle qui en résulte distingue les races. Il s'ouvre chez le Babouin de 58 degrés, de 60 environ chez le Nègre et le Kalmouk, d'à peu près 80 chez l'Européen (3).

Classification de Blumenback.

Mais l'étude la plus diligente sur la variété des races est due à Blumenbach, qui recueillit une infinité de crânes et fixa les classes d'après leur forme, d'après la couleur des cheveux, de la peau et de l'iris. Il observe le crâne de haut en bas, où il présente une forme ovale, régulière à la nuque, raboteuse vers la partie anté-

(1) *Nouvelle collection des voyages.* Londres, 1763, t. II, p. 73.

(2) PIERRE CAMPER, *Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes des différents pays.* Utrecht, 1791.

(3) Les Grecs s'étaient aperçus de cette différence. Dans leurs statues, ils l'ouvraient de 95 à 100, pour indiquer le plus grand degré d'intelligence.

rieure, de laquelle s'avancent, plus ou moins saillants, le front, les os du nez et les mâchoires, en offrant plus ou moins ouvert le zygoma, ou l'arc, ainsi appelé, qui joint les os de la joue à ceux de la mâchoire.

Cet examen lui fait ranger les hommes en trois classes : la *Caucasienne*, centrale, blanche ; l'*Éthiopique*, noire ; la *Mongolique*, jaune. La *Malaise*, brune foncée, n'est qu'une nuance entre les deux premières, ainsi que l'*Américaine*, cuivrée, entre les deux dernières. A la première appartiennent les Européens (excepté les Lapons, les Finlandais et les Hongrois), l'Asie occidentale y compris l'Arabie et la Perse jusqu'au fleuve Obi, les rives de la mer Caspienne et du Gange, et l'Afrique septentrionale. Le reste de l'Afrique appartient à l'espèce nègre. A la Mongolique, les autres habitants de l'Asie, les trois peuples d'Europe exclus de la Caucasienne, et les Esquimaux de l'Amérique septentrionale. La Malaise comprend les natifs de Malacca, de l'Australie et de la Polynésie, dits tribus papouanes, l'Américaine et tous les indigènes du nouveau monde, moins les Esquimaux (1).

(1) Voici le tableau des classifications les plus récentes, selon Bory de Saint-Vincent (*Dict. class. d'hist. natur.*, t. VIII. Paris, 1835) :

† LÉIOTRIQUES, *aux cheveux lisses*.

* De l'ancien continent.

Ire espèce. — JAPHÉTIQUE.

A. *Gens togata*, — portant toujours des habits longs, et devenant chauves du front.

a. Race *Caucasienne* (occidentale).

b. Race *Pélasgienne* (méridionale).

B. *Gens braccata*, — dont toutes les variétés adoptèrent des vêtements courts, et deviennent chauves du sinciput.

c. Race *Celtique* (occidentale).

d. Race *Germanique* (septentrionale).

1re variété. — *Teutonique*.

2e variété. — *Esclavonne*.

IIe espèce. — ARABIQUE.

a. Race *Atlantique* (occidentale).

b. Race *Adamique* (orientale).

IIIe espèce. — INDIENNE.

IVe espèce. — SCYTHIQUE.

Ve espèce. — CHINOISE.

** Communes à l'ancien et au nouveau continent.

VIe espèce. — HYPERBORÉENNE.

Mais plus la science va en avant, plus elle trouve la nature simple dans ses moyens : et de même que les récentes découvertes de

VII[e] espèce. — NEPTUNIENNE.
a. Race *Malaise* (orientale).
b. Race *Océanique* (occidentale).
c. Race *Japonaise* (intermédiaire).
VIII[e] espèce. — AUSTRALASIENNE.

*** Propres au nouveau continent.

IX[e] espèce. — COLOMBIENNE.
X[e] espèce. — AMÉRICAINE.
XI[e] espèce. — PATAGONE.

†† ELLOTRIQUES, *aux cheveux crépus*.

XII[e] espèce. — ÉTHIOPIENNE.
XIII[e] espèce. — CAFFRE.
XIV[e] espèce. — MÉLANIENNE.

††† HOMMES MONSTRUEUX.

a. *Crétins.*
b. *Albinos.*

Selon DESMOULINS (*Hist. nat. des races hum.*, 1826) :

I[re] espèce. — SCYTHIQUE.
a. Race *Indo-Germaine.*
b. Race *Finnoise.*
c. Race *Turque.*
II[e] espèce. — CAUCASIENNE.
III[e] espèce. — SÉMITIQUE.
a. Race *Arabe.*
b. Race *Étrusco-Pélasgienne.*
c. Race *Celtique.*
IV[e] espèce. — ATLANTIQUE.
V[e] espèce. — INDIENNE.
VI[e] espèce. — MONGOLIQUE.
a. Race *Indo-Chinoise.*
b. Race *Mongole.*
c. Race *Hyperboréenne.*
VII[e] espèce. — KOURILIENNE.
VIII[e] espèce. — ÉTHIOPIENNE.
IX[e] espèce. — EURO-AFRICAINE. — Nègres de Mozambique, Caffres, etc.
X[e] espèce. — AUSTRO-AFRICAINE.
a. Race *Hottentote.*
b. Race *Bosjemanne.*
XI[e] espèce. — MALAISE OU OCÉANIQUE.
1. *Caroliniens.*
2. *Dajaki et Béadjous de Borneo, et plusieurs Araforas et Alfourous des Moluques.*
3. *Javasiens, Sumatriens, Timoriens et Malais.*

umboldt, Bonpland, Pursh, Brown, donnèrent à De Candolle
atière suffisante pour une distribution géographique des plantes

4. *Polynésiens.*
5. *Ovis de Madagascar.*

XIIe espèce. — PAPOUANE.

XIIIe espèce. — NÉGRO-OCÉANIQUE.

1. *Moïs* ou *Moïées de la Cochinchine.*
2. *Samangs, Dajaks*, etc., *des montagnes de Malacca.*
3. *Peuples de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Calédonie et de l'archipel du Saint-Esprit.*
4. *Vinzirobaris des montagnes de Madagascar.*

XIVe espèce. — AUSTRALASIENNE.

XVe espèce. — COLOMBIENNE.

XVIe espèce. — AMÉRICAINE

1. *Omagnas, Guaranis, Coroados, Puris, Altourés, Otomackis*, etc.
2. *Botucadis et Guaiaées.*
3. *Mbayas, Sciarrouas.*
4. *Araucaniens, Pouelsques, Teulettes* ou *Patagons.*
5. *Petscheres, indigènes de la terre de Feu.*

Selon LESSON (*Manuel de mammalogie*, 1827) :

Ire Race. — BLANCHE OU CAUCASIENNE.

1re branche : ARAMÉE : *Assyriens, Chaldéens, Arabes, Phéniciens, Hébreux, Abyssiniens*, etc.

2e branche : INDIENNE, GERMAINE, PÉLASGIENNE : *Celtes, Cantabres, Persans*, etc.

3e branche : SCYTHIQUE, TARTARE : *Scythes, Parthes, Turcs, Finlandais, Hongrois.*

Ire variété, branche MALAISE.

IIe variété, branche OCÉANIQUE.

IIe Race. — JAUNE OU MONGOLIQUE.

1re branche : *Mantchous.*

2e branche : *Sinique.*

3e branche : *Hyperboréenne* ou *Esquimale : Lapons* en partie, *Samoyèdes, Esquimaux* du Labrador, habitants des Kuriles et des îles Aléotes.

4e branche : *Américaine.*

a. Péruvienne ou *Mexicaine.*
b. Araucane.
c. Patagone.

5e branche : *Mongolo-Pélagienne* ou *Carolinienne.*

IIIe race. — NÈGRE OU MÉLANIENNE,

1re branche : *Éthiopienne.*

2e branche : *Caffre.*

3e branche : *Hottentote.*

en les faisant dériver d'un centre commun; de même va toujours croissant le nombre des arguments pour prouver que les variétés de l'espèce humaine, loin de provenir d'une diversité d'origine, sont des altérations causées par le climat, par la manière de vivre, et par suite de monstruosités sporadiques devenues héréditaires. Les mêmes causes qui ont pu produire les lapins et les lièvres blancs, différencier le pourceau du sanglier, et affecter la bosse à la race du chameau, suffisent à expliquer les différences entre les hommes.

Ce qui prouve en effet que les nations entières ont passé d'une famille à une autre, c'est que des hommes de couleur diverse parlent ou ont parlé le même langage; indice certain d'origine commune. Les langues hongroise, finnoise, laponne, esthonienne ont entre elles la même affinité que celles des Tchermesses, des Vothiaques, Ostiaques, Permiens et autres de la Sibérie orientale : cependant, Lapons, Tchermesses, Vogules, Hongrois, ont les cheveux noirs et les yeux bruns, tandis que chez les Finnois, les Permiens, les Ostiaques, nous trouvons des yeux bleus et des cheveux rouges. Les philologues les plus récents placent dans la même famille les langues tartare et mongole. Ces peuples formaient encore, dans le onzième siècle, une seule communauté, composée de quatre tribus dérivant, selon leurs traditions, de deux frères : aujourd'hui les Tartares appartiennent à la race caucasienne (1). La parole atteste une origine commune entre les peuples de notre race : toutefois les habitants de la péninsule indienne diffèrent de nous par la couleur et par les formes, au point de pouvoir être rangés dans une classe distincte.

Il est difficile certainement d'expliquer le passage de la couleur blanche à la noire (2); mais que ce soit le résultat du climat, c'est

4e branche : *Papouane.*
5e branche : *Transmanienne.*
6e branche : *Alfourous-Endamène.*
7e branche : *Alfourous-Australe.*

(1) Klaproth démontre qu'il existe beaucoup d'affinité entre les noms des choses naturelles en usage chez les deux prétendues races caucasienne et mongolique. Il en donne une longue liste au vol. II des *Mémoires relatifs à l'Asie.*

(2) Le siége de la couleur chez le nègre est immédiatement sous la peau extérieure, dans le tissu qu'on appelle de Malpighi. Voy. ALPIN, *De sede et causa coloris Æthiopum.* Leiden, 1738.

ce qu'indiquent les nuances graduelles entre les pôles et la ligne, marquées par les Danois, les Espagnols, les Italiens, les Maures et les Nègres. Chacun sait que l'enfant maure naît blanc, et qu'il noircit dans les dix jours suivants; tandis que les Sarrasines, qui vivent dans une retraite absolue, se conservent blanches. Que ce changement de couleur se produise et se perpétue, en font témoignage les Abyssiniens, race sémitique diverse, quant à la forme et quant à la structure du crâne, des nègres dont ils ont la peau (1). On en affirme autant de plusieurs populations d'Afrique, de nuance mixte, devenues noires, tout en conservant les formes européennes, une civilisation supérieure et quelques traces de nos traditions. C'est ainsi que nos voyageurs, une fois établis dans l'Inde, y prennent le teint des naturels, et l'on trouve dans le Malabar des Hébreux nègres..Il y a plus. Chez les colons européens des Indes occidentales le crâne diffère du nôtre; et l'on veut que les nègres vivant esclaves dans les cases de l'Amérique, modifient la forme de leur nez et de leurs lèvres, et changent en cheveux la laine qui couvre leur tête (2). Que ne feront donc pas des milliers d'années, les soudaines altérations de climat produites par les soulèvements, les éruptions volcaniques, les incendies, les cataclysmes?

Puis, une fois imprimé, un caractère demeure presque indélébile, comme nous le voyons dans les variétés européennes; cela est si vrai qu'en Italie on distingue encore les types gaulois et romain (3). Pourquoi cela? Pourquoi le nègre, même sous le pôle,

(1) Il est à remarquer qu'ils se nomment eux-mêmes *Gheez* (passage), et que l'Écriture sainte appelle *Cus* les habitants des deux bords de la mer Rouge.

(2) Le docteur Wismann a fourni nombre de preuves de tous ces faits dans la quatrième de ses conférences tenues à Rome. J'ai préféré m'appuyer sur les auteurs non ecclésiastiques, dont le but était tout autre que celui de soutenir Moïse. La raison en est toute simple.

(3) Voy. la lettre de W. F. Edwards à M. Amédée Thierry, *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leur rapport avec l'histoire,* Paris, 1829, p. 129. Après avoir posé les lois physiologiques selon lesquelles il croit que se mêlent les races, il affirme avoir aperçu chez les Français qui habitent la frontière de la Bourgogne un type différent de celui des habitants de la France septentrionale, type qu'on rencontre aussi dans le Lyonnais, dans le Dauphiné, dans la Savoie. Il a étudié le type italien antique dans les portraits des empereurs et des grands hommes, et il prétend le retrouver chez les Florentins, les Bolonais, les Ferrarais, les Vénitiens et les habitants de Padoue de nos jours. Il a appliqué les mêmes lois aux habitants des pays où prévalurent les Cimbres, et il assure que l'histoire et la philologie viennent à l'appui des résultats qu'il a obtenus.

ne blanchit-il pas? Pourquoi l'Américain garde-t-il sa couleur cuivrée, et sur les lacs glacés du Canada, et dans les brûlants Pampas (1)? Ce sont des mystères qui démontrent que les faits recueillis jusqu'ici suffisent à réfuter les objections, non pas à fonder une théorie absolue.

Au surplus, il demeure certain que les diversités réelles entre les races se réduisent à la couleur de la peau et à la qualité des cheveux, sans s'étendre aux organes plus nobles de la vie. La science de Gall, que quelques-uns voulurent aussi apporter en aide au matérialisme, prouve l'unité de notre espèce. Tout récemment Tiedeman, en suite d'excellentes recherches sur le cerveau, trouvait que celui du nègre ne diffère du nôtre que légèrement, dans sa conformité extérieure, et nullement dans sa structure interne; et qu'à part quelque disposition plus symétrique dans ses circonvolutions, il ne ressemble pas plus au cerveau de l'orang-outang que celui des Européens. Ce savant en déduit que notre prééminence sur le nègre ne tient à aucune supériorité congéniale de l'intelligence, mais à sa seule éducation (2).

Humboldt, ce grand naturaliste qui de ses propres yeux a examiné toute la terre, insiste sur les analogies qu'offrent les Américains avec les Mongols, et avec d'autres peuples de l'Asie centrale; il trouve que plus on étudie les races, les langues, les traditions, les coutumes, plus il y a lieu de croire que les habitants du nouveau monde viennent de l'Asie orientale; que Quetz-Alcoatl, Bochica, Mango-Capac, personnages ou colonies qui civilisèrent ces régions, étaient partis de l'Orient, de l'Asie, et

(1) Le capitaine Gabriel Lafond démontra que les Américains formaient une seule famille, modifiée par les climats et les pays différents en quatre variétés: la première, dans l'Unalaska et sur la côte nord-ouest, ressemble aux habitants de la Terre de Feu; la deuxième comprend les Mexicains, les habitants des plaines du Nord et du Chili, ainsi que les Indiens des Pampas; la troisième, les Péruviens; la quatrième, les nomades sauvages. Voy. *Bulletin de la Société de géographie,* mars 1836.

(2) D'après ses recherches, insérées dans l'*Institut*, nº 190, 1837, le cerveau ordinaire d'un Européen adulte pèse de 3 livres 3 onces à 4 livres 11 onces (gram. 1212.54 — 1834.55); celui d'une femme de 4 à 8 onces de moins (gr. 124.36 — 248.72). A la naissance de l'homme, soit blanc, soit noir, son cerveau pèse le sixième de son corps; à deux ans, le quinzième; à trois, le dix-huitième; à quinze, le vingt-quatrième; entre les vingt et les soixante-dix ans, d'un trente-cinquième à un quarante-cinquième.

qu'ils furent en communication avec les Thibétains, les Tartares-Samanées, les Ainos-Barbos, des îles de Jesso et de Sachalin. Le même illustre voyageur assure que lorsqu'on aura mieux étudié les Maures d'Afrique, et ces hordes qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, vaguement désignées par le nom de Tartares ou de Tchoux, les races caucasienne, mongole, américaine, malaise, nègre, paraîtront moins isolées, et l'on apercevra dans cette grande famille du genre humain un seul type organique, modifié par des circonstances qu'il ne nous sera peut-être jamais donné de découvrir (1).

Une autre série de preuves de l'unité du genre humain se déduit du langage. Celui qui demanderait comment les images retracées dans l'œil peuvent se représenter au moyen de sons, ayant en soi le pouvoir d'exprimer des idées et de les éveiller dans les autres, proposerait un problème d'une difficulté aussi insurmontable que le serait de substituer le son à la couleur, la pensée au son, un son pittoresque à la pensée. Langage.

Eh bien! le langage d'où proviennent tous les trésors de la tradition et du perfectionnement de l'homme, qui réunit le passé au présent, ce qui est près à ce qui est loin; le langage symbolisé dans la lyre fondant la cité, dans les demi-dieux dictant les lois, satisfait à toutes ces conditions; interprète des générations éteintes, fondement de la dignité de l'homme et de sa haute destination, puisqu'il renferme nécessairement la conscience et l'intelligence, il sert non-seulement à énoncer la pensée, mais encore à l'amour, à la réconciliation, au commandement, à la justice, à la création.

Cet instrument, le plus merveilleux parmi les choses créées, qui l'a trouvé?

(1) *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes d'Amérique*, introduction. Il y dit encore que l'on s'étonne de trouver à la fin du quinzième siècle dans un monde que nous appelons nouveau, des institutions antiques, des idées religieuses, des formes d'édifices qui dans l'Asie paraissent remonter à l'aurore de la civilisation; qu'il en est des traits caractéristiques de l'humanité, comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la face du globe; partout se manifeste un type primitif, malgré les différences produites par les climats et le sol, et par la réunion de beaucoup de causes accidentelles; et que la communication entre les deux mondes est prouvée d'une manière indubitable par les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes, par les institutions des peuples de l'Asie et de l'Amérique.

Si je le demande aux Saintes Écritures, elles me répondent que la parole était dès le commencement, et que la parole était Dieu : Dieu parla à l'homme, et par son commandement l'homme imposa un nom à toutes choses. Dieu, d'ailleurs, ne créa-t-il pas l'homme parfait (1)? Comment aurait-il pu se dire tel s'il lui avait manqué la parole, instrument par lequel il devient raisonnable? J'en conclus que le langage a été d'abord enseigné par Dieu, qui par ce moyen a communiqué à l'homme les plus importantes notions morales, scientifiques et religieuses.

Néanmoins toute intelligence ne s'en tient pas uniquement à la foi, et demande des preuves à l'appui. Elles abondent ici comme il advient de toutes les vérités révélées. Quelques-uns supposent que les hommes, après être éclos des germes matériels, vécurent, « jetés comme au hasard sur une terre confuse et sauvage, orphelins abandonnés par la main inconnue qui les avait produits (2), » et qu'obéissant à la seule loi du besoin, ils inventèrent d'abord certains cris conventionnels, qui furent les interjections, d'où ils s'élevèrent pas à pas aux autres parties du discours.

Mais pour s'entendre sur le sens de cris arbitraires, n'est-il pas besoin de parler déjà? Autrement le son formé par un homme pourra-t-il jamais concorder dans l'esprit d'un autre avec une idée préconçue? Les bêtes hurlent depuis des centaines de siècles, ont-elles jamais produit un langage qui allât au delà des cris inarticulés? Si l'homme n'avait jamais entendu parler, il serait demeuré privé de la parole, comme cela est évident par l'exemple journalier des sourds-muets; que s'ils apprennent le langage des signes et acquièrent des idées, c'est qu'ils sont élevés au milieu d'une société dont la parole a fait l'éducation. Comment les distinctions logiques, les finesses du langage, les gradations des temps, des modes, des personnes, auraient-elles pu être inventées par l'homme, dans l'ignorance supposée de ses jours primitifs? Je dis primitifs, car en quelque lieu qu'on nous montre l'homme, il parle déjà; et ni la tradition ni la fable ne nous apprend que quelqu'un ait inventé la parole.

Je dirai plus : tandis que nous voyons, dans la marche progressive de la société, tous les arts se perfectionner, les langues

(1) *Et vidit Deus quod esset bonum.* Genèse.
(2) VOLNEY, *Ruines.*

n'ont fait aucun progrès depuis que nous les connaissons ; il n'en est pas une seule qui à ses propres éléments en ait ajouté un essentiel. Les races sémitiques, bien que rapprochées des autres depuis des siècles, n'ont pas produit un temps présent, non plus que des temps et des modes conditionnels; elles n'ont pu inventer quelque nouvelle conjugaison ou quelque particule pour dispenser le *vau* copulatif de devoir exprimer tout rapport quelconque entre les parties d'un discours. Leurs alphabets manquent de voyelles, et elles ne savent les y introduire (1).

Allez, à présent même, chez les Américains qui parlent le *maya* et le *bétoï;* vous y trouverez deux formes de verbe, une qui indique le temps, l'autre simplement la relation entre l'attribut et le sujet. Comment ces sauvages grossiers ont-ils inventé une combinaison aussi logique? Pourquoi ne nous la sommes-nous pas appropriée, nous si fiers de notre civilisation? Pourquoi toutes les innovations apportées de mémoire d'homme dans le langage se sont-elles réduites à importer un mot d'une autre langue, à en rajeunir un suranné, ou à le former d'éléments déjà en usage? Combien d'efforts faits dans les académies pour trouver une langue universelle! Tentative désastreuse du reste, si jamais la réussite en était pos-

(1) Grimm, étudiant les formes primitives de la grammaire allemande, trouva que sa langue avait fait tout autre chose que se perfectionner. M. de Humboldt écrivait à M. Abel Rémusat : « Je ne regarde pas les formes grammaticales comme les fruits du progrès qu'une nation fait dans l'analyse de « la pensée, mais plutôt comme un résultat de la manière dont une nation « considère et traite sa langue. » *Lettre sur la nature des formes grammaticales*, Paris, 1827, p. 13. — Il ajoute : « Je suis pénétré de la conviction « qu'il ne faut pas méconnaître cette force vraiment divine que révèlent les « facultés humaines, ce génie créateur des nations, surtout dans l'état primitif, où toutes les idées et même les facultés de l'âme empruntent une « force plus vive de la nouveauté des impressions ; où l'homme peut pressentir des combinaisons auxquelles il ne serait pas arrivé par la marche lente « et progressive de l'expérience. Ce génie créateur peut franchir les limites « qui semblent prescrites au reste des mortels ; et s'il est impossible de retracer sa marche, sa présence vivifiante n'en est pas moins manifeste. Plutôt « que de renoncer, dans l'origine des langues, à l'influence de cette cause « puissante et première, et de leur assigner à toutes une marche uniforme et « mécanique, qui les traînerait pas à pas depuis le commencement le plus « grossier jusqu'à leur perfectionnement, j'embrasserais l'opinion de ceux qui « rapportent l'origine des langues à une révélation immédiate de la Divinité. « Ils reconnaissent au moins l'étincelle divine qui luit à travers tous les « idiomes, même les plus imparfaits et les moins cultivés. »

sible; car elle reléguerait entre un petit nombre de savants la science qui ne peut grandir qu'à la condition d'être accessible à tous. Mais l'homme n'invente pas une langue; il apporte, au contraire, le plus grand soin à fixer l'ancienne, à la conserver, sinon dans ses accidents, du moins dans sa nature. Le respect pour les vieux mots est traditionnel chez les littérateurs et chez le peuple, comme si l'on sentait l'impuissance de faire mieux (1). Au berceau du genre humain, voyez quelle vigueur dans l'expression! Ne semble-t-il pas qu'il ait été accordé aux hommes, plus énergiques de sens et de sentiment, un langage proportionné pour exprimer l'enthousiasme d'une jeunesse hardie?

Ces motifs et d'autres encore faisaient trouver raisonnable, à l'exclusion de toutes les hypothèses, nous ne dirons pas à des théologiens et à des théosophistes, mais à M. de Humboldt, l'opinion d'un langage révélé. L'académie de Pétersbourg, à laquelle l'ethnographie a dû de précieuses recherches, affirmait que les langues sont toutes des dialectes d'un langage perdu, et qu'elles suffiraient à contredire ceux qui croient à une dérivation multiple du genre humain : Rousseau lui-même était entraîné à croire le langage *un don de la Divinité.*

S'il était une invention des hommes, chaque couple, ou au moins chaque famille, aurait composé le sien; et il n'y aurait aucun rapport de l'un à l'autre, comme il n'en existe pas entre les œuvres du caprice. Mais il en arrive bien autrement : et puisque le langage est une des bases de l'histoire de l'humanité, et que la variété des idiomes entre positivement dans l'histoire des races, il est bon de s'arrêter quelque peu sur ce point.

Nous ne rechercherons pas quel fut le langage primitif; c'est une question de vanité chez d'anciens peuples, pour la solution de laquelle nous manquent les données. Peut-être a-t-il péri; peut-être s'altéra-t-il quand Dieu se prit à regarder la tour de Babel, édifiée par les descendants de Noé, formant un seul peuple, parlant de la même manière (2), et confondit tellement leur langage qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres. A cette époque commence l'histoire des langues, dont les variétés peuvent être considérées comme

(1) *Vetera* (verba) *majestas quædam, et ut sic dixerim, religio commendat.* QUINTIL.

(2) *Ecce unus est populus et unum labium omnibus.* Gen. XI.

une pyramide à trois étages. En premier, viennent celles de racines monosyllabiques, et de paroles primitives : elles n'ont point de grammaire, ou seulement quelques éléments grossiers d'une méthode très-simple et imparfaite ; elles sont, sans comparaison, les plus répandues sur la surface du globe. Dans le nombre domine le chinois, qui s'est développé autant que sa nature pouvait le permettre, et toutefois il ressemble encore aux cris des enfants, énergiques, mais sans liaison, bien que l'art du style et l'accroissement de la science l'aient élevé de cette espèce d'enfance à un état de forme conventionnelle (1).

La seconde tige porte trois rameaux différents, indo-persan, gréco-latin, gotho-germain, de racines bisyllabiques ; aussi sent-on dans ces langues une grande puissance de vie, beaucoup de fécondité et de luxe dans la grammaire, et d'autant plus de richesse et de régularité qu'elles se rapprochent davantage de celle de l'Inde. Peu à peu elles se développent en se transformant ; on y trouve tout d'abord une grande abondance de poésie, et par suite une merveilleuse variété d'exposition et de formes ; enfin la plus exacte précision de langage scientifique.

Au sommet de la pyramide sont les langues sémitiques, qui se répandirent dans la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, la Phénicie, l'Arabie, l'Éthiopie, et dont les branches principales sont l'hébraïque, avec le phénicien et le chananéen ; l'araméenne, subdivisée en syriaque et en chaldéen ; l'arabique et l'éthiopienne, d'où sont dérivés les idiomes de l'Abyssinie : le pelvi de l'antique Médie lui appartenait aussi.

Dans ces dernières la racine est constamment de trois syllabes, puisque chacune des lettres dont elle est régulièrement composée compte et se prononce comme une syllabe ; trinité et unité qui n'est pas sans mystère et qui se reproduit si souvent dans les œuvres de la nature. Selon les lois de la dérivation des mots hébraï-

(1) On peut avoir une idée de ce langage par celui des sourds-muets, qui exprime les simples signes des idées sans qu'elles soient liées dans leur ordre naturel. Par exemple, le *Pater noster* s'exprime par les signes : 1, *notre ;* 2, *père ;* 3, *ciel ;* 4, *dans* (signe d'insertion) ; 5, *désir* (signe d'attirer à soi) ; 6, *votre* (vous) ; 7, *nom ;* 8, *respect ;* 9, *désir ;* 10, *votre ;* 11, *arrive ;* 12, *règne ;* 13, *providence ;* 14, *arrive ;* 15, *désir ;* 16, *votre ;* 17, *volonté ;* 18, *faire ;* 19, *ciel ;* 20, *terre ;* 21, *égalité,* etc. Voir DE GERANDO, *De l'éducation des sourds-muets.* Paris, 1827, t. I, p. 589.

ques, le verbe est le principe duquel tout découle. Il n'est pas besoin de dire tout ce que ce mode donne à l'expression de vitalité et de chaleur, bien que d'autre part la généralité de cette loi impose des bornes au développement des constructions grammaticales. Les lettres obligées et le changement des voyelles soumettent le radical à des transformations infinies; et tandis que les formes pour les divers temps manquent à la conjugaison, abondent les inflexions aptes à modifier la signification et à étendre la valeur des verbes, à la fin desquels s'unissent les suffixes des noms personnels. Dans le rapport du génitif, c'est le substantif qui se modifie au lieu de l'adjectif; les lettres aspirées et les sons gutturaux y sont en grand nombre. Les langues sémitiques s'écrivent avec les seules consonnes, en suppléant les voyelles par des points; et de droite à gauche, à l'exception de l'éthiopique. Étant donc privées de particules et de conjugaisons propres à préciser le rapport des paroles entre elles, roides de construction, et limitées aux images d'action extérieure, elles ne sont pas de nature à élever l'esprit à des idées abstraites et spéculatives : elles sont en revanche très-favorables aux simples récits historiques, et à une exquise poésie de pures impressions et de sensations se succédant avec rapidité; aussi n'ont-elles fourni aucune école de philosophie rationnelle, et dans leurs plus sublimes compositions on ne rencontre pas un seul élément de pensée métaphysique. Les plus hautes révélations de la foi, les prophéties les plus effrayantes, la plus sage morale, sont, dans la Bible, revêtues d'images corporelles; il faut en dire autant du Coran : ce qui fait considérer les peuples qui parlent ces langues comme spécialement destinés à conserver les traditions.

Dans les idiomes indo-européens nous admirons la flexibilité à exprimer les relations tant internes qu'externes entre les objets, et cela au moyen de l'inflexion des noms, des prépositions, des particules, des temps conditionnels, des infinitifs, de la composition des mots, de la difficulté d'intervertir la construction et de transporter les expressions d'un sens matériel à un autre purement intellectuel : ce qui les rend plus propres à formuler les hautes conceptions de l'esprit et les subtilités de la philosophie. Voilà pourquoi dans l'Inde, en Grèce, en Allemagne, les formes des idées ont été analysées jusque dans leurs éléments primitifs; et de même que nous avons dit les autres favorables à la conservation des tra-

ditions, celles-ci concourent à les répandre et à les appuyer de preuves.

Il semble qu'il faille rattacher à la seconde classe les langues slaves qui, avec les autres du même ordre, forment une quatrième ramification. Beaucoup tiennent le milieu entre la seconde et la troisième, nées qu'elles sont du mélange des races. Tels seraient aussi certains idiomes de l'Amérique et ceux dont il existe encore des restes en Europe, le celtique (1), le gallique, le finnois, anciens dialectes qui ne sont pas purement monosyllabiques, mais très-simples et d'une structure grammaticale imparfaite, ou du moins étrangement combinée.

En Europe, depuis un temps très-reculé, les idiomes indo-européens ont prévalu ; et il est surprenant que ses côtes méridionales, qui conservèrent tant de relations de commerce, de colonies, de souveraineté avec les côtes d'Afrique, ne manifestent dans leurs langues aucune affinité d'origine avec celles des Africains, mais plutôt avec la finnoise de source sémitique. Faut-il faire descendre les Pélasges de cette dernière race?

Si nous avons fait une chose inusitée dans l'histoire en nous arrêtant sur ce point, nous ne craignons pas qu'on nous l'impute à tort, ou il faudrait méconnaître la dignité de la parole sans laquelle l'homme n'acquiert point d'idées, parce qu'elle est l'idée exprimée comme l'idée est la parole pensée (2). Les langues sont le lien le plus solide des nations; il résiste aux outrages des temps et à l'épée des conquérants. Leur étude n'est pas, comme elle l'a été jusqu'ici, un objet de curiosité et de caprice; mais, réduite en science de nos jours, elle a reculé les barrières de l'histoire, et quand les monuments se taisaient, elle a retracé les migrations primitives des peuples.

Cependant ceux qui, trouvant que la langue d'un peuple ressemble à celle d'un autre, en concluent qu'il dérive nécessairement de celui-ci, courent le risque de tomber dans l'erreur. C'est ainsi que, Wilkins ayant dit que le persan était un composé de divers mots latins, grecs, germains (3), Walton par-

(1) Les dialectes celtiques ont été rattachés à la famille indo-européenne dans l'ouvrage du docteur PRITCHARD, *Origine orientale des nations celtiques*.

(2) Je dis il n'acquiert, si l'idée de l'être est innée.

(3) Préface de l'*Oratio dominica in diversis omnium fere gentium linguis*

tit de là pour assurer que la nation persane n'est qu'un mélange de Grecs, d'Italiens, d'Arabes et de Tartares, et que de même la langue persane est formée d'un remaniement de leurs idiomes (1). Denina ne savait non plus se rendre raison de la ressemblance entre le grec et le teuton, qu'en supposant les antiques Germains une colonie transplantée de l'Asie Mineure (2). Les langues d'une même famille conservent entre elles des rapports tels que la conformité d'étymologies partielles ne confirme aucune autre parenté que celle qui remonte aux sources primitives; et plus l'étude avance, plus on trouve qu'il faut abandonner les qualifications de langues mères et filles, quand toutes ne sont que des sœurs, entre lesquelles se rencontrent beaucoup de traits de ressemblance et beaucoup de différences capitales (3).

Séparé des autres par de longs intervalles, par des monts, des fleuves et des mers, chaque peuple élabora sa langue sous des influences opposées. Voilà pourquoi elle se fait entendre mélodieuse dans les pays tempérés, sourde et brève sous des cieux

versa, de CHAMBERLAYNE, p. 7. Amsterdam, 1715. Les premières études comparatives des langues se firent précisément sur les traductions polyglottes du *Pater noster*. La plus grande collection est celle que nous venons de citer.

(1) Prolégom. XVI, § 2.

(2) *Sur les causes de la différence des langues*. Berlin, 1783.

(3) V. KLAPROTH, dans l'*Encyclopédie moderne*, article LANGUES, et l'ouvrage de l'ingénieur J. de XILANDER, imprimé dernièrement à Francfort-sur-Mein, sous le titre de *Das sprachgeschichte der Titanes*, etc., *Histoire des langues titannes*, ou Exposition comparative des affinités primitives des langues tartares entre elles et avec l'hellénique, suivie de réflexions sur l'histoire des langues et des peuples. — L'auteur commence par examiner la langue mantchoue du côté de la grammaire et de la syntaxe; il compare avec autant de mots grecs 2,500 paroles mantchoues appartenant, partie au style élevé, partie au style familier, et il en conclut que les principes élémentaires, les radicaux, les désinences, sont les mêmes dans les deux langues; il va jusqu'à penser que le mantchou est un dialecte primitif du grec. Étendant ensuite ses recherches sur les idiomes tonguses, qui, selon l'*Asie polyglotte*, sont plus de deux cents, sur le mongol, le turc, le thibétain, le chinois, le hongrois, le finlandais, le samoyède, le jenisée, l'œnos, le kamtschadale, le corgak, le gincagire, le sciu-tscho-coréen, le japonais, le birman, le siamois, l'anamène, le pegman, le malagais, le géorgien simite, il se voit forcé de convenir que toutes les langues parlées aujourd'hui en Europe, en Asie, dans le nord et au nord-est de l'Afrique et dans le plus grand nombre des îles situées entre l'Asie et l'Amérique, ont entre elles un degré de parenté plus ou moins étroit, ce que prouve la syntaxe du grec antique.

embrasés, âpre et forte au milieu des glaces du pôle. La vie contemplative du pasteur, la course haletante du chasseur, le hurlement menaçant du guerrier y retentissent tour à tour; la conquête et la civilisation y apposent leur empreinte. Partout où les peuples tombèrent dans la barbarie, les idiomes, vagues, mobiles, bizarres, annoncent les rares communications et les guerres intestines; partout où ils s'élèvent à la civilisation, à la vie agricole et intellectuelle, les langues s'étendent uniformes et constantes. Ainsi, en Europe, elles ont pris une physionomie commune, tandis qu'elles varient à chaque hameau parmi les indigènes de l'Amérique.

Du reste, on retrouve partout une primitive unité éparpillée en petits groupes qui n'ont pas perdu la ressemblance, même au milieu des altérations infinies causées par le cours des siècles, par la variété de climat, par les vicissitudes politiques, par le mélange des populations; si bien qu'on peut à bon droit en tirer cette conclusion : Les hommes parlent; donc ils sont d'une seule race (1).

Accord des sentiments moraux.

Cette unité demeure victorieusement démontrée par la concordance des affections morales, si universellement avouée, que les philosophes de toute opinion fondent sur elle leurs systèmes et croient pouvoir écrire l'histoire de l'homme d'après les sentiments communs à toute l'espèce. Nous ne dirons rien de l'amour filial et des liens domestiques qui, bien qu'à un degré différent, peuvent se rencontrer aussi chez la brute; mais la notion d'un Dieu est si générale, que c'est à grand'peine si l'on a trouvé, encore le cas n'est-il pas bien avéré, quelques tribus sauvages à qui elle manque. Le respect pour la vieillesse, quoique parfois exprimé d'une façon étrange et même criminelle, est aussi commun qu'il est particu-

(1) L'idée que l'écriture est un art primitif et une partie essentielle du langage pris dans son acception la plus large, est soutenue par FRÉDÉRIC SCHLEGEL. On connaît la tentative de COURT DE GIBELIN pour prouver l'unité de tous les alphabets (*Monde primitif*, à la fin du IIIe vol.); les comparaisons aussi ingénieuses que savantes de M. PARAVEY (*Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*. Paris, 1826.) Je rappellerai deux autres écrivains qui partagent cette opinion. HERDER dit : « *Les alphabets des peuples présentent une analogie encore plus frappante; elle est telle, qu'à bien approfondir les choses, il n'y a proprement qu'un alphabet.* » (*Nouveaux mémoires de l'Académie royale*, année 1781, Berlin, 1783, p. 413.) Le baron G. de Humboldt semble admettre la même opinion dans son *Essai sur l'origine des formes grammaticales*.

lier à l'homme, ainsi que la religion des tombeaux et de la pudeur. Aussi partout un culte, des sépultures, des mariages commencèrent le monde des peuples. Les naturels de la Nouvelle-Hollande sont au rang le plus inférieur de l'espèce humaine, et cependant on retrouve parmi eux les idées générales du bien et du mal, et des paroles pour les exprimer dans le sens physique et dans le sens moral; ils y ont ajouté la conception d'une cause générale, d'une justice à leur taille, un sentiment d'honneur (1). Les dictons de l'antiquité obtiennnent dans chaque pays un respect indépendant même de leur à-propos. C'est pour cela que l'Indien prend pour base de toute sa doctrine les paroles primitives des Veidas. Par le même motif, Confucius ne veut que remettre en honneur la science des anciens sages. Les Grecs et autres peuples appuient leurs fables (2) sur la tradition la plus reculée ; et le vulgaire cite encore chaque jour et respecte les proverbes des ancêtres. C'est ici le cas de rapporter cet axiome de Vico : « Les mêmes « idées, nées parmi des peuples entiers inconnus entre eux, doi« vent avoir un motif commun de vérité. »

Et puis, de même que tout dans la nature nous atteste que le domaine de la vie a été soumis à de violentes secousses, ainsi, chez l'homme, la lutte des passions avec la raison, de l'instinct du plaisir avec la loi du devoir et de la charité, de l'intérêt personnel avec la générosité qui rapporte chaque action à Dieu et à l'humanité, atteste un désaccord survenu dans la conscience, la déchéance d'un état meilleur. L'atteste aussi la honte attachée

(1) DUMONT D'URVILLE, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe. Paris, 1831.

(2) Les αἶνοι. La plupart commençaient ainsi : Αἶνός τις ἐστὶ ἀρχαίας ἀνθρώπων, ὁ δέ. — κ. τ. λ.

Les hypothèses de ceux qui s'occupent de l'histoire primitive sont toutes fondées sur ces traditions.

Voir, entre autres :

DUPUIS, *Origine des cultes*. 1795, 4 vol.

COURT DE GIBELIN, *Monde primitif*. 1773, 9 vol.

GOGUET, *Origine des arts, des sciences et des lois*. 1758.

BAILLY, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*.

BOULLAND, *Essai sur l'histoire universelle*, 1836, 2 vol.; et *Histoire des transformations morales et religieuses des peuples*, 1839.

F. DE BRETONNE, *Histoire de la filiation et de la migration des peuples*. Paris, 1837; 2 vol.

LENORMANT, *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*. 1837.

à l'acte qui se rapproche le plus de la création ; l'attestent les philosophes, lorsque se plaignant du présent, ils rêvent une condition parfaite et se repaissent d'un désir qui tient de la souvenance ; l'atteste ce regret si universel du bon temps de nos aïeux, qui fait croire aux esprits bornés que tout va chaque jour empirant, et qui crée pour les imaginations vives les songes de l'âge d'or.

Comment l'intelligence abandonnée à elle-même a-t-elle trouvé le dogme de l'immortalité de l'âme que la philosophie ne peut démontrer par des preuves évidentes? D'où vient cette foi vague dans la survivance de l'esprit au corps, qui établit une différence entre la mort de la brute et celle de l'homme, et qui s'exprime d'une manière si diverse chez l'Égyptien élevant des pyramides à des momies éternelles ; chez le Kamtchadale plaçant un chien près de la fosse ; chez l'habitant de la Nouvelle-Hollande plongeant le cadavre dans la mer ; chez le sauvage qui croit en mourant partir pour la terre des âmes, pour le pays de ses pères ; chez le magicien qui évoque les ombres, et chez le superstitieux qu'épouvantent les revenants?

Coïncidence de traditions.

Demander à un homme de se rappeler l'instant de sa naissance et ses premiers jours serait folie ; mais si des personnes élevées ensemble, puis dispersées au loin, racontaient dans un âge avancé les événements de leur enfance, quelque altéré que pût être le souvenir de chacun par le caractère individuel et par des circonstances particulières, si tous concordaient sur certains points, ce serait sans doute une grande preuve et de leur commune éducation dans le premier âge, et de la vérité des faits rapportés par eux.

C'est là précisément ce qui arrive des traditions, écho du monde primitif. Chez les peuples les plus éclairés, elles s'accordent admirablement sur les faits qui précédèrent la dispersion, tandis qu'à partir de là elles s'égarent dans les divagations les plus étranges.

Si cette ressemblance n'apparaît pas toujours aussi évidente, c'est que trop souvent l'ont altérée et confondue le perpétuel engouement pour le merveilleux ; la répugnance constante à rapporter, sans les exagérer, même les circonstances les plus minimes ; la vanité nationale qui, dans chaque pays, vint s'approprier des faits concernant tout le genre humain ; l'imagination, d'autant plus puissante chez des hommes peu instruits, que le raisonnement est

plus faible. Les Grecs surtout, avides du beau comme ils l'étaient, subvertirent la vérité pour renfermer les traditions primitives dans quelques groupes fantastiques et hétérogènes tenant plus du roman que de l'histoire. Celle-ci dut, pour plaire, se revêtir d'allégories, chaque allégorie se rattacher aux événements de chaque pays, à son climat, à ses habitudes. Si donc vous jetez les yeux sur les mythologies une à une, vous croyez au premier abord qu'elles renferment l'histoire partielle d'une nation; mais si vous les rapprochez toutes, un vaste champ s'étend devant vous, et vous y rencontrez des concordances telles, qu'il serait impossible qu'elles ne provinssent pas d'un fond commun de vérité.

Néanmoins il ne faut pas y chercher la similitude dans les détails, il n'en résulterait que confusion; mais attachez-vous aux masses, comme celui qui chemine de nuit à la clarté de la lune, et pour qui s'effacent ou s'altèrent les traits particuliers des objets, tandis que les grands bois, les grands fleuves, les grandes montagnes se dessinent fortement à son regard.

L'un des premiers faits de la Genèse après la chute de l'homme est la promesse d'un Rédempteur, dont le sacrifice sanglant eut pour symbole l'immolation, par le moyen du feu, des animaux premiers-nés, ordonnée par Dieu aux patriarches et aux Hébreux. Eh bien, nous trouvons que tous les peuples crurent à la nécessité des expiations (1), ce qui suppose une primitive apostasie générale, et chez tous, les sacrifices s'accomplissaient par le sang et par le feu. Les Chananéens faisaient passer leurs premiers-nés à travers les flammes; les Grecs d'Homère sacrifiaient un agneau premier-né; les anciens Goths, « ayant su par tradition que l'effusion du sang « apaisait la colère des dieux, et que leur justice tournait contre « les victimes les coups destinés à l'homme, » allèrent jusqu'aux sacrifices humains (2), et tous les neuf mois ils brûlaient neuf victimes, du sang desquelles on arrosait, comme il était ordonné aux fils de Lévi, les assistants, les arbres du bois sacré et les effigies des dieux (3).

Nous ne trouvons pas seulement des exemples de sacrifices humains au milieu des forêts et des *pierres levées* des druides, mais

(1) Voy. la dissertation sur les sacrifices, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

(2) MULLER'S, *North antiq.*, vol. I, ch. VII.

(3) Id. et OLAI MAGNI, *Hist.*, lib. III, c. VII.

jusque chez les paisibles Mexicains. Le Péruvien en très-grand danger de la vie immolait son fils à Viracosa, en le priant de se contenter de ce sang (1). Ainsi à Tyr, ainsi à Carthage, ainsi dans la tranquille Égypte. Bien plus : la Grèce, si éclairée, chaque sixième jour du mois targelion sacrifiait un homme et une femme pour le salut des mâles et des femelles; et Rome non-seulement croyait expier par le sang et par la combustion dans ses tauriles et ses tauroboles les fautes du peuple et des particuliers, mais lors des *tumultes* gaulois elle ensevelissait dans le Forum un homme et une femme de cette nation; le vain édit de l'empereur Claude, qui interdit les sacrifices humains, montre combien était enracinée dans les esprits cette tradition d'un péché général et d'une expiation, jusqu'à ce qu'elle se fût consommée par l'accomplissement de la promesse faite aux premiers hommes.

Si nous examinons les religions des différents peuples, loin d'y trouver le progrès qui caractérise les inventions humaines, nous voyons les idées religieuses s'obscurcir et se confondre en raison inverse de tout le reste qui s'éclaircit et se civilise. Leurs mystères n'enseignent rien de nouveau, mais conservent à peine les traditions antiques; ils ont même perdu l'explication de ces symboles mystiques qui disent une chose et en sous-entendent une autre. Les philosophes connaissent l'inefficacité de leurs croyances, mais ils ne savent pas leur en substituer d'autres, et chez les plus sages d'entre eux vous ne trouverez pas un seul dogme meilleur que les anciens. Remontez, au contraire, et, dans les chants orphiques, dans les rites de l'Italie primitive, comme dans ceux de l'Égypte, de l'Inde, de la Chine, vous retrouverez de sublimes idées de la Divinité. L'homme ne parvint donc pas à inventer les religions en se dégageant successivement des langes dont son enfance fut entravée et protégée, mais il les forma en obscurcissant les doctrines premièrement reçues.

En poursuivant cet examen, nous remarquerons continuellement la correspondance entre les erreurs des diverses religions et la vérité d'une révélation primitive; correspondance qui saute aux yeux des moins clairvoyants dans cette trinité soit de dieux placés au ciel, soit de héros donnés pour chefs aux nations. Si la grossièreté des fables nous rebute, nous serons étonnés lorsque, en

(1) ACOSTA apud PURCH, *Pilog.*, lib. IX, c. II, p. 885.

écartant les rêves de la poésie et les hypothèses philosophiques, nous verrons la profondeur des symboles, la beauté des mythes, frères aînés de l'histoire, s'accorder pour prouver l'origine patriarcale. Notre tâche serait infinie si nous voulions parler de tous; aussi nous contenterons-nous de glaner dans le champ où d'autres ont moissonné avant nous (1).

Parmi les Chinois, nation très-antique, les plus savants réputent l'histoire primitive une fiction allégorique. Cependant leurs patriarches ont un singulier rapport avec ceux des Hébreux; et sitôt qu'apparaissent les hommes, nous trouvons Fo-hi, qui ressemble extrêmement à Noé, et le roi Yao faisant à lui seul s'écouler les eaux qui, « s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le « pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines et ren« daient les plaines impraticables (2). »

La doctrine de Zoroastre, système philosophique enté sur les dogmes de sectes antérieures, met au centre de la terre la montagne Albordi, d'où s'écoulent les quatre grands fleuves; sur sa cime est le paradis, jardin des esprits bienheureux où jaillissent les eaux de vie. La lumière qui divise et dissipe les ténèbres et donne l'âme aux créatures, est le premier principe physique sur lequel se fonde le culte des Parsis.

Le Chaldéen Xizuthre échappa à un déluge avec sa famille et les animaux les plus nécessaires. Bérose décrit ce déluge avec des circonstances identiques à celles de la Bible, sinon qu'il le fait beaucoup plus ancien; entre cet événement et Sémiramis, il met 150 siècles, auxquels personne n'avait pensé avant lui et que personne n'a acceptés depuis.

La tradition arménienne fait remonter le déluge à 5,000 ans. Quoique ses historiens soient trop récents, le souvenir de ce cataclysme est très-ancien dans le pays. Le juif Josèphe cite une ville nommée le *lieu du débarquement;* et, au pied du mont Ararat,

(1) BIANCHINI, *Histoire universelle prouvée par les monuments;* COURT DE GIBELIN, *Monde primitif;* et, sans parler de tant d'autres, les très-belles *Heures mosaïques* de FABRE.

(2) SCIU-KING. Voy. H. J. SCHMIDT, *Révélation primitive, ou les grandes doctrines du christianisme démontrées par les traditions et les écrits des peuples les plus anciens, et particulièrement par les livres canoniques des Chinois.* (Allem.) Landshut, 1834.

les voyageurs rencontrent aujourd'hui Nascidscevan qui a précisément cette signification (1).

Les Phéniciens, selon Sanchoniathon, croyaient qu'il avait existé au commencement un chaos, demeuré sans limites ni formes, jusqu'à ce que l'esprit se prit d'amour pour ses propres principes, et que de leur union sortirent les éléments de la création.

Le Brahma indien forma l'homme de la fange et se complut dans son œuvre : il le plaça dans le *Schorschiam*, pays de tout bien, où était un arbre dont le fruit, quand on le mangeait, donnait l'immortalité. Les dieux mineurs le découvrirent et en goûtèrent pour ne pas subir la mort. Le serpent *Scheieu*, gardien de cet arbre, en conçut un tel dépit qu'il répandit son venin sur toute la terre, de sorte qu'il la pervertit tout à fait, et que toute âme vivante en eût péri, si le dieu Siva, ayant pris la forme humaine, ne l'eût absorbé tout entier.

Le dieu destructeur résolut de submerger la race humaine, et Vishnou, dieu conservateur, ne pouvant l'en empêcher, mais instruit du temps précis, apparaît à Satiavrati son confident, et l'exhorte à construire un navire sur lequel il veut le sauver avec les 840 millions de germes des choses.

Il est parlé ailleurs d'une incarnation de Vishnou, sous la figure de Prassarama, au temps que l'eau couvrait toute la terre, excepté le mont de Gate : alors Vishnou pria les dieux de retirer les flots jusqu'où pourrait atteindre sa flèche. Il obtint ainsi que restât à sec tout l'espace qui s'étend jusqu'à la côte de Malabar (2).

S'il en est qui trouvent que le nom de Brahma ressemble à celui d'Abraham, nous dirons de plus qu'il avait pour femme Saras-Vadi (et *vadi* signifie dame) ; qu'il fut la souche de familles nombreuses descendues de douze frères ; et que dans la fête annuelle au fameux temple de Tischirapali figurent encore ces douze chefs guidés par un vieillard. Un des parents de Krisna fut exposé enfant sur les eaux et recueilli par une reine. Dieu demanda à un pénitent le sacrifice de son propre fils, bien qu'il se contentât ensuite de sa bonne volonté.

Klaproth démontre que tous les peuples de l'Asie parlent d'un

(1) MOSIS CHORENENSIS, *Hist. Armeniaca*, lib. I, c. I, et la préface des frères WHISTON, p. 4.

(2) Voy. le *Sonnerat* et le *Bagavadam*, et divers *pouranas*.

10.

déluge qui pour la plupart se rapporte à l'an 3044 avant J. C. (1). Dans le temple de Jerapoli on montrait la bouche souterraine de laquelle s'étaient élancées les eaux dévastatrices. Les Perses donnent au mont Ararat le nom de *Koh-Nuh*, ou mont de Noé (2). On raconte, parmi les Tchoudes, que Caïn s'était enrichi en extrayant les métaux et l'or; son jeune frère fut envieux de lui, le chassa et le contraignit de se réfugier vers l'Orient (3).

Toutes les annales de l'Asie parlent d'un paradis primitif, en le peuplant de merveilles selon leur goût particulier. Au Thibet, les Lah sont des génies primitifs dégradés par le vice. Même le Groenlandais vous sait dire que d'abord fut créé Kallak, que de son pouce sortit la première femme; que le monde fut ensuite submergé, à l'exception d'un seul homme (4). A Ceylan, on montre encore un lac salé formé par Ève pleurant Abel durant cent années (5). Pour les Nègres, Atahentsic fut chassée du ciel à cause de sa désobéissance; et un autre lac, dans l'intérieur de l'Afrique, passe pour un reste du déluge. On croit retrouver chez les Américains eux-mêmes des souvenirs d'un déluge dans quelques-uns de leurs grossiers hiéroglyphes (6). Les Algonquins et d'autres disent que Messou, ou Saketschiak, voyant la terre submergée, expédia un corbeau au fond de l'abîme pour lui rapporter un peu de terre; mais que celui-ci n'ayant pu y réussir, il y envoya un rat qui lui en rapporta une bouchée, avec laquelle il refit le monde que le rat repeupla (7).

Les Mexicains de Meschioacan racontaient plus clairement que Tezpi s'embarqua dans un grand *acalli*, avec sa femme, ses enfants, les animaux et les semences; et quand le grand esprit Tezcatlipoca fit retirer le déluge, Tezpi envoya au dehors un vautour qui, se repaissant de cadavres, ne revint pas : alors il expédia d'autres oiseaux jusqu'à ce que le colibri revint avec un rameau verdoyant; assuré par là que le soleil ravivait la nature, il sortit du navire (8). Des accidents divers peuvent éveiller chez les hom-

(1) *Asie polyglotte*. Paris, 1823.
(2) Chardin, *Journal d'un voyage en Perse*, II, 191.
(3) Ritter, *Géographie*, t. I, p. 548.
(4) Cranz, *Hist. des Groenlandais*.
(5) Chevreau, *Histoire du monde*, t. IV, p. 265.
(6) Humboldt, *Sur les monuments mexicains*.
(7) Charlevoix.
(8) Humboldt, *Vue des Cordillères*, t. II, p. 177.

mes l'idée d'un déluge universel; mais le hasard peut-il la reproduire avec des circonstances identiques?

Si nous en venons à des peuples plus cultivés, nous rencontrerons des concordances plus frappantes encore, quoique, en général, pour ce qui touche l'origine des hommes, elles aient eu en vue l'élément matériel presque seul, en négligeant l'esprit. Ceux qui y songèrent, le supposèrent, non donné par amour, mais soustrait par force ou par ruse. On peut retrouver Noé dans Saturne, qui eut pour symbole un vaisseau, cultiva la vigne, naquit de l'Océan, et dévora ses fils, à l'exception de trois, entre lesquels il partagea le monde. A Jupiter pourrait correspondre Cham, plus voisin du soleil, puisqu'il peupla l'Afrique; à Pluton, Sem qui sut extraire les métaux dans les riches pays d'Ophir, d'Évila, des Sabéens; à Neptune, Japhet qui peupla les îles (1). Vous reconnaissez les constructeurs de la tour de Babel dans les Titans. Hésiode rappelle des hommes qui étaient encore des enfants à l'âge de cent ans (2); si ni lui, ni Homère, ni les trois plus grands historiens ne font pas mention du déluge, Pindare le chante (3); il fait aborder Deucalion sur le Parnasse, se fixer dans la ville de Protogène, et la repeupler en jetant des pierres derrière lui. Platon aussi en parle dans son *Timée* comme d'un événement universel et unique, pour en venir à rapporter la catastrophe qui détruisit l'Atlantide. Aristote le considéra comme particulier à la Thessalie (4). Mais il s'agrandit dans Apollodore (5), et détermine le passage de l'âge d'airain à notre âge de fer: Deucalion lui échappe dans une arche. Lucain ajoute qu'il y embarqua avec lui des animaux de chaque espèce; Plutarque, qu'il fit sortir des colombes pour reconnaître la hauteur des eaux.

Nous ignorons ce que l'on enseignait dans les mystères d'Éleusis, où il semble que se fussent conservées plus pures les vérités primitives. Mais Aristote n'hésite pas à dire que c'est « une tradition antique et paternelle chez tous les hommes, que toutes les

(1) En grec, Neptune se dit *Poseïdon*, de *pesitan*, large, étendu, ce que signifie aussi *Japhet*.

(2) Ἀλλ' ἑκατὸν μὲν παῖς ἔτεα παρὰ μητέρι κεδνι Ἐτρέφετ' ἀτάλλων. THÉOG.

(3) *Olymp.*, IX.

(4) *Météor.*, I, 14.

(5) *Bibliotheca*, I, § 7.

« choses nous ont été constituées par Dieu, et par le moyen « de Dieu (1). »

Il est bien à regretter, pour nous servir d'une expression de Bacon (2), que le souffle de l'antiquité en passant dans les flûtes grecques ait changé le penser sublime et profond en un simple jeu d'imagination. Toutefois un œil scrutateur sait y retrouver encore sa signification première. L'imagination grecque pouvait-elle revêtir la première faute, et la réparation attendue, d'une figure plus poétique que celle de Pandore ouvrant le vase défendu, d'où s'échappent tous les maux pour ne laisser au fond que l'espérance ?

Je m'abstiens de rapporter la signification des noms de dieux et de pays antiques (3), ainsi que tant d'autres preuves de genres si divers, mais qui, réunies, acquerraient une grande valeur. Seulement je ne saurais négliger de comparer la majestueuse simplicité de la cosmogonie de Moïse aux extravagantes narrations des autres peuples (4), et d'observer combien chez lui

(1) Ou plutôt l'antique auteur du *Traité du monde et du ciel*, que l'on trouve dans les ouvrages d'Aristote. Ἀρχαῖος μὲν οὖν λόγος καὶ πάτριός ἐστιν πᾶσιν ἀνθρώποις ὡς θεὸν τὰ πάντα, καὶ διὰ θεὸν ἡμῖν συνέστηκεν. Chap. XI.

(2) *Fabulæ mythologicæ videntur esse instar tenuis cujusdam auræ, quæ ex traditionibus nationum magis antiquarum in Græcorum fistulas inciderent*. De Augm. II, 13.

(3) Quelques-uns ont voulu en trouver l'explication dans la langue hébraïque. Ammon signifie *ardent*, comme Cham et Zeus; Japet est presque Japhet; Vulcain est une altération de Tubalcaïn; Jupiter vient de Jova, Jehoua, Jao, qui signifie *dieu;* Neptune, de *niphtach*, être étendu, ainsi que Poseïdon, de *phasa*, étendu; Ares, de *Arits*, fort, violent; Vénus, de *Benoth*, les jeunes filles; Adonis, de *Adonaï*, mon seigneur, etc. BOCHART, dans sa *Géographie sacrée*, prit à tâche de démontrer que dans la langue hébraïque les noms des pays et des peuples anciens ont des significations. Toutefois il ne faut se servir de ces recherches systématiques qu'avec la plus grande réserve.

(4) Il suffit de regarder l'histoire primitive de quelque peuple que ce soit pour voir la bizarrerie des cosmogonies. Nous devrons en exposer plusieurs dans le cours de l'ouvrage. Ainsi suffira-t-il de dire ici un mot de la cosmogonie grecque, selon Diodore de Sicile. « Nous disons que pour ce qui concerne l'origine des hommes, les philologues et les historiens les plus estimés sont partagés en deux opinions différentes. Les uns, n'admettant pour le monde ni commencement ni fin, affirment que le genre humain a existé de toute éternité « sans aucun principe de génération; les autres, qui pensent que le monde a été « créé et qu'il est sujet à la corruption, reconnaissent que l'homme a eu de même « son commencement, en naissant à une époque déterminée. On croit donc que

précèdent clairs et naïfs les récits de ces temps reculés, que les autres nations remplissent de songes et de prodiges, en commençant toutes leur existence par deux suppositions différentes; les unes par un âge d'or qui dégénère; les autres par un état de brutalité qui s'améliore. Seule l'Histoire sainte accorde ces deux opinions par le péché originel; mystère, comme le dit Pascal, sans lequel toute l'humanité est elle-même un inextricable mystère.

Nous ne pouvons non plus passer sous silence l'argument que fournissent à l'appui d'une commune origine certaines connais- Analogie des connaissances.

« dès le principe toutes choses, dans leur universalité, étant comprises en elles-« mêmes, le ciel et la terre, par le mélange de leurs natures, n'avaient qu'une seule « forme. Puis, les corps se dégageant les uns des autres, le monde se rangea dans « l'ordre où nous le voyons. L'air contracta une agitation perpétuelle, et la « partie ignée, poussée en haut par sa propre nature et par sa légèreté, s'en alla « vers les espaces élevés qu'elle occupe. C'est la raison pour laquelle le soleil et « les autres étoiles se soulevèrent, tandis que la matière fangeuse et trouble, qui « dans sa pesanteur était tout imbibée d'humidité, se concentra dans un lieu « déterminé, où le mouvement de rotation continuelle forma de la partie humide « la mer, et de la partie solide la terre. Celle-ci, bourbeuse et molle d'abord, « prit peu à peu consistance sous les brûlants rayons du soleil. Aussitôt qu'elle « se fut mise en fermentation et que sa superficie se gonfla, les endroits plus « humides commencèrent à montrer des tuméfactions, ensuite apparurent « comme des pustules ou des bulles couvertes d'une très-mince enveloppe, sem-« blables à celles que nous voyons actuellement se former dans les étangs et dans « les marais, lorsque, la terre se trouvant refroidie, souffle tout à coup un vent « embrasé qui change graduellement sa température. Les choses humides ren-« dues ainsi fécondes par la chaleur qui leur servit comme de semence généra-« trice, leurs fœtus s'alimentèrent de l'air nébuleux qui les environnait, et se « consolidèrent par l'ardeur du soleil pendant le jour. Quand ils eurent atteint « leur maturité, leurs minces enveloppes desséchées vinrent à crever, et l'on « vit éclore des formes d'animaux de toute espèce. Ceux qui avaient en eux « plus de chaleur volèrent dans les airs, ceux qui avaient plus de matière « composèrent l'ordre des reptiles et autres animaux terrestres, et ceux dont « la nature abondait d'humidité et qu'on appelle *nageurs*, s'en allèrent dans « des lieux qui leur étaient propres. La terre enfin, s'endurcissant de plus en « plus par le feu du soleil et par les vents, le moment arriva où elle ne put plus « produire de grands animaux, et ce fut alors que par le mélange mutuel com-« mencèrent à être engendrés ceux que nous voyons vivre aujourd'hui. »

Euripide, disciple d'Anaxagore le physicien, ne paraît pas trop s'éloigner de ces idées, quand, en parlant de la génération des choses, il dit, dans son *Ménalippe* :

« Ainsi, la terre et le ciel n'eurent d'abord qu'un seul aspect. Puis, en se « détachant, ils firent éclore toutes les choses, bêtes, oiseaux, arbres et tout « ce qui vit sur la terre, y compris la race des mortels. »

sances communes entre les divers peuples. Nous ne dirons rien des arts et des métiers qu'une nécessité égale a pu également enseigner, mais des principes de sciences qu'on dirait de simple curiosité, et qui supposent des observations continues. Telles seraient les études astronomiques. Or nous trouvons les signes du zodiaque semblables chez les peuples les plus éloignés; on y connaît de même la division tout à fait artificielle de la semaine; la période luni-solaire, et d'autres périodes dont on fit le fondement de traditions et d'époques religieuses. On y connaît la circonférence de la terre (1), et l'on en a tiré l'unité de mesure, la

(1) Comme nous aurons à voir les divers systèmes que l'on a inventés pour mesurer la terre, et les divers résultats qu'ils ont donnés, je crois utile de rapporter ici tout ce qu'offre de plus avéré sur ce sujet la science moderne, pour qu'on puisse le comparer aux erreurs et aux opinions précédentes.

La première mesure précise de la terre fut trouvée par l'abbé Picard, au sortir du XVII[e] siècle. Voici de quelle manière. Plus on s'avance vers le nord, plus on voit s'élever le pôle, s'augmenter la hauteur des étoiles septentrionales, diminuer celle des étoiles du pôle opposé. L'élévation ou l'abaissement des étoiles nous fait connaître l'angle qui résulte des verticales partant des extrémités de l'axe parcouru sur la terre. Cet angle est égal à la différence des hauteurs méridiennes d'une même étoile, en ne faisant aucun cas de la petitesse infinitésimale de la parallaxe de l'arc. Si l'on mesure cet arc au moyen d'opérations bien exactes, on a la longueur d'un degré, qui, multipliée par 360, donne celle de toute la périphérie. Ainsi, l'abbé Picard ayant vérifié que l'arc compris entre les parallèles qui passent par Amiens et Malvoisine, était long de 78,850 toises, et que l'élévation d'une étoile de Cassiopée correspondant à cet arc était de 1°22′55″, en conclut que le degré avait la longueur de 57,000 toises.

En répétant cette opération sur différentes latitudes, les petites variations qui en résultèrent indiquèrent que la terre n'était pas tout à fait sphérique. L'Académie des sciences pensant avec raison que, le fait existant, on en aurait la plus grande preuve par la comparaison entre les degrés mesurés aux pôles et à l'équateur, envoya MM. Bouques, la Condamine et Godin sous la ligne, Maupertuis et quatre autres individus sous le cercle polaire. Les premiers reconnurent que la longueur d'un degré était de 56,735. Les seconds ne réussirent pas; mais plus tard des savants suédois la trouvèrent de 57,693. Des opérations multipliées donnèrent pour résultat que la figure de la terre est ellipsoïdale, quoique les observations les plus subtiles témoignent de l'extrême difficulté que l'on rencontre à vérifier la différence exacte entre ses deux diamètres, laquelle d'abord avait été fixée à 1/312.

La pesanteur des objets varie selon les latitudes; en s'approchant des pôles elle augmente en proportion du carré du centre de la latitude, et dans tout le quart du méridien s'accroît de 0,0054 sur la valeur équatoriale.

On reconnut aussi par là que le globe terrestre n'est pas homogène. De

forme et l'étendue des temples et des édifices symboliques (1).

Serait-il possible que l'homme, s'il était né sauvage, se fût appliqué d'aussi bonne heure à ces profondes recherches, quand plus tard et dans des temps déjà historiques, il apprit à peine à satisfaire à d'urgents besoins? Serait-il possible qu'il fût parvenu par force d'intuition à découvrir ce que la science n'obtint qu'au prix d'énormes efforts, avec le secours d'observations longues et compliquées, de calculs très-subtils et d'instruments d'une extrême précision? Et pourquoi donc chez tous les peuples la contemplation des cieux, et l'art de supputer les jours, sont-ils considérés comme choses sacrées, gardées et réglées par les prêtres? Si nous observons que chez les nations les plus anciennes beaucoup de formules d'une haute science ont été conservées sans être comprises, souvent appliquées à faux, mêlées à des erreurs grossières, comme il arrive dans les merveilleux computs des Indiens et des Chinois (2), nous nous trouvons conduits à reconnaître dans ces

expériences fort ingénieuses ont fait voir que la densité moyenne de sa croûte est à celle de l'eau :: 5 : 2.

La terre a deux mouvements, de rotation et de translation. Le premier, duquel dépend la durée du jour, de temps immémorial ne s'est point altéré, ce qui veut dire que l'axe n'a point changé.

Voici les résultats des recherches :

Rayons de l'équateur.................mètres,	6376851
Semi-axe....................................	6355943
Différence ou affaissement....................	20908
Rayon à 45° de latitude........................	6366407
Superficie du globe.........myriamètres carrés,	5098857
Volume.....................myriamètres cubes,	1082634000

(1) Tous les stades antiques sont des parties aliquotes exactes d'une circonférence de la terre, et lui attribuent une extension qui diffère de bien peu de celle que l'on trouve aujourd'hui à l'aide de meilleures méthodes. Selon Romé de l'Isle, le stade d'Érathosthène la donne de 57,066, ainsi que le stade nautique, l'olympique et l'égyptien; le stade philétérien 50,70. Seulement le pythique fait chaque degré de 156. Le chaldéen était calculé 1,111 1/9 par degré, de sorte qu'appliqué au degré terrestre, il donne pour chaque degré 57,002 toises 1 pied 9 pouces 6 lignes. On sait que la mesure des académiciens de Paris donne 57,075 toises par degré, à la latitude du 50°.

(2) Voy., pour les Chinois, Hermann, Joseph Schmidt, *Uroffenbarung, oder die grossen Lehren der Christums*, etc., c'est-à-dire, la *Révélation primitive, ou les grandes vérités du christianisme démontrées par les écrits et les documents des peuples les plus anciens, et particulièrement par les livres canoniques des Chinois.* Landshut, 1834. Voy. aussi le présent ouvrage, liv. IV.

fragments en désaccord, non les éléments homogènes d'une étude ascendante, mais le rayonnement d'un foyer unique, les réminiscences d'un âge où l'homme ayant peu ou point de besoins, pouvait se livrer uniquement à la contemplation, avec toute la vigueur d'une intelligence vierge, éclairée par des correspondances supérieures. Les hommes en se dispersant emportèrent avec eux ces connaissances, ainsi que l'usage de solenniser l'époque des solstices et des équinoxes, la vénération du nombre douze et d'autres nombres calendaires. Leur propre génie et les circonstances y apportèrent par la suite diverses modifications. Bailly lui-même dut convenir de l'unique dérivation des sciences, bien qu'il en plaçât l'origine chez on ne sait quel peuple du lac Baïkal, sous le 50[e] degré de latitude, d'où elles passèrent aux Atlantides, habitant la partie submergée de l'Amérique et les côtes occidentales de l'Afrique; de là, elles seraient parvenues aux Éthiopiens, puis aux quatre nations les plus anciennes, les Indiens, les Perses, les Chaldéens et les Égyptiens (1): assertions gratuites.

Les preuves se trouvent accumulées dans la ressemblance des édifices rituels, des institutions religieuses, des cycles de la régénération, des idées mystiques, et de la plus merveilleuse des inventions, l'écriture, dont les caractères, chez les peuples les plus éloignés, se feraient croire des variations d'une même forme (2). Qui osera rechercher la cause de telles ressemblances dans le profond mystère de la vie, et dans l'éternelle et secrète alliance de l'âme avec la nature?

Les Américains.

Pour réfuter la dérivation commune du genre humain, on ne manquait pas d'ordinaire de mettre en avant l'Amérique, et l'on soutenait qu'un continent aussi vaste, demeuré toujours inconnu au reste du monde et séparé de lui par tant de mers, ne pouvait avoir été peuplé que par des hommes nés sur le sol même.

Nous aurons à nous étendre ailleurs sur ce point. Il est vrai qu'au premier abord, en retrouvant un peuple dans des îles écartées, on serait porté à le croire une production spontanée du sol;

(1) *Histoire de l'astronomie* et *Lettres sur l'origine des sciences*.

(2) De Paravey, *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*. Il suppose que les Chinois ont conservé les anciens livres de Babylone, de la Perse et de l'Égypte. Voy. aussi Buttner, *Vergleichungs Tafeln der Schriften verschiedener Völker*. Goëttingen, 1771.

mais si, à l'examen, on lui trouve un langage, des traditions, des coutumes conformes à celles d'autres nations, force est d'avouer qu'il y fut apporté d'ailleurs, bien qu'on ignore comment. Tel est le cas de l'Amérique. Nous avons déjà dit un mot des ressemblances de conformation et de langage entre ses indigènes et les Asiatiques. Leurs traditions parlent de gens venus du dehors : dans l'histoire mexicaine, les Toltèques, les Sept Tribus, les Scheschénèques, les Aztèques sont indiqués tous comme adventices; et les hiéroglyphes les représentent dans l'acte de traverser l'Océan. Les analogies entre les Péruviens et les Mongols sont si nombreuses qu'un écrivain a soutenu, avec beaucoup d'esprit, que Mungo-Kapac, fondateur de la dynastie et de la religion des Incas, était né d'un petit-fils de Gengis-Kan (1); tandis que d'autres, avec plus de raison, le font venir du Thibet et de la Tartarie. Les Hottentots d'Afrique, les Guaranos du Paraguay, et les Californiens d'Amérique, en signe de douleur pour la perte d'un parent, se coupent le petit doigt (2). Croirons-nous qu'un usage si étrange soit né spontanément dans des pays si distants l'un de l'autre? Les Pastous américains ne se nourrissant que de végétaux, les Tlascaltèques qui croient à la métempsycose, les Péruviens qui ont une idée de la *Trimourti*, nous font penser aux Indiens. La division du temps en petites et grandes périodes diffère bien peu dans les méthodes chinoise, kalmouque, mongole, mantchoue, et dans celles des Toltèques, Aztèques et autres; elle est identique entre les Mexicains et les Japonais. Le zodiaque des Thibétains, Japonais et Mongols, porte les mêmes noms que ceux attribués par les Mexicains aux jours du mois : et là où les signes manquent dans le zodiaque tartare, les Sastras indiens y suppléent en plaçant les animaux célestes dans les positions correspondantes (3).

Les Aztèques, les Mittèques, les Tlascaltèques représentent, dans d'innombrables peintures, le déluge et la dispersion des peuple; le Mexicains Tezpi ou Coxcok vogue sur les eaux avec sa famille, les animaux et les plantes : puis, comme se retirent les eaux, il envoie au dehors un vautour qui ne revient pas; de même d'un

(1) RANKING, *Recherches historiques sur la conquête du Pérou et du Mexique, faite au* XIIIe *siècle par les Mongols, accompagnés d'éléphants*. Londres, 1827.

(2) FORSTER, *Voyage autour du monde*, vol. I, p. 435.

(3) Voy. HUMBOLDT, *Vue des Cordillères*, t. II.

autre, et aussi d'un troisième, jusqu'à ce qu'un dernier lui rapporte un vert rameau dans son bec. Pour figurer la confusion des langues, ils ont représenté une colombe perchée sur un arbre et donnant aux hommes, jusque-là muets, un langage pour chacun, ce qui fait que les quinze familles se dispersent au loin (1).

Leurs hiéroglyphes exprimaient que « avant la grande inondation, survenue 4008 années après la création du monde, le pays « d'Anahuac était habité par des géants (*Tzocuillixèques*) : ceux « qui ne périrent pas furent transformés en poissons, moins sept « qui s'étaient réfugiés dans les cavernes. Les eaux une fois apaisées, Xeloua, l'un de ces géants, surnommé l'architecte, s'en alla « à Scioloulan où, en mémoire de la montagne Slaloc, sur laquelle il « s'était sauvé, il éleva une colline artificielle en forme de pyramide. « Il fit faire des briques dans la province de Tlamanalco, au pied « de la Sierra de Cocoti, et pour les transporter à Scioloulan, il dis« posa en file des hommes qui se les passaient de main en main. « Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait « aller toucher les nues, et ils lancèrent le feu sur la pyramide; « beaucoup d'ouvriers périrent, et le travail resta inachevé (2). » Humboldt et Xoega remarquèrent une ressemblance évidente entre cette pyramide de Scioloulan et le temple de Bélus; elle est exactement orientée, et, comme celui-ci, elle servait aux prêtres mexicains pour les observations astronomiques.

Ajoutez à cela que les Mexicains, dès qu'il leur naissait un enfant, lui arrosaient le front avec de l'eau, et parfois le faisaient passer à travers la flamme. Ils peignaient Sinamati, mère du genre humain, dans le paradis terrestre, avec un serpent, et, derrière elle, deux fils se disputant entre eux; ils faisaient de petites idoles de pâte qui se distribuaient par petits morceaux au peuple réuni dans le temple; ils confessaient leurs péchés; ils avaient des couvents d'hommes et de femmes. Tant et de si singulièrers ressemblances ont fait soutenir dans un ouvrage remarquable que l'Amérique avait été d'abord peuplée par des Hébreux, puis par des chrétiens (3). Cet ouvrage est la col-

(1) Idem.

(2) MS. existant dans la bibliothèque du Vatican, copié par Pedro de los Rios, en 1566.

(3) A. AGLIO, *Les antiquités du Mexique,* vol. VI, p. 232-420. On sait cependant que les boudhistes pratiquaient des rites pareils.

lection des monuments mexicains, publiée par lord Kingsborough; monuments dans lesquels on voit représentés des personnages d'un tout autre caractère que l'Américain, et tantôt les types de l'Inde, tantôt ceux de l'Égypte. Le buste d'une prêtresse atzèque porte sur la tête la calantique, comme ceux d'Isis. On y retrouve les pyramides à assises nombreuses, avec des sépultures à l'intérieur, et surtout des peintures hiéroglyphiques. Cinq jours sont ajoutés à l'année mexicaine, comme les épagomènes à celle de Memphis. Dans les tombeaux des Incas on a découvert beaucoup de lampes et de vases peints qui ressemblent étonnamment à ceux des Égyptiens; quelques-uns ont des formes grecques; on en prendrait d'autres pour des amphores romaines (1). On est tellement surpris de tout cela, qu'on se demande comment cette partie du monde a pu jamais se procurer ces connaissances et ces objets. Mais pouvons-nous espérer d'obtenir une réponse qui nous révélerait les temps les plus reculés, quand nous ne savons pas encore expliquer comment, dans un tarif de Modène de 1306, se lit, porté au nombre des marchandises, le nom Brésil; et comment, sur la carte géographique d'André Bianco, tracée en 1436 et conservée dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, se trouve indiquée précisément sous le même nom de Brésil une île située dans l'Atlantique? Ce monde-là ne serait donc nouveau que pour nous qui ne le connaissions pas!

Il est certain que l'infortuné Montézuma, la première fois qu'il s'entretint avec Fernand Cortez, lui dit : « Nous savons par nos « livres que les habitants de ce pays et moi nous ne sommes pas « indigènes, mais que nous venons de très-loin. Nous savons « encore que le chef qui guida nos aïeux retourna pour quelque « temps dans son pays natal, et revint ensuite pour y ramener « ceux qu'il avait laissés. Mais il les trouva mariés avec des femmes « d'ici, pères de nombreux enfants, et vivant dans des villes qu'ils « avaient bâties; si bien qu'ils ne voulurent pas obéir à leur an- « cien maître, qui s'en alla seul. Nous avons toujours cru que ses « descendants viendraient un jour prendre possession de ce pays; « maintenant, puisque vous venez du côté où se lève le soleil, et « que vous me dites nous connaître depuis longtemps, je ne puis

(1) Elles sont possédées par M. Cooke de Barnes, en Angleterre. M. Kampe prit le dessin de vingt-deux de ces objets, qu'il croit y avoir été portés par les Phéniciens. Voy. *Soc. of antiq.* Londres, 1836.

« douter que le roi par qui vous êtes envoyés ne soit notre maître « naturel (1). »

Les Australiens.

Nous sommes encore peu informés de ce qui concerne la Polynésie, dont on a plus songé à tirer des bénéfices que des renseignements; mais il est moins difficile de s'expliquer comment les Indiens s'y propagèrent d'île en île. Au fond d'une religion grossière outre mesure, on y retrouve l'idée d'une trinité que dans les Carolines on appelle *Alouelap*, *Langueleug*, *Olisat*. Parmi les Taïtans, *Tane* ou *Te Madua*, père ou homme; *Oro* ou *Maltin*, dieu-fils ou sanguinaire; et *Taroa* ou *Manou te ooa*, oiseau ou esprit, offrent une ressemblance palpable avec la trinité indienne. Les Nouveaux-Zélandais, selon Lesson, de même que les autres Polynésiens, nomment leurs dieux *Açouas;* ils croient que les âmes des justes sont les bons génies, et que, sous le nom de *Tiis*, celles des méchants poussent l'homme au péché. Qui ne voudra reconnaître là les *Assouras*, génies de l'Inde antique, et les *Daïtias*, ses démons?

Les traditions brahmaniques se montrent davantage parmi certaines tribus des Daïas plus civilisées que les autres. Elles divisent le temps en *iogas*, semblables aux périodes fabuleuses des adorateurs de Brahma, et dont les noms même se rapportent aux leurs; car ils les nomment *Chereta ioga*, *Diva Pera ioga*, et *Cale ioga*, celle présente. Durant les éclipses, qu'ils appellent par un mot sanscrit *graana*, ils croient qu'un dragon nommé *Raou* (parole également sanscrite) dévore la lune, et pour l'effrayer, ils font un fracas étourdissant, absolument comme en usent les Chinois.

Nous avons rapporté tant de preuves de l'unique dérivation du genre humain, que nous croyons pouvoir négliger les objections partielles, en réfléchissant avec Bacon que l'harmonie des sciences, c'est-à-dire l'appui qu'elles se prêtent réciproquement, est la vraie et la plus prompte manière de renverser et d'écarter les obstacles de moindre importanee; tandis que si l'on met en avant les axiomes un à un, il en arrivera comme du faisceau de flèches : ils plieront et rompront à qui mieux mieux (2).

(1) *Première lettre de Cortez*, §§ XXI et XXIX. Klaproth, dans l'*Asie polyglotte*, soutient que les Tschouktchi viennent d'Amérique. Sans m'arrêter à le réfuter, j'en fais mention comme un témoignage des correspondances entre le nord-ouest de l'Amérique et l'est de l'Asie.

(2) *De Augm. scient.*, lib. VII.

Mais qu'on ne nous reproche pas de nous être trop arrêté sur ce point ; il nous paraît d'une importance capitale, non-seulement dans l'ordre spirituel pour fournir la preuve du péché originel et, par suite, de la rédemption, mais encore dans l'ordre historique, puisque de cette connaissance dépend le fait de savoir si l'espèce humaine, ce mélange de tant de misères et de tant de grandeur, est déchue d'un paradis ou s'est élevée de la condition du singe ; si nous devons rechercher seulement le développement de la matière dont le perfectionnement aurait produit toute chose, ou bien célébrer l'élévation successive de l'esprit, en croyant l'homme et l'humanité destinés à se racheter et à s'améliorer par le rétablissement de l'harmonie dans la conscience; si enfin ceux qu'une politique sans pitié appelle nos ennemis naturels sont ou non nos frères. De là seulement nous pourrons déduire des règles à la justice qui est le fondement de l'histoire. Combien les jugements de l'historien ne devront-ils pas être différents, si Moïse, Mahomet, l'empereur Christophe, Iturbide, Tamerlan lui sont aussi étrangers que le renne et l'éléphant ! Sous quelle impression différente n'admirera-t-il pas les institutions de Manès et les poëmes de Calidase; ne compatira-t-il pas aux Incas et à Montézuma jetés au bûcher par les Espagnols; aux nègres dont font trafic les Anglais, si nous devons voir en eux des êtres d'une autre race que la nôtre!

CHAPITRE IV.

PREMIERS PAYS HABITÉS.

Mais il ne suffit pas que les faits aient nié que l'homme soit un germe développé spontanément sous certaines zones; il faut les interroger encore pour savoir quel fut le lieu de son unique souche.

Celui qui voudrait connaître où le Nil prend naissance, devrait remonter son cours, demander de pays en pays de quel côté on y parvient, et continuant à suivre ses sinuosités à travers les bois, les sables, les disparitions, les cataractes, s'approcher de sa source. Il faut en agir de même avec le courant des nations. Si l'on s'informe aux peuples de l'Europe de quelle partie du monde ils viennent, tous d'accord répondent, de l'Asie. Il en est beau-

coup dont nous connaissons l'origine avec certitude : en étudiant les anciennes migrations et les débris des langues éteintes, non-seulement nous trouvons que les Celtes, les Cimbres, les Esclavons, les Gaulois, les Germains, les Lapons, les Finnois viennent de l'Asie, mais nous pouvons assigner à chacun la contrée qu'ils habitaient autrefois sur les bords de la mer Noire, dans la Tartarie, sur le Gange, partout où se rencontre encore un vestige de leur idiome. Si nous ne pouvons pas en dire autant des autres, nous les voyons néanmoins se reporter tous vers l'Orient.

L'Afrique s'est tellement plongée dans la barbarie, l'Amérique resta si longtemps séparée du tronc principal, que l'on n'entrevoit qu'à peine des ressemblances entre lui et ces deux rameaux. Nous en avons cependant déjà signalé quelques-unes, et le peu qui reste de leurs traditions indique une origine extrinsèque se reportant du côté de l'Asie.

Plus on observe d'ailleurs la gradation dans la couleur de la peau, plus on se confirme dans l'opinion que les Africains sont issus de l'Asie Méridionale, de l'Asie Orientale les Américains.

En Asie, au contraire, tout manifeste une extrême vétusté. Là nous apparaissent les langues les plus antiques qui, sous des formes calmes et méthodiques, voilent la parole de l'ombre mystérieuse de l'hiéroglyphe et du symbole. A ces langues, comme à leur noyau commun, se rattachent celles du reste du monde. Informez-vous d'où fut tiré le moyen de fixer la parole, et la Grèce s'avouera débitrice envers l'Asie de l'alphabet qui engendra tous les autres. De là sont venus les chiffres numériques; de là les connaissances astronomiques; de là les germes de culture cachés dans les cosmogonies; de là les doctrines philosophiques et religieuses qui éclairèrent ou éblouirent l'humanité : aussi est-ce là que, comme à la source, recouraient toujours les anciens sages.

Si de ces instruments de civilisation nous passons à la civilisation elle-même, nous la voyons d'abord apparaître en Asie, et de là se répandre sur le reste du monde; son premier signe est l'empire sur les animaux. Eh bien, la plupart de ceux qui maintenant obéissent à l'homme se trouvent à l'état sauvage au cœur de l'Asie. Les montagnes qui la traversent sont le pays originaire du buffle, du taureau, du muffle dont dérive notre brebis, de l'onagre et du bouquetin, du croisement desquels est issue notre chèvre. Le renne bondit sur les hautes cimes qui bornent à l'orien-

la Sibérie et sur la chaîne des monts Ourals ; le chameau erre dans les vastes déserts qui s'étendent entre le Thibet et la Chine ; le porc se vautre au milieu des forêts de chênes et dans les marais de la partie de l'Asie la plus tempérée ; le chat y vit sauvage, ainsi que le chacal qui a produit notre chien (1).

L'homme emmena avec lui ces serviteurs qui lui allégent la condamnation à gagner son pain à la sueur de son front. Nous les voyons abonder de plus en plus à mesure que nous nous approchons de l'Asie ; ils diminuent à mesure que nous nous en éloignons. La Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande ne possèdent que le chien et le pourceau ; la Californie n'a que le seul chien ; l'Amérique, toute vaste qu'elle est, n'a à elle que le guanaco et le lama ; l'Europe elle-même ne possède en propre que quinze ou seize des espèces qui s'apprivoisent le plus avec l'homme, en y comprenant le rat et quelques familles pareilles : elle a tiré toutes les autres de l'Asie. C'est en Asie que les mêmes espèces se montrent dans toute leur beauté ; il n'existe pas une contrée où le cheval s'élance aussi vigoureux qu'en Arabie pour lutter de vitesse avec le vent, où le chameau prête à l'homme d'aussi patients et utiles services. C'est à l'âne sauvage et apprivoisé que les poëtes asiatiques comparent les héros ; la brebis et la chèvre d'Angola, l'argali, le bouc des bois n'ont pas de pareils ailleurs ; là enfin, depuis des siècles, l'éléphant est soumis à l'homme.

Que l'on réfléchisse à ce que serait l'agriculture sans le bœuf et l'espèce chevaline, le désert sans le chameau, le Kamtchadale sans le chien, l'Arabe sans son coursier, quand c'est précisément au manque de chevaux que quelques-uns attribuent l'infériorité de l'Américain ; et l'on comprendra ce que vaut la conquête des animaux.

Il ne faut pas négliger de remarquer que depuis le temps primitif l'homme n'est parvenu à apprivoiser aucun autre animal, quelque effort qu'on ait employé dans le nouveau monde à l'égard de l'aï ou paresseux, du pouma, du schischi et du tapir.

Pour laisser à l'écart l'Amérique, où les lianes, en s'entrelaçant aux arbres séculaires, semblent opposer une barrière insurmontable à la civilisation et offrir un asile assuré au boa et à des

(1) Les naturalistes modernes ont démontré que, comme tant d'autres des théories de Buffon, sa généalogie du chien n'était qu'un rêve.

monstres du même genre ; pour ne rien dire de l'Afrique où l'ardeur incessante du soleil et les plaines de sable à chaque instant remuées par le simoun se jouent des efforts de l'homme, l'Europe elle-même, après les temps historiques, était encore inculte et couverte de forêts; les premières traditions nous y montrent partout des marais, des bêtes fauves, des couleuvres, des broussailles impénétrables, vaste arène aux travaux des Hercule et des Thésée qui lui venaient de l'Asie. Et puis combien sont en petit nombre les fruits que notre sol fournit naturellement! Tout y est artifice de greffe, de chaleur, d'engrais, tandis qu'en Asie le froment vient de lui-même, d'elle-même s'y empourpre la grappe; l'olivier, le figuier, le mûrier, le cerisier, le pêcher, la canne à sucre, le caféier, l'oranger, le grenadier, le noyer, le châtaignier y offrent en abondance des fruits exquis, de même que la rose, la renoncule, les fleurs les plus riches et les plus abondantes y font assaut d'éclat et de parfum. Les Européens peuvent encore indiquer l'époque peu éloignée où ils firent l'acquisition de ces végétaux, en les tirant du même sol auquel ils devaient déjà les dieux et les symboles dont ils avaient peuplé le firmament, et la manière de diviser et de calculer le temps.

Les pyramides d'Égypte ont cessé de paraître les monuments les plus antiques, depuis qu'ont attiré l'attention les ruines de Persépolis et les immenses hypogées de l'Inde, qui prouvent combien les arts et les sciences étaient cultivés de bonne heure dans ces contrées. Quels hommes devaient donc être ceux qui élevaient ou creusaient de semblables édifices! Quelles nations que celles où chantaient David, Viasa, Homère! Quelle vigueur d'intelligence pour inventer ces systèmes de philosophie, où l'on retrouve le germe, soit appliqué aux faits, soit voilé sous des fictions et sous des emblèmes, de toutes les brillantes hypothèses, subtilités métaphysiques et théories ingénieuses que les savants et les hommes d'État ont pu imaginer dans la suite! Pourrons-nous donc voir là les informes essais d'une génération qui vient de se dresser sur ses deux pieds, de dépouiller les habitudes du singe et d'abandonner les bois où elle naquit?

Le luxe oriental et son résultat, le despotisme oriental, sont mentionnés comme très-anciens. La constitution millénaire de la Chine demeure si solide et si ferme, que ses vainqueurs eux-mêmes courbent sous son joug leur front farouche. Les cultes de l'Inde con-

servent encore les traces de l'organisation civile et religieuse qui, durant tant de siècles, régit le peuple le plus doux. La solidité et la durée qu'il cherchait dans ses monuments comme dans ses institutions, ressemble à la confiance virginale de l'adolescent qui construit ce dont il espère jouir longtemps. A peine l'histoire commence-t-elle à bégayer, que nous rencontrons sur le Tigre, sur l'Euphrate, dans les montagnes de la Médie ou sur les rives du Nil, des monarchies, ou pacifiques, ou guerrières : elles se mêlent ensuite aux vicissitudes des nations de l'Occident, et prolongent leur influence jusque sur la civilisation moderne. Sur les hauteurs même de la Tartarie, la liberté sans frein des hordes se combine avec le despotisme des kans, qui est la forme de la féodalité la plus ancienne. Enfin, le gouvernement monarchique est implanté depuis tant de siècles dans l'Asie, l'idée en est devenue si naturelle, que le roi de Siam ne put s'empêcher de rire lorsqu'on lui dit que les Hollandais vivaient sans roi. On rencontre ce mode de gouvernement dans les autres pays à mesure qu'ils se rapprochent de l'Asie; la tyrannie qui pèse sur les lieux où l'Afrique confine avec elle, va se perdant jusque dans le gouvernement patriarcal parmi les habitants de la Caffrerie. Il en est de même dans l'Océan méridional; le luxe, les arts, les manufactures, la monarchie s'y montrent d'autant plus qu'on avance davantage vers l'Asie. L'Amérique, à ses extrémités, ne connaît pas le gouvernement d'un seul, tandis que le bras de l'étranger l'avait imposé au Mexique et au Pérou.

Ni l'Amérique avec ses volcans encore ardents, avec ses plaines encore marécageuses, ni l'Afrique qui dut arracher tard aux flots ses déserts de sable, ne peuvent prétendre avoir donné le premier asile au dernier fruit produit par la nature, et qui, l'objet de sa prédilection, forme le sommet de l'immense pyramide de la création. Comme tel, l'homme devait être placé au centre des pouvoirs organiques les plus efficaces; dans un pays où fussent plus prodiguées et plus parfaites les œuvres de la nature; où s'étendît le plus vaste continent à l'entour des montagnes les plus élevées; en un mot, dans le cœur de l'Asie.

Que si nous consultons les Asiatiques eux-mêmes, ils reporteront leur origine vers la contrée qu'environnent la mer Caspienne, la Méditerranée, les golfes Persique et Arabique. Les Chinois placent leur origine dans la province de *Schensi*, au nord-ouest; les Indiens, au nord des monts Himalaya, c'est-à-dire dans la

Bactriane, limitrophe à la Perse qui confine avec le pays central. La Mésopotamie est la contrée la plus méditerranée; et les eaux du déluge durent en se retirant la laisser riche de principes nourriciers, d'où lui vint cette fertilité que de longs siècles ont ensuite épuisée.

CHAPITRE V.

PREMIÈRES SOCIÉTÉS.

D'après ce que nous avons exposé jusqu'ici, ne saurait nullement se soutenir l'opinion de ceux qui ont supposé l'homme né avec la seule sensation, et que le hasard et la nécessité l'ont tiré de l'inertie stupide dans laquelle il sommeillait. L'homme, à l'état de brute, n'aurait jamais inventé, sous l'aiguillon des besoins renaissants, que ce qui aurait importé à leur satisfaction. Comment donc, au contraire, trouvons-nous si communes chez lui les idées religieuses? La langue qui exprime celles-ci est chez tous les peuples la plus ancienne. C'est à un culte que se rapportent les informes ébauches de civilisation que nous rencontrons parmi les barbares : ils accompagnent d'un hymne les danses et les chants de leurs solennités, hymne souvent incompris et fondé le plus généralement sur les souvenirs d'un monde primitif.

Non, l'homme ne pouvait s'élever à la raison que par la parole, ni acquérir celle-ci sans observer l'unité dans la multiplicité, l'invisible dans le visible, l'effet dans la cause; c'est-à-dire sans faire usage de la raison, cercle vicieux qui se présente chaque fois que l'on réfléchit sur les débuts de l'humanité. Il se reproduit dans l'idée d'un contrat social, par suite duquel les hommes, partant d'une existence pareille à celle de la brute, seraient parvenus à vivre en communauté. S'il en avait été ainsi, pourquoi ne rencontrerait-on plus une seule nation sans langage, ni raison, ni morale? Tout au contraire, pas une histoire qui ne montre que l'homme les a toujours possédés, quoique plus ou moins développés; nous devons donc croire qu'ils forment le fond et l'essence de sa nature, antérieurs à la raison spéculative, qui jamais n'aurait pu trouver un archétype pour les cas pratiques.

Comment, en vérité, les liens du mariage et de la paternité pouvaient-ils devenir des devoirs avant que l'homme comprît le bien qui en dérive et les moyens d'y atteindre? Comment celui qui ne les aurait jamais éprouvés concevrait-il les avantages de la société? Pour que les hommes s'accordent entre eux et arrêtent un pacte social, force leur est de posséder un langage commun pour s'entendre, et des formes de conventions, d'assemblées, de représentation; c'est-à-dire, qu'ils soient déjà réunis en société. De quel droit ensuite cette poignée d'hommes aurait-elle pu obliger l'entière succession du genre humain? Si tout n'était fondé que sur des emblèmes variables et de mobiles abstractions, quelle sanction ont-ils mise à leur pacte? S'ils le conclurent pour obtenir le bonheur, ne pourrions-nous, d'un droit égal, lorsqu'il vient à nous peser, nous en dégager et reprendre notre liberté?

Mais l'homme est-il libre dans les forêts où il n'a pas de compagnie, où il ne peut dès lors exercer ses affections, ni même sa raison qui ne se développe que dans la société et par la société? Peut-il être libre où tous ont droit sur tout, ce qui rend la guerre perpétuelle? Peut-il être libre où les forces de la nature qu'il n'a pas appris à dompter l'entravent à chaque pas?

Que si les bois et les cavernes, les amours errants et la vie sauvage sont l'état naturel de l'homme, il faudra considérer comme un mal cette déviation nommée société et progrès : la science et l'art, au lieu de tendre à ennoblir l'existence et à rendre plus douce l'association civile, devraient s'appliquer à ramener l'homme à son état primitif, c'est-à-dire, à la nature et à la liberté; conséquence tout à fait logique, dont l'absurdité suffirait pour démentir le principe, comme elle suffit à l'histoire pour nier que l'homme ait inventé le langage, la religion, la morale.

Déjà dans le paradis l'homme eut pour tâche de le garder et de le cultiver: ainsi la lutte et le travail furent sa première destination. Ils augmentent, à titre de châtiment, quand s'est introduit le péché: châtiment paternel, car le travail contribue à la santé et au bien-être; il perfectionne l'homme, lui donne la conscience de son être et de ses forces, en les concentrant pour se procurer un état meilleur, pour jouir de ce bonheur qui consiste dans un sentiment calme, bien plus que dans de bruyantes conquêtes. Ce passage supposé de la vie pastorale à l'agriculture, et de là à l'industrie, au commerce, ne s'accorde pas mieux avec l'histoire, qui

nous présente l'homme pasteur et agriculteur quand il vient à peine d'être contraint de vivre à la sueur de son front. Le fratricide entraîna les Caïnites loin des tentes patriarcales, ils multiplièrent, ils bâtirent des villes où s'accrut l'industrie, au point que la sixième génération, depuis le meurtrier, cultivait les arts métallurgiques et connaissait les instruments de musique. Le genre humain ramené ensuite par le déluge à une seule famille, les arts primitifs se conservèrent chez elle. Noé fut cultivateur et artisan. Mais comme ses descendants se dispersèrent sur la surface de la terre, leur industrie varia selon les lieux, en subissant la loi de la nécessité, et en négligeant ce qui était immédiatement utile. C'est pourquoi nous voyons le Nègre s'élancer sur les arbres les plus élevés et gravir les plus rudes rochers; le Groenlandais harponner le poisson d'un coup inévitable; le Samoyède lutter avec l'ours blanc; l'habitant des Canaries poursuivre le chamois de ravin en ravin; la Thibétaine conduire l'étranger sur les plus hautes cimes; tous enfin s'adapter à ce que porte le sol sur lequel ils se fixèrent. Ceux qui ne voient d'autre beauté que celle des animaux se tatouent le corps, se mettent une queue, des cornes, une crête; le chasseur se revêt de peaux; l'Américain se pare des plumes de ses oiseaux, auxquels la nature prodigua tant d'éclatantes couleurs en compensation du chant qu'elle leur refusait; l'habitant des îles Mariannes apprend à tisser l'écorce des arbres. Quelle différence, d'autre part, entre le commerce des Anglais et celui du Chinois, entre le Lapon pasteur de rennes, l'Arabe de chameaux, le Péruvien de lamas, et le Mongol de cavales!

Ainsi les diverses industries naquirent et s'accrurent en raison des lieux; mais l'agriculture fut celle qui introduisit les plus grands changements dans la constitution morale. L'homme voulant, lorsqu'il a cultivé un champ, en suivre de l'œil les espérances, il se construit tout près une demeure; alors ce sentiment si impérieux que nous nommons l'amour de la patrie se fait jour, et la stabilité du foyer donne origine à l'association civile.

Gouverne- ent patriar- il.

Lorsque Adam, en voyant la compagne que Dieu lui avait formée, s'écria : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de « ma chair: celle-ci s'appellera d'un nom qui marque l'homme, « parce qu'elle a été prise de l'homme : c'est pourquoi l'homme « quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront « deux dans une seule chair, » alors fut posée la première pierre de

l'édifice social qui se maintint à travers tous les siècles et toutes les révolutions; la société domestique devint la base des autres, de manière que celles-ci durent prospérer ou languir selon qu'elle était affermie ou dissoute.

Une autorité établie au milieu de ces associations est un fait naturel encore plus qu'une nécessité. Le père gouverne sa nombreuse descendance sans magistrats ni bourreau, mais de conscience, et par la force du respect, de la gratitude, de la conviction. Croyant en Dieu, tous le servent dans leur prochain; la fidélité de la femme produit les ineffables joies du mariage et les affections qui en dérivent; l'amour de la famille est vif, surtout chez les mères; et les amitiés sont d'autant plus vives que les besoins sont plus urgents. A la famille se rattache la propriété, celle-ci au sol, et le sentiment domestique s'étend à la tribu.

L'idée d'un pouvoir héréditaire, absolu, sur les biens et sur la vie, ne pouvait naître dans les esprits tant que dura le pouvoir patriarcal. Lors même qu'il cesse, quand l'association tient, soit à un pacte, soit à une fonction confiée à un seul ou à plusieurs, l'autorité héréditaire est inconnue. Une troupe de chasseurs se réunit pour une expédition; elle a besoin d'un chef; on choisit le plus adroit auquel on obéit parce qu'on y trouve de l'avantage: de même dans les contestations on s'en rapporte au plus sage et au plus honnête. Peut-être laissera-t-on l'autorité à ce juge, à ce chef tant qu'il vivra, mais jamais le droit de la transmettre par héritage. La force des conquérants, les vices des vaincus, les passions, l'éducation, le droit divin donnèrent des maîtres à l'espèce humaine dans les âges successifs; mais la Providence mit la félicité de l'homme au-dessus de pareils accidents, le pauvre pouvant être heureux dans sa misère, libre l'esclave dans les fers, et chacun, dans n'importe quel ordre de choses, pouvant poursuivre le perfectionnement individuel et général. Alors l'autorité patriarcale se reproduisit dans l'autorité métropolitaine, qui donna une cité pour chef à beaucoup d'autres, de même qu'un père était le chef de plusieurs familles.

Quelques-uns ont cru que Dieu avait établi la servitude lorsque Noé, maudissant Chanaan, lui dit: « Que tu sois l'esclave de Japet. » Mais ici est indiquée une dépendance par la domination, non une infériorité de nature telle que les anciens l'entendaient dans l'esclavage. Cet horrible abus de la force ne put naître que

de la violence tyrannique des conquérants, qui, se faisant un droit de la victoire, se crurent autorisés à exterminer les vaincus, ou à les conserver (*servare*) pour leur propre utilité.

Fort simples étaient donc les principes politiques d'après lesquels se régissait la société humaine encore réunie dans les plaines de Sennaar. S'y étant prodigieusement multipliée, elle pensa à construire une centralité sociale, qui réunît dans un but commun les efforts des tribus : mais l'égoïsme prévalut, la tour de l'union devint celle de la confusion, les peuples se divisèrent, et Dieu mit entre eux une nouvelle distinction par la diversité des langues.

Les descendants industrieux de Cham peuplèrent la Syrie, l'Arabie, quelques contrées entre l'Euphrate et le Tigre, et par l'isthme de Suez ils pénétrèrent en Afrique. Ils possédaient la science et la culture la plus élevée ; mais une très-grande dépravation morale et intellectuelle les fit déchoir rapidement.

La race de Sem demeura en Asie, entre l'Euphrate et l'Océan indien, d'où elle s'étendit sur une partie de l'Assyrie et de l'Arabie à l'occident de ce fleuve ; plus tard elle pénétra dans l'Amérique par la même voie que prennent chaque année les Kiouskis pour porter la guerre contre les Américains de la côte nord-ouest (1). Les Sémites, dès les temps les plus reculés, se montrèrent plus éclairés, et conservèrent les traditions des patriarches, tant par rapport à la science humaine que pour les dogmes religieux.

Plus grossière, mais moins corrompue, la descendance de Japet, qui put participer aux avantages des peuples parvenus à une civilisation plus rapide, se dirigea vers le Nord, occupant les îles de la Méditerranée, puis l'Europe.

Mais, de même qu'au commencement la matière luttait et se mélangeait avant d'acquérir l'ordre actuel, ainsi les hommes passaient de contrée en contrée avant de trouver une demeure stable : dans ces trajets ils se mêlèrent et alternèrent de telle sorte que l'histoire ne réussit pas toujours à les distinguer ; elle y parviendra mieux à mesure que s'éclaircira pour elle l'Asie antique, immense hiéroglyphe dont si peu de traits nous ont été jusqu'ici révélés.

(1) HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, vol. II, p. 502, in-8o.

Si nous voulons néanmoins appliquer à l'histoire les recherches linguistiques dont il a été parlé précédemment, nous verrons, de la Mésopotamie et des chaînes de l'Himalaya, des monts Altaï et Ourals, descendre par les deux versants opposés, la race blanche vers l'occident, la race jaune vers le levant, et celle-ci se subdiviser dans les régions du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest; l'autre dans les régions de l'est, du nord-est et du sud-est.

Les blancs de la région sud-ouest furent appelés Indo-Européens; lignée immense s'étendant de la mer des Indes à l'Atlantique, de Ceylan à l'Irlande. Une portion de celle-ci peupla l'Inde, et de cette portion sont descendus les Bengaliens modernes, les Scheiks, les Marattes, les habitants du Malabar, de Tamoul, les Télingiens, les Mongols, les Indo-Turcs, les Zingris, les Cingalais, ceux des Maldives; tandis qu'une autre portion habita la Perse et produisit les Parsis et les Parthes antiques, les Guèbres modernes, les Persans, les Curdes, les Buckarésiens, les Afghans et les Belusques, sur les confins de l'Inde, ainsi que les Ossètes du Causase (1).

A l'occident de l'Asie, entre l'Euphrate et la mer Rouge, le golfe Persique et la Méditerranée, s'était fixée la race sémitique ou chaldéenne, déjà partagée en quatre rameaux : celui des *Assyriens*, auquel appartenaient les pasteurs de la Chaldée, les guerriers de Babylone et de Ninive, les Mèdes et les Syriens; celui des *Hébreux*, qui comprenait les Chananéens, les Phéniciens et les Carthaginois; enfin ceux des *Arabes* et des *Abyssiniens*.

Des monts Altaï au Caucase se répandirent plusieurs races qu'on pourrait nommer caucasiennes, dont la *turque* est la plus puissante; l'*arménienne* s'établit entre l'Euphrate et la mer Caspienne; entre celle-ci et la mer Noire, la *géorgienne*.

Sur le versant opposé de l'Himalaya, en tête de toute la race jaune ou des Indo-Chinois, se trouve la population *de la Chine*, autour de laquelle se groupent les Thibétains, les Birmans, les Péguans, les Siamois, les Anamites; sur les rives de la mer Jaune, les Coréens et les industrieux Japonais.

A l'orient de l'Asie errent les Tartares, divisés en deux fa-

(1) Adelung, *Mitridates*. — Balbi, *Atlas ethnographique*. — Klaproth, *Asie polyglotte*, p. 42. — Eichoff, *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*. Paris, 1836.

milles, celle des *Mongols*, effroi de l'Asie et de l'Europe, et celle des *Tonguses;* les uns nomades, même aujourd'hui sous la domination de la Russie, les autres maîtres de la Chine sous le nom de Mantchoux.

Au milieu des glaces du nord-est s'est établi le groupe SIBÉRIEN, dans lequel se distinguent les Samoyèdes sur les bords de la mer Glaciale, les tribus des Corièques, des Génisséens, des Kamstchadales et des Couriliens à l'extrémité orientale du globe.

L'Europe est la terre destinée par la prédilection de la Providence au développement des germes de la civilisation que lui a apportés l'Asie. Les Ibériens, nation différant de l'indienne et tenant de la sémitique, occupèrent à une époque très-reculée la péninsule la plus occidentale, en y arrivant par mer, et peut-être de l'Italie, où ils auraient précédé les Celtes et les Pélasges. D'eux sortirent les Turdetans, les Lusitaniens, les Cantabres d'Espagne, les Aquitains de la Gaule, les Liguriens d'Italie, et les Basques, qui seuls en conservent le langage.

Avant la famille indienne pénétrèrent en Europe les Celtes, en traversant la forêt Hercinie, et sous le nom de Gaulois et de Cimbres s'arrêtèrent dans la Gaule : les premiers y donnèrent origine aux Èques, aux Séquaniens, aux Arvernes, et se répandirent ensuite en Italie sous le nom d'Ombres, et dans la Grande-Bretagne sous celui de Gallois : les seconds, prenant les noms de Boïens, de Belges, d'Armoriques, de Bretons, repoussèrent vers le nord les habitants primitifs, jusqu'à ce que, subjugués à la fin, il n'en resta que des débris chez les Gallois d'Écosse et d'Irlande, et chez les Bretons du pays de Galles et de la Bretagne française.

Dans l'Europe méridionale, entre les Alpes et l'Ems, la Méditerranée et la mer Noire, et sur le littoral de l'Asie Mineure, choisit sa demeure une nation indienne désignée sous le nom de Thrace-Pélasgique ou Romane. Une portion de celle-ci franchissant le Taurus, occupa dans l'Asie Mineure la Phrygie, la Lydie, la Troade, et, après avoir passé le Bosphore, s'arrêta en Thrace, quand l'autre portion plus ancienne, en traversant la Thessalie, venait se fixer dans la Grèce et dans le Péloponèse sous le nom de Pélasges et d'Hellènes, puis sous ceux d'Éoliens, d'Ioniens, de Doriens et d'Achéens ; elle s'étendait ensuite dans les îles et sur le continent de l'Italie, où déjà d'autres membres de la même famille avaient porté la civilisation sous le nom d'Osques, de Tos-

cans, de Latins, tous réunis enfin sous les étendards et le nom de Rome.

Les Indo-Persans, qui vinrent en Europe à la suite des Celtes, y arrivèrent par le Caucase : une partie, en remontant le cours du Danube, s'établit au centre de la Germanie, et forma les tribus guerrières des Teutons, des Suèves, des Francs, des Allemands; l'autre partie côtoyant l'Elbe, produisit celles des Saxons, des Frisons, des Longbards et des Anglais; la troisième partie donna origine aux Scandinaves et aux Goths le long de l'Oder.

La famille slave était aussi d'origine indienne; il paraît qu'elle entra en Europe peu après les Indo-Persans, qui composèrent la famille germanique, et qu'elle occupa au fur et à mesure les territoires que celle-ci abandonnait, jusqu'à ce qu'elle se déployât dans les vastes plaines qui s'étendent des monts Krapaths aux Poïa et de la Baltique à la mer Noire. Vaincue ensuite et repoussée, elle se replia vers l'orient avec les tribus des Sarmates, des Rossolans, des Tzèques, des Venèdes, des Pruczes. Elle est réduite aujourd'hui à trois branches principales, qui sont : les Russes et les Illyriens, les Polonais, Bohémiens et Vendes, les Lettons et Lythuaniens.

La race ouralienne étrangère à l'Inde et parente des peuples du nord-ouest de l'Asie, refoulée par les populations slaves vers le nord, déboucha au moyen âge sous les noms de Huns et de Hugres. On la distingue aujourd'hui en quatre branches: Finnoise dans l'Esthonie et la Laponie; Magiaire ou Hongroise à l'extrémité de l'Allemagne; Tcermisse sur les rives du Volga, et Permienne près les monts Ourals.

La civilisation des anciens Égyptiens, qui survivent aujourd'hui dans les Cophtes, est analogue à celle des Indiens et des Chaldéens : les Abyssiniens ont adopté un dialecte arabe; et la famille Berbère recueille les débris des anciens Maures, Numides, Cyrénéens et Carthaginois. L'Afrique centrale est encore si peu connue qu'il n'est pas possible d'en déterminer les familles et de suivre leur marche. Dans la partie orientale, tout le long de la mer Indienne, des sources du Nil au cap Sofala, nous connaissons deux familles : celle des *Gallas*, qui dominent à cette heure en Abyssinie; et celle des Motapas, sur les côtes du Zanguebar, de Mozambique et de Monomotapa. La partie méridionale comprend aussi deux familles, les *Caffres* et les *Hottentots*.

Deux races distinctes occupent l'Océanie : la *noire* ressemblant à l'africaine, et la *brune*, plus rapprochée de l'Asie, appartenant à la grande famille qui s'étendit d'un pôle à l'autre.

Les Indo-Européens dominent aussi sur le grand continent de l'Amérique, exterminant de plus en plus les indigènes et y transplantant les Nègres, honteuse et peut-être incurable plaie de leur belle liberté.

Telle est la filiation des peuples dont nous avons entrepris de retracer et de suivre la marche progressive dans les voies de la Providence. Nous avons expliqué les raisons qui nous ont fait un devoir d'insister sur les commencements que d'ordinaire les historiens esquissent rapidement, et nous avons aussi déduit nos preuves pour confirmer humainement des dogmes d'un ordre plus élevé. Mais s'il est des esprits auxquels nos raisons et nos preuves ne paraissent pas assez convaincantes, nous leur rappellerons que, suivant les anciens livres des Parsis, quand le sage Zoroastre interrogea la Divinité sur l'origine et sur la fin des choses, la Divinité lui répondit : FAIS LE BIEN ET ACQUIERS L'IMMORTALITÉ.

LIVRE II.

DE LA DISPERSION DES PEUPLES AUX OLYMPIADES.

SOMMAIRE.

De l'Asie en général. — Premières monarchies. — HÉBREUX. — Leur histoire — leur législation — leur littérature. — INDE. — Institutions. — Opinions. — Sciences. — ÉGYPTE. — Son histoire — ses coutumes. — Sciences et beaux-arts en général. — PHÉNICIENS. — Commerce des anciens. — GRECS. — Leurs temps héroïques — Des RELIGIONS. — Lycurgue.

CHAPITRE PREMIER.

L'ASIE.

L'Asie, berceau du genre humain et de la civilisation, est la partie du monde la plus étendue et la plus favorisée de la nature : elle occupe une superficie de 933,350 mètres carrés (2,100,000 lieues) entre le 24° et le 172° de longitude, entre l'équateur et le 17° de latitude boréale. Elle est un peu plus grande que l'Amérique, dont la sépare au nord-est le détroit de Baring ; d'un quart plus vaste que l'Afrique, à laquelle la réunit l'isthme de Suez ; et quatre fois plus grande que l'Europe, dont la divisent la Méditerranée, la mer Noire, l'Archipel et les monts Ourals. Elle a, au sud, les nombreuses îles de la Polynésie ; d'autres îles volcaniques lui font face à l'orient et dans la mer des Indes, variant de nature selon les eaux qui les environnent et selon leur position. Position.

D'amples bassins s'ouvrent à son centre, quelques-uns d'eau salée, comme la mer Caspienne, d'autres même bitumineux, comme le lac Asphaltique. De grands fleuves la sillonnent, en même temps que des golfes qui s'enfoncent dans les terres, et la découpure variée des côtes rompent la monotonie des plaines et facilitent les communications. On compte parmi ses fleuves l'Irtich, le Jéniséï, la Lena, qui traversent la Sibérie pour se jeter dans la mer Glaciale, et qui étaient inconnus aux anciens. Mais Eaux.

ont été fameux dès les temps primitifs, le Tigre, l'Euphrate, l'Indus et le Gange, qui du Taurus se dirigent vers le golfe Persique et vers la mer des Indes; le Volga (*Rha*), l'Oxus (*Gihon*), et l'Iassarte (*Sir Darja*) qui ont leur embouchure dans la mer Caspienne; l'Ho-Hang, le Hiang-se-Kiang, qui de la Chine descendant à l'océan Pacifique, traçaient les limites des anciennes nations et les voies de leur commerce.

Montages. Deux grandes chaînes de montagnes, dans le sens de l'équateur, divisent l'Asie en trois zones. La première est celle des monts Altaï qui, au-dessus de la mer Caspienne, longent la Sibérie jusqu'à l'Océan, et auxquels nous rattachons les monts Ourals; bien que les récentes découvertes aient démontré qu'ils en sont tout à fait indépendants (1). Plus au midi se dresse le Taurus, qui part de l'Asie Mineure, et atteignant en Arménie sa plus grande élévation, se ramifie dans la région du Caucase, puis traverse les pays à l'orient de la mer Caspienne, la Perse septentrionale, l'Hyrcanie, le territoire des Parthes, la Bactriane jusqu'aux confins de la Sogdiane, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, la Grande-Bucharie : là se partageant en deux et embrassant le plus vaste plateau de la terre, c'est-à-dire, le désert de Chamo ou de Cobi, il prend au nord le nom d'Imaüs ou de Belurdag, et coupe le pays d'Eygur, la Mongolie, la Songarie jusqu'aux confins de la Sibérie, tandis qu'au sud-est, il côtoie l'Inde septentrionale, traverse le grand et le petit Thibet, et se perd en Chine dans la mer Pacifique, après avoir porté les noms de Muttag, de Candahar ou Paropamise, et d'Himalaya, qui rappellent les plus hautes cimes du globe.

Division. Des trois zones que nous avons dit formées en Asie par ses montagnes, celle du nord ou la Sibérie, entre les monts Altaï et la mer Glaciale, peut se dire inconnue aux anciens, bien que plus peuplée alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. La deuxième est la région qui se trouve entre les monts Altaï et le Taurus, région la plus élevée du globe, et parallèle à la nôtre, mais en majeure partie aride et stérile, nue de forêts, n'offrant guère que des pâturages au Mongol, au Kalmouk, au Songar, dont les hordes et tribus, sans avoir de demeure fixe, errent avec leurs troupeaux où la verdure, les eaux ou leur caprice les attirent.

(1) HUMBOLDT, *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*. Paris, 1831.

Entre ces peuples nomades encore et ceux plus au midi qui étaient civilisés dès les premiers siècles, une division est tracée par le 40e parallèle qui sépare le Caucase de l'Arménie, la grande Bucharie de la Bactriane, la Chine de la Tartarie chinoise. Dans cette troisième zone qui s'étend jusqu'au tropique, d'où les deux grandes péninsules indienne et arabique se prolongent vers l'équateur, gît la contrée la plus privilégiée de la nature. Là, les exhalaisons d'une mer tranquille, l'abri des montagnes, l'abondance des eaux courantes, le retour régulier des vents produisent la température la plus douce. Les arbres et les végétaux les plus précieux y prospèrent; les oiseaux et les insectes y étalent le luxe d'une beauté resplendissante; le cotonnier et le ver à soie y prodiguent leurs tributs à l'homme pour son vêtement, comme les mines et les rochers l'or, les perles, les pierreries et les diamants pour sa parure.

L'Indus divise l'Asie méridionale en deux parties, l'une descendant vers l'Océan, l'autre vers la Méditerranée; cette dernière, sur laquelle l'histoire fixe ses premiers regards, peut être de nouveau subdivisée en pays en deçà de l'Euphrate, entre l'Euphrate et le Tigre, entre le Tigre et l'Indus.

En deçà de l'Euphrate, nous rencontrons la péninsule de l'Asie Mineure (*Natolie*), avec les îles de la côte, la Syrie, la Phénicie, la Palestine, l'Arabie. Entre l'Euphrate et le Tigre s'étendent la Mésopotamie, l'Arménie, la Babylonie; entre le Tigre et l'Indus, l'Assyrie, la Susiane, la Perse, la Caramanie; le long du golfe Persique et de la mer des Indes, la Gédrosie, la Médie, l'Arie, l'Aracosie, la Parthie, la Bactriane, la Sogdiane.

A l'occident de l'Indus, ce qu'on appelle proprement l'Inde comprend, en deçà du Gange, la région située entre ces deux fleuves, la péninsule du Malabar, l'île de Taprobane ou Ceylan; et, au delà du Gange, le pays des Seris, le plus lointain dont les anciens eussent connaissance; car nous démontrerons que la Chine était entièrement ignorée d'eux.

En ajoutant à ces pays l'Égypte, si conforme à l'Asie par sa nature, nous aurons tracé le terrain sur lequel se passe l'histoire des siècles les plus reculés.

L'Asie est soumise par sa vaste étendue à la plus grande variété Climat. de climats. La partie orientale est généralement humide, sous un ciel orageux et souvent chargé de brouillards, au milieu de mon-

tagnes alpestres, de plaines marécageuses et de fleuves d'un cours très-long : la partie occidentale est, au contraire, sèche et presque aride ; son atmosphère est d'une sérénité constante, les vents y sont très-réguliers, les plateaux presque aussi élevés que les montagnes auxquelles ils s'appuient, les rivières peu nombreuses, les lacs multipliés. Le voisinage de l'Afrique la rend plus chaude, tandis que la partie orientale, en se rapprochant du nord, devient extrêmement froide à cause des monts, des mers, des brouillards et des vents qui soufflent du pôle sans rencontrer aucun obstacle.

Il paraît donc que l'Inde, jardin de délices, la Sibérie glacée, les steppes élevées de la Mongolie, la froide Tartarie chinoise, les pâturages de l'Assyrie, les forêts sauvages de la Parthie, les immenses prairies entre l'Euphrate et le Tigre auraient renfermé, par leur propre nature, l'histoire de leurs habitants dans un cercle défini ; de même que le Chinois paraît prédestiné à voguer sur ses innombrables canaux, l'Indien à employer l'éléphant à la guerre et dans ses travaux, l'Arabe à se servir du chameau dans ses courses aventureuses à travers le désert.

L'immobilité de la nature physique, l'alternative régulière des saisons et des vents, la culture uniforme, la monotonie du genre de vie s'impriment sur le caractère moral, en reproduisant toujours les mêmes sensations, les mêmes idées. C'est pour cela que le Mongol et le Tartare sont nomades et vagabonds de temps immémorial, que le Maratte est indomptable, l'Indien heureux de sa paresse, comme le Chinois de son industrie ; et tous si opiniâtrément attachés à leurs usages, que dans leur manière d'être actuelle on peut lire leurs institutions de 3,000 ans.

Race. Dans l'Asie centrale surtout, l'espèce humaine est dans toute la fleur de sa beauté, comme un fleuve coule plus pur près de sa source. Les naturels des deux rives de la mer Caspienne, proportionnés dans leur stature, et bien constitués, offrent d'admirables formes, qui ont même modifié celles des peuples envahisseurs. Ainsi les Turcs, de contrefaits qu'ils étaient, y devinrent beaux : ainsi les femmes circassiennes, aux irrésistibles attraits aux épais sourcils, aux yeux noirs, aux petites bouches, au front uni, au menton arrondi, améliorèrent la race difforme des Perses.

Dans le voisinage de la Méditerranée, à la pureté des formes

se joint encore la plus fine intelligence; aussi, en même temps que de douces brises répandent sur leur existence la joie et le bonheur, les hommes y exécutent des travaux d'art plus parfaits qu'en aucun lieu du monde.

Différentes langues sont parlées en Asie, celles de la plaine s'étendant au loin, celles des montagnes renfermées dans un territoire étroit; mais les anciennes pouvaient se réduire à trois groupes : l'un, de la Méditerranée à l'Alix; l'autre, de ce fleuve au Tigre; le troisième, du Tigre à l'Indus et à l'Oxus (1). Langues.

(1) Les langues de l'Asie se divisent en sept familles :

1° Les *sémitiques*, dont les principales sont l'hébraïque, la syriaque, la pelva, l'arabe, la ghéeza, l'amarique.

2° Les *caucasiennes*. Les principales sont l'arménienne, la géorgienne, la circassienne, l'abbasse, l'aware, etc.

3° Les *persanes*. Les principales sont la zenda, la parsis, la persane, la kurde, la puschta ou afghane, etc.

4° Les *indiennes*, qui comprennent la sanskrite et une foule de dialectes; l'indostane, la bengaline, le malais, le cingalais, etc.

5° Celles *de la région au delà du Gange*, dont les principales sont la chinoise, la thibétaine, la coréane, la japonaise.

6° Les langues *tartares*, dont les principales sont la mantchoue, la mongole la turque.

7° Les langues *de la région sibérienne*, qui comprennent différents idiomes peu connus, parlés dans le nord-ouest de l'Asie.

La *famille sémitique* peut se diviser en cinq branches : 1° *langue hébraïque*, parlée et écrite par les Israélites jusqu'à la captivité de Babylone, puis langue savante; c'est dans cet idiome que sont écrits tous les livres saints, jusqu'au prophète Malachie.

Il est probable que l'alphabet dont se servent aujourd'hui les Samaritains fut celui des Juifs durant cette période; mais actuellement ceux-ci emploient des caractères qu'ils rapportèrent de leur servitude et qu'on devrait appeler chaldéens. Il se lisent de droite à gauche, comme toutes les écritures sémitiques. Le samaritain et le rabbinique peuvent être considérés comme des dialectes de l'idiome hébraïque. Le premier tient pourtant du chaldéen et du syrien; il semble s'être formé dans le VIIe siècle avant J. C., du mélange des Hébreux qui habitaient le royaume d'Israël avec les colonies assyriennes envoyées pour remplacer ceux qui avaient été emmenés captifs à Babylone. Il existe encore des Samaritains dans différentes villes de l'Asie, mais Naplouse, en Palestine, peut être considérée comme leur patrie; leur langue usuelle est l'arabe vulgaire. Les savants hébreux du XIIe siècle fondèrent le langage rabbinique, mélange de chaldéen et d'hébreu antique. Il y entra depuis une foule de mots étrangers, espagnols, italiens, allemands, hollandais, polonais, de tous les pays enfin où les Hébreux se trouvent dispersés. Le rabbinique s'écrit avec les mêmes caractères que l'hébreu antique (chaldéen-hébraïque), sinon que, comme écriture courante, il prend des formes moins stables.

Près de la Méditerranée, les Phrygiens, considérés comme le peuple le plus ancien de l'Asie Mineure, tenaient de la manière de

Le phénicien était parlé dans toute la Syrie et différait peu de l'hébreu. Il fut très-répandu par le commerce et par les colonies phéniciennes sur toutes les côtes et dans toutes les îles de la Méditerranée. Les médailles sur lesquelles on a pu observer ses caractères, et quelques inscriptions, semblent démontrer que son alphabet ressemblait à celui de l'ancien hébreu, tel que l'ont conservé les Samaritains.

La langue des Carthaginois, si ce n'était pas précisément le phénicien, en était du moins un dialecte peu altéré; elle fut parlée, durant la puissance de Carthage, en Afrique, en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, à Malte, etc. Quelques inscriptions, peu de médailles, seize vers insérés dans le *Pœnulus* de Plaute, sont tout ce qu'il en reste. Elle n'est plus parlée, à moins qu'il ne s'en retrouve quelques traces dans la langue des Berbères, et peut-être dans celle des Maltais. (Le même Michel-Antoine Vassuli, qui, en 1791, avait publié son *Mylsen Phœnico-Punicum, sive grammatica Melitensis,* abandonna cette opinion dans sa *Grammaire de la langue maltaise,* publiée en 1827, où il dit que ce langage est un dialecte de l'arabe.)

2° *Syriaque* ou *araméenne*. Elle comprend deux langues, la syriaque et la chaldéenne, toutes deux subdivisées en plusieurs dialectes. On l'appelle aussi araméenne, du pays où elle est usitée, la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée et l'Assyrie étant appelées *Aram* par les auteurs bibliques.

Le syriaque fut répandu autrefois de la Méditerranée et de la Judée jusqu'à la Médie, à la Suziane et au golfe Persique, dans toutes les colonies établies sur le Tigre et l'Euphrate.

La littérature syriaque fleurit dans les ve et vie siècles de notre ère; mais la langue, telle qu'elle nous est transmise dans les livres, renferme beaucoup de mots grecs introduits durant la domination des successeurs d'Alexandre. Quelques Pères de l'Église ont écrit dans cette langue, qui possède aussi des œuvres historiques. C'est encore la langue ecclésiastique et littéraire des Jacobites, des Nestoriens, des Maronites; elle fut jadis répandue dans toute la Perse, et même jusqu'à la Tartarie, où la firent connaître les marchands nestoriens.

Il y a quatre alphabets syriaques : 1° l'*estranghel*, le plus ancien et qui ne se trouve que dans les monuments antiques; 2° le *nestorien,* qui semble tiré du précédent; 3° le *syriaque ordinaire*, dit aussi *maronite*, dans lequel sont imprimés en Europe les livres syriaques; 4° celui dit *des chrétiens de Saint-Thomas,* parce qu'il est employé par des chrétiens de ce nom dans les Indes.

Les principaux dialectes du syriaque sont le *palmyrien,* parlé anciennement à Palmyre (Tadmor); il en reste des inscriptions expliquées par M. DE SAINT-MARTIN; le *nabat*, qui est le langage des habitants de Wasit, entre Bagdad et Bassora; le *sabéen*, encore en usage chez les sectaires que les Arabes appellent de ce nom, et qui se désignent eux-mêmes sous celui de Mendaïtes ou Nazaréens ou Chaldéens; il est parlé aussi par une autre secte appelée *chré-*

parler des Arméniens : mais sur le littoral on entendait souvent l'idiome grec, comme on entend aujourd'hui l'italien sur les côtes

tiens de Saint-Jean, qui habite aux environs de Bassora, et dans quelques parties occidentales de la Perse.

Le chaldéen, parlé autrefois dans la Chaldée, dans les cours de Ninive et de Babylone, appris par les Hébreux durant la captivité, donna naissance au dialecte dans lequel sont écrits divers commentaires sur les livres saints et quelques parties des livres de Daniel et d'Esdras. Les caractères hébraïques actuels étaient l'alphabet chaldéen; cette langue diffère peu du syriaque.

3° La *mède* est la langue pelva, parlée jadis dans l'antique Médie et dans toute la Perse occidentale. On a dans cet idiome une traduction des livres de Zoroastre, peut-être contemporaine de l'original. D'autres livres moins anciens, comme le *Bund-dehesch*, le *Boman-iescht*, etc., sont écrits dans le même idiome, mêlé de beaucoup de mots persans. Les médailles et les inscriptions des Sassanides sont aussi en pelvi. Cette langue, qui emprunta beaucoup de mots au syriaque, est tout à fait perse quant à la grammaire; dans beaucoup de ses formes, elle tient de la langue zende. Son alphabet en est aussi dérivé et présente beaucoup d'analogies avec les anciennes lettres syriaques.

4° *Arabe*. On la divise en langue antique, littérale et vulgaire.

L'arabe antérieur à Mahomet paraît se diviser en deux principaux dialectes, appelés *hammiar* et *coreisch*. Le hammiar, qui était parlé dans la partie orientale de l'Arabie, nous est inconnu. Il s'écrivait au moyen d'un alphabet nommé *murnad*, qui est perdu, comme aussi la langue à laquelle il servait. Le coreisch était parlé dans la partie occidentale, et particulièrement dans les alentours de la Mecque, par la tribu des Coreisch, à laquelle appartenait Mahomet. Ce dialecte, poli et perfectionné par lui et par ses successeurs, devint la langue arabe littérale, commune à toute la nation arabe; elle est aujourd'hui encore la langue écrite et savante de toutes les nations musulmanes. C'est dans cet idiome qu'est écrit le Koran. Du IXe au XIVe siècle, la littérature arabe eut une grande vogue en Orient et en Occident; elle ne servit pas seulement à former la littérature persane et turque, elle devint aussi la base de la littérature latine et nationale des Espagnols, avant Ferdinand le Catholique. La langue arabe est l'une des plus riches et des plus énergiques que l'on connaisse; son dictionnaire contient plus de 60,000 mots, son alphabet vingt-huit lettres et quatre points qui servent de voyelles. Elle a trois genres principaux d'écritures : le *cufique*, ainsi nommé de Cufa, ville sur l'Euphrate; c'est le plus ancien, et il ressemble à l'estranghel; le *noski*, inventé ou plus probablement mis en usage avec quelques modifications par le vizir Ebn-Mocklor, dans la première moitié du Xe siècle, est à présent employé par tous les Arabes, et avec certaines variétés par tous les peuples musulmans. Le genre d'écriture des Arabes d'Afrique, qu'ils appellent *al-magrebi*, est celui qui s'en éloigne le plus. Beaucoup de Persans et de Turcs écrivent encore en cette langue.

L'arabe vulgaire n'est que le littéral, privé des désinences grammaticales et réduit à un très-petit nombre de racines, avec d'autres légères différences. C'est aujourd'hui la langue usuelle de l'Arabie, de la Syrie, du Fars, de quel-

d'Afrique. Le carien y était aussi très-répandu ; le thrace, dans la partie septentrionale, et des dialectes très-divers dans la contrée montagneuse du Midi.

ques parties de l'Inde, de l'Égypte et de la Nubie; elle est parlée dans tous les États barbaresques, à Tunis, Tripoli, Alger, Maroc, dans une grande partie de l'Afrique intérieure, dans les différents États de la côte du Zanguebar, dans l'île de Zocotora, le long des rivages de Madagascar, et, à ce qu'il paraît, dans l'archipel des Lachedives et dans la mer des Indes.

5° L'*abyssinien*. Les pays où sont en usage les langues qui composent cette branche, ne font pas partie de la division géographique de l'Asie; mais ces langues, par leur ressemblance avec l'arabe et les autres langues sémitiques, attestent que les peuples qui les parlent ont une origine commune, ou du moins ont eu beaucoup de relations avec les peuples sémitiques.

L'abyssinien se subdivise en deux branches principales, l'*assumite* et l'*amarique*.

L'*assumite* comprend le ghéez antique et moderne. Le premier était parlé autrefois dans le royaume d'Asum et en Laba, dans l'Yemen. Le ghéez moderne ou *tigre*, qui se parle dans le royaume de Tigré, démembré de l'empire d'Abyssinie, est pour le ghéez antique ce que l'arabe vulgaire est pour le littéraire.

L'*amarique* est parlé dans la plus grande partie de l'Abyssinie, dans les royaumes d'Amara, d'Ankofra, d'Angote, etc., et par une colonie appelée *les Gallas*, qui a embrassé l'islamisme.

Après avoir indiqué chaque langue sémitique en usage dans la partie la plus occidentale de l'Asie, passons en revue les principales langues des six autres familles qui occupent le reste de cette partie du globe.

Dans la branche des langues caucasiennes, c'est-à-dire dans la région comprise entre la mer Caspienne, la mer Noire, le nord de la Perse et les provinces méridionales de l'empire russe, nous ne mentionnerons que les deux langues arménienne et géorgienne. La première est connue en Europe par les travaux des pères lazaristes de Venise; la seconde est l'objet des travaux de quelques savants, et l'on peut espérer retrouver dans sa littérature des traductions d'un grand nombre de monuments précieux de l'antiquité. Elles se divisent l'une et l'autre en langue ancienne et moderne.

Le persan moderne peut être compté comme un des idiomes qui composent la famille persane. Il est en effet dérivé du *zend*, et plus immédiatement du *parsis*, qui peuvent se considérer comme deux langues mortes. D'autre part, le *kurde*, parlé par diverses tribus errantes, le *pucte*, par d'immenses tribus d'Afghans, sont pour ainsi dire des dialectes persans.

Le persan s'écrit avec les mêmes caractères que l'arabe. Il est parlé dans toute la Perse et dans une grande partie de l'Inde. Comme l'arabe, il est cultivé par tous les littérateurs de l'Orient.

Dans les langues de l'Inde, il faut distinguer les mortes et les vivantes. Parmi les premières, la *sanskrite* et la *pali* sont deux sœurs qui semblent avoir régné ensemble dans ces vastes régions, l'une au delà, l'autre en deçà

Au delà de l'Alix, en entrant dans la Cappadoce, on entendait des langages sémitiques, comme le cappadocien à l'occident de ce

du Gange. Le sanskrit semble être la souche de la plupart des autres langues. On lui trouve une grande analogie avec la slave, la zende, la persane, la grecque, la latine et tous les dialectes germaniques. Le sanskrit est resté la langue savante et religieuse de l'Inde. Il s'écrit de gauche à droite au moyen d'un caractère nommé *dewanagari*.

Le *pali* est demeuré la langue liturgique des îles de Ceylan, de Java, etc., et de toute l'Indo-Chine, excepté la péninsule de Malacca ; il se divise en beaucoup de dialectes.

Parmi les langues vivantes de l'Inde (appelées quelquefois langues pracrites), et qui sont en très-grand nombre, nous distinguerons seulement les principales et les plus connues.

1° L'indostane, qui est, pour ainsi dire, l'idiome commun à toute l'Inde ; c'est un mélange de sanskrit, d'arabe et de persan ; elle emploie tantôt le caractère *dewanagari*, tantôt le caractère arabe.

2° La malabare, langue de la plus grande partie du Malabar.

3° La cingalaise, que l'on parle dans l'île de Ceylan.

4° La tamula, dans les contrées de Coromandel.

5° La telingue, dans le Decan, le Nizam, etc.

6° La carnatare, dans le Mysore.

7° La bengalienne, dans le Bengale.

8° La maratte, idiome de la république militaire qui porte ce nom.

Toutes ces langues, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'indiquer, ont leur alphabet particulier. Quelques-unes, et notamment la telingue, l'indostane, la bengalienne, la tamula, possèdent une riche littérature. Les Anglais ont fait traduire beaucoup d'ouvrages en bengalien et en indostan, et presque toutes ces langues ont des traductions plus ou moins fidèles de la Bible.

Dans la vaste région au delà du Gange, nous trouvons un système grammatical tout différent et qui n'a aucune analogie avec les autres langues. Le chinois, auquel se rapportent plus ou moins les langues écrites de ce groupe, abonde en monosyllabes ; il y a dans certains cas une construction exactement inverse de celle qui serait naturelle. Les mots sont invariables dans leurs formes, et les rapports de connexion et de dépendance, comme les modifications de temps, de personnes, etc., se déduisent seulement de la position des mots, ou s'indiquent par des mots séparés, avant ou après le thème du nom ou du verbe. Les Chinois n'ont pas de lettres proprement dites, mais des signes qui expriment des idées ; ils ont 214 radicales ou clefs principales, sur lesquelles ils disposent leurs 40,000 mots ou caractères. Leurs lignes sont verticales et se lisent de droite à gauche.

Cette langue se divise en ancienne (*ku-wen*) et en moderne (*kuan-koa*). La première est la langue des *king* ou livres classiques, morte depuis longtemps ; l'autre est celle que l'on parle et que l'on écrit aujourd'hui.

La thibétaine est l'idiome des États régis par les trois pontifes *Dalaï-Lama*,

fleuve, le syriaque entre la Méditerranée et l'Euphrate, l'assyrien dans le Curdistan, le chaldéen à Babylone, l'hébreu dans la Pa-

Bogdo-Lama et *Darma-Lama;* elle est écrite avec un caractère formé sur le *dewanagari.*

La japonaise et la coréane emploient des signes syllabiques fabriqués avec les débris des caractères chinois.

L'idiome japonais diffère du chinois, mais il en a adopté beaucoup de mots.

Appartiennent encore à cette famille les langues de l'Indo-Chine, qui se divisent en polies écrites, et en incultes non écrites. Les principales de la première classe sont le birman, le siamois, l'anamite, suffisamment désignés par leur nom. Ces idiomes doivent avoir emprunté beaucoup du pali, qui est la langue morte des contrées où ils fleurissent maintenant; presque tous ont des alphabets particuliers.

L'espace où sont parlées les langues comprises sous le nom de tartares, peut être très-bien déterminé par les plateaux qui s'étendent de l'embouchure de l'Amur, dans le golfe de Tartarie, à l'est; de la ville de Nerym, sur l'Obi, au nord; de la mer Caspienne, à l'ouest; du centre du Thibet, au midi. On les divise en trois branches différentes : le tonguse ou mantchou, le tartare ou mongol, et le turc. Chacune de ces branches se subdivise en une infinité de dialectes ayant entre eux quelque chose de commun : leurs différences proviennent de l'état errant des tribus qui les parlent. Ainsi, dans l'idiome turc, nous voyons que l'osmanli, ou turc occidental, tira une foule de mots de l'arabe ou du persan, tandis que les tribus errantes dans les steppes de la Russie asiatique ont reçu, par suite du voisinage des colonies de race finnoise, beaucoup de mots appartenant aux langues de cette famille.

Le mantchou est important à cause du grand nombre de traductions qu'il possède des livres chinois, sanskrits et mongols. Il est parlé dans l'empire chinois par les tribus tonguses qui y ont établi leur domination, et dans la partie la plus orientale de l'Asie, connue sous le nom de Mandschourie.

Le mongol est parlé par les tribus qui occupent la Mongolie; sa littérature est riche, et l'on peut espérer y retrouver des indices relatifs à l'histoire obscure de toutes ces hordes qui ont eu tant d'influence sur les révolutions de l'Europe par leurs invasions successives.

L'alphabet des Mongols est presque le même que celui des Mantchoux. Il s'écrit en colonnes verticales, de gauche à droite.

Le kalmouk, langue de famille mongole, a un alphabet particulier, mais également imité du syriaque.

La famille turque se divise en une infinité de dialectes dont les différences dépendent des émigrations et des positions respectives des tribus qui les parlent. Voici les principales :

L'*uigura*, qui est le plus ancien dialecte turc fixé par l'écriture; il est parlé dans le Turkestan oriental.

L'*osmanli* ou *turc* proprement dit est la langue commune de l'empire ottoman, celle politique et commerciale de toute l'Asie occidentale.

La *sciagateane* est parlée par les Turcs du Karisim et du Mawarannahar

lestine, le phénicien dans les villes maritimes et dans les colonies, l'arabe dans la péninsule et dans les landes de la Mésopotamie; ce qui indiquait une seule souche pour cette nombreuse famille, laquelle varia selon les contrées : nomade dans l'Arabie, agricole en Syrie, civile à Babylone, trafiquante à Tyr.

Au delà du Tigre apparaissent des langues d'une autre classe, reconnues à peine de nos jours par la découverte du zend et du sanskrit : mais les anciens ne nous ont laissé aucuns renseignements sur leur compte, si ce n'est Hérodote qui raconte (1) que les marchands grecs, pour se transporter de la mer Noire à la mer Caspienne et à la Bucharie, emmenaient avec eux sept interprètes; et Strabon qui, en parlant des pays du Caucase, dit que dans la ville grecque de Dioscurie on entendait plus de soixante-dix dialectes.

Après le déluge universel, les peuples descendus du Caucase, dont l'Ararat forme la cime la plus élevée, occupèrent les pays au fur et à mesure qu'ils restaient à sec, que les exhalaisons chaudes et insalubres cessaient, et que le terrain, entraîné par les pluies dans les vallées, élargissait les plaines. Le grand plateau de l'Asie

Premiers habitants.

(l'ancienne Transoxiane), et, avec quelques différences, par les Usbecks.

Pour indiquer toutes les autres variétés, il faudrait nommer toutes les tribus éparses dans l'immense carré que nous avons tracé en commençant à parler des langues tartares, en y unissant la Perse et l'Asie Mineure. Ceux de ces peuples qui font usage de l'écriture se servent maintenant de l'alphabet arabe, avec quelques légères additions et altérations.

La littérature turque est connue parmi nous; ses livres originaux sont des ouvrages de géographie et d'histoire; elle possède beaucoup d'imitations et de traductions de l'arabe ou du persan. Il existe des traductions de la Bible dans la plupart des dialectes tartares.

Les langues de la famille sibérienne sont parlées par les malheureux peuples habitant ce climat glacé, et qui confinent, à l'ouest, avec la Dwina; au nord, avec l'océan glacial arctique; à l'est, avec la mer de Behring et d'Ochotsk, et au midi, avec le plateau dont nous avons parlé, et qui partirait de la ville de Nerym sur l'Obi.

Aucun de ces dialectes n'est encore fixé par l'écriture; on y aperçoit néanmoins certaines origines communes avec d'autres idiomes de l'Asie centrale et occidentale. Certaines tribus samoyèdes ont une espèce d'écriture qui consiste en signes gravés sur des morceaux de bois.

Toutes ces langues ont été divisées en cinq ramifications principales : la famille samoyède, la famille jenissa, les familles koriekque, kamtschadale et kurilienne. (*Extrait de* KLAPROTH, BALBI, etc.)

(1) Liv. IV, p. 24. Voy. aussi HEEREN et HERDER.

centrale, entre l'Euphrate et le Tigre, avec les montagnes d'un côté et le désert de l'autre, où se trouvent la Mésopotamie aux gras pâturages, la montagneuse Arménie, la fertile Babylonie, fut la première résidence des hommes. C'est le pays où le climat est le plus doux, les saisons le plus régulières ; la terre, arrosée par des sources qui ne tarissent jamais, s'y revêt d'une végétation magnifique et des fruits les plus savoureux. Ne renfermant aucune bête féroce, aucun animal venimeux, elle peut nourrir d'innombrables troupeaux : les pasteurs s'arrêtaient volontiers dans des lieux aussi heureusement situés, où brebis et génisses couchaient à découvert. S'étant dans la suite accrus en nombre, ils imitèrent la race de Cham, et se bâtirent ou furent forcés à habiter des villes qui devaient être des retranchements de hordes, des camps de nomades, aussi étendues que le réclamait leur origine, et entrecoupées de champs et de rivières. C'est ainsi que nous devons nous représenter l'immense Babylone et Ninive ayant onze journées de circuit, et où les populations accouraient, comme dans tous les temps, autour du pouvoir arbitraire, pour profiter de ses largesses et de ses erreurs.

De même que les peaux et les tentes offraient un abri à l'habitant du Nord, les roseaux, les palmes et les toiles suffisaient là aux édifices, construits plutôt par luxe et pour la commodité, que comme une défense contre un climat aussi tempéré. L'argile et le bitume offraient des matériaux en abondance pour les palais et pour les tours; les palmiers suggéraient ces constructions aériennes et ouvertes, et les fûts élancés de leurs colonnes. C'est ainsi que les villes s'élevaient rapidement comme le campement d'une armée ou d'une tribu de Bédouins, et disparaissaient sans presque laisser trace de leur existence.

Le sol que l'insouciant Musulman laisse maintenant en friche encourageait au travail par sa fertilité reconnaissante ; la Mésopotamie s'était changée en un paradis depuis que, par une infinité de canaux, on y avait amené les eaux des fleuves éloignés, en les élevant au moyen des pompes et des roues, invention des Babyloniens, pour réjouir d'une éternelle verdure leurs jardins suspendus.

Placés dans des plaines sans bornes, sous un ciel toujours serein, ses habitants observèrent les astres pour se diriger, d'après leur position, dans leurs courses vagabondes, et pour régler les

troupeaux, selon les saisons, dont leur lever annonçait le retour. Les signes du zodiaque et les noms des constellatious attestent encore l'origine pastorale de l'astronomie. Ils continuèrent à la cultiver après s'être établis dans les villes, où les scheiks, siégeant le soir sur les terrasses des maisons, avertissaient des variations du ciel, tandis que les prêtres tenaient note des moindres observations faites du haut de la grande tour édifiée avant la dispersion. Ceux-ci conservaient dans leur pureté les traditions de la science et de la religion patriarcale, qui allaient se corrompant chez les autres peuples, et en devenaient les instituteurs plus ou moins sincères, en étendant leur influence sur les siècles et sur les pays les plus reculés.

Gouvernements.

De la famille naît la première société; et comme les liens domestiques sont d'autant plus forts chez un peuple qu'il est plus simple dans ses mœurs, beaucoup de familles vivent ensemble de la même manière, en composant la tribu; première forme de citoyenneté qui, de même que dans les traditions hébraïques, se retrouve parmi les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie, dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie. Les tribus voyagent ensemble, se défendent mutuellement, et chacune prend pour chef le vieillard le plus capable, le berger le plus expert, le plus habile observateur des astres. Ce chef, comme le plus sage, rend aussi les jugements; comme le plus expérimenté, il possède la doctrine; comme le plus âgé, il rend un culte solennel à la Divinité. Il est tout à la fois roi, juge, sage, pontife.

Le gouvernement patriarcal, peu convenable pour une civilisation adulte, puisque le bien-être de tous ne dépend que des qualités personnelles d'un seul, se diversifie au point que dans certaines tribus il n'impose pas même de limites à la liberté individuelle, tandis que dans d'autres il va jusqu'à la tyrannie la plus absolue.

Plusieurs nations en sont restées à ce premier degré de civilisation, où les maintiendra longtemps encore, ou toujours, la nature de leur pays et le genre de vie qui en est la conséquence : telles sont celles de pasteurs et de chasseurs; car c'est par l'agriculture seule que l'homme s'établit dans un pays et qu'il s'y attache par tous les sentiments qui rendent sacré le nom de patrie. Les peuples agricoles, lorsqu'ils ont une fois des demeures fixes, acquièrent des idées plus claires du tien et du mien ; elles ont besoin de garanties pour le conserver, de force ordonnée pour le défendre,

de jugements pour le revendiquer, de règles pour le transmettre, de cet ensemble de choses enfin dont se compose un gouvernement civil.

De la même manière que plusieurs familles constituèrent une tribu, plusieurs tribus s'associent pour former les bourgades et les villes. Les différents scheiks ne renoncent pas à leur primatie, et, pour délibérer sur les intérêts communs, ils se réunissent en assemblées; tandis que les membres de diverses tribus, en se rapprochant les uns des autres, donnent naissance à des manières de vivre et à des professions différentes. Dès lors l'égalité innée des droits produit elle-même l'inégalité des fortunes; car l'homme le plus adroit ou le plus industrieux gagne davantage, il s'enrichit, et transmet son avoir à ses fils. C'est ainsi que commencent à se former les familles illustres qui tendent à attirer à elles les dignités et le pouvoir; c'est ainsi, pour peu que l'histoire soit véridique, que naquirent d'abord les formes républicaines : un patriciat qui administre les affaires publiques, des distinctions entre nobles et plébéiens, et une variété infinie dans le nombre des sénateurs, dans leurs attributions, dans les magistrats, dans les relations de chaque cité avec son territoire, dans celles entre les cités qui, en se confédérant, constituent des États, et qui, sans changer de forme, peuvent acquérir une vaste extension et une grande puissance.

Conquêtes. Ailleurs cependant les peuplades diverses et vagabondes se rencontrant sur le même terrain, au passage d'un fleuve, pour occuper les mêmes pâturages, se querellent entre elles : parfois ce sont des larcins, des rivalités d'amour, des jalousies de prédominance qui engendrent leurs inimitiés. De là les guerres et leur conséquence, le despotisme. Quelque scheik, vainqueur de la tribu ennemie, après avoir savouré les douceurs du commandement, aspire à l'étendre sur un plus grand nombre. Il y est stimulé d'abord par sa force personnelle; il y est aidé par ceux qui, se sentant robustes aussi, désirent exercer leur propre vigueur, ou par les lâches qui cherchent à se mettre à l'ombre de sa puissance; bientôt il règne au loin sur les peuples subjugués.

Monarchie. Tel fut Nembrod, que nous cite l'Écriture comme un fort chasseur. Il domina sur la contrée où grandirent depuis Babylone, Édesse, Nisibé, Ctésiphonte, et fonda dans les plaines de

l'Assyrie un vaste empire, ce qu'il n'aurait pu faire dans les montagnes.

La force fut donc le premier instrument de la tyrannie, employée par des nomades qui dévastent, saccagent, puis dictent aux vaincus leur volonté pour loi, et la scellent avec l'épée. Le mot dynastie indique lui-même l'origine d'une telle puissance (1). En vain chercherions-nous, dans ces empires, des monarchies tempérées et des citoyens comme en Europe ; un chef seul réunit en lui le pouvoir de faire les lois, de les mettre à exécution et de rendre la justice. Le conquérant devient le maître du territoire, et, pour s'en assurer la possession, ou il extermine la population, ou il la réduit en servitude : c'est de cette domination suprême qu'il tire le droit de punir (2).

Si nous cherchons la raison pour laquelle l'Asie vit se perpétuer le despotisme, nous la trouverons dans ses mœurs ; car la liberté politique et la liberté morale vont de concert : point d'espoir de s'élever aux franchises civiles pour les peuples qui n'ont point commencé par réformer leurs mœurs. Patrie et famille sont des idées associées en Europe, où le meilleur citoyen est le meilleur père. Il n'en est pas ainsi où est établie la polygamie. Polygamie.

Les femmes naissent très-belles en Asie ; leur développement est précoce ; mais elles perdent de bonne heure et leurs charmes et leur fécondité. L'homme, porté par sa corruption naturelle et par le climat à la volupté, songea à se former un jardin de ces fleurs délicieuses, et en choisit un certain nombre parmi les plus belles. Mais toutes jeunes encore, et n'étant propres qu'au plaisir, un frein devenait nécessaire à la violente agitation de leurs passions, à l'amour, aux rivalités, aux jalousies. Leur orgueil et leurs affections se trouvaient blessés par la polygamie, qui tourmente les sens par les privations et le cœur par les préférences. L'époux ne pouvait pas compter sur l'amour, la plus forte garantie de la fidélité. Il lui fallait donc les dominer par une indomptable sévérité, les renfermer avec les précautions les plus attentives, préposer à leur garde des hommes rendus in-

(1) De δύναμις, force, puissance.

(2) Chez les Mongols, si l'un tire le toupet à l'autre, il est puni, non pour lui avoir fait du mal, mais parce que le toupet appartient au roi. PALLAS, liv. I, p. 194.

capables d'exciter ni les désirs des jeunes femmes ni la jalousie du maître (1).

Ainsi le climat qui, dans la Germanie, en retardant le développement et le mariage, contribua à faire des femmes les compagnes et les conseillères de l'homme, concourut en Asie à les rendre ses esclaves. Il en résulta que l'amour n'y fut jamais moral; les liens de famille y furent relâchés, fréquents les assassinats domestiques et les parricides; et la nature vengea par la tyrannie le mépris qu'on faisait d'elle. Partout où la femme n'est pas la douce compagne de l'homme, chaque foyer est soumis à une monarchie despotique, et cette association de tyrans obéit à un chef, maître brutal et absolu dans la cité, comme le particulier dans la famille.

Religion. La force et la défense ne suffisent pas toutefois à maintenir les peuples unis, soit dans la monarchie, soit dans la république. Ce ne fut pas le besoin seul qui les associa dans leur vie errante, mais aussi la communauté de rites et de croyances, qui, plus ou moins altérés, se rattachaient toujours aux traditions primitives des patriarches. La religion assume un caractère national, et l'idée commune d'une divinité tutélaire est pour un peuple un lien très-puissant, car il est formé par le sentiment. Des fêtes sont instituées, auxquelles la nation entière prend part, et les sanctuaires deviennent la capitale de l'État et le centre du commerce. Les cités les plus antiques, en effet, furent saintes, comme l'indiquent les noms de Jérusalem, Jérapolis, Jéracome, Jérabole, Jérapétra, Jéragerma, Diospolis (2): Babylone signifie cité de Dieu; Phir, dans la Syrie, siége des oracles. On disait Ilion bâtie par Neptune, et il ne pouvait être détruit tant qu'y resterait le Palladium. Toutes les cités primitives eurent même un nom sacré qui demeurait un mystère, si bien qu'on n'a jamais su avec certitude celui de Rome.

J'ai dit un mystère, car le secret s'introduisit bientôt dans les religions. Il fut confié à une classe spéciale d'individus qu seuls pouvaient offrir les sacrifices, consulter les dieux, manifester leur volonté, communiquer une partie de la doctrin au peuple, dont, par ce moyen, ils dirigeaient à leur gr

(1) On attribue aux Mèdes l'invention de l'évirement.

(2) Ἱερὸς, sacré; Διὸς, dieu, Jovis.

les aveugles caprices. Peut-être avaient-ils été les chefs des tribus patriarcales dont nous avons vu que le droit de sacrifier était le précieux privilége. Il est probable qu'une fois qu'ils eurent des établissements fixes, ils constituèrent la classe des prêtres. Gardiens de la majeure partie des anciennes traditions, dirigés par l'instinct naturel qui fait sentir à l'homme supérieur la nécessité où sont les inférieurs de se soumettre aux autres et d'en recevoir l'éducation, ils se servaient de leur science comme d'un instrument de pouvoir. De là, chez les anciens, l'origine des gouvernements théocratiques, admirablement adaptés à des peuples grossiers, pour lesquels l'ordre de la Divinité tient lieu de la raison qui explique les combinaisons politiques. Ils furent communs en Asie, et la Grèce seule sépara peu à peu le sacerdoce du gouvernement.

Les théocraties se liaient à l'histoire du passé; aussi se faisaient-elles une étude de transporter dans leur propre pays les anciens événements, de fabriquer des mythologies et des cosmogonies bien adaptées, et surtout nationales, dont le but était de tracer un cercle infranchissable autour des peuples réunis par l'épée; aussi la patrie y était-elle représentée comme centre, *royaume du milieu* (1), région de la lumière et de la félicité, en dehors de laquelle s'épaississaient les ténèbres à mesure qu'on s'en éloignait. De là le mépris pour les étrangers, réputés centaures, satyres, faunes, mirmidons, toutes races malheureuses en comparaison de ceux qui seuls étaient de véritables hommes (2). Mythologie.

Les religions produisaient de plus un avantage réel, en opposant au droit brutal de la force les législations qui s'appuyaient à une volonté supérieure. La classe des prêtres s'élevait ainsi en face du roi, lui imposant pour limites soit les règles du juste, soit les cérémonies religieuses ou les décrets des dieux. Il est vrai que les prêtres ne représentaient pas le peuple et ne pensaient nullement à ses droits; mais ils modéraient la violence, refrénaient les vices, répandaient les idées de justice et de moralité; puis, à

(1) C'est ainsi que l'appellent les Chinois; les Indiens, *midhiama;* les Scandinaves *midgard,* etc., tous noms de même signification.

(2) Les Égyptiens appelaient l'homme *piromis*, mot qui, selon Hérodote, veut dire καλὸς κἀγαθὸς, bel et bon; mais ce nom n'était donné qu'à ceux de leur propre nation. Jablonski le fait dériver du cophte *pi-re-omi*, *faciens justitiam*.

marcher ainsi réunies, les législations et la religion pouvaient résister plus énergiquement aux révolutions intérieures et aux chocs du dehors.

Invasions. Les États furent ainsi constitués ; mais les luttes commencées entre les tribus se continuèrent, et la nature de l'Asie contribua aux bouleversements que nous voyons s'y renouveler si rapidement. La grande élévation de ses montagnes et la puissance des vents font que les climats les plus divers s'y touchent : l'homme endurci à la rigueur des saisons se trouve ainsi le voisin de celui qu'a énervé la molle douceur de la température. Comme la Hollande est menacée par l'Océan , les nations civilisées de l'Asie le sont par les Tartares, les Afghans, les Mongols, les Mantchoux, peuples que les anciens confondirent sous le nom de Scythes, les modernes sous celui de Tartares. Les Parthes et les Perses exerçaient leur prouesse dans les montagnes, tandis que les Arabes et les Mongols acquéraient par leurs courses et leurs brigandages une bravoure naturelle, à laquelle le défaut de calcul n'ôtait rien de son impétuosité. Ceux-ci débouchent de temps en temps des steppes du Nord et des déserts du Midi ; ceux-là des défilés des montagnes : les uns et les autres suivent le cours des grands fleuves qui, s'ils étaient une source de richesse pour le pays, y dirigeaient aussi les incursions hostiles, et, dans une fougue irrésistible, subjuguent les nations civilisées. Si l'on fait attention à l'immense espace sur lequel s'étendirent leurs irruptions ; en voyant les Arabes dominer des Pyrénées jusqu'à l'Inde ; les Mongols, guidés par les successeurs de Gengis-Kan , combattre sur le Danube et sous la muraille de la Chine, on ne s'étonnera pas que, dans leur ignorance, ils se proposassent quelquefois de subjuguer la terre entière.

Ce serait à tort néanmoins qu'on attribuerait uniquement à ses grandes plaines les immenses conquêtes dont l'Asie fut le théâtre ; car les Druses, les Curdes, les Marattes conservèrent toujours leur indépendance ; et, dans les monts de l'Assyrie, les Parthes, aisément vaincus par Alexandre, opposèrent une résistance invincible aux légions romaines. Une autre cause, ce fut la trop vaste étendue des empires mêmes qui embrassaient une infinité de tribus sans les réunir. C'est pourquoi le patriotisme ne réunissait jamais leurs efforts contre les envahisseurs, et pourquoi l'on ne trouve pas, dans l'histoire asiatique, ces généreuses bar-

rières opposées par les Européens aux Thermopyles et dans les Asturies. Le despote confiait le plus souvent la défense du royaume à la cavalerie, bonne pour l'attaque, inhabile à la résistance; cet usage, et le manque de places fortes, faisait que les assaillants s'emparaient facilement de la capitale; celle-ci prise, les tribus, réduites par la force seule à une monstrueuse unité, se résignaient au servage; et même, errantes au loin, sans patrie, elles s'apercevaient à peine du changement de joug.

Les conquérants d'ailleurs n'apportaient pas de leur pays une constitution toute prête à imposer aux vaincus. La conquête finie, ils distribuent le royaume entre divers chefs armés, afin qu'ils perçoivent le plus de tributs possible, et tiennent en bride les populations éparses : quelquefois, un capitaine ou satrape occupe une portion du pays, et, en payant un tribut déterminé, il en fait du reste à sa volonté.

Les nouveaux dominateurs adoptent alors les mœurs des vaincus dans ce qu'ils ont de plus corrompu; ils profitent de leur civilisation, non pour la morale, mais pour le luxe; et, plus la transition est rapide, plus ils veulent jouir des délices sensuels. Les institutions du pays n'en prévalent que plus aisément, surtout si elles sont confiées à des corps bien unis, et puissants par la religion. La corruption des conquérants aplanit ainsi la route à d'autres conquérants qui, à leur tour, seront corrompus et vaincus.

Le gouvernement se conforme à cette origine. Les rois, en dominant sur tant de peuples divers, ne sauraient préparer ces constitutions dont la bonté se fonde sur les mœurs et sur la nature spéciale de chaque nation. Loin de là, la seule loi c'est la volonté du monarque qui a dans sa main, non le sceptre, mais le glaive. Il doit, par nécessité, confier ses conquêtes à des satrapes, d'autant plus puissants qu'ils sont plus éloignés. Ceux-ci tyrannisent et dépouillent le peuple à l'imitation du monarque, dont parfois la faiblesse et la clémence encouragent des désordres plus graves, et augmentent la nécessité d'un gouvernement dur et sans pitié. Dans l'exercice de leur pouvoir, les satrapes acquièrent la connaissance de leurs propres forces, et ils sont facilement entraînés à en abuser; de là les fréquentes rébellions, causes de discordes intérieures qui aident aussi les invasions du dehors.

Il en est qui louent ces conquérants pour leur douceur et leur

clémence, parce qu'ils ont laissé aux vaincus leurs lois et leurs usages. Mais cela ne prouve de leur part qu'ignorance et incapacité, n'ayant su pourvoir à rien de ce qui pouvait soulager les vaincus, les garantir de la tyrannie des satrapes et de la cupidité des exacteurs. Un pays, une fois conquis, qu'il obéisse et qu'il paye : voilà une législation toute simple. Pour atteindre ce but, on employait certains moyens que ne permet plus la civilisation présente, ou qu'elle veut au moins que l'on déguise. L'un était de transplanter ailleurs des populations entières, comme il arriva des Hébreux emmenés à Babylone et en Assyrie; des Égyptiens transportés par Nabuchodonosor dans la Colchide, et par Cambyse à Suse; des Grecs et des Insulaires transférés au centre de l'Asie. Quelquefois une armée cernait le pays, et chassait devant elle tout ce qui portait figure humaine : il était ainsi dépeuplé d'un coup (1).

L'autre moyen était d'énerver les vaincus par une éducation efféminée, comme il advint aux Lydiens, obligés à renoncer aux armes et à se façonner à l'élégance et à la mollesse; comme fit Xerxès aux Babyloniens en leur enlevant leurs armes, et en introduisant chez eux des maisons de plaisir et de débauche.

Castes. La conquête n'était pourtant pas toujours faite par des barbares, et ne détruisait pas toujours la civilisation. Dans ces fréquentes migrations de peuples que ne réunissaient pas encore autour d'eux des foyers stables, se rencontraient des tribus distinctes des autres, par leurs occupations, leurs richesses, leur culture, et par la religion. Quelquefois elles s'alliaient entre elles, et le premier pacte de leur association était l'adoption réciproque de leur dieu, ce qui tendait à multiplier les divinités, et à former cet amalgame qui nous apparaîtra plus ou moins dans tous les cultes. Mais, quoique rapprochées, ces tribus demeuraient distinctes, aussi bien de race que d'emploi. Le plus souvent, elles en venaient à des rixes; celle qui l'emportait dominait celle qui avait été vaincue, et appuyait sur la force l'inégalité des droits. Orgueilleuse, puissante, elle repoussait tout contact avec l'autre, lui refusait les lois, les dieux, le mariage légitime; l'obligeait à des services pénibles, comme plèbe et populace sans nom (2).

(1) Hérodote, VI, 31. Les Grecs appelaient cette manœuvre σαγανεύειν, c'est-à-dire, pêcher au filet.

(2) Dans Xénophon, Cyrus dit aux siens : « Nous n'admettons jamais à

Parfois survenait une tribu qui avait un peu mieux conservé la tradition primitive de la vérité, et qui se faisait l'institutrice des autres, répandant, avec la religion, les éléments des arts et de la science, mais à un degré suffisant pour apprivoiser la grossièreté et la force, sans mettre en danger la suprématie que lui donnaient ses connaissances et le monopole du culte. C'est ainsi que se formèrent les castes, distribution sévère que nous trouverons dans presque toute l'Asie, et qui, dans certaines contrées, survécut à mille changements, à la perte même de l'indépendance.

Ces faits, qui prédominent dans les vicissitudes de l'Asie, nous en retracent l'histoire innommée; ils rendent raison de la grande uniformité de ses révolutions et de leur différence avec celles de l'Europe. Des empires se formant, non pas peu à peu, comme chez nous, mais soudain, par une irrésistible inondation de barbares, pour qui la seule mesure du fait est la puissance, embrassent dans leur vaste espace la tyrannie la plus absolue, la féodalité, les fédérations, jusqu'aux républiques, selon les différentes formes d'après lesquelles se gouvernaient d'abord les vaincus; mais sur toutes pèse le despotisme, devenu nécessaire par la violation des lois de la nature, en s'étendant sur une foule de peuples qui, divers de langage, de mœurs, de croyance, ne peuvent se réunir que sous une volonté arbitraire. Des constitutions qu'empêchent de mûrir leur incorporation avec la religion, et les barrières élevées par la différence des cultes; des gouvernements de satrapes, dure nécessité de la conquête; des intrigues de sérail, et de temps en temps des incursions de nouveaux barbares, tel sera le spectacle offert en général par les royaumes de l'Asie, tant anciens que modernes. Nous les rapprocherons souvent les uns des autres; car l'histoire de l'Asie, dans l'uniformité de son développement, reproduit à de lointains intervalles les mêmes faits et les mêmes idées.

Au milieu de ces convulsions poursuivait ses voies un autre grand instrument de civilisation, le commerce. Dirigé de bonne heure vers les pays les plus riches en denrées, et surtout vers Commerce

« l'exercice des armes ceux que nous destinons à labourer la terre et à nous
« payer tribut : elles deviendraient dans leurs mains des instruments de liberté.
« Les leur avons-nous enlevées, nous ne restons jamais désarmés nous-
« mêmes. » *Cyropédie*, VIII.

l'Inde, il les répandait par tout le monde; ses stations devinrent des cités importantes, et les peuples envahisseurs eux-mêmes s'empressaient de rétablir la sûreté des chemins, afin de tirer des caravanes des tributs pour le trésor, des richesses pour le pays, et une pâture au luxe et aux voluptés (1).

La religion le protégeait de son ombre, offrant autour des temples un asile sûr aux marchands, et dans ses solennités une occasion de se réunir, et de négocier avec les pèlerins qui y accouraient. C'est de cette manière que s'était accrue la Mecque avant Mahomet; et aujourd'hui encore à Teuta, sur le Delta égyptien, près de la tombe du saint musulman Seid-Acmad, une foule de pèlerins de l'Égypte, de l'Abyssinie, de l'Arabie, du Darfour, tiennent une foire des plus animées, où les productions de la haute Égypte, des côtes de Barbarie et de tout l'Orient, s'échangent contre les troupeaux et les lins du pays (2). Les marchés et les foires qui continuent d'exister dans nos contrées eurent au moyen âge une origine semblable.

Toutes ces causes ayant contribué à la formation de divers États, ils conservèrent le caractère du peuple ou de la caste qui d'abord les organisa : guerriers dans l'Assyrie, sacerdotaux dans l'Inde, commerçants dans la Phénicie.

Ces considérations générales éclaireront pour nous les ténèbres de l'antiquité, et nous aideront à y saisir mieux le sens des histoires particulières.

(1) L'île de Singapour est un exemple permanent de la rapidité avec laquelle le commerce peut donner la vie à un pays. Elle est située entre la Chine et l'Inde, et elle était encore déserte en 1814. Aujourd'hui, c'est une des plus peuplées, et les vaisseaux y vont et viennent sans cesse, depuis que les Anglais en ont fait l'entrepôt du commerce indien.

(2) Mémoires sur l'Égypte, t. III, 357.

CHAPITRE II.

PREMIÈRES MONARCHIES.

La terre de Sennaar, avec sa tour et sa monarchie la plus ancienne de toutes, est le premier théâtre des unions politiques. Les histoires les plus diverses s'accordent pour retrouver là un grand empire; mais elles offrent tant de dissemblance dans les détails, qu'aucun effort d'érudition n'est parvenu jusqu'ici à les concilier.

La Bible ne mentionne au sujet de cette contrée que ce qui a trait au peuple hébreu. Hérodote, se réservant d'écrire un livre à part sur les Assyriens (1), n'en parle qu'incidemment dans son histoire (2). Ctésias de Gnide, médecin du jeune Cyrus, suivi pas à pas par Diodore, jugé menteur et ignorant par Aristote, mais paraissant à l'examen plus digne de foi qu'on ne lui en a accordé, remplit l'époque la plus ancienne de fables à l'orientale. Syncelle, Eusèbe, Ptolémée sont si récents, qu'ils ne peuvent que donner un faible appui à une assertion. Nous n'avons que des fragments de Bérose, écrivain chaldéen (3), et ceux-ci se réfèrent spécialement à la métaphysique et à la cosmogonie (4). La découverte récente des livres zends a fourni de nouveaux renseignements, et nous tâcherons d'en tirer parti. Sources historiques.

Les Saintes Écritures rapportent que Nembrod, fils de Cus, *chasseur violent*, fonda un empire autour de Babylone, Arach, Avant J.C. 2130.

(1) I, 184.

(2) Il nomme Ninus, fondateur de cette monarchie (I, 178), qui commença à régner en 1237, puis il ne cite aucun autre roi jusqu'à Sanhérib (II, 141). Il est digne d'observation que le premier nom qu'il mentionne de nouveau s'accorde avec la Bible (*Sennacherib*). Il indique comme le dernier Sardanapale (II, 150).

(3) Fréret et Sevin, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, ont cherché à mettre d'accord ces anciens auteurs dans leurs innombrables dissidences. Volney a jeté beaucoup de lumière sur la chronologie d'Hérodote, dans ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*.

(4) Berosi. *Chaldæorum historiæ quæ supersunt*. Ed. Richter, Leipzig, 1825. Voy. aussi Muenter, *Religion der Babilonier*. Copenhagen, 1827.

Achad et Calanne, dans la terre de Sennaar, 327 ans environ après le déluge. Cette race cusite, que les Grecs nommèrent éthiopique, serait donc la première qui se serait renfermée dans des villes fortifiées, pour pouvoir de là fondre sur les tribus de pasteurs, aller à la chasse des hommes et des animaux et les renfermer dans l'enceinte de leurs murailles. La position même de Babylone la rendit bientôt le centre du commerce, et par suite aussi riche que puissante.

Nembrod, devenu *puissant sur la terre*, passa en Assyrie et y bâtit Ninive (1), ainsi nommée de son fils Ninus. Celui-ci, par reconnaissance, voulut, après la mort de son père, que les honneurs divins lui fussent rendus sous le titre de Bel.

L'empire de Nembrod fut divisé; l'Assyrie échut à Ninus, la Babylonie à Évecoo.

Il paraîtrait, d'après les livres orientaux, que dans le voisinage de l'Indus, sur les rives de l'Arius ou Érus, ou de l'Oxus, s'était constitué un ancien empire de l'Iran, qui eut bientôt des rapports avec les Assyriens, peut-être même avec les Égyptiens. Il se composait des Bactriens, des Mèdes et des Perses, qui parlaient le zend et ses dialectes, et s'appelaient collectivement les Ériens, c'est-à-dire les preux. Selon les écritures zendes, ils se séparèrent des Brahmines quand ceux-ci descendirent par les montagnes du Thibet dans la péninsule de l'Indostan. Ce qui prouve leur fraternité avec les Indiens, c'est que le zend et le pelvi, parlés par les Ériens, sont des dialectes du sanskrit; c'est qu'ils possèdent les veidas ou livres sacrés, comme les Brahmines, et qu'ils sont aussi divisés en quatre castes. Mais le culte des Ériens était plus voisin de la religion primitive, car ils ne croyaient qu'à un dieu auteur du bien et à un autre auteur du mal. La division des castes était chez eux politique, non religieuse; la théocratie n'y avait pas empiété sur l'autorité royale, et le pouvoir monarchique était patriarcal; ce qui prouve qu'ils se séparèrent des Brahmines avant que ceux-ci occupassent l'Inde.

Leur pays, appelé Ériène (2), s'étendait de la droite du Sind

(1) *De terra illa egressus est Assur et ædificavit Ninivem.* Ainsi dit la Vulgate; mais il vaut mieux lire *egressus est in Assur*, c'est-à-dire en Assyrie; échange facile dans une langue dépourvue de prépositions.

(2) *Air-an. Eriene Veedjo,* pays des Preux, dans le Zend-Avesta; Strabon dit *Arianis*. On le retrouve dans le nom d'*Iran* donné à la Perse. Les Ériens

(l'Indus) au Caucase, du fleuve Oxus à la mer des Indes, au golfe Persique et à l'embouchure de l'Euphrate. Les tribus, ayant chacune ses mages ou sages, ses guerriers, ses agriculteurs, ses marchands, allaient vagabondes. La première qui s'établit à demeure fut celle des Bactriens ou Pahlavi, qui dominèrent sur toute l'Asie, entre l'Inde et l'Euphrate. Balk, capitale des Bactriens, fut fondée par Caïumart, premier roi de l'Ériène, dans le lieu où il rencontra un frère qu'il n'avait pas vu depuis longtemps : cela

étaient connus même des Grecs, et l'on rattachait à cette famille les Mages et toutes les tribus des Mèdes. (Μάγοι δὲ καὶ τὸ τοῦ Ἀρείου γένος. *Damasc. ap. Wolf. Anecd. Græc.*, III, p. 259.) D'après Hérodote, VII, 61, VI, 98, il paraîtrait que les Perses appelaient Αρταιοι leurs héros. *Ellenicus ap. Steph. Byzant.* Αρταια. Artaxerce se décompose en *arta schatria*, ce qui, en sanskrit, veut dire grand guerrier. C'est la racine des noms Ἄρης, Mars, *heros*, héros. Dans les livres sanskrits, on trouve *aryos*, *aria verta*, les illustres, la terre des héros. Nous reviendrons sur cette partie de l'histoire déduite des Orientaux, dans le livre III. En attendant, on peut consulter RHODE, *Die heilige sage und das gesammte Religions-Sistem der Zendvolks;* Francfort, 1720; DE HAMMER, *Heidelberg Iahrbuch*, 1823, p. 81; W. OUSELEY, *Travels*, II, 305; FRED. SCHLEGEL, *Wien Iahrbuch*, VIII, p. 458; GOERRES, *Mytengeschichte*, I, 213, et l'introduction au *Schà-name*. Selon Goerres, Mèdes, Assyriens, Perses, descendirent du Caucase, parlant la même langue, formant une seule race, et une grande monarchie de l'Iran, du Caucase à l'Himalaya. Il rapproche les noms d'*Iran, Aria, Axuria, Assyria, Assur*. Sem serait le même que Schem, Schemscid.

Rhode fait, d'une race commune et primitive de l'Iran, les Bactriens, les Mèdes, les Perses, qui parlent le zend et ses dialectes, et proviennent de l'Ériène Veedjo, et du mont Albordi, vers les sources de l'Oxus et les montagnes septentrionales de l'Inde. Ils auraient ensuite transporté les noms de leur patrie au Caucase et dans l'Arménie. Son opinion s'appuie sur les livres zends, particulièrement sur le Vendidad, au commencement duquel est racontée la création, c'est-à-dire, ainsi qu'il l'entend, l'habitation successive de différents pays, parmi lesquels il trouve nommés, après Ériène Veedjo, Sogdo (Sogdiane), Moore (Merou), Bagdi (Balk), Nez (Nisa), Haro iou (Hérat). Il pense donc que dans ces pays a eu lieu, à plusieurs reprises, une migration guidée par Schemscid, ou bien par la race sémitique, jusqu'à Ver ou Var, délicieuse contrée où elle fixa sa demeure, et où son chef bâtit un palais et une ville, Var-Schemgherd. Ce seraient les anciens Pars et Persépolis.

Le savant de Hammer adopte cette opinion, mais il ne croit pas que Ver et Var-Schemgherd fussent le Pars ou Phars et Persépolis, mais un pays plus au nord, où sont maintenant Damagen et Kapoin, et jadis Hécatompilos, véritable ville de Schemschid. L'autre célèbre orientaliste Ouseley, sans confondre Var et Pars, incline à croire que dans le Zend-Avesta on parle de Persépolis et de ses édifices.

veut dire que deux tribus s'étant rapprochées dans le désert, y bâtirent d'accord une ville, ou mieux un camp fixe, dans un site éminemment favorable, sur les frontières de l'Inde et du Thibet.

Les vicissitudes des rois successifs sont la représentation symbolique des aventures de cette population, pour autant qu'on peut l'apercevoir par des récits où tout procède par groupes, et flotte entre l'imagination et la réalité, entre les faits de l'homme et ceux de la nature, la religion et l'histoire. Les Orientaux poursuivent donc, en racontant comment Mardokente, à la tête de beaucoup de tribus arabes, enleva Babylone à Chinzir, septième successeur de Nembrod, et y domina 250 ans. Ardjasp, chef des Assur, autre tribu des Ériens, assaillit et prit Balk, avec l'aide
Bactro-Assyriens.
d'Adossa (*fleur de myrte*), femme d'un de ses officiers, laquelle lui facilita la conquête de cette ville en élevant certains signaux; ce qui lui valut le nom de *Schem-Rami*, signe élevé, lorsqu'il l'épousa.

Il est facile de reconnaître dans Ardjasp, Ninus qui, à la tête d'un million de guerriers, exécuta les merveilleuses expéditions racontées par les historiens classiques, et qu'il poussa jusqu'à l'Égypte et dans l'Inde. Si ces expéditions sont vraies, elles ne doivent pas être considérées comme des conquêtes, mais comme des courses semblables à celles des Arabes et des Curdes. Il augmenta Ninive sur le Tigre en l'entourant d'une muraille de cent pieds d'élévation, couronnée de mille cinq cents tours, du double de hauteur. L'enceinte entière était de quatre cents stades ou, comme on le lit dans le livre du prophète Jonas, de trois journées de marche.

Sémiramis, sa femme, lui succéda, et pour ne pas demeurer au-dessous de son époux, elle rebâtit Babylone, enlevée aux successeurs de Mardokente.

On raconte aussi que Sémiramis construisit beaucoup d'autres villes : elle fit tailler le mont Bagistan, en Médie, de manière à former un groupe, où elle fut représentée entourée d'une centaine de gardes. Elle se dirigea ensuite contre le roi des Indes avec trois millions de fantassins, cinq cent mille cavaliers et cent mille chars. Se trouvant néanmoins trop faible en éléphants, elle fit tuer trois cent mille bœufs, et revêtir de leurs peaux autant de chameaux, afin que leur apparence abusât l'ennemi. Cette ruse

grossière fut vaine, et la conquérante échoua contre la valeur de gens qui défendaient leur patrie.

De retour dans ses États, déshonorée par ses débauches, elle fut tuée par Ninias, son fils, qu'elle avait tenu jusque-là sous une tutelle rigoureuse.

Après ces créations de l'imagination orientale se trouve une lacune de huit siècles, durant lesquels se seront succédé diverses dynasties dans l'empire de la Bactro-Assyrie, jusqu'à Sardan-Phul. La Bible est seule à parler des Assyriens comme d'un peuple célèbre, étendant sa domination jusqu'à la Syrie et à la Phénicie. Pful envahit précisément la Syrie en 753; Tiglat-Pileser, en 726, abat le royaume de Damas; en 718, Salmanazar détruit celui de Samarie, et en transfère les habitants dans le cœur de l'Asie; vers 707, Sennachérib porte la guerre chez les Juifs; son armée est exterminée, et peu après lui-même est tué par ses fils. Le dernier dont elle fasse mention est Assaradone ou Sardanapale (1).

Le nom de ce prince indique proverbialement un homme adonné à tout genre de vices, et son impiété voluptueuse est résumée dans cette épitaphe : « Passager, écoute le conseil de Sar-« danapale, fondateur de cités : mange, bois, jouis ; tout le reste « n'est rien. »

A cette époque, Arbace, satrape de la Médie, et Bélésis, satrape des Babyloniens, se révoltèrent contre lui ; assiégé par eux dans sa capitale et ne voulant pas avoir à endurer les misères du vaincu, il se jeta dans les flammes avec ses richesses et avec les femmes de son harem. Ce fut ainsi que devint dominatrice la race Médo-Bactriane. médo-bactrienne qui avait Ecbatane pour capitale. Selon Hérodote, la monarchie assyrienne avait duré 520 ans.

A cette race médo-bactrienne succéda plus tard celle des Cashim ou Chaldéens; enfin, Koresc (Cyrus) fit prévaloir la tribu 1237-717. des Pasargadi. Ces révolutions et ces changements de capitale dans le grand empire asiatique sont considérés généralement comme autant de successions différentes des empires assyrien, babylonien, mède et persan.

(1) Assar-Haddan-Pal, c'est-à-dire, Assur Seigneur, fils de Pal.

CHAPITRE III.

INSTITUTIONS BABYLONIENNES.

La Babylonie est située entre l'Euphrate et le Tigre qui, venant d'Arménie, coulent du nord au midi vers le golfe Persique. L'Euphrate, dont le lit est peu profond et les rives plates, comme celles du Nil, déborde à la fonte des neiges. Le premier soin des habitants dut être dès lors de créer et d'assécher le terrain. En effet, le pays offrait un réseau continuel de canaux, mis en communication par les deux fleuves, et servant à l'irrigation des campagnes, en même temps qu'ils étaient un obstacle aux courses des nomades. Le canal royal pouvait même porter de gros bâtiments. Certains lacs artificiels avaient jusqu'à vingt lieues de tour, et la terre qu'on en tira servit à élever les digues de l'Euphrate, que l'on pouvait dire partout renfermé entre un double mur, et qui, au besoin, se jetait dans ces grands réservoirs.

Le terrain, arrosé de cette manière, produisait deux cents et jusqu'à trois cents pour un de froment, qui, de même que le panis et le sésame, y atteignaient une hauteur incroyable. Les dattiers et les palmiers, y étalait tout leur luxe en dédommagement de l'olivier, de la vigne et du figuier dont il y avait disette comme de toute espèce d'arbres de haute tige, à l'exception du cyprès.

Babylone. Bâtie à peu de distance de l'Indus, de la Méditerranée, du golfe Persique, sur les rives de deux grands fleuves, au milieu de plaines fécondes, Babylone était dans la position la plus favorable pour devenir la capitale d'un grand empire. C'est pourquoi elle se relève de destructions multipliées et ne périt que pour faire place à Séleucie, sur la rive du Tigre. Celle-ci, adoptée par les Arsacides se voit remplacée par Ctésiphonte, fondée par les Sassanides; et quand elle est abattue, les débris des trois premières villes servent à construire Ormuz et Bagdad, toujours dans le même voisinage.

On rapporte que Sémiramis fit enceindre Babylone d'une muraille si large que six chars pouvaient y courir de front: elle éleva tout le long de l'Euphrate des digues magnifiques, et suspendit

sur les terrasses des maisons, des jardins, où les eaux amenées du fleuve éternisaient la verdure des fleurs et des arbres qui purifiaient et embaumaient l'air. Elle éleva un temple magnifique à Bélus, et y plaça la statue du dieu, haute de quarante pieds. Elle édifia pour elle deux palais sur l'une et l'autre rive de l'Euphrate, et pour les réunir, elle détourna le fleuve de son lit, et fit construire au-dessous une route avec des briques d'un ciment bitumineux, longues d'un pied environ. Cet antique *tunnel* avait douze pieds de haut, et cinq de large, le plafond sept pieds et les murs latéraux vingt briques d'épaisseur; des portes de bronze en fermaient l'entrée : le tout fut achevé en deux cent soixante jours. La ville formait un grand carré de cent vingt stades sur chaque face, autrement quinze milles; elle était partagée par l'Euphrate, sur lequel était un pont, dont le tablier en se relevant la nuit rendait le passage impossible d'un bord à l'autre. Les rives du fleuve étaient soutenues par une muraille en briques; ses rues tirées au cordeau; les maisons avaient quatre étages, et les portes de la ville étaient de bronze. On raconte de singulières merveilles du temple de Bélus, d'une circonférence de deux stades, du milieu duquel se dressait une tour à huit étages, dont le premier avait un stade carré, et dont le dernier soutenait un trône d'or, sans statue. Il était entouré d'un large fossé plein d'eau, revêtu en briques, et la terre qui en avait été extraite fut employée à faire des briques pour former une digue haute de deux cents coudées.

Avant de rejeter ces récits comme des contes, il est nécessaire de se reporter à des temps et dans des pays tout autres que les nôtres. L'étendue démesurée des cités primitives est expliquée si on les prend pour de vastes enceintes de défense, comme les murailles que, dans des temps postérieurs, Trajan opposa aux barbares du Nord, et la Chine aux Mongols. Le pavillon du vainqueur devenait le centre, autour duquel se rangeaient ceux des autres chefs de tribus et ceux des vaincus. Il était facile à des conquérants, dont un signe décidait du sort de populations entières, de commander aux vaincus d'élever des palais où se dressaient des tentes, et de les construire avec une régularité uniforme. Le nomade, voulant conserver autant que possible, dans ces campements fixes, les agréments de la vie errante, y renfermait des fleuves, de vastes jardins et des campagnes entières, qui s'étendaient entre les habitations. C'est pourquoi encore le pont de Babylone était

Étendue des villes.

levé durant la nuit, comme on le ferait entre deux camps ennemis, afin que l'un ne vînt pas piller l'autre. Marc Pol nous dit que la ville de Taïdu, bâtie par Cublaï-Kan, successeur de Gengis-Kan, embrassait dix lieues de terrain, chacun des côtés étant d'une dimension égale ; une muraille de dix pas de largeur l'environnait ; les rues étaient parfaitement alignées, les maisons quadrangulaires, les palais vastes, avec des cours et des jardins ; à l'entour, d'immenses faubourgs, de spacieux caravansérails, et jusqu'à vingt-cinq mille femmes publiques.

L'Asie est dans les temps modernes ce qu'elle fut dans les temps antiques ; et pour confondre le scepticisme qui nie tout ce qui est merveilleux, subsistent encore Pékin, Nankin et Dehli ; subsistent les pyramides d'Égypte, les hypogées d'Éléphantine, la muraille chinoise.

Le terrain offrait les matériaux propres à la construction, dans l'argile, que l'on faisait sécher au soleil ou que l'on cuisait au four, et dans le bitume qui servait de ciment (1) ; constructions moins solides que celles de granit, mais que les historiens affirment à tort avoir entièrement péri : Ninive semble avoir disparu tout à fait (2) ; on n'aperçoit que peu de vestiges d'Ecbatane et de Suze : mais après que tant de conquérants l'ont foulée aux pieds, et que de nouvelles cités ont été construites avec ses débris, le cadavre de Babylone occupe encore le vaste espace de dix-huit lieues, et l'on peut y retrouver les traces de la tour et du temple de Bélus, des jardins suspendus, et de la demeure royale.

Ruines de Babylone.

En sortant de Bagdad et en côtoyant le Tigre, on entre dans la plaine de Babylone (3) ; désert au milieu de deux déserts, où n'y

(1) On trouve dans les grands édifices de Pacaritambo, au Pérou, l'asphalte (*béton*) employé pour ciment. Voy. CIECA, *Chronique du Pérou*. Anvers, 1554, p. 284.

(2) A l'heure qu'il est (1843), le fils de l'historien C. Botta vient d'annoncer qu'il a découvert d'immenses ruines qu'il croit appartenir à Ninive. Il ne manquerait donc, pour rappeler à la lumière une des capitales les plus antiques, que quelqu'un qui ait le courage d'en supporter la dépense.

(3) Niebuhr commença à parler des ruines de Babylone ; mais l'Anglais Ker Porter est plus exact. Rich, consul à Bagdad, les décrivit avec une précision minutieuse ; son ouvrage fut, dans la traduction française, revu par Raymond, ancien consul lui-même à Bassora, en 1818. On doit beaucoup de renseignements au missionnaire Beauchamps. En 1817, Mignan entreprit exprès le voyage de Chaldée pour décrire les ruines de Babylone.

voit que des briques, dont les Arabes s'emparent depuis des siècles pour s'en bâtir des maisons et des mosquées. Leur amoncellement et les excavations forment de larges vallées et de grandes montagnes au milieu de la plaine, dans laquelle serpentent encore les canaux de Nabuchodonosor, et beaucoup d'autres à demi obstrués. La haute muraille que, dans sa colère, Darius fit abaisser à cent cinquante pieds, et qui était toute crénelée, comme il apparaît par les médailles portant le lion qui abat le taureau, et l'effigie du Jupiter de Tarse, c'est-à-dire, Bélus, est encore indiquée par des monceaux de briques vitrifiées par l'ardeur du soleil, comme si elles eussent été exposées à un feu violent.

A droite de l'Euphrate on aperçoit encore les huit digues qui empêchaient les débordements, et on peut indiquer la trace du pont de Sémiramis long de deux cent vingt mètres, ainsi que celle de ses piles également en briques. On appelle Birs-Nembrod, ou bourg de Nembrod, le plus ancien monument de Babylone; c'est une grande colline de décombres ayant plus de deux mille pieds de circonférence, et couronnée par une tour haute de trente-cinq pieds seulement, de forme pyramidale, en briques cuites : on y trouve encore partout des vases vernissés et émaillés, principalement de couleur jaune et bleue. Ce devait être le temple de Bélus, auquel Strabon donne précisément deux mille soixante-deux pieds de tour. Rich fit fouiller à l'endroit où les gens du pays disaient qu'était située l'idole, et dégagea un lion de granit, symbole de la puissance assyrienne. Mignon, lorsqu'il y retourna, trouva brisé ce monument de l'art primitif; mais il découvrit à peu de distance une statue colossale en granit doré.

Les jardins de Sémiramis sont indiqués par une construction en amphithéâtre, où s'élèvent des terrasses en gradins, soutenues par des galeries qui s'appuient sur des piliers carrés dont la cavité est remplie de terre pour l'alimentation des grands arbres. La soupente est formée de roseaux liés avec du bitume; un lit de briques étendu dessus soutenait la terre que venait arroser l'eau élevée jusque-là par des roues et des pompes ingénieuses. D'autres machines, mises en jeu par l'Euphrate, enlevaient les personnes d'un étage à l'autre.

Au milieu de ces ruines que les naturels appellent encore le *palais*, les Musulmans, qui ne détruisent pas, mais qui non plus n'édifient ni ne plantent, ont laissé subsister un arbre pour y attacher les

chevaux; unique trace de végétation parmi les cendres et les décombres, comme un vieillard survivant à la destruction de toute sa famille. C'est un arbre étranger à ces climats et indigène de l'Inde : la tradition veut qu'il ait porté des fleurs, et son antiquité invite à le croire un débris des paradis dont Babylone était embellie.

Que l'imagination reconstruise avec ces ruines une immense cité aux larges rues régulières, aux maisons émaillées de fleurs, étincelantes au soleil, couronnées de l'épaisse chevelure des palmiers toujours verts et des plantes les plus belles et les plus vigoureuses des tropiques; que l'on se représente les mille barques glissant sur les canaux et les nombreuses caravanes accourant de toutes parts avec les troupeaux de chameaux, de cavales, de brebis; les astronomes observant le ciel du haut des tours, tandis que l'air est parfumé par d'épais nuages d'encens... quel spectacle! Et maintenant des hiboux, des scorpions et les insectes les plus dégoûtants s'y abritent en sûreté; le chacal traîne dans quelque salle du palais des Abassides la carcasse des chevaux expirés de fatigue dans le désert, et le lion repose fier et tranquille, comme en son royaume, où Sémiramis et Sardanapale accumulaient richesses et délices. En aucun autre lieu ne se touchent ainsi les extrêmes de la magnificence et de la désolation; n'apparaît plus manifeste la malédiction de Dieu qui, au temps où Babylone florissait dans tout son orgueil, la faisait tonner par la voix du prophète Isaïe : « Le Seigneur et les instruments de sa colère viennent de loin; ils viennent des extrémitiés du monde pour te détruire. Gémissez, car le jour du Seigneur approche : Babylone, la gloire des royaumes, l'orgueil de la Chaldée, sera comme Sodome et Gomorrhe. Elle ne se relèvera pas debout; en aucun temps elle ne sera plus habitée; les Arabes même n'y planteront pas leurs tentes, et les pasteurs n'y parqueront pas leurs brebis. Mais ici repaireront les bêtes fauves du désert; ses habitations se rempliront de grands serpents; la huppe y fera son nid, et l'autruche sautera sur les temples de la volupté (1). »

Industrie.

Les historiens ont tort de considérer les Assyriens uniquement comme guerriers; car Babylone régna non moins par l'industrie et par la science que par la conquête : notre Occident a éprouvé son

(1) Chap. XIII. Qu'on lise le chap. XIV d'Isaïe.

influence et s'en ressent encore. Ses habitants tiraient du Kerman, de l'Arabie et de la Syrie le coton dont ils tissaient leurs amples vêtements et leurs précieux tapis; ils excellaient dans l'art de distiller les eaux odorantes, et il n'y a pas longtemps que l'on a découvert les cylindres babyloniens, pierres dures, naturelles ou artificielles, d'une longueur qui varie de un à trois pouces, percées de part en part et, quel qu'en fût l'usage, portant des caractères et de petites figures mystérieuses à la manière des scarabées égyptiens.

La nature de leurs constructions et de leurs matériaux excluait les colonnes, le plus beau des ornements architectoniques. Les substructions feraient supposer qu'ils connaissaient les voûtes; mais aucun vestige ne s'en retrouve parmi les ruines. La sculpture pouvait peu s'y exercer dans une telle disette de pierres de taille, et les bas-reliefs que cite Diodore en parlant du palais de Sémiramis, étaient probablement en terre cuite, comme ceux que nous voyons en Italie, surtout dans l'architecture du Bramante. Ces briques étaient de plus couvertes d'inscriptions, la plupart du côté intérieur; ce qui fait que les édifices sont des archives publiques et privées, comme en Égypte : peut-être nous révéleront-ils la civilisation la plus antique, lorsque l'interprétation des caractères cunéiformes, encore à l'état d'enfance, aura fait de plus grands pas.

Il est difficile de distinguer les institutions propres des Babyloniens de celles qu'y mêlèrent les Chaldéens et ensuite les Perses. Quant à ces derniers, leur culte plus pur s'éloigne assez de celui des Babyloniens pour ne pas les confondre, et nous aurons à en parler dans le livre suivant, quand nous arriverons au grand Zoroastre. Pour les Chaldéens, nous inclinons à les croire une nation grossière qui adopta les institutions des Babyloniens et usurpa leur nom. Une preuve extrinsèque de cette assertion paraît résulter de ce qu'on les trouve au même état dans les écrivains bibliques antérieurs à Nabuchodonosor et dans ceux qui vinrent après. Quoi qu'il en soit, malgré l'incertitude où nous laisse la disette de documents, jetons un coup d'œil sur leurs croyances (1).

Les Babyloniens avaient deux ordres de dieux, les héros divinisés et les astres. Le culte des astres semble le premier dans lequel s'égarèrent les hommes; il est peut-être excusable dans cette Dieux.

(1) FRIEDRICH MUENTER, *Religion der Babilonier*. Copenhagen, 1827. GOERRES, *Mytengeschichte der Asiatischen Welt*.

contrée où les étoiles brillent d'une si pure clarté à travers un ciel constamment serein. Leurs corps même étaient adorés par le vulgaire, par les prêtres, les génies qui les animaient. Ils accouplaient aux idées astronomiques une idée cosmogonique que nous trouverons très-répandue dans l'Orient, et qui représentait la puissance créatrice comme divisée en deux principes, l'un mâle, l'autre femelle; l'un fécondant, l'autre fécondé. C'est sous cet aspect qu'ils considéraient Bel et Militta, le soleil et la lune (1). Tous deux présidaient à la vie : le premier faisait sentir; la seconde croître.

Bel-Adad a pour cortége une série de Belim, parmi lesquels Bel-Jupiter et Bel-Vénus, astres propices; Bel-Saturne et Bel-Mars, malfaisants; Bel-Mercure tantôt propice, tantôt nuisible, selon ses aspects, et tous androgynes, unissant la force active qui féconde à la passive qui enfante. Trente astres secondaires étaient regardés comme des dieux conseillers (2), moitié présidant aux lieux souterrains, moitié aux lieux supérieurs; ils y ajoutaient douze *seigneurs des dieux* (3), auxquels étaient attribués les signes du zodiaque, et vingt-quatre constellations appelées *juges des choses universelles* (4).

Il paraît qu'ils adoraient aussi les éléments, et le Tigre, et l'Euphrate, et certaines divinités nationales, comme Nisroch, Anameluch, Thammuz ou Adonis. L'Écriture dit expressément qu'ils divinisèrent les héros, et en particulier Nembrod; ils avaient en outre certains génies protecteurs qu'ils représentaient sous l'aspect de colombes, de poissons, de dragons, en lutte avec de mauvais génies auxquels ils donnaient des figures monstrueuses.

Métaphysique. Quant à la cosmogonie et à la métaphysique, d'après le peu que nous ont transmis confusément les étrangers et le Chaldéen Bérose, nous voyons qu'ils s'adonnèrent spécialement à étudier le côté matériel de la création, à la différence des Brahmines occupés presque exclusivement de l'idée. Au commencement existait, selon eux, un chaos de ténèbres et de matière humide contenant des animaux monstrueux : Bel ou Dieu apparaît; et divisant le

(1) Noms reproduits diversement par ceux de Baal, Baal-Adad, Alagabalo, Molock...., Nebo, Uranie, Dercete, Astarté, Alergat...... Ce culte s'étendit dans les colonies, où l'on trouve Baal-Bey-rut, Baal-Hammon, Baal-Zebub.....

(2) Βουλαίους θεούς. — DIODORE.

(3) Κυρίους τῶν θεῶν. — Id.

(4) Δικαστὰς τῶν ὅλων.

corps de la femme primitive, Omorca (emblème de la nature), de l'une des moitiés il forme le ciel, de l'autre la terre; il produit la lumière qui donne la mort aux monstres, fils du chaos, et fait succéder l'ordre à la confusion qu'ils ont enfantée; enfin, avec son propre sang et avec celui des dieux inférieurs mêlé à la terre, il crée les âmes des hommes et des bêtes, qui sont toutes d'origine divine, tandis que les corps célestes et terrestres sont faits avec la substance d'Omorca, autrement, avec la matière.

Des événements terribles font périr l'espèce humaine, et il en naît une nouvelle du sang d'un Dieu qui se sacrifie volontairement. Alors paraît Oannès, poisson-homme, qui, sortant chaque jour de la mer Rouge, vient prêcher aux Babyloniens la loi et la sagesse.

Telles sont ces altérations mal digérées de la tradition primitive : mais les Chaldéens les combinèrent avec des faits astronomiques, dans la supposition que les événements d'ici-bas dépendaient des mouvements du ciel. Au contraire des Mages et des Brahmines, ils faisaient donc prévaloir la matière sur l'esprit; et, tandis que les Indiens considéraient l'univers comme un immense spectacle que Dieu s'était donné à lui-même, les Perses comme une lutte continuelle entre le bien et le mal, l'astronomie religieuse des Chaldéens y apercevait une inaltérable harmonie.

D'après leur vénération pour les deux principes générateurs, on ne s'étonnera pas qu'ils promenassent en pompe dans leurs solennités les symboles obscènes du Phallus et du Ctéis. Ils sacrifiaient à leurs dieux des victimes, peut-être même des victimes humaines. Unissant l'immoralité à la barbarie, chaque femme était obligée de se prostituer une fois dans le temple de Militta, à un étranger, qui lui payait le prix de l'opprobre en lui disant : *Je prie la déesse Militta de t'être propice* (1). Des faits qui répugnent autant aux mœurs d'aujourd'hui ne sauraient être niés comme impossibles. On sait combien le grand commerce a partout altéré les notions de la pudeur et du mérite de la continence, combien d'exemples de coutumes semblables se sont offerts aux voyageurs (2). La raison humaine abandonnée à elle-même tombe

(1) HÉRODOTE, I, 36; STRABON, XVI. Cf. SELDEN, *De diis Syriæ*.

(2) HEYNE, *De Babyloniorum instituto religioso*. — Voltaire nie la prostitution des femmes en l'honneur de Vénus Militta, par la seule raison que cela répugne à la nature humaine. L'histoire répond le contraire. Rhamsès et

dans un tel délire, que dans cette moitié si chère et si précieuse du genre humain, l'homme trouve tantôt une amie, une compagne, une divinité; tantôt un meuble, une marchandise, une bête de race, de labeur ou de somme, une victime expiatoire. Nous croirons plus difficilement les historiens quand ils nous disent que celà n'empêchait pas les femmes d'être très-chastes dans le mariage; qu'au lieu de vivre séparées des hommes, à l'orientale, elles s'asseyaient à table même avec les étrangers, honorées comme épouses et comme mères. Celles qui étaient belles se vendaient à l'encan, et le prix qu'on en retirait formait la dot des laides. Le mariage était-il malheureux, il était dissous moyennant la restitution du prix. Un tribunal spécial était institué pour placer les filles et pour punir les adultères.

D'autres, au contraire, nous parlent de banquets obscènes où les femmes déposaient la pudeur avec leurs vêtements, et non-seulement les bayadères, mais les femmes et les filles des premiers citoyens (1).

Les personnes instruites et les magistrats formaient la classe des mages (2), dont les fonctions et les droits étaient héréditaires; mais on pouvait y être admis par adoption, comme le fut l'Hé-

Cheops, rois égyptiens, prostituaient leurs filles pour en avoir de l'argent. Les femmes de l'antique Syrthis s'offraient et s'offrent encore aux étrangers. (HÉRODOTE, IV, 168; DELLA CELLA, p. 109). Les Lapons se croient honorés quand un voyageur partage la couche de leurs femmes. D'après Bruce, les Abyssiniennes des classes élevées se livrent publiquement dans les banquets, au gré de leur fantaisie. Les Arresis vivent en communauté de femmes. La reine d'Haïti s'abandonnait à ses porteurs de chaise. (Voyage des missionnaires dans l'océan Pacifique, *Bibl. brit.*, t. XVIII.) Ne doit-on pas dès lors être moins difficile à croire ce qu'Hérodote rapporte des Agatirsis et des Messagètes? Tant la lumière primitive s'était obscurcie sur ce point!

(1) Voy., dans l'Écriture, les banquets de Balthazar. Q. CURCE, lib. V, 1, *Liberos conjugesque cum hospitibus stupro coire, modo pretium flagitii detur, parentes maritique patiuntur..... Feminarum, convivia ineuntium, in principio modestus est habitus; dein summa quæque amicula exuunt, paulatimque pudorem profanant; ad ultimum (honos auribus sit) ima corporum velamenta projiciunt. Nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas.*

(2) On croit généralement ce mot perse, et on voudrait le faire dériver de *mige-gusch*, oreilles coupées. Nous le trouvons cependant dans Jérémie, avant que les Perses occupassent Babylone, lorsqu'il compte un archimage parmi les principaux membres de la cour de Nabuchodonosor.

breu Daniel. La doctrine conservée parmi eux était d'une bien autre pureté que celle enseignée au peuple. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, considérée comme une émanation de la pure lumière incréée; à une Providence réglant toute chose, mais dirigeant tout en vue de l'homme : de là les erreurs de l'astrologie.

Cette classe sacerdotale s'étant rendue vénérable par le mystère, jouissait de grands honneurs, et était très-estimée pour son profond savoir, surtout en fait d'astronomie. On dit qu'ils divisaient dès lors le zodiaque en 30 degrés, et chaque degré en 30 minutes; qu'ils calculaient l'année de 365 jours et quelque chose moins de 6 heures, et qu'ils savaient que les étoiles étaient excentriques à la terre. La fameuse tour qui les aura aidés dans leurs observations offrait à sa base et dans sa hauteur la mesure du stade chaldéen, qui est de $\frac{1}{1110}$ de degré ou de 5,702 toises 1 pied 9 pouces et 6 lignes. Il eût donc différé de 63 toises à peine de la mesure de la terre vérifiée par les académiciens français. Achille Tatius (quoique témoin tardif) affirme qu'ils avaient calculé qu'un homme en courant d'un bon pas pourrait suivre le soleil dans son cours autour du globe, et arriverait en même temps que lui au point équinoxial. Il semble aussi qu'ils aient connu le gnomon solaire (1).

Mais malheureusement ils faisaient servir l'astronomie à l'imposture, et à deviner l'avenir par l'aspect des constellations. Il était imposé à leurs disciples de soumettre aveuglément la raison à l'autorité.

La magnificence du temple de Bélus nous permet de juger de la splendeur de leur culte : des simulacres d'or et d'argent parés de vêtements précieux et de pierreries étaient portés en procession, et des mets délicats leur étaient offerts. Près de leurs divers temples habitaient des personnes employées à des offices et à des arts divers. Près de ceux de Saturne, les agriculteurs, les mathématiciens, les astrologues; près de ceux de Vénus, les femmes, les poëtes, les peintres, les musiciens, les sculpteurs; près de ceux de Jupiter, les savants, les musiciens, les magistrats.

On a conservé le souvenir de deux de leurs fêtes principales : l'une en l'honneur de Bélus, dans laquelle, selon Hérodote, il se

(1) Beaucoup révoquent en doute cette science astronomique. Voy. les Actes de l'Académie de Berlin, 1814, 1815; IDELER, *Ueber die Sternkunde des Chaldäer*.

brûlait bien pour mille talents d'encens; l'autre ressemblant aux saturnales, dans laquelle les esclaves jouaient le rôle de maîtres. Ce rite, si l'on nous permet une conjecture, se rattachait à une croyance populaire chez les nations adoratrices de la nature: selon cette croyance, il était possible de retarder le soleil dans son cours en enchaînant ses images, de l'accélérer en les déliant. On représentait ainsi l'alternative de faiblesse et de vigueur que les Grecs symbolisèrent dans Hercule, tantôt vainqueur des lions et des géants, tantôt efféminé aux pieds d'Iole. Les Phéniciens et les anciens habitants de l'Italie tenaient la plupart du temps enchaînés Melcarte et Saturne. Quand ils les déliaient, aux jours où l'an s'écoule plus lentement, ils célébraient la liberté en lâchant la bride aux esclaves. A Cidonie, en Crète, les citoyens abandonnaient la ville, où les esclaves, se mettant en possession de tout, pouvaient même battre les hommes libres (1). En Égypte, Hercule affranchissait tout esclave qui se réfugiait dans son temple de Canope (2).

HÉBREUX (3).

CHAPITRE IV.

LES HÉBREUX NOMADES.

Indépendamment même de la foi, l'historien doit une attention particulière à un peuple étonnant, qui à la mission religieuse

(1) EUSTATH. *Ad odyss.*, XX, 105.

(2) HÉRODOTE, II.

(3) Les sources les plus pures de l'histoire hébraïque sont les livres saints. Il sera bon de consulter, en outre :

FLAVIEN JOSÈPHE, *Archéologie*.

BERRUYER, *Histoire du peuple de Dieu, depuis son origine jusqu'à la naissance de J. C.*

RELANDI *Antiquitates sacræ Hebræorum*.

MOLITOR, *Philosophie der Tradition*, Francfort, 1827; ouvrage fort intéressant et traduit en français par QURIS, 1837.

iit la mission politique de conserver le passé, et de préparer ıvenir à civiliser, par les croyances issues de son sein, la plus ande partie du monde; à un peuple qui rattache par une série n interrompue l'antiquité la plus reculée à l'avenir le plus oigné. Ses annales, dépôt des traditions du genre humain, sont térieures pour le moins à la division des Hébreux en deux failles : conservées dans leur intégrité par une nation douée du iste privilége de l'immortalité, adoptées comme règle de foi par s pays les plus cultivés, elles ont été commentées et discutées mille manières et dans tous les temps : la critique la plus hosle n'a pu cependant méconnaître en elles tant de simplicité

BEKE, *Origines biblicæ; or Researches in primeval history*. Londres, 836.

J. JOST, *Allgemeine Geschichte der Israelitischen Volkes*. Berlin, 1832.

G. S. BAUER, *Manuel de l'histoire des Hébreux, depuis leur établissement jusqu'à leur chute*. Nuremberg, 1800; avec une excellente introduction itique, soit pour l'histoire, soit pour l'antiquité (allemand).

CALMET, *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs*. aris, 1737.

PASTORET, *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*. Paris, 788. Il fut précédé de quelques années par le *Moses legislator*, de PIERRE ECAS. Turin.

J. J. HESS, *Histoire de Moïse, de Josué, des rois de Juda et d'Israël* llemand). Il l'envisage spécialement du point de vue théocratique; SALVADOR it le contraire dans son *Histoire des institutions de Moïse et du peuple ébreu*.

J. D. MICHAELIS, *Droit mosaïque et observations sur la traduction de Ancien Testament*. Utile surtout pour les derniers temps. Goettingue, vol.

J. D. EICHHORN, *Introduction à l'Ancien Testament* (allemand).

D. ELENA, *Geschichte der Mosaischen Institutionen*. Hambourg, 18[illegible], vol.

Pour les temps postérieurs, on pourra consulter :

BASNAGE, *Histoire et religion des Juifs, depuis J. C. jusqu'à présent*. La laye, 1716, 15 vol.

PRIDEAUX, *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence les royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de J. C.* Amsterdam, 1822. La traduction française a sur l'original anglais l'avantage d'être mieux ordonnée.

The Old and New Testaments connected in the history of Jews and their neighbouring nations. Londres, 1814.

J. REMOND, *Histoire de l'agrandissement de l'État des Juifs, depuis Cyrus jusqu'à son entière destruction*. Leipzig, 1789 (allemand).

qu'elles ne peuvent être l'œuvre d'un imposteur, tant de savoir qu'on ne saurait les attribuer à un homme abusé.

C'est d'après elles que nous avons observé les premiers pas du genre humain jusqu'à l'instant où il se dispersa sur la surface de la terre. Moïse nous indique même les souches des différents peuples et le lieu de leur établissement; mais ne destinant pas son livre à satisfaire la curiosité, n'ayant en vue que la religion et la nationalité, il se borna à noter clairement la dérivation de son peuple, et celle de quelques tribus des Phéniciens ennemis ou des Arabes alliés. Prendre donc la Genèse pour fondement ethnographique ne serait pas plus raisonnable que de considérer l'hébreu comme la source de toutes les langues.

Parmi les descendants de Sem, il distingue Héber, dont sont issus les Hébreux; puis Tharès, qui engendra Nachor, Haran et Abraham. Au milieu des peuples égarés hors de la voie de vérité, Dieu voulut en choisir un pour le diriger avec une providence spéciale, et le constituer dépositaire des traditions et des promesses : ce fut le peuple hébreu, en tête duquel il mit Abraham.

Abraham. 2366. Abraham, suivi d'une tribu populeuse et d'innombrables troupeaux, à la manière des Bédouins de nos jours, passa l'Euphrate, et s'en vint dans la terre de Chanaan. Dieu lui prédit qu'il serait le père d'une grande nation, et que tous les peuples de la terre seraient bénis en lui. Par la promesse du Rédempteur du genre humain qui devait naître de cette nation, le lien de la commune origine s'unit à celui de l'espoir commun, et la religion dite de la nature se développa en religion de la loi.

Très-riche en or et en argent, Abraham distingua sa tribu des autres par la circoncision; il creusa des puits, fut honoré des autres scheiks; et le roi Chodorlamor ayant emmené esclave son neveu Loth, il arma trois cent dix-huit de ses serviteurs, défit l'ennemi, et délivra son parent. Il accueillait avec hospitalité ceux qui se présentaient sous sa tente, leur présentait aussitôt de l'eau pour laver leurs pieds, et courait choisir dans le troupeau le veau le plus jeune et le plus gras; tandis que Sara, sa femme, pétrissait trois mesures de farine, et faisait cuire des pains sous la cendre.

Sara ne pouvant lui engendrer de successeurs, lui amena la jeune esclave Agar, qu'Abraham rendit mère d'Ismaël. L'esclave en conçut tant d'orgueil, qu'Abraham, lui ayant donné un pain

et une outre d'eau, la chassa au désert. Ismaël devint le père des Arabes, qui se prétendent encore en droit de voler, parce que leur ancêtre fut déshérité.

Cependant, Sara avait mis au monde Isaac. Lorsqu'il fut devenu homme, Abraham envoya lui chercher une femme parmi ses parents. Son serviteur Éliézer, après avoir prêté serment en mettant la main sur la cuisse de son maître, se rendit, avec dix chameaux et de grands dons, en Mésopotamie. Comme il se reposait hors de la ville de Nachor, il en vit sortir une jeune fille très-belle qui allait puiser de l'eau. Sur la demande d'Éliézer, elle lui donna à boire ainsi qu'à ses chameaux, et l'invita à loger dans sa maison. Éliézer accepta son offre, et lui fit cadeau de deux boucles d'oreilles qui valaient deux sicles, et de bracelets qui en valaient dix (1). Admis à l'hospitalité, il obtint l'agrément de la famille au mariage proposé, et il conduisit à Isaac Rébecca, à laquelle ses frères disaient : *Va, et puisses-tu croître en mille et mille générations, et tes descendants conquérir les portes de leurs ennemis.*

Elle engendra Ésaü et Jacob, le premier chasseur, le second agriculteur, habitant sous la tente. Ce dernier surprit le droit d'aînesse et la bénédiction paternelle, d'où naquirent de longues inimitiés. Cependant Jacob se réfugia en Mésopotamie, chez Laban, frère de Rébecca, et, au prix de dix années de service, il obtint Lia pour épouse; puis, au prix de dix autres années, la belle Rachel. Il demeura encore dans la contrée à la condition d'avoir une part des troupeaux. Las ensuite de rester le vassal des autres, il regagne le pays de ses pères, où, après avoir dressé ses tentes, il élève dans Béthel un autel au Dieu unique; et, de son surnom, il appelle Israélites les descendants de ses douze fils.

Joseph.

La prédilection qu'il montra pour Joseph, l'un d'eux, mit la discorde dans sa famille. Les frères de celui-ci, qui faisaient paître leur troupeau, virent une caravane de Madianites venant de Galaad et se dirigeant vers l'Égypte, où ils portaient sur leurs chameaux de la résine, des parfums, de la myrrhe distillée, et leur vendirent Joseph. Il fut emmené en Égypte, où l'habileté naturelle à sa nation et la sienne en particulier lui fit trouver faveur près de Putiphar, eunuque du Pharaon; puis près du Pharaon lui-même,

(1) Voilà déjà l'or travaillé et monnayé.

qui le constitua son vice-roi, afin qu'il portât remède à une disette qu'il lui avait prédite. A cet effet, il tira son anneau de son doigt et le donna à l'Hébreu, qu'il revêtit d'une robe de fin lin, lui passa au cou un collier d'or, et, l'ayant fait monter sur un char élevé, il fit crier par un héraut que tout le monde eût à fléchir le genou devant lui, à reconnaître qu'il avait été établi pour commander à toute l'Égypte.

Joseph accomplit une révolution des plus importantes; car, profitant de l'occasion de cette disette, il réunit dans la main du Pharaon le domaine de toutes les terres, puisqu'il changea les propriétaires libres en simples fermiers. Oublieux de l'injure reçue, Joseph appela en Égypte les tribus affamées de ses frères, et les répandit dans les vastes campagnes de Gessen, où, continuant leur genre de vie pastorale, ils multiplièrent outre mesure. Joseph une fois mort, les Égyptiens, ne se rappelant plus les bienfaits qu'ils lui avaient dus, regardèrent ces étrangers avec envie. La simplicité de leurs mœurs patriarcales contrastait trop avec les habitudes du pays; le mépris qu'ils montraient pour tout autre dieu que le leur les blessait dans leurs superstitions; on prenait ombrage à les voir multiplier au point de pouvoir un jour l'emporter sur les nationaux; enfin cette population errante au milieu des villes civilisées était un sujet de déplaisir. Les Hébreux, s'apercevant qu'ils étaient vus de mauvais œil, auraient volontiers emmené leurs caravanes hors de l'Égypte; mais le Pharaon ne voulait pas y consentir, attendu qu'il tirait d'eux le cinquième du tribut payé par le pays. Il cherchait donc à les forcer de s'établir dans des demeures fixes et d'habiter dans les villes; mais comme leur naturel y répugnait, afin de les opprimer et de réduire leur nombre, il leur imposait des travaux énormes, et il alla jusqu'à ordonner aux femmes qui présidaient aux accouchements de tuer tous les mâles qui naîtraient. Celles-ci, craignant plus Dieu que le roi, désobéirent, et Dieu les bénit.

Moïse. 1725. L'oppression approche de sa fin quand elle touche à l'excès. Moïse, à qui Dieu destinait la gloire la plus grande, celle de libérateur et de législateur de son peuple, fut exposé enfant sur le Nil, recueilli par la fille du roi, descendue au fleuve pour se baigner, et élevé à la cour dans toute la science égyptienne. Il n'oublia pas pour cela son origine, et, retourné parmi ses frères, il gémit en voyant les mauvais traitements qu'ils éprouvaient des

Égyptiens. Il prit plusieurs fois leur défense, jusqu'à ce que Dieu lui mît au cœur le dessein d'arracher son peuple à sa longue servitude (1), et de le reconduire dans la terre promise à Abraham, Isaac et Jacob. Dieu multiplia les prodiges pour favoriser le peuple élu, et pour confondre le Pharaon, qui, malgré ses engagements réitérés, ne consentait pas au départ des Israélites, et les avait même dispersés dans le pays. Enfin, Moïse ayant convoqué les vieillards d'Israël, leur rappela le Dieu unique, dans lequel ils ne formaient qu'une seule nation; le Dieu qui promettait de les délivrer par son bras puissant et de faire d'eux son peuple : il les exhorta alors à sortir avec lui d'Égypte, du milieu d'un peuple barbare, et à emmener non-seulement leurs troupeaux et tout ce qu'ils avaient de biens, mais à emporter encore tout ce qu'ils pourraient tirer des Égyptiens. Ce fut ainsi qu'ils quittèrent cette terre ingrate. D'abord, pour cacher leur marche, ils suivirent les bords de l'Érythrée, puis ils campèrent à Aieroth (2).

Le Pharaon de ce temps se repentant d'avoir permis le départ aux Israélites, fit atteler les chevaux, prendre les armes à la caste des guerriers, et les poursuivit plein de fureur. Mais Israël, parvenu à la mer Rouge, la passa à pied sec; et le Pharaon, qui avait osé marcher sur ses traces, vit tous ses guerriers submergés.

A ce moment Moïse chantait, debout sur le rivage :

« Gloire au Seigneur qui s'est glorifié lui-même, qui a précipité « dans la mer le cheval et le cavalier (3). Cantique de Moïse.

(1) On ignore quelle en fut la durée; la plupart disent 250 années. ROSELLINI et C. SAMUELLI, dans l'*Essai de critique biblique,* récemment publié à Rome, soutiennent qu'elle fut du double.

(2) Ce fut là que, 3,600 ans plus tard, Bonaparte courut risque de se noyer, alors qu'ayant découvert dans le désert de Suez le canal qui mettait la mer Rouge en communication avec la Méditerranée, il s'égara et fut surpris par la marée.

EHRENBERG, dans un voyage fait en 1815, s'assura que la couleur de la mer Rouge est due à une espèce d'*oscillaires*, êtres microscopiques intermédiaires entre l'animal et le végétal, d'une famille appartenant aux *astrées* de Bory de Saint-Vincent. DE CANDOLLE reconnut, en 1825, qu'un amas de cette espèce d'*oscillaires* donnait la nuance du sang aux eaux du lac de Morat. Peut-être la teinte des eaux de la mer de Californie n'a-t-elle d'autre cause que celle-ci.

(3) *Equum et ascensorem dejecit in mare.* C'est la mention de cavaliers la plus antique. L'Iliade n'en parle jamais.

Le passage miraculeux de la mer Rouge a été nié par plusieurs écrivains. JUSTIN raconte que les Égyptiens, regrettant d'avoir laissé partir les Hébreux,

« Ma force et ma gloire est dans le Seigneur qui fut mon salut; « il est mon Dieu, et je le glorifierai; il est le Dieu de mon âme, « et je l'exalterai.

« Le Seigneur s'est montré comme un guerrier; son nom est le « Tout-Puissant.

« Il a lancé dans la mer les chars et l'armée du Pharaon; ses « grands ont été submergés dans la mer Rouge.

« Les abîmes les couvrent; ils sont tombés comme une pierre au « fond des eaux.

« Ta droite, ô Seigneur, s'est signalée par sa force; ta droite, « ô Seigneur, a frappé l'ennemi.

« Et tu as anéanti tes adversaires dans l'immensité de ta gloire; « tu as envoyé ta fureur qui les a dévorés comme une paille.

« Les eaux se sont amoncelées sous le souffle de ta colère; l'onde « courante s'est arrêtée solide; les abîmes se sont aplanis au mi- « lieu de la mer.

« L'ennemi a dit : *Je les poursuivrai, je les atteindrai, je « partagerai leurs dépouilles, et mon âme sera satisfaite; je « tirerai le glaive, et ma main les exterminera.*

« Ton esprit a soufflé, et la mer les a couverts : ils ont été sub- « mergés comme le plomb dans les eaux fougueuses.

« Qui t'égale en force, ô Seigneur? qui te ressemble, toi tout « éclatant de sainteté, terrible et admirable dans tes prodiges?

« Tu as étendu la main, et la terre les a dévorés. Dans ta bonté « tu as servi de guide au peuple que tu as délivré, et tu l'as porté « par ta puissance jusqu'au lieu de ta demeure sainte.

les poursuivirent et furent repoussés par une tempête. D'après DIODORE, les Héliotophages des bords de la même mer auraient conservé la tradition qu'une fois les eaux s'étaient séparées en laissant entre elles un ample chemin. MANETHON rapporte que le roi Aménophis étant sorti pour donner la chasse à une foule d'Arabes, n'en revint plus.

D'autres entreprirent de l'expliquer par des causes naturelles, en disant que Moïse saisit le moment de la marée basse et traversa l'isthme. Mais quand même son peuple aurait ignoré ce phénomène, six heures auraient-elles suffi pour faire passer tant de monde? Les Égyptiens, de leur côté, ne l'auraient-ils pas connu?

On ne sait pas bien l'endroit où le passage s'effectua. CHARLES TILSTONE BEKE, dans ses *Origines biblicæ, or Researches in primeval history* (Londres, 1834), prétend que les Hébreux ne venaient pas de l'Égypte, et que la mer traversée ne fut pas la mer Rouge. Ses raisonnements sont plus ingénieux et subtils que convaincants.

« Les peuples se levèrent et s'irritèrent : les habitants de la Pa-« lestine se prirent de courroux ; les princes d'Édom se découragè-« rent ; les forts de Moab tremblèrent ; les habitants de Chanaan « ont séché de crainte.

« Que l'épouvante et l'effroi de ton bras vigoureux les enva-« hissent, ô Seigneur ; qu'ils deviennent immobiles comme une « pierre jusqu'à ce qu'ait passé ton peuple, ce peuple que tu as fait « le tien.

« Tu le conduiras, tu l'établiras sur la montagne de ton héri-« tage, dans la solide demeure que tu t'y es construite, ô Sei-« gneur ; dans ton sanctuaire, ô Seigneur, que tes mains y ont « fondé.

« Le Seigneur régnera dans l'éternité et au delà de tous les « siècles.

« Le Pharaon entra dans la mer avec ses chars et ses chevaux, « et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer : mais « les fils d'Israël ont passé à sec au milieu des eaux. »

Ainsi chantait Moïse, et après lui un peuple innombrable répétait en chœur : « Chantons le Seigneur qui s'est glorifié lui-« même, qui a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. »

A cette sublime poésie Israël à peine racheté prenait son essor ; une aussi haute idée de la Divinité était présentée à une nation sortie naguère d'un pays où l'abjection allait jusqu'à l'adoration des créatures.

Moïse conduisait six cent mille hommes pouvant porter les armes (1), ce qui donnait environ deux millions d'individus, et les dirigeait sur la Palestine ; pays parfaitement choisi, car ils n'auraient pas été de force contre les peuples de l'Euphrate ni contre la puissance des Phéniciens. L'Yémen était trop éloigné, tandis que les petites nations de la Palestine pouvaient être facilement domptées. Le voyage à faire pouvait être de trois cents milles : mais Moïse voulut retenir son peuple dans le désert le temps né-

(1) Selon WALLACE (*Dissertation sur les populations des premiers temps*, Amsterdam, 1769), un seul couple, en treize périodes, c'est-à-dire en 433 ans 1/3, produit 24,576 individus. En supposant que les soixante-sept personnes entrées en Égypte avec Jacob y fussent restées 430 ans, on aurait 1,646,592 individus. Otez la moitié de femmes, ôtez encore un quart d'enfants et de vieillards incapables de porter les armes, et vous aurez 617,472 combattants. La Bible en donne 600,000.

cessaire pour qu'il dépouillât entièrement les idées profanes contractées durant un long séjour parmi les étrangers et dans les habitudes avilissantes de la servitude; afin que, reprenant la tradition nationale d'Abraham et de son alliance avec Jéhovah, il apprît à mettre toute sa confiance dans son Dieu, qui se manifestait par de continuels prodiges (1), et s'accoutumât à la loi nouvelle.

Comme cette première doctrine que Dieu dispensa à l'homme en même temps que la parole, et que les patriarches avaient transmise, s'était obscurcie, il plut au Seigneur de révéler de nouveau sa volonté; et des cimes du Sinaï il donna à Moïse le Décalogue, dans lequel est résumé tout ce qui forme la morale de l'homme et la civilisation des peuples. L'unité de Dieu proclamée en tête de la loi emporte l'unité de l'espèce, et dès lors l'égalité parmi les hommes: la défense même des mauvaises pensées sanctionne l'individualité, et fait que chacun se croit et se reconnaît un être digne de respect.

Moïse eut à lutter contre l'entêtement d'un peuple rude et grossier qui, tandis que son prophète lui préparait en dix lignes les règles de la vie, sacrifiait au bœuf Apis et répondait aux bienfaits par des murmures. Le patriarche meurt avant de l'introduire dans la terre promise, à l'âge de cent vingt ans, et il ne s'éleva plus dans Israël un prophète semblable à lui, qui vit Jéhovah face à face (2).

(1) « On m'assura, à Basra, que la manne, appelée *tarands jubin*, se récoltait en grande quantité dans le pays d'Ispahan, sur un buisson épineux que je me fis montrer. Elle consistait dans de petites graines jaunes et avait la même forme que celle des Israélites. On voit, dans le désert du Sinaï, beaucoup de broussailles épineuses, presque à la même hauteur qu'Ispahan. C'est là peut-être la manne dont les Hébreux se nourrirent pendant leur voyage. Mais si les fils d'Israël en eurent durant toute l'année, excepté le jour du *Sabbath*, cela ne put se faire que par miracle, car le *tarands jubin* ne se trouve que dans certains mois. Je ne sais si l'on cultive la canne à sucre ailleurs que dans l'Yémen; mais quand même les Hébreux n'auraient eu dans le désert que le *tarands jubin*, ils devaient le trouver fort agréable. Dans le Kurdistan, à Mosoul, Merdin, Diarbekir, Ispahan, et très-vraisemblablement dans d'autres villes, on emploie la manne au lieu de sucre pour la pâtisserie et pour l'assaisonnement des mets. » — NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, p. 129.

(2) Beaucoup ont voulu reconnaître Moïse dans Bacchus, qui naît de deux mères, en Égypte, est sauvé des eaux, et pour cela est appelé *Misa*. Élevé sur le mont *Nisaï*, métastase de Sinaï, il punit Persée, roi de Thessalie,

CHAPITRE V.

INSTITUTIONS MOSAÏQUES.

Moïse fut en effet le plus grand homme que connaisse l'histoire. Il fut tout ensemble poëte et prophète insigne, le premier des historiens, législateur, profond politique, libérateur.

Comment se fait-il qu'il ait exposé, il y a tant de siècles, des doctrines que la physique et la géologie n'ont vérifiées que d'hier? S'il était un imposteur, pourquoi se contenter de rappeler simplement des faits dont l'intelligence n'était pas préparée? Ne dirait-on pas qu'il ne fit qu'écrire sous la dictée et sans que lui-même comprît tout parfaitement?

Ses lois elles-mêmes supposent une science tellement anticipée, qu'elle en ferait un miracle. Sans ambition, il ne rechercha le pouvoir ni pour lui, ni pour son frère; mais il voulut, de l'état de hordes errantes, élever son peuple au degré de nation stable, en la constituant dans les trois grandes unités de Jéhovah, d'Israël, du Thora, c'est-à-dire un Dieu, un peuple, une loi.

Les codes modernes se bornent presque à protéger la possession et la transmission de la propriété, et à empêcher le mal, en oubliant la famille et les citoyens. Les anciens législateurs prescrivaient de plus le bien, et descendaient aux plus petits détails du culte, de la police et de la salubrité. Ainsi celui de Moïse embrassa depuis les plus hautes combinaisons de la politique jusqu'aux habitudes domestiques, en ayant toujours en vue l'affermissement du caractère national et de la moralité.

La religion, d'une morale sévère, pleine de confiance dans la Providence, n'est pas une doctrine secrète; mais elle établit une église nationale, une théocratie régulatrice de la vie : ce n'est pas un ingénieux tissu d'idées métaphysiques, sans influence sur les actions, mais un vif et assidu contact avec Dieu, entre la terreur et l'amour. Culte.

Les sacrifices étaient la partie principale du culte. Ils se divi-

parce qu'il empêchait de sacrifier aux dieux; il va à la conquête des Indes; il est représenté les cornes au front, etc.

saient en holocaustes et en expiatoires, selon que la victime était brûlée en tout ou en partie. Mais ils n'étaient pas le but, comme chez les gentils, ils étaient seulement le moyen. Aussi un de leurs prophètes et de leurs juges disait-il : « Est-ce que le Seigneur veut « des holocaustes et des victimes, et non pas plutôt obéissance à « sa voix (1)? » Dieu s'écrie par la bouche d'un autre: « Que me fait « l'abondance des victimes? Croyez-vous que je me rassasie de « leur sang et de leurs holocaustes? J'ai en abomination vos « hymnes, vos fêtes et vos prières. Purifiez vos cœurs; ôtez de « mes regards l'iniquité de vos pensées; cessez les œuvres per- « verses; apprenez à bien faire; cherchez à acquérir le jugement; « secourez l'opprimé; rendez justice à l'orphelin; défendez celui « qu'on persécute (2). »

Les pompes religieuses, principal luxe d'Israël, rappelaient les fastes nationaux. Ainsi, lors de la solennité de Pâques, si l'enfant en demandait le motif à son père, celui-ci lui répondait : *C'est en mémoire du jour où le Seigneur nous délivra de l'oppression étrangère* (3). Et quant aux azymes, ils mangeaient pendant sept jours du pain non levé : ils se rappelaient l'esclavage durant lequel ils avaient éprouvé combien est dur le pain d'autrui (4). Aux temps fixés ils se rassemblaient tous autour du tabernacle qui avait voyagé avec eux : ils se souvenaient de Dieu et de la gloire de leur nation ; ils recevaient la parole de la bouche du pontife ; et dans la paisible joie du banquet religieux, ils ravivaient le sentiment de la fraternité et de l'unité nationale.

Constitution. Moïse avait appris en Égypte à détester la monarchie et l'inhumaine distinction des castes. Israël, au désert, se retrouva *un* dans la descendance d'Abraham comme dans l'espoir du Réparateur; et *égal*, puisque d'esclaves des Pharaons tous s'étaient élevés à une liberté non pas octroyée, non pas conquise par une classe pouvant en tirer un droit de supériorité. La constitution donnée par Moïse n'est pour cela ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique. Son premier article dit : *Je suis Jéhovah ton Dieu, qui t'ai délivré de l'Égypte.* Dieu est donc le Seigneur spécial des Hébreux : de là dérive la seule souveraineté légitime

(1) SAMUEL.
(2) ISAÏE, ch. I.
(3) *Exode*, XII.
(4) *Deutéronome*, XVI.

et l'égalité de tous, sous Dieu, ou sous le chef donné par lui, comme récompense ou comme châtiment. Moïse ne voulut donc pas être roi ; il ne voulut pas transmettre à sa famille le commandement. Aussi ses fils restèrent-ils confondus parmi les lévites ; et pour accomplir l'œuvre de la délivrance, on choisit le plus digne : ce fut Josué.

Les législations successives des autres peuples ne surent plus combiner entre elles l'autorité qui conserve et celle qui perfectionne, de manière à obtenir le progrès dans l'ordre. Nous le voyons ici se faire jour dans les rapports entre le pouvoir législatif sacerdotal et le pouvoir exécutif laïque. Ils ont pour médiateur un troisième pouvoir spirituel, véritable centre de la hiérarchie, parce qu'il veille sur la doctrine de même que sur l'observance de la loi, et sur la conservation des institutions civiles et ecclésiastiques. Cette autorité suprême réside dans soixante anciens, élus parmi les plus sages des douze tribus. Ils appliquent la loi aux cas particuliers, selon le sens déclaré par les prêtres, et ont pour chef le prophète, qui, siégeant ainsi à la tête du pouvoir spirituel, prépare le développement moral, en ayant toujours le regard fixé sur l'avenir. Sous les juges, la puissance civile exécutive et l'autorité spirituelle se trouvaient confiées à un seul.

Le sacerdoce est héréditaire dans la tribu de Lévi, le pouvoir conservateur devant se lier au passé par l'hérédité. Le souverain pontife, assisté par les princes des prêtres, résout tous les doutes qui peuvent s'élever sur l'interprétation de la loi. Le gouvernement est néanmoins tout autre que sacerdotal, et les prêtres ne constituent pas, comme chez les Orientaux, une caste, gardienne privilégiée du savoir et du culte. La tribu de Lévi n'a point de mystères et de fraudes à se transmettre ; elle est, au contraire, obligée de faire connaître à tous les livres sacrés dont elle est dépositaire. Elle n'a pas même une action directe dans le gouvernement : si elle retire des dîmes une existence aisée, elle n'a aucune province en propriété. Elle est dispersée dans le pays partagé entre les autres tribus ; il est ainsi obvié aux abus que produit ailleurs l'étroite réunion des prêtres entre eux. Quand parfois les prophètes se mettaient à la tête des affaires, ils le faisaient au nom de Dieu ; et lorsque Israël voulut avoir un roi, ils se réservèrent le droit d'opposition légale, comme il apparaît spécialement dans l'histoire d'Élie.

Dans tous les temps, nous retrouvons le peuple, ou ses représentants, convoqué pour statuer sur les plus graves résolutions(1). Quoique d'abord ils n'eussent pas de roi, cette forme n'était pas exclue de leur loi. Seulement il leur était commandé de ne pas le choisir de nation étrangère, mais d'élire celui que Dieu indiquerait parmi leurs frères; et de ne pas lui laisser avoir un sérail de femmes, ou d'immenses trésors, ou trop de chevaux, afin qu'il ne les remît pas en esclavage (2).

›is pénales. Quant à la sûreté intérieure, la loi disait: *Ne soyez point homicide; celui qui tue mourra.* La peine capitale y revient fréquemment; moins souvent celle des coups de verges, mais jamais au delà de quarante, afin que l'homme ne demeure pas difforme. Aucune distinction entre le riche et le pauvre, entre l'ignorant et le savant. Un témoin ne suffit pas pour attester la vérité, il en faut deux ou trois. Celui qui dépose à faux encourt la même peine qu'il a voulu faire infliger à l'innocent. Les fils ne sont pas punis pour les pères, ni ceux-ci pour leurs enfants; chacun l'est pour son propre méfait; et aucun coupable ne se rachète à prix d'argent.

Les anciens de chaque tribu jugeaient aux portes de la ville, au nombre de trois, ou de sept, ou de vingt et un, selon l'importance de la cause. S'ils ne se trouvaient pas assez informés, ils devaient la renvoyer à des juges supérieurs, et s'il en était de même de ceux-ci, les prêtres prononçaient en dernier ressort.

Les rabbins nous apprennent que dans les affaires capitales il était procédé avec le calme examen que mérite une décision irréparable. Les témoins entendus, la cause était remise au lendemain, et les juges, retirés chez eux, prenaient peu de nourriture

(1) Jéthro dit à Moïse : « Choisissez d'entre tout le peuple des hommes « fermes et courageux, qui craignent Dieu, qui aiment la vérité et qui soient « ennemis de l'avarice, et faites qu'ils rendent justice au peuple, et qu'ils vous « rapportent toutes les affaires les plus difficiles. » *Exod.*, XVIII, 21, 29. Les chefs se rassemblaient dans Sichem pour élire le roi. Ils disent à Roboam: « Diminuez l'extrême dureté du gouvernement de votre père et de ce joug très- « pesant qu'il avait imposé sur nous, et nous vous obéirons. » Plus tard, ils nomment roi Jéroboam. III, Reg. XII, 1, 4, 20. David tient conseil avec les tribuns, les centeniers et tous les principaux du pays, et il leur dit: « Si vous « êtes de l'avis que je vais vous proposer, etc. » Véritable gouvernement constitutionnel.

(2) *Deutéron.*, XVII.

et point de vin. Puis, au point du jour, ils se réunissaient, deux par deux, pour en discuter à leur aise. Celui qui avait opiné pour l'absolution ne pouvait revenir sur son premier avis; de même celui qui s'était prononcé pour la condamnation. La sentence rendue, l'accusé était conduit au lieu du supplice, hors de la ville. On proclamait son nom, son crime, l'accusateur, les noms des témoins, en invitant à comparaître quiconque saurait comment le disculper; et deux juges se tenaient constamment à ses côtés, pour le cas où lui-même aurait quelque chose à alléguer. Il pouvait être reconduit jusqu'à cinq fois devant la cour pour se défendre; mais s'il était reconnu coupable, on l'enivrait de vin, dans lequel était mélangé de l'encens, de la myrrhe et autres épices, pour lui ravir le sentiment de la douleur.

Les supplices étaient atroces : ou le condamné était lapidé, ou on lui coulait du plomb dans la bouche, ou il était flagellé jusqu'à la mort, ou on lui arrachait les yeux, ou on le faisait bouillir; parfois même on le sciait en deux.

L'idée de la justice, innée chez l'homme, s'était convertie en celle de vengeance; et les parents d'un homme tué se croyaient en devoir de lui donner satisfaction par l'extermination de l'homicide. De là les excès trop faciles dans la colère, qui ne sait pas discerner l'assassin de celui qui a causé la mort par accident ou par suite de provocation. Les asiles venaient en aide à ceux-ci: Moïse avait désigné six villes où les meurtriers pourraient se réfugier en sûreté contre la violence privée. Cependant les tribunaux étaient saisis du cas sur l'instance des offensés : quand l'accusé paraissait non coupable et n'ayant eu ni hier ni avant-hier aucun motif de haine contre celui qu'il avait tué, il demeurait protégé par la loi; et souvent il restait dans la ville protectrice, sous la surveillance du grand prêtre, jusqu'à ce que la haine se fût apaisée et que le temps eût fermé la blessure. Quant à l'assassinat prémédité, les autels mêmes n'auraient pas donné de sauvegarde à son auteur.

Israël ayant à conquérir ses foyers, il importait que sa milice fût bien organisée. Chacun, au besoin, était soldat. Avant d'attaquer une ville, on devait lui offrir la paix, et lorsqu'elle se rendait, épargner ses citoyens. Le butin se partageait entre les combattants (1). Il est écrit : « Tu feras les machines avec des arbres Armées.

(1) *Deutéronome*, XX.

« inutiles, non avec ceux qui portent fruit. Les arbres sont-ils tes « ennemis? Pourquoi donc les déracines-tu? Ne plonge pas l'épée « dans le corps de l'ennemi désarmé et suppliant. » Au moment d'engager la bataille, le prêtre exhortait à ne pas craindre, en disant que Dieu ne comptait pas ses adversaires : puis les capitaines adressaient ces mots à chaque bataillon : « Est-il quelqu'un « qui ait bâti une maison et ne l'ait pas habitée encore? qui ait « planté une vigne et n'en ait pas recueilli le fruit? qui ait promis « d'épouser une jeune fille et ne l'ait pas fait? Qu'il retourne au lo- « gis. Est-il quelqu'un qui ait peur? qu'il retourne au logis, et n'ôte « pas le courage à ses frères. »

Économie publique.

La conquête de la terre promise une fois achevée, le premier lien de l'existence du citoyen, l'agriculture, devait y affermir les Hébreux. Moïse distribua le territoire aux tribus et aux familles, et fit en sorte que le partage demeurât autant que possible inaltérable. Les biens se transmettaient aux fils par l'hérédité; l'aîné prenait double part. A défaut de mâles, les filles héritaient; mais elles étaient obligées de se marier dans leur propre tribu. La charité recommandée, l'amour de la famille et de la tribu rivé au cœur de tant de manières qu'il ne languit pas encore dans les débris dispersés de cette nation, faisait qu'un Israélite pouvait difficilement tomber dans la misère, eu égard surtout à la vie simple d'alors. Si l'un d'eux toutefois était obligé de vendre ou d'hypothéquer l'héritage de ses aïeux, au retour du jubilé, tous les 50 ans, il rentrait en libre possession du fonds paternel; de plus, tous les 7 ans, l'Israélite devenu esclave recouvrait sa liberté. Aussi un homme était-il plongé dans la dernière indigence, les familles n'en subsistaient pas moins; et c'est précisément sur les familles que doit se porter l'attention du législateur. La mendicité restait inconnue où ne pouvaient s'accumuler longtemps les richesses.

Chacun cultivait son propre champ, gardait ses propres troupeaux; aussi bien Naboth, propriétaire d'une petite vigne, que Booz, l'aïeul de David.

Chaque septième année les champs devaient se reposer; le peuple se nourrissait à même les magasins publics où l'on gardait en réserve l'approvisionnement de trois années. Les fruits spontanés de la terre étaient abandonnés aux étrangers, aux esclaves, aux servantes, aux mercenaires. La défense de récolter les fruits d'un arbre avant cinq ans, et de semer trois fois de suite un champ

avec le même grain, montre combien le législateur avait la science pratique des opportunités rurales. Il a été observé que les premiers-nés des animaux sont d'ordinaire débiles, ce qui fait que les éleveurs ne les choisissent jamais pour la reproduction. Peut-être fut-ce dans cette pensée que Moïse ordonna de sacrifier les premiers-nés des troupeaux. Il empêcha ainsi l'abâtardissement des races, et exclut des sacrifices les bêtes monstrueuses ou mutilées. Il fit preuve d'un esprit non moins pénétrant lorsqu'il prohiba le mélange avec des étrangers, et qu'il voulut que les femmes fussent respectées dans leurs jours critiques (1).

Aucune autre nation n'accomplit mieux que les Hébreux le précepte : *Croissez et multipliez;* car le respect professé pour la paternité et la subdivision de la propriété contribuèrent efficacement à augmenter la population. La bénédiction la plus souhaitée était un grand nombre d'enfants, croissant autour de la table, comme les rejetons de l'olivier. Ajoutez-y l'espoir pour l'Israélite, que, de sa propre descendance, pouvait naître l'Emmanuel; d'où le soin attentif avec lequel on conservait les généalogies. Aussi le jour d'un mariage était-il une solennité pour la tribu, de même que celui de la circoncision : aussi le nouvel époux était-il, durant une année, dispensé du service militaire et de toute obligation personnelle. Population.

Tandis que la religion commandait aux Chananéens, aux Moabites, aux Ammonites, d'immoler à la Divinité leurs propres enfants; que la jalousie, la débauche, la superstition enseignaient aux peuples orientaux à mutiler les mâles, Moïse le défendait rigoureusement, et il excluait les eunuques de tout droit civil. Chez les peuples voisins, un despote héréditaire imposait pour loi sa volonté ; ici, le gouvernement représentatif et un code de lois substituent à l'arbitraire la règle écrite et le bon sens du plus grand nombre. Ailleurs, une caste sacerdotale, dépositaire mystérieuse du savoir et des traditions : ici, tout Israël lit, étudie, sait par cœur le livre du dogme et de la doctrine. Ailleurs, la magie et la divination épouvantent et obscurcissent les esprits : ici, il est interdit de consulter les devins et les mages, et s'il s'élève un faux prophète disant avoir eu des songes, qu'il soit lapidé. L'étranger, Comparaison avec d'autres législations.

(1) Le docteur KAHN, dans le *Traité de police médicale sur les lois sanitaires de Moïse*, prouve combien il y était entendu. — Augsbourg, 1833 (allemand).

chez les autres nations, était odieux comme chose profane; Moïse, au contraire, recommande les égards envers eux : « N'attristez « pas l'étranger et ne le blâmez pas : aimez-le comme l'un de vous; « rappelez-vous que vous aussi vous fûtes étrangers dans la terre « d'Égypte (1). » Une justice égale était due à l'étranger et au national; le premier pouvait habiter dans Israël, pourvu qu'il ne professât pas publiquement l'idolâtrie, y exercer un art ou un métier; seulement, il ne pouvait y posséder de terres pour ne pas rompre l'équilibre établi.

Femmes. Chez les autres nations la beauté était entassée dans les sérails pour le plaisir du riche et du puissant, ou prostituée dans le temple de Milita et dans les rues de Sardes. Ici, non-seulement le péché contre nature est voué à l'exécration, l'impudique chassée du milieu des filles d'Israël, et l'adultère condamnée; il est même défendu d'y désirer la femme d'autrui. Loin que la femme y soit ravalée, comme en Orient, jusqu'à l'état d'esclave, ou renfermée dans les gynécées, comme en Grèce et à Rome, nous voyons Débora à la tête du peuple, Judith entourée de respect avant de devenir la libératrice de Béthulie, Athalie et la veuve d'Alexandre Iannée occuper le trône. Sous Josias, le livre de la loi se trouve-t-il égaré, c'est la prophétesse Olda qui est consultée à ce sujet; et les figures naïves de Booz, de Ruth, de Sara, de la femme de Tobie, offrent une pureté d'amour qui fait déjà pressentir la sainte dignité du mariage chrétien.

Famille. Le gouvernement patriarcal est la base des règlements domestiques de Moïse; mais le père n'a plus le droit de vie et de mort, qui continue chez les autres nations : il pouvait bien vendre son propre fils, mais aux seuls Hébreux, et non pas irrévocablement. Que si le fils s'obstinait dans le mal, le père le remettait aux magistrats pour qu'il en fût fait justice publique.

La polygamie fut tolérée, mais des lois prudentes et l'exemple des patriarches la modéraient. Le mari ne pouvait chasser la femme de son logis ni la répudier; ou s'il en avait de justes motifs, il devait en former la demande avec l'intervention d'un lé-

(1) Comme une opinion erronée conteste la bienveillance des Hébreux envers les étrangers, il est bon de renvoyer nos lecteurs au prophète Jérémie, qui en fait un précepte, XXIX, 7. Philon dit que le grand prêtre des Hébreux priait pour les nations étrangères. Autour du temple de Jérusalem se trouvait un portique où les étrangers venaient prier librement.

vite, qui d'abord essayait de ramener la concorde ; s'il n'y réussissait pas, l'acte de divorce était remis à la femme en attestation de sa liberté et de son droit à contracter un nouveau mariage.

Il faut néanmoins, pour cette législation comme pour toutes les autres, se transporter au temps où elle fut donnée, considérer le peuple auquel elle était destinée, peuple dont le naturel opiniâtre ne lui permit jamais d'avoir son entier accomplissement ; il faut y voir en outre beaucoup de figures et de symboles. De même que tous les codes antiques, indépendamment des règlements du culte, celui des Hébreux descend à des particularités tout à fait inusitées dans les nôtres. Il prononce la peine de mort contre quiconque bâtit sa maison avec peu de solidité et sans balustrade aux terrasses, contre quiconque laisse en liberté un bœuf furieux ; il règle l'étoffe et la forme des vêtements, défend de laisser croître la barbe et de couper ses cheveux en rond. D'autres prescriptions encore sont dictées par le soin qu'apportaient les anciens législateurs à maintenir la distinction des races et à conserver à chacune son caractère propre, ainsi que le rang qui lui était échu. De là cette attention à former les mœurs par l'éducation, et à fonder la force des empires, non pas comme aujourd'hui sur un peu plus ou un peu moins d'argent et sur certaines combinaisons presque mécaniques, mais sur une manière générale de penser, adoptée par la nation dès son origine. Défauts de la loi.

Voilà pourquoi Moïse, chef d'un peuple entouré d'idolâtres et porté lui-même à l'idolâtrie, fut contraint de proscrire toute effigie quelconque, et d'interdire ainsi le progrès des beaux-arts. De là encore sa recommandation continuelle de repousser les mœurs étrangères : « Je suis le Seigneur ton Dieu. Tu n'agiras pas selon « les coutumes du pays d'Égypte où tu as demeuré ; tu ne te con- « duiras point selon les mœurs du pays de Chanaan où je te ferai « entrer ; tu ne suivras point leurs lois ; tu exécuteras mes ordon- « nances ; tu observeras mes préceptes, et tu marcheras selon ce « qu'ils te prescrivent. » C'est à quoi tendait la circoncision, de même que la distinction des mets en purs et en impurs. Indépendamment d'un but de santé dans l'exercice de ces mortifications qui ont aussi tant de part à l'éducation morale, ce dernier précepte empêchait le peuple de se familiariser avec les étrangers,

(1) *Lévitique*, XVIII.

aux tables desquels il ne pouvait s'asseoir. Nous croyons encore devoir attribuer à cela le silence gardé sur une vie future. Ceux qui de ce silence ont déduit que les Hébreux n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'âme, sont démentis par l'ensemble de toutes leurs institutions et par leurs cantiques perpétuellement animés du penser d'une seconde vie; ils sont démentis par la secte des saducéens, tenue pour hérétique parce qu'elle la niait. Mais les Hébreux sortaient de l'Égypte, où les morts étaient plutôt l'objet d'un culte que d'un souvenir respectueux, et où l'inégalité sociale était fondée sur la diversité de l'origine des âmes; ils étaient voisins des Phéniciens, qui portaient le deuil d'Adonis. Il fallait donc écarter tout ce qui pouvait entraîner des esprits vulgaires à des superstitions de cette nature.

C'est ainsi que la peine de mort fut prodiguée en rapport avec le temps, et que beaucoup d'injonctions, loin de cette abondance de moralité que répandit plus tard l'Évangile, doivent être justifiées par l'état moral du peuple. C'est encore parce que le genre humain n'était pas alors susceptible d'une éducation plus élevée, ou parce que le législateur n'osa pas toucher à une institution sur laquelle reposait toute l'économie politique des anciens, qu'il conserva l'esclavage. Il est vrai qu'il chercha à l'adoucir : la femme prisonnière, après une année employée à pleurer son mari et ses parents, pourra être épousée : elle ne sera renvoyée que libre; peine de mort à celui qui vend ses frères libres; l'Hébreu ne demeurera esclave que six années, la septième il partira affranchi avec sa femme. La loi ajoute : « Donne-lui le pain « et le vin pour son voyage; et de plus, ne l'oublie pas ensuite : « rappelle-toi qu'il t'a servi fidèlement six ans, et que toi-même « tu fus esclave. Tu ne remettras pas à son maître l'esclave qui « se réfugie chez toi; mais qu'il habite dans ta ville et ne soit « nullement contristé par toi. N'opprime pas comme des merce« naires et des colons les Hébreux réduits en esclavage, parce « qu'ils sont miens et que je les ai tirés de la terre d'Égypte (1). » Ailleurs nous trouvons maudit le trafic des esclaves (2). Le serviteur s'asseyait à table avec son maître (3) : qui le tuait était puni de mort, à moins que ce n'eût été l'effet d'un accident; si on lui

Esclaves.

(1) *Lévitique*, XXV.
(2) *Deutéronome*, XVI, 11, 14.
(3) Joël, IV, 1, 8; Isaïe, XXIII, 1; Amos, I, 9.

cassait une dent, il était affranchi sur-le-champ. Le repos légal du septième jour et de la septième année était encore une halte pour la fatigue de l'esclave; premier soulagement apporté par la religion à ses souffrances. Sa position était ensuite adoucie par la charité, à laquelle Moïse avait déjà donné l'impulsion. Beaucoup de ses préceptes respirent une bienveillance digne d'avoir précédé le *précepte nouveau* du Christ : « Qu'il n'y ait parmi vous ni in- « digents ni mendiants. Si quelqu'un de tes frères ou de tes conci- « toyens est dans le besoin, ne ferme pas l'oreille, ne serre pas « la main, mais prête-lui du tien. Ne recherche pas la vengeance, « et ne te rappelle pas les injures de tes frères. Ne te pré- « sente pas en jugement contre ton propre sang. Ne méprise pas « le pauvre, et n'aie pas égard au riche en rendant la justice. « Ne diffère pas jusqu'au matin le salaire de l'ouvrier. — Ne fais « tort ni à la veuve, ni à l'orphelin, sinon ils crieront contre toi, et « je les écouterai. Ne dis pas d'injures à ton père, et ne mets pas « d'entraves sous les pieds de l'aveugle, si tu crains le Seigneur. « N'opprime pas par l'usure celui qui est dans le besoin; donne-lui « le moyen de vivre, et ne lui demande rien pour le surplus qu'il a « récolté; et ne prends pas en gage le vêtement de la veuve. Alors « que tu réclames une dette de ton prochain, n'entre pas dans sa « maison pour lui prendre un gage; mais reste dehors, et il te don- « nera ce qu'il aura. S'il est pauvre, que son gage ne passe pas la « nuit près de toi; mais rends-le-lui avant le soir, afin que dor- « mant dans sa couverture, il te bénisse et que tu trouves justice « près du Seigneur. — Lève-toi à l'approche d'une tête blanchie, « et honore la personne du vieillard. — Quand tu moissonnes, ne « scie pas le blé rez terre, et ne ramasse pas les épis négligés. « Ne reviens pas dans la vigne pour cueillir les grappes ou- « bliées; mais laisse glaner et grapiller les pauvres et les passants. « Fais de même des olives; ne reviens point sur tes pas pour les « chercher, mais que l'étranger, la veuve et l'orphelin les cueillent. « Si tu trouves un nid et que tu y prennes les petits sans plumes, « laisse au moins la mère. Ne lie pas la bouche du bœuf lors- « qu'il bat le grain sur ton aire. Si tu vois errer, perdus, le « bœuf ou la brebis de ton frère, ramène-les-lui, bien qu'il soit « éloigné et que tu ne le connaisses pas. Agis de même pour son « âne, de même pour son vêtement. Si la jument de ton frère tombe « en chemin, relève-la. »

CHAPITRE VI.

RÉPUBLIQUE FÉDÉRATIVE.

1600. Après que Moïse eut amené le peuple de Dieu jusqu'à l'entrée de la terre promise, il le bénit, lui rappela les prodiges opérés par Dieu en sa faveur, et mourut. Alors Josué s'étant mis à la tête d'Israël, traversa le Jourdain, prit Jéricho et soumit le pays de Chanaan (1), qu'il partagea entre les tribus. Mais, pressées de se procurer des demeures stables et de se distribuer les terres, les tribus les plus puissantes s'emparèrent des portions les plus vastes; les autres cherchèrent un asile où elles purent; la tribu de Dan dut même s'établir à gauche de la Judée proprement dite. Ce fut ce qui les empêcha d'exterminer entièrement les habitants de la Palestine, et les petites populations demeurées dans le pays furent les éternelles ennemies de ceux qui l'avaient envahi. Les Arabes errants, les Édomites et les Philistins, peuple qui, sorti de l'Égypte, avait d'abord habité Chypre et donné ensuite son nom au pays, troublèrent incessamment et la nation et son culte. Les tribus n'étaient pas soumises l'une à l'autre; chacune se régissait par ses propres scheiks, c'est-à-dire les primats et les anciens, constituant ainsi une république fédérative. L'union politique et religieuse était maintenue par le sacerdoce, héréditaire dans la descendance d'Aaron, et par la tribu de Lévi qui, n'ayant pas de territoire en propre, restait distribuée dans quarante-huit villes, et fournissait les scribes aux magistrats particuliers de chaque tribu.

Juges, 1580. Lorsqu'il a beaucoup avancé la conquête, Josué, se sentant près de mourir, convoque les vieillards et tous les magistrats d'Israël, et leur dit : « Vous voyez ce que le Seigneur a fait aux nations « circonvoisines, et comme il a combattu pour vous et vous a dis-« tribué la terre à l'orient du Jourdain jusqu'à la mer. Beaucoup

(1) Procope, dans l'*Histoire des Vandales*, liv. II, dit qu'il existait chez eux une certaine inscription portant : « Nous fuyons de la face de Josué, fils de « Nave. » Ils s'arrêtèrent entre Ascalon et le port de Gaza; et de là, en côtoyant la mer Méditerranée, ils arrivèrent près de Gibraltar, pays très-fertile, qu'ils nommèrent *jardins d'Hespérie*, et où ils bâtirent *Tigis*, qui, en syriaque, signifie *négocier*.

« de nations restent encore ; mais le Seigneur les dispersera pourvu « que vous restiez fidèles à la loi donnée par Moïse ; que vous ne « vous mêliez pas avec les étrangers ; que vous ne juriez point par « leurs dieux, mais que vous demeuriez unis au Dieu véritable. » Malheureusement ces conseils ne furent pas écoutés, et avec le lien religieux se relâcha aussi le lien politique. Un chef militaire n'étant plus à la tête de toute la nation, les jalousies des petites tribus contre les autres venaient à s'éveiller ; les ennemis profitaient de l'occasion pour menacer l'existence de la nation : mais il s'élevait de temps en temps des personnages chers à Dieu, qui, se mettant à la tête du peuple, le rachetaient de la servitude et des tributs.

Cusan, roi de Mésopotamie, tint durant huit années Israël 1369-1354.
dans l'esclavage, jusqu'à ce qu'il fût délivré par Othoniel. Puis
Éphraïm et Benjamin tombèrent sous le joug d'Églon, roi des
Moabites ; mais dix-huit ans après, Aod, valeureux champion, fut 1406.
envoyé vers Églon pour lui porter le tribut : cette mission remplie, il retourna seul près du roi, le prit à l'écart, le tua et délivra les deux tribus. Dan, Juda et Siméon eurent les Philistins pour
maîtres jusqu'à ce qu'ils fussent rachetés par Samgard, qui tua 1416.
six cents ennemis avec le coutre d'une charrue. Zabin, roi d'Ason, domina ensuite sur eux ; mais son armée fut mise en déroute, et Sizara, son général, percé à terre par Jahel. Alors la prophétesse Débora, qui rendait la justice sous un palmier du mont d'Éphraïm, entonna ce cantique : « Vous qui vous êtes signalés « parmi les enfants d'Israël en exposant spontanément votre vie, « bénissez le Seigneur. Écoutez, ô roi ! princes, prêtez l'oreille ; « c'est moi, c'est moi qui chanterai un cantique au Seigneur, Dieu « d'Israël. Seigneur, quand tu partis de Séir et t'avanças par le « pays d'Édom, la terre trembla, les cieux se fondirent en eau, les « monts s'écroulèrent à l'aspect du Seigneur. Aux jours de Jahel « les routes n'étaient plus battues, et les voyageurs allaient par des « sentiers inaccoutumés : les forts d'Israël languirent jusqu'à ce « qu'il se fût élevé une Débora, une mère dans Israël..... O vous « que chérit mon cœur, vous qui volontairement vous exposâtes « au péril, bénissez le Seigneur..... Que là où furent brisés les chars, « où fut accablée l'armée des ennemis, soient racontées les justices de Dieu et sa clémence envers les braves d'Israël, quand « le peuple se rassembla aux portes et reconquit sa souveraineté.

Cantique de Debora.

« Lève-toi, ô Débora! lève-toi et entonne le cantique. Lève-toi, Ba-« rach, et saisis tes prisonniers; les restes du peuple sont sauvés; « le Seigneur a combattu dans les vaillants..... Le ciel même livra « bataille aux ennemis; le torrent entraîna leurs cadavres. Foule « aux pieds, mon âme, ces valeureux. Maudites soient les terres « qui ne vinrent pas en aide aux guerriers du Seigneur! Et toi, « bénie sois-tu entre les femmes, ô Jahel! bénie dans ta tente. « Elle donna du lait à Sisara qui lui demandait de l'eau, et lui of-« frit de la crème dans la coupe des princes. Elle étendit la main « gauche vers le clou, la droite vers le marteau, et transperça « avec vigueur les tempes de Sisara. Il roula à ses pieds en rendant « l'esprit, et il demeura étendu mort sur la terre, le misérable. « Cependant sa mère gémissait en regardant par la fenêtre, et elle « criait : *Pourquoi mon bien-aimé tarde-t-il à revenir? Pour-« quoi les pieds de ses coursiers sont-ils si lents?* Et une de ses « femmes, plus avisée, répondait à sa belle-mère : *Peut-être qu'à « cette heure il partage les dépouilles et choisit pour lui la cap-« tive la plus attrayante. Des vêtements de toute couleur sont « donnés à Sisara, et des écharpes brodées pour ornement de « son cou.* — Périssent ainsi, ô Seigneur, tous tes ennemis; « resplendissent ceux qui t'aiment, comme resplendit le soleil à « l'orient. »

Ces chants partout répétés réchauffaient le sentiment national et religieux : mais ce peuple tarda peu à retomber dans le péché, et les Madianites l'assujettirent.

Gédéon, 1349. Vint ensuite le délivrer Gédéon, qui eut de ses femmes soixante-
dix fils; leur frère Abimélec, né d'une concubine, les fit tous
égorger par ambition, et régna jusqu'à ce qu'il mourut en com-
1308. battant.

1285. Thola, son oncle, fut juge après lui : ensuite Jaïr qui eut trente
fils, tous seigneurs de villes, et qui par grand honneur chevau-
chaient des juments. Les Philistins ayant encore prévalu, les Is-
Jephté, 1243. raélites mirent à leur tête Jephté, chef de bande, qui promit, s'il
revenait vainqueur, d'immoler à Dieu la première personne qu'il rencontrerait. Il vainquit, et la première qui s'offrit à ses regards fut sa fille unique, conduisant des danses au son des cymbales. Ayant appris le vœu de son père, elle requit la permission d'aller durant deux mois dans les montagnes pour y pleurer sa virginité: puis la promesse du père s'accomplit.

Les Israélites eurent ensuite pour juges Abisan, Ajalon, Abdon; jusqu'à ce que, pour ébranler la dure tyrannie des Philistins, se levèrent l'esprit d'Élie et le bras de Samson, le plus fort des hommes. Celui-ci, après avoir maltraité cruellement l'ennemi, fut fait prisonnier. Élie, déjà contristé des crimes de ses fils, ayant appris que l'arche d'alliance était tombée au pouvoir des Philistins, en mourut de douleur.

Samson, 1173-12.

Le plus mémorable des juges fut Samuel qui, plein d'ardeur pour la gloire de Dieu, arracha le peuple à l'idolâtrie, et l'ayant ainsi raffermi dans son unité, le rendit vainqueur des Philistins. Il tenta d'introduire une nouveauté dans la constitution, en rendant héréditaire dans sa famille la dignité suprême. Il institua donc juges ses deux fils, Joël et Abica. Mais ils se laissaient corrompre par l'avarice, ils recevaient des présents et rendaient des jugements injustes; si bien qu'ils mécontentèrent le peuple. Et celui-ci étant venu vers Samuel, lui demanda un roi. Samuel le blâma fortement de ce qu'il voulait obéir à l'homme plutôt qu'à Dieu qui l'avait tiré de l'esclavage. « Ignorez-vous que le roi « prendra vos enfants pour conduire ses chariots, pour s'en faire « des gens de cheval et les faire courir devant son char? qu'il les « contraindra de le servir, de moissonner et de bâtir pour lui? qu'il « fera de vos filles ses parfumeuses, ses cuisinières, ses boulangè- « res? qu'il vous ravira vos champs, et la meilleure partie de vos « récoltes et de vos troupeaux, pour avoir de quoi donner à ses ser- « viteurs? qu'il vous enlèvera vos esclaves, vos jeunes gens les « plus forts, et les fera travailler à son profit? »

Samuel, 1092-60.

Mais le peuple persistant, Samuel lui choisit pour chef et pour roi Saül, de la tribu de Benjamin, haut de stature et d'une grande force. Puis il dit à Israël : *Oyez : je vous ai gouverné longtemps; ai-je enlevé le bœuf ou l'âne de personne? calomnié quelqu'un? opprimé quelqu'autre? reçu des présents? dites-le, et j'y réparerai.* Tous le déclarèrent innocent; il leur reprocha leurs fautes, celle surtout qu'ils venaient de faire en changeant de gouvernement, et il se démit de la dignité de juge.

CHAPITRE VII.

MONARCHIE.

Saül, 1080. Saül consolide son trône par une victoire sur les Ammonites; et le peuple, bien qu'adonné spécialement à cultiver les champs et à élever des troupeaux, acquiert l'esprit guerrier. Saül introduisit la discipline sous les armes; il fit plusieurs fois éprouver sa valeur aux Philistins, et poussa sa marche victorieuse jusqu'à l'Euphrate. Il n'était pourtant pas roi absolu, ayant été oint par le prophète, et élu en quelque sorte par le peuple : il ne devait être qu'un capitaine toujours armé, n'ayant ni cour, ni demeure fixe, ni ville capitale, aux ordres de Jéhovah, ordres que lui transmettait Samuel. Ce dernier rédigea, conformément à la loi de Moïse, la constitution du royaume, qui fut déposée dans le temple (1). On ne devait prendre les armes qu'au nom du Seigneur, dont l'arche était placée au milieu du camp.

Une semblable tutelle parut lourde au nouveau roi; il tenta de s'en affranchir en s'emparant des fonctions du sacerdoce, et en offrant lui-même l'holocauste en Galgala. Ce fut là l'origine de l'inimitié entre ces deux personnages. Saül, abandonné de l'esprit de Dieu, s'abandonna à la cruauté et aux superstitions, il évoqua les ombres par des moyens magiques, et souilla, par des fraudes et des injustices, un règne bien commencé. Samuel oignit alors le berger David. Celui-ci, très-jeune encore, avait dans une bataille vaincu Goliath, général des Philistins; il était le plus grand poëte que les Hébreux eussent possédé jamais. Introduit dans le palais, le son de sa harpe dissipa la sombre mélancolie de Saül, et il devint l'ami intime de son fils Jonathas. Deux cents Philistins qu'il tua, lui valurent, de plus, la main de la fille du roi. Mais Saül conçut de l'envie contre lui, parce qu'on chantait dans Israël : « *Saül en a tué mille, mais David dix mille,* » et parce qu'il craignait que, grâce à la faveur des lévites et de l'armée, il n'empêchât son fils de succéder à la couronne. Plusieurs fois donc il lui tendit des embûches, ce qui le fit se réfugier chez les

(1) *Rois*, I, ch. x, 25.

Arabes du désert et parmi les pasteurs. Saül, alors, constant dans son projet d'exterminer le sacerdoce et d'effacer la distinction entre le pouvoir ecclésiastique et l'autorité civile, fit massacrer dans Nob, Abimelech et quatre-vingt-cinq prêtres avec leurs familles.

S'étant ainsi aliéné ses sujets, il vit les Philistins l'emporter, et il périt sur les collines de Gelboë, avec Jonathas et ses deux fils.

David le pleura, et il chanta : « Gémis, Israël, pour ceux qui « sont tombés par le fer sur tes hauteurs; les héros d'Israël ont été « tués sur les monts. Hélas! comment les preux sont-ils tombés? David.

« Silence! n'annoncez pas dans Geth et sur les places d'Esca- « lon la funeste nouvelle, afin que ne s'en glorifient pas les filles « des Philistins, que ne tressaillent pas de joie les femmes des « incirconcis.

« Montagnes de Gelboë, que la rosée et la pluie ne tombent « jamais sur vous; que dans vos coteaux ne viennent point de « prémices, puisque là fut abattu le bouclier des forts, le bou- « clier de Saül, comme s'il n'eût pas été l'oint du Seigneur.

« La lance de Jonathas s'abreuva toujours du sang des ennemis, « de la graisse des forts, et le glaive de Saül ne fut jamais tiré « en vain.

« Saül et Jonathas, si aimables et si pleins de majesté dans la vie, « n'ont pas été séparés dans la mort; eux, plus rapides que l'aigle, « plus robustes que le lion.

« Jeunes filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait de « splendide écarlate, qui vous parait d'ornements d'or.

« Oh! comment les preux tombèrent-ils dans la bataille? com- « ment Jonathas fut-il tué sur les montagnes?

« Je te pleure, Jonathas, mon frère, le plus beau de tous, plus « aimable que la plus aimable jeune fille; je t'aimais comme une « mère aime son fils unique.

« Hélas! comment les preux tombèrent-ils dans la bataille? « comment Jonathas a-t-il été tué sur les montagnes? »

Alors les hommes de Juda élurent David pour roi; mais les 1055. autres tribus prirent parti pour Isboseth, fils survivant de Saül. Ce ne fut que sept ans après, quand celui-ci eut été assassiné par les siens, que toute la nation vint dans Hébron, vers David, et lui dit : « *Voici que nous sommes tes os et ta chair; guide Israël au* « *pâturage, et sois notre chef.* »

Il fit la constitution d'accord avec les anciens, qu'il réunissait ensuite pour les décisions les plus importantes; se conformant, en outre, aux avis des prêtres. Il régna trente-neuf ans et fut le plus grand roi d'Israël. Ses conquêtes augmentèrent beaucoup le territoire, car il soumit la Syrie et l'Idumée, de sorte qu'il dominait de l'Euphrate à la Méditerranée, et de la Phénicie au golfe d'Arabie. Il s'occupa des finances, fit le recensement de son peuple; et, en enlevant aux Iduméens les ports d'Élat et d'Asiongaber où finissait le golfe Élanitique, en occupant de plus Aïlab sur la mer Rouge et Tapsak sur l'Euphrate, il prépara l'accroissement du commerce.

Afin d'affermir l'unité de sa nation, il prit le plus grand soin pour qu'on ne pratiquât pas d'autre culte que celui de Jéhovah. Il établit sa résidence à Jérusalem, en y faisant élever un palais en bois de cèdre, que bâtirent des charpentiers et des maçons envoyés vers lui par Iram, roi de Tyr. Ce fut là qu'il déposa l'arche d'alliance, sanctuaire national. Il accumula des trésors pour la construction du temple, que son successeur acheva.

Il est vrai que son gouvernement finit par devenir pesant: les différentes femmes qu'il épousa suscitaient des intrigues de sérail: aussi ses derniers jours furent-ils troublés par les rébellions de ses propres fils. Il vécut quatre-vingt-dix ans, et laissa dans le trésor plus de cent millions de sequins (1).

Salomon, 1001. Pour complaire à Bethsabée, sa favorite entre toutes ses femmes, et qu'il avait enlevée à son mari, David désigna pour son successeur Salomon, qu'il avait eu d'elle, et qu'avait élevé le prophète Nathan, intrépide censeur des égarements du roi. La Judée dut à ce prince l'époque de sa plus grande splendeur : il surpassa en science les Orientaux et les Égyptiens (2) : il composa trois mille nouvelles, cinq mille cantiques; il écrivit sur toutes les choses naturelles, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope.

(1) S'il faut en croire Michaëlis, on a apporté récemment au musée d'antiquités de la Bibliothèque royale de Paris la copie en plâtre d'un bas-relief très-ancien trouvé sur le mont Olivet. On croit qu'il représente David avec le costume de son temps. Sa longue robe et son berret très-haut et d'une forme étrange seraient couverts de caractères qui ne sont plus lisibles.

(2) « Et la sagesse de Salomon surpassait celle de tous les Orientaux et des « Égyptiens; il était plus savant que quiconque fut jamais; plus qu'Ethan-« Ezrachite, et qu'Heman, et que Calcol, et que Dordah fils de Machol. » *Rois*, IV, 4. 30.

Bien différent du roi berger qui avait été élevé au trône par son épée et par sa vertu, Salomon y monta par succession, et introduisit dans Jérusalem le faste d'une cour orientale. Il s'y fit construire un palais, et sur le mont Liban une maison de plaisance. Le commerce l'enrichit immensément. Les princes étrangers accouraient pour l'admirer. Il contracta une alliance avec Iram, roi de Tyr, avec l'aide duquel les ports conquis par David prirent part au trafic des pays méridionaux, tandis que sa flotte lui rapportait d'Ophir (1) les bois rares et les gommes précieuses: les vaisseaux de Salomon faisaient aussi, tous les trois ans, le voyage des Indes, et en rapportaient de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes, des paons. Il prévint Alexandre le Grand dans le vaste projet de réunir les peuples de l'Asie par la fraternité pacifique des arts et du commerce. Il visait à faire de sa capitale l'entrepôt des caravanes; c'est dans ce but qu'il bâtit Balbek et Palmyre (2), la cité au nom poétique s'élevant comme un palmier dans le désert de Sam, et lieu de halte sur la route de Babylone.

Pour suffire à un luxe dont on raconte d'incroyables merveilles, il modifia l'administration du royaume, et il eut douze préfets qui, chaque mois, lui envoyaient le montant des impôts recouvrés. En dehors de cela et de ce que lui faisaient parvenir les scheiks des Arabes et les percepteurs des gabelles, il recevait par an six cent soixante-six talents d'or (fr. 46,000,000).

Le monument le plus célèbre de sa magnificence fut le temple. Le temple. Il s'élevait sur un mont, partout enceint de murailles, au sommet duquel on arrivait par de larges escaliers. Là s'ouvrait au peuple un vaste portique, et un autre moins grand où les prêtres faisaient les offrandes, séparé du premier par une balustrade qui laissait voir la fumée monter. D'un côté de ce portique était le sanctuaire, précédé de deux colonnes de bronze, avec sa porte resplendissante d'or, où ne devait pénétrer aucun profane. Dix lampes en éclairaient la mystérieuse obscurité, et de là sortait la voix des prêtres à laquelle le peuple répondait en chœur. L'arche d'alliance était placée dans la partie la plus sainte, entourée d'une précieuse draperie

(1) Selon Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, vol. II, ch. IV, *Ophir* serait Sofala; *Tarsis*, Melinde.

(2) *Baalak* veut dire temple du soleil, et *Balbek*, vallée du soleil. Les Arabes donnent encore le nom de *Talmor* à Palmyre.

que franchissait seulement le grand prêtre une fois par an. C'est ainsi que le temple réunissait les trois unités, dans lesquelles nous avons dit que se résumait le peuple hébreu : Dieu qu'on y adorait, la loi qui y était gardée, le peuple qui de toutes parts s'y assemblait pour fraterniser aux solennités annuelles. Aussi demeura-t-il le symbole de la vie nationale, même quand les derniers Hébreux en eurent perdu l'entière signification. Bien plus, il survécut dans la mémoire lorsqu'il n'en resta plus pierre sur pierre ; il excita les chrétiens aux croisades, et il réunit encore en un seul vœu tous les soupirs des juifs épars aux quatre vents.

Salomon choisit dans tout Israël trente mille ouvriers pour la construction du temple ; dix mille pour les envoyer, chaque mois, sur le Liban, abattre des cèdres et des sapins ; soixante mille pour porter les fardeaux, quatre-vingt mille pour préparer les pierres, sans compter trois mille surveillants et trois cents chefs (1). Quand l'édifice fut terminé, on en célébra la consécration par des fêtes magnifiques ; on tua vingt-deux mille bœufs et cent mille moutons. Ce fut à cette occasion que le roi poëte composa ce cantique :

« Je t'ai bâti cette maison, ô Seigneur, afin que tu l'habites, et « que ton trône y soit établi pour l'éternité.

« Béni soit le Seigneur qui de sa propre bouche parla à David, « mon père, et qui par sa puissance a réalisé sa parole.

« Il lui dit : Depuis que j'ai tiré Israël d'Égypte, je n'ai point « encore choisi une ville parmi les tribus d'Israël, pour être con-« sacrée spécialement à mon nom.

(1) Les sociétés de francs-maçons ont voulu rattacher leurs traditions au temple de Salomon. Ils disent donc que le roi de Tyr ayant envoyé à Salomon, comme chef des autres architectes, Iram, issu par sa mère de la tribu de Nephtali, il distribua les ouvriers en trois classes, d'apprentis, de compagnons et de maîtres, chacune avec un mot d'ordre pour se reconnaître entre eux. Trois ambitieux, désirant obtenir le mot d'ordre des maîtres, en l'absence des ouvriers, vinrent un jour assaillir Iram, et sur son refus ils le tuèrent en le frappant de trois coups, et l'ensevelirent. Salomon le fit chercher par neuf maîtres expérimentés, qui, se dirigeant trois par la porte occidentale, trois par l'orientale, trois par celle du nord, parvinrent à découvrir son cadavre. De là, les trois grades chez les francs-maçons et tous leurs symboles, le triangle, le marteau, le ciseau, le compas, la règle, les tenailles, l'équerre, etc. ; de là, les funérailles d'Iram dans leur initiation, et les trois coups dont on frappe le candidat.

« Et voilà que j'ai bâti la maison au nom du Dieu d'Israël, et j'y « ai réservé une place à l'arche, où est le pacte du Seigneur.

« O Seigneur, nul ne t'égale dans le ciel ni sur la terre; tu « maintiens l'alliance et la miséricorde à tes serviteurs qui mar- « chent en ta présence.

« Et croirai-je que tu habites vraiment sur terre? Si les cieux « des cieux ne peuvent te contenir, combien moins la maison que « je t'ai bâtie!

« Mais regarde ton serviteur, écoute l'hymne et la prière, et « que tes yeux soient fixés sur la maison de laquelle tu as dit : « LA SERA MON NOM.

« Quand quelqu'un aura péché contre le prochain, et qu'il vien- « dra prêter serment ici, dans ta maison, tu l'entendras du ciel, « et tu feras justice à tes serviteurs, en condamnant l'impie, en « faisant retomber son iniquité sur sa tête, et en justifiant le « juste.

« Si ton peuple fuit devant ses ennemis parce qu'il aura péché, « et que, repentant et confessant ton nom, il vienne prier dans ta « maison, écoute-le, pardonne-lui, et ramène-le dans la terre que « tu donnas à ses pères.

« Si le ciel par châtiment refuse la pluie, et que tout contrits, « ils viennent t'implorer, écoute-les, apaise-toi, et éloigne d'eux « la famine, la peste, tout fléau mérité par leurs égarements.

« L'étranger aussi, quand il viendra d'une contrée lointaine pour « invoquer ton nom, tu l'exauceras, pour que tous les peuples ap- « prennent à craindre ton nom.

« Quand le peuple sortira pour la guerre, sur quelque route que « tu l'envoies, il t'invoquera en regardant vers la ville que tu t'es « choisie, et toi en l'écoutant tu lui rendras justice, et tu le pré- « serveras de l'esclavage des étrangers; car il est ton peuple, que « tu as séparé de tous les autres pour en faire ton héritage et lui « accorder enfin le repos. »

C'est ainsi que l'édifice et les rites consolidaient la nationalité par la religion. Mais malheureusement Salomon, lui-même, donna l'exemple funeste de briser un pareil lien. Lui qui avait chanté : « *Qui donc monta au ciel et en descendit? Qui tint les vents entre ses mains? Qui ramassa les eaux comme un manteau? Qui suscita l'étendue de la terre? Quel est son nom* (1)?

(1) *Proverbes*, XXX, 4.

il tomba dans l'idolâtrie. Enorgueilli par ses richesses, il s'abandonna à la manière de vivre orientale, et oubliant pour elle les mœurs de sa patrie, il peupla son harem de femmes choisies parmi les plus belles; du milieu d'elles il gouvernait son peuple, et, pour leur complaire, il faillit à la politique et à la religion, en introduisant les dieux étrangers, ce qui mêlait de nouveau les Hébreux avec les nations.

Il en éprouva les déplorables conséquences dans plusieurs révoltes, et principalement dans celle de Razon, qui détacha la Syrie de son obéissance, et fonda à Damas un royaume, perpétuel ennemi de celui d'Israël. Jéroboam tenta aussi de soulever les tribus; mais il fut obligé de s'enfuir chez les Égyptiens, qui peut-être favorisaient sous main ces mouvements séditieux. Le peuple ne tirait aucun avantage du commerce, qui se faisait au seul profit du roi; et tandis que la capitale prospérait, les provinces souffraient d'autant plus qu'elles en étaient plus éloignées.

Le mécontentement éclata quand Salomon mourut, à l'âge de soixante-deux ans, après un règne de quarante. Alors les états, rassemblés à Sichem, dirent à Roboam, son fils : *Si tu rabats de la rigueur paternelle, nous te nommerons notre roi ;* et Jéroboam, fils de Nabath, de retour d'Égypte, lui intima, à la tête du peuple, d'alléger le faix des impôts. Mais le nouveau roi refusa d'écouter la voix du peuple, et dix tribus se détachèrent. Celles de Juda et de Benjamin restèrent seules avec Roboam.

CHAPITRE VIII.

LE ROYAUME PARTAGÉ.

Ici commencent les deux royaumes distincts d'Israël et de Juda: le premier plus populeux, le second plus important et plus riche, possédant la ville capitale et le temple, centre de l'unité nationale. Pour la détruire, Jéroboam, devenu roi d'Israël, défendit aux siens de se rendre au temple; il mêla de nouveaux rites à ceux de Moïse, confia le sacerdoce à d'autres qu'à la descendance de Lévi; puis, *déviant des eaux de Siloë pour se tourner vers*

Rasin (1), il fit élever des idoles et un veau d'or dans Béthel et Dan. Les croyances dans lesquelles consistait le nerf de la nation, une fois sapées ainsi, elle s'en alla flottant entre le culte de Jéhovah et celui de Moloch et de Baal ; les uns se réunissaient à Béthel, les autres à Galgala, au Carmel, au Tabor, à Malpha, à Sichem. Jéroboam laissait faire, ne voyant dans la religion qu'une affaire de politique, et il ne se leva plus un législateur de la force de Moïse, capable de recomposer l'unité. Les scribes et la classe éclairée se pervertissaient sous des rois efféminés et idolâtres : il ne restait plus au zélateur du bien public que la puissance de la parole ; aussi les prophètes sortaient sur les chemins annonçant les châtiments du Seigneur. La théocratie pure instituée par Moïse était en lutte continuelle avec la monarchie théocratique organisée à la manière des Orientaux ; la constitution donnée dans le désert comme loi de liberté politique se résolvait en loi de servitude ; et Juda et Israël se contrariaient en paix comme en guerre, recherchant de plus les périlleuses alliances de l'Égypte et de Damas. Au milieu de tous ces maux, le désir d'un meilleur état de choses accroissait l'espoir d'un réparateur.

Après Jéroboam, fut roi d'Israël, dont la capitale était Sichem, Rois d'Israël
Nadab, son fils, que le Seigneur livra aux mains des ennemis, et 943.
qui fut assassiné par Baasa, capitaine des gardes. Celui-ci, ré- 942.
gnant par des moyens pires encore, fit égorger le prophète Jehu,
et s'étant ligué avec Damas, réduisit Juda aux plus cruelles ex-
trémités. D'autres mauvais princes lui succédèrent et firent repen- 919.
tir le peuple d'avoir demandé le gouvernement d'un roi. Éla fut 918.
tué par son général Zambri, auquel le peuple opposa Amri, qui
agit plus perversement que tous ses prédécesseurs (2), et bâtit Sa-
marie pour en faire sa capitale. Achab, son fils, déserta tout à fait 907.
la religion nationale, et s'étant allié au roi de Sidon en épousant sa fille Jézabel, il introduisit le culte phénicien de Baal ; la nouvelle reine lui consacra quatre cents faux prêtres, et autant aux idoles élevées dans les bois, tandis qu'elle cherchait à exterminer les véritables prophètes. Mais ni flatteries ni menaces ne purent imposer à Élie qui tonnait contre les turpitudes des gouvernants et contre l'impiété barbare du culte de Baal. Le peuple finit par se soulever, et massacra les prêtres profanateurs.

(1) Isaïe, VIII.
(2) I, *Rois*, XVI, 25.

La justice était foulée aux pieds. Achab, voulant agrandir les jardins royaux, demanda à Naboth de lui vendre sa pauvre vigne qui leur était contiguë; Naboth refusa d'aliéner l'héritage de ses pères, et Jézabel ayant suborné les juges, ils le condamnèrent comme blasphémateur. Élie fit entendre ces mots à la reine: *A cette place où les chiens léchèrent le sang de Naboth, ils lécheront aussi le tien.* Ainsi fut-il: et Achab, bien qu'il eût fait alliance
898. avec le roi de Juda, fut tué dans une guerre entreprise contre Damas.

897. Ochozias suivit les traces paternelles. Joram, son frère, tout en conservant les veaux d'or, supprima le culte de Baal, permit les assemblées des prêtres, respecta le prophète Élysée, et se
876. maintint dans l'amitié du roi de Juda. Il fut ensuite tué par Jehu, qui jeta son cadavre dans la vigne de Naboth, et extermina la race d'Achab en faisant massacrer ses autres soixante fils.

Jehu proscrivit le culte de Baal; il en réunit les prêtres sous le prétexte d'un sacrifice, les fit égorger, et démolit leur temple: mais il épargna aussi les veaux d'or, et il se vit enlever par le roi de Damas tout le pays au delà du Jourdain.

Après la mort de Jehu, son fils Josias continua la guerre
848. contre Damas, toujours avec perte. Joas, qui lui succéda, fut
832. vainqueur des rois de Juda et de Syrie, et tint en grand honneur le prophète Élysée, quoiqu'il laissât continuer le culte des idoles et des hauteurs consacrées.

817. Jéroboam II marcha sur sa trace. Heureux dans les combats, il rendit au royaume d'Israël ses anciennnes limites.

776. De longs désordres suivirent sa mort, jusqu'à ce que lui succéda
767. son fils Zacharie; mais l'année suivante celui-ci fut défait, et avec lui finit la race de Jehu, ainsi que toute la prospérité d'Israël. Politique, religion, usages, tout s'en allait à la fois. « Les Israélites « se pliant au culte des faux dieux, suivirent les voies des nations « que Dieu avait exterminées sous leurs yeux : ils consacrèrent « dans tout le pays *des lieux éminents*, depuis les hameaux des « bergers jusqu'à la cité fortifiée; ils érigèrent des autels et des « statues sur toutes les collines et dans tous les bois touffus. » Le Seigneur les avertissait bien par la voix des prophètes, mais ils ne les écoutaient pas; et méprisant le pacte fait avec lui, ils suivirent les vanités, se fabriquèrent deux veaux d'or, s'inclinèrent devant

une foule de divinités, prêtèrent foi aux impostures des devins, et consacrèrent leurs enfants à Baal par le moyen du feu.

Dès lors le Seigneur les abandonna aux discordes intestines et à l'oppression étrangère. Sellum, qui avait tué Zacharie, fut défait un mois après par Manahem, qui régna jusqu'en 754.

Les Assyriens voyaient de mauvais œil les Hébreux, de même que les Tyriens, parce qu'ils détournaient par le désert et par la mer Rouge le commerce qu'ils étaient jaloux de concentrer à Babylone. Ils envahirent donc le royaume d'Israël sous la conduite de Pful, et se contentèrent la première fois de lui imposer un tribut; mais quand Phaceïa, fils de Manahem, fut tué par Phacée 753.
qui lui succéda, Theglath-Phalasar, roi des Assyriens, revint à la charge, détruisit Damas, et soumit les Israélites à un nouveau tribut. Osée ayant tué son prédécesseur, occupa le trône après 726.
huit ans d'anarchie; il s'allia avec l'Égypte et chercha à s'affranchir du tribut de l'Assyrie. Mais Salmanasar irrité lui déclare la Servitude.
guerre; il fond sur Samarie qu'il prend, et met fin au royaume 718.
d'Israël en transportant ses habitants au cœur de l'Asie. Des colons envoyés des diverses provinces assyriennes furent établis au milieu des ruines de Samarie. Mêlés avec les restes des naturels, ils leur apportèrent de nouveaux éléments d'idolâtrie, et se forma ainsi le peuple mélangé auquel on donna le nom de Samaritain.

Durant ce temps, vingt princes de la descendance de David Royaume
avaient régné de père en fils sur la Judée. Là étaient la cité sainte, de Juda.
le temple de Jéhovah, les pontifes descendants d'Aaron, qui veillaient à maintenir le peuple dans la bonne voie; là étaient accourus ceux des Israélites qui souffraient impatiemment la révolte et l'apostasie. Mais Roboam, craignant peut-être que les deux tribus ne l'abandonnassent aussi, accorda la liberté religieuse, toléra les bois et les collines profanes, et le culte de l'obscénité. Il fut assailli par Sisak, roi d'Égypte, qui saccagea Jérusalem.

Abias, son successeur, l'imita; mais Asa abattit les idoles, pur- Abias, 946.
gea le culte des abominations, dissuada sa mère d'assister aux Aza, 944.
honteuses cérémonies de Priape, sans défendre pourtant les pèlerinages superstitieux sur les hauts lieux. Il vainquit Zarach, roi d'Éthiopie, qui était venu l'attaquer; mais il aurait résisté difficilement aux rois d'Israël et de Damas ligués contre lui, s'il n'était parvenu à les diviser.

Josaphat restaura le culte de Jéhovah, combattit avec bonheur Josaphat, 904.

les Moabites, Ammonites, Édomites, et tenta, quoique en vain, de ranimer la navigation sur la mer Rouge, vers le pays d'Ophir. Son alliance avec le roi d'Israël fut consolidée par le nouveau roi
Joram, 883. Joram qui épousa Athalie, sœur de Jézabel : mais celle-ci l'entraîna à adorer les idoles des Phéniciens ; il massacra ses propres frères ; il vit l'Idumée se rendre indépendante. Soumis aveuglément aux conseils maternels et fidèle à l'exemple de son père,
877. Ochozias fut enveloppé dans les iniquités comme dans le châtiment de la famille d'Achab ; car Jehu le tua le même jour que Joram roi d'Israël.

Athalie, 876. Athalie alors, par 'extermination de la maison royale, se fraya
Joas. la route au trône et ffermit le culte des faux dieux. Mais Joas, fils d'Ochozias, avait échappé au massacre : élevé en secret par les prêtres, il fut, au bout de sept ans, porté par eux sur le trône, et
870. Athalie mise à mort. Le grand prêtre Joïada, sauveur de Joas, gouverne sous lui, renouvelle la constitution entre le roi, le peuple et Dieu ; il renverse les idoles et rend au temple sa splendeur. A sa mort, Joas prévariqua et fit lapider Zacharie, fils du pontife, qui le menaçait de la colère du Seigneur. Et le Seigneur fit marcher contre Juda et Jérusalem Azaël, roi de Syrie, qui leur imposa un tribut.

Amazias, 834. Joas ayant été tué par ses officiers, Amasias défit les Iduméens, mais rendit hommage aux idoles des vaincus, et en fut puni par Joas, roi d'Israël, qui saccagea Jérusalem, et le fit lui-même
803. prisonnier.

Ozias. Ozias ou Azarias lui succéda, et voulut usurper les fonctions sacerdotales en offrant l'encens, ce qui lui valut d'être atteint de la
752. lèpre. Joatham agit selon le Seigneur, et fit la guerre contre Damas. Afin de s'opposer à l'alliance d'Israël avec ce royaume, son
737. successeur Achaz appelle Theglath-Phalasar, roi d'Assyrie, qui détruit le royaume de Damas : triste secours acheté par la ruine de ses voisins et par l'or du temple ! Opiniâtre, insupportable aux hommes, odieux au Seigneur, il ressuscita le culte de Baal et de Moloch, auquel il consacra son fils en le faisant passer par le feu; il introduisit de plus des innovations dans les rites de Jérusalem.

Ézéchias, 723. Ézéchias répara les désordres paternels : il rouvrit le temple, rétablit les sacrifices, purifia la maison de Dieu, et invita à prendre part aux solennités les Israélites échappés à la servitude de Salmanasar. Sous lui fleurirent Isaïe, Osée, Amos, avec lesquels

commença une nouvelle série de prophètes qui ne fut plus interrompue durant trois cents ans. Ils lui donnèrent courage quand Jérusalem fut assaillie par Sennacherib, roi d'Assyrie, dont l'ar- 707.
mée fut détruite par l'ange du Seigneur.

Ce roi étant retourné dans son pays, se vengea de la honte qu'il avait endurée, en faisant égorger grand nombre des Hébreux qui s'y trouvaient esclaves. Ce fut alors que Tobie exerça sa charité en donnant des consolations aux vivants et la sépulture aux morts. Dieu l'en récompensa par la meilleure des bénédictions, un bon fils et une bru excellente.

Bien différent d'Ézéchias, Manassès propagea le culte phéni- Manassès, 694.
cien, et plaça une idole dans le temple de Jéhovah; profanation qu'il pleura lorsqu'il fut traîné en esclavage par les Assyriens. Durant sa captivité, Judith délivra Béthulie en tuant Holopherne, général babylonien, qui l'assiégeait. Lors de son retour à Jérusalem, Manassès, corrigé par l'infortune, rétablit le culte véritable, bien qu'il n'interdît pas aux juifs d'offrir des sacrifices sur les collines. Ammon, son fils et son successeur, l'imita dans ses 640.
égarements, non dans son repentir, et périt bientôt de mort violente.

Josias s'occupa d'effacer les traces de tant d'impiétés. Pendant Josias, 639.
qu'on reconstruisait le temple, on trouva un exemplaire des lois de Moïse échappé à la destruction ordonnée par Manassès. Le pieux roi, comme il en entendait la lecture, se prit à pleurer sur les énormes violations des préceptes du Seigneur : il entreprit de les faire exécuter rigoureusement. Temples, bosquets, hauts lieux dédiés aux dieux étrangers furent déconsacrés par ses ordres, et la pâque fut célébrée avec une solennité telle qu'il n'y en avait pas eu d'exemple depuis Samuel. De son temps, Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, et Astyage, roi des Mèdes, s'emparèrent de Ninive : alors Néchao, roi d'Égypte, afin de s'opposer à leurs progrès, s'avança vers l'Euphrate avec une puissante armée, en traversant la Palestine. Josias voulut lui défendre le passage; mais 608.
il périt dans le combat. Néchao déposséda Joachaz son fils, dont il mit le frère Joachim sur le trône, comme prince tributaire. Mais quand la bataille de Ciresium eut dépouillé Néchao de ses Joachim, 608.
conquêtes en Asie, Joachim devint tributaire de Nabuchodonosor. Plus malheureux que lui, son fils Joachin, ou Jéchonias, ayant Joachin ou Gechonias, 597.
refusé le tribut, fut, après trois mois de règne, transporté par

Nabuchodonosor au centre de l'Asie, avec la majeure partie de sa nation (1).

Sédécias, fils de Josias, lui fut substitué par le roi chaldéen; mais s'étant allié avec l'Égypte pour recouvrer son indépendance, Nabuchodonosor revint pour la troisième fois, prit et détruisit
587. Jérusalem, fit arracher les yeux à Sédécias, après que ses fils eurent été massacrés en sa présence, et l'emmena à Babylone avec le reste de sa nation, les dépouilles et les vases sacrés du temple.

Tous ces malheurs avaient été prédits par Isaïe, Michée, Jérémie, Sophonie, Ézéchiel et autres prophètes, en rappelant rois et peuple à cette religion qui les avait réunis par le triomphe et par la prospérité. Ils ne les écoutèrent pas, et Dieu les frappa. Ils

(1) Il en est qui pensent que les Géorgiens sont issus d'eux. Il existe parmi les Hébreux d'Espagne une tradition qui veut que Nabuchodonosor ait fait transporter dans la péninsule ibérique les principales familles de la tribu de Juda, de laquelle ils prétendent descendre, sans s'être jamais mêlés avec les autres juifs. Aujourd'hui encore, bien que dispersés en divers États, les Hébreux espagnols forment un corps distinct du reste de la nation, avec ses usages propres, ses synagogues distinctes et ses mariages à part. Moïse de Corène rapporte ce passage d'Abidène : « Le puissant Nabuchodonosor alla « avec son armée contre les Veriatsi, en triompha par force, et en conduisit « une partie sur la droite de l'Euxin, où il leur assigna leur demeure. Le pays « des Veri est à l'extrémité occidentale de la terre. » (Page 128 de l'édition d'Amsterdam.) Ces Veri ou Viri sont crus les Hébreux. Les Arméniens appellent encore Vir les habitants de la Géorgie ou de l'antique Ibérie, que les Grecs nomment Iviria. Les traditions mêmes du pays rapportent que les Curopalates ibériens se croyaient issus de David et de l'épouse d'Urie. Le roi de Géorgie s'intitule *Davithian Salomonian*. Voir l'introduction à l'*Art libéral, ou Grammaire géorgienne*, par BROSSET jeune. Paris, 1834.

La Géorgie s'appelait anciennement Ibérie comme l'Espagne : la tradition aurait-elle confondu une contrée avec l'autre?

Bernard Dova publia, en 1829, une traduction anglaise de l'histoire des Afghans, tirée du persan (*History of the Afgham, translated from the Persian of Niamet-Allah*), dans laquelle il est dit que ceux-ci sont descendants des Israélites captifs de Nabuchodonosor. Selon Nimet-Allah, Nabuchodonosor transporta ses prisonniers dans les pays montagneux de Ghor, Gaznin, Candahar, Koh-Firuz et autres, entre le cinquième et le sixième climat. « Là, « dit-il, fixèrent leur demeure particulièrement les descendants d'Asif et « d'Afghana; ils augmentèrent de nombre, et ne cessèrent jamais de faire la « guerre aux nations infidèles, jusqu'au temps du sultan Mahmoud-Gazi. » D'autres errèrent dans l'Arabie, et ne pouvant plus visiter le temple de Salomon, ils visitèrent celui qu'éleva Abraham à la Mecque. Ils établirent leur demeure à l'entour, et furent désignés par les Arabes sous le nom tantôt d'*Israélites*, tantôt de *fils d'Afghana*.

n'avaient plus de patrie : mais une nation ne périt pas par la servitude ; ses droits ne se prescrivent pas par la longueur de la tyrannie, et l'heure enfin arrive où elle se relève. Durant la captivité, les prophètes s'appliquèrent à améliorer le peuple par les leçons du malheur : les poëtes maintenaient vivante l'ardeur nationale, et au lieu de chants d'amour, on entendait les Juifs répéter tristement en chœur :

« Près des fleuves de Babylone, nous nous assîmes et nous « pleurâmes en pensant à toi, ô Sion. Au milieu de la terre d'exil « nous avons suspendu nos cithares aux saules. Ceux qui nous ont « emmenés en esclavage nous demandaient de chanter ; ceux qui « nous faisaient jeter des cris de douleur, exigeaient de nous « des chants d'allégresse. *Eh! chantez-nous*, disaient-ils, *les* « *cantiques de Sion.* — Comment chanter dans un pays étranger ? « Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit oubliée ; « que ma langue se sèche si je ne me souviens de toi, si je ne mets « pas Jérusalem au-dessus de toutes mes joies. O Seigneur, rap- « pelle-toi les fils d'Édom qui, dans le deuil de Jérusalem, di- « saient : *Renversez, renversez jusqu'aux fondements.* — O « fille de Babylonie, et toi aussi tu seras détruite. Béni celui « qui te payera le mal que tu nous as fait ; qui brisera tes enfants « contre la pierre ! » (Psaume CXXXVI.)

Les Babyloniens n'avaient pas néanmoins enlevé tous droits aux Hébreux ; ils les laissèrent même juges de leurs nationaux, comme le prouve l'aventure de Suzanne qui fut conduite devant les anciens de son peuple et absoute par eux. Ils pouvaient aussi acheter des terres et être admis aux emplois. Tobie fut pourvoyeur du roi (1), qui le laissa maître d'aller où il voudrait ; ce dont profitait cet homme pieux pour secourir ses frères dans le besoin. Sa descendance demeura vertueuse et fidèle à Dieu. Les enfants des principales familles étaient élevés à la cour et instruits dans toutes les sciences aux frais du trésor royal. Daniel, qui garda l'abstinence au milieu des délices et resta fidèle au milieu de l'idolâtrie, se rendit fameux dans le nombre. Aussi Nabuchodonosor en fit-il l'objet particulier de sa faveur ; il obtint de lui l'explication de songes inintelligibles à ses mages chaldéens, et le constitua

(1) Ainsi, dans le texte grec. Il paraîtrait que le livre de Tobie aurait été d'abord écrit en chaldéen et traduit très-anciennement en grec.

chef des savants de Babylone. Mais Daniel ne flattait pas pour cela les injustes prétentions et l'orgueil de Nabuchodonosor; il conservait la foi de ses pères et un vif désir de revoir sa patrie. Chaque jour se mettant trois fois au balcon de sa chambre, il soupirait, tourné vers Jérusalem, il gémissait devant Dieu et le suppliait de lui rendre sa patrie et sa nation. Jérémie, demeuré dans le pays avec les juifs les plus pauvres, pleurait sur les ruines de la cité sainte, et disait:

Lamentations de Jérémie.

« Oh! comme elle gît solitaire et désolée la cité naguère pleine « de peuple! La reine des nations est maintenant devenue veuve « et tributaire, et il n'est personne de ceux qui lui sont chers pour « la consoler. Tous ses amis l'ont délaissée et se sont faits ses ad« versaires. Les rues de Sion pleurent, et nul ne vient à ses solen« nités depuis que le Seigneur l'a punie de ses iniquités. Les étran« gers ont pénétré dans son temple. — Mes jeunes filles et mes « garçons sont allés en esclavage. — Le Seigneur, devenu comme « un ennemi, a opprimé Israël, abattu ses remparts, comblé d'hu« miliations la famille de Juda, livré à l'oubli ses fêtes et ses jours « de sabbat; il n'est plus de loi, plus de prophètes qui reçoivent « la vision de Dieu. Les jeunes filles et les vieillards de Sion se « sont assis sur la terre, ils se sont couverts de cendres et ont « ceint leurs reins de cilices: l'enfant à la mamelle a péri sur les « chemins. Ils disaient à leurs mères: Où est le pain et le vin? — « et ils expiraient dans les bras de leurs mères. A qui te compare« rai-je, ô fille de Jérusalem, et quelle douleur est pareille à la « tienne? Tes prophètes ont vu à faux, ils se sont tus sur tes ini« quités et ne t'ont pas exhortée à la pénitence. Maintenant le pas« sant secoue la tête sur toi, et te raille en disant: Est-ce là cette « ville de parfaite beauté, la joie de l'univers? — Et les ennemis « ont dit: Nous avons désiré ce jour: maintenant nous la dévo« rerons. — O Seigneur, vois ma désolation, vois comme ils m'ont « vendangée. — Le prêtre et le prophète sont égorgés dans le sanc« tuaire, le vieillard et l'enfant gisent morts sur la terre: les preux « sont tombés sous le fer: tu as invité comme à une solennité ceux « qui devaient la dévaster. Nous tendîmes la main à l'Égyptien « et à l'Assyrien pour être rassasiés: les mères ont fait cuire et « mangé leurs enfants. O Seigneur, nous oublieras-tu? Il est bon « d'espérer en toi et d'attendre en silence la rédemption du Sei« gneur. Il est bon que l'homme porte le joug dès sa jeunesse; il

« siégera solitaire et il se taira, en s'élevant au-dessus de lui-« même; il mettra sa bouche dans la poussière pour épier quelque « lueur d'espérance, et à qui le frappe il tendra la joue. Nos œu-« vres ont été iniques et tu nous as couverts de fureur. Ne dé-« tourne pas l'oreille de nos gémissements. Tu rendras la pareille « à nos ennemis. La coupe t'arrivera aussi, fille d'Édom, et tu en « deviendras ivre, tu en seras mise à nu. »

CHAPITRE IX.

ARTS ET INSTRUCTION CHEZ LES HÉBREUX.

Nous trouvons mentionnés dans l'Écriture sainte, à une époque très-reculée, des arts qui supposent une civilisation avancée. Sans parler de la construction de la tour de Babel, et des caravanes rencontrées par les frères de Joseph, il y est fait mention d'argent monnayé dès le temps d'Abraham; Éléazar offre à Rébecca des pendants d'oreilles de la valeur de deux sicles, et des bracelets de dix. Abimelech donne à Abraham mille sicles pour acheter un voile à Sara; le patriarche acquiert aussi par le prix de mille sicles la sépulture de sa famille. Joseph avait une tunique, nuancée de plusieurs couleurs, qui excita l'envie de ses frères, et Job compare la rapidité de la vie à celle de la navette.

Les Hébreux purent, avec une activité infatigable et une grande constance de volonté, soutenir sans succomber des désastres qui suffisent pour rayer d'autres peuples de la surface de la terre. A l'appel de la patrie, ils déployèrent une haute vaillance, soit quand ils conquirent avec Josué, soit lorsque sous les juges ils s'affranchissaient. Le pays qui leur fut promis subvenait richement à leurs besoins; des eaux vives s'écoulaient des montagnes, et d'abondantes rosées jointes aux pluies de printemps et d'automne le fécondaient; Gaza, Ascalon, Sarepta produisaient des vins recherchés des étrangers (1); les abeilles y préparaient un miel ex-

(1) « Les vignes d'Ébron, Bethléem, Sorel et Jérusalem, portent ordinairement des grappes pesant sept livres. En 1639, dans la vallée de Sorel, on en trouva une qui pesait vingt-cinq livres et demie. » — EUGÈNE ROGER, *Voyage de la Terre sainte.*

quis ; un baume précieux se distillait dans les plaines de Jéricho, fameuses pour les roses ; le Jourdain et le lac de Génésareth fournissaient du poisson ; le lac Asphaltique du sel ; et les prairies nourrissaient de nombreux troupeaux. La contrée est tout autre aujourd'hui, depuis que la main de l'homme a cessé d'y seconder la nature. Mais les Hébreux y avaient, pour ainsi dire, édifié le sol, en l'élévant par des terrasses artificielles jusqu'au sommet de leurs montagnes escarpées. Aussi alimentèrent-ils, sur un espace aussi resserré, une population que n'atteignit jamais aucun peuple sur un territoire égal (1). Partout des arbres à fruit, noyers, dattiers, figuiers, pistachiers, grenadiers, dispensaient, en outre de l'aliment, l'ombre si désirée sous cet ardent climat.

Les Hébreux, en revanche, s'appliquèrent peu aux arts mécaniques et abandonnèrent l'industrie à des mains serviles. Élevés à la vie nomade, ils se plurent toujours à se répandre parmi les autres peuples, quelque effort que Moïse eût fait pour les en détourner. Quoiqu'ils possédassent plusieurs ports, ils avaient peu de goût au commerce maritime, qui se faisait presque exclusivement par les Édomites. Salomon employa à la construction du temple des artistes phéniciens ; nous trouvons cités cependant Béselehel, de la tribu de Juda, et Ooliab, de celle de Dan, qui savaient faire tout ouvrage d'or, d'argent, de bronze, de marbre, de pierres fines, de bois, et qui préparèrent dans le désert le tabernacle et les vases sacrés (2).

Funérailles. Les Hébreux, comme les Égyptiens, embaumaient les personnes de haut rang, ils enterraient simplement le vulgaire. Des femmes à gages pleuraient sur le mort, près duquel on récitait des prières funèbres et l'on entonnait des chants, comme ceux de David pour la mort de Saül, et de Jérémie sur celle du roi Josias. Le cadavre une fois déposé dans le sépulcre, ceux qui avaient assisté aux funérailles étaient considérés comme souillés et devaient se purifier. Le deuil était accompagné de jeûne ; on ne mangeait qu'après le coucher du soleil, et seulement du pain, des légumes et de l'eau :

(1) Le dénombrement de David constata 800,000 hommes capables de porter les armes parmi les Israélites : la moitié de ce nombre en Judée. Dans le liv. I des Paralipomènes, ch. XXXI, 5, 6, nous trouvons 1,570,000 guerriers, sans les tribus de Lévi et de Benjamin ; ce qui suppose environ sept millions d'habitants. Le pays de Chanaan n'avait pas plus de 50 lieues de longueur sur 25 de largeur.

(2) *Exode*, XXXI, 2.

on restait enfermé au logis, assis sur la cendre, dans un sombre silence qu'interrompaient seuls des gémissements profonds et la psalmodie des morts. Cela durait sept jours. A l'extrémité de la plaine qui s'étend au nord de Jérusalem, on voit encore les tombeaux des premières familles dans des grottes souterraines, sans ornements extérieurs, comme pour rappeler que là finissent toutes les vanités des vanités. Le fond de la vallée de Josaphat est parsemé de pierres blanches; elles indiquent le lieu où dorment les milliers d'Hébreux qui, dans tous les temps, de tous les pays revenaient vers Sion pour exhaler leur dernier souffle sur une terre après laquelle ils soupirèrent toujours, où est encore leur espoir, et qui, au milieu de la réprobation universelle, les unit dans le lien mystérieux d'une foi que n'ont pu éteindre tant de siècles et tant d'infortunes.

Richesses.

Leurs monarques amoncelèrent des richesses immenses qu'ils déposaient dans des coffres-forts selon l'usage encore suivi en Orient (1). David avait amassé, tant par les produits de la guerre que par les tributs, le commerce et les économies, l'énorme valeur de 12,480,000,000 livres pour la construction du temple. Les rois hébreux tiraient de grandes sommes du revenu de leurs propres terres et de l'impôt sur celles des autres. Salomon percevait annuellement quarante-six millions, sans compter les fermes et les péages, non plus que les droits sur les marchandises, et les dons des rois arabes et des gouverneurs de provinces. Aussi l'Écriture dit-elle que sous son règne on tenait peu de compte de l'argent, tant il était devenu commun.

Une si grande richesse ne profitait ni à la moralité ni à l'économie d'un peuple pasteur et agricole; mais les images qui abondent dans sa poésie, nous prouvent qu'il ne perdit pas tout à fait son caractère, dont la naïveté se conserva dans les campagnes, même après la corruption de la cité. On peut s'en faire une idée en lisant l'idylle attribuée à Salomon, et intitulée, à la manière hébraïque, *Cantique des cantiques*.

Cantique des cantiques.

« Ne faites pas attention que je sois brune, dit la bergère, car « le soleil m'a décolorée: mes frères m'ont maltraitée et mise à

(1) On a toujours parlé des richesses immenses accumulées dans le sérail de Constantinople. Le dey d'Alger, à l'époque où la France le déposséda, avait dans son trésor cent millions en or et en argent.

« garder leur vigne; je n'ai pas gardé ma vigne. O bien-aimé de « mon âme, dis-moi, où fais-tu paître ton troupeau? où reposes-« tu à midi? Tu es pour moi une grappe de raisin de Chypre dans « les vignes d'Engaddi. Que tu es beau, mon bien-aimé! Notre lit « est couvert de fleurs, les solives de nos maisons sont de cèdre, « les lambris sont de cyprès. Comme le pommier est au milieu « des arbres des bois, ainsi est mon bien-aimé parmi les hommes; « je me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré, « et son fruit a rafraîchi ma bouche. Oh! couvrez-moi de fleurs, « car je languis d'amour! Sa main gauche soulève ma tête, et « sa droite me caresse. J'entends sa voix: voilà qu'il vient, fran-« chissant les collines, semblable à un chevreuil; il se tient « derrière notre mur, il regarde par les fenêtres et par les bar-« reaux......

« La nuit, sur ma couchette, j'ai cherché celui que chérit mon « âme; je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé. Je me lève et j'erre « dans la cité; je cherche mon bien-aimé dans les rues et dans les « places, je le cherche et ne le trouve pas. Les rondes nocturnes « me rencontrèrent: *Oh! avez-vous vu celui que chérit mon « âme?* Et voilà que je le retrouve et que je l'embrasse: je ne le « quitterai pas que je ne l'aie conduit dans la maison de ma « mère......

« Je suis descendue dans le verger des noyers pour voir si les « pommes étaient belles, si la vigne avait fleuri, si les grenadiers « bourgeonnaient.

« Oh! viens mon bien-aimé; sortons dans les champs, demeu-« rons dans les villages, courons de bon matin dans les vignes pour « voir si des fleurs naissent les fruits. Là je t'offrirai ce que j'ai de « plus doux.... Je t'ai gardé les pommes nouvelles et les anciennes..... « Oh! fusses-tu mon frère, eusses-tu sucé le lait de ma mère! en te « trouvant dehors, je te baiserais, et personne ne m'en blâmerait. « Je te prendrai et je te mènerai dans la maison maternelle; là tu « m'instruiras, et je te verserai du vin et du suc de mes pommes « de grenade. Salomon a une vigne entourée de peupliers, il la « donne à garder, et on lui rend mille pièces d'argent pour le « fruit qu'on en retire. Qu'il ait la vigne et les mille pièces d'ar-« gent, et deux cents ceux qui la gardent; c'est toi qui es ma « vigne. »

Et son bien-aimé dit: « Filles de Sion, je vous conjure par les

« chevreuils et par les cerfs de la campagne, ne troublez pas le « sommeil de ma bien-aimée. Ses yeux sont comme les yeux des « colombes ; elle est entre les jeunes filles comme le lis au milieu « des épines. Lève-toi, viens, mon amie, ma beauté. Les fleurs se « sont écloses dans notre terre, dans notre terre on entend la « voix de la tourterelle : le figuier porte ses fruits, et la vigne « fleurie répand son parfum. Oh ! prenez les petits du renard qui « gâtent la vigne......

« Qui est celle-ci qui monte du désert, comme la fumée des en- « censoirs? Oh! tu es belle, mon amie, tes cheveux sont comme « les chèvres qui broutent sur les monts de Galaad; tes dents « comme une rangée d'agneaux nouveau-tondus ; ta taille est « comme celle du palmier ; tes joues sont des tranches de gre- « nade ; tes deux seins ressemblent à deux petits chevreuils pais- « sant parmi les lis. Viens du Liban, ma sœur, mon épouse, « viens et tu seras couronnée. Tu es un jardin clos, une source « scellée. Je suis dans mon jardin ; viens, ma sœur, mon épouse. « J'ai déjà recueilli ma myrrhe avec mes aromates, j'ai goûté le « rayon avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait. Oh ! man- « gez, mes amis, buvez, enivrez-vous, mes chers amis.

« Le roi a soixante reines et quatre-vingts concubines, et des « jeunes filles sans nombre : une seule est ma colombe, mon amie « parfaite : les reines et les concubines l'ont vue, et l'ont appelée « bienheureuse. »

Ailleurs la fiancée raconte ce qui lui est arrivé la nuit :

« Je dors, mais mon cœur veille. Et voici la voix de mon bien- « aimé qui appelle : *Ouvre, ma sœur, mon amie, ma colombe,* « *mon immaculée, car ma tête est chargée de rosée, et mes bou-* « *cles des gouttes de la nuit.* — J'ai dépouillé ma tunique, faut-il « m'en revêtir ? J'ai lavé mes pieds, faut-il les salir de nouveau ? « Tandis que j'hésitai, mon bien-aimé passa la main par l'ouver- « ture de la porte, et mes entrailles tressaillirent ; je me lève pour « lui ouvrir, et mes mains distillent la myrrhe ; mais quand j'eus « tiré le verrou, il s'en était allé. Mon âme s'était fondue au son « de sa voix ; je le cherchai, et ne le trouvai pas ; je l'appelai, et « il ne répondit pas. Ceux qui font la ronde me rencontrèrent et « me frappèrent, et ceux qui gardent les murailles m'enlevèrent « mon manteau.

« O filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, je

« vous conjure, dites-lui que je languis d'amour. Mon bien-aimé, « si vous ne le connaissez pas, est blanc et rosé; on le distingue « entre mille. Sa tête est un or de choix : ses cheveux sont noirs « comme le corbeau et se replient comme les palmes. Ses yeux « sont comme ceux des plus blanches colombes, ses joues comme « de petits parterres de plantes aromatiques, ses lèvres comme des « lis exhalant leur premier parfum. Il est beau comme le Liban, « distingué comme le cèdre. Tel est celui que je chéris, et il m'aime, « ô filles de Jérusalem. »

Aucun idiome ne possède une idylle aussi tendre, et les objets dont les images sont tirées révèlent mieux qu'un long discours les habitudes du peuple chez lequel elle était chantée. L'histoire de Ruth en donne aussi une idée exacte.

Ruth. Par un temps de disette, le juge Élimelech partit de Bethléem pour le pays de Moab, avec sa femme Noëmi et deux fils. Là s'étant établi, ses fils prirent deux femmes moabites, dont une se nommait Ruth. Les maris étant morts, Noëmi retourna à Bethléem; mais Ruth ne voulut pas l'abandonner, et quitta sa patrie pour la suivre. Elles arrivèrent à l'époque de la moisson des orges; et Ruth dit à sa belle-mère: « Si tu veux, j'irai glaner aux « champs. » Le champ où elle alla était celui de Booz, homme puissant et parent d'Élimelech. Celui-ci ayant appris qui elle était, lui dit: « Sois tranquille, personne ne te molestera; si même tu « as soif, va aux seaux et bois, et à l'heure du repas, viens ici et « mange du pain, et trempe-le dans le vinaigre. » Ainsi fit-elle et s'assit parmi les moissonneurs, et prit de la bouillie, puis retourna glaner. Et Booz ordonna aux moissonneurs de laisser exprès derrière eux quelques épis, afin qu'elle pût les ramasser sans rougir. Ainsi elle lia ce qu'elle avait recueilli et le porta à sa belle-mère, avec le reste du dîner; puis elle retourna à la moisson avec les filles de Booz, jusqu'à ce que l'orge et le froment fussent rentrés. Lorsque enfin on battit sur l'aire, Ruth, par le conseil de Noëmi, se rendit tout doucement, la nuit, près du lit où Booz dormait, au milieu des gerbes de blé, et lui ayant découvert les pieds, elle se coucha là. S'étant réveillé, il lui demanda qui elle était, et il apprit d'elle la parenté qu'il y avait entre eux. Le lendemain il obtint d'un parent plus proche qu'il lui cédât son droit sur elle, et il l'épousa.

Nous sommes ainsi amenés naturellement à parler de la poésie

hébraïque : car si la vraie poésie est cette voix du sentiment que féconde l'amour de l'humanité et celui de Dieu, qui prie, qui gémit sur les maux, et les console en élevant vers le ciel les regards abattus, dans aucun lieu elle n'a mieux accompli sa tâche que chez les Hébreux.

Toute la littérature hébraïque est contenue dans la Bible (1), livre qui, ainsi que le disait l'illustre orientaliste Jones, « contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de moralité, plus de richesses poétiques, en un mot, plus de beautés, en tout genre, que l'on ne pourrait en trouver dans tous les autres livres ensemble, en quelque siècle et en quelque langue qu'ils aient été composés. » Les traditions rabbiniques voudraient que la langue hébraïque (2) fût le langage primitif enseigné par Dieu même à Langue.

(1) Les Hébreux divisent leurs livres en *thorah*, ou doctrine par excellence, et tels sont les cinq livres de Moïse ; en *nebum*, les prophètes ; en *ketubim*, ou écrits en général, c'est-à-dire tout autre livre. Le *Talmud* appelle *dibré çaballah*, c'est-à-dire paroles de la tradition, tout ce qui n'est pas *thorah*. Les rabbins disent que le seul *thorah* est une véritable nouveauté en Israël ; tout le reste n'étant que des développements partiels de l'hiéroglyphe primitif voilé sous celui-là.

Les Hébreux ne désignent les cinq livres du *Pentateuque* que par les premiers mots de chacun d'eux. Les noms grecs que nous leur donnons communément leur furent assignés par les Septante, lors de leur version.

(2) La dénomination de langue hébraïque fut introduite, à ce qu'il paraît, par les Grecs ; celle de langue de Chanaan ou phénicienne semble la plus ancienne et la plus naturelle. On l'appela généralement judaïque, après la séparation des deux royaumes de Juda et d'Israël. Le nom d'assyrienne passa de l'écriture moderne hébraïque à la langue elle-même, qui s'écrit avec l'alphabet assyrien. L'hébreu appartient à la famille des langues sémitiques, ou mieux, trilittérales, qui sont : 1° l'*araméenne,* embrassant le chaldéen targumique et le chaldéen biblique, la langue syriaque, le dialecte samaritain, celui des Zabiens et le talmudique ; 2° l'*hébraïque ancienne,* c'est-à-dire la biblique, la tardive ou des temps inférieurs, et la rabbinique, qui comprend aussi la phénicienne et la punique ; 3° l'*arabe ancien et moderne,* et la langue maltaise, dont la parenté n'est niée par personne ; 4° l'*éthiopienne.* Ces langues ont en commun les propriétés suivantes : 1° la plupart de leurs mots ont une racine trilittérale ; 2° elles emploient presque toujours des consonnes seules pour exprimer l'idée fondamentale, qui est modifiée, mais rarement substituée par le changement de voyelles ; 3° elles font un grand usage des sons gutturaux (entre la voyelle et la consonne, sans être ni l'une ni l'autre), à différents degrés d'aspiration ; 4° à proprement parler, elles n'ont pas de cas ; 5° elles forment le génitif et l'accusatif des pronoms personnels avec des lettres ajoutées à la fin des mots ; 6° elles s'écrivent de droite à gauche (excepté l'éthio-

l'homme, conservé dans la descendance de Sem, et plus pur chez les fils d'Héber. Quoi qu'il en soit, parmi les langues sémitiques, celle-ci l'emporte en brièveté et en simplicité, et se distingue par un spiritualisme qui lui est propre. Tout langage se compose de trois éléments : les voyelles, les consonnes et les aspirations (1) ; à ces dernières se rapportent les consonnes, qui peuvent être rudes ou douces, comme G et GH, C et CH, D et T, B et P, V et F. Les vraies consonnes forment, pour ainsi dire, la charpente de la langue; les voyelles, la partie musicale; mais

pienne); 7° elles n'ont pas de voyelles, y suppléant par des points ou des tirets au-dessus ou au-dessous des lettres. Elles tirent leur origine d'une langue commune, aujourd'hui perdue, qui semble avoir été en grande partie bilittérale et monosyllabique, toute naturelle et onomatopéique. Après que la société des descendants de Noé se fut dissoute, cette langue, la première de toutes, et qui probablement ne fut jamais écrite, aura donné naissance aux idiomes ci-dessus indiqués, selon les divers climats et les caractères différents des nations qui se formèrent. Ainsi l'hébreu, avant d'être écrit, était identique avec l'araméen, comme l'arabe, dans les temps antiques, l'était avec l'hébreu, et, à une époque plus reculée encore, avec l'araméen.

La famille d'Abraham, en adoptant le langage des Chananéens, dut nécessairement conserver des formes et des tournures qui s'effacèrent peu à peu lorsque les Hébreux furent en contact continuel avec les indigènes. Les araméismes devinrent enfin des locutions surannées.

Cette langue eut des formes stables sous Moïse, et se conserva durant neuf siècles sans altération notable; mais alors que le peuple juif dut céder à la puissance babylonienne, l'hébreu fit place au chaldéen. Ce n'est pas qu'à leur retour dans leur patrie les Juifs en eussent perdu la connaissance, car durant leur captivité il se conserva chez une partie de la nation; mais avant comme après cette époque il s'y était introduit beaucoup de mots non bibliques, des tournures et des termes non-seulement araméens, mais aussi grecs et latins. La Misna est écrite dans cet idiome des temps inférieurs, de même qu'un nombre infini de sentences et de narrations des docteurs talmudiques de la Palestine, etc. Il faut en outre distinguer de ces deux langages la langue rabbinique proprement dite, qui ne fut jamais celle du peuple, mais exclusivement celle des rabbins et des gens instruits. On peut donc considérer dans l'hébreu trois époques : l'âge d'or, qui embrasse les livres saints avant la translation à Babylone, ou l'âge du pur hébraïsme biblique; l'âge d'argent, qui comprend les livres écrits postérieurement à la migration, ou celui de l'hébraïsme biblique tardif; l'âge d'airain ou de l'hébraïsme tardif non biblique, dit communément langage rabbinique.

Le docteur Lepsius, dans sa *Paléographie*, montre des ressemblances très-ingénieuses entre l'hébreu et le sanskrit, bien que de familles différentes.

(1) SCHLEGEL, *Histoire de la littérature*, leçon IV. — HERDER, *Esprit de la poésie hébraïque* (allemand).

l'aspiration, élément caché, correspond au souffle supérieur. La consonne domine dans le grec, dans le persan, dans l'allemand; la voyelle dans l'italien; l'aspiration dans l'hébreu, plus que dans tout autre idiome; il correspond mieux ainsi au but d'exprimer la révélation sacrée. S'il n'est pas aussi riche ni aussi parfait que le sanskrit, il n'en est pas de plus abondant en images et en tropes, ni de plus poétique. Il possède une foule de verbes expressifs et pittoresques dont la racine renferme presque toujours l'idée du temps, tandis que la disette d'adjectifs met obstacle à la rédondance des épithètes, défaut des Grecs, et donne au style une allure vive, entraînante, énergique. Aucune langue n'exprime, en outre, avec autant d'accord l'objet extérieur et l'impression interne. Les verbes hébraïques n'ont réellement que deux temps indéterminés, flottant entre le passé, le présent et le futur; ce qui seconde le caractère d'une poésie inspirée, où le présent se marie à l'idée prophétique de l'avenir, et tous deux se confondent dans l'éternité. Ces deux temps alternent très-souvent, de sorte que le second hémistiche d'un vers exprime au futur ce que le premier a raconté au passé.

La différence entre la poésie et la prose n'est pas aussi grande que dans les autres langues; et l'écrivain, sans changer la forme, passe de la prose la plus humble à la poésie la plus sublime.

Les Hébreux conservèrent cet idiome durant la servitude d'Égypte; puis, dans le pays de Chanaan, jusqu'à Manassès: alors s'introduisirent des rites et des mœurs nouveaux, et avec eux l'usage du chaldéen. Dans la captivité de Babylone, il se mêla à l'idiome des vainqueurs et, cessant d'être parlé, il demeura uniquement le langage des livres de la liturgie. Mort qu'il est depuis tant de siècles, on en pourrait difficilement juger l'harmonie. Cependant la quantité des aspirations et des lettres gutturales laisse deviner combien l'accent devait en être puissant et passionné.

La littérature hébraïque se fonde tout à fait sur la religion, dont la différence essentielle empêcha les Grecs et les Romains de la comprendre, comme ils ne comprirent pas le genre de vie de la nation : ce qui fit qu'ils ignorèrent si longtemps jusqu'à l'existence des livres saints. Seulement, lorsque Ptolémée Évergète les eut fait traduire, quelqu'un d'entre eux, comme le rhéteur Lon- Ouvrages

gin, en aperçut la sublimité; d'autres les crurent le produit d'idées platoniques. Celui qui prétendrait, même aujourd'hui, y retrouver les formes scolastiques (1), nos épopées, nos drames, ressemblerait à un homme voulant mesurer au compas de Vitruve le temple de Salomon avec ses proportions colossales, sa mer de bronze, soutenue par douze taureaux, et ses chérubins couvrant l'arche sainte de leurs ailes étendues, et le sanctuaire redoutable, au fond duquel Jéhovah reposait dans une mystérieuse obscurité. On y passe soudain d'une généalogie à l'essor lyrique le plus sublime, d'un simple récit à une fervente prière, d'un règlement minutieux à une inspiration prophétique. Les beautés y jaillissent des choses mêmes et d'une force de volonté créatrice; et l'on n'y trouverait peut-être pas un passage où le beau prédomine seulement en tant que beau; tandis qu'on y entend toujours les paroles de vie, dans lesquelles la simplicité et la clarté la plus grande s'associent à une profondeur qu'on ne saurait atteindre.

Histoire. L'histoire elle-même y revêt des formes tout autres que les formes classiques; et tandis que la curiosité nationale y retrouvait les généalogies auxquelles ce peuple tenait tant, l'humanité en recevait une réponse aux problèmes les plus ardus que le vulgaire et les doctes puissent proposer : Comment naquit le monde? Pourquoi le mal existe-t-il sous un Dieu bon? Moïse ne s'arrête pas, comme les autres écrivains de genèses, à des commentaires, à des explications jetées en appât à la curiosité et à l'orgueil, il passe rapidement sur les premiers patriarches; mais, par des paroles précises et intelligibles à tous, il pose le dogme essentiel d'un Dieu unique, libre créateur, et de la descendance d'un seul homme. Le narrateur est tellement absorbé dans la grandeur de ce Dieu, qu'il ne montre pas un très-grand étonnement de ses œuvres; de là le sublime de ces expressions : *Dieu dit que la lumière fût faite, et la lumière fut; Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres.*

Huit chapitres conduisent d'Adam à Abraham; époque que les

(1) Le docteur Lowth a écrit sur la poésie hébraïque cinq traités : le premier, sur la mesure des vers; le deuxième, sur le style et sur les figures, les allégories, les similitudes, les prosopopées; le troisième, sur les compositions divisées en élégies, odes, idylles, etc. C'est ainsi que l'on peut rapetisser le sujet le plus grandiose; c'est ainsi qu'une grande érudition et la meilleure intention du monde peuvent devenir mesquines par des préjugés d'école.

autres nations peuplent d'une foule de divinités. Ceux qui pensent que Moïse, lorsqu'il les écrivit, tira parti de documents antérieurs dont il aurait pris non-seulement le fond, mais encore la forme, argumentent de certains mots qui ne se trouvent pas ailleurs, de certains versets d'un rhythme poétique, ressemblant à des citations (1). Ne voulût-on voir que des fables dans les quinze livres d'Énoch, dans les colonnes sur lesquelles Joseph raconte que les descendants de Seth, avant le déluge, inscrivirent beaucoup de choses pour ceux qui survivraient au grand cataclysme, rien ne répugnerait pourtant à croire que Moïse se servit des paroles mêmes dans lesquelles la tradition s'était conservée (2).

Le récit s'élargit lorsqu'il vient à parler plus spécialement du peuple d'Israël : la sublime simplicité des choses s'associe alors à la candeur des expressions; aussi en est-il qui mettent ses narrations au-dessus de celles d'Homère. Dans l'Exode ensuite et dans les Nombres, la naïveté des familles patriarcales fait place à la grandeur mystérieuse de l'Égypte, à l'immensité des déserts de l'Arabie; et quelquefois il s'épanche en hymnes d'une incom-

(1) *Dixitque Lamech uxoribus suis Adæ et Sellæ : Audite vocem meam, uxores Lamech; auscultate sermonem meum, quoniam occidi virum in vulnus meum, et adolescentulum in livorem meum. Septuplum ultio dabitur de Caïn, de Lamech vero septuagies septies.* (GEN., IV, 23-24.) C'est sans doute un fragment de la plus ancienne poésie. — Dans la malédiction de Noé (GEN., IX) : *Maledictus puer Chanaan : servus servorum erit fratribus suis. Benedictus Dominus Deus Sem : sit Chanaan servus ejus. Dilatet Deus Japheth, et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus.* — Voy. RICHARD SIMON, *Histoire de l'Ancien Testament*, 1685. — ASTRUC, *Conjectures sur les mémoires originaux dont Moïse s'est servi pour la composition de la Genèse.* Bruxelles, 1753.

(2) Le docteur RICHARD LAURENCE a publié *Mashasa Henoch Nabiy, the book*, etc., c'est-à-dire, le *Livre du prophète Énoch*, œuvre apocryphe, crue perdue durant des siècles, mais découverte en Abyssinie à la fin du siècle dernier, traduite d'un manuscrit éthiopien de la bibliothèque de Bodley. Oxford, 1821. Un livre très-ancien, bien qu'apocryphe, et sur lequel s'appuyèrent les premiers écrivains chrétiens, méritait assurément d'être publié; mais on n'y trouva rien qui éclaircit quelque peu la haute antiquité. Il fut composé avant J. C., puisque saint Jude le cite; et après la captivité de Babylone, parce qu'y abondent les idées empruntées aux Chaldéens. L'idée de la Trinité, qui, dans d'autres livres hébreux, est supposée doctrine cabalistique, est exprimée dans celui-ci de manière à convaincre qu'elle était commune chez les Hébreux; il fait assister à la création trois seigneurs, celui des Esprits, l'Élu et le Puissant. Voir le jugement qu'en porte Sylvestre de Sacy, *Journal des Savants*, 1826.

parable majesté, qui frappent d'autant plus que le style en est plus simple.

L'histoire qui suit celle de Moïse est comprise dans le livre de Josué dont ce chef lui-même est cru l'auteur ; puis dans les chroniques des prophètes contemporains qui souvent se rapportent à des annales et à des mémoires publics aujourd'hui perdus. Ces mémoires, les pensées sacerdotales qu'ils exposaient, et la voix du peuple exprimée par les prophètes, sont les trois éléments de ces historiens. Ils sont tout à fait différents des auteurs profanes ; car ils écrivent un grand drame dont les acteurs sont Dieu et son peuple : l'observation ou la violation de sa loi et les conséquences qui en dérivent, la mission des prophètes, les choses merveilleuses qu'ils accomplissent, arrêtent le narrateur qui ne fait qu'effleurer tout ce qui serait de pure curiosité. On en goûte mieux les beautés littéraires si l'on se transporte à ce temps et qu'on s'en représente les mœurs, qui ressemblaient à celles des Bédouins d'aujourd'hui. Ces nomades sont encore très-avides de récits, et quelquefois, faisant halte dans leurs courses, ils entourent à rangs pressés celui qui commence à raconter; on voit alors l'anxiété, la colère, la compassion s'imprimer tour à tour sur leurs faces bronzées. Si un grand danger menace le héros, ils s'écrient soudain : *Non, non, que Dieu le préserve !* S'il s'enfonce dans la mêlée, leur main saisit le cimeterre ; s'il tombe victime d'une trahison, ils hurlent : *Malédiction au traître !* Succombe-t-il ? *Dieu le reçoive dans sa miséricorde*, disent-ils tristement. Triomphe-t-il ? ils applaudissent et s'écrient : *Gloire au Seigneur des armées !* Le narrateur allonge le discours, se complaisant aux moindres circonstances, n'omettant pas un anneau de la chaîne généalogique, répétant les phrases de convention et les proverbes, s'étendant enfin en descriptions des beautés de la nature, des femmes surtout, et immanquablement terminées par cette exclamation : *Gloire à Dieu qui a créé la femme !* C'est ainsi que je me figure les Hébreux, attentifs à écouter de la bouche de quelque scheik les histoires conservées par des chroniques ou dans la tradition.

Quant aux autres livres du Pentateuque,

Le *Lévitique* contient la constitution du sacerdoce et les détails d'un culte qui, n'étant que l'ombre et la préparation du sacrifice spirituel, devait être pour toujours remplacé par lui (1).

(1) La preuve en est dans les rites allusifs et préparatoires à l'expiation chré-

Le *Deutéronome* comprend les dernières instructions de Moïse aux Israélites, et se termine par le sublime cantique d'actions de grâces.

Aux cinq livres du Pentateuque font suite ceux de Josué et des Juges, celui de Ruth, les deux de Samuel, les deux des Rois, les deux des Paralipomènes, les deux d'Esdras et de Néhémie, ceux de Tobie, de Judith, d'Esther, de Job, des Psaumes, des Proverbes, de l'Ecclésiaste, du Cantique des cantiques, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, les treize des Prophètes et les deux des Machabées. Les protestants ont retranché de l'Ancien Testament les livres de Tobie, de Judith, du Cantique des cantiques, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, du prophète Baruch, une partie de celui du prophète Daniel, et les deux des Machabées.

Les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, l'*Ecclésiastique* et la *Sagesse*,

tienne. « Le dixième jour du septième mois vous attristerez vos âmes ; vous ne « ferez aucune œuvre de vos mains, ni vous, ni les étrangers qui seront chez « vous. En ce jour se fera votre expiation et la purification de tous vos pé- « chés, et vous vous purifierez devant le Seigneur. Cette purification sera faite « par le prêtre qui aura reçu l'onction sainte. Il purifiera le sanctuaire, le « tabernacle de l'alliance et l'autel, comme aussi les prêtres et le peuple. » La purification de la tribu sacerdotale terminée, on passait à celle du peuple. La multitude présentait à cet effet, au pontife, deux boucs pour les péchés et un bélier pour l'holocauste. Les deux boucs étaient offerts, l'un pour être immolé, l'autre, pour être chargé de tous les péchés d'Israël, et envoyé au désert. Il est facile d'apercevoir le sens figuré de cette image. L'agneau pur ne devait pas être seul à souffrir, mais bien encore le bouc ; c'est-à-dire que le peuple devait *attrister son âme* dans ces jours de pénitence. Le prêtre offrait le bouc vivant, et lui mettant les mains sur la tête, il confessait toutes les iniquités d'Israël, les offenses et les péchés, en chargeait avec imprécation la tête du bouc, puis l'envoyait ainsi dans le désert. Le *Talmud* de Jérusalem a conservé une formule de prière et de confession que le grand prêtre prononçait au nom du peuple :

Domine, maligne egi, et in opinione animoque male constanter steti, et in via longingua ambulavi; sicut ego feci, amplius non faciam. Sit voluntas et beneplacitum tuum, Domine Deus, ut expies omnes prævaricationes meas, et parcas omnibus iniquitatibus meis, et condones omnia peccata mea.

Selon la Misna, la formule était celle-ci :

Quæso, Domine, perverse egi, prævaricatus sum, peccavi adversus te, ego et domus mea ; quæso, Domine, condona, quæso, iniquitates, rebelliones et peccata quæ perverse egi, in quibus rebellavi et peccavi adversus te, ego et domus mea, sicut scriptum est in lege Moysis servi tui, quoniam hac die fit expiatio, etc.

sont des traités de morale. La forme dominante est celle du proverbe, résumé antique du savoir, avant l'usage de la prose écrite. Les douze chapitres de l'Ecclésiaste représentent les souffrances de tant d'esprits qui, dans des temps comme les nôtres, s'en allaient perdus dans des désirs sans limites, dans une désolation découragée. Le sceptique, le matérialiste, le panthéiste y retrouvent déjà leurs systèmes, depuis ressuscités. « Que reste « à l'homme de toutes ses fatigues ? demande l'Ecclésiaste. Une « génération vient, une génération s'en va; la terre demeure. Ce « qui fut est ce qui sera; ce qui s'est fait est ce qui doit se faire. « Rien de nouveau sous le soleil; et à rien ne sert de dire ceci est « nouveau, puisque d'autres nous ont précédés depuis des siècles. « J'ai examiné tout ce qu'il y avait sous le soleil, et partout je n'ai « trouvé que vanité; et j'ai vu que plus on acquérait en sagesse, « plus s'accroissait l'indignation. Alors je voulus jouir; je bâtis de « magnifiques palais, je plantai des vignes et des jardins, je for« mai des réservoirs d'eau, je possédai des serviteurs et des ser« vantes, des troupeaux de bœufs et de moutons, de l'or et de « l'argent, des chanteurs et des cantatrices, des celliers pleins de « vin, et quoi que mes yeux désirassent, je ne me le refusai pas; « mais je vis que tout n'est que vanité. Je cherchai aussi la science, et « je vis que le savant et l'insensé finissent de la même manière. Que « sert donc à l'homme de tant se fatiguer si ses jours sont pleins « de douleurs et de souffrances ? J'ai vu les oppressions qui se font « sous le soleil, les larmes de l'innocent qui n'a personne pour le « consoler, et l'impuissance où il se trouve de résister à la vio« lence, privé comme il est de tout appui; et j'ai préféré l'état « des morts à celui des vivants, j'ai estimé plus heureux encore « celui qui n'est pas né et n'a pas éprouvé les maux qui se font « sous le soleil. »

Ne dirait-on pas le mécontentement de René et de Child-Harold ? Il va plus loin, et dit « que l'homme n'a rien de plus que « la bête, et que tout va à même fin. Sortis de la terre, nous re« tournons à la terre, et nul ne sait si l'esprit des fils d'Adam « monte, et si descend celui des animaux. Le corps sera cendre, et « l'esprit s'exhalera comme un air léger, se dissipera comme la « poussière. » Tant sont vieilles ces erreurs ! Le sage proteste contre elles, en se rappelant que Dieu jugera et examinera toute œuvre bonne et mauvaise.

Des formes doctrinales ces livres philosophiques s'élèvent par moment à la poésie, comme dans l'éloge de la sagesse, dans la peinture de l'oisiveté.

Pour qu'on puisse mieux se représenter les mœurs des Hébreux, nous donnerons ici deux portraits de femmes.

« Mon fils, dis à la Sagesse : Tu es ma sœur, et appelle la Pru-« dence ton amie, afin qu'elle te garde de la femme étrangère qui « se sert d'un langage doux et flatteur. De la fenêtre de ma maison « je vois à travers les barreaux un jeune homme insensé qui, vers « le soir, passe dans une rue au coin de la maison de cette femme ; « et voilà qu'elle court, parée comme une courtisane, adroite à « surprendre les âmes, babillarde et flatteuse, impatiente du repos, « ne sachant se tenir tranquille au logis, et tendant ses piéges « tantôt sur les places, tantôt dans les carrefours, tantôt au coin « des rues. Et en accostant le jeune homme elle l'embrasse, « et, d'un visage effronté, elle le caresse en lui disant : « *J'ai* « *promis des victimes pour me rendre le ciel favorable ; aujour-* « *d'hui j'ai acquitté mon vœu. C'est pour cela que je suis venue* « *au-devant de toi, désirant te voir, et je t'ai trouvé. J'ai sus-* « *pendu mon lit, je l'ai couvert de courtes-pointes brodées en* « *Égypte ; j'ai répandu dans ma chambre la myrrhe, l'aloès et* « *le cinnamome. Viens ; enivrons-nous d'amour jusqu'à ce qu'il* « *fasse jour. Mon mari est absent : il est parti au loin, em-* « *portant une bourse pleine d'argent ; il ne reviendra qu'à la* « *pleine lune.* » C'est ainsi qu'elle le séduit par ses longs discours « et l'entraîne par les flatteries de ses lèvres. Il la suit comme le « bœuf qu'on mène à l'autel, comme l'agneau qui bondit et ne « sait pas qu'on le mène à la boucherie tant que le fer n'a pas « traversé son flanc, comme l'oiseau qui vole au lacet et ne sait « pas que c'est au péril de sa vie (1). »

Voici l'autre portrait :

« Qui trouvera la femme forte ? Immense est son mérite ; le « cœur de son mari se confie en elle, et il ne manquera pas de vê-« tements. Elle lui rendra le bien et non le mal durant sa vie en-« tière. Elle a pris la laine et le lin, et elle a travaillé de sa main. « Elle est comme le vaisseau d'un marchand qui apporte de loin « son pain. Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et donne à man-

(1) *Proverbes*, VII.

« ger à ses serviteurs et à ses servantes. Elle remarqua un champ, « elle l'acheta, et elle a planté la vigne avec le produit de ses « mains. Elle a observé que ses affaires allaient bien, et la nuit « n'éteindra pas sa lampe. Elle a porté sa main à des œuvres for« tes, et ses doigts ont tourné le fuseau. Elle a ouvert sa main à « l'indigent et étendu ses bras vers le pauvre. Elle ne craindra pas « dans sa demeure la rigueur de l'hiver, parce que tous ses domes« tiques ont un double vêtement. Elle s'est fait une robe brodée « et s'est vêtue de lin et de pourpre, et son époux se montre di« gnement quand il est assis aux portes avec les sages du pays. « Elle a fait de la toile et l'a vendue; elle a livré des ceintures aux « marchands chananéens. Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et « les paroles de la clémence sont sur sa langue. Elle n'a pas mangé « son pain dans l'oisiveté. Ses fils ont grandi et l'ont proclamée « très-heureuse, et son mari l'a exaltée. La grâce est trompeuse, « la beauté fugitive; la femme qui craint le Seigneur est celle qui « sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et qu'aux portes « de la ville elle soit louée par ses œuvres (1). »

Mais l'œuvre la plus sublime de poésie philosophique est le livre de *Job*. Qu'il soit original en hébreu, ou que Moïse l'ait traduit de l'arabe pour consoler son peuple durant la servitude, aucun ne répond mieux, en ce qui concerne la grandeur et la misère de la condition humaine, à la fatalité et à la providence, aux épreuves auxquelles Dieu soumet les bons pour les rendre meilleurs. Le héros, véritable ou d'invention, en nous offrant le spectacle de la lutte entre le génie du mal et celui du bien, fait voir l'énergie de l'homme qui, avec une résignation héroïque, accepte les infortunes comme une épreuve, réduit au néant les blasphèmes de ceux qui voudraient prendre pour mesure de la moralité les biens et les maux d'ici-bas, et finalement se relève triomphant.

Poésie. On croit généralement que le vers hébreu n'avait pas de mètre syllabique, comme le nôtre, ni de mesure de temps, comme celui des Grecs et des Latins (2). La forme dominante est le parallé-

(1) *Proverbes*, XXXI.

(2) Saint Jérôme dit cependant dans l'introduction à la Bible : *Nemo cum prophetas versibus viderit esse descriptos, metro eos existimet apud Hebræos ligari et aliquid simile habere de Psalmis et operibus Salomonis: sed quod in Demosthene et Tullio solet fieri, ut per cola scribantur et commata, qui utique prosa et non versibus conscripserunt.* Et ailleurs : *Quod*

lisme, c'est-à-dire la succession des pensées, et le mouvement rhythmique, qui ne consiste pas seulement dans les syllabes et les paroles, mais encore dans les images et les sentiments disposés en symétrie libre. Cette symétrie s'aperçoit dans les psaumes, aussi bien dans chaque vers et dans chaque membre de vers que dans la structure de toute la composition : forme poétique bien plus grandiose que celle de la rime et du rhythme, secondant le mouvement loin de l'entraver. Elle provenait naturellement de ce que les psaumes étaient destinés à être chantés alternativement en même temps que le peuple répondait en chœur (1). Une partie des assistants disait : *Le Seigneur est entré dans son règne! que la terre tressaille de joie*; et l'autre : *Que toutes les îles se réjouissent.* La première reprenait : *Les nuées et l'obscurité l'environnent*; et la seconde : *La justice et le jugement sont les soutiens de son trône.*

La poésie des Hébreux l'emporta sur celle des autres peuples, par cela encore qu'elle était nationale et entée sur leur existence même. Leurs deux plus grands poëtes furent leur législateur et leur plus grand roi : leurs hymnes étaient chantés dans toutes les solennités : c'était dans ce but que la musique entrait comme partie principale dans l'éducation. Ils avaient très-anciennement des écoles de prophètes, c'est-à-dire de chanteurs; et Samuel (2) montre une troupe de prophètes qui descendaient de la hauteur en chantant, précédés par le tympanon, le psaltérion, la flûte et la harpe.

si qui videtur incredulum metra esse apud Hebræos et in morem nostri Flacci, græcique Pindari et Alcæi et Sapho, vel psalterium, vel lamentationes Jeremiæ, vel omnia scripturarum cantica comprehendi, legat Philonem, Josephum, Origenem, Cæsariensem Eusebium, et earum testimonio me vere dicere comprobabit.

Dans l'ouvrage *Von der Form der hebräischen Poesie nebst einer Abhandlung über die Music der Hebräer, von* J. L. SAALSMUTZ etc., *mit einem Vorworte von* DR. AUGUST. HAHN (Königsberg, 1835), il a été démontré que les Hébreux eurent des vers métriques, quels ils furent, et comment ils évaluèrent les syllabes.

(1) ESDRAS, I, ch. III, v. 10. «Les prêtres se présentèrent avec les trompettes, et les lévites avec les cymbales, pour louer Dieu, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle sur Israël. Et tout le peuple répondait d'une grande voix, en louant le Seigneur, parce que les fondements du temple du Seigneur étaient posés, et le cri retentissait au loin. »

(2) *Rois*, I.

L'art du chant fleurit principalement sous David, qui organisa quatre mille lévites en vingt-quatre chœurs, destinés à chanter dans les solennités publiques. Ces chœurs avaient à leur tête, Asuf, Éman, Iditum, poëtes célèbres eux-mêmes. Quand nos chanteurs efféminés d'aujourd'hui viennent nous fredonner, dans des salles de spectacle closes, des amours et des passions souvent exagérées, toujours étrangères pour nous, que peuvent-ils nous offrir qui approche de ces solennités religieuses et populaires si pleines de majesté ? Représentez-vous tout Israël distribué en deux vastes chœurs, moitié sur le mont Ébal, moitié sur le Garizim, et le Jourdain entre eux. Les lévites entonnent le psaume : « Maudit celui qui a sculpté ou fondu les images des « dieux ! Maudit celui qui n'honore pas son père et sa mère ! Mau- « dit celui qui déplace la borne de son voisin ; qui égare l'aveugle ; « qui ne fait pas justice à l'étranger, à la veuve, à l'orphelin ; qui « pèche avec la femme d'autrui ou avec une parente ! Maudit celui « qui tue son prochain en trahison ; celui qui rend faux témoi- « gnage à prix d'argent ! » Et à chaque verset, du haut d'Ébal, la moitié du peuple répondait *Malédiction*, ou *Bénédiction* du sommet de Garizim.

Le cantique entendu quand l'arche du Seigneur fut apportée sur la montagne de Sion, ne devait plus s'effacer de la mémoire. Partagés en chœurs divers, les lévites et les chanteurs ouvraient la marche, et, accompagnés du son des instruments, ils entonnaient tour à tour : « Au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle contient. — Le globe de la terre et tout ce qui l'habite. — Il l'a fondée au-dessus des mers, il l'a établie au-dessus des fleuves. »

Commençant alors à gravir la pente de la colline, ils demandaient :

« Qui est-ce qui montera sur les montagnes du Seigneur ? — « ou qui s'arrêtera dans son lieu saint ? » Et tous ensemble répondaient en chœur : « Celui dont les mains sont innocentes et dont « le cœur est pur ; qui n'a point pris son âme en vain, ni fait ser- « ment pour tromper son prochain. »

Puis, comme l'arche s'approchait du lieu qui lui était destiné, avec un redoublement d'accords on entendait cet ordre retentir : « Levez vos portes, ô princes ; et vous, portes éternelles, levez- « vous, afin de laisser entrer le roi de gloire. »

Alors ceux qui étaient placés sur la hauteur demandaient : « Qui « est ce roi de gloire ? »

Et tous répondaient : « Le Seigneur fort et puissant, le Sei- « gneur puissant dans les combats, le Seigneur des vertus (1). »

Quelquefois les psaumes révèlent les angoisses intérieures du poëte inspiré ; mais l'allégorie l'emporte, et elle en fait des cantiques d'espérance et de promesses générales. L'humanité n'y est pas représentée seulement riante ou désolée, mais tout ensemble avec ses tristesses et ses consolations, ses frayeurs subites et ses subites espérances, ses peines d'amour et de haine, avec la faiblesse du doute et la puissance de la persuasion (2). Comme il en est de toute poésie qui doit vivre, les images en sont déduites des idées habituelles du peuple à qui elle s'adresse ; tout s'y met en mouvement, tout y prend vie ; les monts tremblent ou se réjouissent ; l'abîme élève la voix ; les eaux voient le Seigneur et en sont prises d'épouvante. Jérémie s'écrie : « O glaive du Seigneur, quand te « reposeras-tu ? Rentre dans le fourreau, rafraîchis-toi et tais-toi. « Oh ! comment reposera-t-il si Dieu lui commande de s'aiguiser « contre Ascalon et contre ses contrées maritimes ? » Si Jérémie remplit l'âme d'une tristesse sacrée, Ézéchiel la ravit par son énergie extraordinaire ; mais Isaïe n'a d'égal en aucune langue. C'est surtout lorsqu'ils parlent de Dieu que les prophètes prennent un essor sublime, secondés qu'ils sont encore par la concision d'une langue aussi avare de mots. Nous lisons dans Isaïe : « La « terre chancellera comme un homme ivre, et sera emportée « comme la tente d'une nuit ; » dans Nahum : « Le Seigneur est « dans la tempête, dans le tourbillon ses voies, et les nuées sont « la poussière de ses pieds : il crie à la mer, et elle se dessèche, « et tous les fleuves deviennent un désert ; » dans Abacuc : « Dieu « demeura et mesura la terre, regarda et dissipa les nations ; les « montagnes des siècles furent réduites en poussière, et les colli- « nes du monde inclinées devant les voies de son éternité. »

« Dans ma tribulation, s'écrie David, j'ai invoqué le Seigneur « et il m'a exaucé de son temple. La terre s'émut et trembla ; les « fondements des monts s'ébranlèrent, parce que tu t'es cour- « roucé. La fumée de sa colère s'éleva, et le feu étincela sur sa

(1) Psaume XXIII. Voy. Lowth.

(2) Voy. le psaume XLI.

« face. Il abaissa les cieux et descendit ; un nuage obscur était « sous ses pieds. Il monta sur un chérubin et vola ; il vola sur les « ailes des vents, il posa les ténèbres autour de sa retraite, et se « fit comme une tente des eaux ténébreuses des orages (1). »

Ailleurs, pénétré de l'idée de la présence de Dieu, il éclate en ces mots : « Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants ? Si je « monte dans le ciel, tu y es ; si je descends dans l'enfer, tu y es « encore. Si je prends des ailes dès le matin et si je m'en vais de- « meurer aux extrémités de l'Océan, c'est ta main elle-même qui « m'y conduit, et j'y retrouverai ta puissance (2). » En contemplant la nature, il exprime ainsi sa pieuse admiration : « Seigneur, tu « m'as inondé de joie par le spectacle de ta création, je serai heu- « reux en chantant les œuvres de tes mains : qu'elles sont grandes, « ô Seigneur ! Que tes pensées sont profondes ! Mais l'aveugle ne « voit pas ces merveilles, l'insensé ne les comprend pas (3). »

David, le plus grand poëte qu'ait jamais possédé aucune nation, sait que l'homme « fut conçu dans l'iniquité, et rebelle à la loi di- « vine (4) ; » que l'homme est incapable de prier par lui-même quand Dieu ne lui accorde pas cette « huile mystérieuse qui ou- « vrira ses lèvres et lui permettra de prononcer des paroles de « louange et d'allégresse (5) ; » mais il met sa confiance dans le Seigneur ; il réprouve l'incrédule qui « refusa de croire, de crainte « de faire le bien (6) ; » il explique les prodiges du culte inté- rieur que plus tard le christianisme devait révéler ; et il invo- que le Seigneur « pour qu'il lui enseigne à faire ses volontés, « *parce qu'il est son Dieu* (7). » Aucun philosophe de l'antiquité n'avait deviné que la vertu consistât dans l'obéissance à Dieu, parce qu'il est Dieu. Aussi de Maistre dit-il que les psaumes sont une véritable préparation évangélique ; car nulle part n'apparaît plus visible l'esprit de la prière qui est l'esprit de Dieu, et partout s'y lit la promesse de ce que nous possédons aujourd'hui. La prière est le caractère constant de ces compositions, même quand elles

(1) Psaume XVII.
(2) Idem CXXXVIII.
(3) Idem XCI.
(4) Idem L et LVII.
(5) Idem LXII.
(6) Idem XXXV.
(7) Idem CXLII.

racontent ou quand elles louent; puis, après que le prophète a péché, l'expiation l'enrichit de nouvelles beautés, soit quand il se courbe sous le fléau, soit lorsque, au milieu de sa magnifique cité, « il gémit comme le pélican dans le désert, comme la huppe errant « au milieu des ruines, comme le passereau solitaire sur le toit (1), « et consume ses nuits en plaintes douloureuses, et inonde de lar- « mes sa triste couche (2), parce que les traits du Seigneur l'ont « frappé (3). Il n'est plus en lui un membre qui soit sain; il a « perdu la voix, il est privé de la lumière, il ne lui reste que l'es- « pérance (4). »

Quelquefois il plonge son regard dans l'avenir, devinant le monde réuni sous une seule loi, dans une seule prière, quand « de toutes les parties de la terre les hommes se RESSOUVIENDRONT « du Seigneur et se convertiront à lui, et qu'il se montrera, et « que toutes les familles humaines s'inclineront devant lui (5). »

L'imperfection est le caractère des œuvres de l'homme; et il n'est pas de philosophe, pour grand qu'il ait été, sur la tombe duquel ne se soit assise la postérité pour révéler ses erreurs, son ignorance, ses contradictions. La Bible, non. Et cependant elle touche les questions les plus élevées, les plus capitales, toutes les énigmes de la science, tous les mystères de l'homme moral et physique, du temps et de l'éternité. Elle forme un tout unique, développe en grand la même idée, le même sujet, l'homme et le peuple de Dieu, tantôt ayant plus spécialement en vue la rédemption de l'humanité, tantôt cette nation élue pour garder la parole de vie, pour l'appliquer et la répandre. Loin qu'on y aperçoive cependant ce mélange d'éléments qui dans les autres littératures indique d'abord une lutte, puis une transaction entre les castes, les croyances, les différents degrés de civilisation, on y retrouve constamment un seul Dieu, un seul culte, une race unique, une même manière de voir; dans le passé, non une pâture pour la curiosité, mais tout ce qui existe, la nation, l'unité; dans l'avenir, l'accomplissement de promesses sublimes. Aussi, à considérer comment il se fait qu'on chercherait vainement dans ces livres, qui

(1) Psaume LI.
(2) Idem VI.
(3) Idem XXVII.
(4) Idem XXXVII.
(5) Idem XXI.

furent écrits par tant d'auteurs, éloignés de temps, de lieux, de conditions, deux idées disparates, deux faits qui se démentent, nous sommes contraints d'y reconnaître une dérivation commune, un commun inspirateur.

Job désirait que ses paroles fussent gravées sur la pierre. Le roi prophète chantait : « Que ces pages soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent pas encore béniront le Seigneur (1) ; » et tous deux ils ont été exaucés en participant à l'éternité. Tandis que nous sentons, en effet, chez les écrivains profanes, les limites qu'imposent à la pensée les lieux, les temps, l'habileté, la Bible est le livre de tous les siècles, de tous les peuples, de tous les rangs ; elle a des consolations pour toutes les douleurs, des joies pour chaque consolation, des vérités pour chaque temps, des conseils pour chaque état ; en nourrissant les âmes de la parole de vie, elle élève l'intelligence et cultive le goût du beau : elle a inspiré la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu*, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, l'*Athalie* de Racine, la *Messiade* de Klopstock, les *Hymnes sacrées* de Manzoni.

En ce qui concerne la pensée humanitaire, quand les autres livres de l'antiquité tendent à établir l'infériorité de certaines races, et la haine des nations étrangères, préjugé horrible qui dure encore, non-seulement dans l'Inde et dans la Chine, mais encore au milieu de la liberté si vantée de l'Amérique, la Bible, avec l'unité de Dieu, proclame l'unité de l'espèce humaine et une justice supérieure aux combinaisons politiques : elle nous fait tous frères, pour travailler ensemble dans l'exil au rétablissement de l'harmonie détruite par la première faute. David chanta cet accord de tous dans la prière et dans la loi : « Le Seigneur est bon « pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur toutes « ses œuvres, et son règne embrasse tous les siècles, toutes les « générations (2). Peuples de la terre, élevez vers Dieu des cris « d'allégresse ; chantez des hymnes à son nom ; célébrez sa gran- « deur dans vos cantiques ; dites à Dieu : TOUTE LA TERRE T'ADO- « RERA EN CHANTANT LA SAINTETÉ DE TON NOM. Peuples, bénissez « votre Dieu, faites retentir partout ses louanges ; que tes oracles, « ô Seigneur, soient connus de toute la terre, et que le salut que

(1) Psaume CI.

(2) Idem CXLIV.

« nous te devons arrive à toutes les nations (1). Quiconque te craint, « quiconque observe tes commandements, je suis son ami, son « frère (2). Que tous les peuples, ainsi que leurs rois, ne forment « qu'une seule famille pour adorer le Seigneur (3) : que tout esprit « loue le Seigneur (4). »

INDIENS.

CHAPITRE X.

NOTIONS GÉNÉRALES.

A l'abri des plus hautes montagnes du globe, s'abaissant par degrés en fécondes et riantes collines, s'étend l'Inde (5), ayant d'un côté le spectacle de l'Océan, de l'autre celui de l'Himalaya. Elle est arrosée par un nombre infini de ruisseaux et par de grands fleuves, sur les rives desquels un soleil puissant mûrit toutes sortes de fruits délicieux que la main de l'homme n'a pas semés. D'innombrables troupeaux paissent sur les gazons toujours verts d'immenses prairies qui vont déclinant jusqu'à la mer : celle-ci

(1) Psaume LXVI.
(2) Idem CXVIII.
(3) Idem CI.
(4) Idem CL.
(5) Un pays d'une aussi grande étendue que l'Inde ne pouvait pas n'avoir qu'un seul nom chez les naturels. Sans parler de la péninsule au delà du Gange, qui n'est pas l'Inde proprement dite, en sanskrit le Deccan et l'Indoustan se nomment *Djambu-Duyp*, île de l'arbre de vie; *Medhiaburni*, habitation du milieu; *Bharatkand*, royaume de Barat. Le grand fleuve qui en baigne la partie occidentale porte les noms de Sind ou Hind, qui en exprime la couleur bleu foncé; c'est de lui que les Persans appelèrent ce pays Sindoustan, ou Indoustan, et ses habitants Indous, dénomination adoptée par les autres peuples. Cependant le mot *Sindhoustan* dans les écrits indiens exprime seulement les pays que parcourt le fleuve Indus. Les mahométans entendirent le nom de Sind comme opposé à celui de Ind qu'ils attribuent aux contrées sur le Gange. Les Anglais appellent les Indiens *Gentus*, du mot portugais *gentios*, c'est-à-dire gentils ou païens.

pénètre çà et là dans les terres, et multiplie ainsi les abris pour les navigateurs qui, depuis les temps les plus reculés, viennent y apporter de l'argent monnayé en échange des denrées dont la nature a doté ce sol privilégié. On fait, dans les plaines, jusqu'à cinq récoltes par an; et les collines couvertes de palmiers, d'ananas, de canneliers, d'arbres à poivre, de vignes, de rosiers toujours en fleur, voient mûrir trois fois dans l'année les fruits les plus exquis.

Mais à côté de tant de délices, d'arides rochers se dressent vers le ciel, et plus de vingt d'entre eux surpassent en hauteur la cime du Chimborazo; ou s'étendent au loin des landes de sable, au milieu desquelles l'eau et la brise des montagnes ne parviennent pas à récréer le désert. Les ouragans ne se déchaînent nulle part avec plus de furie. De grands fleuves se précipitent comme des torrents, et venant à se rencontrer, se soulèvent écumants comme l'Océan dans la tempête; puis, confondant leurs eaux, ils traversent des campagnes sans fin, pour aller porter la guerre à la mer plutôt que lui verser leur tribut.

La vallée de Kachemyr principalement, formée par la chaîne de l'Himalaya qui, dans cet endroit, se divise vers l'orient et vers l'occident, sous les noms de Paropamise et d'Imavus, est dans une position si heureuse, que quelques-uns ont voulu y voir le paradis terrestre. S'en écoulent, en effet, quatre fleuves (1) répandant au loin la fraîcheur et la vie. Là s'élève le mont Mérou, habité par la puissance de Dieu et par les quatre forts animaux (2). L'Indus, descendant de ces monts à travers le Pendgiab (3), forme au sud un delta, dont les eaux qui l'arrosent font un jardin délicieux. L'homme y a des formes robustes; celles de la femme sont gracieuses et harmonisées; hommes et femmes, d'un naturel doux, sont bienveillants envers les étrangers, et non moins éloignés de nuire à leurs semblables qu'aux autres créatures. Ils se nourrissent paisiblement de lait, de riz, de fruits que leur fournit la fécondité naturelle du sol: modérés dans leurs désirs, supportant patiem-

(1) Le *Brahmapoutra* ou fils de Brahma; la *Ganga* ou le Gange, fleuve par excellence; le *Sind* ou Indus, fleuve noir; le *Gihon* ou l'Oxus.

(2) Cheval, bœuf, chameau, cerf.

(3) Nom persan équivalent au mot grec *Pentapotamia*, cinq fleuves, des cinq cours d'eau qui se jettent dans le Sind.

ment la fatigue et l'oppression, ils aiment la contemplation et la méditation.

Tel est le pays que les anciens révéraient comme l'instituteur des nations; qui demeura comme un mystère à leurs yeux; que ne put conquérir Alexandre; dont le cimeterre des musulmans abattit, si elle ne la déracina pas, la civilisation tenace; et qui maintenant est abandonné aux habiles spéculations d'une compagnie de marchands. Si ses nouveaux maîtres ne laissent pas que de l'exploiter à leur propre avantage, ils ont du moins mis un terme à la molle et rapace administration des rajas nationaux et à l'insatiable cruauté des nababs musulmans. Voilà pourquoi, sur un espace de cinq cents lieues, quatre-vingt millions d'Indiens considèrent comme des libérateurs ces tyrans européens qui les laissent reprendre leurs pacifiques travaux, leurs fins tissus, l'extase et le suicide. Peut-être qu'un jour leur goût pour une vie tranquille, objet de tous leurs vœux, se modifiera par l'exemple de l'activité anglaise, et qu'ils pourront reparaître sur la scène du monde civilisé, réunis avec lui dans une sainte fraternité d'amour, d'œuvres et de croyances.

C'est de l'expédition d'Alexandre le Grand, dans l'antiquité, et dans les temps modernes, des établissements portugais et anglais que nous est venue la connaissance de ce peuple, monument vivant d'une race antérieure. Ceux qui accompagnèrent le roi de Macédoine connurent presque uniquement le Pendgiab et la contrée baignée par l'Indus; tandis que la côte, à l'orient de la péninsule au delà du Gange, est plus fréquentée par les modernes. Mais les premiers ne pouvaient comprendre une civilisation si différente de celle des Grecs; et ceux même qui la virent de leurs propres yeux racontèrent des choses qui passèrent pour des fables; bien que les découvertes successives aient démontré qu'ils n'en imposaient pas, mais qu'ils interprétaient à faux, ou exagéraient (1). L'étude de ce pays resta donc un amusement d'enfant,

(1) Les récits d'Hérodote se rapportent à l'expédition de Darius, fils d'Hystaspe, qui s'arrêta au nord. Photius nous a conservé beaucoup de fragments de Ctésias, médecin d'Artaxercès Memnon, touchant principalement la contrée fabuleuse de l'Inde, la vallée de Kachemyr. ARRIEN, dans son livre sur l'Inde et dans sa vie d'Alexandre, s'appuya sur des ouvrages écrits par des compagnons du conquérant, qui se sont perdus. DIODORE (III, 62 et suiv.) et STRABON (XV) se servirent aussi d'ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. On

un aliment à la curiosité, plutôt qu'une occupation sérieuse et scientifique, jusqu'à ce que de nos jours elle occupa des esprits distingués, des observateurs soigneux, qui nous firent nous émerveiller devant ces admirables débris, et mirent au néant les prétentions, non pas seulement de la Grèce, mais de l'Égypte elle-même, à l'ancienneté parmi les nations.

Ce peuple, dont le caractère spécial est l'imagination, paraît tendre toujours à sortir des choses réelles et à se transporter sur le terrain des idées ; aussi la géographie est-elle pour lui purement mythologique : dans l'immensité de ses *calpas* aux myriades de siècles, l'histoire se confond et se mêle avec la fable.

Les *calpas* sont les âges du monde ; l'imagination indienne en a multiplié la durée d'une manière démesurée, comme si, contrainte de répondre sur les grands problèmes de l'origine des choses et de la cause du mal, elle n'eût voulu que les éloigner d'un intervalle incalculable. L'année humaine des Indiens est de 360 jours ; celle des dieux de 360 années humaines : or, la vie de chaque dieu est de 12,000 ans ; elle équivaut donc à 4,520,000 de nos années. Un nombre d'ans aussi immense n'est qu'un jour de Brahma : calculez de combien de jours est son année (1) ! Chaque âge du monde est la vie d'un dieu, c'est-à-dire de 12,000 années divines ; il se divise en quatre *yougas* ou époques durant lesquelles l'esprit créateur s'éloigne de plus en plus de son énergie primitive. « Dans le « premier âge, la justice, sous la forme d'un taureau, se maintient ferme, appuyée sur quatre pieds ; la vérité règne ; les « hommes, exempts d'infirmités, accomplissent tous leurs désirs « et vivent 400 ans. Mais dans les suivants, la justice perd successivement ses pieds ; les avantages d'une honnête utilité diminuent par degrés d'un quart, et l'existence humaine s'abrége « d'un quart (2), jusqu'à ce que la stature de l'homme se rapetisse,

peut ajouter QUINTE-CURCE, si tant est qu'il soit ancien ; PLINE (IV) ; PHILOSTRATE dans la vie d'Apollonius ; PORPHYRE, *de Abstinentia* (IV, 17) ; CLÉMENT *d'Alexandrie ;* outre *Palladius et Cosma Indicopleuste*, des ve et vi^e siècle après J. C. La justification des anciens fut entreprise surtout par ZIMMERMANN, *De India antiqua* (Erlang, 1811) ; VELTHEIM, *Sammlung von Aufschitzen*, II ; HEEREN, *Ideen*, passim ; WALH, *Ostindien*, II, 456.

(1) A chacune des périodes de Manou il faut ajouter un supplément de 1,728,000 années communes ; mais on n'a pas encore découvert la clef de ces périodes.

(2) MANOU, l. II, 51, 81.

« et qu'à la fin du dernier, qui est l'âge courant, les hommes de-
« viennent des pygmées. Alors ils n'auront plus la force d'arra-
« cher de la terre la moindre plante sans le secours d'un instru-
« ment recourbé. »

Cette époque a commencé vers l'an 1000 avant Jésus-Christ; et elle durera 40 siècles. Il est facile à l'imagination d'accumuler les siècles; mais comment y retrouverait-on un point fixe pour l'histoire? Bien qu'on y distingue trois périodes signalées par de grands changements de religion (1), quelques efforts qu'on y ait apportés, on n'a pu acquérir la certitude d'aucune date avant J. C.; les faits avérés ne commencent même qu'à partir de l'an 1000 de l'ère vulgaire (2). Cela n'a pas empêché d'en pouvoir étudier ce qui importe le plus à la science de l'homme, l'esprit et la pensée.

CHAPITRE XI.

CONSTITUTION.

Les points principaux sur lesquels roule l'histoire des Indes sont la division par castes et la métempsychose, l'une entée sur l'autre, toutes deux dérivant d'une fausse interprétation de la chute des âmes et de leur future réhabilitation.

(1) Un de mes amis, le docteur Cerise, v. l'*Européen*, 2e série, t. I, p. 117, t. II, p. 33, 105, a cherché à donner une distribution rationnelle à l'histoire de l'Inde en y signalant quatre époques :

1° Influence toute-puissante du dogme de la chute de l'homme, fondement unique et général de la civilisation indienne; 2° un grand empire qui embrassa l'Inde tout entière; 3° le protestantisme qui s'éleva contre les croyances antiques; 4° les révolutions qui tour à tour produisirent ce protestantisme et furent produites par lui. Beaucoup d'événements historiques particuliers se rattachent à ces faits généraux.

(2) Wilson, dans les *Asiatick researchs*, t. V, p. 241-296, donna une dissertation sur la chronologie des Indiens, en concluant que leurs systèmes de géographie, de chronologie et d'histoire sont tous également monstrueux et absurdes : *Indeed their systems of geography, chronology, and history are all equally monstrous and absurd.* Bentley ajoute que tout système sur la chronologie indienne ne peut être que présomptueux et ridicule : *When thoroughly sifted and examined to the bottom, proves at last to be founded principally in vanity, ignorance and credulity.*

Il n'y a pas de pays où la transmigration des âmes ait autant influé sur la vie : tout ce qui arrive dans celle-ci est une punition ou une récompense pour une existence antérieure ; le mariage est d'autant plus sacré qu'il seconde l'ordre de la Providence ; la mort même ne rompt pas le lien entre père et fils, parce que ces derniers seuls peuvent accomplir les satisfactions pieuses pour ceux qui les ont engendrés ; une action injuste, loin de rester ignorée pour Dieu et pour la conscience, *vieillard solitaire* et *prophète du cœur*, fait souffrir et frissonner la nature entière. Tout ce qui nous environne n'est-il pas animé par les âmes de nos semblables? Aussi, quel respect pour tout animal, quel amour pour les fleurs, pour les simples herbes, pour toute la création ! Mais si cette sympathie va jusqu'à faire élever aux Indiens des hôpitaux pour les chiens infirmes, elle les laisse indifférents pour l'homme nécessiteux, pensant que s'il souffre, c'est qu'il l'a mérité ; ou elle leur fait livrer un malade en pâture aux insectes. Le spiritualiste Malebranche est tombé dans l'extrémité opposée : convaincu que les animaux sont de pures machines, il chasse sa chienne favorite sans s'inquiéter de ses pitoyables hurlements.

Quand le panthéisme, fond de leur croyance, est grossier, il entraîne à une vie matérielle et voluptueuse. S'il est raffiné, il fait que l'homme ne trouvant pas de réalité pour s'y appuyer, vise à s'affranchir de l'illusion des choses ; de là l'existence efféminée de quelques Indiens et les étonnantes mortifications de certains autres. La mort est un simple passage d'une vie à une autre : pourquoi donc la redouter ? S'abandonnant ainsi à l'indolence que lui inspire son climat, quand l'Indien, épuisé par la faim, se sent défaillir et voit les chiens affamés le suivre pour le dévorer à peine expiré, il s'appuie au tronc d'un bananier pour y mourir debout ; il répète alors le mystérieux *oum*, tandis que la meute avide épie d'un œil fixe son visage où la mort imprime ses approches. Ainsi, la veuve qui voit brûler l'époux qu'elle aimait, s'élance sur le bûcher qui doit la réunir à lui dans une autre existence.

Quand dans la fête du char (*Tirunnal*) des milliers de dévots traînent le chariot du dieu au milieu des chants et des danses obscènes des bayadères, de tous côtés, pères et mères, avec leurs enfants dans les bras, se précipitent sous les roues pour se faire écraser. Terrible solennité qui démontre jusqu'où peut aller une croyance fervente, même contre l'instinct de la conservation.

L'idole de Jagrenat, dans le gouvernement du Bengale, faite de bois et magnifiquement vêtue, ayant les bras dorés, le visage peint en noir, la bouche ouverte et couleur de sang, est placée, lors de la procession solennelle de juin, sur un immense chariot surmonté d'une tour de soixante pieds de hauteur. A peine paraît-elle, que la multitude la salue d'une clameur épouvantable, à laquelle se mêlent des sifflements qui durent quelques minutes. On attache au chariot d'énormes cordes où s'attellent hommes, femmes, enfants, attendu que c'est œuvre sainte que de traîner l'idole. La tour s'avance péniblement avec un grand fracas ; les roues gémissent sous le poids de cette masse énorme, en laissant dans le sol de profonds sillons ; les prêtres récitent des hymnes, les pèlerins agitent des rameaux. Mais bientôt la scène devient terrible ; car la religion enseigne qu'une libation de sang est agréable au dieu : de pauvres fanatiques, jaloux d'obtenir un sourire de leur hideuse divinité, se jettent sous les roues ; quelques-uns se bornent à se faire fracasser les bras ou les jambes ; mais les plus saints offrent le sacrifice de leur vie.

L'Anglais Buchanan qui fit, en 1806, le pèlerinage de Jagrenat, vit un Indien s'étendre le visage à terre, les mains allongées en avant, sur le passage de la tour : son corps broyé resta longtemps dans l'ornière exposé aux regards des spectateurs. Quelques pas plus loin, une femme se sacrifia de même ; mais par un raffinement d'expiation, elle voulut prolonger sa mort : elle se plaça donc de biais, de manière à n'être écrasée qu'à moitié et à survivre quelques heures dans les angoisses les plus atroces.

Une foule d'autres dévots moins zélés se contentent d'expier leurs péchés par des tortures qui généralement ne causent pas la mort. Les uns se précipitent sur des tas de paille sous laquelle sont disposés des sabres, des lances et des couteaux ; d'autres se font attacher aux deux extrémités d'un levier au moyen de deux crochets qu'on leur enfonce sous l'omoplate. Enlevés ainsi à trente pieds de hauteur, on leur imprime un mouvement de rotation très-rapide, durant lequel ils jettent des fleurs sur les assistants (1).

(1) Sur un petit plateau, où se trouvait rassemblé un millier d'Indiens, était dressé un mât ayant au sommet une traverse posée en équilibre à son centre. Des hommes pesaient sur une des extrémités de cette traverse et la retenaient presque à terre, tandis que l'autre s'élevait : je vis avec surprise qu'un corps humain y était suspendu ; ce corps ne tombait pas perpendiculairement,

Il en est qui, pour ne pas rester oisifs, s'emploient à mille petites expiations : tantôt s'enfonçant des roseaux dans les bras et dans

comme celui d'un malfaiteur attaché au gibet, mais il semblait nager dans l'air où il agitait librement bras et jambes.

En m'approchant, je découvris avec horreur que ce misérable était soutenu dans une pareille position par des crochets de fer enfoncés dans la chair vive; cependant ni sa physionomie ni ses gestes ne dénotaient la souffrance. Une fois qu'on l'eut descendu et dégagé du crochet, il fut remplacé par un autre *sunnya*, c'est le nom qu'on donne à ces fanatiques. On n'employa point la force pour le conduire au lieu du supplice; et lui, loin de donner des signes de terreur, s'avançait joyeux vers le seuil de la pagode où il se prosterna la face contre terre. Durant sa prière, un prêtre s'était approché de lui et avait indiqué l'endroit où l'on devait lui appliquer les crochets; un autre officiant, après avoir frappé le dos de la victime, le piqua avec force, et un autre lui introduisit adroitement les crochets dans le tissu cellulaire, juste sous l'omoplate. Cela fait, le sunnya se releva gaiement, et lorsqu'il fut debout, on lui jeta à la face de l'eau consacrée à Siva, et on le conduisit en cérémonie sur un tertre où avaient été transportés le mât et la traverse. Son approche fut saluée de vives acclamations, et le son du tamtam et des trompettes se confondit avec les cris de la foule. Le sunnya, en montant sur le tertre, déchira les guirlandes et les couronnes dont on l'avait orné, et les assistants s'en disputèrent les débris. Il n'avait pour vêtement qu'un caleçon et une veste de fil aux mailles d'un pouce d'ouverture, indépendamment de la ceinture d'étoffe rayée qui entoure le corps de tout Indien.

Comme les spectateurs, au lieu de se montrer contrariés de ma présence, m'invitèrent à m'approcher, je montai sur la plate-forme, et je me plaçai de manière à voir s'ils n'usaient pas de quelque supercherie. Les crochets, d'un acier très-luisant, forts comme un hameçon pour la pêche du chien de mer, gros comme le petit doigt et d'une pointe très-aiguisée, furent introduits sans déchirement, et si adroitement que le sang ne coula pas; le sunnya ne montra aucune douleur et continua de parler avec ceux qui l'environnaient. Aux crochets pendaient des lacets de coton qui servirent à les attacher à une extrémité de la traverse qu'ils abaissèrent avec des cordes disposées à cet effet : des hommes placés à l'autre extrémité l'ayant attirée à eux, le fanatique s'éleva aussitôt au-dessus de nos têtes.

Pour prouver qu'il était bien maître de lui, il prit dans une poche des poignées de fleurs qu'il jeta à la foule en la saluant avec des gestes animés et des cris de joie. Les assistants s'élancèrent avec ardeur sur les saintes reliques, et, pour ne pas exciter de jalousie, les hommes placés à la partie inférieure de la traverse tournèrent lentement, faisant ainsi parcourir au sunnya tous les points de la circonférence. Le centre de la traverse était fixé dans un double pivot qui permettait de lui imprimer un double mouvement d'ascension et de rotation. Le fanatique, qui paraissait fort heureux dans une telle angoisse, fit trois tours en cinq minutes, après quoi on le dépendit, et, ses cordes déliées, il fut reconduit par les prêtres dans la pagode avec accompagnement

les épaules, tantôt se faisant sur la poitrine, sur le dos et sur le front, cent vingt blessures, nombre rituel ; l'un se perce la langue avec une pointe de fer, l'autre la coupe avec une lame bien affilée.

On voit au milieu de ces scènes d'horreur les brahmines se prosterner la tête nue devant l'idole, se mêlant sans scrupule avec les artisans, les ouvriers, les esclaves de la caste impure : « *Le dieu « de Jagrenat est si grand*, disent-ils, *que tous sont égaux de- « vant lui : distinction de rang, de dignité, de talent, de nais- « sance, tout disparaît, tout se perd dans son immensité.* »

Horrible mélange de vérité primitive avec la plus étrange dégradation !

Ces sacrifices atroces sont suggérés à un peuple doux et humain par la croyance de la transmigration des âmes ; or, celle-ci dérive d'une grande vérité : l'homme, en effet, est ravalé par le péché jusqu'à ressembler à la brute ; et, séparé une fois de Dieu, ce n'est que par de longues et difficiles épreuves qu'il peut se réunir à la source de tout bien. Cette vérité, ils l'ont rendue matérielle au point de confondre le ciel avec la terre. La sagesse, la contemplation continuelle, l'extase absolue de l'âme absorbée dans l'océan sans fond de l'essence infinie, voilà, selon eux, l'unique moyen de se soustraire à ces expiations quotidiennes. Toute leur philosophie se réduit donc à se détacher des choses terrestres et à se plonger en Dieu, jusqu'à ce qu'on arrive à l'anéantissement du *moi* spirituel et intérieur.

La métempsychose éternise la distinction des castes en les faisant se continuer même après la mort. Brahma, dieu ou grand sage, inventeur de beaucoup d'arts et de sciences, et notamment de l'écriture, était ministre du roi Krisna dont le fils partagea le peuple en quatre classes. Celui-ci mit le fils de Brahma en tête de la première, qui comprenait les astrologues, les médecins et les prêtres ; il plaça dans les provinces, en qualité de gouverneurs héréditaires, certains nobles dont est descendue la seconde caste ; la troisième eut pour occupation la culture de la terre ; la quatrième les arts et les métiers. Voilà ce que disent quelques-uns de leurs

de tamtam. Là, on le délivra des crochets, et d'acteur il devint spectateur, en se mêlant aussitôt à la procession qui escortait un nouveau patient. CASTIL-BLAZE.

livres. Selon d'autres, il paraît que Brahma engendra d'abord quatre fils, Brahmine, Xathryas, Vaïscias et Soudras; le premier de la bouche, le second du bras droit, le troisième de la cuisse droite, le quatrième du pied droit. Ce fut d'eux que naquirent les quatre castes, entre lesquelles Brahma défendit tout mélange; il écrivit de plus au front de tous les hommes ce qui devait leur arriver de la naissance à la mort.

Mais des distinctions aussi enracinées ne s'implantent pas par commandement royal, et nous avons expliqué ailleurs quelle était, selon nous, l'origine des castes, fort communes dans l'antiquité. La différence marquée dans la constitution physique atteste chez les Indiens celle de leur dérivation : en effet, les castes des Brahmines et des Banians sont de couleur blanche, tandis que le vulgaire est presque noir (1).

Les castes parmi les Indiens sont donc au nombre de quatre : les Brahmines, les Xathryas, les Vaïscias et les Soudras (2). Les trois premières, distinctes par la couleur, par une ceinture autour du corps et par la liberté individuelle, peuvent s'allier entre elles en secondes noces; mais le seul mariage dans la caste même donne aux enfants des droits légitimes : ceux qui sont nés d'unions dans une classe inférieure les perdent. Comme la conservation des castes est fondée sur la perpétuité des familles, ils ne connaissent pas de plus grand malheur que de ne pas avoir d'enfants; ce qui prive en outre des satisfactions pieuses nécessaires pour entrer dans le *varga* ou para-

(1) NIEBUHR, vol. I, p. 456.

(2) Il n'est pas besoin d'avertir que nous nous éloignons d'Arrien et des classiques pour suivre Manou et les savants modernes. Les Grecs ont compté sept castes indiennes, c'est-à-dire, les sophistes, les agriculteurs, les pasteurs, les artisans, les guerriers, les inspecteurs et les conseillers. Rien d'étonnant qu'ils aient mal compris une organisation si différente de la leur. Du reste, les inspecteurs et les conseillers sont pris parmi les brahmines, et quelquefois dans la seconde et dans la troisième classe; les chasseurs et les pasteurs ne forment pas une caste distincte, mais rentrent dans les autres. Ainsi, il y a entre les guerriers et les agriculteurs la même différence qu'entre maîtres et colons; l'obligation du service militaire étant toujours attachée à la possession, comme dans les fiefs germaniques. En revanche, les Grecs ne firent pas mention des négociants, et ils ne connurent pas les serviteurs. Les subdivisions sont au surplus très-multipliées, à tel point que la Croze, dans son *Histoire du christianisme dans les Indes*, compta quatre-vingt-dix-huit classes.

dis. Divisions iniques qui réduisent toute une classe à supporter héréditairement le poids des fatigues et à recueillir au profit des autres, et qui, coupant les ailes au génie, exclut tout progrès.

Brahmines.

Il ne paraît pas que la caste des Brahmines soit issue d'un peuple conquérant, puisque l'autorité royale et la force publique appartiennent à celle des guerriers, bien qu'elle soit moralement soumise à la domination sacerdotale. Les prêtres et les savants sont pris exclusivement dans la première; mais c'est par une longue série de cérémonies rigoureuses commençant à cinq ans que l'on doit se rendre digne du cordon mystérieux (*mekala, oupavita*), pour ne plus le quitter ensuite et le conserver soigneusement pur de toute tache. Le néophyte demeure nombre d'années dans la maison d'un précepteur (*gourou*), second père, jusqu'à ce qu'il ait appris les védas ; il lui est alors enjoint de se marier pour devenir père. Un rituel sévère règle ses actions journalières, qui consistent la plupart en prières, en sacrifices, en ablutions, et à se purger des souillures dont les cas sont très-fréquents. Il ne doit manger avec personne d'une autre caste, fût-ce même le roi, ni tuer que pour les sacrifices, ni se nourrir que de la chair des victimes; il peut toutefois surveiller les occupations des classes inférieures, et ses terres sont exemptes d'impôts. Le meurtre d'un brahmine, quelque coupable qu'il soit, est un crime capital et irrémissible; pour lui les peines se réduisent à l'amende et à l'exil. Les brahmines sont les seuls médecins, parce qu'on croit les maladies une punition du ciel; les seuls juges, parce qu'ils connaissent seuls la loi. C'est à eux qu'il appartient aussi de déterminer les jours bons et mauvais, de détourner les imprécations et les maléfices par les *mantram*, de purifier des souillures, de célébrer les funérailles, d'imposer un nom aux nouveau-nés, de bénir les maisons, de tirer les horoscopes, d'exorciser les esprits malins, de publier l'almanach, d'offrir les sacrifices, de garder les temples, de consacrer les mariages. Dans cette dernière circonstance, une pièce d'étoffe est étendue sur les deux époux ; ils sont bénis par le prêtre, et ils échangent le serment de fidélité qui est écrit sur des feuilles de palmier. Indépendamment des dieux divers auxquels ils se consacrent, il y a entre les brahmines des différences d'habitudes et de vêtements. Pour ne rien dire ici des anachorètes, sur lesquels nous aurons à revenir, les Saniaques vivent d'aumô-

nes, vont vêtus de jaune, et se prétendent les légitimes successeurs des anciens brahmines; les Casé-Patié-Pandarous, prêtres de Vishnou, courent par les rues en quêtant, le visage tout barbouillé; les Casé-Patié-Pandarous ne parlent jamais, ils demandent l'aumône en frappant des mains, et mangent aussitôt ce qu'on leur donne; les Veschenavins, au contraire, quêtent en chantant et en jouant des instruments; ils déposent les aumônes reçues dans un vase de cuivre qu'ils portent sur la tête.

A l'heure de sa mort, le brahmine est étendu sur un lit de chiendent aspergé de l'eau sainte du Gange, tandis qu'on lui chante des versets des védas. Une fois qu'il est expiré, on lave son corps, on le parfume et on le pare de fleurs; puis on le brûle. Ses cendres, arrosées d'eau lustrale, sont recueillies dans des feuilles, confiées d'abord à la terre, jetées enfin dans le Gange avec de nouvelles cérémonies.

Bien qu'ils fussent consacrés au nombre de cent et jusqu'à celui de mille dans chaque temple, il n'apparaît pas qu'ils eussent une hiérarchie.

Xathryas. La caste des Xathryas embrasse les guerriers et les magistrats; Manou, leur législateur, dit qu'elle descend de la brahmanique. Ils habitaient l'Inde septentrionale, tandis que les brahmines étaient répandus partout. Ils devaient défendre le pays par les armes; ne s'immiscer dans aucune occupation servile, ni dans les fonctions sacerdotales; apprendre les védas ou livres saints, sans toutefois les enseigner, faire des aumônes, offrir des sacrifices, et se livrer modérément aux plaisirs des sens.

Les lois et le climat lui-même étaient peu propres à former des braves; aussi le pays fut-il souvent conquis. Leur valeur est cependant féroce, et les Anglais s'efforcent en vain aujourd'hui encore de les amener à laisser la vie à leurs filles, quand ils désespèrent de les marier convenablement.

Marchands. Les Vaïscias sont marchands, artisans, cultivateurs; plus nombreux que les autres castes, ils peuvent connaître les védas, sont honorés dans les lois et dans les livres, jouissent de sécurité et sont dotés de priviléges. La principale occupation qui leur est imposée est l'éducation des animaux. « Le Créateur, dit Manou, a mis les « bestiaux sous la surveillance des Vaïscias, comme les hommes sous « celle des brahmines et des Xathryas. Un Vaïscias ne doit jamais « dire : « Je n'ai point de troupeaux. » Le cultivateur est très-res-

pecté ; on ne l'enlève jamais à la campagne, pas même pour le service militaire ; des officiers spéciaux mesurent le terrain, entretiennent les canaux, tracent les routes à travers les champs stériles. Les soldats devaient s'acharner sur l'ennemi ; ne pas dévaster les terres ni réduire les paysans en servitude : aussi voyait-on le colon conduire tranquillement sa charrue tout près d'un champ de bataille.

Commerce.

Le commerce des Indiens n'était pas non plus de faible importance. Alexandre et les Ptolémées lui ouvrirent un chemin plus court et plus naturel, auquel l'Égypte dut une nouvelle prospérité. Mais certes une telle entreprise ne se serait pas terminée promptement si l'expérience n'eût pas précédé. Le pays intérieur et surtout les côtes sablonneuses ne produisaient pas assez de denrées, et il y avait disette de riz ; on le tirait donc des rives du Gange, où l'on portait en échange les épiceries, le poivre, les pierres fines, le diamant, les perles, que les Égyptiens surent pêcher et (chose difficile) percer dès les temps les plus reculés (1). Quoiqu'il ne paraisse pas que les Indiens eussent beaucoup de mines d'or et d'argent, ces métaux abondaient chez eux : il y est sans cesse mention de chars, de bracelets, de colliers et de petits objets en or. C'était aussi en or qu'ils payaient le tribut aux Perses ; signe certain de leurs relations avec les étrangers qui venaient échanger ces métaux contre leurs produits.

Le coton était commun à toute l'Inde, mais les tissus différaient dans ses deux parties : le luxe des deux classes supérieures entretenait l'activité de l'industrie et du commerce. Leurs étoffes étaient très-variées, d'une blancheur ou de nuances admirables. Dès la plus haute antiquité, les Indiens tissaient l'écorce des arbres, et ces châles si moelleux que l'art européen ne sait pas encore égaler. Il est parlé aussi de leurs étoffes de soie, mais il paraît qu'elles venaient du dehors. Les toiles si renommées chez les anciens, sous le nom de *Sindon*, et la teinte bleue dite *indigo*, tirent de là leur nom. Ils ne montraient pas moins d'habileté dans les ouvrages d'ivoire et de métal ; et s'ils n'inventèrent pas, ils connurent très-anciennement l'art de tailler les pierres dures.

(1) ARRIEN, *Periplus maris Erytræi*. — VINCENT, *The commerce and the navigation of the ancients in the indian Ocean*. Londres, 1807, in-4°.

L'encens devait aussi leur être apporté de l'Arabie, bien qu'ils eussent les autres parfums en abondance, surtout le bois de sandal. Quand Dasarate entra dans la ville de son beau-père, « les « habitants avaient répandu du sable dans les rues partout ar- « rosées, qu'ils avaient ornées d'arbustes fleuris, disposés symé- « triquement, et de toutes parts s'exhalait l'odeur de l'encens et de « parfums précieux (1). » Leur trafic consistait en laque, indigo, en acier si renommé, et en femmes. De larges routes étaient ouvertes aux communications, avec des pierres milliaires, indiquant les distances, les stations et les hôtelleries; des officiers étaient préposés à leur sûreté (2). Mais les Indiens, plus enclins à la contemplation qu'à l'activité, attendaient que les Occidentaux vinssent chercher leurs marchandises, tandis que, tranquilles chez eux, ils regardaient l'Indus comme la limite du monde et n'osaient pas s'aventurer sur mer. On appelait banians le petit nombre d'entre eux qui s'éloignaient pour trafiquer. Dans leurs lois, il est plusieurs fois parlé de commerce maritime; et même, dans le code de Manou, l'intérêt légal de l'argent est porté à un taux plus élevé pour les spéculations maritimes. Toutes les nations trouvent aujourd'hui cette exception pleine de justice; mais les Anglais eux-mêmes ne l'ont admise positivement que sous Charles I[er].

Des caravanes d'étrangers venaient ou sur des barques ou sur des éléphants; et les pèlerinages aux sanctuaires de Bénarès et de Jagrenat devenaient des occasions de négoce. Les Indiens faisaient cependant un commerce extérieur avec la Chine; lui fournissant peut-être des femmes, et en tirant la soie. Les caravanes qui s'y rendaient par le désert de Cobi, employaient trois ou quatre ans pour traverser neuf cents lieues de distance; Bactres servait alors, comme aujourd'hui Bokara, de station entre les deux pays. A l'Orient, elles se dirigeaient par Ava, Pégu, Malacca : en longeant la côte de Coromandel, elles se portaient sur le Gange et sur la péninsule orientale; Maliarpa était le point de réunion entre les deux péninsules, comme le fut depuis Malacca; et Ceylan était leur entrepôt principal. Les ports, en grand nombre sur la côte occidentale de la péninsule, en deçà du Gange, réunissaient les Indiens par le commerce, à l'ouest avec l'Égypte, avec l'Arabie et

(1) *Ramayan*, III.
(2) STRABON.

avec les côtes d'Afrique; il était principalement exercé par les Arabes, qui continuèrent le cabotage de la mer Rouge jusqu'au temps des Portugais. L'usage des lettres de change et de l'argent monnayé remonte, du reste, chez les Indiens, à une époque très-ancienne (1).

Soudras. De cette digression qui ne leur est pas étrangère, revenons aux castes indiennes. Après les trois premières, vient celle des Soudras; ils ne sont pas régénérés comme les membres des autres castes qui se marient entre elles; ils ne connaissent pas les védas, dont la seule lecture les rendrait dignes de mort. Le plus haut rang auquel ils puissent aspirer est celui de serviteur d'un brahmine, d'un guerrier ou d'un négociant, ce qui leur donne l'espoir de passer après leur mort dans une caste supérieure. C'est donc pour eux un esclavage, mais différent de celui des Grecs, en ce qu'ils ne peuvent être employés à des services impurs (2), qu'ils jouissent des droits héréditaires, et ne sont ni propriété ni marchandise comme l'étaient les esclaves de l'antiquité, et comme ne le sont que trop les nègres d'aujourd'hui.

Classes mixtes. Chacun doit contracter mariage dans sa propre caste; l'enfant né de père et mère appartenant à deux castes différentes, entre dans les classes mixtes. Celui qui usurpe les fonctions d'une classe supérieure à la sienne y descend aussi. Ces mixtes s'adonnent spécialement aux métiers.

Nous croyons que les Soudras furent la race aborigène que se soumit la race guerrière: celle-ci paraît avoir dominé d'abord et introduit cette classe de nobles, dans laquelle le fils succède aux droits du père. La caste des prêtres, ou plutôt des savants, aussi héréditaire, fut peut-être une tribu sémitique ayant mieux conservé la tradition de la science et des croyances patriarcales; peut-

(1) La roupie, très-antique monnaie indienne, équivaut à environ un écu de France; les roupies d'or à 10. Les caouris, petites coquilles, sont la monnaie courante, il en faut 50 pour un poni, 10 ponis font un fanon, 13 fanons une pagode ou roupie d'or. Les grosses sommes se comptent par tak, somme idéale de cent mille roupies.

(2) C'est pour cela que les Grecs dirent qu'il n'y avait pas d'esclavage dans l'Inde. Dans Arrien, *Histoire de l'Inde*, c. x, Mégasthène dit : « Une chose remarquable, c'est que dans l'Inde tous sont libres et qu'il n'y a pas un esclave : ce en quoi ils ressemblent aux Spartiates; sauf que les Spartiates ont les Ilotes pour les occupations serviles, et pour cette raison n'emploient pas d'autres esclaves : mais les Indiens n'en ont d'aucune sorte. »

être encore, qu'étroitement unie pour la conquête avec la tribu guerrière (1), toutes les deux subjuguèrent l'Inde de la même manière que les Espagnols ont subjugué le Pérou, avec le glaive et la croix. Les naturels de ce dernier pays diffèrent moins des créoles au physique, que les classes supérieures indiennes ne diffèrent des inférieures.

Mais bientôt la discorde se mit entre les prêtres et les guerriers: nous en avons un témoignage dans certaines traditions poétiques, qui racontent comment Parasou Rama (Vishnou incarné sous la forme d'un brahmine) dompta les guerriers par vingt victoires, et était pour les anéantir, quand les brahmines s'interposèrent, leur accordèrent asile et les admirent à leur table (2). Peut-être que les batailles célébrées dans le Mahabarat et dans le Ramayan ont la même signification.

Parias. Les Parias vivent séparés de toutes les castes; c'est probablement un peuple vaincu, comme les Ilotes de Sparte, réduit par l'orgueil des vainqueurs à supporter le poids de l'opprobre avec son innocente postérité. L'inclination à croire inférieur celui qui succombe est aussi ancienne que funeste parmi les hommes; c'est pour cela que vertu et valeur sont devenues synonymes, et que l'on

(1) Une indication précieuse de ce genre d'accord se trouve dans ce vers de l'Énéide :

Sacra deosque dabo; socer arma Latinus habeto.

Je donnerai les rites et les divinités; que mon beau-père Latinus ait pour lui les armes.

(2) A la fin du 5e livre du Mahabarat, Durdjon dit dans une assemblée : « Et je vous raconterai un événement qui se rapporte bien à ce que je vous ai exposé. Erghé régnait à Malva; son armée n'était composée que de Xathryas, et la guerre éclata entre lui et le roi des brahmines. Dans toutes les batailles les Xathryas, bien que plus nombreux que les brahmines, étaient toujours vaincus. Enfin, les Xathryas allèrent aux brahmines et leur demandèrent: « Pourquoi l'emportez-vous toujours, quoique nous soyons plus nombreux? » Les brahmines répondirent..... » Ici manque le texte. — Il en est aussi parlé incidemment dans le Ramayan, à l'endroit où est rapportée la querelle que Visva Mithras, raja des Xathryas, eut avec Vasisté, chef des brahmines, qui lui refusa la génisse sacrée, avant que par ses pénitences il eût mérité de dominer sur les sages.

Telle est aussi l'opinion de Ram-Mouhn-Roy, brahmine de nos jours, dont nous parlons ailleurs. Il pense que dans les premiers temps, lorsque les castes étaient à peine établies, les Xathryas commirent des violences par suite desquelles les autres castes les défirent et les contraignirent à un accord dont le

a cru les dieux ennemis des vaincus (1). C'est pour cela aussi que, chez les Indiens, le paria est en horreur comme exécré de Dieu, et destiné à expier les crimes énormes d'une vie précédente. Ces malheureux souffrent toutes sortes d'humiliations ; il est honteux de causer avec eux ; l'eau et le lait sur lesquels vient à passer leur ombre en sont souillés ; ils doivent entourer d'ossements d'animaux la fontaine où ils puisent ; un guerrier approché par l'un d'eux peut le tuer. Exclus du culte des dieux nationaux, ils ont les leurs propres, d'un caractère distinct qui indique la diversité d'origine. Les Indiens, dans leur aveugle et impitoyable soumission au destin, leur refusent jusqu'à la sympathie qu'ils accordent aux animaux : d'un autre côté, l'indolence naturelle et l'habitude invétérée fait que le paria laisse se perpétuer dans sa race l'infamie et la servitude ; quand, au contraire, les nations progressives de l'Europe ont su se réhabiliter, à Rome, en plaçant la plèbe à côté du patriciat, dans le moyen âge, les communes en face des feudataires.

résultat fut de remettre le pouvoir législatif aux brahmines et le pouvoir exécutif aux Xathryas. Les brahmines exclus de tous les emplois s'occupèrent des sciences, de la religion, et vécurent pauvres en veillant sur les autres cultes. Mais après plus de 2000 ans un gouvernement absolu prévalut, les brahmines acceptèrent des emplois politiques, devinrent dépendants et durent modifier les lois selon le bon plaisir des princes, de sorte que les pouvoirs législatif et exécutif se concentrèrent dans les mains de ceux-ci, qui les gardèrent près de mille ans, jusqu'à Mhamoud-Gaznévidé. *Brief remarks regarding modern encroachments on the ancient rights of females*. Calcutta, 1822.

(1) *Causa diis victrix placuit*. Lucain. De là *Sacer* devint synonyme de maudit. Qu'on nous permette une conjecture. Dans les lois de Manou, au nombre des classes impures, sont nommés les Schiandalas (ch. x, 26), que l'on croit être les Parias. Selon Pollier (I, p. 287), Parasou Rama soumit les Sankals, nation barbare et anthropophage. Ne seraient-ce pas les mêmes ? Notre opinion sur l'origine des Parias est appuyée par une tradition de Canara qui, vers 1450 avant J. C., fait régner à Banavassi une dynastie de 77 rois qui soumirent les Parias. Mark Wilks, *Sketches of south Hindostan*, p. 151.

La différence de race est aussi prouvée par la différence de couleur, signalée déjà il y a 3000 ans dans le Ramayan. Dans le chant I, le fils de Vasisté profère des imprécations contre le raja Trisankou, souhaitant qu'il puisse se changer en Schiandala. « Durant la nuit le roi changea entièrement ; et le lendemain il « parut comme une chose informe, un véritable Schiandala. En dessous il « portait des vêtements bleus, dégoûtants en dessus ; ses yeux paraissaient « enflammés et d'une teinte cuivrée ; lui-même avait une vilaine couleur brune « de singe ; aux habits royaux avait succédé une peau d'ours, et tous ses or« nements s'étaient convertis en fer. »

Histoire très-ancienne.

Les migrations et les guerres qui conduisirent à l'établissement des castes constituent le fait le plus ancien que nous puissions deviner dans l'histoire des Indes. Le second serait la querelle entre les Koros et les Pandos, chantée dans les poëmes et retracée sur les monuments. Les recherches ayant pour but de déterminer la chronologie des Indiens, n'ont produit jusqu'ici aucun résultat favorable; tant il est difficile de distinguer quand il s'agit de relations historiques ou spéculatives, religieuses ou civiles (1). Il

(1) Voici la liste des quatre âges des Indiens et la réduction de leurs années divines en années humaines.

Age *Crita* ou *Satyayouga*, années divines.....	4,000	humaines.	1,440,000
En outre pour les crépuscules du matin et du soir.	800	»	288,000
Total..........	4,800	»	1,728,000
Age *Treta*..............................	3,000	»	1,080,000
Plus pour crépuscules..................	600	»	216,000
Total..........	3,600	»	1,296,000
Age *Dwapara*............................	2,000	»	720,000
Pour crépuscules.................	400	»	144,000
Total..........	2,400	»	864,000
Age *Cali*................................	1,000	»	360,000
Crépuscules..................	200	»	72,000
Total..........	1,200	»	432,000
Total général...	12,000	»	4,320,000

Ces 4,320,000 années humaines de 360 jours forment un *Mahayouga*, ou un âge des Dieux. Il faut 71 mahayougas pour former un *Manwantara*, en y ajoutant toutefois un satyayouga.

Ainsi 71 mahayougas = 306,720,000 années humaines.
1 satyayouga = 1,728,000

Durée totale d'un mahayouga = 308,448,000

Un *calpa*, ou jour de Brahma dure 1,000 mahayougas.

Les systèmes de chronologie que l'on a pu inventer semblent tous manquer de fondements. Selon Bentley, les brahmines d'aujourd'hui en ont trois : le *Brahma-calpa*, inventé il y a treize siècles par Brahma-Gupta; le *Padma-calpa*, inventé il y a neuf siècles par Dara-Padma; et le *Sourya-sidanta*, inventé peu après par Vara-Mithras. Celui-ci fait mention du *Grand-Mandgiari*, traité astronomique où l'on parle de deux autres systèmes plus anciens, dont il a tâché de tirer parti pour l'histoire. Suivant le second de ces deux systèmes, il compare les Pouranas aux quatre âges : le *Satyayouga*, âge d'or, commence 3164 ans avant J. C.; le *Tretayouga* ou âge d'argent, 2204; le *Dwâparayouga* ou âge d'airain, 1484; le *Caliyouga* ou âge de fer, 1004. D'autres font commencer ce dernier 1300 ans avant J. C. Le premier n'a rien d'historique, si ce n'est le

paraît cependant qu'un grand empire a existé sur le Gange, dont les deux principales dynasties furent appelées, du soleil et de la lune. A cette dernière appartenaient les Koros et les Pandos, 2000 ans au moins avant l'ère vulgaire : les premiers régnaient à Ayodhia ou Dehli (1), les autres à Pratistana, ou Astinapour, qui devint capitale lorsque les Pandos l'emportèrent.

Le troisième fait très-important et qui prouve combien de choses, et des plus saillantes, n'ont point été mentionnées par l'histoire, est la comparution de Bouddha-Mouni, qui eut le courage de venir heurter de front la solide constitution de l'Inde, d'y proclamer l'égalité des hommes, et, rejetant castes et védas, de prêcher une réforme religieuse en harmonie avec son système politique. La lutte dut être acharnée contre tant d'intérêts et de croyances : les persécutions et les combats se succédèrent; enfin les Bouddhistes succombèrent. Bouddha

déluge : dans le second naissent l'empire indien, les dynasties du soleil et de la lune : Brigou, Indra, Pourou, Dacsch Parasou Ramah et Visvamithras, dans le troisième ; dans l'âge de fer ont lieu les guerres des Koros et des Pandos, et vivent Causica, Viasa, Risafringa et autres Ristchi ou sages.

Jones voulut nous donner une série des dynasties de Magada, l'un des États les plus anciens de l'Inde. Mettant de côté les vingt premières, il divise les autres en cinq, dont la première régna vers 2100 avant J. C., et finit en 1502 avec Nanda, seizième roi ; la deuxième eut dix rois, et cessa en 1365; la troisième des Soungas eut aussi dix rois, et finit en 1253 ; la quatrième des Cannas dura jusqu'à 908 avec quatre rois; la cinquième des Andrahs comprend vingt et un rois, arrive jusqu'à 456, et ne précède que de quatre siècles l'ère de Vicramaditia, dans laquelle s'éteint l'empire de Magada. *Works*, t. I, p. 304.

(1) Dehli est située sur la rive orientale de l'Yumna, dont elle occupe la longueur de trente milles anglais. Quand Schah-Nadir la saccagea, en 1738, il y trouva, dit-on, la somme de mille millions de livres en diamants, statues d'or, et un trône d'or massif garni de pierreries. Sa ruine fut achevée par les Afghans et les Marattes. On dit pourtant qu'elle renferme encore 1,700,000 habitants. Le *Danariseraï* ou palais impérial est de granit rouge, long de 1000 coudées sur 600 de largeur; et l'on prétend que sa construction a coûté 10,500,000 roupies. Les écuries, qui peuvent contenir 10,000 chevaux, sont, de même que les cuisines, d'une élégance à effacer celle des appartements; et tous les ustensiles y sont d'argent. La salle d'audience, dans le *Godaje-Kotelar*, est toute couverte de cristal avec un lustre magnifique. C'est là qu'est le fameux *trône au paon*, placé sous un palmier portant, sur un de ses rameaux, un paon qui déploie ses ailes comme pour en couvrir le roi. Tout en est d'or semé de pierres précieuses, et cependant le travail est encore plus admirable que la matière.

Ces conflits donnèrent naissance à la constitution politique de l'Inde. Beaucoup d'États demeurèrent distincts : chaque principauté forma un corps à part, et presque chaque canton, chaque ville. Le sentiment de la patrie et toute pensée du bien public étaient ignorés ; l'on ne connaissait que la volonté d'un roi ou la bénédiction d'un prêtre. Les rajas, monarques héréditaires, n'étaient pas tirés de la caste sacerdotale ; mais, tenus en bride et dirigés par elle jusque dans leurs occupations de chaque jour, ils avaient pour résidence obligée un fort situé dans une contrée solitaire ; ils devaient épouser une femme de leur propre caste ; aller aussitôt leur lever rendre visite aux brahmines, gardiens des védas ; puis accomplir avec l'un d'eux les sacrifices et les prières : venaient ensuite les affaires de l'État, dont ils avaient à délibérer avec leurs ministres. A midi, ainsi le prescrit le Rituel, ils prendront un repas de mets permis, et goûtés d'abord par les serviteurs ; des antidotes et des amulettes les garantiront du poison. Après le dîner, le harem ; ensuite les soins militaires, la revue des guerriers, des éléphants, des chevaux. Au coucher du soleil, les devoirs religieux accomplis, ils donneront audience aux ambassadeurs, puis ils retourneront au harem, égayés par une musique joyeuse et par un repas frugal. Ils ne doivent jamais dormir de jour ; et pour leur sûreté, il leur faut changer souvent de chambre à coucher : mais la concubine qui tue le roi lorsqu'il est ivre, non-seulement demeure impunie, mais peut prétendre à la main de son successeur. Tout raja doit avoir de bons conseillers et un brahmine pour son confident. C'est ainsi que se perpétua, dans ces contrées, la théocratie, qui ailleurs fut bientôt absorbée par le despotisme.

A la cour du pieux roi Dasarate, « les courtisans étaient riches, « de rares qualités, prudents, affectionnés au maître. Deux prêtres par lui choisis dirigeaient les affaires, l'illustre Vasista et « Kamadéva, avec six autres vertueux conseillers, auxquels sages sacrés se réunissaient les doyens sacerdotaux attachés au « roi, modestes, soumis, appuyés sur la loi, maîtres de leurs « propres désirs. C'est avec une telle assistance que Dasarate gou-« vernait l'empire, étendant ses regards sur tout le pays par ses « émissaires, comme le soleil par ses rayons : le fils d'Ikvaschou « n'avait personne qui le haït (1). »

(1) *Ramayan*, I, 107.

Au roi appartenaient les champs, les chevaux, les éléphants, les animaux utiles; il était le chef de l'armée et faisait la guerre à son gré; beaucoup devinrent conquérants sans sortir de l'Inde; il réglementait également le commerce, prohibant certaines marchandises, faisant le monopole de quelques autres, et taxant les prix. Il pouvait lever au besoin des contributions jusqu'à concurrence du quart du revenu (1).

Mais son pouvoir était tempéré, en outre de la suprématie des brahmines, par les priviléges inévitables des castes et par les gouverneurs des provinces, puissante aristocratie qui constituait, à ce qu'il paraît, une espèce de feudataires relevant du souverain; quelques-uns même étaient indépendants, ce qui fit que les Grecs les prirent tous pour tels. Dans une semblable organisation, chaque citoyen connaît son supérieur immédiat, et n'en connaît pas d'autres. Les diverses communes formaient autant de petits États, qui survécurent même après que beaucoup d'entre eux se furent réunis pour en constituer de plus grands : et aujourd'hui, quoique les communes aient péri dans les contrées septentrionales, elles subsistent encore dans celles du Midi, comme dans le Maisour et dans le Malabar. Elles auraient sans doute poussé à la liberté politique, de même qu'en Italie, au moyen âge, si l'ordre des castes ne les eût entravées. Feudataires.

Or, c'est précisement la ténacité des usages chez les Indiens qui nous permet, d'après ce qu'ils sont aujourd'hui, de juger des formes de leur ancienne administration (2). Six classes d'employés, chacune divisée en cinq sections, remplissent les fonctions municipales de la cité; l'une d'elles veille sur les ouvriers; une autre sur les aubergistes, pour qu'ils traitent bien leurs hôtes, et pour garantir leur héritage si par hasard ils venaient à mourir; la troisième conserve les actes de naissance et de mort; la quatrième a la surveillance des boutiques et des tavernes, des poids et mesures; la cinquième distribue les travaux; la dernière prélève Administration.

(1) MANOU, X, 120.

(2) Akber VI, monté sur le trône de l'Indoustan au milieu du XVII[e] siècle après J. C., fit recueillir soigneusement par son visir Aboul-Tazel les lois du pays, dont un résumé a été publié dans l'*Ayeen Akbery*. Ces contrées étant ensuite tombées sous la domination anglaise, lord Hastings, gouverneur de ces établissements, fit en deux ans recueillir par les Poundites les plus renommés un code complet des lois indiennes.

un dixième sur les ventes, et punit de mort la fraude. Tous ces magistrats réunis constituent le conseil de la ville, président aux approvisionnements, à la taxe des denrées, aux ports, aux marchés, au culte. Il y a de même six divisions d'inspecteurs de la milice : la première pour les marins, la seconde pour les bœufs du train, la troisième pour l'infanterie, la quatrième pour la cavalerie, les autres pour les chars et pour les éléphants (1).

« Un champ est la propriété de qui l'a défriché, nettoyé, labou- « ré, comme une antilope est au premier chasseur qui l'a blessée. » Ces paroles de leur code (2) prouvent qu'ils connaissaient la propriété foncière, qui depuis, sous les Mongols, fut réduite à une simple possession à loyer. Le produit des champs se met en commun, et chaque membre de la race dominatrice y prend sa part, de sorte que la richesse individuelle ne peut pas s'accroître ; et le défaut de chances d'avenir ne permet pas à l'industrie de se perfectionner. On prélève la part du roi et celle des douze classes dont se compose la moindre bourgade, en outre des propriétaires du sol ; c'est-à-dire le potel ou l'administrateur, le garde-limites, le surintendant des canaux, l'astrologue, le voiturier, le potier, le blanchisseur, l'orfévre qui fait des bijoux pour les femmes, à la place duquel vient quelquefois le poëte, qui supplée aussi le maître d'école. La part de ceux-ci distribuée, chacun peut sans obstacle disposer du reste de son avoir. Le potel, magistrat, receveur, fermier du fisc, préside à cette distribution : le *kournoum* tient le cadastre et les comptes publics de l'agriculture ; le *tallier* rend la justice ; le *totik* ressemble aux maires, syndics, ou podestats. Un magistrat veille aux limites en général, et à celles de chaque champ en particulier ; un inspecteur des canaux répartit les eaux, chose capitale en ces pays. Viennent ensuite le brahmine, ministre du culte, le maître d'école qui enseigne en dessinant sur le sable, et le devin qui avertit du moment propice pour semer et pour battre le grain.

Jugements. Le pouvoir judiciaire émane du roi, qui peut l'exercer conjointement avec quelque brahmine, ou constituer juge suprême un brahmine avec l'assistance de trois autres. Le châtiment est représentés comme le magistrat qui imprime la frayeur, le

(1) STRABON, XV.
(2) MANOU, IX, 44.

« protecteur des malheureux, le gardien de celui qui dort; son « aspect sombre et son œil rouge épouvantent le scélérat (1). » Les peines sont très-sévères, surtout pour les délits contre la classe sacerdotale. L'Indien convaincu de faux a toutes les extrémités tranchées; celui qui frappe un autre reçoit les mêmes blessures, et a de plus la main coupée. Si le délit est commis contre un artisan, auquel il fasse perdre son état, il y va de la tête. La preuve judiciaire n'est pas admise chez eux, mais bien le jugement de Dieu, qui se manifeste par l'épreuve du feu, de l'eau, du duel, comme on le pratiquait dans notre moyen âge.

Pour que le magistrat soit en sûreté contre toute violence, le code ordonne qu'au lieu de sa résidence, « soit construite une forteresse, et qu'un mur soit élevé aux quatre côtés avec tours et « créneaux, et enceint d'un fossé profond (2). » Beaucoup de ces anciens édifices sont encore debout.

Quant à la famille, base de toute constitution civile, nous lisons dans Manou : « L'homme et la femme forment une seule per- « sonne : l'homme complet se compose de lui, de sa femme et de « son fils (3). » Il paraît, d'après cela, qu'originairement tout homme n'avait qu'une seule femme; ce que l'on peut encore conclure de ce que l'on y voit la fidélité conjugale mentionnée comme un suprême devoir; du droit de succession réservé au premier-né, et de l'amour tendre qui respire dans leurs chants, où abondent de gracieux tableaux de la vie domestique, où les mœurs et le caractère des femmes sont peints avec une profonde délicatesse de sentiment et une charmante réserve qui approche de la vénération. Mais quoique leurs dieux n'eussent qu'une seule femme, les mythes de Krisna leur donnaient des harems, ce qui fit que par la suite les riches les imitèrent. Leur polygamie ne tombe pas pourtant dans les excès des mahométans, entravée qu'elle est par les priviléges des femmes, qui jouissent, selon leur caste, des mêmes droits que les hommes. Les Soutrias n'ont qu'une femme.

Famille.

Femmes.

Aucune loi n'oblige les *sati* ou veuves à se brûler; c'est une coutume sur laquelle on a beaucoup disputé, qui ne fut jamais générale, et semble avoir été limitée d'abord à la caste des guerriers.

(1) *Code of Gentoo law*, ch. XXI, § 8.
(2) Introd. au code des lois des Gentoo, p. CXI.
(3) IX, 45.

Le même principe qui faisait jeter sur le bûcher les armes, les chevaux, tout ce que le défunt avait de plus cher, poussa quelques femmes à s'y précipiter elles-mêmes, dans la pensée surtout de se réunir corporellement à leurs maris dans une autre vie. C'est là ce qui nous paraît, plus que la jalousie, l'origine d'une coutume suggérée par le désespoir et propagée par l'esprit d'imitation, si facile à se laisser entraîner à tout ce qui peut inspirer une haute idée de générosité et de sacrifice : elle s'étendit par la suite, et acquit la force que le duel a encore parmi nous, l'emportant jusque sur la toute-puissante tendresse de l'amour maternel. Elle revit aujourd'hui avec une nouvelle énergie, parce que l'intolérance musulmane, qui s'y opposait, a fait place à la politique anglaise, consistant à tolérer les usages nationaux toutes les fois qu'ils ne sont pas nuisibles à ses intérêts, et parce qu'il importe aux brahmines de tenir éveillé par de tels spectacles l'enthousiasme populaire.

Quoique ce sacrifice doive être volontaire, la veuve ne pourrait se retirer une fois qu'elle a fait le tour du bûcher et récité les litanies : elle est attachée au cadavre à grand renfort de cordes; des roseaux de bambou, en se débandant, la tiennent immobile; on met alors le feu, et les hurlements d'un monde de spectateurs couvrent les cris de la mourante. Les Indiens qui se laissent ravir biens et liberté, souffriraient difficilement des obstacles à cette cruelle superstition ; et mille veuves par an montent sur le bûcher de leur mari dans l'espace des huit ou dix lieues soumises à la domination de l'Angleterre à l'entour de Calcutta. Les missionnaires emploient le meilleur moyen de la déraciner, en répandant des livres où elle est démontrée contraire non-seulement à l'humanité, mais encore aux livres saints. En effet, dans le livre de Manou, où il est écrit : « Que la femme soit la compagne de « l'homme à la vie et à la mort, » on lit encore : « Que la veuve « mortifie son corps en ne vivant que de fleurs, de racines et de « fruits purs; que, son seigneur mort, elle ne prononce plus le « nom d'un homme; qu'elle continue jusqu'à la mort à pardonner « toute injure, à accomplir des devoirs pénibles, à éviter tout « plaisir sensuel, à pratiquer avec amour les incomparables rè« gles de vertu suivies par les femmes fidèles à un seul époux (1). »

(1) Les missionnaires de Serampour rendent un compte détaillé d'un dialogue répandu à cet effet en bengalien, dans les *Essays relative to the habits*,

Le gouvernement intérieur des familles est le fond de la constitution sociale : chacune d'elles a ses dieux particuliers; ils deviennent ceux de la tribu qui en descend, et établissent entre les membres de celle-ci le lien le plus solide, celui de la religion. Enracinées ainsi profondément, les institutions indiennes ne cédèrent jamais aux conquérants et s'assimilèrent souvent celles des étrangers.

Entre autres coutumes particulières, nous citerons celle qui faisait s'exercer publiquement les jeunes filles à la lutte, comme à Sparte, et trouver facilement un mari aux plus robustes. Le mari constituait la dot, comme chez les Hébreux. Le Ramayan donne une idée de leurs mets à l'endroit où le raja Visictha offre un festin à l'armée de Visva-Mithras. « On sert à chacun ce qu'il « demande, canne à sucre, miel, lodigia (gâteau de riz), miré- « gia (boisson composée d'eau et de mélasse), vin, liqueurs, et « d'autres choses à sucer, lécher, mâcher, boire; du riz assai- « sonné, des bonbons, des biscuits, du lait caillé, du petit-lait « dans de grands vases. Et tout était préparé selon les goûts di- « vers, et offert dans des milliers de vases pleins de l'extrait de la « canne à sucre. » Mœurs.

Il n'y est pas question de viandes. Les Souras buvaient des liqueurs; les Assouras, ou maudits, non. Il paraît qu'ils faisaient du vin de palmier, et que celui de raisin était importé. Un lambeau de coton, quatre bambous couverts de feuilles de palmier, de l'eau et du riz, suffisent au vêtement, à la nourriture et au logement de l'Indien, qui, dans les classes inférieures, vit très-pauvre et content. Les nobles entourent de toutes les voluptés leur repos, dans lequel consiste leur plus chère jouissance. D'élégants palanquins, des barques commodes servent à leurs voyages; des tapis, l'or, les pierreries embellissent les palais ouverts à l'hospitalité; enfin les *genanas* des femmes sont égayés par la musique, les cascades et les jets d'eau, les fleurs et les parfums, au milieu desquels elles siégent en jouant des instruments ou en s'amusant au jeu d'échecs (1).

character and moral improvement of the Hindoos. Londres, 1823. Une chose remarquable dans l'histoire des préjugés, c'est que le premier livre sorti d'une imprimerie fondée par les naturels à l'imitation des Européens, est une réfutation de ce dialogue, à l'appui de cette atroce folie.

(1) On paraît d'accord pour donner aux Indiens l'invention des échecs dans

Les Indiens sont élevés dès leur bas âge à la bienveillance universelle, à la paisible industrie, à l'imitation dans les arts. Les croyances n'ont, chez aucun peuple, une influence aussi puissante. Leurs monuments merveilleux, leur langage, leurs mœurs, les minuties les plus puériles, tout leur est inspiré par la religion; l'Indien en est si occupé qu'il ne pense pas à autre chose, ni même à améliorer sa propre condition. Au milieu de solennités continuelles, de cérémonies qui s'étendent aux moindres travaux, de divinités qu'il rencontre à chaque pas, de fables, de lieux consacrés et d'œuvres pieuses, son imagination est tellement tendue, que rien ne parvient à l'émouvoir ; aussi, lorsqu'un maître européen l'accable de fatigue, il le regarde sans rancune et se soumet avec une douce et inaltérable patience. La tempérance, la propreté, la chasteté sont tellement naturalisées chez lui par les institutions, qu'il n'a que du dédain pour nos gens de l'Occident qu'il voit toucher à quelque objet que ce soit, manger de tout, égorger jusqu'aux innocents animaux qui lèchent leurs mains homicides, et consumer la moitié du jour à se préparer leurs repas. Mais si la vie peut s'écouler tranquille au milieu des insurmontables barrières de caste, elle est toutefois d'une mortelle uniformité : si un perfectionnement mécanique peut résulter de la perpétuation des arts ou métiers dans les mêmes familles, c'est en vain qu'on en attendrait des inventions importantes ni des applications signalées ; elle repousse au contraire la consolante idée du progrès national amené par le temps à travers les obstacles. L'obscurité dont leurs doctrines sont enveloppées laisse à peine percer au dehors quelques faibles rayons, plus faits pour troubler les imaginations que pour assurer la marche des esprits. Elle plonge les classes supérieures dans un songe tantôt enchanteur, tantôt pénible; abandonne celles inférieures aux plus cruelles souffrances ou à d'ignobles voluptés, et jette les unes et les autres dans la mollesse la plus efféminée.

Voilà ce qui fait que l'immobilité règne dans leurs arts comme dans leurs mœurs, et que nous les retrouvons tels qu'ils se montrèrent aux compagnons d'Alexandre le Grand, la politique des

le but de figurer les mouvements d'une armée composée de chars, d'éléphants, de cavaliers et de piétons. De là le nom de *Schaturanga*, dont les Persans ont fait *Schatreng*.

Anglais consistant à ne pas les contrarier dans leurs usages qui datent de trente siècles. Il y a peu de temps qu'un brahmine de Calcutta sentant les approches de la mort, se fit exposer sur les rives du Gange; et là, en contemplation, sans donner aucun signe de vie, il attendait que la marée haute vînt l'entraîner dans les flots sacrés. Un Anglais passant par hasard le voit, et, le croyant victime de quelque accident, il le met dans une barque, le ranime avec des liqueurs spiritueuses et le reconduit à Calcutta. Mais la mort civile y attend celui qui a fui la mort naturelle : les brahmines le déclarent infâme et excommunié pour avoir bu avec des étrangers. L'Anglais a beau prendre sur lui le crime tout entier et affirmer qu'il avait perdu connaissance, le coupable est réprouvé par la loi. Il y a plus, les tribunaux anglais condamnent son sauveur à nourrir celui qui reste abandonné de tous, que l'on fuit et que l'on méprise à l'envi. Le brahmine ne résiste pas à tant d'opprobre, il se décide bientôt à mourir; et l'Anglais, déjà fatigué d'un tel fardeau, ne cherche point à l'en empêcher.

Une nation, au reste, pour laquelle la chronologie, la médecine, l'astronomie, la religion sont autant de mystères impénétrables, s'habitue à croire à une invincible fatalité et à plier sous elle : elle accepte toujours le joug, soit du Mongol qui descend des montagnes, soit de l'Européen qu'y transportent les flots de l'Océan; bientôt peut-être subira-t-elle celui de la Russie qui, du pôle opposé, viendra jusque-là pour atteindre l'Angleterre.

CHAPITRE XII.

RELIGION.

La solidité d'une organisation sociale qui, dès le commencement, sut créer tant de prodiges d'art, et qui a pu résister au choc de trente siècles et d'invasions redoublées, fut due à l'insigne accord des doctrines religieuses. Plus voisins qu'ils étaient des traditions des patriarches, les Indiens conservèrent beaucoup des vérités primitives, la connaissance d'un Dieu, d'une chute et d'une réhabilitation successive. Dans le Bagavad-Gita, Ariouna prie en ces termes le Seigneur : « Être éternel, tout-puissant, tu Vérités primitives.

« es le créateur de toute chose, le Dieu des dieux, le conservateur « du monde. Ta nature est incorruptible et distincte de toutes « choses caduques. Tu fus avant tous les dieux ; tu es l'âme vivi« fiante (1), le sublime soutien de l'univers ; tu connais toutes cho« ses, et tu mérites d'être connu de tous. Source suprême, par « toi le monde est sorti du néant. Que chacun s'incline devant toi, « s'incline derrière toi ; que tu sois partout vénéré, toi qui es par« tout ! Infinie est ta gloire et ta puissance : tu es le père des êtres « vivants, le sage précepteur du monde, digne de nos adorations. « Qui est égal à toi ? Je te salue, je me prosterne à tes pieds, j'im« plore ta miséricorde, ô Dieu digne de nos adorations, parce que « tu nous traites comme le père son fils, l'ami son ami, comme « l'amant l'objet de son amour. » La génération du Verbe éternel est célébrée dans les védas. La PAROLE DIVINE s'écrie dans un hymne (2) : « C'est moi qui me mêle aux volontés des dieux ; moi « qui soutiens le soleil et l'Océan ; moi la reine des sciences et la « première des divinités. Je sortis de la tête de mon père (3), qui « est l'âme universelle ; au commencement des choses, je passai « comme la brise sur les eaux (4). »

La persuasion de l'immortalité de l'âme qui, chez les autres peuples, fut plutôt une vérité sentie, comme l'existence des corps et l'actualité du temps, eut chez les Indiens une puissance tellement immédiate, qu'elle pénétra dans tous les sentiments, se mêla à tous les jugements, usurpa presque entièrement la place de la vie présente.

La tradition du péché originel se retrouve chez eux dans cette vague réminiscence d'une grande chute, d'une faute à laquelle toute la nature a concouru : aussi l'Indien voit-il dans tout ce qui l'environne autant d'êtres comme lui sensitifs, comme lui dégradés, et souffrants entre le souvenir d'un bien perdu et l'attente douloureuse d'une réparation : pensée sévère qui accablerait l'âme de tristesse, si elle n'était adoucie par la bonté et par l'harmonie universelles.

L'idée sublime d'une vie nouvelle qui commence pour l'homme

(1) Le PUR antique.

(2) Rapporté par Colebroocke dans les *Asiatic Researchs*, t. VIII.

(3) Dans la mythologie grecque, Minerve, la Sagesse, sort aussi du cerveau de Jupiter.

(4) *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.* Genèse.

aussitôt qu'il s'unit à la Divinité, se montre dans la dénomination de *deux fois nés* que les Indiens donnent aux brahmines. Ainsi, au dogme d'une chute originelle se joint celui d'une réhabilitation, et les castes diverses sont les degrés de l'échelle qui permettra d'y atteindre. Voilà comment l'erreur, ici comme partout, éclôt sur le tronc même de la vérité : c'est pour cela que la caste supérieure se croit maîtresse des castes inférieures, et se fait un privilége exclusif de l'union avec Dieu, que le christianisme rend commune à tous, du plus grand au plus petit des mortels. La même idée produit chez nous le sentiment de l'égalité ; chez eux, l'arrogance de quelques-uns et l'avilissement des autres. La lumière de la révélation divine est obscurcie à cet égard, comme pour le reste, par la volupté et par l'orgueil, sources ordinaires de l'erreur. La volupté nous porte à jouir de tout ce qui nous environne et à nous en faire des idoles ; d'où le panthéisme matériel. L'orgueil étend sur tout notre propre nature et en crée le panthéisme idéal. Ces trois principes, en se combinant, ont produit les fables des Indiens et celles des autres nations.

Erreurs.

Dans cette première déviation de la théologie naturelle se présente parfois l'usage le plus heureux du symbole, échelle mystérieuse par laquelle l'âme s'élève jusqu'à l'infini ; mais l'imagination, très-puissante chez les Indiens, les égare en même dans des conceptions extravagantes : de profondes idées, une science pleine des perfections de Dieu et de ses rapports avec l'homme, se mêlent aux étranges délires d'une poésie fantastique et d'une métaphysique incompréhensible.

Le peuple, comme d'habitude, ne connaissait que la partie poétique ; et un polythéisme grossier l'envahit en multipliant les divinités à l'infini, jusqu'à Olha-Bibi, déesse du choléra-morbus, inventée de nos jours. Comme les Indiens tiennent à grand mérite de prononcer et d'entendre répéter le nom des dieux, ils les imposent à leurs enfants, en ayant soin de les varier toujours dans la même famille, pour multiplier le nombre de leurs patrons ; de plus, ils élèvent avec grand soin des perroquets qui, toute la journée, font retentir le nom de Rama.

Les traditions saintes sont confiées aux prêtres qui, méditatifs et austères, se macèrent le corps par de surprenantes abstinences, et considèrent dans d'éternelles contemplations les mystères de l'homme et de la nature. Au mois de mai, lors de la fête

de Sraddha en l'honneur des morts, ils se réunissent dans un banquet solennel, et discutent entre eux sur la doctrine secrète, se communiquant leurs doutes, les explications entrevues, les hypothèses heureuses; ce qui accroît de plus en plus le trésor de la philosophie sacerdotale. Rien de plus aisé que de les traiter d'imposteurs : mais nous voudrions habituer le lecteur à se transporter à l'origine des institutions, pour en voir l'opportunité et les résultats. Les brahmines, au milieu d'une nation fière de toute l'indépendance native, jetèrent des dogmes de morale se rapprochant beaucoup de la vérité. Répandus dans toutes les communes, ils enseignent à tous à lire, à écrire, à calculer au moyen de certaines formules d'une promptitude singulière; étrangers à l'intolérance et à la persécution, ils n'excluent personne pour cause de différence de pays ou de religion.

Brahmisme. Les anciennes religions nous fournissent une nouvelle preuve à l'appui du système que nous avons exposé au sujet des castes; c'est-à-dire le choc de nations différentes qui, faisant la paix, mettent en commun leurs divinités. La première religion des Indiens (1) dut être le culte d'un seul Dieu, appelé du nom de Brahm,

(1) Dans l'*Ezour Védam*, ou ancien commentaire du Védam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens (Yverdun, 1778, 2 vol.), l'unité de Dieu est ouvertement démontrée, en même temps que les superstitions y sont réfutées. VOLTAIRE, heureux de trouver une morale si pure, indépendante de la révélation, assura que ce commentaire avait été écrit avant l'expédition d'Alexandre (*Défense de mon Oncle*, ch. XII, et *Philosophie de l'histoire*); mais SAINTE-CROIX, dans ses *Observations* préliminaires à l'édition que nous citons, prouva qu'il ne peut pas être si ancien. D'autres critiques parvinrent à découvrir qu'il fut l'œuvre du jésuite Robert des Nobili de Montepulciano, né en 1577 et mort en 1656. Missionnaire dans l'Indoustan, il le composa pour appeler les Indiens à la foi chrétienne. (V. *The british catholic colonial quarterly intelligencer*, n° 2, p. 161.)

Ram-Mohun-Roy, savant brahmine, qui vécut et mourut en Europe en 1832, écrivit un traité pour *ramener* les Indiens au culte du vrai Dieu, et pour démontrer que l'unité de Dieu se trouve proclamée dans les védas, et que seulement plus tard on y introduisit des absurdités.

Les védas, avec leur monothéisme ou plutôt panthéisme, charmèrent aussi les mahométans de la Perse. Schah Dgian, frère du grand mogol Aurung-Zeb, surnommé Dâraï Tsukuh, c'est-à-dire égal en majesté à Darius, vers la fin de 1500, traduisit en persan un morceau des védas à l'aide de deux Poundites. Cette traduction est intitulée : *Oupanichada*. Mais les deux Poundites l'induisirent souvent en erreur. Envoyée en Europe par Legentil en 1775, Anquetil du Perron en donna une version en latin, intitulée : *Oupnek'hat seu se-*

être éternel, nécessaire. « Brahm, disent les védas, est celui qui « est; il se révèle dans la joie et dans la félicité. Le monde est son « nom et son image. Seul il existe réellement; il comprend tout « en soi, et il est cause de tous les phénomènes. Il ne connaît pas « les limites de temps ou d'espace; il ne périt pas; il est l'âme du « monde et de tout être en particulier.—Cet univers est Brahm, vient « de Brahm, subsiste en Brahm, retournera en Brahm..... Brahm « est la forme de la science et la forme des mondes infinis. Tous les « mondes ne font qu'un en lui, puisqu'ils existent par sa volonté; « volonté innée en toutes choses, qui se révèle dans la création, « dans la destruction, dans le mouvement, et dans les formes du « temps et de l'espace. »

Mais le culte simple et sans effusion de sang du DIEU UN fit place à une incarnation, au moyen de laquelle Brahma vint révéler la volonté de Dieu dans les quatre Védas, livres saints correspondants aux quatre castes.

Cette religion demeura intacte durant mille ans peut-être, jusqu'à l'apparition de Schiva, seconde incarnation, ou, selon notre manière de voir, seconde invasion de peuples et de croyances. Les nouveaux venus adorant la vie et la mort sous le symbole du Lingam, organe prolifique, substituèrent aux simples fêtes du brahmisme les orgies délirantes et les sacrifices sanglants par lesquels ils célébrèrent l'amour et la génération, la colère et la mort.

L'ardent schivisme fut modéré par une troisième doctrine, celle de Vishnou, qui purifia le culte du Lingam, faute de pouvoir le bannir, et de l'accord de ces trois croyances provint la religion *trimourti* (1) de Brahma, de Vishnou et de Schiva; trinité dont les pouvoirs se combinent et s'alternent : trois couleurs d'un même rayon, trois rameaux d'un seul tronc, trois formes du même principe.

Il et *elle* (afin d'exposer ici la théogonie brahminique), l'amour

cretum tegendum, continens antiquam et arcanam doctrinam e quatuor sacris Indorum libris Rak-Beid, Djedjr-Beid, Sam-Beid, Adherban-Beid excerptum ad verbum e persico idiomate, sanskreticis vocabulis intermixto, in latinum conversum, dissertationibus difficilia explanantibus illustratum (Strasbourg).

(1) *Trimourti*, triforme. Elle est bien différente de la Trinité chrétienne, puisqu'elle comprend Schiva, dieu de la destruction et de la mort, c'est-à-dire une contradiction.

et la puissance (1), sont unis par un troisième être, Svadha ou Vishnou, Verbe coéternel renfermant en soi le ventre d'or qui contient l'œuf de l'univers. La trinité est mâle ou femelle, chacune de ses personnes étant hermaphrodite ou ayant une épouse séparée du principe mâle, laquelle préside avec lui, soit à l'une des trois régions, ciel, terre et enfer; soit à l'un des trois degrés de l'Être, création, conservation, destruction. Brahma, vieillard aux cheveux blancs, produit le monde; Vishnou, brillant de jeunesse, le conserve; Schiva, dieu tendre et compatissant de l'amour, est en même temps source de tous les plaisirs et génie destructeur, dieu de la vengeance et des supplices, juge rémunérateur.

On invoque la trimourti par le mot *oum*, trois lettres et une seule syllabe. Ce fut la première parole proférée par le Créateur; elle renfermait en elle toutes les qualités, et Brahma, en méditant sur elle, y trouva l'eau et le feu primitif, et la trimourti, et les védas, et les mondes, et l'harmonie universelle. Elle est inscrite sur tous les monuments brahminiques, et le pieux Indien la murmure sans cesse, comme l'Égyptien disait *ôn*. Tous deux ils équivalent à l'*amen*, dont la racine leur est commune, et qui exprime de même la résignation.

Cosmogonie. « Écoutez, dit Manou, au commencement de son code : Le « monde n'existait qu'au fond de la pensée divine, d'une manière « imperceptible et ineffable, comme enveloppé dans les ombres « et plongé dans le sommeil : alors la puissance qui existe par elle-« même créa les choses visibles avec cinq éléments, réalisa sa « propre idée, et dissipa les ténèbres. Celui que l'esprit seul peut « apercevoir, qui n'a pas de parties, âme de tout ce qui vit, « éblouissant de clarté, créa les eaux et y déposa un germe lu-« mineux qui devint l'œuf d'or (2). » Nara, l'esprit de Dieu, pro-

(1) Dans le Mantra des Rig-Védas nous lisons : « Alors n'existait ni l'être ni « le non-être, ni monde, ni ciel, ni rien au-dessus, ni eaux, mais quelque « chose d'obscur et de terrible : la mort n'était pas encore, ni l'immortalité, ni « la distinction du jour et de la nuit. Mais *il* respira sans souffler, seul avec « *elle* qui habitait avec lui. Il n'y avait que ténèbres; tout était confus. Mais « cette masse couverte d'une coquille fut créée par le pouvoir de la contem-« plation. Le désir se forma d'abord dans son esprit, et devint le germe primi-« tif de la génération. »

(2) L'œuf que le Cnef égyptien tenait dans sa bouche, et dont l'imagination folâtre des Grecs fit éclore l'amour aux ailes dorées.

duisit les eaux, ou la mer de lait appelée elle-même *Nara*, sur laquelle advint le premier Ayana, ou mouvement du Créateur, nommé par ce motif Narayana, c'est-à-dire agitation sur les eaux.

La puissance créatrice resta inactive dans l'œuf durant une année, au terme de laquelle elle le brisa par sa volonté : les deux moitiés formèrent, l'une le ciel, l'autre la terre, et au milieu se plaça l'atmosphère avec le réservoir des eaux. Ailleurs cet œuf générateur du monde visible flotte sur la mer de lait, ou sur les eaux primitives, jusqu'à ce que la voix divine, *Vacht*, le fasse éclater; alors Brahma, sous la forme d'un enfant, se balance sur les flots, couché dans une fleur de lotos, tenant son pouce dans sa bouche; puis, devenu soudain géant, il s'écrie : « *Qui conser-* « *vera ce que j'ai créé?* — Et aussitôt un esprit de couleur bleue « sort de sa bouche, en disant : *Moi.* Et Brahma impose à son verbe « le nom de *Vishnou* ou providence. »

Cet œuf, périodiquement brisé et détruit, est sans cesse reproduit par l'inépuisable fécondité de Dieu. « A la fin du dernier *calpa*, « au milieu des ruines de l'univers, Vishnou repose sur les eaux « de l'inondation : un lis aquatique sort de son ombilic, et de la « corolle de cette fleur éclôt Brahma, dieu conservateur et ordi- « nateur. » C'est par ce beau symbole que le Pourana Kourma exprime clairement cette époque de la nature, où le règne végétal renaît après les désastres du déluge.

Pour ordonner le monde, Brahma prononça, dès le commencement, quatre paroles qui sont les quatre védas, livres d'une haute antiquité, puisque la sagesse inspirée des patriarches y apparaît presque pure d'idolâtrie (1). Historiquement on les fait remonter à 1,300 ans avant l'ère vulgaire : ils sont composés de cent mille slokes ou strophes, et l'on dit qu'ils furent réduits à une forme régulière par Viasa (2). On les nomme *Rigvéda*, *Yadiourvéda*, *Soumavéda*, *Atarvanavéda*, de la nature des prières qu'ils contiennent, et qu'on appelle *ritsc* quand elles sont en vers, *yadiousc* quand elles sont en prose, *saman* quand elles sont faites pour être chantées; le quatrième contient des prières probable-

(1) On n'y trouve aucune mention ni de Krisna ni de Schiva ni en général de la mythologie des Pouranas.

(2) Viasa voulant dire compilateur, ce doit être un nom collectif.

ment plus récentes : chacun d'eux se divise en liturgie, *sanhita*, et en doctrine, *brahmana :* ils sont différents de système, d'époque et de langage ; celui-ci même n'est plus intelligible à la plupart : mais les brahmines disent qu'il importe peu de comprendre le sens des prières, pourvu que l'on sache quel saint les a composées, dans quelle occasion, à quelle divinité elles sont adressées, la mesure des syllabes, les diverses manières de les réciter, mot à mot, ou avec certaines transpositions d'une vertu magique.

Veut-on voir avec quelle jalousie les brahmines cèlent leurs védas aux profanes ? Le puissant empereur des Mongols, Akbar, né mahométan, voulut, dans l'âge mûr, connaître les différentes religions des pays qui lui obéissaient ; tous s'empressèrent de le mettre à même de s'instruire au sujet de la leur : les seuls brahmines s'obstinèrent à ne pas révéler les mystères de leur croyance : prières, menaces, promesses, tout fut vain. Akbar eut recours à la ruse. Il envoya à Bénarès, leur Rome, un jeune Indien nommé Fietzi, en le faisant passer pour le fils d'un brahmine ; en effet, il est adopté par un prêtre qui l'instruit dans la langue et dans les choses sacrées ; mais quand Akbar se croit au moment de ravir le secret qu'il désire, Fietzi, épris de la fille de son instituteur, se jette aux pieds de ce dernier, et lui confesse la fraude en pleurant. Le prêtre tire son poignard pour tuer le sacrilége ; mais sa bien-aimée intercédant pour lui, le brahmine cède au repentir du coupable, et lui accorde son pardon et sa fille, à la condition de ne jamais traduire les védas.

Nonobstant un soin si jaloux, les Européens parvinrent à en dérober quelque chose, de manière à pouvoir se faire une idée de ces livres, mélange de sublime et d'absurdités. La création y est considérée comme un grand sacrifice, où Dieu, ministre et victime, s'immole lui-même en se divisant. C'est sous cet aspect qu'il est célébré dans quelques hymnes du Rig et de l'Yadiourvéda. « Les pères qui en faisant la chaîne et la trame, tissèrent et formèrent cette offrande, tissue avec des fils de tous les côtés et tendue par la force de cent un dieux, adore-les. Le premier mâle « développe et couvre ce tissu, il le déploie sur le monde et sur « les cieux ; ses rayons (du Créateur) se concentrèrent à l'autel et « préparèrent les fils sacrés de la chaîne. Combien fut grande cette « divine offrande que présentèrent tous les dieux ? Quelle en fut « la figure, le motif, la limite, la mesure, le sacrifice et la prière ?

« D'abord fut produite la *Gayatri* unie au feu; puis le Soleil « avec *Ouchni;* ensuite la lune splendide avec *Anouchtoubh* et « avec les prières (1). Et avec ce sacrifice universel furent créés les « sages et les hommes. Cet antique sacrifice accompli, les sages, « les hommes et nos ancêtres furent formés par lui. En contemplant « avec piété cette offrande des saints du premier âge, je la révère. « Les sept sages inspirés suivent, avec des prières et des actions « de grâces, le sentier tracé par les saints primitifs, et pratiquent « avec prudence (les rits des sacrifices), comme des cochers ha« biles tirent parti des rênes. »

La Gayatri, qui vient d'être nommée, est une formule mystique ou profession de foi, que les brahmines appellent la mère, la bouche, la quintessence des védas. La voici: « Nous t'offrons « cette nouvelle et excellente louange de toi, source de lumière « et de joie, divin Soleil! (*Pouschan*). Accueille avec bienveillance « la prière que je t'adresse. Approche-toi de cette âme qui a soif « de toi, qui te cherche comme un homme épris la femme qu'il « aime. Puisse le Soleil divin, qui contemple et pénètre tous les « mondes, nous prendre sous sa protection. Oh! méditons cette « adorable lumière du divin régulateur (*Savitri*)! Qu'il guide no« tre entendement. Affamés du pain de la vie, implorons les dons « de ce Soleil resplendissant qui doit être adoré avec une fervente « piété. Hommes vénérables, guidés par l'intelligence, saluez ce « divin Soleil, avec des oblations et des louanges (2). »

Une autre prière plus symbolique est adressée au chien gardien du zodiaque, où demeure Varouna, identifiée avec la lune: « Gar« dien de cette habitation, sois-nous propice; fais qu'elle nous soit « salutaire: accorde-nous ce que nous implorons de toi. Fais pros« pérer nos animaux, bipèdes et quadrupèdes. Gardien de cette ha« bitation, multiplie et nous et nos biens. O lune, puisque tu y es « experte, préserve de décadence nous, nos génisses et nos che« vaux; protége-nous comme un père ses enfants. Gardien de cette « demeure, fais que nous nous trouvions réunis dans le séjour de « la felicité, comble des délices et de la mélodie, accordé par toi. « Prends sous ta protection nos richesses, à cette heure et dans « l'avenir, et délivre-nous du mal. »

(1) *Ouchni, Anouchtoubh* sont des formules sacrées.

(2) COLEBROOKE, *Asiat. Res.*, VIII.— W. JONES, *Extracts from the Vedas*. WORKS, vol. XIII.

Si l'on veut juger jusqu'à quel point la théologie panthéiste des Indiens peut s'élancer à des abstractions élevées, on n'a qu'à lire dans les védas, le discours prononcé par *Vatsc*, la parole, épouse de Brahma, et procédant de lui : « J'erre avec les *Roudras*, avec les *Vasous*, « avec les *Aditias* et avec les *Visvadevas*. Je soutiens *Mithras* et « *Varouna* (le soleil et l'océan), *Indra* (le firmament), et le feu et les « deux *Aswini*; je soutiens *Soma* (la lune), et *Twactri et Pous-* « *chan*, j'accorde la richesse au dévot pur qui accomplit les sacrifices, « présente les offrandes, satisfait aux dieux. Moi, reine, je dispense « tous les biens, je possède la science, et tiens le premier rang parmi « celles qui méritent adoration et qui sont octroyées par les dieux; « universelle, toute-puissante, pénétrant dans tous les êtres. Qui- « conque vit et se nourrit en moi, quiconque voit, respire, entend « par moi, et ne me connaît pas, malheur à lui ! Oyez la foi que « je proclame : je déclare ceci, moi adorée par les dieux et par les « hommes : celui que j'ai choisi, je le rends fort et brahma, saint « et savant. J'ai porté le père sur la tête de l'esprit suprême (1), « et mon origine est au milieu de l'Océan : c'est pourquoi je péné- « tre toutes les existences, et avec ma forme j'atteins au ciel. Créa- « trice primitive de tout être, je me promène comme un souffle « léger, j'habite au-dessus des cieux, au delà de la terre, et je « suis l'infini. »

Ajoutons-y un hymne du Samavéda, que les parents du défunt doivent, après l'avoir mis en terre, réciter sans pleurs ni gémissements.

« Insensé qui prétend faire durer le corps humain ! il est aussi « peu solide que la branche du palmier, fugitif comme l'écume « de la mer.

« Composé des cinq éléments de la nature, le corps se résout en « eux, et va rendre compte des actions accomplies dans son état « précédent. Il ne faut pas le regretter.

« La terre périt, périssent l'océan et les dieux : et l'homme, « bulle d'air, échapperait à la destruction !

« Plus il est d'un ordre inférieur, plus il doit périr ; plus il est « élevé, s'abaisser ; les liens du corps ne sauraient ne pas se dis- « soudre ; la mort ne pas mettre un terme à la vie.

« Les larmes sur les yeux des parents déplaisent aux morts. Ne « pleurez pas ; accomplissez les devoirs dus aux morts. »

(1) J'ai engendré le firmament.

Les védas forment le premier des Sastras, c'est-à-dire des six grands corps d'ouvrages composant l'encyclopédie officielle des Indiens. Le second Sastra contient quatre livres correspondant aux quatre védas, où se trouvent les théories de la médecine, de la musique, de la guerre, et la pratique des soixante-quatre arts mécaniques. Dans le troisième Sastra sont compris six livres, c'est-à-dire une grammaire et un dictionnaire sanskrits, une théorie de la prononciation, une astronomie, un rituel et une prosodie. Le quatrième se compose de dix-huit *Pouranas*, commentaires plus ou moins libres des védas, où les plus absurdes bizarreries sont confondues avec des beautés sublimes et de terribles superstitions. Aussi le brahmine orthodoxe ne jure-t-il que par les quatre védas, qui seuls jaillissent de l'arbre de vie placé sur la cime d'or du mont Mérou. A ces quatre fleuves de la parole correspondent, dans le monde visible, les quatre grands fleuves de la terre, l'Indus, le Gange, le Brahmapoutra et le Gomate (1), qui, sur le mont Sacré, s'échappent de la bouche des quatre principaux animaux, le chameau, le cerf, le cheval, le bœuf. Le Mérou, soutenu au-dessus de leur source par quatre atlas ou pilastres d'or, d'argent, d'airain, de fer, dresse dans les airs ses quatre flancs, dont chacun est teint d'une des couleurs distinctives des quatre castes, le blanc pour les brahmines, le rouge pour les kaïthryas, le jaune pour les vaïsyas, le noir pour les soudras. Pouranas.

Le Mérou, la montagne Sacrée, que nous trouvons chez tous les peuples orientaux, indiquée comme le centre de leur pays et dès lors de toute la terre, était figurée sous la forme d'un grand disque, ou d'un carré, entourée d'un océan inconnu, sur les rivages duquel on plaçait des peuples fantastiques de pygmées, de géants, des palais enchantés, des jardins aux fruits d'or. « Sur la montagne d'or, disent les poésies indiennes, habite le dieu Siva ; là est une plaine avec une table carrée, ornée de neuf pierres précieuses, et au milieu le lotos qui porte dans son sein le triangle, origine et source de toutes choses, duquel éclôt le lingam (2), dieu éternel, qui en fit son éternelle demeure. »

Les dieux voulant inventer le breuvage d'immortalité, culbu-

(1) *Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum, qui inde dividitur in quatuor capita*, etc. Genèse.

(2) Les organes de la génération des deux sexes.

tèrent le Mérou dans la mer qui en fut bouleversée. Alors Vishnou, sous la forme d'une tortue, souleva la montagne sur son dos; mais les démons l'ayant enlacé dans les replis de l'énorme serpent Vasouki, que les uns prirent par la tête, les autres par la queue, ils le firent rouler comme une immense baratte dans la mer de lait, et composèrent ainsi l'ambroisie (*amrita*). Le ciel est une coupole soutenue par des cariatides gigantesques qui président aux douze signes de l'année. Notre terre est appuyée sur quatre ou huit éléphants qui reposent sur la tortue (1).

Le cinquième Sastra comprend le *Dharma*, ou loi civile, et le sixième le *Dhersana*, c'est-à-dire les six grands systèmes philosophiques. A l'aide de tous ces livres nous tâcherons d'indiquer les points culminants de la mythologie indienne.

Brahma, être mystérieux, retiré au fond du ciel, n'a point de temples; il n'est représenté qu'en or, avec quatre têtes, et il opère extérieurement par le moyen de Vishnou son Verbe. Il créa les Manous primitifs, personnification de la civilisation; les sept Rischis ou saints; les dix Brahmadicas; les huit Vassous, protecteurs des huit régions du monde; les dix Sactis ou Brahmines; les sept Mounis, chefs des sept sphères célestes; les douze Aditias, dieux solaires, avec les Dévis, bons génies; les Roudras; les cent trente-deux millions de divinités inférieures qui peuplent toute la nature; les Schoubdaras ou habiles ouvriers; les Raginis ou notes musicales personnifiées; les Gandarvas ou musiciens; les six cents millions d'Apsaras ou sylphes légers, dont les réunions et les chants réjouissent la cour d'Indras.

Enorgueilli par d'aussi belles créations, Brahma se réputa l'égal

(1) La tortue, dont les Égyptiens firent la lyre ordinatrice d'Hermès, symbole du Verbe, et les Grecs la lyre de Mercure et d'Apollon, au son de laquelle les pierres formaient les murs de la cité. Bahaskara-Atkarya, sage qui vivait en 1114 de l'ère vulgaire, nie que la terre soit soutenue par les éléphants et la tortue, « parce que, dit-il, si ce monde avait un appui matériel, celui-ci de-« vrait en avoir un pour le soutenir, et ainsi de suite. Mais enfin il doit y avoir « quelque chose qui se soutienne par sa propre force; or, comment ne pas « attribuer cette force au monde lui-même, l'une des huit formes visibles de « la Divinité ? » Il faut surtout faire bien attention à ce qu'il ajoute : « La terre « a un pouvoir attractif qui fait qu'elle attire à soi tout corps pesant qui « existe dans l'air : ce qui explique comment ne tombent pas les corps placés « dans la partie inférieure ou sur les flancs de la terre. »

Voilà Kepler et Newton devancés.

de Brahm : il voulut usurper une partie du monde, et s'étant épris de sa sœur Sarassouati, la poursuivit avec instance ; ce qui fut cause que Brahm l'ayant défait, le précipita dans le fond du naraka ou enfer. « Ne sais-tu pas qu'un de mes titres est : Vengeur « de l'orgueil ? C'est le seul crime que je ne pardonne pas. Une « voie te reste néanmoins pour obtenir merci : t'incarner sur la « terre et passer par quatre générations successives, une à chaque « âge. » Pour se réhabiliter donc, Brahma subit quatre incarnations : dans la première, il apparaît sous forme de kakabousonda, corbeau-poëte; dans la seconde, sous celle du paria Valmiki, vivant mal sur la terre, et attirant dans sa cabane les voyageurs fatigués qu'il vole et qu'il égorge durant leur sommeil : mais il est converti par deux rischis, si bien qu'il se voue aux exercices de la plus sévère pénitence. On le voit ensuite comme Viasa et Mouni, poëte et chanteur; enfin il devient Kalidasa, grand poëte dramatique.

Tel est le Brahma, objet des admirations de la secte jadis dominante et maintenant déchue dans l'Inde. Les brahmines l'invoquent matin et soir, en jetant trois fois de l'eau vers le soleil avec le creux de la main, puis en lui offrant à midi une belle fleur et du beurre frais dans des sacrifices où le feu est allumé Ce culte du soleil et du feu rappelle le Mithras de la Perse : quelques traditions racontent même que certains brahmines de la Bactriane, appelés *Magas*, auraient apporté ces pratiques dans l'Inde. Ce seraient les Mages : et mithras, en sanscrit, signifie précisément soleil et ami. Beaucoup d'autres mots sont communs à la langue sacrée des Perses et à celle des Indiens ; ce qui prouve l'origine commune de ces peuples, ou au moins de la caste civilisatrice. Aujourd'hui même, les brahmines répandus dans toute l'Asie invoquent l'*agni* (1), conservent dans les pagodes le feu sacré pour brûler les victimes, et l'allument en frottant avec force deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Dans le Bagavat, Krisna dit à son cher Ariouna : « Dieu réside spécialement dans le feu de « l'autel, et qui fait offrande au feu la fait à Dieu » Quand il sera possible de mieux rapprocher le Zendavesta des Védas, il se manifestera entre eux un air de parenté aussi frappant qu'entre la mythologie indienne et celle de la Grèce (2). Il sera prouvé alors

Ressemblances avec les Persans.

(1) *Ignis* et *agnus*, symboles conservés aussi dans d'autres religions.

(2) *Asiat. Researchs*, t. I et suiv. — RHODE, *Ueber alter*, etc., p. 71 ; *Hei-*

que les Perses et les Indiens puisèrent à la même source mystérieuse leurs idées religieuses, avec cette différence que les premiers adoptèrent pour but principal le bien, les autres la science : les peuples de l'Indoustan s'appliquèrent à la spéculation, tandis que ceux de l'Iran s'appliquèrent à l'œuvre.

Vishnou. Le Verbe de Brahma est Vishnou, surnommé Narayana ou dieu qui marche sur les eaux ; il monte l'aigle Garouda à la tête humaine, gouverné par un page (1). Il est représenté avec la barbe et la chevelure noires, ayant quatre bras, dont il tient une massue, une coquille, un disque, une fleur de lotos, et sur sa tête la tiare aux trois couronnes, comme seigneur de la mer, du ciel et de la terre.

Il a subi un grand nombre d'incarnations (*avatars*), toujours plus remplies du dieu jusqu'à la dixième qui s'accomplira à la fin des siècles, quand la divinité entière descendra vengeresse et consommatrice, aussitôt que le cheval blanc de la mort et de l'initiation complète, appuyant son quatrième pied sur la terre, donnera le signal de la fin du monde. Mahassour, prince des anges de lumière déchus pour leur rébellion, corrompt continuellement par son souffle les quatre paroles de Brahma ; c'est pourquoi sept manous ou législateurs viennent sept fois rétablir les védas perdus, et faire passer par sept degrés successifs d'expiation le monde qui leur est confié : après quoi Vishnou descend chercher les âmes pures, juger l'univers et abattre le vieil arbre dépouillé de son fruit. Le grand dragon, symbole de l'éternité, s'avance comme une comète à longue queue : il dévore la terre et le temps ; il réduit l'océan en vapeur ; et, prenant sur son dos le dieu conservateur qui a recueilli dans son giron les purs débris de l'univers, il darde sur la tête de Vishnou mille langues de feu, pour lui en former un pavillon jusqu'à ce qu'il se réveille.

Le premier avatar (dit le Pourana Matsya) arriva vers la fin du premier calpa, quand le sommeil de Brahma causa la destruction de l'univers ; parce que tandis qu'il dormait, le démon Aya-Griva s'étant approché, lui déroba les védas qui sortaient de sa bouche. Vishnou, qui s'en aperçut, se changea en un énorme

lige sage, p. 159-168. — GOERRES, *Mytengeschichte*, etc., et le présent ouvrage, liv. III.

(1) Le Ganymède de Jupiter.

poisson : et, paraissant devant le pieux roi Satyavrata, il lui dit : « Dans sept jours les trois mondes périront submergés ; mais au « milieu des ondes dévastatrices surnagera un vaisseau que je con- « duirai moi-même et qui s'arrêtera devant toi : tu y déposeras « toutes sortes de plantes et de semences, et un couple de tous les « animaux ; puis tu y entreras aussi. Quand le vent agitera le « vaisseau, appuie-toi à la corne que je porte au front ; car je serai « près de toi jusqu'à ce que finisse la nuit de Brahma (1). » Les choses se passèrent ainsi : les eaux du déluge retirées, les védas furent retrouvés dans le cadavre du géant Aya-Griva, tué par Vishnou, qui les donna à Satyavrata. Celui-ci devint pour les hommes renouvelés le septième Manou ou prophète législateur, sous le nom de Vaïvassouata. Encore vivant, Vishnou règne du haut des cieux sur le globe qu'il dirige comme un pilote habile. Il s'incarna la seconde fois en tortue ; puis la terre étant menacée par le démon des eaux, il se métamorphosa en sanglier, et, vainqueur du géant, il la souleva avec ses défenses et la remit en équilibre sur l'océan. Il triompha d'un autre géant en se transformant en homme-lion.

Chacun peut retrouver dans ces incarnations successives quelques traits de l'histoire primitive du monde et du développement de la création animée, du poisson à l'amphibie, au quadrupède, et jusqu'à l'homme.

Toujours cependant on remarque un progrès, une victoire du bon principe sur le mauvais, un accroissement de perfection et de puissance. Une autre fois Vishnou prend la forme du nain Trivicrama ou de Trois Pas : il se présente inconnu au géant Mahabali qui avait conquis les trois mondes, et lui demande trois pas de terrain. Celui-ci les accorde. Alors le nain déploie ses jambes immenses ; d'un pas il mesure la terre, de l'autre le ciel, du troisième les enfers. La sixième fois, Vishnou prend la figure d'un pauvre brahmine pour châtier la dynastie du Soleil ; après l'avoir vaincue, il se retire sur la chaîne des Gatis dont la mer baignait alors le pied, et il y prouve sa divinité en faisant sortir des eaux la côte du Malabar.

Sa septième incarnation, la plus magnifique de toutes, fut

(1) Dans le *Mahabarat* on raconte différemment cette *histoire du poisson* : *Matsyakam náma pourânam parikirtitam âkhyânam.*

celle de Krisna, soleil mystique, sacrificateur et sacrifié, époux de toutes les âmes pures auxquelles il se communique et qui se communiquent à lui, formant ainsi la participation universelle des bons avec Dieu. Selon le Bagavat Pourana, Krisna naquit sous la forme humaine dans les prairies sacrées du Gange, où il guide, comme un berger au son de la musette, un chœur d'innocentes bergères (*gopis*) qui toutes l'aiment d'un vif amour, et dont chacune croit le posséder exclusivement; il règle leurs cérémonies aux sons de la flûte, comme le soleil règle la danse des sphères célestes. Lorsqu'il était encore enfant, sa nourrice lui reprocha un jour son insatiabilité : il ouvrit la bouche, où elle vit l'univers dans toute sa magnificence.

Siva. La troisième personne de la trinité indienne, Siva, grand dieu (*maha deo*) destructeur et générateur, monte un taureau blanc. Il est représenté couleur d'argent, avec cinq têtes, un œil sur le front, surmonté du croissant et du symbole obscène. On l'appelle encore Nilcantmadiou, c'est-à-dire grand dieu au cou d'azur; et voici pourquoi. Les souras et les assouras, bons et mauvais génies, mélangèrent ensemble, comme nous l'avons dit, la mer de lait et le mont Mérou : en ayant composé l'*amrita*, breuvage d'immortalité, ils le burent tout entier, et ne laissèrent aux hommes qu'un petit lait acide et vénéneux. Siva, pour préserver le genre humain, avala cette lie trouble : elle lui resta dans la gorge qui en devint livide. Ce bienfait l'a rendu très-cher aux Indiens qui lui ont consacré leurs principaux temples. Il n'a pas moins de mille noms, et tout son culte symbolise les puissances opposées de la destruction et de la création. Comme générateur bienfaisant, dieu de Nisa, roi des montagnes, il s'appuie sur le taureau Nandi, portant dans sa main la gazelle, le bon serpent et le lotos sacré; un ruisseau d'eau vive s'épanche de son front surmonté du croissant, et il s'enivre de douceur sur le mont Caïlasa. Est-il destructeur? Noir et menaçant, il se délecte dans les plaies, dans le sang, au milieu des tombeaux; il venge, il punit, il vomit le feu de sa bouche armée de défenses aiguës; des crânes humains s'étalent en hideux collier sur sa poitrine, et dessinent une couronne sur ses cheveux hérissés de flammes et couverts de cendres; des serpents homicides entourent ses bras et ses flancs; le bœuf cède la place au tigre, et, muni d'armes formidables, le dieu menace la terre de mille maux.

Siva aussi a subi un grand nombre d'incarnations. Dans la *Markandeya-isvara* et dans la *Candopa-avatara*, le dieu du lingam apparaît comme chasseur et comme pénitent, figurant les mystères de son culte devant le divin emblème de la génération et de la régénération universelle.

Ce culte, en un mot, est une personnification des forces de la nature, qui, dans une continuelle alternative, se détruisent et se réparent : mais la vie physique, ou mieux, la vie organique et animale y dominent. Dans sa simplicité mêlée de rudesse, dans ses dieux abandonnés à leurs passions, dans sa magie, se révèle le culte d'un peuple peu civilisé qui, peut-être, conquit l'Inde et souilla la religion de Brahma : celle-ci, de monothéiste qu'elle était au commencement, ainsi que nous l'avons dit, tourna à l'idolâtrie quand elle se prit à exprimer les vérités en symboles personnifiés : elle dégénéra de plus en plus avec le culte de Siva, puis elle revint à des idées plus saines, à l'arrivée des adorateurs de Vishnou.

Je sais combien notre système, qui s'accorde avec celui de Schlegel et de Maïer, peut rencontrer de contradicteurs ; mais celui qui sera convaincu de l'agitation continuelle des peuples aux premiers siècles du monde, ne trouvera pas plus étrange de les voir se succéder les uns les autres, qu'il ne s'étonnera des bouleversements redoutables de la terre, tous nécessaires pour expliquer sa conformation présente.

L'histoire ne nous fournit pas le fil indispensable pour nous diriger à travers le dédale des longues dissensions amenées par tant de croyances diverses (1), jusqu'à ce que celles de Vishnou et de Siva l'eussent emporté sur toutes les autres en se prêtant une tolérance mutuelle.

Dans les premiers temps, tout en différant d'opinion et en rendant un culte spécial à une divinité quelconque, chacun se réputait orthodoxe. Les Pouranas introduisirent l'adoration exclusive de certaines divinités ou de l'une de leurs formes plus récentes, ou de divinités tout à fait nouvelles. Alors Brahma disparut, et les symboles remplacèrent les types. Les sectateurs de Siva révèrent spécialement le lingam, ceux de Vishnou ado-

(1) Voy. un très-intéressant Mémoire de Wilson sur les sectes indiennes, dans le XVI[e] vol. des *Asiat. Researchs* (Calcutta, 1829).

rent Krisna : les premiers se dessinent sur le front trois lignes en forme de croissant, et sur le nez une tache rouge avec un mélange d'argile du Gange, de fumier de génisse et de poudre de bois de sandal ; les derniers, du front au nez, deux lignes perpendiculaires, en excluant du mélange le fumier de génisse. La secte de Bouddha, dont nous parlerons ultérieurement, est distincte de toutes les autres.

Quant aux transformations, celles de Brahma tendent à personnifier les quatre grandes époques de la littérature sacrée des brahmines; celles de Vishnou montrent la divinité active descendue dans le monde pour le sauver d'un bras héroïque; celles de Siva la vengeance céleste qui purifie, tout en le punissant, l'orgueil de Brahma, c'est-à-dire celui de la créature. L'émanation est, au surplus, l'idée capitale de toutes, puisque le Créateur, afin d'accomplir son œuvre, dut s'émaner lui-même, corps et âme, dans ses diverses créatures. Une semblable doctrine tend à combler l'abîme qui sépare la pure intelligence de la matière grossière : plaçant l'homme comme intermédiaire entre Dieu et le monde, elle les compara ; et, y découvrant le même principe sous des formes diverses, elle affirma l'identité de la substance dans la variabilité des phénomènes, en concluant que le monde et l'homme sont les pures formes et les ressemblances de Dieu ; puis, négligeant les apparences pour remonter à l'Être, elle annihila le phénomène devant la substance, et déclara que tout est Dieu, que Dieu seul existe, et que hors de lui tout est illusion.

Voilà donc à quoi l'erreur aboutit, à la négation!

Déesses. Trois déesses principales forment une autre trinité femelle : Parasacti, femme ou énergie créatrice de Brahm, laquelle, comme épouse de Brahma, prend le nom de Sarasvati, et devient la déesse de l'éloquence et de l'harmonie; Sri ou Lacmi, qui signifie la belle, femme de Vishnou, préside à l'agriculture, enseigne à semer ; ses mamelles gonflées sont le symbole de l'abondance, ce qui fait qu'on la nomme aussi grand'mère : comme emblème de la production, elle tient dans sa main le lotos épanoui, et le lingam se dresse sur son front : elle naît de l'écume de la mer, et procède de Maya ou Prakriti, c'est-à-dire de la nature qui, enceinte du dieu Siva, porte le *Camos*, semblable à l'*Horus* de l'Isis égyptienne ; elle met au monde l'enfant sauveur qui, comme le Cupidon grec, monte un lion, a l'arc dans sa main, et sur son épaule un carquois avec cinq

flèches, par allusion aux cinq sens; sa mère le suit, ceinte de fleurs et de fruits, portée par un perroquet, comme la Grecque est traînée par des colombes. La troisième personne de cette trinité, Bavani, Parvati ou Gange, femme de Siva, ressemble à Cérès, comme les deux autres à Minerve et à Vénus.

Il n'entre pas dans notre plan de rappeler toutes les innombrables divinités, ou de mettre d'accord les opinions très-diverses dont elles ont été l'objet. Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence un dieu très-populaire, Indra, génie des vents, de l'air, de la foudre, qui préside aux cieux inférieurs, et tient sa cour sur les flancs du mont Mérou, sans pouvoir s'élever plus haut; il est lascif et voluptueux autant qu'est chaste Surya, dieu du soleil, Surya.
que traînent dans un char de feu sept coursiers verts, ayant pour guide Aarona (*Aurona*): celui-ci s'est incarné plusieurs fois; et il a laissé sur la terre divers enfants qui, après de longs combats, succédèrent aux fils de la lune sur le trône des Indes.

Les sept planètes auxquelles Surya préside donnent leurs noms aux jours de la semaine des Indiens; une litanie de douze épithètes, en son honneur, correspond à chacun des douze mois. Nous ne saurions omettre que les douze jours zodiacaux, invoqués par les Grecs, sous les noms de Vénus, Apollon, Mercure, Jupiter, Cérès, Proserpine, Mars, Diane, Vulcain, Junon, Neptune, Pallas, et honorés chacun durant leur mois, en commençant par Vénus en avril, se retrouvent dans l'Inde sous des noms différents, mais avec des attributs identiques et dans le même ordre. On les appelle Lacmi, Indra, Bouddha, Avatar, Brahma, Pithivi ou Gondodi, Maya, Siva, Bavani, Ganesa, Indrani, Vishnou, Savasvati; ils ont pour emblèmes les douze signes de la zone céleste (Rasitchiakra), qui forment pour chaque signe trente degrés, c'est-à-dire trois cent soixante pour le zodiaque entier: assis sur les cimes aériennes du Mérou, ils boivent à longs traits l'*amrita*, breuvage d'immortalité. Ganesa, *chef des nombres*, tenant en main le chiffre 365, garde les portes du ciel; et s'appuyant sur un oreiller parsemé d'étoiles, tourne sa tête d'éléphant, ou plutôt ses deux faces, vers le solstice, et dirige ses quatre bras vers les quatre points du ciel.

Le Janus et les douze dieux de l'Italie seront déjà venus à la Parallèle avec la mythologie classique.
pensée de chacun. Nous avons signalé précédemment d'autres ressemblances avec la mythologie classique, et rien de plus facile

que de les multiplier, en se reportant aux différents dieux du ciel indien. Pidroubadi, souverain des enfers, porte dans sa main droite une fourche, dans la gauche un miroir, où se reflètent les œuvres de toutes les créatures. Devant lui sont les âmes damnées, dans des chaudières ou sur des charbons ardents, tandis que celles des hommes vertueux obtiennent des récompenses. Les démons naquirent de Diti (*Dis*); Lacmi de l'écume de la mer, comme Vénus. Siva ou l'amour est appelé Éros, comme en grec. Les Daïtias, vaincus par le Verbe, représentent les Titans. Rama, conquérant des plus fameux dans les chants indiens, ressemble on ne peut plus à Bromious, que les Grecs font naître dans l'Indoustan, du fémur de Jupiter; or, fémur en grec se dit précisément *meros* (μερος); et le Mérou est pour les Indiens le lingam de la terre. Le nom même de Dionysios pourrait indiquer (*Dewa niscia*) un saint du mont Nisa indien, et sa qualité de né deux fois que nous avons vue être propre aux classes supérieures de l'Inde. Dans la guerre de Lanka (Ceylan), Rama fut secouru par Hanounam, roi des singes, fils de Pavan, roi des vents, qu'il traîne à sa suite. Pavan est Pan, roi des satyres, qui suivent vers l'occident le char triomphateur de Bacchus. Vishnou, sous la forme de Krisna, est vainqueur du grand serpent Calinouga, comme Apollon l'est du serpent Python. Un des noms de Brahma est *Schiatoura-nana* (dieu aux quatre visages), qui rappelle Saturne, principal dieu de l'ancienne Italie, législateur comme Brahma, comme lui père des dieux et des hommes, ayant comme lui gouverné le monde, et comme lui perdu ensuite ses adorateurs. Le législateur Manou a pour pendant le Manèthé égyptien, le Minos crétois, et, ce qui est plus singulier encore, le Manèthé que les Lydiens reconnaissaient pour leur premier roi, et le Mann dont les Germains se disaient descendus. Cela nous porterait à croire que dans des temps très-reculés aurait vécu un grand homme de ce nom, dont les peuples en se dispersant auraient conservé la mémoire.

L'histoire d'Orphée et d'Euridice est rapportée dans le Mahabarat, sous les noms de Rourou et de Pramadoïra. L'Anna Perenna, nourrice de Jupiter, se retrouve dans Anna Pournada, déesse du manger pour les Indiens (1). Deucalion, fils de Prométhée, est

(1) Nous ajouterons ici quelques autres rapprochements :
Δις πατερ, Diespiter; en indien, *Divaspat*,

le *Deo Cal-youn,* personnage du drame sanskrit *Hari Vansa,* fils de Garga, surnommé Pramathésa, qui fut dévoré par l'aigle Garouda; et Cal-youn, à la tête des peuples septentrionaux, ayant attaqué Krisna, fut repoussé par le feu et par le déluge (1). Au surplus, le droit de succession athénien établit le même ordre généalogique des familles, et prescrit les sacrifices funèbres dans les mêmes degrés de parenté que dans l'Inde (2).

Pourrions-nous d'après cela nier que la civilisation de la Grèce soit due en grande partie à des colonies indiennes? Nous lisons d'ailleurs dans le Dharma Sastra comment, pour avoir négligé les sacrements et n'avoir pas fréquenté les brahmines, certaines races des Xathryas descendirent jusqu'au degré de Soudras; or, quand parmi ces races figuraient les Pondracas, les Odras, les *Dravidas,* les Cambodgias, les *Iavanas,* les *Sacous,* les Paradas, les *Pahlavas,* les Schiratas, les Daradas, les Kasas, il ne paraîtra pas téméraire de conjecturer que dans cette liste sont indiqués les Druides, les Ioniens, les Saces, les Pelvis, qui, dégradés dans leur patrie, en sortirent pour chercher d'autres demeures, emportant avec eux les traditions dont nous retrouvons chez ces peuples des traces irrécusables. Les Grecs ont tenu pour certain que la première instruction leur fut donnée par les Cabires, au moyen des mystères religieux fondés par eux en Samothrace. Eh bien, Cabire dut être un mot sanskrit; car dans le vocabulaire *Amara Sinha*, nous trouvons *Cabi,* génie savant, poëte illustre, contemplateur, philosophe célèbre. Une secte des Cabiristes subsiste même encore dans l'Inde, avec ses livres sacrés, dont le principal est le *Sadnam;* un autre se nomme le *Moulpanchi.*

Ηρη, Ère;	en indien	*Vira*, femme forte.
Αρης, Mars;	—	*Aras*, Mars, planète.
Χαρις, grâce;	—	*Cris*, Vénus.
Céres,	—	Kara, productive.
Ερωσ,	—	Varas, amour.
Παν,	—	Pas, souverain.
Minerve,	—	Manasvini, intelligente, etc.

On peut voir le traité de Jones, *On the Gods of Greece, Italy and India* (Asiatic. Res., I, 221); et K. Ritter, *Die Vorhalle europöischer Völkergeschichten von Herodotus um den Kaukasus und an den Ges'aden der Pontus*. Berlin, 1820.

(1) Lucien fait Deucalion de race scythique, c'est-à-dire septentrionale. Voy. le mémoire de Wilfort sur le Caucase, inséré dans ceux de Calcutta, VI, 507.

(2) Voy. Bunsen, *De jure hæreditario Atheniensium.*

CHAPITRE XIII.

PHILOSOPHIE INDIENNE.

Existé-je réellement? Les choses qui frappent mes sens existent-elles? ou tout ce qui m'entoure n'est-il qu'illusion? Comment ce spectacle de l'univers est-il compris par moi? Qui l'a ordonné? Le hasard peut-être? ou une puissance suprême? Mais cette puissance a-t-elle tout créé du néant? L'a-t-elle fait émaner d'elle-même? ou n'est-ce qu'elle que je vois transformée en tant de phénomènes divers? Ne serais-je moi-même qu'un phénomène, et Dieu, le monde, moi, mes sensations, mon jugement, ne ferions-nous qu'une seule et même chose? Mais cet être, dont tout provient, où est-il? Quel est-il? Comment puis-je le connaître, m'en approcher? Et moi, d'où viens-je, où vais-je? Dois-je seconder l'impulsion de mes désirs, ou me refréner par une loi de devoirs? Ces devoirs me sont-ils dictés par une autorité extérieure, par mon sentiment ou par l'ordre des choses? Mais pourquoi le mal existe-t-il dans le monde? Si Dieu est bon, pourquoi le créer? S'il est méchant, comment est-il Dieu? Deux principes divers en lutte entre eux causeraient-ils le mal et le bien? ou Dieu aurait-il créé toutes choses bonnes, et celles-ci se seraient-elles ensuite gâtées, de sorte que le mal apparent ne serait qu'une expiation, une préparation à des jours meilleurs?

Telles sont les questions qui se présentent à l'homme raisonnable aussitôt que la foi n'a plus en lui assez d'énergie pour absorber toutes les convictions: aussi cherche-t-il, dans l'exercice de son intelligence, le moyen de les expliquer. C'est précisément à connaître les causes premières, les lois suprêmes de la nature et de la liberté, et leurs relations réciproques, que tendent tous les systèmes philosophiques; modifiés par les croyances religieuses, par les mœurs et par la constitution du pays, comme par le caractère personnel du philosophe, tantôt doutant, tantôt affirmant, tantôt niant, ils ont forgé cette longue chaîne d'erreurs et de vérités, qui a besoin d'un premier vrai pour s'y rattacher, d'un vrai précédant et dominant toute discussion, toute convention et toute science humaine.

La philosophie indienne se divise en six systèmes, qui procèdent deux par deux, de manière que là où l'un finit, l'autre commence, en forme de développement et de continuation, ou même de transformation (1); aussi peut-on dire que l'imagination rêveuse des Indiens a marché par trois routes à la solution des grands problèmes : la nature est le point de départ de l'une; celui de l'autre, la pensée et l'acte le plus intime de l'intelligence; la révélation celui de la troisième.

Vient ensuite la philosophie sankya ou des nombres, dont passe pour l'auteur Kapila, contemporain d'Énoch; c'est la philosophie du monde primitif, ainsi nommée parce que les vingt-quatre principes de chaque chose y sont énumérés par ordre, en mettant au premier rang la nature, au second la raison universelle. « Ce qui n'existe pas ne peut, par aucune opération d'une « cause quelconque, recevoir l'existence. » Cet axiome qu'elle pose, au lieu de la porter à l'athéisme, la fait s'arrêter à la dualité, dans la supposition que deux principes coexistent depuis l'éternité, la nature et l'esprit indéfini. Il est probable que l'on n'entendait d'abord sous ces deux dénominations que l'esprit et l'âme (*Pourouscottama* ou *Prakriti*), dans l'union desquels tout consiste; spiritualisme primitif dont la corruption et le mélange avec l'astronomie a produit un polythéisme poétique. Nous voyons, en effet, la doctrine sankya arriver au mysticisme dans sa seconde partie inventée par Patandjali et appelée Yoga, c'est-à-dire parfaite union de notre être et de nos pensées avec Dieu, union qui déli- Philosophie sankya.

(1) On peut consulter :

WARD, *View of the history, litterature and mythology of the Hindous*. L'emporte beaucoup sur lui quant à la précision : H. T. COLEBROOKE, *Essai sur la philosophie des Indes*, traduit en français par G. PAUTHIER, et enrichi de plusieurs notes et rapprochements (Paris, 1834). L'auteur anglais possédait 149 ouvrages sur la philosophie vedanta, 100 sur la naya, etc. On lui doit le meilleur recueil des doctrines philosophiques des Indiens; mais des données suffisantes lui manquaient, ainsi que la souplesse d'esprit nécessaire pour développer les principes philosophiques et pour saisir le véritable sens spéculatif des anciens systèmes, leur tendance cachée, leur nature et leur originalité.

COUSIN, *Cours de l'histoire de la philosophie.*

CH. LASSEN, *Gymnosophista, sive Indiæ philosophiæ documenta* (Bonn, 1832).

HUG. WINDISCHMANN, *De Theologumenis vedanticorum* (Bonn, 1833).

G. SCHLEGEL, *Histoire de la littérature et philosophie de l'histoire.*

vre l'âme de la métempsychose, but auquel tend perpétuellement la philosophie indienne (1). Les philtres, la rêverie, les précautions, les talismans, ni tous autres moyens temporels, ni même les cérémonies religieuses ne sauraient y faire atteindre; mais il y faut la connaissance intime et la contemplation assidue de Dieu, en murmurant la syllabe *oum*, et en méditant sur sa signification.

Nous avons entendu Brahm déclarer que l'orgueil est la cause de tout mal : l'abnégation de soi-même est donc une obligation pour tous, tant en ce qui concerne le corps que pour ce qui regarde l'esprit; et c'est une vertu cardinale que de renoncer tout à fait à sa propre existence, de considérer comme un bien suprême la méditation, poussée au point de substituer l'intuition de Dieu à la conscience de soi-même.

Yoghis. Le Yoghi dès lors est un solitaire pénitent qui, absorbé dans des contemplations mystiques, demeure des années entières immobile à la même place. Dans le drame de Sacontala, le roi Dousmanta demande à un charretier où est la sainte retraite de celui qu'il cherche, et celui-ci lui répond : « Va au delà de ce bois « sacré, où tu aperçois un pieux yoghi, aux cheveux touffus et hé- « rissés sur sa tête, demeurer immobile, les yeux fixés sur le disque « du soleil. Observe-le : son corps est à moitié encroûté de l'argile « qu'y déposent les termites; une peau de serpent lui ceint les « reins, des plantes épaisses et noueuses sont entortillées à son cou, « et des nids d'oiseaux couvrent ses épaules. »

On pourra prendre cela pour fiction poétique, jusqu'à ce que l'on sache que les forêts, les déserts, les alentours des temples de l'Inde sont pleins de gens de cette espèce. Déjà les compagnons d'Alexandre nous les avaient représentés se nourrissant de racines dans les bois, vêtus d'écorces d'arbres, et les cheveux en désordre; l'un vendant des reliques et des remèdes miraculeux, l'autre disant la bonne aventure, ou jouant avec des serpents. Il en était qui demeuraient un jour entier étendus sur la terre, exposés, sans

(1) Pythagore et Platon ont aussi posé en principe que « le but de la philo- « sophie est d'affranchir l'âme des obstacles qui arrêtent ses progrès vers la « perfection ; de l'élever à la contemplation du vrai immuable, de la dégager « des passions terrestres, de manière qu'elle puisse s'élancer de la contempla- « tion du monde sensible à celle des intelligences. » De même Aristote propose pour bien final la sagesse, la satisfaction et le contentement de soi dans le bien suprême.

bouger, à des torrents de pluie, aux rayons d'un soleil brûlant, à la morsure d'insectes venimeux. Tels on les retrouve aujourd'hui ; ils se tourmentent encore à ces pénibles exercices que Strabon jugeait fabuleux, de replier en arrière les doigts des mains et ceux des pieds en avant, au point de marcher sur le coudepied. Quelques-uns de ces fakirs, les jambes croisées à l'orientale, élèvent les bras et restent dans cette position durant des années, se laissant croître la barbe, les ongles, dessécher les parties charnues, et roidir les muscles de manière à ressembler à un tronc d'arbre. D'autres se préparent pour breuvage, ou fument une certaine herbe dite *pousti*, dont la vertu est de maigrir et d'épuiser le corps; renonçant alors à toute nourriture et s'enivrant sans cesse de ce végétal, ils succombent à la fin d'une mort qu'ils croient précieuse au conspect de Dieu (1).

Les Indiens attribuent aux Yoghis la faculté de voir à travers les corps; prodige que nous oserons nier jusqu'à ce qu'il nous ait été donné une explication satisfaisante des phénomènes magnétiques (2). Contentons-nous jusque-là d'admirer les forces étonnantes cachées dans l'organisme humain et dans l'énergie d'une volonté indomptable qui, concentrée sur un seul point, nous isole de la vie extérieure, en partie aussi de la vie intérieure, et produit une lucidité extraordinaire, une faculté surhumaine. Mais nous prendrons en pitié les Yoghis qui la dirigent vers une idée fausse et vaine; puisque le point le plus élevé où puisse atteindre la sagesse sankya est un scepticisme dogmatique, formulé avec une plus grande rigueur que ne firent jamais Archésilas et Sextus Empiricus (3).

C'est ce surnaturalisme qui a inspiré le Bagavad-Gita (4), épisode du Mahabarat, grande épopée nationale indienne, antérieure Le Bagavad Gita.

(1) Voy. les voyages récents du capitaine Allard.

(2) Le Yoghi et le magnétisé sont dans un état de surexcitation cérébrale, de sorte qu'ils sont à l'homme exalté comme l'improvisateur à l'homme normal. Siméon Stylite est une exception, et l'Église ne nous le donne pas comme un exemple à suivre.

(3) Evam tatvâbhyasan nâsmi na mê nâham ity a paris'êcham Aviparyayâd vis' udham kaïvalam utpadyatê djnânam. *Sic principiorum studio non sum, non meus, non ego; ita absolutam omnium contradictionum expurgatam abstractam inveniunt scientiam.*

(4) *Bhagavad-Gita, id est* Θεσπεσιον μελος, *sive*, etc. *Textum recensuit* Aug. Guil. Schlegel (Bonn, 1823).

de mille ans peut-être à J. C. Dans ce livre, Dieu fait la guerre aux Pandos exilés, et, sous la figure d'un écuyer, Krisna protége le jeune Ariouna. Ariouna, arrivé sur le champ de bataille, le mesure du regard; il voit frères contre frères, parents contre parents, au moment de s'égorger sur les cadavres de leurs frères. Une profonde tristesse, une douleur soudaine s'emparent de son âme, et il dit au dieu son protecteur et son guide :

« Krisna, tu vois devant moi mes proches armés, pleins d'or-« gueil, prêts à se massacrer; mon sang se glace, un froid mortel « se glisse dans mes veines, mes cheveux se hérissent d'horreur. « O *Gandiv*, mon arc fidèle, tombe de ma main, je n'ai plus la force « de te tenir. Je chancelle, je ne puis ni avancer ni reculer, et « mon âme ivre de douleur semble vouloir m'abandonner.

« Dieu aux blonds cheveux, ah! dis-moi, quand nous aurons « égorgé tous mes proches, serai-je parvenu à la félicité! Que me « feront la victoire et l'empire quand ceux pour lesquels nous « désirons les obtenir et les conserver seront morts dans le « combat? fils et pères, oncles et neveux, amis et alliés! Non, « ô céleste conquérant, je ne saurais jamais les voir tomber sur « le champ de bataille, dussé-je, au prix de leur mort, acquérir « le triple monde. Et je devrais les massacrer pour posséder ce mi-« sérable globe? Non, je ne le veux pas, bien qu'ils s'apprêtent à « m'égorger sans pitié. »

Krisna l'en réprimande, et, pour le persuader de combattre, lui expose le système métaphysique en dix-huit leçons : « La contem-« plation n'a pas besoin de livres saints : par elle seule on arrive « à la dévotion. Et que sert un puits quand l'eau abonde de toutes « parts? Celui-là existe qui a la vertu dans l'âme; sage entre les « mortels est celui qui voit le repos dans l'œuvre, l'œuvre dans « le repos! Les actions sont de beaucoup inférieures à la vie dé-« vote et à la contemplation. Le vrai dévot ne discerne pas ici-bas « les bonnes œuvres des mauvaises. Celui qui croit acquiert la « science, et avec elle la tranquillité suprême. Fusses-tu souillé de « toute sorte de péchés, par la science universelle tu éviterais « l'enfer..... Délivré de travaux et de soucis, le mortel sage et mo-« déré préside au gouvernement d'une cité munie de neuf portes; « il ne vacille pas comme une lampe battue par le vent. La nuit, « repos des autres animaux, est veille pour l'abstinent. Le dévot « cherche Dieu et le voit également dans le bœuf, dans l'éléphant,

« dans le chien, dans l'homme. Quand il a choisi sa demeure dans « l'air pur, il y reste fixé avec son âme, avec sa pensée recueillie, « ayant ses sens et ses actions enchaînés, tenant sa tête droite et « regardant immobile la pointe de son nez..... Ta pitié est chose « puérile. Que parles-tu d'amis, de parents, que parles-tu d'hom- « mes? Hommes, animaux, troncs d'arbres, sont tous une même « chose. Une force perpétuelle, éternelle, a créé tout ce que tu vois, « le tourmente de mouvement en mouvement, et le renouvelle sans « se reposer jamais. Ce qui est homme aujourd'hui, fut hier plante, « matière indolente, demain retournera à son premier état. Éter- « nel est le principe, qu'importent les accidents? Toi guerrier, tu « es destiné à combattre, combats. S'il en résulte un horrible car- « nage, qu'est-ce que cela fait? Le soleil du jour nouveau illumi- « nera de nouvelles scènes du monde : le principe éternel subsis- « tera; le reste n'est qu'apparences et illusion. A quoi bon faire « tant de cas de ces apparences et de tes actions? Le mérite de « chaque œuvre consiste à l'accomplir avec une parfaite indiffé- « rence sur le résultat qu'elle aura, imperturbable, immobile, les « yeux fixés sur le principe absolu qui, seul, existe réellement. »

Puisque nous avons parlé du Bagavad-Gita, nous ne saurions le laisser sans faire admirer la magnifique idée qui y est donnée de la divinité et la pureté de sa morale. « Celui qui accomplit ses « devoirs sans vues intéressées, en n'ayant pour but que Brahma, « est exempt de tout péché, pareil à la fleur du lotos qui sort pure « du milieu des eaux.

« Oh! qu'il est digne d'estime celui qui se conduit également « envers les amis et les ennemis, envers l'homme vertueux et le « pécheur!

« Je me complais, dit Krisna, à la simple offrande d'un cœur « humble qui me présente, en m'adorant, des fleurs, des fruits et « de l'eau. Je suis égal pour tous, et l'amour ni la haine ne me « dirigent. Mais ceux qui m'adorent sincèrement, je suis en eux, « et eux en moi; et si le pécheur revient à moi loyalement, je ne « fais plus de différence de lui au juste, et je le répute digne de « l'éternelle félicité.

« L'homme qui n'a dans ses œuvres d'autre objet que moi, qui « me regarde comme l'Être suprême, qui ne sert que moi seul, « qui ne songe pas à son propre avantage, qui vit sans colère parmi « ses semblables, sera uni à moi.

« Celui qui, se réjouissant de la félicité de toute la nature, me « sert en me reconnaissant sous une forme incorruptible, ineffa- « ble, invisible, partout présente, toute-puissante, incompréhen- « sible, immobile; celui qui domine ses passions, soumet son in- « telligence, et se montre également doux en toute chose, un jour « sera uni avec moi....

« Ceux dont l'esprit suit mon invisible nature, doivent suppor- « ter d'âpres fatigues, parce qu'il est difficile aux mortels de ga- « gner un sentier invisible.

« Ceux qui, me préférant à tout, abandonnent tout pour me sui- « vre, qui, dégagés de tout autre culte, n'adorent que moi seul, « me contemplent, me servent, je les élève au-dessus de l'océan « de la mortalité.

« Je suis l'âme qui réside dans tous les corps; je suis le principe, « le moyen, la fin de toutes les créatures. Parmi les Aditias, je « suis Vishnou; parmi les flambeaux célestes, Ravi (le soleil) le « rayonnant; Marischi, parmi les Mavoutis (les vents); Sati (la « lune), parmi les Nacschiatris; parmi les Védas, Samaveda; In- « dra, parmi les Dévis; parmi les Roudras, Siva; Vriaspati, « parmi les pontifes sacrés..... parmi les lettres, l'A; parmi les pa- « roles, la copulation qui les unit. Mais que sert d'en dire plus? « L'univers entier repose dans mon essence. »

Quand le Dieu se manifeste à son disciple, il resplendit comme si mille soleils se levaient soudain. Être incommensurable, sans commencement ni milieu ni fin, il illumine, il remplit l'immensité de l'espace; il est l'univers; il est le temps qui ouvre une bouche immense, dans laquelle les générations viennent s'engloutir, comme les torrents dans l'Océan, comme les vols d'insectes qui s'élancent vers la flamme meurtrière.

Alors Ariouna anéanti, s'écrie: « Grand Dieu, tempère cette « splendeur insupportable; reprends la forme plus douce, sous la- « quelle seule je puis t'envisager, sous laquelle j'ose te donner le « nom d'ami. J'étais ignorant; pardonne-moi comme un père à « son fils, un ami à son ami, un amant à celle qu'il aime (1). »

(1) La création est représentée dans le Bagavad-Gita comme une émanation: Athavâ bahouneïtena kim djnâ néna tavârdjouna Richtabyâham idam kritsnam ekânshéna sthito djagat. *A quoi sert-il d'accumuler les preuves de ma naissance, ô Ariouna? Un seul atome émané de moi produisit l'univers, et je suis encore entier.* L. X, 42.

L'autre système indien, qui part du moi pensant, se compose de la philosophie dialectique de Gotama, et de la philosophie anatomique de Kanada, appelée l'une, Nyaya, ou du raisonnement; l'autre, Vaïsechika, ou de l'individualité. Philosophie nyaya.

Les védas prescrivent cette marche dans l'étude : proposition, définition, investigation (1). Gotama, se conformant à cette règle, développe l'acte de l'intelligence dans la théorie de l'individualité, et compose un véritable système de logique; traitant d'abord de la preuve, puis des objets de la preuve, enfin de l'organisation de la preuve. Des commentaires à l'infini donnèrent à cette doctrine autant d'extension que parmi les Grecs, à qui la primauté a été ravie par la science indienne. Mais la Nyaya ne se borne pas à la logique, elle donne une métaphysique de la science, et tend à l'idéalisme, par suite de cet éternel penchant de l'Indien à ne voir dans le monde sensible que des phénomènes, et à confondre le moi avec la Divinité.

La Vaïséchika, que l'on considère comme son supplément, est une philosophie physique, fondée sur les atomes, non divers de forme et identiques par essence, comme ceux d'Épicure, mais dotés de propriétés caractéristiques. Kanada se montre plus profond que les Grecs dans l'observation de la nature : il trouve que la gravité est la cause particulière de la chute des corps; que le son est une qualité de l'air résidant en lui et se propageant par ondulation comme la fleur de nauclea; qu'il existe sept couleurs primitives, parmi lesquelles il compte le blanc et le noir.

Plusieurs écoles hétérodoxes s'élevèrent aussi dans l'Inde, reniant les védas : telle est la secte des Djaïnas, exposée dans la philosophie de Tscharwaka et professant le matérialisme, et celle de Bouddha. La philosophie Mimansa et la Védanta prirent le soin de défendre, contre de pareilles hérésies, la croyance de Brahma, par des interprétations ingénieuses. Philosophie védanta.

La Mimansa est ou pratique ou théologique. La première est une exégèse destinée à fixer le sens de la révélation, dans le but d'établir les preuves du devoir, c'est-à-dire des sacrifices et autres actes ordonnés par les védas. C'est plutôt un système religieux que scientifique; sauf que, dans les aphorismes posés pour l'interprétation, il touche divers sujets de philosophie. Giémini, fonda-

(1) Les Scoliastes aussi posent la question, définissent, démontrent.

teur de cette école, définit le devoir, un acte à accomplir, prescrit par un commandement : d'où semble résulter sa foi absolue dans les védas. Mais les commentateurs prétendirent qu'il fallait chercher d'autres règles au devoir, parce que le commandement ne paraît pas suffisant. Les différents cas sont discutés par eux selon les cinq membres qu'ils croient nécessaires à chaque cas complet; 1° le sujet à expliquer; 2° le doute qu'il fait naître; 3° le premier côté de l'argument concernant la matière; 4° la conclusion démontrée; 5° les accessoires ou le rapport.

La Mimansa théologique est la discussion de la preuve qui peut se déduire des védas, en ce qui concerne la théologie; on l'appelle aussi Védanta, c'est-à-dire conclusion des védas. En effet, les *Soutras* de Viasa, qui en sont l'œuvre capitale, donnent l'explication des védas à l'appui de l'existence de Dieu, de qui proviennent la naissance, la continuation et la dissolution de ce monde.

Les Védantas ont pour doctrine souveraine que l'Être suprême est cause matérielle et efficiente de l'univers. « Brahm est cause et « effet; la mer est la même chose que ses eaux, bien que l'écume, « les flots, la marée diffèrent entre eux. Un effet n'est que la cause. « Brahm est l'âme, l'âme est Brahm. La même terre offre dia« mants, cristaux, orpiment; le même sol produit une grande va« riété de plantes; la même nourriture fait croître la chair, les « ongles, les cheveux. Comme le lait se caille, et comme l'eau « gèle, Brahm est ainsi modifié et transformé, sans qu'il soit be« soin d'aucun moyen extérieur. L'araignée tisse sa toile avec sa « propre substance; les esprits assument des formes diverses; la « grue engendre sans mâle; le lotos se propage de marée en ma« rée, sans organes de locomotion. Aucun motif ou but spécial « ne peut être assigné à la création de l'univers que la volonté de « Brahm. »

Cette philosophie qui domine toute la littérature et la vie sociale des Indiens, démontre comment on arrive de nécessité au panthéisme, aussitôt qu'on refuse d'admettre comme un fait de pure conscience les êtres contingents et finis; elle démontre comment le panthéisme aboutit au même point que le scepticisme, la destruction de l'intelligence humaine, puisqu'il doit repousser comme illusoires les notions distinctes, pour ne retenir que l'idée de l'unité absolue. Toutefois le Védanta, en acceptant dogmati-

quement la révélation divine, est contraint d'accepter la personnalité de Dieu et le libre arbitre de l'homme, et de mitiger ainsi le panthéisme par l'histoire et par la mythologie.

On trouve communément dans ces systèmes l'idée d'une substance infinie qui se manifesta dans l'univers par émanation plutôt que par création, comme aussi celle d'une formation et destruction alternative et périodique des choses, dont l'origine première est expliquée par le matérialisme, la dualité ou le panthéisme; abîmes où va se perdre inévitablement quiconque dévie des traditions. Dans la pratique, ces idées tendent toutes à guérir l'âme de sa plaie originelle, à détourner la peine de la transmigration, et à procurer un état d'abstraction et d'apathie absolue auquel conduit l'activité mentale.

Ces différents systèmes tombent aussi d'accord dans la croyance que les sacrifices prescrits par les védas ne sont pas assez purs, à raison du sang qui s'y répand, ni suffisants pour obtenir la libération finale des âmes. C'est pour cela que reste une expiation au delà du tombeau, et que le devoir le plus sacré d'un fils et de tous les descendants consiste dans les suffrages mortuaires; pratique très-enracinée dès le temps des patriarches. De là un grand encouragement au mariage, qui, chez les brahmines, est d'obligation absolue, pour laisser une descendance légitime qui leur procure les suffrages ambitionnés; de là encore le respect pour les femmes. « La femme est la moitié de l'homme, dit un ancien « poëte; c'est son plus intime ami, la source du salut. De la « femme naît le Sauveur. » Ailleurs il ajoute : « Les femmes sont « les amies du solitaire; leur conversation apporte un doux soula- « gement. Semblables aux pères dans l'exercice des devoirs, elles « se montrent mères en consolant le malheur. »

Ainsi l'esprit parcourut en Orient, de même que dans la Grèce, le cercle entier des opinions philosophiques. Comme dans l'école de Platon, il s'éleva au-dessus de l'univers pour connaître la cause et le type éternel de tout ce qui existe; comme dans celle d'Aristote, il proclama la double existence de l'âme humaine et du monde extérieur, en partant du témoignage des sens; comme dans celle de Zénon, l'homme se concentra en soi et devint indifférent à tout ce qui arrivait autour de lui; comme dans celles de Pyrrhon et d'Épicure, il soutint qu'il n'existe que des apparences. Le panthéisme de Xénophane, l'amour et la haine d'Empédocle, Comparaison avec les Grecs

la monade et la métempsychose de Pythagore, les atomes de Leucippe, la composition et la décomposition d'Héraclite se trouvent déjà bien avant eux sur le Gange. Mais plus l'intelligence serait désireuse de connaître l'ordre dans lequel se formèrent ces systèmes, plus lui manque pour cela toute donnée historique. Les Grecs puisèrent-ils de l'Inde, au temps d'Alexandre, ou lui portèrent-ils leurs connaissances ? Les deux pays s'abreuvèrent-ils à une source plus reculée, ou l'esprit humain progressa-t-il parallèlement? L'histoire raconte que Pythagore et Démocrite voyagèrent dans les Indes : on dit que Pyrrhon y accompagna Alexandre; que Calisthènes, neveu d'Aristote, transmit à son oncle un traité de logique qu'il avait reçu des brahmines ; que Pythagore blâmant Thespesion d'être trop partial pour les Égyptiens, s'entendit reprocher d'être lui-même trop asservi aux Indiens ; enfin que le brahmine Yarka, interrogé par Apollonius sur ce que pensaient les siens de la nature de l'âme, répondit : « Ce que vous en pensez vous-mêmes depuis Pythagore (1). » Admettons que ces traditions ne soient pas suffisamment prouvées, elles indiquent toutefois comme très-ancienne la croyance que les Grecs reçurent du Gange une partie de leur science, ou du moins une impulsion intellectuelle.

Philosophie morale.

Les systèmes déjà mentionnés nous fournissent la partie spéculative de la philosophie : la partie pratique est contenue dans le Manava-Dharma-Sastra, composé, selon quelques-uns, par Manou, douze siècles avant J. C.; il est à coup sûr très-ancien, et plus probablement il a été compilé par le collége des prêtres dans le cours de plusieurs siècles. Nous sommes portés à le croire ainsi, en y voyant, d'une part, un mélange de grossièreté et de politesse, et les rapports de la propriété fort développés à côté de lois pénales barbares ; d'autre part, la classe sacerdotale autant exaltée. Le bâton du brahmine dépasse la tête, celui du guerrier arrive au front, celui du négociant au nez, et ainsi de suite. Le roi est composé de parties prises aux sept principales divinités ; mais par cela même, son premier devoir est d'honorer les brahmines, d'où lui viennent toutes sortes de bénédictions. Comme les védas proclament d'ailleurs que tout ce qui est sorti de la bouche de Ma-

(1) BRUCKER, *Hist. philos.*, t. I, p. 190. ROBERTSON, *Recherches sur l'Inde*, t. I.

nou est saint et salutaire à l'âme, ce code est extrêmement respecté. En outre des matières ordinaires d'un code, il contient un système de cosmogonie, des idées de métaphysique, des préceptes pour toutes les circonstances de la vie, pour les cérémonies du culte, la morale, la politique, l'art militaire, le commerce, les peines et les récompenses après la mort (1).

Le Dharma-Sastra débute avec la magnificence d'un poëme; Manou s'y montre sur un trône en directeur suprême de la période courante de l'univers. Les sages *Maharkis* se pressent autour de lui avec respect, en le priant de manifester au monde les lois qui doivent guider les habitants de la terre; Manou sourit en les exauçant, et commence à exposer l'histoire de la création.

Dieu, dit-il, pour la propagation de l'espèce humaine, produisit de sa bouche, de ses bras, de sa cuisse, de son pied, le Brahmine, le Xathrya, le Vaïschia, le Soudra. Le Seigneur ayant divisé son propre corps en deux, devint moitié mâle, moitié femelle, et s'unissant à celle-ci, il engendra Vivagi; Vivagi produisit d'elle-même Manou, créateur de l'univers. Je suis celui-là : et désirant créer (2), j'ai produit les dix très-saints (*Maharki*), seigneurs de l'univers; ceux-ci créèrent les sept Manous, les oiseaux, les serpents, les dragons, les gnomes, les géants, les vampires, les nymphes, les singes, les vers, les météores, les immobiles.

Tous ces êtres, enveloppés de ténèbres multiformes, ont la conscience, le sentiment du plaisir et de la douleur; ils suivent les transmigrations dans le monde varié des phénomènes, qui passe sans cesse.

La création accomplie, le pouvoir incompréhensible fut absorbé dans l'âme suprême, chassant le temps par le temps. Tant que Dieu veille, le monde continue ses vicissitudes; tombe-t-il dans

(1) Ses douze livres traitent séparément de la création, de l'éducation, du mariage, de l'économie domestique, de la manière de vivre, de la purification, des femmes, des dévotions, du gouvernement, des lois pénales et civiles, des marchands et des serviteurs, des classes mixtes, des peines et des expiations, de la transmigration et de la béatitude finale.

L'original de ce code a été publié à Paris en 1830, par de Chezy : trois ans après, Loiseleur Deslonchamps en a donné une traduction.

(2) Il est à remarquer que dans toutes les cosmogonies indiennes, la pensée, la contemplation, la dévotion et la pénitence sont considérées comme des conditions nécessaires de la création.

le repos, le monde se dissout. Les animaux tiennent le premier rang parmi les êtres; parmi les animaux, ceux qui existent par leur propre intelligence, comme les hommes; parmi ceux-ci, les brahmines, incarnation perpétuelle de la justice.

Les hommes ont tous l'amour de soi, d'où naissent les désirs et les inquiétudes. Qui accomplit ses devoirs sans espoir de récompense parvient à l'immortalité. Est impie quiconque méprise les Védas, ou les Dharma-Sastras, c'est-à-dire la révélation et la tradition de la loi; toutes deux, avec les bonnes mœurs et l'obligation de vivre content de soi, sont le comble de nos devoirs. La religion commande la prière de l'*oum*, les oblations du feu, les sacrifices, les libations aux saints. Les devoirs envers nous-mêmes sont, de dominer les onze sens, d'étudier la science sacrée, de conserver le cœur bon et incorruptible; autrement les sacrifices demeurent sans valeur : s'occuper de ses propres affaires; ne pas parler si l'on n'en est requis; dédaigner les honneurs mondains; se conserver pur de langage et d'esprit. Les devoirs envers les autres sont, d'honorer les vieillards, de respecter son père plus que cent maîtres, et sa mère plus que mille frères, et plus que père et mère celui qui communique la doctrine sacrée; user de bienveillance envers ses disciples, ne pas faire de mal à autrui, même par le désir.

Tout acte, penser ou parole, rapporte bon ou mauvais fruit. C'est pécher en esprit que de désirer le bien d'autrui, de méditer un crime, de nier Dieu; c'est pécher en paroles que de mentir, médire, parler hors de propos. C'est pécher en actions que de s'approprier ce qui est à autrui, de nuire aux êtres animés sans l'autorisation de la loi, de courtiser la femme d'autrui.

La nature du châtiment est en rapport avec les œuvres. Pour les actions perverses de son corps, l'homme passe après la mort dans des créatures sans mouvement; pour les péchés de la parole, dans des oiseaux ou des bêtes rougeâtres; pour les fautes mentales, il renaît dans une condition humaine inférieure.

Que la femme ne recherche jamais la liberté. Jeune fille, elle dépend de son père; femme, de son mari; veuve, de son fils. Choisis-en pour épouse une qui soit d'un aspect agréable, qui n'ait pas les yeux enflammés, trop ni trop peu de cheveux, qui ne parle pas au delà du besoin; qu'elle porte un nom gracieux, qui finisse par des voyelles longues et semblables à des paroles de bénédiction, non celui d'une constellation, d'un arbre, d'un fleuve, d'un ser-

pent, d'un volatile, d'une montagne, ou d'une tribu barbare. La femme vertueuse doit vénérer son mari comme Dieu, quand même il n'observerait pas les usages, en aimerait une autre, ou manquerait de tout mérite. La femme n'est exaltée dans le ciel qu'autant qu'elle honore son seigneur; si elle le perd, elle ne doit pas rallumer le feu nuptial.

L'âme a trois qualités, bonté, passion, obscurité, à l'une desquelles reste attachée l'intelligence, durant toute la vie. Après la mort, les âmes douées de bonté transmigrent en nature divine; celles dominées par la passion, dans une condition humaine; celles livrées à l'obscurité, dans les bêtes. Il y a dans chaque transmigration des degrés proportionnés. Celui qui tue un brahmine est changé en âne ou en chien; en ver, le brahmine qui boit des liqueurs; le voleur de grain, en cygne; de viandes, en vautour; de parfums, en rat musqué.

Ce qui procure la béatitude, c'est une austère dévotion, c'est de connaître Brahma, de dompter ses sens, de ne pas faire de mal, d'étudier les védas pour acquérir la connaissance de l'âme suprême, qui est la science capitale. Celui qui fait le bien par intérêt parvient tout au plus au rang de *devas;* celui qui vise uniquement à la connaissance de l'Être divin se trouve dégagé des liens mortels, et vivant encore aperçoit déjà dans tous les êtres l'âme suprême, et dans l'âme suprême tous les êtres; puis il arrive à l'immortalité.

L'on voit ici percer le panthéisme de Manou, qui se montre ensuite clairement dans ces paroles: « L'âme est tous les dieux; dans « l'âme suprême repose l'univers; elle produit la série des êtres « animés. Le grand Être, plus subtil qu'un atome, enveloppant en « soi tous les êtres formés des cinq éléments, les conduit, par de« grés, de la naissance à l'accroissement, à la dissolution. Ainsi, « l'homme qui reconnaît dans son âme propre l'âme suprême pré« sente dans toutes les créatures, se montre égal à tous, et est enfin « absorbé en Brahm. »

De même que le code des Hébreux nous a montré les usages de ce peuple, de même celui-ci, conservé par les Indiens avec non moins de ténacité, nous offre une peinture étonnante de leurs mœurs douze siècles avant J. C. Ce n'est pas que ce peuple fût alors au berceau: la distinction des castes y était déjà établie, fondée sur les védas, dont l'interprétation avait donné naissance à une litté-

rature étendue et à des opinions discordantes, dans lesquelles apparaissent les efforts de la raison humaine révoltée contre le joug de l'autorité, et tenue en bride par le pouvoir et par l'habitude. Le roi, bien que considéré comme une divinité descendue sur la terre, n'avait pas moins à craindre pour son trône et pour sa vie. Il devait souvent infliger de sévères châtiments, protéger le faible et surtout la femme, cet être inférieur qui pourtant séduit les plus sages, et dont la malédiction est la ruine d'une maison, tandis que le ciel bénit qui l'honore.

Les trois castes supérieures jouissaient, instruisaient, commandaient, pendant que les Soudras, se contentant dans leur servitude de l'espoir de renaître en une condition meilleure, s'adonnaient aux arts et aux manufactures; ils faisaient des vases, non-seulement d'airain, de fer, d'étain, de plomb, mais encore d'argent et d'or, métaux qui étaient extraits sous la direction du roi; ils savaient travailler les pendants d'oreilles en or, les pierres précieuses, les coraux et les diamants; sculpter habilement l'ébène, l'ivoire et la corne; tisser des étoffes très-fines pour la parure des riches, que des bœufs, des chameaux ou des chevaux portaient dans d'élégants palanquins. Les fêtes étaient égayées par des sons et des chants, par des danses, des lutteurs et des comédiens; ils avaient des combats de coqs, de béliers et d'autres animaux, bien que la loi les défendît; des parfums délicieux s'exhalaient dans les appartements, et les tables étaient couvertes d'une grande variété de mets et de boissons fermentées (1).

En même temps s'étaient introduits les maux, cortége inévitable de la civilisation : de nombreuses superstitions, la fureur du jeu, l'usure avide, l'infâme espionnage, la honteuse prostitution. Le roi employait les mauvais sujets corrigés à découvrir les méfaits des autres. Ses agents se servaient de chiffres pour l'informer des desseins des princes étrangers. Des femmes faisaient seules le service intérieur de la cour, et pour se garantir de l'empoisonnement, le roi ne recevait sa nourriture que des mains les plus fidèles, y mêlait des antidotes, et portait certaines pierres contre les poisons (2).

(1) Voy. principalement les livres II, 178, 204; III, 56, 58, 202, 268; IV, 36; V, 112, 120, 121; VII, 8, 62; IX, 222, 225, 239; XII, 45.

(2) Voy. liv. II, 179; III, 160; IV, 219; VII, 67, 90, 125, 217, 218; IX, 225, 257, 258; XI, 50, 61.

Indépendamment du code de Manou, il fut écrit d'autres traités de morale, appuyés spécialement sur les Védas et sur les Pouranas : dans le nombre se distinguent le Pan-Scha-Tantra, aphorismes par Vishnou Scharma (1); en voici quelques-uns : Autres moralistes.

« Les hommes en naissant ne s'aiment ni se haïssent : l'amour et « la haine proviennent d'accidents. — Celui qui nous assiste dans « les jours sombres est un ami. — Ne te lie pas avec le méchant ; les « tisons brûlent ou noircissent. — Crains la tranquillité du mé« chant plus que la colère de l'homme de bien. — Le méchant qui « sait est un aspic dont la tête est ornée de pierres précieuses. — Ne « change pas, sans y avoir bien pensé, ton ancienne demeure pour « une nouvelle. — Si tu tombes dans un lieu où l'on n'ait pas la « crainte de mal faire, hâte-toi de fuir. — Le sage n'est jamais chef « de parti. — Ne néglige pas les petites choses ; beaucoup de brins « de paille arrêtent un éléphant. — La vie n'est rien sans l'honneur. « — La vie se perd en un instant, l'honneur dure éternellement. « — Celui qui vit sans craindre la mort ne l'aperçoit pas quand « elle arrive. — Celui qui ne recherche pas une bonne réputation « est déjà mort durant la vie. — Le sage ne parle jamais de son « âge, ni de ses richesses, ni de ses pertes, ni des défauts de sa fa« mille. — L'homme de bien est une fleur cachée sous l'herbe, ou « entrelacée aux cheveux, qui exhale une odeur agréable. — Il vaut « mieux se taire que mentir, être pauvre que s'enrichir par la « fraude, vivre solitaire dans les bois que dans la société des sots. « — Le bonheur est de ne pas avoir d'inquiétudes. — La religion « est la bienveillance envers les créatures ; l'échelle par laquelle « l'homme monte au ciel. — Qui dompte ses passions trouve la béa« titude, même dans la vie. — La vie de l'homme sur la terre res« semble à un voyage fait dans le cours d'une nuit. — Jeunesse, « beauté, vie, richesse, faisceau de paille que le courant entraîne « avec lui. — Le torrent ne revient pas en arrière ; les jours de « l'homme sont ce torrent. — Souffre mille injures avant que de « plaider : le procès commencé, ne néglige rien pour en sortir vain« queur. — La science fait connaître tout, excepté le cœur du mé« chant. — Ne rejette pas le breuvage salutaire quoiqu'il te répu« gne, ni l'ami parce qu'il a des défauts. — Ce que tu possèdes « au delà de tes besoins appartient à autrui. — Pourquoi prendre

(1) De Marles, Hist. gén. de l'Inde, t. II, p. 403-413.

« tant de souci du plaisir et de la douleur ? L'un et l'autre se succèdent sans cesse. »

La philosophe Avyar, l'une des femmes de Brahma, c'est-à-dire contemplatrice de l'essence divine, est comptée parmi les sept sages du Malabar. Elle a écrit des livres de morale, au nombre desquels, l'*Atisoudi* et le *Kalwioloukam*, ou des règles de la sagesse, en vers, que chantent les jeunes filles dans les écoles (1). « Gloire et honneur à la Divinité. — La charité est gracieuse et « non passionnée. — Ne divulgue pas tes secrets. — Cause avec « tranquillité. — Prends soin de ce qui t'est cher. — Connais « d'abord le caractère de celui dont tu veux te faire un confident. « — Apprends tandis que tu es jeune. — Ne néglige pas ce qui « profite à ton corps. — Reste à ton poste et observe les lois di« vines. — Ne relève pas les faits d'autrui, et procure-toi une « bonne réputation. — Le plus grand de tous les plaisirs est de « lire et d'écrire. — L'ignorant est vraiment pauvre. — Le véri« table but de la science est de distinguer le bien du mal. — Ne « trompe pas même ton ennemi. — La vérité est la fleur de la « science. — Plus on avance dans la science, plus on avance dans « la vertu. — Sans religion, point de vertu. »

La doctrine du bouddhisme réclame ici une mention particulière; car elle a dominé durant de longs siècles, et domine encore des sources de l'Indus jusqu'à l'océan Pacifique, et au Japon; elle a adouci les nomades féroces de l'Asie centrale, et même ceux de la Sibérie méridionale (2).

La métaphysique.

Quant à la métaphysique, nous y rencontrons trois opinions: l'une n'admet pas le vide, mot qui pour elle signifie l'immatériel; l'autre, partant de la sensation, concède aux corps une existence purement phénoménale; la troisième ne reconnaît d'autre existence réelle que le moi. Ces opinions très-anciennes trouvent leurs analogues, la première dans Barkley, la seconde dans

(1) Asiat. Res., t. VI.

(2) Voy., indépendamment des ouvrages cités, les mémoires de M. Hodgson et d'Abel Rémusat dans le Journal des savants, 1831, et dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1830; un article de G. D. Romagnosi dans le t. XXX des *Annali di Statistica;* un de moi dans le *Ricoglitore italiano straniero*, février 1836; enfin la préface de l'abbé Gorresio à son édition du Ramayana. — Dernièrement M. Burnouf a lu à l'Institut un mémoire sur l'origine du bouddhisme.

Cabanis, la dernière dans Fichte. L'univers ainsi réduit à une pure illusion (*maya*), Bouddha fonda sur ce vaste abîme un système de cosmogonie gigantesque, en établissant une infinité de degrés dans l'échelle de l'existence, depuis l'Être pur, sans forme, ni qualité, ni nom, jusqu'à ses émanations les plus infimes. Notre globe est divisé en quatre grandes îles ou montagnes, situées aux quatre points cardinaux, à l'entour du Mérou; il est environné de sept montagnes d'or et de sept mers parfumées, et autour de lui circulent les autres mondes et le soleil. Cette planète (le soleil), habitée par un adorateur de Bouddha, que ses mérites y ont appelé, est de forme cubique : cinq tourbillons de vent l'entraînent sans jamais s'arrêter autour des quatre continents: un le soutient pour l'empêcher de tomber, un autre l'arrête, un troisième le reconduit, un quatrième le tire, un cinquième le pousse, ce qui produit la rotation.

A moitié de la hauteur du Mérou commencent les sept cieux des désirs, dont les habitants, supérieurs à l'homme, sont néanmoins sujets à se multiplier par le moyen de la volupté, mais volupté d'un regard, d'un sourire. Celui qui y monte se purifie peu à peu tout entier. Au quatrième degré les sens n'ont plus de puissance; au cinquième les plaisirs sensuels sont convertis en joies de l'intelligence, bien que subsiste encore l'amour du plaisir, désormais pur de tout alliage terrestre.

Au-dessus du monde des désirs est le monde des formes, dont les habitants n'aspirent déjà plus au plaisir, quoique soumis pourtant aux conditions de l'existence matérielle, la forme et la couleur. Dans le monde des formes, on distingue dix-huit étages l'un sur l'autre, croissant toujours en perfection morale et intellectuelle, acquise par les quatre degrés de la contemplation.

Tel est le monde de l'homme ou monde de la patience, qui toutefois n'est qu'un point infinitésimal dans le déluge de mondes accumulés par l'imagination indienne. Comme l'arithmétique ordinaire ne suffisait pas pour les mesurer, il fallut en trouver une spéciale, dans la sublimité de laquelle Bouddha seul pénétra. Il la met en usage quand il veut donner une idée de sa nature inépuisable et illimitée, des purs mérites des bouddhas ou saints, des périodes d'existence des bouddhistanas ou intelligences modifiées, de l'océan de vœux faits par eux tous pour la félicité des mortels, et de l'enchaînement des lois qui constituent le dévelop-

pement infini des mondes. Le premier de ces dix grands nombres est l'*asankya* (c'est-à-dire innombrable) de cent quatrillions multipliés par eux-mêmes. Le carré de cet asankya produit le second nombre, c'est-à-dire l'unité suivie de soixante-huit zéros : et l'on continue ainsi en prenant toujours le carré, jusqu'au dixième appelé indiciblement indicible; il faudrait pour l'exprimer faire suivre l'unité de quatre millions quatre cent cinquante-six mille quatre cent quarante-huit zéros; tant l'imagination s'est fatiguée pour approcher de l'idée de l'infini.

Mais quel devait être le monde construit à l'aide d'une pareille arithmétique? En voici une esquisse.

Nous avons dit de combien d'étages, tous habités par des êtres innombrables, était constitué le monde de l'homme. Il faut, selon les bouddhistes, jusqu'à mille millions de pareils mondes pour former un univers; cent quintillions de ces univers forment un étage, et vingt de ces étages un groupe de mondes. Le plus bas de tous s'appuie sur une fleur de lotos : symbole effrayant de leur science, qui a pour base le néant.

Cette fleur n'est pas seule; ils en comptent par myriades de myriades, dont chacune est le point d'appui d'un système d'univers du même genre. Puis ce lotos flotte sur une mer parfumée, faisant partie d'une terre d'un autre système encore plus démesuré.

Ce qui arrive de l'espace, appliquez-le au temps. Il est divisé en *calpas*, et chaque calpa en quatre époques, comme nous l'avons vu dans les autres philosophies indiennes. Dans la première, le monde se façonne, se coordonne, et les êtres habitent la région des formes. Mais à mesure que le temps avance, la vertu de Bouddha diminue dans ses manifestations, et les êtres descendent dans le monde des désirs. Là, dès qu'ils ont goûté d'une source douce comme le miel et le lait, s'élève en eux la sensibilité; très-faible d'abord, elle s'irrite alors qu'ayant mangé d'un mets plus grossier, se développent chez eux des sexes différents, et les dispositions violentes et passionnées, ce qui les plonge dans l'esclavage des sens. La décadence est ici suspendue, pour reprendre après un court intervalle. Ouragans, incendies, cataclysmes annoncent la destruction de l'univers; le déluge gagne un étage, puis l'autre; jusqu'à ce que, les mœurs allant toujours se corrompant davantage, un immense incendie consume en sept jours toutes les con-

ditions perverses, c'est-à-dire les animaux, les hommes, les mauvais génies. Le vide prend la place qu'occupait le monde; plus de jour, ni de soleil, mais ténèbres universelles.

Les habitants des étages supérieurs, où n'atteignent pas ces catastrophes, vivent beaucoup plus que la durée d'un calpa; il en est même un dans lequel la vie égale quatre-vingt mille calpas.

A différents degrés de cette série de siècles et de mondes, apparaissent les Bouddhas, manifestations spéciales de la substance absolue dont toute chose émane, et qui, au terme de chaque âge, viennent présider à celui qui commence, rétablir les doctrines, et remettre les hommes sur le droit chemin. Le dernier qui soit apparu est Sakia-Mouni, dont quelques-uns font un seul et même avec le fondateur de l'école Vaïseschika. Il avait deux corps, l'un sujet à la mort et aux transformations, l'autre était la loi même éternelle et immuable. Il naquit sur la terre à l'équinoxe d'hiver, d'une vierge de race royale, lorsque tout le monde était en paix; il fut adoré par certains rois, présenté au temple où un vieux prêtre prédit en pleurant sa gloire future; le génie du mal le tenta dans le désert. Mais comment discerner jamais ce que la tradition a ajouté à cette histoire des diverses incarnations, qui forme la partie populaire de la doctrine de Bouddha (1)?

Sa morale a un tout autre mérite : elle a conservé et proclamé les doctrines primitives d'un seul Dieu et de l'égalité des hommes en sa présence; aussi tenta-t-il d'abolir les castes. S'il échoua dans l'entreprise, lui reste au moins la gloire d'en avoir eu le courage. Les cinq commandements principaux sont : « Ne tue aucun être « vivant, depuis l'insecte jusqu'à l'homme; ne dérobe pas; ne com- « mets pas l'adultère; ne mens pas; ne bois pas de vin ni d'au- « tres liqueurs enivrantes. » Les dix péchés capitaux sont divisés en trois catégories : dans la première, l'homicide, le vol, l'adultère; dans la seconde, le mensonge, la rixe, la haine, les paroles oiseuses; dans la troisième, le désir immodéré, l'envie, l'idolâtrie. L'empire sur les sens, l'humilité, la mortification, la charité sont prêchés avec des accents si tendres et si pénétrants, **Morale de Bouddha.**

(1) Tous les missionnaires furent frappés de cette admirable ressemblance du bouddhisme avec le christianisme, au moins quant aux accidents extérieurs. Le savant ANTOINE DE GIORGI, de l'ordre de Saint-Augustin, développa le premier ce rapprochement dans une dissertation qui précède son *Alphabetum Thibetanum*, publié à Rome par la congrégation de la Propagande, en 1761.

que parfois on croirait entendre l'Évangile. Un mendiant serait une rareté dans les pays où la religion de Bouddha est professée. La piété des fidèles a élevé près des couvents des hôtelleries commodes, belles même quelquefois, pour les étrangers et les voyageurs : mais là, comme chez le brahmine, la croyance dans la transmigration des âmes produit plus de sympathie pour les animaux que pour l'homme. Le panthéisme fait d'ailleurs consister le comble de la perfection dans l'anéantissement de toutes les facultés absorbées dans la contemplation de Bouddha. De si beaux commencements ont donc pour résultat l'exercice de ces admirables et pénibles abnégations des Yoghis et des Talapoins; heureusement qu'il est donné à peu d'y arriver, et qu'il ne reste à la plupart qu'à s'acquitter des moindres vertus, c'est-à-dire des plus vraies, celles qui sont humaines et bienfaisantes.

Le bouddhisme, en réprouvant les castes, dut établir une hiérarchie; c'est pour cela que dès les temps les plus anciens nous y trouvons un patriarche, qui n'est pas seulement le représentant de Bouddha sur la terre, mais Bouddha lui-même, successivement incarné dans les différents patriarches. La doctrine seule ne se transmet donc pas en eux, c'est de plus la divinité; aussi jugez combien s'en accroît leur autorité. Il est pourtant permis à tous d'aspirer au rang suprême, puisque, à la mort d'un patriarche, les chefs du clergé se réunissent pour élire le nouveau dieu qui porte ces croyances de pays en pays, et quelquefois les scelle de son sang par le martyre. Le premier patriarche, successeur de Sakia-Mouni, fut un brahmine, puis un Xathrya, ensuite un Vaïscia, un Soudra, afin qu'apparût dès l'origine l'égalité religieuse.

Les bouddhistes diffèrent donc essentiellement des brahmines en ce qu'ils croient que certains hommes peuvent par degrés devenir Dieu, tandis que les derniers font paraître Dieu sous la forme d'hommes et d'animaux. Les brahmines voient dans tout l'action immédiate de Dieu ; ils croient à la création de la matière, et prêtent foi aux Védas et aux Pouranas, tandis que les bouddhistes rejettent ces livres, font la matière éternelle, et Dieu dans un repos constant. Les sacrifices et l'adoration du feu sont inconnus aux bouddhistes qui honorent les reliques de leurs saints, tandis que les brahmines réputent immonde ce qui reste de la mort. Les bouddhistes repoussent surtout la distinction des castes ; leurs pré-

tres, dits Talapoins ou Raans, ne peuvent se marier sans avoir été relevés de la consécration. Ils vivent réunis dans des couvents contigus aux temples, ne s'occupant pas des suffrages en faveur des morts auxquels les brahmines attachent tant d'importance. Ces communautés ont pour chef un Zara, et tous les Zaras ont au-dessus d'eux un Zarad qui, bien que vivant comme les autres et vêtu de même, obtient les suprêmes honneurs. Il sort pieds nus, mendiant de porte en porte; mais les rues par lesquelles il passe sont ornées de tapis, le peuple se prosterne pour implorer sa bénédiction, les femmes s'enfuient comme indignes de fixer les regards du saint, êtres imparfaits qu'elles sont. Le criminel qui touche un Raan est mis en liberté. Lire, écrire, élever la jeunesse, et gagner ainsi la nourriture pour eux, pour leurs hôtes et pour les indigents, telle est l'occupation des Talapoins.

En quel temps naquit le bouddhisme? On ne sait, et quelques-uns le font antérieur au brahmisme. Mais les livres mêmes des bouddhistes font mention des luttes acharnées que Sakya-Mouni eut à soutenir de la part des brahmines; il faut donc le croire postérieur aux doctrines de Brahma, et le placer soit à l'an 1000 avec Jones, ou à l'an 700 avec Ward, ou à l'an 540 avec Erskine et Colebrooke. Rémusat découvrit dans l'Encyclopédie japonaise une liste des trente-trois premiers patriarches bouddhistes, selon laquelle le premier aurait succédé à Sakya-Mouni 950 ans avant J. C. (1). L'examen même de sa doctrine nous la fait croire plutôt une réforme qu'une institution primitive; comme sous le nom de Bouddha, ce n'est pas d'un personnage réel, mais de la secte qu'il s'agirait. Son fondateur s'appelait dans la péninsule au delà du Gange, Sommonokodom, par corruption, sans doute, de Samana-Gotama, c'est-à-dire Gotama le saint, le parfait, d'où est dérivé le nom de Samanéens déjà connu des compagnons d'A- Son histoire.

(1) Pallas publia une chronologie mongole qui le place 1022 ans avant J. C. Les Chinois le font naître en 1027, et aussi les Japonais. L'Encyclopédie japonaise se rapproche de cette date, ainsi que le *Collier de perles de l'histoire persane*. Les bouddhistes de l'Asie méridionale varient d'opinions entre eux à cet égard, les uns le faisant vivre en 638 avant J. C., d'autres en 619, d'autres enfin en 744; Aboulfazel, ministre du grand mogol Akbar, dans le *Ayin Akbari*, le fait naître 1366 ans avant J. C.; le *Bagwad Amrita* en 2099. L'opinion la mieux appuyée parmi un si grand nombre est celle qui le place aux environs de 1000 avant J. C.

lexandre (1). Quelques-uns s'étayant de la couleur noire et des cheveux crépus avec lesquels Bouddha est toujours représenté, le crurent venu d'Afrique; mais et Krisna et Vishnou sont rituellement noirs, de même que tout leur vêtement est celui des solitaires bouddhistes et des giaynas (2).

Guillaume Schlegel (3) ne sait pas comprendre en quoi consiste l'innovation prêchée par Bouddha et son opposition au brahmisme. Ce n'est pas le monothéisme, dit-il, puisqu'il est également professé par les brahmines; ni le panthéisme, ni l'absorbement en Dieu, puisque ce sont des dogmes acceptés par les livres canoniques; ce n'est pas la prohibition de verser le sang, puisque les saints l'avaient déjà inculquée chez les brahmines. Comment lui répondrons-nous? Bouddha n'avait-il pas proclamé l'égalité des hommes? N'abolissait-il pas les castes? n'abattait-il pas dans ses fondements l'édifice de la société indienne? ne niait-il pas que l'homme pût se sauver dans une autre religion? Ces seuls faits, quoique d'une nature purement négative, suffisent bien pour rendre raison de l'aversion dont il fut l'objet de la part des brahmines; c'est aussi précisément le motif qui nous détermine à le placer plutôt parmi les sectes philosophiques que parmi les religions.

L'empire de Magada, au cœur de l'Indoustan, paraît avoir été le berceau de cette réforme. Elle s'accrut lentement et inaperçue, s'attaquant seulement d'abord aux points secondaires du dogme et de la discipline; ce qui pourtant la faisait s'éloigner pas à pas des brahmines. Ses sectateurs voulurent avoir leurs livres propres et des théories philosophiques distinctes; ils réfutèrent les Védas, se proclamèrent seuls orthodoxes, et, soit par force de conviction, soit par besoin de propager leur doctrine et d'acquérir des prosé-

(1) Les compagnons d'Alexandre surent distinguer parmi les doctrines dominantes dans l'Inde deux divisions capitales, celle des Brahmines et celle des Samanéens. Ils appelèrent les premiers Gymnosophistes, c'est-à-dire sages nus, terme correspondant à celui de *Digambaras*, c'est-à-dire dépouillés de vêtements; nom que leur donnent les Indiens pour leur manière de vivre. Le mot Samanéens indiquait un empire absolu sur ses propres sentiments, ce que les moines indiens considèrent comme un chef essentiel à la perfection de la vie. Chez les Tartares les magiciens et les prêtres sont encore appelés *Schamani*.

(2) LANGLÈS soutient l'origine africaine de Bouddha; mais M. J. DAVY, *Account of interior of Ceylan*, 1821, paraît avoir donné gain de cause à l'opinion contraire. Voy. aussi KLAPROTH, *Leben des Buddha*.

(3) *Indische Bibliotek*, 1 et 4.

lytes, ils se mirent à combattre les distinctions de castes : ils mirent au-dessus des lois du sacerdoce l'inspiration divine, et appelèrent à prêcher la parole quiconque en sentait la vocation intérieure. Ce fut ainsi que se formèrent, prophètes nouveaux, les *Samanéens*, c'est-à-dire les vainqueurs des passions. L'ardeur du prosélytisme propre aux croyances nouvelles, et des principes larges si opposés à l'immobilité du brahmisme, les fit se multiplier rapidement. Mais la persécution des brahmines se déchaîna contre eux avec fureur, et un philosophe de l'école mimansa, nommé Kourila-Boutra, souleva contre eux tous les Indiens, en proclamant que « du pont de Rama jusqu'au pied de l'Himalaya fût mis à mort quiconque épargnerait les femmes et les enfants des bouddhistes. »

La victoire se déclara contre eux ; mais leur vitalité tenace les suivit dans l'Asie inférieure, jusqu'à ce que, au sixième siècle avant notre ère, ils établirent leur siége principal à Ceylan. Un culte des démons dominait de temps immémorial dans cette île : chantés dans les anciens poëmes du pays (1), ils continuèrent et continuent d'y être adorés, comme par suite d'une transaction, à côté du bouddhisme. De ce moment Ceylan demeura tout à fait détachée de l'Inde ; et de cette île, comme d'un second foyer, les bouddhistes s'étendirent dans toute l'Inde au delà du Gange, chez les Birmans, dans le Pégu, à Siam et à Java : ils portèrent dans le Thibet la civilisation et l'écriture ; parvinrent jusque dans les steppes des Kalmouks et des Mongols; enfin nous les verrons plus tard faire triompher dans la Chine le culte de Fo. Dans l'Inde, le nom de Bouddha fut proscrit; on jeta un voile épais même sur le Bouddha antique, incarnation divine de Vishnou. Le jour qui porte le nom de la planète à laquelle ce dieu préside fut considéré comme néfaste, et le petit nombre de sectaires qui restèrent dans le pays furent regardés comme hérétiques et mis au rang des giaynas (2).

(1) Le comité de traductions orientales de Londres a publié un poëme ceylanais, *Yakkun Nattannawa*, qui décrit le système de démonologie de cette île, ainsi que les pratiques d'un capua ou prêtre des démons (Londres, 1829).

(2) Cent sept ans avant J. C. leur 22e patriarche voyagea jusqu'à Fergana dans la petite Bukarie, à 400 lieues de distance de l'Inde. Dès l'an 390, les livres du bouddhisme avaient pénétré dans la Chine et y avaient été traduits; mais ce ne fut qu'un siècle avant J. C. que la religion y prit pied. Dans le ve siècle

CHAPITRE XIV.

LITTÉRATURE.

Langue. Si nous avons été étonnés de trouver l'Inde aussi avancée dans les voies philosophiques, nous ne le serons pas moins en prenant

de notre ère, le 28e patriarche, nommé Bodli Dhorma, porta avec lui dans l'empire du centre la religion dont il était le chef; et il y mourut en 491. Les Chinois l'appellent Ta-Mo, nom qui le fit confondre par quelques-uns avec saint Thomas ou avec un Thomas, disciple de Manethé. Il profita de sa position, qui le rapprochait de l'empereur régnant, pour persuader à tous les prosélytes qu'il était le chef naturel de leur religion, une incarnation légitime de leur Dieu.

A la même époque, la religion de Bouddha pénétra dans les pays montagneux du Thibet, où elle se conserva longtemps grossière, ses sectateurs ne voulant ni retourner à Ceylan pour y étudier les traditions les plus pures, ni accepter les perfectionnements introduits par les Chinois.

Ce culte s'établit probablement au vie siècle dans le Japon et la Corée, tandis que du côté du nord et de l'occident il pénétrait parmi les nations tartares et gothiques.

La suprématie du patriarche résidant en Chine n'était pas reconnue de tous; les Thibétains surtout la repoussaient, attendu qu'ils avaient puisé leur croyance à une autre source. Quand toutefois la Chine fut conquise par les Mongols, et que les descendants de Gengis-Kan étendirent leur puissance du Japon à l'Égypte, de la Silésie à Java, le patriarche installé à la cour d'empereurs aussi puissants, enveloppé dans leur gloire, fut élevé au rang royal. Comme le hasard voulut qu'il fût du Thibet, on lui assigna des domaines dans ce pays; il prit le titre de *Lama*, qui, dans cette langue, signifie prêtre; et, devenu prince temporel, il y constitua fortement la hiérarchie et son autorité souveraine.

On appelle Kahgyour, au Thibet, l'immense collection, dont nous avons parlé, de tous les livres sacrés des bouddhistes, œuvres de Bouddha et de ses disciples, leurs vies et celles des patriarches, actes des conciles, etc.; en un mot toute la littérature canonique de cette religion. Ils sont gravés sur bois, à la manière des Chinois, et le lama du Boutan, qui en est dépositaire, en fait tirer de temps en temps quelques exemplaires pour les églises et les écoles. L'Europe en dut la connaissance au célèbre voyageur Cromo de Koros, qui, durant huit années, s'ensevelit dans les cloîtres du Thibet pour étudier cette littérature, et en porta un exemplaire à Calcutta, où il en publia quelques extraits. La Société de Calcutta fit imprimer le Dictionnaire et la Grammaire thibétains qu'il avait composés; mais on ne put guère en tirer parti, les documents nécessaires manquant en Europe.

Dans les *Transactions of the Royal asiatic Society of Great-Britain*,

connaissance de sa littérature. Elle est en trois langues : sanskrite, prakrite et indoustane; la première ne se parle pas; la seconde peu ; la troisième est subdivisée en une infinité de dialectes. Mais les œuvres les plus sublimes et les plus anciennes, les seules qui rivalisent de beautés avec celles des Grecs, sur lesquelles elles l'emportent en étendue, sont composées dans l'idiome sanskrit, c'est-à-dire parfait (1); autre mystère tout nouvellement révélé à l'Europe. Frédéric Klenker le premier fit remarquer sa parenté avec les langues européennes : il fut secondé par le père Paulin ; puis un institut littéraire s'étant établi au Bengale en 1784, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle et civile, les antiquités, les arts, les sciences, la littérature de l'Orient, la connaissance de cette langue se répandit, et aujourd'hui des chaires ont été fondées pour l'enseigner dans les villes les plus éclairées de l'Europe (2). Sanskrit.

vol. II, p. 1 et 2, de 1830, on trouve des renseignements très-importants au sujet de Bouddha, que lord Hodgson, déjà cité, a tirés des bouddhistes en crédit. Ceux qui ne sont pas en mesure de consulter l'ouvrage même, peuvent voir le judicieux extrait qu'en a fait Abel Rémusat dans le *Journal des Savants*, 1831, où il a inséré aussi une dissertation sur la cosmogonie des bouddhistes, beaucoup plus exacte que tout ce qu'on en avait dit jusque-là. On n'a pourtant obtenu sur le bouddhisme que des notions puisées dans des traductions chinoises ou mongoles; mais l'espoir de retrouver les originaux indiens qu'on croyait perdus est maintenant plus vif que jamais : ils nous donneront certainement des idées beaucoup plus précises au sujet de cette religion singulière.

Abel Rémusat, dans ses derniers jours, s'en occupa beaucoup. Son ouvrage sur Foe Koue Ki fut imprimé après sa mort; il est intitulé : Relation des royaumes bouddhiques; Voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, exécuté à la fin du IVe siècle, par Chy Ja-Hyan. Paris, 1836.

M. I. F. Davis, célèbre par ses recherches sur la Chine, a communiqué à la Société asiatique l'extrait d'une relation de son père sur les institutions des habitants du Boutan, pays où il fut singulièrement frappé de la ressemblance de certaines pratiques avec celles de notre propre liturgie. Voy. *Transaction of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. I et II, 1831.

Klaproth, dans ses mémoires relatifs à l'Asie, a publié une vie de Bouddha d'après les livres mongols.

(1) *Sam* correspond au συν grec, et *kritus* à *cretus*, fait.

(2) Le père Paulin imprima, en 1790, avec les caractères de la Propagande de Rome, la Grammaire sanskrite. Celle de Wilkins est peut-être la meilleure de toutes. Ce dernier publia aussi les *Radices sanscritæ*; mais celles de Frédéric Rosen (Berlin, 1827) les ont laissées en arrière. Le Dictionnaire de Wilson (1819-1832) est indispensable pour cette étude. L'ouvrage de Fréd. Schlegel

Le sanskrit est la langue sacerdotale, dans le sens le plus large du mot, puisqu'il paraît n'avoir été employé que par la caste qui présida à l'organisation civile de ces peuples (1); aussi y voit-on dominer le même caractère sacerdotal qui se montre dans le latin, le perse et le germain ancien. Le grec établit la transition entre ces langues et celles poétiques-héroïques, jusqu'à ce que les langues slaves, sorties des classes serviles avec une grammaire artificielle, vinrent se rapprocher davantage du caractère propre au discours familier.

La langue indienne mérite véritablement le titre de *parfaite*, étant infiniment plus régulière et plus simple que le grec qui a la même construction grammaticale, mieux proportionnée que l'italien et l'espagnol dans le mélange des voyelles et des consonnes; elle est de plus très-libre dans la formation des mots, au point d'en avoir de cent cinquante-deux syllabes; elle est riche et flexible comme la langue de Platon, inspirée et magique comme le persan et l'allemand, rigoureusement précise comme le latin primitif.

Alphabet. Ce qui prouve l'antiquité de l'alphabet indien, c'est qu'on n'y rencontre pas la moindre trace de l'hiéroglyphe (2); les plus légères modifications du son s'y trouvent marquées par cinquante lettres artificiellement distribuées avec un ordre et une symétrie admirables. Les modulations s'y distinguent en voyelles fondamentales, voyelles liquides ou consonnes modulées, et en voyelles doubles ou diphthongues; plus deux assonances finales, l'une qui indique le sifflement, l'autre la nasalité. Les articulations sont classées en gutturales, palatiales, cérébrales, dentales, labiales, et à chaque

sur la langue et la littérature indienne est excellent, ainsi que les comparaisons dont il l'a enrichi. Bopp, par son parallèle de la conjugaison sanskrite avec la conjugaison grecque, zende, lithuanienne, esclavonne, gothique et germanique, répandit le goût de cette étude en Allemagne. Il fit aussi un petit glossaire des racines et des mots nécessaires pour comprendre les textes qu'il a publiés. Parmi ceux-ci, le plus facile est le *Nalo*, épisode du *Mahabharat*. L. Chezy fut le premier professeur de sanskrit à Paris. En 1826 il fit imprimer le *Yagnadattabad*, épisode du *Ramayan* de Valmiki.

(1) F. Schlegel, Hist. de la littérature, Leç. V.

(2) Le lecteur s'aperçoit que nous donnons à l'écriture une généalogie tout autre que celle vulgaire. Voir ce qui en est dit dans ce même livre en parlant des Égyptiens.

classe se réfèrent deux sourdes, deux aspirées, une nasale, une sifflante, une liquide ou semi-vocale.

Le sanskrit emploie trois genres, trois nombres, huit cas, ajoutant aux six cas latins le causal et le locatif. La conjugaison, qui admet trois personnes, six modes et six temps, exprime chaque gradation de l'existence et du mouvement, en précisant de plus en plus la signification des verbes par des particules invariables. Grammaire.

Dans le temps où le sanskrit était la langue privilégiée des premières classes, le prakrit, c'est-à-dire naturel, était celle du peuple et des femmes : il contient les mêmes éléments, mais dans une forme moins perfectionnée et qui varie selon les lieux. Dans le midi on faisait usage du pali (1) qui devint la langue sacrée du bouddhisme, et comme lui se répandit non-seulement dans Ceylan, mais au delà du Gange, dans le Pégu et chez les Birmans. Il dérive aussi du sanskrit, avec des modifications déterminées, la plupart euphoniques, et il peut être considéré comme le premier anneau des idiomes enfantés par celui-ci et que l'on a nommés indo-européens. Prakrit.

Secondée par une langue aussi excellente et par une écriture très-anciennement perfectionnée, la littérature indienne produisit les chefs-d'œuvre dont le lecteur doit déjà s'être fait une idée. Leurs vers sont à la fois métriques comme les latins, et rhythmiques comme les nôtres; leur poétique est également éloignée des entraves de la scolastique et de la bizarrerie désordonnée des compositions chinoises. Vers.

Valmiki vit deux oiseaux qui avaient disposé dans la solitude le nid de leurs amours : quand voilà qu'une main cruelle prend le mâle et le tue. Dans la douleur que lui causa ce spectacle et le gémissement plaintif que répétait sur le rameau la femelle désolée, Valmiki s'épancha en paroles qui se trouvèrent rhythmiques, et ce fut ainsi que naquit l'élégie et la sloka, distique particulier à la poésie indienne.

Cette origine poétique nous indique déjà que l'élégie mélancolique dut prévaloir dans leur littérature : rien de plus naturel

(1) *L'Essai sur le pali*, par E. BURNOUF ET C. LASSEN, est à consulter; Paris, 1826. Toutefois, le premier à s'en occuper, fut le missionnaire italien de San Germano, qui, il y a déjà longtemps, traduisit plusieurs choses de cette langue, notamment le *Kammouva*, dialogue sur les devoirs des religieux, qui fut d'un grand secours aux deux nouveaux philologues.

dans une contrée où le monde n'est considéré que comme une expiation, tous les êtres comme des âmes emprisonnées, tous les corps comme passibles des maux et des fautes. Voilà pourquoi une harmonie triste gouverne chaque forme poétique, depuis la sloka fugitive jusqu'à la conception la plus gigantesque.

Poesie. La littérature sanskrite est remarquable entre toutes les autres par l'union intime de la poésie avec la science. Beaucoup d'anciens livres philosophiques sont en vers, sans qu'y perde rien pour cela l'exactitude de l'analyse et du développement logique. Dans le Bagavat Pourana, le roi Parakiti dit au sage Souka : « Maître, j'apprendrai volontiers comment les âmes sont réunies « au corps ; comment est né le dieu Brahma ; comment il a créé « le monde ; comment il reconnut Vishnou et ses attributs ; ce que « c'est que le temps ; ce que sont les générations humaines et les « âges du monde ; comment l'âme parvient à s'identifier avec la « Divinité ; quelle est la grandeur et la mesure de l'univers, du so« leil, de la lune, des astres, de la terre, et le nombre des rois qui « commandèrent ici-bas ; quelle est la différence des castes ; quelles « formes diverses assuma Vishnou ; quelles sont les trois princi« pales puissances ; ce que c'est que le Vedam ; ce qu'on entend par « vertu et par œuvres pieuses ; quel est le but de toutes les choses. » Un Européen peut-il se figurer un poëme dont ce soit là le sujet et l'exposition ? De là l'extrême grandeur de ces compositions qui satisfont moins la raison que l'imagination, et auprès desquelles celles d'Homère sont comme le Tasse auprès du Méonide. On tomberait néanmoins dans une étrange erreur en croyant y trouver l'emphase confuse, les métaphores fantastiques des Orientaux : les idées y sont exagérées, les accidents amoncelés, les images gigantesques ; mais le style en est simple, le coloris pur, les figures en petit nombre, et sobres les épithètes. Il y a exubérance dans l'imagination, non dans les pensées et dans les paroles ; une expression limpide et bien ordonnée fait même un singulier contraste avec l'immensité de la fable.

Les poëmes héroïques ont pour sujet les diverses incarnations des dieux, non pas en hommes seulement, mais encore en différents animaux ; de sorte que l'Être suprême n'y figure pas seulement comme machine poétique, il y entre encore comme sujet, ainsi que dans Milton et dans Klopstok. Les hommes eux-mêmes, par la force de la contemplation, peuvent se rapprocher de la

Divinité; ce qui multiplie les relations entre les êtres les plus élevés et les plus infimes. Il faut dire cependant que ces dieux rouges et bleus, aux cent bras et aux cent mamelles, métamorphosés en ours, en singes ou en serpents, défigurent le sentiment humain et l'idée de la beauté. Comme le dieu fait homme vaincrait trop facilement les obstacles qui lui sont opposés, ses forces sont modérées par la fatalité, et la *maya* ou l'illusion, formant comme un voile sur ses yeux, l'empêche d'apercevoir l'avenir.

Les plus fameux de ces poëmes sont le *Ramayan* et le *Maha-Barat*. Le sujet du premier est la victoire de Rama (Vishnou incarné) sur Ravana, prince des Racschiasas ou démons. Ceux-ci avaient ravi aux bons génies le privilége d'être invulnérables, ce qui les avait fait l'emporter sur eux, et ils ne pouvaient être vaincus que par un homme. Les bons génies supplièrent donc Vishnou de s'incarner. Dasarata régnait alors depuis neuf cents ans dans Ayodia, « cité bâtie par Mouni, premier souverain des « hommes. Les rues en étaient alignées admirablement et arro- « sées en abondance; les murs peints de diverses couleurs en ma- « nière d'échiquier. Elle était remplie de marchands de toute es- « pèce, de sauteurs, de danseurs, d'éléphants, de chars, de « chevaux; il y avait une grande richesse de pierres précieuses, « abondance de vivres, et des temples et des palais dont les cou- « poles rivalisaient de hauteur avec les montagnes. On y rencon- « trait çà et là des bains et des jardins ornés de l'arbre mango; « l'air était imprégné de l'odeur de l'encens et des guirlandes de « fleurs, ainsi que des parfums des sacrifices; il n'y habitait que « des régénérés (1), dévots aux préceptes des Védas, remplis de « vérité, de zèle, de compassion, maîtres de leurs passions et de « leurs désirs. Là point d'avare, de menteur, de trompeur; point « de malveillant ni d'irréconciliable ennemi. Personne ne vivait « moins de cent ans. Tous avaient une nombreuse postérité et don- « naient aux brahmines au moins mille pièces d'argent; tous exha- « laient des senteurs suaves, portaient les cheveux bouclés aux « tempes, des couronnes, des colliers, des vêtements élégants. Le « roi Dasarata était lui-même très-versé dans les Védas et dans « les Védantas, aimé du peuple, aussi habile que tout autre à « guider un char, infatigable dans les sacrifices et dans les céré-

Ramayan.

(1) Des trois premières classes, et surtout des brahmines.

« monies sacrées, presque aussi savant qu'un Rischi, justement « célébré dans les trois mondes, protecteur de ses sujets comme « Mouni, le premier des monarques. »

Il serait le plus heureux des princes s'il avait des enfants; et, pour en obtenir, il se résout à accomplir le sacrifice le plus solennel, celui du cheval. Plusieurs années se passent en préparatifs; mais il faut d'abord que la fille du roi voisin Schianta épouse le saint jeune homme Rischia Stringa qui étudie les Védas dans la solitude des bois. Un chœur de jeunes filles dans tout l'éclat de leurs charmes va le trouver; à la vue de leurs danses voluptueuses, à la mélodie encore inconnue de la voix féminine, il demeure épris et se marie à la belle fille de Schianta, aux yeux de lotos. Le sacrifice accompli, Vishnou, qui est dans le ciel, « vêtu « de jaune, avec des bracelets d'or, monté sur l'aigle Vinouteya, « comme le soleil sur un nuage, et son dard à la main, » s'incarne, sans quitter le ciel, dans le fils de Dasarata, sous le nom de Rama.

Visva Mithras, sage du sang royal qui, par ses austères vertus, s'est élevé au rang de brahmine, vient alors implorer secours contre les mauvais génies, et Rama, héros de dix-sept ans, quitte son père pour aller les combattre avec une immense armée à laquelle sont réunis des ours et des singes engendrés par les dieux. A son départ, des fleurs pleuvent en nuage sur sa tête, et les cieux résonnent d'une harmonie enchanteresse; il reçoit des armes divines avec lesquelles il parle. Tout ce qu'on rencontre sur la route fournit à Mithras l'occasion d'instruire Rama, et au poëte le sujet de beaux épisodes. Il passe le Gange, *fleuve céleste qui purge la terre;* il arrive près du roi Yunaka, possesseur d'un arc que n'a jamais fait ployer un bras humain, déposé dans une caisse à huit roues qu'il faut huit cents hommes pour traîner. Rama le courbe et le brise *avec le fracas que ferait une montagne en éclatant;* il épouse Sita en récompense, et la conduit à son père. Celui-ci se résout à lui donner le titre de prince héréditaire; mais la reine Kéikey, jalouse des droits de son fils Bharata, et à l'instigation d'une confidente envieuse, rappelle au roi qu'il a juré de lui accorder deux demandes, et le requiert d'envoyer Rama en exil. Dasarata ne pouvant le lui refuser, est contraint d'inviter son fils à se retirer, et en meurt de douleur. Rama, vêtu en anachorète, commence alors ses pénitences dans le désert. Sa com-

pagne lui est enlevée par Ravouna, prince des mauvais génies, qui s'enfuit avec elle dans l'île de Ceylan. Pour l'y assaillir, un pont est jeté sur la mer, que passent ainsi les confédérés, et la bataille s'engage sur la terre et dans l'air. Rama et Ravouna venant à se rencontrer sur leurs chars, commencent un tel combat, qu'à son immense fracas la terre tremble durant sept jours, jusqu'à ce que Ravouna succombe. Sita démontre son innocence par l'épreuve du feu; Brahma et les autres dieux apparaissent pour bénir les vainqueurs : Rama élève un temple à Siva, dieu des vaincus; puis, de retour à Ayodia, il y remonte sur le trône. Durant son règne, qui termine l'âge d'argent, toutes les vertus renaissent; enfin, chargé d'ans et de gloire, Rama retourne au ciel avec sa compagne, d'où il veille au bonheur de la terre (1).

Les épisodes de ce poëme sont très-attrayants, et plusieurs ont été traduits dans les langues européennes. Dans celui que Schlegel a mis en vers sous le titre de *Descente de la déesse Ganga*, Visva Mithras raconte à Rama de quelle manière ses aïeux parvinrent au comble de la gloire. Sagara, roi d'Ayodia, avait deux femmes, l'une desquelles, Kesini, le rendit père d'Asamania; l'autre, Soumati, mit au monde une courge d'où sortirent tout à coup soixante mille fils. L'impie Asamania fut banni par son père qui lui subrogea Ansouman, fils de l'exilé; mais lorsqu'il était pour accomplir le sacrifice du cheval, la victime sainte fut entraînée par un serpent. Sagara irrité convoque ses soixante mille fils devenus autant de héros, et les envoie chercher le ravisseur pour le punir et recouvrer le cheval. Ils parcourent la terre, pénètrent dans les abîmes jusqu'aux enfers; les dieux en sont effrayés, et ils viennent implorer Brahma qui répond : « Le sage Vishnou, mon égal, qui « a pour compagne la terre nourricière et qui la protége sans cesse « sous le nom de Capila, voit de son regard perçant le péril dont « elle est menacée, et bientôt sa colère enflammée s'armera pour « dévorer les fils de Sagara. »

Cependant ceux-ci poursuivant leurs recherches sont parvenus au plus profond des abîmes, où ils voient les quatre éléphants qui soutiennent la terre; puis creusant et creusant encore, ils décou-

(1) On connaît deux éditions très-différentes de ce poëme, et les orientalistes discutent le point de savoir quelle est la plus antique et celle originale. Voy. la préface à l'édition de l'abbé Goresio. Paris, imprimerie royale, 1843.

vrent l'éternel Vishnou, sous l'aspect de Capila, et le cheval dont ils sont en quête. Ils assaillent le dieu, et celui-ci les anéantit de son souffle embrasé.

Ansouman, envoyé sur les traces de ses oncles et du cheval, arrive au lieu où ils sont réduits en cendres, et, désolé, il voudrait au moins répandre sur eux les libations funèbres : mais aucune eau terrestre ne conviendrait pour ce pieux devoir; il faudrait que la céleste Ganga, première-née de l'Himalaya, pût venir dans ces ténébreuses demeures y purifier les cendres des fils de Sagara et les rendre ainsi dignes d'un séjour meilleur. Le point important est donc de faire descendre Ganga du ciel en terre. Ansouman, après avoir ramené le cheval et consommé le sacrifice, succède à son aïeul; mais ni ses pénitences, ni celles de Dvispa son fils et son successeur, n'ont l'effet réservé aux mérites plus efficaces de Bagirata fils de Dvispa. Brahma lui apparaît pour lui annoncer la descente de Ganga; mais il faut avant tout que Siva, le dieu au trident, consente à la recevoir sur sa tête, autrement la terre succomberait sous l'énorme poids. Siva, gagné par de nouvelles pénitences, accorde la demande, et dit à Ganga : *Descends.* Mais elle, irritée de ce ton de commandement, se précipite sur la tête du dieu sous la forme d'un géant, se flattant de le culbuter avec elle dans l'abîme; non, enveloppée dans les inextricables boucles de la longue chevelure de Siva, semblable aux forêts de la cime de l'Himalaya, elle ne peut exécuter son projet, ni même se dégager du tortueux labyrinthe. Enfin les prières de Bagirata décidèrent Siva à en laisser couler les eaux dans le lac Vindou. Là elles se divisèrent en sept fleuves, au milieu desquels la divine Ganga suivit doucement le cours qui lui fut tracé par le saint roi, et les dieux contemplaient attentifs le fleuve sacré couler sur la terre. Sur sa route elle troubla les sacrifices d'un Mouni qui l'engloutit et la rejeta par l'oreille. Arrivée ensuite à la mer et se plongeant au fond des abîmes, elle s'en fut arroser de ses ondes salutaires les os des fils de Sagara.

L'autre épisode, sur la mort d'Yaginadatta, est plus affectueux (1). Quand Dasarata eut envoyé Rama en exil, il resta sept jours silencieux dans une morne douleur, puis il adressa durant

(1) La Société asiatique en a publié deux traductions, l'une en français, par de Chezy, l'autre en latin, par E. Burnouf. Paris, 1826.

la nuit la parole à Cosalia, qui dormait près de lui, et lui dit qu'il sentait le moment arrivé d'expier par sa mort un ancien péché. Dans sa jeunesse, lorsque dans la saison des pluies il guettait à la chasse quelque bête fauve, il entendit parmi les buissons un bruit comme celui d'un éléphant qui remplit d'eau sa trompe. Il lance son dard : hélas! un gémissement se fait entendre; il accourt et reconnaît qu'il a tué un jeune pénitent, qui, venu là puiser de l'eau, était l'unique appui et tout l'amour de ses parents, vieux et aveugles. L'infortuné meurt au milieu des tristes regrets naturels à celui qui abandonne une vie encore florissante et laisse après lui des personnes chéries. « Je pris le seau d'eau, dit le roi, et je « m'avançai vers la cabane de ses parents, porteur de l'horrible « nouvelle. Là je trouvai ces malheureux, vieux, aveugles, sans « serviteurs, comme des oiseaux les ailes coupées; ils s'entretenaient entre eux de leur fils; impatients du long retard de ce fils « que j'avais tué. En entendant le bruit de mes pas, Monia m'interrogea. Pourquoi donc tarder tant, ô mon fils? Apporte-moi « vite à boire. Oh! pourquoi, Yaginadatta, t'es-tu amusé si longtemps sur le bord du fleuve? Ta mère, que voilà, s'en affligeait. « Oh! si jamais, moi, ou ta mère, nous te causons quelque « déplaisir, prends-le en patience et ne reste plus dehors, où que « tu ailles, d'où que tu viennes. N'es-tu pas désormais le soutien « de mes pas débiles? N'es-tu pas l'œil de ton pauvre père aveugle? N'es-tu pas le souffle de ma vie? Oh! pourquoi ne réponds-tu pas? »

Dasarata leur raconte son crime involontaire, et conduit les deux aveugles à l'endroit où gît leur fils inanimé. Ils caressèrent longtemps sa froide dépouille, puis tombèrent tous deux à côté de lui sur la terre. « O Yaginadatta, s'écrie la mère en couvrant de « baisers ses lèvres glacées, ô mon fils, qui m'aimais plus que ta « propre vie! pourquoi donc, au moment de m'abandonner pour « un si long voyage, pourquoi ne m'avoir pas même adressé une « parole consolante? Encore un baiser, ô mon fils; un seul baiser, « et je me résigne à cette impitoyable séparation. »

Le jeune homme apparaît ensuite aux vieillards sous une forme divine, et après les avoir consolés en les assurant de sa bénédiction, et en proclamant l'innocence de Dasarata, il remonte au ciel. Le solitaire qui allait lancer contre lui sa malédiction (et la malédiction d'un brahmine n'est jamais vaine) la suspend, mais

lui prédit qu'il mourra d'un violent chagrin à cause d'un fils.

« Et maintenant, poursuit Dasarata, s'adressant à Cosalia, je « sens l'imprécation s'accomplir. — Et, plein de la pensée de Rama, « il arrive insensiblement au terme de sa vie. Ainsi la lune à l'ap- « parition de l'aurore perd peu à peu sa lumière argentée. — O « Rama, ô mon fils! — furent ses dernières paroles, et son âme « s'exhala vers les cieux. »

On désigne comme auteur de ce poëme, où se trouvent confondus ensemble Homère, Parménide et Solon, le très-ancien brahmine Valmiki. Ce qui prouve qu'il remonte aux temps les plus reculés, c'est d'en voir les principaux sujets représentés sur les plus anciens monuments, et les plus belles scènes figurées dans les fêtes, dans les danses, dans les pantomimes, avec les singes guerriers construisant le pont, le géant ennemi aux dix têtes et aux vingt bras, terrassé par les flèches divines. L'hymne qui précède cette épopée, la compare au « torrent impétueux qui « s'élance des monts de Valmiki, et se précipite dans la mer de « Rama, pur de toute souillure, et riche de ruisseaux et de fleurs. » Au commencement du poëme Brahma dit : « Tant que les mon- « tagnes seront debout et que les fleuves couleront sur la terre, « l'histoire de Rama sera répandue parmi les mortels. »

Maha-Barat. Le *Maha-Barat* (1), ou grand récit de Wiasa, n'est pas de beaucoup plus récent. C'est une autre émanation de Vishnou, et la plus vaste scène de la religion indienne : Santi, fils de Souta, lors du sacrifice de douze années fait par Kaunaka, dans la forêt de Naïmasaa, raconte ce que rapporta Vaïsam-Païana comme l'ayant entendu de la bouche du premier inventeur de cette épopée. Elle n'a pas encore été publiée en entier (2), ce qui fait que nous sommes réduits à des renseignements et à des extraits imparfaits. Voici ce que nous en pouvons tirer. Le raya Bischitrabiry descendait au troisième degré du roi Barata qui régnait dans Astinapour. Il laissa deux fils : l'aîné, Dritarastra qui était aveugle,

(1) Mot à mot, grand poids, parce que, mis en balance avec les quatre Védas, il la fait pencher de son côté.

(2) Teshé a entrepris de publier à Calcutta le seul texte de ce poëme entier, collationné par les deux savants paudits Nimachand Siromani et Nanda Gopala. Lassen commença une série de commentaires dans le *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlands*. Goettingen 1837-1838. Eug. Burnouf s'en est servi pour ses leçons de sanskrit au Collége de France.

engendra Douriodana et cent autres fils, dits les Koros; et Pandou, le jeune, eut cinq enfants mâles dits les Pandos. Pandou étant mort, Dritarastra devint roi, et, pour faire périr les Pandos, il mit le feu à leurs habitations. Ceux-ci pourtant s'échappèrent, et ayant traversé le désert, ils se réfugièrent à Kumpela. Ils s'y illustrèrent par leur valeur et leur générosité, à tel point que Dritarastra résolut de partager le royaume avec eux. Il leur en donna donc une moitié avec Dehli, et se réserva l'autre avec Astinapour. Mais ensuite, repentant et envieux, il invita chez lui les Pandos, et il leur gagna par ruse, en jouant aux échecs, tout le pays qu'ils possédaient. A la dernière partie, ils promirent, s'ils la perdaient, de se retirer dans la solitude pendant douze années, et de vivre ensuite obscurs. Ils perdirent et tinrent leur promesse; mais à leur retour, Douriodana les traita si durement qu'ils prirent les armes contre lui. La guerre éclate donc, et tandis qu'elle se fait, Vishnou, ému des plaintes que la terre, sous la forme d'une génisse, lui adresse sur la dépravation des hommes, résout de la racheter en s'incarnant sous le nom de Krisna. Il échappe miraculeusement aux périls qui entourent son berceau, dont le plus grave est le massacre de tous les enfants en bas âge ordonné par ses ennemis. Il est encore dans les langes qu'il opère des prodiges; il se délivre des serpents, tue des géants et des monstres, vit avec les bergers au milieu de leurs occupations et de leurs jeux, apprivoisant avec la musette les bêtes féroces, et récréant les jeunes bergères. Épris d'amour, il va délivrer de belles prisonnières, triomphe du géant à sept têtes, et seize mille vierges charmantes épousent toutes leur libérateur. Sa mission étant de combattre le mal sous quelque forme que ce soit, il prend parti pour les Pandos dans leurs différends avec les Koros; enfin, après la bataille livrée sur le lac Kourschet, qui dure dix-huit jours, Douriodana périt, et la victoire est assurée aux Pandos. Alors, fatigué de parcourir la terre, il remonte au ciel où il conduit les danses circulaires des sphères, des mois et des années, qui se meuvent harmonieusement autour du soleil.

C'est donc l'incarnation de Vishnou, qui est représentée dans ce poëme avec une majesté vraiment divine. Krisna descend sur la terre pour un sacrifice que lui seul peut accomplir; il s'assujettit à toutes les faiblesses, à toutes les misères pour abattre l'empire du mal et s'offrir pour modèle à l'homme. Et cependant, digne

représentant de l'être sublime qui l'a envoyé, juste, bon, miséricordieux comme lui, il ne demande à ses adorateurs que foi et amour, le désir de se réunir à lui, le mépris des choses terrestres, l'abnégation de soi-même. Nous pourrons nous former une idée de cette vaste conception qui n'a pas moins de deux cent cinquante millions de vers, en examinant quelques-uns des épisodes qui en ont été publiés et traduits. Nous avons déjà parlé du *Bagavad-Gita*. Le *Nalo* en est un autre dont voici le sujet (1) : Alors que les Pandos vaincus au jeu se retirent dans une forêt, le sage Vriasdane, pour les consoler, leur raconte une aventure semblable à la leur. Nalo, roi de Nisa, s'était épris, sur sa renommée, de Damianti, fille de Bima, roi de Vidarba. Un cygne aux ailes d'or s'offre pour être son messager d'amour, et il le dépêche à Damianti. « Les oiseaux pleins de joie prennent leur vol et se dirigent vers Vidarba, « la cité superbe. Ils s'abattent aux pieds de Damianti, assise parmi « ses suivantes sur les tapis de son palais. Elle s'étonne de leur « vue, admire leurs formes gracieuses, leurs plumes resplendissantes, et ses jeunes compagnes, dans leurs jeux folâtres, poursuivent à l'entour des colonnes la troupe d'oiseaux aux ailes d'or. « Leurs pieds glissent rapides sur le marbre, mais les oiseaux se « dispersent, et celui que Damianti s'est mise à poursuivre dans la « forêt, se voyant enfin seul avec elle, lui parle de cette manière, « dans le langage des hommes :

« Damianti, un noble monarque, règne dans Niscada, incomparable entre les mortels, beau comme les jumeaux Asouinas, « dieu sous une enveloppe humaine ! Si tu le prenais pour époux, « ô princesse aux charmes séduisants, tes enfants seraient beaux « et nobles, à l'égal de leur père, à l'égal de toi-même. Nous avons « vu les dieux et les gondarras, les hommes, les serpents et les « rischis; mais il n'est rien que l'on puisse comparer à Nalo. O la « plus charmante des femmes, Nalo est l'orgueil des hommes. » Damianti, après avoir entendu ces mots, répond :

« Va, et répète à Nalo les mêmes paroles que tu viens de me « dire. »

L'oiseau déploya ses ailes dorées et dirigea son vol vers Nisa.

Sur ces entrefaites Bima ayant rassemblé tous les princes, rois et dieux, pour que Diamanti eût à choisir parmi eux un époux, Nalo accourut aussi. Mais Indra et d'autres dieux, épris de la

(1) Il a été traduit en latin et en allemand par Bopp et par Kosegarten.

beauté de la jeune princesse, prennent l'aspect de Nalo, afin de l'abuser. Elle sait pourtant reconnaître la vérité.

« Quand les dieux aspirent à ta main, dit Nalo à Damianti, « pourquoi veux-tu choisir un mortel ? Élève ta pensée et tes re- « gards vers ces sublimes gardiens du monde. La poussière que « soulèvent leurs pas est plus noble que moi. S'opposer à la volonté « des dieux, c'est aller au-devant de la mort. Oh ! la plus belle en- « tre les femmes ! quand un dieu te possédera, un éternel manteau « te couvrira de splendeur, les fleurs qui te couronneront seront « toujours d'un éclat éblouissant. Prononce-toi, choisis ; un cœur « qui t'aime t'en supplie. » Tandis que le roi de Niscada parlait ainsi, un sombre nuage de larmes amères voilait les yeux de la jeune fille.

« Héros, répond-elle, les dieux sont à révérer, je les adore ; « mais toi, je te choisis pour époux, je ne désire que toi. »

Le poëte continuant, décrit l'assemblée, et le *Swayambara* ou choix volontaire.

« La salle était soutenue par des colonnes d'or. On vit à travers « les immenses portiques s'avancer les héros semblables à des léo- « pards majestueux passant au milieu des collines. Des siéges de « mille formes diverses étaient préparés pour recevoir ces grands « personnages. Ils avaient leurs oreilles chargées de pierres pré- « cieuses ; leur tête était couronnée de fleurs odorantes ; leur aspect « était délicat et en même temps plein de vigueur, semblables au « serpent flexible dont les anneaux sont plus durs que le bronze. Ils « avaient des bras de géants, et des cheveux dont les tresses on- « doyaient comme des grappes. »

Damianti se dispose à choisir l'époux que son cœur préfère ; mais quel n'est pas son étonnement lorsqu'elle voit devant elle cinq héros parfaitement semblables à Nalo. Quatre dieux avaient pris la figure de ce prince. La jeune fille hésite et tremble ; mais elle soupçonne l'illusion, et, joignant les mains, elle leur adresse cette admirable prière :

« Oh ! dieux, jusqu'à ce jour mon âme et ma vie furent pures ; « faites que mon innocence et mon amour pour Nalo aient du « pouvoir sur vous, je vous en adjure par ma pureté, par mon « amour, par mon culte envers les dieux. O vous, gardiens du « monde, montrez-vous à mes regards, et permettez que Nalo « m'apparaisse ! »

Selon la mythologie indoustane, jamais prière ne reste sans effet: quelque malédiction que ce soit est efficace, comme toute supplication est irrésistible. Aussi les dieux se présentent-ils à la jeune princesse sous leurs traits immortels, et Nalo dans toute la faiblesse humaine; contraste où brille une pensée philosophique.

« Les dieux se révélèrent, leurs pieds ne touchaient pas le sol. « Immobiles comme des statues de cristal couronnées de fleurs im- « mortelles, jamais ne battent leurs paupières, jamais une goutte « de sueur ne souille leur front, leur corps ne projette aucune « ombre. Mais la poussière et la sueur souillent la beauté de Nalo, « son corps projette une ombre, ses pieds tremblent en foulant le « sol, le découragement est peint dans ses regards. A ces signes « Damianti le reconnaît. »

Alors la vierge aux yeux noirs, pleine de pudeur, prend le bord du manteau de Nalo et l'attache avec la guirlande de fleurs qu'elle tenait à la main. Les maîtres du monde sont pris d'admiration en voyant un tel choix: Ah! s'écrient-ils. Les autres dieux et les sages applaudissent à la vertu de la jeune fille, et l'assemblée est dissoute.

On célèbre le mariage: Nalo et sa femme sont bénis par le ciel; ils obtiennent de lui deux fils, et ils donnent au monde l'exemple de la vertu.

Par malheur, deux raïschiasas, Dvapara et Kali, aspiraient aussi à l'amour de Damianti; se voyant arrivés trop tard, Kali jure de rompre leur union. Il se rend à Nisa, où les deux époux vivent heureux, et inspire au mari une passion violente pour le jeu. En vain la jeune femme veut l'y modérer, il a déjà perdu jusqu'à ses vêtements; seule, sa fidèle compagne le suit dans sa misère, et partage ses habits avec lui. Cependant Nalo, poussé au mal par Kali, oublie tant d'amour, et l'abandonne endormie dans une forêt. Jugez de sa douleur au réveil. S'étant mise sur sa trace, elle rencontre une caravane de marchands; mais ils ne peuvent la secourir, parce que les éléphants sauvages mettent en fuite ceux qui sont dressés.

« Dans la forêt des épouvantements, les marchands découvrent « un lac dont les rives paisibles sont émaillées d'herbes hautes et « épaisses : ses ondes reflètent les mille couleurs des oiseaux et les « nuances variées des fleurs; tout à l'entour l'air est embaumé « des parfums du lotos; la limpidité transparente de cette eau

« offre aux membres une fraîcheur qui les réconforte. Cavaliers et « chevaux firent halte sur les bords du lac enchanté.

« La nuit descendit obscure; le monde entier dormait; le silence « était profond, et les marchands fatigués gisaient plongés dans le « sommeil. Voyez : une troupe d'éléphants sauvages, ruisselants « de sueur, viennent se désaltérer dans le lac; ils regardent la « caravane; leur odorat reconnaît les éléphants apprivoisés. De-« venus furieux, ils s'élancent en agitant leurs trompes homi-« cides, ils se ruent avec une force irrésistible, avec un poids « énorme, comme une roche qui, s'écroulant des cimes de la mon-« tagne, se précipite et comble la vallée en faisant retentir au loin « le fracas du tonnerre. Leurs pas laissent partout la trace du car-« nage; ils brisent, ils foulent arbres et feuillages. Les gens de la « caravane sont écrasés sous leurs pieds, déchirés par leurs dé-« fenses, brisés par les trompes de ces énormes animaux. Les uns « fuient, les autres s'arrêtent saisis d'épouvante et terrifiés; les « chameaux bronchent et tombent. Il en est qui, dans l'effroi gé-« néral, se heurtent entre eux, d'autres qui se frappent de coups « mortels. Des cris effrayants s'élèvent de ce lieu de carnage; « ceux-ci se jettent sur le sol, ceux-là sautent dans le lac; plu-« sieurs grimpent sur les arbres.

« Sauvez-nous! sauvez-nous! s'écrient plusieurs voix. — Vous « écrasez sous vos pieds mes pierres précieuses, dit un avare.

« Tout bien est le bien de tous, répond un autre.

« Prenez garde, vos actions sont comptées, criait une voix re-« tentissante, et je veille sur vous. »

La caravane attribue cette calamité à la présence de Damianti.

« Cette femme couverte de haillons, cette insensée, ce démon, « cette vagabonde errante dans les ténèbres, c'est elle qui attire « tant de maux sur nos têtes. Nous l'égorgerons, et nous venge-« rons ainsi sur elle nos parents mis à mort et nos trésors perdus. »

Damianti s'enfuit vers Ischedi, ville splendide gouvernée par Sovahou.

« Semblable à la lune quand, à peine levée, elle monte dans le « ciel, la jeune princesse se présente pâle et tremblante aux portes « d'Ischedi, où elle entre les cheveux épars et flottants sur ses « joues amaigries, sur ses épaules demi-nues. Les enfants courent « après elle comme si elle était folle. On la conduit en présence de « la mère du roi,



« Oh! oui, cette femme me paraît une malheureuse frappée de « démence, dit la noble reine. Ses vêtements sont souillés; mais « je lis dans son regard fier et dans son noble maintien, la gran- « deur de son âme et la pureté de ses aïeux. »

Elle mène ensuite l'infortunée dans les somptueux appartements de son habitation secrète.

« Tu es la proie du malheur; mais ton seul aspect révèle ta « noblesse, comme l'éclair qui s'échappe étincelant du sein d'un « sombre nuage. Qui es-tu? Dis-le, je te protégerai contre la « cruauté des hommes; tu n'es pas, certes, une simple mortelle! »

Nalo, de son côté, arrive chez Karcotako, roi des serpents, qui, après l'avoir métamorphosé en voiturier, l'envoie à Ayodia pour y apprendre le jeu du trictrac. De cette manière, il se remet en mesure de recouvrer tout ce qu'il a perdu, de retrouver sa femme, ses enfants, et de remonter sur son trône.

Ce simple fragment ne saurait nous faire ressortir une seule des beautés insignes de ce poëme; beautés qui ne perdent rien à être comparées à celles de quelque classique que ce soit. Les divers épisodes renfermant un sens complet, se chantaient séparément, comme les rapsodies grecques (1). Le peuple se réunissait à certains jours pour en entendre la lecture : on en récitait quelques morceaux par dévotion; ce qui les rendait très-répandus et véritablement nationaux. Ainsi ces poëmes devenaient une source d'inspirations pour les poëtes et pour les artistes; et l'on pourra croire à leur égard ce que l'on a affirmé des poëmes d'Homère, qu'ils ne sont autre chose que des récits partiels et de siècles différents, réunis ensuite en un grand tout par quelque critique habile (2).

Les autres ouvrages de la littérature indienne que la plus longue vie ne suffirait pas à lire en entier, et qui, dans leur originalité comme dans leur étendue, nous donnent une idée de l'infini, semblent de même des compilations d'autres œuvres plus antiques : le nouveau y est mêlé à l'ancien d'une manière assez marquée

(1) Quand *Élien* dit qu'au temps d'Alexandre les Indiens chantaient les poëmes homériques traduits dans leur langue, il faut entendre ces épopées nationales que les Grecs, faute de les comprendre, confondaient avec les leurs.

(2) Ce critique pourrait avoir été Kalidasa, qui florissait dans le siècle antérieur à Jésus-Christ, et dont Jones dit : *He is believed by some to have revised the works of Valmiki and Vyasa, and to have corrected the perfect editions of them, which are now current.* Works, VI, 205.

pour que la critique puisse à son gré signaler l'un et l'autre. Il est vrai que la vétusté de leur alphabet aide à croire que ces compositions ont été écrites, et que dès lors elles ont moins éprouvé les ravages causés par la tradition orale. Si les Grecs n'en ont pas parlé, qu'on réfléchisse qu'ils n'ont rien connu au delà du Pendgiab, que les Indiens ont toujours considéré comme le pays le plus grossier et le moins éclairé. D'un autre côté, pas un Grec, pas un Latin n'a fait mention des vases étrusques, et ils sont exhumés aujourd'hui par centaines pour attester l'habileté des premiers habitants de l'Italie.

Les poëmes et les monuments de l'Indoustan sont sans doute fort anciens; mais on éprouve un nouvel obstacle à déterminer leur époque par la chronologie même qui varie selon les sectes, et qui, en se rapprochant de nous, se hérisse de chiffres au point d'avoir fait désespérer de tout accord les orientalistes. Nous en avons donné un échantillon dans le système du code de Manou que nous avons exposé, et qui paraît aussi tiré de la multiplication répétée des deux périodes si communes de 12 et de 10,000 ans : il est curieux de trouver que les 4,320,000,000 années composant un *calpa*, sont précisément le nombre de minutes qui entrent dans 3,000,000 jours. Chronologie.

L'année des Indiens fut d'abord lunaire, puis solaire ; elle comprit de 324 jusqu'à 365 jours, et elle se divise en trois temps (*Kalas*) et six saisons (*Ritous*). Les trois temps embrassent chacun quatre mois, de la chaleur, des pluies, du froid ; les six saisons ont chacune deux mois, dont le nom vient de la divinité qui y préside. L'année commence à la nouvelle lune de mars, la plus voisine de l'équinoxe, et se poursuit en douze mois (1), auxquels donnent leurs noms douze des vingt-sept stations lunaires (*nakchatras*). Le mois luni-solaire est de trente jours (*tithis*) de vingt-quatre heures personnifiées en nymphes, et il se divise en deux parties (*pakchas*) de quinze tithis chacune : l'une de la nouvelle lune (*Amava*), l'autre de la pleine lune (*Pournima*). Les jours de la semaine prennent leurs noms des planètes, dans le même ordre que les nôtres (2).

(1) Tchaïtra, vaïsakha, djyaichtha, achadha, svavana, bhadra, aswina, kartika, margasircha (ou agrahayana), paucha, magha, phalagouna.

(2) *Adityadinam* ou *souryadivasa*, jour du soleil ; *somadinam*, de la lune ; *manyaladinam*, *boudhadinam*, *vrihaspatidinam*, *soukradinam*, *ousanadivasa*, *sanidinam*.

Qu'on voie s'il est possible, avec des systèmes aussi gigantesques et aussi bizarres, de déterminer l'époque soit des héros symbolisés, soit des monuments notables, soit des ouvrages littéraires. Ceux qui voulurent trouver, du moins dans ces derniers, un ordre successif, les distribuèrent en quatre époques : ils assignèrent à la première les Védas et les livres qui s'y rattachent immédiatement, comme le code de Manou ; à la seconde, presque tous les systèmes philosophiques antérieurs au Védanta, puis le Ramayan et le fond d'un grand nombre de Pouranas ; la troisième comprend les œuvres attribuées à Vyasa, c'est-à-dire dix-huit Pouranas, le Maha-Bharat et la philosophie Védanta. Ce serait dans la dernière, postérieure aux temps dont nous nous occupons, que Kalidasa et d'autres esprits d'élite, perles de la cour de Vikramaditya, recueillirent les anciennes traditions restées jusqu'alors la propriété des prêtres, et les firent connaître au peuple dans un grand nombre de drames et sous d'autres formes poétiques (1).

Görres, Creutzer, Holwel et Don reporteraient les Védas à 5,000 ans, les Angas à 1,000, et les Upavédas et Upangas à 1,500 ans plus tard. Les Pouranas seraient ainsi antérieurs à J. C. de seize siècles ; les grands poëmes épiques et le code de Manou ne l'auraient pas précédé de moins de treize. Heeren, plus circonspect et s'appuyant de meilleures autorités, reconnaît les Védas comme antérieurs à tout ; leurs commentaires et les Upavédas sont écrits, selon lui, avant la dernière rédaction du code de Manou. Les épopées et les Pouranas se trouvent dans la seconde période ; mais ces derniers, tels que nous les possédons aujourd'hui, sont des compilations plus ou moins récentes de fragments d'époques diverses, quelques-uns même postérieurs à notre ère. La troisième période est celle de Vikramaditya, apogée de la langue ; il en est une quatrième dans le moyen âge.

Quant aux monuments, Heeren distribue leur chronologie selon la progression naturelle : en premier les temples-grottes, puis ceux imités de la nature vivante, en dernier les édifices proprement dits ; il les montre d'ailleurs tous formés de constructions successsives. Les brahmines qui assignent 7,900 ans aux grottes d'Ellora, et les mahométans qui ne leur donnent que neuf siècles à peine, exagèrent également.

(1) F. SCHLEGEL, *Weisheit der Indier*, p. 149 et suiv.

Quand nous en serons à l'époque de Vikramaditya (1), nous parlerons de l'art dramatique indien : il suffit ici de dire que, outre les poëmes épiques et philosophiques, cette contrée abonde de poésies érotiques, nourries d'idées religieuses et pourtant lascives (2), d'hymnes et de fables. Ces dernières étaient naturelles chez un peuple qui croyait au panthéisme et à la métempsychose, et qui dans la littérature tendait au genre didactique. Le recueil de fables le plus célèbre est l'*Itopadesa*, ou instruction amicale, dans laquelle le sage Visva Sarman esquisse, dans des apologues, des idées morales aux méchants fils du raya Sudarsana qui les lui avait donnés à élever (3). La collection en est attribuée à Glipé qui, quatre cents ans avant J. C., les tira de récits très-anciens. Elle fut ensuite traduite en pelvi, dans le sixième siècle de notre ère, par l'ordre d'un roi de Perse, et bientôt en arabe, en turc, et en plus de vingt idiomes.

La didactique, comme on a pu le voir, ne forme pas un genre distinct, elle est le fond de toutes les compositions : la poésie entre dans tout, dans les inscriptions, dans les contrats ; le code de Manou est en distiques ; bien plus, le dictionnaire d'Amara Sinha est en vers.

Les ouvrages lyriques roulent pour la plupart sur des sujets puisés dans le Maha-Bharat, et leur originalité se montre non-seulement à tirer des allusions et des similitudes des plantes et des animaux de l'Inde, mais encore à se transporter d'un bond dans les régions de l'idéal.

Nous répéterons que les Indiens n'ont pas d'histoire ; mais peut-être serait-il plus juste de dire que nous ne leur en connaissons pas encore. Comme chez tous les peuples très-attachés à la tribu, les généalogies s'y conservent précieusement. La fille d'un prince ne pouvait trouver à se marier si elle n'établissait pas sa descendance d'une famille souveraine. Il est vrai que l'excès d'imagination, l'idée illimitée du temps, les incarnations des dieux, la forme poétique, font qu'il est difficile de distinguer la vérité dans

Histoires.

(1) Livre V.

(2) Goethe les imite en cela parfaitement dans sa *Bayadère*.

(3) Voy. Langlès, *Fables et contes indiens*. Paris, 1790.—*Calila et Dimna*, ou fables de Bidpay en arabe : mémoires sur l'origine de ce livre, etc., par Sylvestre de Sacy. Paris, 1816. *Kalila and Dimna, or the Fables*, etc., *transl. from the arabic by* Knacktbull. Oxford, 1819.

les récits, et de les distribuer par époque : il en a été pourtant publié qui appartiennent à une antiquité très-reculée. Telles sont les trois chroniques ceylanaises, Mahavansi, Radjavali, Radjavatnakari, publiées par Ed. Uphan (1), qui racontent les vicissitudes des rois de Ceylan et du bouddhisme.

On avait fait plusieurs résumés du Radja Taringini, traduit en persan sous Akbar, mais on n'a pu que récemment se procurer l'original. Il comprend quatre ouvrages distincts, écrits probablement par des contemporains : le premier est le Kalana-Pandit ; le second n'est pas encore parvenu en Europe ; le troisième commence à Zein-el-ab-Eddin, et finit à 1477 ; le dernier traite des événements qui eurent lieu sous Akbar.

On a pu, au moyen de ces écrits et de quelques autres, composer une histoire du Kachemyr, dans laquelle nous apprenons que la monarchie y fut fondée par une colonie de brahmines qu'y introduisit Kasp, et que le culte des démons ou serpents y fut alors remplacé par celui des Védas. Cinquante-deux ou cinquante-cinq princes y régnèrent, princes oubliés parce qu'ils n'observèrent pas les Védas ; ce fut de leur temps qu'y prit naissance la famille des Pandos, si célèbre dans les fastes de l'Inde. Les faits qui se détachent dans l'histoire de ces premiers rois, sont la lutte entre l'idolâtrie, le brahmisme, et le bouddhisme qui finit par l'emporter (2).

Musique. De même que les autres connaissances, la musique a été enseignée par Brahma en personne, et mise sous la protection de génies aimables. Bherat est cité comme le premier musicien inspiré, comme l'inventeur des premiers drames chantés et mêlés de danses.

Beaux-arts. Les Grecs d'Alexandre n'admirèrent pas moins chez les Indiens leur talent à imiter tout ce qu'ils voyaient, que leur faste et leurs richesses ; mais si cette aptitude les fit arriver à une perfection sans égale dans certains travaux, à une grande exactitude de formes et de contours, elle les laissa pourtant, dans la peinture et dans la sculpture, bien loin de l'excellence à laquelle parvint la Grèce, lorsque, associant le symbole avec le beau idéal, elle donna à la

(1) Londres, 1833.

(2) Voy. l'histoire du Kachemyr insérée dans le XVe vol. des *Asiatic Researchs.*

figure humaine, vivifiée par le libre génie de l'artiste, l'expression des idées les plus sublimes. Pour atteindre à cette hauteur, il fallait que l'homme revêtit de ses propres formes la Divinité, tandis que les Indiens la représentaient dans cette inaction qui pour eux est la sainteté parfaite, ou sous des symboles monstrueux, avec un nombre infini de têtes, de bras, d'yeux et de mamelles. Nous aurons de temps à autre à parler plus longuement des beaux-arts dans l'Inde; il suffira de dire ici que dans les travaux manuels, comme dans ceux de l'intelligence, nous y voyons dominer l'imagination, quelquefois même les sentiments tendres; mais ce qui y manque, c'est l'harmonie rationnelle de l'ensemble, l'unité de sujet et de forme, fruits tardifs de la logique et de l'expérience.

Géographie.

Les Indiens, comme tous les autres peuples, eurent une géographie mythologique, exposée dans les Pouranas. La terre y est considérée comme une superficie environnée d'une chaîne circulaire de montagnes appelées *Lokalohas*. Au centre surgit une convexité démesurée, derrière laquelle se couche le soleil, vers *Śiddhapouva*, ou le pôle nord : cette convexité est formée par le mont Mérou, axe du monde, qui soutient le ciel, la terre et les enfers. Les quatre flancs de la montagne sacrée, tournés aux points cardinaux, sont de quatre couleurs, pareilles à celles des quatre castes; blanche, à l'orient, comme le vêtement des Brahmines; rouge, au nord, comme celui des Xathryas; jaune, au midi, pour les Vaïsyas; brune ou noire, la dernière, pour les Soudras. De ce centre commun partent quatre grands fleuves, jaillissant de la même source, qui, tombant du pied de Vishnou à l'étoile polaire, traverse la sphère de la lune et se divise sur le sommet du Mérou; de là, elle se dirige vers les quatre principales régions du monde (*Mahadwipas*), où croissent les quatre arbres de vie, de quatre espèces différentes, nommés en général *Calpavrikchas*. Ces fleuves baignent au nord l'*Uttara-Corou*, à l'est *Badrasva*, à l'ouest *Chetumala*, au sud *Jambou*. Le monde, ainsi constitué, figure un lotos flottant sur l'océan : les quatre *Mahadwipas* sont les pétales de son calice; les huit feuilles extérieures représentent huit *dwipas* secondaires.

Il est inutile de dire que les traditions des Pouranas varient sur les nombres et sur les distributions; mais la division la plus générale, peut-être même celle originaire, groupe à l'entour

du Mérou, sept *dwipas* qui forment sept zones concentriques, avec sept climats correspondants. Ces zones ont pour clôture sept courants ou mers: une salée, *Jamboudwipa;* une enchantée, *Kousa;* une de sucre, *Plaksa;* une de beurre, *Salmala;* une de lait caillé, *Kraounscha;* une de lait et d'ambroisie, *Saca;* une d'eau douce, *Pouskara.*

Quelquefois le monde est divisé en neuf *Kandas* ou contrées: *Ilavratta* au centre et au point le plus élevé de la terre; à l'orient, *Badrasva;* à l'occident, *Chétou*; trois chaînes de montagnes se dressent au midi: *Nischiada, Hémacouta, Hymachiala;* au nord trois autres: *Nila*, *Sweta*, *Sringavan.* Entre les premières chaînes sont situées les deux régions d'*Aricanda* et *Sinnaracanda;* deux aussi entre les autres, *Ramiasa* et *Iraniamaya;* au delà de la chaîne la plus méridionale est *Barata* ou l'Inde elle-même; au delà de celle septentrionale *Korou* ou *Aïravatou*, patrie de l'éléphant de ce nom, ancêtre des autres éléphants.

La cime du Mérou est un plateau circulaire enceint de collines, sur lesquelles une autre terre céleste (*Svargaboumi*) répète celle qui est au-dessous, par les cieux (*Svargas*), demeure des planètes, et par les habitations divines qui leur correspondent (1). Sept *patalas* composent la région inférieure.

Les Indiens eurent aussi leur pays des fables habité par des singes, des faunes et des ours; c'était le Décan (2). Ils plaçaient les démons dans la merveilleuse *Lanka* (Ceylan). Les exploits de leurs héros furent consacrés à la conquête de ces pays.

Tout progrès dans les sciences naturelles leur fut interdit par l'impossibilité où ils étaient de chercher aux effets d'autres causes que celles qui leur étaient assignées par la tradition.

Leur astronomie, tant vantée par Bailly, fut réduite à des limites très-restreintes par Delambre, qui démontra qu'ils ne savaient pas même calculer les éclipses, ni tenir note des observations, bien qu'ils employassent pour les computs astronomiques d'admirables méthodes particulières. Il est prouvé que le Surya-Siddantha, que les Brahmines prétendent révélé il y a deux mille ans, est postérieur à l'an 1000 de notre ère.

Inventions. Mais si nous considérons que les Indiens inventèrent les échecs,

(1) Voy. WILFORD. *Of the geographic systems of the Hind;* dans les *Asiatic. Res.*, t. VIII.

(2) *Darchina*, pays de la droite.

le papier de coton, une sphère armillaire, toute différente de celle décrite par Ptolémée (1); s'il est hors de doute que dans un de leurs livres astronomiques, très-ancien, se trouve un système de trigonométrie, science entièrement ignorée des Grecs et des Arabes; qu'ils connurent l'algèbre; que les dix chiffres numériques ayant une valeur absolue et une autre de position, nous viennent d'eux (2), invention la plus merveilleuse après celle de l'alphabet, quelle haute idée ne devons-nous pas avoir de ce peuple, que Schelgel n'hésite pas à nommer le plus sage et le plus savant de l'antiquité (3). Mais son attachement servile aux formes, tant dans ses productions que dans ses actions, l'empêcha de s'élancer avec hardiesse dans la voie du progrès; de sorte que, même aujourd'hui, la vie des Indiens est soumise à une infinité de prati-

(1) COLEBROOKE et ED. STRACKEY, *Asiatic Researchs*, t. XII.

(2) Voy. DE MARLES, t. III, liv. I. LÉONARD FIBONACCI de Pise, marchand du XIIe siècle, apprit l'usage des chiffres dans la douane de Bougie en Afrique, et les introduisit le premier en Italie, non sous le nom de nombres arabes; mais de *Indorum figuræ,* comme l'observe XIMÉNÈS, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*. Introd. p. 62, 1757. Et GIOV. SACROBOSCO a dit :

Talibus Indorum fruimur bis quinque figuris.

GATTERER, dans son histoire universelle (*Wettgeschichte bis Cyrus,* p. 586), attribue aux Phéniciens et aux Égyptiens la prodigieuse invention d'exprimer les dizaines par la position des chiffres : il affirme que dans les manuscrits égyptiens, en écriture courante, on reconnaît neuf lettres de l'alphabet qui indiquent les 9 chiffres et un dixième signe qui fait l'office du zéro des Indiens et des Thibétains. Il ajoute que Cécrops et Pythagore connurent ce système de numération égyptienne, qui tira son origine de l'arithmétique hiéroglyphique linéaire, dans laquelle certaines lignes perpendiculaires ont une valeur de position, en même temps qu'un grand nombre de lignes horizontales rangées par files indiquent les dizaines et les multiples de dix. Il ne donne pas, du reste, de preuves suffisantes, et il est démenti par les découvertes récentes. Que dans l'école de Pythagore on enseignât un mode de numération plus précis et plus facile, c'est ce qu'indique l'ancienne tradition de la table qui porte le nom de ce philosophe; mais il pouvait l'avoir appris dans l'Inde. On trouve aussi chez les Romains une certaine variation résultant de la place du signe numérique; ainsi l'unité placée devant le V fait quatre, elle fait six, mise après. Une véritable valeur de position se trouve dans la méthode qu'employait Apollonius pour les myriades, selon ce que rapporte Pappo (DELAMBRE, *Arithm. des Grecs*, dans les *Œuvres d'Archimède,* 1807, p. 578); mais aucun des peuples connus ne s'est élevé, que l'on sache, à la méthode aussi simple qu'uniforme dont se servent depuis un temps immémorial les Indiens, les Thibétains et les Chinois.

(3) *Ueber die Sprache, etc.*

ques dans ses moindres actes : l'omission d'une seule entraîne des châtiments éternels, et leur accomplissement sauve jusqu'à trente millions d'âmes. Qu'y a-t-il d'étonnant si, enveloppés dans ce filet, ils courbent le front devant quiconque vient pour les conquérir? Mais aussi les maux à la charge du vaincu pesèrent-ils sur eux d'un poids énorme, et, en effaçant leurs sublimes qualités pour fomenter leurs penchants les plus vils, les entraînèrent au plus bas degré de l'ignorance et de la dépravation. Cependant un grand fonds d'honnêteté respire encore dans leurs derniers écrits. Nous lisons, en effet, dans le *Karma Lotchana* qui traite des devoirs domestiques (1) : « Un tribunal est comme la ville de Benarès. Le « juge ressemble à Siva, les officiers de justice aux dix millions de « Lingas. Ne veuillons pas nous rendre coupables de faux témoi- « gnage. Quand un homme est appelé au tribunal, ses aïeux atten- « dent le jugement de sa véracité ou de son mensonge. Les mers « et les montagnes ne sont pas aussi pesantes à la terre que l'in- « juste et l'ingrat. »

ÉGYPTE.

CHAPITRE IV.

SOURCES HISTORIQUES.

Les Égyptiens eurent, de même que tout autre peuple, des traditions allégoriques et épiques (2) : leurs prêtres montraient les gros rouleaux de papyrus qui les contenaient; mais le temps a tout détruit. Moïse nous donne un portrait fidèle de l'Égypte dans son temps; ce n'est pas une histoire. Les historiens hébreux qui l'ont suivi ne parlent d'elle que lorsqu'elle est mêlée aux événements de leur nation. Le scrupuleux Hérodote voyagea dans ce

(1) Traduit du sanskrit en bengalien, et imprimé en 1821 à Sirampour.

(2) *Gens Ægyptiorum quæ plurimorum sæculorum et eventorum memoriam literis continet.* CICERON. Cela dément ceux qui croient que des considérations religieuses les empêchèrent d'écrire l'histoire.

pays soixante ans environ après que les Perses eurent abattu le trône des Pharaons, et il recueillit des renseignements des prêtres de Memphis; plus tard, Diodore en obtint de ceux de Thèbes; enfin Manéthon, *prêtre et grammate des enceintes sacrées qui sont en Égypte, de race sébénitique, citoyen d'Héliopolis*, écrivit, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, un traité sur l'Égypte, dont une partie, traduite par Eusèbe (1), nous a été conservée, ainsi que des fragments du juif Josèphe.

Ces trois historiens s'adressèrent donc aux trois foyers de la science égyptienne, c'est-à-dire aux temples de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis, dont les prêtres avaient conservé des mémoires sur les événements; mais ils les cachaient au vulgaire, et les falsifiaient pour les curieux. D'ailleurs, du temps d'Hérodote, la lecture des hiéroglyphes leur était devenue difficile, au point que, d'un gros rouleau de papyrus, ils ne purent relever pour lui que les seuls noms de 330 rois : le peu qu'ils surent lui apprendre ne concernait que leur temple; c'étaient des éloges pour les rois qui l'augmentèrent et le favorisèrent, des blasphèmes pour ceux qui dirigèrent les arts vers d'autres édifices. Ils ne lui fournirent pas même tous les noms des rois, puisque d'autres furent trouvés dans la suite par Diodore, qui affirme avoir examiné attentivement tout ce qu'il rapporte (2), traite Hérodote de fabuleux, cite Cadmus, Hellanicus, Hécatée, et d'autres écrivains aujourd'hui perdus. Mais il fut aussi abusé par les prêtres, trompés peut-être eux-mêmes par la diversité d'interprétations à laquelle étaient sujets les écrits et les symboles sacrés.

Né au milieu des prêtres, Manéthon pouvait avoir en main des documents plus sûrs : en effet, les découvertes successives ont paru faire mériter foi à son catalogue des rois d'Égypte (3), en le montrant conforme aux noms conservés par les hiéroglyphes,

(1) On n'a découvert que de nos jours une traduction arménienne complète de son ouvrage, à Constantinople; elle a été imprimée à Milan, puis plus correctement à Venise sous ce titre : EUSEBII PAMPHILI *chronicum bipartitum nunc primum ex armenico textu in latinum conversum, adnotationibus auctum, græcis fragmentis exornatum*, opera P. JO. BAPT. AUCHER *ancyrani monachi armeni*. 1818, in-4°.

(2) Γεγραμμένα φιλοτίμως ἐξηταχότες.

(3) L'autorité de Manéthon fut attaquée par MEINERS, TYCHSEN, LARCHER; défendue par HEYNE, GATTERER, HEEREN, SAINT-MARTIN, et par les deux CHAMPOLLION.

surtout à l'égard des XVIIIe et XIXe dynasties. Mais l'histoire se contente-t-elle de noms ? Si elle recherche au contraire des événements, quelle confusion, quelles contradictions des auteurs entre eux et avec eux-mêmes ! Le plus illustre de ces rois fut Sésostris. Eh bien, l'historien juif Josèphe nie qu'il fût roi ; Manéthon et Chérémone le font naître d'Aménophis, prince pusillanime, qui, épouvanté par des prédictions et par des prodiges, s'enfuit devant une troupe de lépreux mutinés, et se réfugia en Éthiopie : Lysimaque ne le nomme seulement pas. Manéthon continue à dire qu'Aménophis, en quittant l'Égypte, confia à Séthos, son ami, son cinquième fils : Chérémone veut qu'à ce moment la reine en fût enceinte, ait accouché de lui dans une caverne, et qu'arrivé à l'adolescence, il ait recouvré le royaume paternel. Diodore, qui met Manéthon au nombre des prêtres inventeurs de récits invraisemblables, représente Aménophis comme un héros dont la sagesse aurait préparé la gloire de son fils. Il réunit tous les enfants mâles nés le même jour que le prince, les fit élever avec lui et comme lui, et lui composa ainsi une garde qui lui facilita des triomphes signalés. Mais Diodore lui-même ajoute qu'il court mille fables sur ce grand monarque, et que les chants à sa louange ne s'accordent pas avec les monuments.

Combien de contradictions ! Que sera-ce donc pour des rois moins célèbres et plus antiques ? Ils se flattaient de s'immortaliser par des édifices éternels, et pourtant le nom des fondateurs des pyramides n'a pas même survécu. Hérodote convient que les événements égyptiens n'acquièrent de la certitude que postérieurement à Psamméticus (1); peut-être parce que l'accès du pays fut alors ouvert aux Grecs, et qu'une colonie d'Ioniens et de Cariens fut fondée à l'endroit nommé les Camps (2). Il y a plus à profiter que partout ailleurs dans l'étude des monuments, témoins de l'antique civilisation d'un continent où l'on trouve jusqu'aux moindres ébauches d'une civilisation qui vient de naître. De la Méditerranée jusqu'au Sennaar et aux ruines d'Auxum, près du 14e degré de latitude, et du désert de Libye au golfe Arabique, des

(1) On peut encore consulter d'autres auteurs anciens : STRABON, qui visita ce pays au commencement de notre ère ; PLUTARQUE, dans quelques-unes de ses vies et dans le traité *d'Isis et d'Osiris* ; PORPHYRE, JAMBLIQUE, HORAPOLLON.

(2) *Voyage de* DENON *dans la haute et basse Égypte*. Paris, 1802.

milliers de monuments nous révèlent des peuples dont les arts, les mœurs, le culte, gardent une même empreinte, et qui, pendant des siècles, durent marcher d'un pas égal.

Beaucoup de voyageurs avaient décrit les monuments égyptiens; Pokoke et Norden mieux que les autres, et pourtant trop incomplétement, quand Napoléon y conduisit une députation de savants et d'artistes pour retracer fidèlement les lieux, les édifices, les inscriptions. Cependant peu d'exemplaires du voyage de Denon (1) furent mis en circulation, et les dessins, quoique admirablement exécutés, sont faits sur une trop petite échelle. L'ouvrage gigantesque intitulé *Description de l'Égypte*, dont la publication commença sous les auspices du gouvernement impérial (2), pouvait encore moins devenir populaire. Hamilton (3) et Leake vinrent tirer parti de ces matériaux, et après eux l'Italien Belzoni (4), observateur exact et diligent, quoique d'une érudition médiocre et manquant de cette imagination si nécessaire aux antiquaires; puis le général Minutoli, qui, dans son voyage, copia les mêmes monuments avec une exactitude diplomatique (5); et le Français Caillaud, qui découvrit les ruines de Méroë, mère de Thèbes, et décrivit, en traversant la Nubie et le royaume de Sennaar, une série de constructions colossales semblables à celles de l'Égypte (6). Nous passerons les autres sous silence pour rappeler les deux expéditions, l'une française, dirigée par Champollion le jeune; l'autre toscane, par Hippolyte Rosellini, qui étendirent beaucoup nos connaissances sur ce pays, moins pourtant qu'on ne

(1) *Voyage de* DENON *dans la basse et haute Égypte.* Paris, 1802.

(2) *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, en 12 vol., avec 400 planches.

(3) *Remarks on several parts of Turkey.* Londres, 1809. La première partie regarde l'Égypte.

(4) *Narrative of the operations and recent discoveries in Egypt and Nubia.* Londres, 1821. Accompagné d'excellentes gravures, qui ont été fort mal imitées dans la traduction publiée à Milan par Sorzogno.

(5) *Voyage au temple de Jupiter Ammon, et en Égypte.* Berlin, 1824 (Allem.).

(6) *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Égypte, de la Nubie, de l'Éthiopie.* Paris, 1821. — *Voyage à Méroë, au fleuve Blanc, etc.*, 1824 — *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébaïde, fait pendant les années* 1814-1818.

l'espérait (1). En examinant toutefois les inscriptions des monuments, une critique impartiale a reconnu pour récents ceux aux-

(1) Les œuvres à consulter plus particulièrement sur l'Égypte sont :

JABLONSKI, *Pantheon mythicum ægyptiacum.* 1750, in-8.

GATTERER, *Commentationes de theologia Ægyptiorum.* Goëttingen, t. VIII, et son *Histoire universelle.*

ZOEGA, *De origine et usu obeliscorum.* Rome, 1797.

Les travaux de KIRCHER, MARSHAM, PERIZONIUS, BRIANT, DE PAW, LACROZE, DE ROSSI, LAUGHTON, J. FRANKLIN, JAMES WILSON (*History of Egypt from earliest accounts to the year* 1801. Londres 1805), et d'autres encore, ont cédé la place aux travaux plus récents de :

CHAMPOLLION, *l'Égypte sous les Pharaons.* 1814. *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en* 1828 *et* 1829. Paris, 1833.

LENORMAND, *Musée égyptien*, in-fol. — *Monuments de l'Égypte et de la Nubie, d'après les dessins exécutés sur les lieux, sous la direction de Champollion le jeune.* 4 vol. in-fol.

NESTOR L'HÔTE, *Lettres écrites d'Égypte en* 1838 *et* 1839.

FRED. CREUTZER, *Commentationes Herodoteæ.—Ægyptiaca et Hellenica pars* I. Leipzig, 1810 : et *Symbolik.*

GAU, *Antiquités de la Nubie.* Paris, 1814. Elles font suite à la description de l'Égypte, dont la première partie regarde les monuments de la haute Égypte, depuis la frontière de Nubie jusqu'à Thèbes; la deuxième et la troisième, ceux de Thèbes, avec d'excellentes planches.

BURCKARD, *Travels in Nubia.* Londres, 1819.

PRICHARD, *Analysis of the Egypt Mithology — A Critical examination of Egyptian chronology.*

M. J. HENRY, *Lettres à M. Champollion le jeune sur l'incertitude de l'âge des monuments égyptiens.* Paris, 1828.

PASTORET, *Histoire de la législation.* Paris, 1825.

QUATREMÈRE, *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte.* Paris, 1808. *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte.* 1811.

SYLVESTRE DE SACY, *Relation de l'Égypte, par Abdallatis.* Paris, 1810. Les extraits des écrivains orientaux forment le lien entre l'antiquité et les temps modernes.

PEYRON, *Papyri Græci, R. taurinensis musæi Ægyptii editi atque illustrati.* Dans les mémoires de l'Académie de Turin, vol. XXXI, XXXIII, 1826-27.

SAN QUINTINO, *Lezioni archeologiche intorno ad alcuni monumenti, etc.* Ibid.

GAZZERA, *Descrizione dei monumenti Egizii del real museo di Torino.* 1824.

TREMBLAY, *L'art égyptien considéré dans toutes ses productions, temples palais, etc.* Paris, 1833 et suiv.

G. SEYFFART, *Systema astronomiæ ægyptiacæ quadripartitum.* Leipzig, 1833, et plusieurs mémoires en allemand sur la littérature, les arts, la mythologie, l'histoire de l'ancienne Égypte.

PANCKOUCKE, *Description de l'Égypte, ou recueil d'observations faites par*

quels on avait assigné une date très-ancienne, et qui faisaient supposer que les Égyptiens continuèrent leurs études, leurs arts, leur manière de vivre particulière, même après la conquête des Persans, d'Alexandre et des Romains.

Les lecteurs une fois prévenus de l'incertitude au milieu de laquelle nous devons nous diriger, nous rapporterons ce qui peut exposer à moins d'erreurs, en divisant cette histoire en trois périodes : la première depuis les temps les plus reculés jusqu'à Sésostris (1500); la seconde, de ce roi à Psamméticus (650): la troisième traitera des temps postérieurs, jusqu'à ce que la conquête des Persans déshérite le pays de toute gloire nationale (528).

CHAPITRE XVI.

TEMPS ANTIQUES.

Malgré l'antiquité prétendue des Égyptiens, tout démontre que leur pays reçut du dehors ses habitants et sa civilisation. Peut-être qu'un peuple de l'Asie méridionale ayant traversé la mer Rouge (1), s'étendit dans l'Éthiopie, où il vécut d'abord au mi-

l'Institut d'Égypte, pendant l'expédition de l'armée sous les ordres du général Bonaparte. 2 vol.

J. G. Wilkinson, *Topographical survey, etc.* Topographie de Thèbes et vue générale de l'Égypte. Londres, 1835.

Schwartze, *Geschichte, Mythologie, etc., des altens Egyptiens*. Histoire, mythologie, constitution de l'ancienne Égypte, selon les classiques et les livres originaux égyptiens. Leipzig, 1836.

Fourier, Letronne, Champollion-Figeac, ont mis tout ce que nous connaissons de l'ancienne Égypte à la portée du plus grand nombre.

En 1836, plusieurs Anglais, demeurant en Égypte, fondèrent, sous la direction de M. Waln, une *Société Égyptienne* pour faciliter les recherches sur le pays. Elle commença par rassembler au Caire une bibliothèque des meilleurs ouvrages publiés sur l'Orient, et s'appliqua ensuite à réunir des documents de toute espèce relatifs à l'Égypte et aux pays environnants.

Tout ce que l'on connaissait à l'égard de la géographie égyptienne jusqu'à Caillaud a été savamment résumé dans la géographie de Ritter. Berlin, 1822.

(1) *Æthiopia ab Indo flumine consurgentes*, juxta Ægyptum consederunt. Eusèbe.

On sait que les anciens confondirent souvent avec les Éthiopiens les habitants de l'Afrique orientale, de l'Yémen et de la péninsule en deçà du Gange. Champollion croit indigène la civilisation de l'Égypte.

lieu des rochers et dans les cavernes, puis descendit dans l'Égypte à mesure qu'elle s'assainissait après le déluge. En effet, le nom d'Arabie était anciennement commun aux deux rives de l'Érythrée. Manéthé, premier instituteur et roi de l'Égypte, ressemble de nom, comme d'attributs et d'actions, au Manou indien. Jones et Langlès ont aperçu beaucoup de ressemblance entre les racines des mots égyptiens et celles du sanskrit; et Blumenbach, en comparant les crânes, les a trouvés partie indiens, partie éthiopiens.

Le voyage annuel que les dieux, selon Homère, faisaient de l'Olympe en Éthiopie (1), comme dans un pays hospitalier et généreux en sacrifices; celui de la statue du dieu Ammon, que l'on portait tous les ans vers la Libye, et qu'on ramenait quelques jours après (2), indiquent que les Égyptiens reconnaissaient tenir leurs dieux, c'est-à-dire la civilisation, des Éthiopiens, qui se considéraient non moins antérieurs aux Égyptiens que postérieurs aux Indiens. Aujourd'hui encore, en Éthiopie, les Barabras arrangent leurs cheveux comme nous les voyons dans les peintures égyptiennes; ils tissent des sandales d'écorce pareilles à celles qu'on retrouve dans les anciens tombeaux; ils portent sur la tête certaines calottes de bois comme celles des momies, et façonnent grossièrement dans le style égyptien leurs menus ustensiles. Bien plus, certains objets adoptés pour le culte égyptien viennent naturellement en Nubie, comme la marjolaine, consacrée à Isis, et l'ibis, qui ne descend de ces parages que lors du débordement du Nil.

La nature même des lieux annonce que la culture de l'Égypte lui est venue du Midi. Le pays est traversé par le Nil, le plus grand fleuve de ce vaste continent après le Niger. Il cache ses sources dans les monts de la Lune et dans l'Abyssinie : pour sortir de la Nubie, comme on appelle le vaste désert supérieur où errèrent longtemps des hordes de brigands, il s'ouvre un passage au milieu de roches graniteuses; et, d'écueils en écueils, se précipite à travers

(1) Ζεὺς γὰρ ἐς Ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
Χθιζὸς ἔβη μετὰ δαῖτα, θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἕποντο.

Puisque Jupiter descendit hier à un festin sur l'Océan parmi les innocents Éthiopiens, où le suivirent tous les dieux. Iliade, I, 423.

(2) DIODORE, I.

les cataractes, plus fameuses de nom qu'admirables en réalité (1). C'est ainsi qu'il s'avance presque innavigable entre des rives nues et stériles. Mais à partir de Syène, le pays devient riche de productions, d'or, d'encens; et de là jusqu'à Chercasor, le fleuve s'écoule uniformément vers le nord dans une vallée large de quinze milles environ, bordée à l'est par plusieurs montagnes de granit, à l'ouest par un désert de sable. Près de Chercasor, il se divise en deux bras, aboutissant tous deux à la Méditerranée : l'un à l'est, près de Péluse ; l'autre à l'ouest, près de Canope, après s'être subdivisés en beaucoup de branches et avoir parcouru au moins mille lieues.

La contrée qui s'étend de Syène à Chemnis s'appelle la haute Égypte, avec Thèbes ou Diospolis; de Chemnis à Chercasor, on la nomme la moyenne ou Heptanomie, avec Memphis; la basse Égypte est comprise entre les deux bras du Nil, et appelée le Delta, à cause de sa ressemblance avec le Δ grec.

L'Égypte n'est donc autre chose que la vallée du Nil renfermée entre des déserts : comme eux, elle resterait aride et inculte, sans les inondations du fleuve. Loin de se creuser un lit profond, le Nil parcourt une vallée légèrement convexe; de sorte que pour peu qu'il se gonfle, il franchit ses bords et s'étend sur les terrains environnants. Au solstice d'été, les pluies périodiques dans les montagnes du tropique, d'où il jaillit, grossissent le fleuve (1) qui inonde l'Égypte. Il s'élève jusqu'au solstice d'automne; alors il se retire lentement, en laissant un limon fécond dans lequel il suffit de semer pour recueillir d'abondants produits (2). Si donc le pays

(1) D'après le témoignage des soldats du général Bonaparte, il ne pleuvait jamais au Caire, très-rarement à Alexandrie : le duc de Raguse, qui commanda dans cette dernière ville, du mois de novembre 1798 au mois d'août 1799, y vit pleuvoir une seule fois durant une demi-heure. Maintenant il y pleut trente ou quarante jours, et quelquefois davantage, en hiver; quinze ou vingt jours au Caire. On croit que les nombreuses plantations ordonnées par le pacha d'Égypte en sont cause; il y a aujourd'hui 20,000 pieds d'arbres au-dessus du Caire seulement. A Thèbes, un vieillard de 122 ans assura au même duc de Raguse qu'au temps de sa jeunesse il pleuvait souvent dans la haute Égypte, et que les montagnes de Libye et d'Arabie, qui forment la vallée du Nil, nourrissaient alors des arbres et de l'herbe. Les arbres une fois détruits, la pluie cessa et les pâturages se desséchèrent. Voy. *Académie des sciences*, séance du 29 février 1836.

(2) Les fêtes qui se célèbrent lors de la crue du Nil sont décrites d'une manière très-pittoresques dans la lettre quatorzième du t. II de Savary.

se présente durant l'été semblable à une mer dont les eaux rousses et saumâtres laissent voir le faîte des édifices et la cime des cèdres, des palmiers, des acacias, des orangers, il se change durant l'hiver en une riante campagne où verdissent le riz, l'orge, le lin, le doura, et où paissent des troupeaux de brebis et de génisses. Puis vient le printemps qui, au lieu de se montrer souriant comme dans nos latitudes, découvre un terrain grisâtre, poudreux et crevassé (1). Si vous y joignez un ciel toujours limpide, plutôt blanc

(1) Savary dit que l'Égypte est un paradis terrestre; Volney, le pays le plus malheureux du monde. C'est le cas d'appliquer l'adage bien connu, *distingue tempora et concordabis jura*. Rozière, qui fit partie de l'expédition française en Égypte, en parle en ces termes :

« Les alentours de Syène et des Cataractes sont pittoresques au delà de toute expression; mais le reste de l'Égypte, et spécialement le Delta, est d'une monotonie telle qu'il serait impossible de la rencontrer ailleurs..... Les campagnes du Delta offrent trois tableaux différents, selon les trois saisons de l'année égyptienne. A commencer de la première moitié du printemps, on n'y voit qu'une terre grise et poudreuse, si profondément crevassée qu'on ose à peine la parcourir. A l'équinoxe d'automne, c'est une immense couche d'eau rousse ou saumâtre d'où surgissent des palmiers, des villages, des digues étroites pour les communications. Une fois que se sont retirées les eaux qui se soutiennent peu de temps à cette hauteur, vous n'apercevez plus jusqu'à la fin de la saison qu'un sol noir et fangeux. Dans l'hiver, la nature déploie toute sa magnificence; alors la fraîcheur, l'énergie de la végétation nouvelle, l'abondance des productions qui couvrent la terre, dépassent tout ce que l'on admire dans nos pays les plus vantés. Durant cette saison fortunée, l'Égypte est d'un bout à l'autre une magnifique prairie, un champ de fleurs ou un océan d'épis; fertilité que fait mieux ressortir le contraste de l'aridité absolue qui l'environne, et cette terre si déchue justifie encore les éloges que lui donnèrent jadis les voyageurs. Mais malgré la splendeur du spectacle, la monotonie diminue le ravissement. L'âme, faute du renouvellement de sensations, éprouve un certain vide, et l'œil enchanté d'abord s'égare bientôt indifférent sur ces plaines interminables, qui, de tous côtés, aussi loin que le regard puisse atteindre, présentent toujours et toujours les mêmes objets, les mêmes teintes, les mêmes accidents.

« Tout concourt à augmenter cet effet. Le ciel, aussi uniforme que la terre, n'offre qu'une voûte constamment pure, plutôt blanche qu'azurée, durant le jour entier. L'atmosphère est inondée d'une lumière que l'œil a peine à supporter, et un soleil étincelant, dont rien ne tempère l'ardeur, brûle toute la ournée cette plaine immense presque découverte; car il est du caractère des sites égyptiens d'être dépourvus d'ombre sans être dépourvus d'arbres.

« Telle qu'elle est toutefois, l'Égypte plaît aux étrangers et rend heureux ses habitants, qui possèdent ce que les hommes apprécient le plus, un sol fertile et un beau ciel. Sous ce climat fortuné, où l'eau ne gèle jamais, où la

que bleu, une atmosphère inondée d'une lumière éblouissante, un soleil qui darde sans relâche ses rayons sur la plaine uniforme et

neige est inconnue, les arbres ne perdent leurs feuilles que pour en produire de nouvelles; jamais la végétation n'y est suspendue, et le cultivateur, au comble de ses vœux, ne compterait qu'une saison perpétuellement productive, si l'époque du débordement du Nil ne limitait la culture à une partie de l'année. Aussi, lorsque les travaux de l'homme suppléent aux inondations, la terre peut dans une année donner deux et trois récoltes.....

« Le Saïd déploie une culture encore plus riche que la basse Égypte. Là, d'immenses moissons de blé, d'orge, de maïs, des champs de fèves en fleur, à perte de vue, des plaines de trèfle et de lupins; là, des champs de lin et de sésame qui fournissent d'huile le pays; le kenna avec lequel, de temps immémorial, les femmes se teignent les ongles en rouge; l'indigo, le coton herbacé, les plants de tabac, et ces courges rampantes qui couvrent de leurs fruits verts les plages sablonneuses. S'il a moins de rizières que ne le comportent les terrains bas et submergés, des forêts de cannes à sucre y mûrissent parfaitement; le coton y prospère davantage, et, de plus, le safran dont les fleurs rouges et précieuses se recueillent avec des soins particuliers; le bamia, qui donne un fruit vert et visqueux; surtout le dourra ou sorgho, qui, avec ses tiges articulées et ses larges feuilles pointues, peuple les hauteurs de la Thébaïde, et porte dans ses longs épis la principale nourriture des Égyptiens.

« Le Fayoum a des champs de roses, qui fournissent l'essence la plus suave. Là, le lotos révéré des anciens, et que l'on ne trouve plus dans le Saïd, laisse, durant l'inondation, éclore sur la surface des eaux ces brillantes fleurs rosées, blanches ou bleues, si communes dans les canaux et dans les terrains inondés de la basse Égypte. Le nopal, ou figuier indien épineux, avec ses feuilles d'un vert foncé, de l'épaisseur du doigt, forme des haies qui ressemblent à de hautes murailles: on y voit l'olivier, qui a disparu du reste de l'Égypte; la vigne et le saule, qui y sont presque aussi rares.

« Dans la Thébaïde, le palmadum, arbre d'un aspect singulier, frappe particulièrement la vue. Le tronc, haut de dix à douze pieds, se bifurque constamment, de même que ses branches, en petit nombre, courtes et inflexibles, qui portent à leur extrémité des pignons assez gros, durs, ligneux, de forme irrégulière, ayant la couleur et le goût du pain d'épice, avec de larges faisceaux de feuilles longues et roides pliées en éventail.

« La Thébaïde, riche spécialement de monuments et de souvenirs antiques, semble vraiment un pays enchanté. Vingt villes, et beaucoup d'endroits inhabités, offrent au voyageur stupéfait les grands édifices antiques, chefs-d'œuvre d'architecture non-seulement par leur masse imposante et par leur caractère grave et religieux, mais encore par leur belle et simple ordonnance, par le choix et la large distribution des sculptures emblématiques qui les décorent, et par l'inconcevable richesse des ornements qui ne sont jamais sans signification.

« Thèbes, bouleversée par tant de révolutions, Thèbes, déserte aujourd'hui, remplit encore d'étonnement ceux qui ont vu les merveilles de Rome et d'Athènes. Thèbes, à l'aspect de laquelle les bataillons français, victorieux de tant

sans bornes, le contraste de la fécondité des champs avec la désolation des sables, vous ne serez pas surpris que, dans un pays aussi singulier, se fussent enracinées des institutions à part; que les idées y aient alterné perpétuellement de la vie à la mort.

Le seul fait certain qui fasse foi de la haute antiquité de l'Égypte, est la conquête du sol enlevé au Nil : il paraît en effet hors de doute que la haute Égypte fut habitée en premier, puis les villes au-dessous de Denderah, jusqu'à ce que le Delta, que les prêtres du pays disaient une création du Nil, eût été assaini au moyen de canaux. Abraham, qui trouva déjà un empire organisé dans la basse Égypte, nous apprend à quelle époque reculée remonte cet assainissement.

Méroé. Manéthon reporte antérieurement aux dynasties égyptiennes celle des divins Aurites et des héros Mestréens. On pourrait chercher les premiers dans les Bérebères d'Auria et dans les Orites de la Genèse, qui dominaient sur les montagnes du Schiaïr : les Mestréens sont indiqués dans l'Écriture sous le nom de Mesrim, descendants de Cham, qui, repoussés par les fils de Chus, arrivèrent à l'isthme de Suez ; dans le même temps les Chussites côtoyèrent la mer Rouge, et, l'ayant traversée, refoulèrent vers le nord la race égyptienne ou cophte, qui d'abord avait régné sur le pays de Méroë. Ce pays était situé au lieu où l'Astaborra ou Tacazzé se réunit au Nil, dans la province nommée aujourd'hui Athar, entre le 13e et le 18e degré de latitude septentrionale. Memnon conduisit de l'Éthiopie une armée à l'expédition en commun de la Grèce contre Troie. Huit siècles avant J. C., en

de pays célèbres dans les arts, s'arrêtèrent spontanément en jetant un cri unanime de surprise et d'admiration; Thèbes célébrée par Homère, et de son temps la première cité du monde, après vingt-quatre siècles de dévastations, en est encore la plus étonnante. On se croirait abusé par un songe quand on contemple l'immensité de ses ruines, la grandeur, la majesté de ses édifices, et les innombrables débris de son ancienne magnificence.....

« Ainsi, malgré sa misère et sa décadence actuelle, l'Égypte conserve les traces d'une condition autrefois splendide et prospère; et le contraste continuel de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est, bien que douloureux en soi, n'est pas sans un très-grand intérêt pour l'observateur. Il se demande pourquoi cette antique prospérité a cessé; et, trouvant la nature la même en tout que par le passé, il aperçoit dans la différence des institutions sociales la cause d'un si prodigieux changement : vaste et digne sujet de méditation pour ceux qui retracent l'histoire des peuples, et pour ceux qui sont appelés à la tâche glorieuse, mais difficile, de les gouverner. »

sortirent Sabacon, Seneco, Turaco, grands conquérants qui soumirent au moins la partie supérieure de l'Égypte. Pline rapporte qu'au temps de la guerre de Troie y habitaient 250,000 guerriers et 400,000 artisans, distribués dans vingt villes (1). Celles-ci n'existaient déjà plus de son temps, les habitations étant construites avec des matériaux très-légers dans des contrées où il n'est besoin de se garantir ni de la pluie ni du froid. Mais les monuments y résistèrent, comme aussi les demeures des dieux, et plusieurs centaines de pyramides dont la hauteur n'excède jamais 80 pieds, richement sculptées, et précédées de pylones (2) qui conduisent à l'entrée. L'emplacement en est rempli au-dessus comme au-dessous du sol. C'est à tort cependant qu'on a voulu trouver l'oracle de Jupiter Ammon dans le temple de El-Mésaura, décrit par Caillaud (3), où l'art égyptien se montre dans sa première forme, encore très-grossière, et d'où le culte d'Ammon se serait répandu par la suite dans toute l'Égypte.

Ce pays offrait un point de halte très-favorable aux caravanes entre l'Éthiopie, l'Afrique septentrionale et l'Arabie Heureuse: les Égyptiens en tiraient les aromates pour l'embaumement des corps; le coton pour les vêtements; l'ébène, l'ivoire, l'or, qui y étaient apportés de l'Inde et de l'Arabie; le sel et les plumes d'autruche qu'on recueillait sur les lieux.

La caste des prêtres élisait le roi parmi les membres les plus distingués, et il devait récompenser ou punir selon les lois et coutumes, auxquelles il était tenu de se conformer. Tout condamné à mort recevait l'ordre de se tuer lui-même; s'il ne le faisait, il était infâme. Les prêtres intimaient cet ordre au roi lui-même, au nom d'Ammon, lorsqu'ils ne le jugeaient plus digne de régner (4). Leur morale était simple : adorer les dieux, ne nuire à personne, s'habituer à la fermeté, mépriser la mort. La tempérance est la base de la vertu; tout excès ravit à l'homme sa dignité : il est doux de jouir des biens acquis avec peine; l'orgueil

(1) Hist. naturelle, VI, 35.

(2) Les Français ont appelé Pylones, du mot grec πυλων, *atrium*, vestibule, les constructions pyramidales ou pilastres colossaux qui d'ordinaire précèdent l'entrée des temples et des palais égyptiens.

(3) Belzoni suppose que le temple d'Ammon s'élevait dans la petite oasis : Minutoli le réfute victorieusement. Heeren le place à Siwah.

(4) DIODORE, I.

et le faste sont un signe de petitesse de cœur; les songes, l'art magique, les prodiges ne sont que vanité.

La caste qui fonda cette théocratie vigoureuse dut avoir apporté d'ailleurs en Éthiopie le culte, les lois, les institutions sociales, qu'ils firent s'étendre par la religion et par l'industrie. Ces prêtres en s'établissant dans un lieu, y élevaient un temple aux divinités propres à la tribu conduite par eux, et qui le plus souvent étaient au nombre de trois : à l'entour du temple se multiplient bientôt les cabanes des laboureurs, par lesquels ils font cultiver, comme sujets du dieu qui y est adoré, les champs environnants. La dévotion, la douceur d'une vie régulière amènent les tribus indigènes à se réunir à eux; alors beaucoup de bras sont là pour exécuter les travaux projetés par quelques têtes éclairées. La population une fois accrue, ses chefs font partir, selon qu'il en est décidé par les oracles, des colonies qui, transportant avec elles le culte et la civilisation, s'en vont fonder de nouveaux centres politiques et religieux.

Osiris, Ammon, Phta, auxquels les Égyptiens s'avouaient redevables de leur civilisation, étaient probablement les dieux de colonies pareilles : les nomes ou districts qui formaient la division de leur pays étaient chacun sous la dépendance d'un temple. Les pèlerinages dévots des colons à la mère patrie facilitaient les relations de commerce, et l'on trafiquait sous la protection des dieux : aussi les frères de Joseph rencontrèrent-ils des caravanes de Madianites en route pour l'Égypte. Voilà comment les sanctuaires édifiés le long du Nil étaient à la fois les temples de la Divinité, la demeure sacerdotale, des métairies, des places de commerce et des stations pour les caravanes.

Thèbes, Éléphantine, This, Héraclée, dans la haute Égypte, furent les premiers établissements de cette nature; puis Memphis, au milieu de l'Égypte; plus tard ils descendirent à Mendès, à Bubaste, à Sébénita. Les dynasties que nous donnent les historiens n'appartinrent peut-être pas à des nations qui auraient dominé successivement; mais ce ne seraient que celles de rois ayant régné dans les différentes cités, à mesure que l'une d'elles, l'emportant sur ses rivales, devenait la capitale du pays. Du reste, c'est encore une question de savoir si elles furent contemporaines ou successives (1).

(1) L'opinion qui voulait que ces races différentes eussent régné contempo-

Quelqu'un des nomes, comme il arrive d'ordinaire, devint prédominant et se soumit les autres : ce fut ainsi que ceux de This et d'Éléphantine durent recevoir la loi de Thèbes; et de Memphis les sept de la basse Égypte. Mais c'est en vain que nous demandons à l'histoire de quelle manière et dans quel temps chacune de ces villes acquit la suprématie. Il paraît seulement que la souveraineté de la caste sacerdotale fut attaquée par la caste des guerriers, qui, l'ayant emporté, substitua à la théocratie le gouvernement des plus forts. Menès ou Manéthé, que l'on regarde comme le premier roi de l'Égypte, après les dynasties fabuleuses et symboliques, fut peut-être celui qui accomplit cette révolution. Alors le prince cessa d'appartenir à la caste des prêtres; mais celle-ci, dépositaire qu'elle était de la science et interprète de la volonté des dieux, modéra son pouvoir. Les rois étaient soumis non-seulement dans les solennités publiques, mais encore dans la vie privée, à un cérémonial rigoureux; ils prenaient l'avis du grand prêtre; ils se faisaient même inscrire dès l'instant de leur élection dans la caste sacerdotale; et ils devaient attester, par la construction d'édifices sacrés, leur respect pour la religion et pour ses ministres.

Menès ou Manéthé.

Nous savons par les saintes Écritures que dix-huit siècles avant J. C. Memphis étendait sa domination sur la haute et la basse Égypte, et que le jeune Hébreu Joseph, fils de Jacob, y trouva une cour splendide, composée des castes sacerdotale et guerrière, ainsi que des institutions qui attestent une civilisation déjà adulte. Rien n'en saurait mieux faire l'éloge que de voir ce jeune homme, étranger, vendu, y parvenir par son propre mérite jusqu'au rang de vice-roi. Profitant de sa position, Joseph, dans un temps de grande disette, amena les propriétaires à renoncer à la possession stable de leurs immeubles, les réunit tous dans le domaine du roi, et abolit les propriétés indépendantes.

Joseph.

rainement est tombée aujourd'hui en discrédit ; cependant Eusèbe dit : *Forte iisdem temporibus multos reges Ægyptiorum simul fuisse contigerit. Siquidem Thinitas aiunt et Memphitas, Saïtasque et Æthiopes regnasse, ac interim alios quoque : et sicut mihi videtur alios alibi, minime autem alterum alteri successisse, sed alios hic, alios illic regnare oportuisse.* Chron. 201, 202. Et Josèphe rapporte que Manéthon assurait τῶν ἐκ τῆς Θηβαΐδος καὶ τῆς ἄλλης Αἰγύπτου βασιλέων γενέσθαι ἐπανάστασιν ἐπὶ τοὺς ποιμένας. Ap. Apion. I, p. 1040.

De temps à autre les invasions étrangères interrompaient les progrès de la civilisation égyptienne. Le pays était sans cesse menacé par les peuples nomades de la Lybie et de l'Éthiopie qui descendaient souvent pour le dévaster, surtout tant que les États, petits et désunis, ne purent pas leur résister avec vigueur. Il arriva une fois que les Arabes-Bédouins, attirés par les gras pâturages et par les richesses croissantes du bas pays, l'envahirent par l'isthme de Suez. Leurs scheiks, que les Égyptiens appelèrent Hyksos (1), et les Grecs Rois-Pasteurs, dressèrent leur camp à Avari, près de Péluse, détruisirent les cités primitives, et pénétrèrent jusqu'à Memphis, dont ils firent le siége de leur puissance. Ils commencèrent par opprimer la religion, c'est-à-dire la caste des prêtres, ce qui fit que beaucoup d'entre ceux-ci émigrèrent, et que quelques-uns s'en furent jusque dans la Grèce. Mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les rites des vaincus, et aucune distinction n'apparaît plus entre eux au temps de Moïse.

Rois pasteurs, 1800.

Les conquérants ne parvinrent pourtant jamais à s'emparer de la haute Égypte, d'où les souverains primitifs continuèrent à leur faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils en eussent triomphé sous Thumosis. Ce fut dans cette lutte que se prépara la grandeur successive des rois de Thèbes, qui finirent par acquérir la suprématie sur les autres États.

Voilà ce que nous avons pu tirer de plus probable de l'obscure antiquité égyptienne. Quant à ceux qui font consister l'histoire des peuples dans celle des rois, et qui savent endormir

(1) *Hyk*, roi; *Sos*, pasteur. Flavius Josèphe les fait régner 500 ans, peut-être de 1800 à 1300 : la sortie des Israélites dut avoir lieu de leur temps. D'autres veulent qu'ils aient dominé 260 ans, de 2082 à 1822, et que ce fut à cette époque que Joseph vint en Égypte. Il dit à ses frères que les Égyptiens abhorraient les pasteurs ; on explique ces paroles de la sorte : le peuple les avait en haine parce qu'ils ressemblaient à ses maîtres; le roi ne les haïssait pas, puisqu'il les accueillit. Telle est aussi l'opinion de Rosellini, qui place la sortie des Israélites sous Rhamsès III, quatorzième roi de la XVIIIe dynastie. Selon lui, Armaïs ou Danaüs, frère de Sethos, premier roi de la XIXe dynastie, se rendit en Grèce. Il prétend que les Hyksos étaient des Scythes venus de l'Asie septentrionale : il suppose la même origine aux Iduméens et aux Phéniciens qui avaient occupé le pays de Chanaan. Nous avons manifesté une opinion toute différente; mais nous désirons que nos lecteurs aient à trouver dans le récit non-seulement l'expression de nos convictions, mais aussi les éléments contraires, pour la modifier lorsqu'ils le croiront convenable.

la critique, nous leur dirons qu'à Manéthé, premier roi d'Égypte, en succédèrent trois cent trente, dont dix-huit éthiopiens. Busiris II fonda Thèbes; Uchoreus, Memphis (1); Osimandyas plaça dans son palais une bibliothèque, la première du monde, sur laquelle il avait fait inscrire *Remèdes de l'âme;* belle épigraphe, si elle s'applique aux bons livres que tous peuvent lire; mais pour les Égyptiens, les livres étaient renfermés dans les bibliothèques comme les momies dans leurs tombeaux. Osimandyas.

Mœris pourvut aux inégalités des crues du Nil en faisant creuser un lac qui reçut son nom. Ce vaste réservoir avait trois mille six cents stades de tour, trois cents pieds de profondeur, avec deux pyramides au milieu (2). On y recueillait les eaux du fleuve quand l'inondation était surabondante, et quand elle était trop faible on les déversait sur la plaine: symbole hiéroglyphique du zèle attentif avec lequel les prêtres surveillaient la culture du pays, et s'occupaient d'y entretenir l'abondance. Mœris.

CHAPITRE XVII.

LES SÉSOSTRIDES.

Est-ce une loi de la Providence que l'homme ait besoin d'une lutte pour se développer? Ce que nous voyons chaque jour dans les individus ne se montre pas moins dans les nations. De même que le sentiment de sa propre force fut révélé à la Grèce par la guerre de Troie, à l'Europe du moyen âge par les croisa-

(1) Champollion prétend que le magnifique sarcophage d'albâtre découvert par Belzoni appartient à Uchoreus.

(2) D'Anville se trompe, lorsque, pour mettre d'accord Hérodote et Diodore avec Ptolémée et Strabon, il suppose l'existence de deux labyrinthes et de deux lacs Mœris. Le labyrinthe est le même dans tous les auteurs, à la seule différence que les uns ont procédé à sa description de l'orient à l'occident, les autres du nord au midi. (Voyez Ditmar, *Description de l'Égypte antique* (allem.), p. 72 et suiv.; Larcher, *Traduction d'Hérodote*, II, 472-483.) Quant au lac Mœris, il existe encore sous le nom de Birket-el-Heroun dans la province de Fayoum, et il a environ 60 lieues de superficie. Brown établit que c'est une vallée naturelle, et que l'art n'a fait que clore son ouverture et pratiquer un canal qui, à travers les rochers et les sables, y conduisit les eaux du Nil.

des, à l'Europe moderne par les batailles napoléoniennes, de même le conflit des Égyptiens avec les Hyksos leur donna une impulsion qui les fit s'élever au plus haut degré de splendeur et chercher des conquêtes au dehors.

XVIIIe dynastie. Les Pharaons les plus puissants sont attribués à la huitième dynastie. Thumosis Ier eut la gloire de commencer l'expulsion des étrangers, qui fut consommée par Aménophis II, appelé Memnon par les Grecs. Dans la joie de cette victoire, les Égyptiens élevèrent de nombreux édifices, et le nom du souverain fut immortalisé sur les monuments de Thèbes, d'Éléphantine, et dans le temple de Soleb, en Nubie. Rhamsès II, peut-être le Danaüs des Grecs, fut chassé par son frère Rhamsès III Miamoun, qui fonda le magnifique palais de Médinet-Abou à Thèbes, tout couvert de peintures qui rappellent ses victoires sur plusieurs peuples, et dont quelques inscriptions sont ainsi conçues : *Paroles des chefs du pays de Feccaro et du pays de Robou* (1), *qui sont au pouvoir de Sa Majesté, et glorifient le dieu bienfaisant, maître du monde; Soleil, gardien de justice, ami d'Ammon. Ta vigilance n'a point de bornes : tu règnes sur l'Égypte comme puissant Soleil : grande est ta force : tu es égal en courage à Boré* (2). *Notre souffle est à toi, et notre vie en ton pouvoir.*

Paroles du roi, maître du monde, à son père Amon-ra, roi des dieux. Tu l'as ordonné, j'ai poursuivi les barbares, j'ai combattu tous les pays. Le monde s'arrêta devant moi..... Mes bras domptèrent les chefs de la terre, selon le commandement sorti de ta bouche.

Paroles d'Amon-ra, maître du ciel, modérateur des dieux. Que ton retour soit joyeux. Tu as poursuivi les neuf arcs (3), *tu as tranché les têtes, percé les cœurs des étrangers, rendu libre le souffle des narines de tous ceux qui..... Ma bouche t'approuve.*

Les peintures des catacombes de Silsili sont dédiées au roi Oros. Oros ; elles rappellent ses victoires sur les Éthiopiens, et la légende hiéroglyphique de son triomphe dit : *Le dieu très-grand revient porté sur la tête de toutes les divinités : l'arc est dans*

(1) Nation de race indienne.
(2) Le Griffon.
(3) Les Barbares.

sa main, comme celui de Mandou, divin maître de l'Égypte. Lui, roi des vigilants, mène la race perverse des Cusc (1)*; régulateur des mondes, approuvé par Phré, fils du Soleil, serviteur d'Ammon, Horus le vivifié. Le nom de Sa Majesté se fit connaître dans la terre d'Éthiopie, que le roi a châtiée conformément aux paroles à lui adressées par Ammon, son père.*

Sous le règne d'Aménophis III, les Hyksos firent une nouvelle invasion, qui obligea ce prince à se réfugier en Éthiopie, d'où il revint néanmoins vainqueur, grâce à son fils Rhamsès. **Aménophis.**

On a accumulé sur ce Rhamsès, ou Sésostris, une multitude de récits qui peut-être réunissent les exploits de différents personnages, et peut-être aussi sont les fruits de l'imagination et de la vanité nationale. Ils rapportent que son père voulant le rendre très-puissant, ou ayant même reçu l'avis des dieux, ou plutôt des prêtres, réunit mille sept cents enfants, nés le même jour que lui (2), les fit élever avec lui et instruire à tous les exercices militaires; de sorte que, lorsqu'il succéda à son père, il se trouva avoir autant de capitaines expérimentés, et dévoués à leur prince de cette affection solide qui se forme dans l'enfance. A leur tête, il crut pouvoir conquérir le monde, et bientôt il eut rassemblé six cent mille fantassins, vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chars de guerre (3); car il est facile aux historiens et à l'imagination de grossir les chiffres. Oubliant en outre l'horreur qu'on attribue aux Égyptiens pour la mer, ils ajoutent à cette armée une flotte aux innombrables voiles. Avec ces forces immenses, Sésostris subjugue l'Éthiopie; il passe en Asie, et par la même route qu'avaient peut-être suivie les premiers civilisateurs et que reprirent souvent ses descendants, il pénètre dans les Indes plus avant que n'avaient fait Hercule et Bacchus; il attaque les Scythes, envahit la Colchide et la Thrace. Abandonnant ensuite, on ne sait pourquoi, tant de conquêtes, il revient après une absence de neuf années, et trouve une conjuration tramée contre lui par son frère

XIXe dynastie, 1476-1280.

Sésostris.

(1) Les Éthiopiens.

(2) Un pays où il naît 1700 mâles dans un jour doit compter au moins 60 millions d'habitants; or, l'Égypte n'en a jamais eu plus de treize dans ses plus beaux temps. Mais Diodore donnait à l'Égypte trente mille cités, et l'on disait que Thèbes avait cent portes par chacune desquelles sortaient à la fois dix mille hommes armés.

(3) On dit en même temps que ce fut lui qui apprit à dompter les chevaux.

Armaïdas : il parvient à la déjouer, et ne songe plus qu'à assurer la prospérité publique, en remédiant aux maux causés par les dernières guerres. Cent temples s'élèvent alors, plus splendides les uns que les autres, dans l'un desquels sont placées les statues du roi, de la reine et de leurs quatre fils; un réseau de canaux répand la fertilité partout le pays et réunit Memphis à la mer. Il n'employa à ces travaux que des esclaves et des étrangers; mais déployant un luxe barbare et une dévotion inhumaine, il ne se rendait au temple que monté sur un char traîné par les princes qu'il avait vaincus. Il fit aussi, sous l'inspiration de Mercure, d'excellentes lois, divisa le territoire, établit l'impôt et leva des contributions régulières.

Sans insister sur les invraisemblances, recherchons ce qu'il y a de vrai au fond de ces récits. Il paraît d'abord suffisamment établi que Sésostris fut le plus grand roi qu'ait eu l'Égypte, et qu'il florissait quatorze siècles environ avant l'ère vulgaire. Son plus beau titre de gloire est d'avoir rendu l'indépendance à son pays en chassant tout à fait les Arabes (1), et peut-être que dans le premier élan il sortit de l'Égypte pour faire des excursions à la manière des Bédouins dans les pays les plus opulents, tels que l'étaient alors l'Éthiopie, l'Asie antérieure jusqu'à Babylone, et une partie de la Thrace : peut-être se dirigea-t-il aussi par mer contre l'Arabie Heureuse et les côtes voisines, et même jusqu'à la péninsule indienne. Ce qu'il exécuta dans l'intérieur du pays démontre combien son gouvernement était absolu. Il est encore probable que les plus grands monuments de l'Égypte furent commencés de son temps. Mais les sueurs d'une seule génération ne pouvaient suffire à l'achèvement d'édifices d'une telle masse. Il est à croire aussi que la division des castes fut alors plus complétement organisée; car celle des navigateurs ne pouvait être entièrement établie avant qu'il n'y eût abondance de canaux, ni celle des guerriers avant que le pays ne fût réuni sous l'empire d'un seul.

On croit qu'il est fait mention des expéditions de Sésostris sur les monuments de l'Asie Mineure cités par Hérodote et retrouvés par les modernes : elles sont chantées dans un poëme historique, surtout la victoire remportée sur les Schetos (ne seraient-ce pas

(1) Les anciens auteurs disent qu'il rendit au peuple les terres qui lui avaient été enlevées par les rois pasteurs.

les Scythes?), où il est dit : *Il rendit le souffle libre aux bouches des Lyciens et des Ioniens* (1).

Belzoni découvrit à Allor, dans la Nubie, un temple dédié à Isis par la femme de Rhamsès, et il pénétra le premier dans celui d'Ibsamboul, où il trouva sur la façade quatre colosses assis, ayant chacun soixante et un pieds de hauteur; ils devaient représenter ce Rhamsès dont les victoires sont rappelées dans les bas-reliefs qui couvrent le monument tout entier. Seize salles peintes de sujets religieux conduisent au sanctuaire, au fond duquel sont quatre autres statues plus grandes que nature; ce qui laisse supposer que c'est le lieu de la sépulture de Sésostris.

Après lui vient son fils Rhamsès IV ou Sésostris II, appelé aussi Pheron, dont le long règne fut paisible, et dont on lit le nom sur le temple de Karnac et ailleurs. Ici, après une lacune avouée même par Hérodote, apparaissent Amasis, l'Éthiopien Actisan, Mandéthé ou Manéthé; puis une anarchie qui continua durant cinq générations, jusqu'à ce que, à l'époque de la guerre de Troie, Prothée montât sur le trône. Il a pour successeur son fils Rhampsinit; puis viennent sept générations, parmi lesquelles on distingue Nilus, Chéops, Cephren et Nicerinus, fondateurs des grandes pyramides; les suit Bochoris ou Asychis, qui fut législateur; puis l'aveugle Anasis, qui, chassé par l'Éthiopien Sabacon, est rétabli plus tard sur le trône. Ces invasions répétées des Éthiopiens durent sans doute être encouragées par les divisions intestines, entre la caste des guerriers peut-être et celle des prêtres qui cherchaient à reconquérir à l'aide des armes étrangères leur suprématie perdue. En effet, quand la race éthiopique eut le pouvoir, elle le confia à la caste sacerdotale représentée par Sethos, prêtre de Vulcain. Sésostris II.

Ces histoires doivent être acceptées comme le naturaliste accepte les fossiles épars çà et là, qui attestent les révolutions du globe sans aider à en déterminer le temps. Souvent aussi elles ne sont que des symboles hiéroglyphiques : quand Hérodote parle du règne d'*Anysis l'aveugle*, il indique peut-être sous forme allégorique ce que Diodore appelle ouvertement un vide dans la tradition. Si nous réfléchissons que Busiris veut dire tombeau d'Osiris, nous sommes tentés, en lisant que Busiris II fonda Thèbes, d'in-

(1) Il se trouve à Aix où Champollion dit l'avoir lu.

terpréter que les Pharaons qui la fondèrent reposent dans la tombe d'Osiris, ou bien que l'architecture à ciel ouvert fut substituée aux excavations souterraines. Prothée, le roi transformateur, est le symbole de l'âge antique qui finit et fait place au nouveau. Jupiter succède ainsi à Saturne, et Hercule supplée Atlas pour soutenir le monde.

Nous nous bornerons donc à dire que les temps les plus florissants pour l'Égypte s'écoulèrent de 1500 à 800. Vers la fin de cette période, Sabacon, venu soit de l'Éthiopie, soit de Méroë, subjugua l'Égypte, et troubla ainsi la longue paix qui lui avait permis de s'élever à tant de puissance. Il est probable que les prêtres, eussent-ils d'abord fait appel aux armes étrangères, réveillèrent par la suite l'ardeur nationale et firent chasser l'étranger : leur puissance s'accrut alors au point que Sethos, prêtre de Phta, s'empara du trône. La caste guerrière qu'il dédaigna s'irrita de cette usurpation, les discordes s'envenimèrent, et Sennacherib, roi d'Assyrie, en profita pour porter la guerre chez les
714. Égyptiens. Ceux-ci, effrayés de cette irruption, s'étaient alliés aux Hébreux et avaient réclamé les secours de Taraca, roi d'Éthiopie. Leur indépendance courait un grand danger si l'armée de Sennacherib n'avait pas été exterminée sous les murs de Jérusalem : les Hébreux dirent que ce fut par l'ange du Seigneur (1); Hérodote veut que les rats eussent rongé la corde des arcs ; quelques-uns ont pensé qu'elle fut détruite par une peste ou par le vent du désert : toujours est-il que ce roi fut obligé de s'en retourner à Ninive.

671. Le lien national se relâcha au milieu de ces conflits, et l'on vit renaître l'ancienne division de l'Égypte en douze États. Ainsi qu'il arrive en pareil cas, des dissensions s'élevèrent entre eux, et Psamméticus, chef du nome de Saïs, fut dépossédé. Il prit alors à son service des Grecs, des Cariens, des Phéniciens, et avec leur aide il reconquit non-seulement son domaine, mais soumit encore ses rivaux. Ayant ainsi réuni dans ses mains l'autorité dispersée, il transporta à Saïs le trône des Pharaons. La restauration était donc l'œuvre des étrangers; aussi l'Égypte, alliée désormais aux Grecs et aux Asiatiques, commence-t-elle à éprouver l'influence extérieure, jusqu'à ce que Cambyse arrive de la Perse pour la conquérir.

(1) *Rois*, liv. IV, 18.

CHAPITRE XVIII.

INSTITUTIONS ÉGYPTIENNES.

Un pays d'une si haute antiquité, qu'environna tant de gloire, demeure comme un hiéroglyphe de l'ancien monde; il n'existe plus pour parler de ses grandeurs que des ruines éparses, des catacombes enfouies, des canaux obstrués, des squelettes de villes et de temples, des colonnes et des obélisques échappés à la fureur du temps et à l'avidité des peuples barbares ou cultivés, des arcanes de la mort violés par la science, des pyramides qui, du milieu des sables, dressent encore leur sommité tronquée plus haut que tout autre édifice humain, jusqu'à ce que la poussière du désert vienne ensevelir aussi ces débris de sa magnificence primitive. Ces montagnes de pierres taillées, ces immenses figures d'hommes et d'animaux, ces palais de géants s'élevant vers le ciel ou creusés sous la terre, ces pages d'histoire écrites pour l'éternité en caractères mystérieux, arrêtent l'esprit de l'homme en éveillant en lui le désir de savoir d'où vint ce peuple extraordinaire, d'où ses arts, à quoi aboutirent l'intelligence intime et l'amour profond de la science qui le distinguèrent, à quelle source il puisa sa stabilité politique.

En parlant ailleurs des castes, nous avons supposé qu'elles ont pu dériver des peuples différents venus habiter ensemble dans un pays où l'un d'eux prévalut, tandis que les autres continuèrent chacun le genre d'occupation le plus conforme à ses goûts et à ses habitudes. Nous croyons que la nation égyptienne fut aussi formée de fractions de différents peuples, qui se trouvèrent ainsi divisés en castes de prêtres, de guerriers, d'agriculteurs et de négociants. On compte en outre les porchers et les pasteurs, classe distincte ainsi que détestée, et les interprètes, introduits par Psammétious quand il façonnait le pays à la grecque; mais les uns se rattachaient aux agriculteurs, les autres aux prêtres et aux marchands. Le reste de la population était esclave. Castes.

Les prêtres prétendaient avoir reçu d'Isis un tiers des terres : ils étaient les dépositaires de la science; ce qui mettait dans leurs mains les emplois et le pouvoir, en faisant un contre-poids à l'au- Prêtres.

25.

torité royale. Chaque prêtre était attaché à un temple, sans que le nombre en fût limité. Constitués hiérarchiquement, ils relevaient d'un pontife héréditaire lui aussi (1). La tête entièrement rase, vêtus d'une tunique de lin de la plus grande blancheur, chaussés de sandales de papyrus, ils devaient faire deux oblations par jour et autant la nuit; être très-sobres dans leur nourriture; s'abstenir entièrement de fèves et autres légumes, ainsi que de la chair de porc et de poisson; boire en petite quantité un vin réservé pour le roi et pour eux. Leurs terres étaient exemptes d'impôt, tandis qu'ils exigeaient la dîme sur celles des autres. Le grand prêtre était le premier magistrat après le roi : les autres étaient juges et médecins; mais ces derniers ne s'occupaient chacun que de la cure d'une seule maladie. C'était donc un corps politique et savant tout à la fois, dont les principaux colléges siégeaient à Thèbes, à Memphis, à Héliopolis et à Saïs.

Un passage précieux de saint Clément d'Alexandrie nous donne une idée de leur hiérarchie, en décrivant comme suit la procession d'Isis : « Le chantre marche en avant avec le symbole de la musique et deux livres d'Hermès, l'un contenant des hymnes à « Dieu, l'autre des règles de conduite pour le roi. Il est suivi par « l'horoscope, avec l'horloge et la branche de palmier, symbole de « l'astrologie, et il doit toujours avoir devant lui les quatre livres « d'Hermès relatifs aux astres. Vient ensuite le scribe sacré avec « des plumes sur la tête, un livre et une règle à la main, ainsi que « l'encre et le roseau pour écrire : il doit savoir l'art hiéroglyphique, la cosmographie, la géographie, le chemin du soleil, de la « lune et des cinq planètes, la chorographie de l'Égypte et du Nil, « l'appareil des cérémonies, la nature et le caractère de tout ce « qui sert aux sacrifices. Après lui le porte-étole, la coudée de « justice en main et la coupe pour les libations : il est instruit de « ce qui concerne l'éducation et de l'art de préparer les victimes. « Le prophète s'avance le dernier, portant dans les plis de sa robe « l'urne sacrée, exposée aux yeux de tous, et ayant derrière lui « ceux qui apportent les pains. Administrateur du temple, il « doit apprendre les dix livres sacerdotaux proprement dits, et « veiller à l'emploi des revenus. Les six autres livres hermeti-

(1) Joseph, pour monter au premier rang, épousa la fille du grand prêtre d'Héliopolis.

« ques, pour arriver à quarante-deux, ceux qui traitent de l'art « de guérir, sont laissés aux pastophores, dernier degré des « prêtres (1). »

Les prêtres eurent beaucoup à souffrir dans les révolutions successives : au temps de Ptolémée, ils étaient obligés de payer un tribut au roi pour leur initiation, et de faire chaque année un voyage à Alexandrie. Ils se trouvèrent enfin réduits au rôle de gardiens des archives; mais ils subsistèrent toujours, et les Cophtes peut-être en conservent-ils un reste, réunis qu'ils sont encore aujourd'hui en caste et servant d'écrivains (2).

Une seconde aristocratie moins légitime, puisqu'elle était fondée sur la force, était celle des guerriers qui s'exerçaient aux armes, et que l'on distribuait dans différents campements destinés à repousser les nomades : ainsi leur poste contre les Éthiopiens était à Éléphantine; à Daphné, contre les Arabes; à Marca, contre les Libyens. Ils possédaient chacun douze acres de terrain exempt d'impôt, et se distinguaient en Célésyriens et en Hermotibiens. On comptait jusqu'à deux cent cinquante mille des premiers et cent soixante mille des autres, dont mille faisaient chaque année le service auprès du roi, en recevant une solde et des rations. Guerriers.

Comme l'Égypte, entrecoupée de canaux ainsi qu'elle l'était, ne permettait guère à une armée de s'étendre en largeur sans qu'elle fût obligée de se diviser, celle-ci se composait de bataillons carrés de dix mille hommes; de manière que chacun d'eux pouvait opérer seul (3). Tantôt l'embarras des chars, tantôt les superstitions leur occasionnèrent des défaites; mais les monuments démentirent le reproche de lâcheté adressé aux Égyptiens qui marchèrent plusieurs fois à des conquêtes lointaines, et se montrèrent même dans les batailles sur mer habiles aux évolutions navales (4).

(1) *Stromat.*, VI, 4.

(2) Il y a dans *Prichard* un beau rapprochement entre la caste sacerdotale égyptienne, celle des Indiens et celle des Hébreux.

(3) XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. VI, ch. III.

(4) Dans le musée égyptien de Turin existe un papyrus du temps de Sésostris, où l'on voit dessiné un gros navire armé de tout point, avec de larges voiles et les mousses sur les cordages. L'un des papyrus de cette précieuse collection a 1 mètre 96 centimètres de longueur, 315 centim. de largeur, en 10 colonnes contenant 311 lignes. Voy. *Papyri græci R. Taurinensis musæi ægyptii*, etc., par AM. PEYRON. Turin, 1826.

Roi. Le roi était élu parmi les guerriers. Son pouvoir passait à l'aîné, puis aux filles, aux frères, aux sœurs, en conservant toutefois les formes électives, comme il en fut jusqu'à nos jours pour l'empire d'Allemagne, bien que devenu désormais héréditaire. Les candidats devaient aller résider près de Thèbes, où étaient les tombes royales; les guerriers et les prêtres faisaient l'élection, et le peuple confirmait ce qu'il ne pouvait empêcher. Alors le nouveau Pharaon, entouré d'un nombreux cortége de prêtres, de peuple, de guerriers, de divinités, était conduit sur le rivage du Nil, d'où un bucentaure le transportait à l'autre bord, pour faire son entrée dans le palais (1). En sa qualité de descendant des dieux, il recevait des dénominations et des honneurs presque divins. Son titre le plus ordinaire était celui de fils du soleil; le muid d'Osiris ornait son front, et sa statue était placée parmi celles des dieux. C'est ce qui fit confondre quelquefois des hommes et des dieux. Il ne fut pas jusqu'aux conquérants grecs et romains qui n'obtinssent aussi le titre d'immortels et le culte qui en était la suite.

Mais si le roi était despote par rapport à la plèbe, il devait avec les castes privilégiées en rester aux termes des lois. Les prêtres surtout mettaient un frein à son autorité par des prescriptions qui s'étendaient aux actions les plus minimes, aux repas, à la distribution du temps, enfin à tout. Les seules personnes d'un mérite reconnu devaient composer sa cour. Chaque matin, il se rendait au temple, où le grand prêtre lui adressait un discours sur les vertus d'un souverain, lui remontrant à quels maux entraînaient les vices opposés, et maudissant ceux qui égaraient les rois. Après le sacrifice, on lui lisait des maximes de morale et les faits historiques les plus propres à inspirer les vertus royales. Qui pourrait ne pas louer un aussi bon usage de la religion, enseignant la morale aux princes, et proclamant la vérité dans des lieux où elle pénètre si difficilement?

A la mort du roi, toutes affaires cessaient; on prenait le deuil pour soixante jours, durant lesquels continuaient les satisfactions pieuses; on s'abstenait de viandes, d'œufs, de fromage, de vin. Alors, comme si le droit de la postérité était déjà commencé, il était appelé à rendre compte de sa conduite à ceux qui avaient

(1) C'est ce que dit l'évêque Synésius, témoin tardif sans doute, mais qui n'avait, à ce qu'il semble, aucun motif pour mentir.

cessé de le craindre. Voilà ces *jugements des morts* dont parlent tant les anciens, et dans lesquels princes et magistrats étaient l'objet d'une enquête avant d'obtenir la sépulture. Un lac sépare la terre des vivants du dernier séjour des morts : un héraut intime au cadavre arrêté sur le rivage d'avoir à rendre compte de l'usage qu'il a fait de la vie. La frayeur, l'intérêt, l'envie se taisent désormais, et devant les quarante juges apparaissent des vices et des vertus ignorés jusqu'alors. A-t-il fidèlement accompli les devoirs de son rang, il obtient les honneurs funèbres ; sinon, ils lui sont refusés. C'était ainsi que les Égyptiens substituaient les peines idéales aux châtiments réels, l'ignominie aux supplices (1). Le nom des rois, condamnés par ce jugement, était effacé des monuments (2) : les restes des autres étaient déposés dans des tombeaux révérés. Jugements des morts.

Dans certaines circonstances importantes, les rois convoquaient les députés des différents nomes (3), et il est probable que le labyrinthe était destiné à leurs assemblées. Cette merveille de l'antiquité consistait dans la réunion de douze palais resplendissants de tant de beautés qu'ils effaçaient, au dire d'Hérodote, tous les édifices de la Grèce et de l'Asie. Administration.

L'impôt était déterminé chaque année, en raison de la hauteur du Nil, comme on le pratique aujourd'hui encore (4) ; mais nous ignorons dans quelle proportion. Le fisc percevait aussi des droits sur le produit des mines et sur celui de la pêche.

(1) Il y a dans la forme des jugements des morts un vestige de la connaissance que les Égyptiens avaient d'une autre vie, et des rémunérations qu'il fallait en attendre. Les Grecs tirèrent des circonstances qui accompagnaient ce rite solennel, la fable de Caron, de Minos, du Styx, etc. Ce qui ferait croire que les Hébreux avaient adopté cet usage, c'est cette expression qui revient souvent à propos des bons princes : *Il fut placé à côté de ses pères.* Flavius Josèphe dit que cette coutume durait encore chez les Asmonéens. (XIII, 23, *des Antiquités judaïques.*)

(2) Tel devrait être celui que représente le magnifique colosse du musée égyptien de Turin.

(3) Le nombre des nomes varia à différentes époques ; sous Sésostris il était de trente-six.

(4) Les variations continuelles résultant de la crue du fleuve font que l'impôt se répartit aujourd'hui par cantons et non par têtes. Voy. Reyner, *Économie politique de l'Égypte ;* et au sujet des vicissitudes de la propriété en Égypte jusqu'à nos jours, consulter les Mémoires de Sylvestre de Sacy dans les *Mémoires de l'Institut de France,* t. IV et V.

Huit livres de Thaut, c'est-à-dire du trois fois très-grand (1), formaient le code égyptien; mais les lois citées par les historiens doivent appartenir à des temps très-différents, les unes étant tout à fait barbares, quand les autres témoignent d'un grand développement social. L'homme coupable d'adultère recevait mille coups de fouet, la femme avait le nez coupé. Celui qui avait accusé à faux subissait la peine que l'innocent calomnié aurait encourue. On coupait la main à ceux qui falsifiaient les écritures ou les monnaies. L'homicide, même commis sur un esclave, était puni de mort, et l'on assimilait au meurtrier celui qui, pouvant sauver un homme en péril, ne le faisait pas. Celui qui avait connaissance d'un assassinat devait le dénoncer sous peine de flagellation, et la ville la plus voisine était tenue de faire à la personne assassinée des obsèques coûteuses (2), afin qu'elle prît soin de maintenir la sûreté des routes. Le père qui tuait son fils était condamné à tenir son cadavre embrassé trois jours durant, châtiment qui prouve combien cette législation était éloignée d'accorder le droit de vie et de mort aux parents, et combien elle tenait compte de la force des affections naturelles. La femme enceinte ne subissait le supplice qu'après avoir donné le jour à son enfant. Le soldat coupable de lâcheté était noté d'infamie. Chacun était obligé de rendre compte de la manière dont il gagnait sa vie, et l'oisiveté était punie de mort; peine exorbitante avec un but louable; mais il y aurait à la révoquer en doute s'il était vrai que Sabacon eût tout à fait aboli la peine de mort, et fait construire pour les condamnés une *ville des malfaiteurs*; vilain nom qui pourrait diminuer le mérite d'une institution aussi belle que digne d'être imitée. Le débiteur donnait sûreté sur ses biens, jamais sur sa personne. Asychis inventa un singulier moyen d'obliger le débiteur à la bonne foi, ce fut de donner pour gage du prêt le cadavre de son père. C'était là un grand lien pour un peuple chez lequel la religion des morts était aussi sacrée.

Diodore raconte que les voleurs y étaient organisés de manière que tous les objets dérobés étaient réunis aux mains d'un chef auquel s'adressaient les personnes volées pour recouvrer leur bien moyennant un quart de sa valeur. Peut-être s'agissait-il de quel-

(1) Mercure Trismégiste.

(2) Usage conservé dans la législation hébraïque.

que convention que les Égyptiens auraient conclue avec les Arabes-Bédouins, brigands rapaces et étrangers à tout droit des gens (1).

Juges.

La justice était administrée par les prêtres. Trente d'entre eux, choisis par Thèbes, Héliopolis et Memphis, capitales des trois parties de l'Égypte, et largement rémunérés, formaient un tribunal supérieur. En entrant en charge, ils juraient de ne pas obéir au roi toutes les fois qu'il leur commanderait une chose injuste. Leur président était élu par eux dans leur sein, et il portait au cou une chaîne d'or avec l'image de la déesse Saté, ou Vérité. Les plaidoiries se faisaient par écrit, afin d'obvier aux prestiges de l'éloquence; et, après mûr examen des moyens allégués de part et d'autre, le président tournait vers celui qui gagnait son procès, l'effigie suspendue à son cou.

Mais, en dépit des louanges prodiguées aux Égyptiens, que penser d'un gouvernement dans lequel un Pharaon médite sur les moyens d'*opprimer savamment* un peuple réfugié, et ne pouvant parvenir à le dominer en lui imposant d'énormes travaux, ordonne d'égorger tous les enfants nouveau-nés; d'un pays où se trouvent (ce qui est pis que des vainqueurs et des vaincus), d'un côté, des maîtres éclairés, de l'autre, des serfs ignorants et abrutis?

Autres castes

Ainsi les lois, même en ce qu'elles avaient de bien, ne profitaient qu'au petit nombre, aux castes dominantes; le reste de la population n'avait pas de propriété, ni, par suite, de droits civils. Peut-être aussi les artisans et les négociants ne travaillaient-ils que dans l'intérêt des classes privilégiées. Les Grecs ont dit qu'aux bords du Nil chacun était tenu de continuer la profession de son père; mais peut-être qu'appliquant à autrui leurs propres idées, ils auront expliqué de cette manière que nul ne pouvait sortir de sa caste, l'invariabilité de celle-ci étant la pierre angulaire de l'État.

Commerce.

L'Égypte avait assurément un commerce très-actif; toutes ses calamités ne le lui enlevèrent jamais, tant il est naturel à sa position. De là les immenses richesses de ses temples, où le peuple entier se réunissait pour les *panégyries*, ce qui était l'occasion

(1) RÉGNIER affirme pourtant qu'aujourd'hui encore les voleurs du Caire ont un chef auquel s'adressent ceux à qui il a été soustrait quelque chose.

d'une multitude d'affaires. Des routes conduisaient en Éthiopie et à Méroë; d'autres descendaient à la mer, où les navires attendaient leur cargaison; il en était qui s'étendaient jusqu'au Niger, ou aboutissaient à Carthage et dans la Phénicie, ou pénétraient dans l'Arménie, et menaient au Caucase, à Babylone, à Bactres et à Palmyre. Les étoffes et les pierres précieuses de l'Inde, que nous retrouvons dans leurs tombeaux, quelques petits vases, et autres menus ustensiles de la Chine, nous feraient même présumer qu'ils allaient les chercher à une aussi grande distance. Le roi Amasis ouvrit le Nil aux Grecs; il leur assigna des terrains où ils bâtirent un temple, et donnèrent un nouvel essor au commerce; mais ce fut au détriment du pays. De même que les plus anciens États, en effet, celui-ci était fondé sur un système de vie tout particulier, que les législateurs cherchaient à perpétuer en inspirant aux naturels la haine de l'étranger. Par des motifs d'hygiène, non moins que pour se distinguer des autres peuples, ils avaient adopté l'usage de la circoncision. Ils ne se seraient jamais assis à table avec des gens d'une autre nation, et n'auraient voulu rien couper avec un couteau dont un étranger se serait servi. De là leur éloignement pour les tribus israélites errantes parmi eux, et la raison qui fit demeurer celles-ci toujours distinctes du peuple au milieu duquel elles vivaient.

Haine des étrangers.

Attentifs qu'ils étaient à repousser les flots de la Méditerranée, les Égyptiens la regardaient comme une ennemie. Ils plaçaient à l'occident les pays consacrés à la mort et à l'éternel repos : c'était là que se trouvaient les enfers; et plus loin, dans les sables de la Libye, les génies malfaisants et Typhon. Au lieu de trafiquer directement, ils employaient les hordes nomades qu'ils transformaient en caravanes. Mais l'histoire et les monuments démentent également l'assertion très-erronée de leur aversion pour la mer : loin de là, les Alexandrins, qui devaient leur existence et leur prospérité au commerce, mirent dans les mains d'Isis le sceptre de la mer.

Les moissons, si abondantes que celle d'une année suffisait pour trois, étaient leur principal moyen d'échange. Ils avaient peu de forêts, et la vigne y fut plantée tard; ils élevaient des chevaux ; ils savaient faire éclore les œufs artificiellement, tisser leur lin, et fabriquer des vases de terre très-légers pour faire rafraîchir l'eau, de formes très-élégantes, avec un brillant ver-

nis (1). Une production particulière à l'Égypte était celle du papyrus, dont les anciens se servaient le plus ordinairement pour écrire.

Pline a traité longuement, mais confusément, du papyrus, dans sept chapitres du huitième livre de son Histoire naturelle, et il a fait tomber dans beaucoup d'erreurs ceux qui l'ont commenté et ceux qui l'ont traduit. A les en croire, le papyrus serait une plante ligneuse dont l'aubour aurait formé le papier égyptieu, tandis que l'écorce servait à tisser les cordages. C'est, au contraire, une plante herbacée, et l'on employait pour faire le papier la moelle filamenteuse contenue en lames dans sa tige; voici comment : on fendait chaque pied en tranches minces avec un instrument très-affilé; elles étaient ensuite rapprochées l'une de l'autre, de manière à faire se toucher et adhérer leurs bords au moyen des sucs gommeux dont la plante verte est imprégnée. Lorsqu'elles s'étaient un peu séchées, on les humectait avec de l'eau du Nil, qui n'a pas, comme Pline le dit à tort, la propriété d'agglutiner. La feuille ainsi composée s'appelait *scheda;* une fois taillée et séchée au soleil, on l'appliquait sur une autre, de manière que leurs fibres s'entre-croisassent à angle droit. La nouvelle feuille ainsi obtenue s'appelait *plagula;* elle était mise en presse, battue, lustrée, collée avec de l'eau panée mélangée de vinaigre; puis on recommençait à la battre, à la tailler et à la polir avec l'ivoire. C'est ainsi que sont faits les papyrus de dix-huit siècles avant J. C., de même que ceux du second siècle de l'hégire. Ce roseau n'est pas propre seulement à l'Égypte; il y en a dans l'Abyssinie, dans la Nubie, la Chaldée, les Indes, et en Sicile, notamment sur les bords du Ciano, ruisseau voisin de Syracuse (2).

Les Égyptiens ont peint sur leurs tombeaux leurs occupations domestiques, de sorte que nous pouvons retracer leur existence

(1) Ils les appellent Qouleh. Le secret de cette fabrication consiste à mêler dans l'argile du sel commun, qui se dissout par son contact avec l'eau et laisse le vase poreux.

(2) Voy. BARTELS, *Briefe über Kalabrien und Sicilien*. III, 50. GUILANDINO, *Papyrus, etc.* (Venise, 1572, in-4°), et DUREAU DE LA MALLE, dans l'Académie de France (1833), ont traité amplement du papyrus. Les Égyptiens tiraient de ses racines une boisson; de la partie succulente, un aliment; et ils faisaient de petits ustensiles et même des nacelles avec son écorce.

intérieure, et parler des arts et des métiers auxquels ils s'exerçaient. Le vulgaire portait une courte tunique de lin dite calasiris, avec une ceinture et quelquefois des manches garnies de franges; leur chaussure était de papyrus et de cuir; ils allaient nu-tête avec les cheveux frisés, quelquefois les épaules couvertes d'un manteau de laine qu'ils déposaient en entrant dans les temples. Les femmes portaient d'amples vêtements de lin ou de coton, aux larges manches et d'une seule couleur; leurs cheveux étaient disposés avec art; elles s'ornaient de bandeaux, d'anneaux et de pendants d'oreilles, avaient le visage découvert, et se faisaient suivre par des eclaves vêtus de larges habits rayés. Les riches allaient en palanquin et en char à deux chevaux, précédés de coureurs et suivis de gens portant un siége et ce dont le maître pouvait avoir besoin en route. Ils jouaient aux dames, et les enfants à la mourre, à la balle, et à divers exercices de force. Les amusements du peuple étaient les combats de taureaux, la chasse aux hyènes, les bouffons et les nains. Des peintures à fresque, des meubles de bois étrangers, des dorures, des marqueteries, des nattes et des tapis, des vases du travail le plus élégant, et des verres de couleur ornaient les habitations des riches. Elles avaient plusieurs étages et un jardin carré entouré d'une palissade; des palmiers, des treilles, des pièces d'eau et des pavillons à jour les embellissaient; et l'on y prenait le divertissement des danses, de la musique, et des bateleurs. Quand les convives entraient dans la salle du banquet, des esclaves leur ôtaient leurs sandales, d'autres apportaient l'eau et les parfums. Ils s'asseyaient alors séparés des femmes, et, l'ablution finie, ils recevaient une fleur de lotos ou des guirlandes. Ils ne faisaient pas usage du *triclinium* romain, mais de chaises, de tabourets, de fauteuils à bras, de sofas comme les nôtres, et s'asseyaient deux par chaque table. On y servait du vin, des rafraîchissements, du bœuf, des oies, du poisson, du gibier, des légumes, des fruits qu'ils divisaient avec les doigts.

Mœurs.

Race.

En général, la race qui habitait l'Égypte n'était pas belle; mais c'est à tort que quelques-uns l'ont crue noire. Quoique la carnation des basses classes fût très-brune (1), celle des classes

(1) EUSTATHIUS, dans ses *Commentaires sur l'Odyssée*, Δ, vs. 84 assure qu'on employait la locution αἰγυπτιάσαι τὴν χροάν pour signifier être hâlé

supérieures était blanche : ce fait, réuni aux observations crâno-logiques, confirme l'opinion que les diverses castes provenaient des peuples différents survenus dans le pays.

Les remarques faites sur les momies sont venues à l'appui de l'assertion d'Hérodote, qui dit que les Égyptiens jouissaient d'une santé parfaite; due probablement à leur grande sobriété, qui les distinguait chez les anciens et que sanctionnait la religion. Les prêtres surtout devaient donner l'exemple de la tempérance, et ils ne dormaient que sur des couches faites de feuilles de palmier tressées, quoique Rome tirât de l'Égypte d'excellents lits de plumes d'oie. Il en est pourtant qui prétendent qu'au milieu de leurs banquets on apportait un cercueil, ou plutôt une de ces caisses dans lesquelles sont renfermées les momies, et qu'ils lui faisaient faire le tour de l'assemblée, en disant à chacun : *Bois et jouis avant que tu en sois là.* Mœurs.

Ils attribuaient à Manéthé l'institution du mariage; ce qui veut dire que la colonie civilisatrice commença à dégrossir les habitants du pays en y établissant le fondement de toute société, les unions légitimes. Ils épousaient leurs cousines et leurs belles-sœurs restées veuves sans enfants, comme firent les Hébreux et comme font encore les Cophtes. Ce fut plus tard que la dynastie macédonienne y introduisit les mariages entre frères et sœurs. La polygamie était tolérée, non toutefois parmi les prêtres, chez lesquels les traditions primitives avaient dû conserver des idées plus justes de ce lien sacré. Les femmes étaient gardées dans des sérails; il y avait des gens chargés d'en fournir au roi, et les eunuques parvenaient à un grand pouvoir. Putiphar, le maître de Joseph, était eunuque de Pharaon; et à peine Abraham arriva-t-il en Égypte, qu'on annonça au roi qu'il amenait avec lui une très-belle femme; Sara fut conduite au harem en même temps qu'on usait d'une grande courtoisie envers son frère supposé.

On nous représente les Égyptiens comme des modèles de gratitude et de respect filial, bien que les filles seules fussent obligées par les lois à soutenir leurs parents âgés. La défense du pays étant confiée à la caste des guerriers, les autres s'amollissaient

par le soleil. Aristote ajoute que les Égyptiens avaient l'os des jambes un peu courbé et plié en dehors (*Probl. sect.* XIV). Pausanias les dit de stature élevée. La momie de l'Institut de Bologne a 11 palmes de hauteur.

dans des travaux paisibles, et, si nous en croyons Hérodote, passaient la journée à filer, abandonnant aux femmes les soins de l'économie domestique.

Mais l'extravagance des usages égyptiens, cet alliage perpétuel du sublime et du mesquin, nous confirme de plus en plus dans l'opinion que ce peuple fut formé du mélange de plusieurs autres, différents de croyances et de culture. La politique égyptienne consistait à maintenir obstinément chacun dans ses habitudes propres : disposition commune à plusieurs peuples de l'Asie, qui conservent et ne perfectionnent pas; qui montrent dès l'origine de précieux germes de vérité et ne les font jamais mûrir.

Ce mélange devient encore plus apparent lorsque l'on examine la religion et la doctrine des Égyptiens.

CHAPITRE XIX.

SCIENCES DES PREMIERS PEUPLES, ET SPÉCIALEMENT DES ÉGYPTIENS.

Pythagore, Homère, Platon, Lycurgue, Solon, allèrent chercher la science en Égypte. Moïse fut *instruit dans toute la sagesse* des Égyptiens (1). Les Orphiques et les Pythagoriciens, civilisateurs des deux Grèces, ne crurent pas pouvoir mieux faire que de transporter dans leurs assemblées les institutions égyptiennes. Cécrops, fondateur de la ville la plus éclairée de la Grèce et envers laquelle l'Europe se reconnaît redevable de son savoir, venait des rives du Nil. L'oracle déclara que les Égyptiens étaient le plus sage de tous les peuples. Et cependant quel défaut des connaissances les plus communes! quelle superstition chez des gens qui adoraient les oignons excrus dans leurs propres jardins! quelle grossièreté dans ces rois, qui, pour se procurer l'argent nécessaire à l'érection des pyramides, trafiquent de l'honneur de leurs propres filles! Comment faire accorder de semblables contradictions (2)?

(1) *Actes des apôtres*, VII, 22.

(2) WOODWORD, *Archéologie*, vol. I, p. 212, et SCHLOSSER, *Weltgeschichte*, I, 18, parmi les écrivains récents, portent le jugement le plus opposé sur la science des Égyptiens.

La science ne pourra jamais être utile à tous, ni vraiment progressive, tant qu'elle restera le privilége et le secret d'un corps quelconque. Or, chez les peuples anciens, elle était réservée aux prêtres, et même parmi eux elle ne se distribuait que dans une certaine mesure. Mais d'où la tiraient-ils eux-mêmes? C'est un sujet d'étonnement de voir qu'à peine la race humaine apparaît-elle dans l'histoire, tant de connaissances y abondent. Elle sait dès son enfance cultiver la terre à l'aide de divers instruments; elle s'est soumis les animaux; elle fait le pain, le vin, l'huile; elle tisse, elle coud, brode; elle fabrique le verre, pêche le corail, extrait les métaux, taille le diamant; la statuaire, l'architecture, la musique, la danse, la fusion des métaux, les poids, les mesures, les monnaies, les sceaux, la chronologie, l'arithmétique, l'écriture, sont rappelés dans les traditions les plus reculées, et nous y trouvons déjà le culte, les lois, les tribunaux, des contrats et des châtiments.

Il y a plus : l'homme possède dès le principe des connaissances que l'on dirait de simple curiosité, auxquelles il n'était pas poussé par le besoin, et qui réclamaient des observations séculaires, une certaine finesse dans les instruments, et de la précision dans le calcul. Le mouvement journalier apparent des astres, l'ombre circulaire projetée sur la lune dans les éclipses, la surface convexe de la mer, avaient pu lui donner l'idée de la rondeur de la terre. Mais comment devina-t-il les dimensions de notre planète? Et cependant elles furent la base des systèmes métriques de l'Égypte et de l'Asie. La période de dix-neuf ans, conservée encore aujourd'hui sous le nom de nombre d'or, était adoptée par les Égyptiens; celle de soixante ans était commune aux Asiatiques; celle de six cents ans était employée par les Chaldéens (1). La sphère, le gnomon, la division du temps en semaines, l'éclipse solaire et lunaire, l'excentricité des comètes, sont connus des Égyptiens, qui, bien que privés du télescope, savent que la voix lactée n'est qu'un vaste amas d'étoiles. Chacun des quatre côtés de leur grande pyramide est parfaitement orienté vers un des points du ciel. Schemschid inaugura la construction de Persépolis le jour même où le soleil entrait dans le signe du bélier et

(1) DELAMBRE démontre (t. I, p. 3) que Cassini et Bailly supposèrent que la période luni-solaire de 600 ans était inconnue aux patriarches, par suite de l'interprétation erronée d'un passage de Josèphe.

commençait une période astronomique. Le fondateur de l'empire chinois, Fo-hi, était astronome.

Quand nous voyons un enfant de dix ans savoir non-seulement se nourrir et éviter les dangers, mais traduire en sons articulés ses propres idées, les transmettre par la parole, les fixer par l'écriture, en décomposant toute la science humaine en vingt-quatre lettres, dix chiffres et sept notes musicales, force nous est de croire qu'il fut instruit par quelqu'un qui savait déjà, et que ses connaissances viennent de la tradition. Il ne nous paraît pas possible de tirer une autre conclusion de la science des premiers peuples. La supposer, avec Bailly et Romagnosi, transmise par une nation plus ancienne, ce n'est que reculer la difficulté. Notre opinion nous porte à la croire un reste de celle des premiers hommes, éclairés par la vision de Dieu, et nous n'y renoncerons que quand on nous en proposera une autre plus raisonnable. Ce qui nous y confirme, c'est de voir qu'elle ne se développe pas peu à peu par des conquêtes successives; au contraire, elle possède d'abord des formules admirables, et non-seulement elle ne les perfectionne pas par la suite, mais elle va même jusqu'à errer dans leur application.

Astronomie des Égyptiens

En effet, si nous observons les Égyptiens, nous apercevrons comment, en sens opposé de la nature des inventions, ils ne firent que désapprendre; et quand ils communiquèrent leur astronomie aux étrangers, ceux-ci ne purent en tirer qu'un bien mince profit. Nous avons parlé ailleurs de la coïncidence si admirée de l'an sothiaque avec l'année tropicale (1). Leur connaissance de la précession des équinoxes n'avait pour appui que les zodiaques d'Esné et de Denderah, et elle est tombée avec eux. Quant à l'orientation des pyramides, qui est le fait le plus saillant, d'où quelques-uns ont supposé qu'elles furent élevées au temps des premiers patriarches et même avant le déluge, un méridien déterminé à un tiers de degré environ pouvait suffire, par la méthode élémentaire des ombres égales. L'ordre des planètes selon lequel ils nommèrent les jours de la semaine peut être établi hypothétiquement, d'après la durée croissante de leurs révolutions évaluée approximativement. On assure qu'ils enseignèrent à Pythagore le véritable système du monde bien des siècles avant Copernic; mais pouvons-

(1) Voy. page 117.

nous en rien croire quand nous voyons que Thalès l'ignore entièrement, et qu'il parut très-étrange aux Grecs quand il fut professé par Philolaüs; Philolaüs qui supposait que le soleil était un miroir réfléchissant la lumière et la chaleur des planètes.

Les Athéniens, les Hébreux, les autres colonies sorties de l'Égypte, ne faisaient usage que de l'année lunaire. De l'Égypte, Thalès en apporta une en Grèce de trois cent soixante-cinq jours seulement (1); et Hérodote ne fait pas mention des six heures qu'y auraient ajoutées les prêtres (2). On prétend qu'ils observèrent trois cent soixante-trois éclipses solaires et huit cent trente-deux de lune; mais cela ne veut pas dire qu'ils les eussent prédites. Nous ne trouvons même nulle part que Thalès, qui fut leur élève, eût indiqué le jour et encore moins l'heure de la fameuse éclipse qu'il avait annoncée. Le géographe Ptolémée ne fit d'ailleurs aucun cas des éclipses notées par les Égyptiens, au milieu desquels il vivait, et s'en tint à celles des Chaldéens (3). Eudoxe, qui étudia durant treize ans la science du ciel en Égypte, n'en rapporta en Grèce qu'une sphère grossière, où la position des astres était la même que dix siècles auparavant (4). Bien plus, Thalès enseigna à ses maîtres la méthode facile de calculer la hauteur des pyramides par son rapport avec l'ombre.

Astronomie des Chaldéens

La science d'autres peuples anciens n'a pas moins à perdre à un pareil examen. On rapporte que Calisthènes, qui suivit Alexandre le Grand dans son expédition, envoya de Babylone, à Aristote, des observations célestes faites par les Chaldéens, remontant à l'an 2200 avant J. C. Il n'y a rien à déduire de ce qu'Aristote ne dit rien de ce fait, attesté par Simplicius (5), puisque l'on sait que beaucoup de ses ouvrages ont été perdus, et entre autres l'*Astronomicon*. Mais, quelles étaient ces observations? Probablement un registre des phénomènes les plus appa-

(1) Diog. Laerce, liv. I, sur *Thalès*.

(2) Ευτερπης, ch. IV.

(3) Voy. Delambre, Discours préliminaire à *l'Histoire de l'astronomie du moyen âge*.

(4) Ibid., t. I, p. 120. Voy. aussi Biot, *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne*.

(5) Delambre, t. I, p. 212. — Ideler, *Sur l'astronomie des Chaldéens*, t. IV du *Ptolémée de Halma*, p. 166. — Larcher, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. IV. — Desdouits, *Cours d'astronomie*.

rents, comme éclipses, comètes, conjonctions de planètes. La tour de Bélus, fût-elle ou non celle de Nembrod, offrait au regard un plus vaste horizon ; mais en quoi pouvait-elle aider à évaluer les hauteurs et les distances zénithales, le passage des astres au méridien, le cours des planètes dans le zodiaque, les éclipses? L'élévation même de cette tour pouvait, pour des gens inexpérimentés, devenir cause de deux erreurs, à savoir : les réfractions, très-sensibles vers l'horizon, et la dépression horizontale. Ptolémée se prévaut de dix éclipses notées par les Chaldéens, mais toutes lunaires, ne remontant pas plus haut que Nabonassar, et dont la durée est évaluée en heures et demi-heures, l'obscurcissement par moitié et par quart de diamètre. Elles attestent pourtant que les Chaldéens connaissaient la véritable durée de l'année, et quelque moyen particulier pour mesurer le temps. Ils se servaient du *saros*, période de dix-huit années, qui ramène les éclipses de lune dans le même ordre ; ils avaient pu la déduire d'une longue expérience et des remarques faites pendant plusieurs siècles sur les phénomènes écliptiques. Mais ils ne savaient ni expliquer ni prédire les éclipses de soleil ; ils ignoraient le mouvement des nœuds de l'orbite lunaire ; ils ne connaissaient pas la réfraction des rayons, de sorte qu'ils déplacèrent de quinze degrés les cases du zodiaque. Ils n'eurent d'ailleurs ni géométrie, ni trigonométrie, sans lesquelles il n'y a point de science des astres. L'Arabe Albatègne a affirmé qu'ils avaient déterminé l'année sidérale à 365 jours 6 heures 11 minutes, c'est-à-dire à deux minutes près seulement de la vérité : mais ni Hipparque, ni Ptolémée, n'en font mention. Si cet Arabe l'a tirée d'un auteur perdu et digne de foi, ce devait être encore quelqu'une de ces parcelles de science qu'ils ne surent ni s'approprier ni mettre en pratique. C'est ainsi qu'ils traçaient un méridien et fixaient le point culminant du soleil ; mais ils ne profitèrent pas du même cadran pour reconnaître l'obliquité de la terre, l'élévation de l'équateur, la durée de l'année. Anaximène, qui l'inventa en Grèce, quelques siècles plus tard, croyait la terre cylindrique, plane en partie; tant il n'est guère possible de déduire d'une connaissance isolée le véritable état de la science.

Astronomie des Phéniciens.

Les Phéniciens, qui parcouraient la mer dans tous les sens, durent porter leur attention sur les étoiles pour s'en servir comme de points fixes dans la direction de leurs vaisseaux. Mais

quand Strabon leur attribue l'invention de l'arithmétique, de l'astronomie, et la découverte de la constellation de l'Ourse, il ne veut sans doute qu'indiquer l'application qu'ils en firent à l'art nautique.

Des Indiens. Bailly admirait les observations des Indiens; mais on les a reconnues fausses et supputées à contre-sens (1). Ils employaient cependant certaines formules et des calculs particuliers dont on n'a pu deviner la clef, qu'ils n'avaient peut-être pas eux-mêmes. Leur sphère a vingt-sept *nactrons* ou cases lunaires, très-ressemblantes à celles des Arabes, et pour le zodiaque les mêmes constellations que les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs. Comment des nations d'une civilisation si différente purent-elles jamais se rencontrer dans une création aussi arbitraire?

Des Chinois. On fait remonter jusqu'à Yao l'introduction de l'astronomie dans la Chine; mais les éclipses véritables rapportées par Confucius dans la chronique du royaume de Lu ne commencent qu'à l'année 776 avant J. C., un demi-siècle avant celles des Chaldéens. Il y a toutefois apparence d'authenticité en faveur de l'observation de l'ombre faite par Scheu-Kong vers 1100 avant J. C.; cependant lorsqu'en 1629 les docteurs chinois disputèrent avec les jésuites, ils ne savaient pas encore calculer les ombres, et ce fut aux derniers que l'on confia la direction des observations dans la région du milieu du céleste empire (2).

Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'astronomie fût une des premières sciences cultivées par les anciens; cela s'explique par l'admiration qu'excite le spectacle des cieux, et par la facilité d'une science qui, n'admettant que des rapports de lieu et de distance, n'a besoin que des mathématiques. Mais ce serait bâtir sur le sable que de s'appuyer sur les données que nous fournissent les anciens. Les limites des constellations varient selon les auteurs, depuis Hipparque jusqu'à Ticho-Brahé, à Évelins, à Flamsted, à Piazzi, et elles ne servent qu'à reconnaître l'emplacement des étoiles. On n'avait pas dressé avant Hipparque un catalogue des

(1) LAPLACE, *Exposé du système du monde*, p. 330.
DAWIS, *Sur les calculs astronomiques des Indiens*, Mémoires de Calcutta, t. II, p. 225; VI, 540; VIII, 195.
BENTLEY, sur l'antiquité du Sourya Siddhanta, et sur les systèmes astronomiques des Égyptiens.
(2) Voy. plus loin, liv. IV.

étoiles, seuls points fixes auxquels se rapportent les mouvements des colures et des planètes; on n'avait pas mesuré d'après elles la révolution du soleil et de la lune. Dans l'Orient, le mystère avait altéré ou mal appliqué quelques théories sans liaison. La Grèce seule, en émancipant la science du sacerdoce et l'art du hiéroglyphe, les poussa dans la voie assurée du progrès.

Astrologie. Ce qui fit tort à l'astronomie, ce fut d'avoir été employée à rechercher l'avenir de l'homme. Les Chaldéens acquirent un grand renom dans ces vains efforts. Les anciens distinguaient leur astrologie de celle des Égyptiens, qui avait, disait-on, pour inventeurs Pitosiris et Nécepsos. Les Occidentaux ne pronostiquaient l'avenir que d'après les phénomènes naturels et les observations météorologiques. L'astrologie ne fut connue des Grecs et des Romains que par leurs relations avec l'Égypte. Un savant a entrepris de prouver avec beaucoup d'érudition que l'astronomie égyptienne ne prit un aspect nouveau et scientifique qu'à partir du moment où l'école d'Alexandrie se fut accrue, et que le zodiaque proprement dit y fut apporté de la Grèce, les Égyptiens n'ayant eu jusque-là que des monuments astrologiques. Cette opinion peut s'appuyer de ce que sont les figures des astérismes, tout à fait grecques, sans aucune analogie avec les innombrables bas-reliefs de l'antiquité égyptienme. Comme l'on sait, en outre, que jusqu'à Ératosthène les Grecs n'avaient que onze signes, on est porté à supposer que le zodiaque se perfectionna peu à peu parmi eux, et que, transporté ensuite dans le Delta, il y fut complété par son application à des méthodes astrologiques (1). Ce n'est pas ici qu'il conviendrait de décider la question, et nous ne sommes pas compétent d'ailleurs pour nous en constituer juge. Il nous suffit de l'avoir indiquée pour prouver combien il y a peu à se fier à cette science égyptienne si vantée, et à ces zodiaques que l'on faisait naguère vieux de plusieurs milliers d'années. Il en fut de même des milliers de siècles rêvés par la vanité nationale des Égyptiens, et qui se réduisirent à de pures légendes de calendrier (2).

(1) LETRONNE, *Observations physiques et archéologiques sur l'objet des représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité*. Paris, 1824. Il a expliqué plus clairement encore son système dans le fragment de son histoire de l'astrologie, lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

(2) Des systèmes en grand nombre ont été mis en avant pour expliquer les

Nous ne pouvons toutefois que louer les prêtres égyptiens dans l'usage qu'ils faisaient des observations astronomiques pour déterminer l'époque des inondations du Nil, et pour procurer d'autres avantages au pays qu'ils civilisaient. Ils durent, dans ce but, étudier l'hydraulique, afin de niveler et de répartir également les eaux, tant pour l'irrigation que pour la navigation. Le canal des rois avait quatre ramifications; son développement était de 160,000 mètres, et il pouvait porter même les gros navires. Au-dessus de Memphis, le canal de Joseph, dérivé du Nil sur la rive gauche, aboutit au canal d'Ilaon, qui se subdivise en une infinité de ruisseaux, et va porter la fertilité aux terres d'Arsinoë. Lorsqu'ils

Autres sciences des Égyptiens.

Hydraulique.

périodes égyptiennes et leur nature; mais aucun d'eux jusqu'ici n'a été généralement adopté. Selon Gatterer, suivi par Görres et par la plupart des Allemands, tout dépend de *Sotis*, Syrius, étoile d'Isis, régulatrice de la grande et de la petite année. Les Égyptiens crurent d'abord que la lune accomplissant sa révolution totale en 309 lunaisons ou en 9125 jours, elle revenait après 25 années civiles vers le même point de *Sotis* : ils fixèrent donc la vie d'Apis à 25 ans, de même que la durée du cycle, qui prenait son nom, à cause du passage de la lune dans la constellation du taureau pour arriver à *Sotis*.

Les 25 ans indéterminés excédant d'une heure 13′ 42″ le véritable cycle lunaire, ils multiplièrent 25 par 20, et imaginèrent un nouveau cycle de 500 ans, au terme duquel cette fraction formait un jour. La vie du phénix est de 500 ans, selon Hérodote.

En comparant l'année civile, de 365 jours, avec l'année tropicale, supposée de 365 jours 1 heure et 1/4, 1460 de ces dernières étaient égales à 1461 des autres (en effet le rapport est de 1507 à 1508). De là, la période sothiaque, figurée, selon l'opinion la plus récente, dans la vie du phénix.

Ce fut lorsqu'ils connurent la précession des équinoxes qu'ils inventèrent leurs derniers cycles. Ils croyaient que cette précession était d'un quart de degré chaque siècle; de sorte que l'entière révolution devait être de 36,000 ans (en réalité le retard est d'un degré tous les 71 ans, et la période de 26,000 ans environ); alors ils composèrent l'année dite de Platon.

Les deux formes de la période sothiaque, c'est-à-dire 1460 et 1461, multipliées séparément par le cycle lunaire, donnèrent deux autres grandes périodes de 36,500 et de 36,525 ans. Nous avons donné de cette dernière une génération différente (voir page 117).

Les prêtres dirent à Hérodote que durant les 341 règnes avant Sethos, le soleil changea quatre fois le point de son lever, se couchant deux fois où il se lève, *et vice versâ*. On a expliqué dernièrement ce récit, en supposant que les prêtres auraient dit qu'il s'était écoulé deux périodes sothiaques, durant lesquelles le premier jour indéterminé de Thaut se trouva quatre fois à des points opposés, par l'effet de la révolution de l'année civile égyptienne comparée avec l'année fixe. L'explication, tout ingénieuse qu'elle est, n'est pas entièrement convaincante et ne s'accorde pas bien avec les paroles d'Hérodote.

voulaient punir et dompter un pays, il leur suffisait de clore l'orifice qui lui conduisait l'eau. Un nilomètre servant à déterminer l'impôt était élevé dans la partie la plus haute du pays.

Géométrie. Les inondations les obligèrent à étudier la géométrie pour rétablir la délimitation des terres, continuellement altérée. On

Chimie. fait dériver de *Chemi*, ancien nom de l'Égypte, le nom de chimie. Les progrès de cette science dans ce pays nous sont du reste attestés par les émaux dont ses momies sont couvertes, par le bleu de cobalt prodigué dans ses peintures, et en général par les couleurs si bien conservées après tant de siècles.

Momies. L'habileté des Égyptiens pour la conservation des cadavres est surtout célèbre. Les pauvres se faisaient seulement dessécher dans le natron ou dans le sel commun, et on les entassait dans les catacombes, enveloppés de bandes d'une toile grossière. Mais les riches, couverts de différentes couches de mousseline très-fine, de feuilles d'or et d'un plâtre très-léger, ornés de colliers, de figurines, de divers autres objets et de grands rouleaux de papyrus, étaient enfermés dans plusieurs caisses avec l'effigie du défunt (1).

(1) Hérodote décrit ainsi l'embaumement :

« Ils extraient d'abord la cervelle par les narines, partie avec un fer recourbé, et partie en y introduisant certaines drogues. Ils ouvrent ensuite la poitrine avec une pierre d'Éthiopie très-aiguë, et en tirent le ventricule : celui-ci bien nettoyé, arrosé de vin de palmier et saupoudré de thymiates broyés, ils remplissent le ventre de pure myrrhe aussi broyée, de cassie, d'autres aromates, excepté l'encens mâle ; et recousent le tout. Cela fait, ils dessèchent le cadavre en le laissant dans le natron pendant soixante jours, au delà desquels la dissécation n'est pas permise. Après, ils lavent le mort, enveloppent tout son corps de bandelettes taillées d'un linceul de lin enduit par dessous de gomme, dont les Égyptiens se servent beaucoup en place de colle. Les parents le reçoivent en cet état ; font faire une caisse avec l'effigie humaine, et l'y enferment. Puis il est placé debout contre la muraille, et conservé comme un trésor dans la cellule sépulcrale. C'est ainsi qu'ils préparent somptueusement les morts. Mais ceux qui veulent s'en tenir à un terme moyen, en évitant le luxe, s'y prennent de cette autre manière : après avoir introduit dans des seringues de l'huile de cèdre, ils en remplissent le ventricule sans incision ni extraction d'intestins. Tout est introduit par le siége, et l'on ferme au liquide les voies par lesquelles il pourrait se répandre au dehors. Le cadavre est ensuite desséché durant le temps déterminé, et le dernier jour arrivé, on vide le ventre de l'huile de cèdre qu'on y avait introduite. La force en est si grande qu'elle entraîne avec elle les intestins et les viscères macérés : les chairs sont aussi macérées par le natron, et le mort n'a plus que la peau et les os. Cette opération terminée, le cadavre est rendu à la famille sans y

On rapporte que les Éthiopiens revêtaient leurs cadavres d'une gomme si transparente, que les anciens les disaient enveloppés de

faire autre chose. Le troisième mode d'embaumement, employé pour ceux qui ont une fortune inférieure, est celui-ci : on fait couler dans le ventricule une liqueur médicinale, le mort est desséché pendant les soixante jours, puis livré aux siens. Les femmes des personnages éminents et toutes celles en renom pour leur beauté et pour leur rang, ne sont pas aussitôt après leur mort données à embaumer, de peur que les embaumeurs ne profanent leurs restes, attendu que l'un d'eux fut surpris, dit-on, par un de ses confrères, abusant du cadavre d'une femme nouvellement décédée, et dénoncé par lui. »

Nous croyons que l'on sera bien aise de trouver ici la relation d'une autopsie de momie faite à Paris, en septembre 1828, en présence de personnages distingués.

« La momie est celle de *Nouté-Maï* (cher aux dieux), prêtre d'Ammon pendant plusieurs années. Elle était enfermée dans une riche boîte de carton, ornée de fleurs, avec des figures de divinités et d'animaux symboliques, très-bien conservée, attendu qu'elle était recouverte de deux autres caisses en bois.

« On vit à l'ouverture avec quels soins minutieux les Égyptiens arrangeaient leurs momies. Le développement successif des bandes qui entouraient le cadavre permit d'observer les différentes opérations exécutées par les embaumeurs. Il parut donc : 1° qu'après la dessiccation par le natron le corps enveloppé dans un drap avait été plongé dans le bitume bouillant, qui avait pénétré dans tous les membres, de manière à former, en se refroidissant, une couche de bitume solide qui enveloppait drap et cadavre : la nuque seulement avait été exempte de l'immersion ; 2° qu'après cette opération, chaque membre était enveloppé de bandes, les doigts en premier, puis les bras et les jambes isolément, enfin tout le corps, qui, au moyen de grandes laizes de toile placées sur le cou, sur la poitrine, les reins, l'abdomen, le dehors des bras, des cuisses, etc., et maintenues par d'innombrables tours de bandes, reprenait la forme du corps vivant, dans ses justes proportions; palliant ainsi l'excessive maigreur du cadavre, réduit à la peau et aux os par le natron.

« Le corps développé, il se trouva avoir la tête rasée comme la portaient les prêtres, les dents à leur place, et un examen attentif fit juger que c'était la momie d'un homme de quarante ans environ. Une feuille d'or lui couvrait la bouche, une petite plaque d'argent, la poitrine. De ses épaules pendaient des lanières de cuir colorié. La cavité des yeux était remplie de petits tampons de chiffons, qui, de même que toutes les bandes, paraissaient imbibées d'huile de cèdre, puissant préservatif contre la corruption. L'intérieur de la tête était vide et l'enveloppe du cerveau conservée dans toute son intégrité. Sur sa poitrine, entre ses jambes, et sur d'autres parties du corps, il y avait des traînées d'un bitume très-luisant. La préparation paraît remonter à plus de vingt-cinq siècles. »

Selon le colonel Bagnole, les momies ne sont préparées qu'avec une résine à laquelle les Arabes donnent le nom de *katran*, et que l'on obtient d'un arbrisseau abondant sur les bords de la mer Rouge, dans la Syrie et l'Arabie Heureuse, en l'exposant à une vive chaleur. (*Royal asiatic society*, 16 janvier 1836.)

verre. Les Égyptiens ne possédant pas cette gomme, représentaient le mort sur la caisse qui le recouvrait. Les momies ainsi renfermées étaient déposées dans des catacombes creusées dans la roche vive. Les Arabes continuent depuis des siècles à les exhumer pour alimenter leur feu avec le bois et le carton, après avoir fouillé les tombes pour y chercher des trésors.

Les Égyptiens ne rendaient pas seulement ce dernier devoir aux hommes, mais encore aux animaux : la chaîne lybique est percée de galeries longues de plusieurs lieues, larges de vingt pieds, et combles d'ibis, d'éperviers, de chiens, de chats, de béliers, de chacals, de singes, embaumés. Dans la chaîne arabique, une grotte naturelle très-vaste est pleine de crocodiles, de serpents, de grenouilles, jetés pêle-mêle dans une pâte résineuse. Dans le voisinage d'Aboukir, non loin de Memphis, est une catacombe d'oiseaux et surtout d'ibis.

L'embaumement put être prescrit par une sage prévoyance contre la putréfaction activée par le débordement du Nil, qui infecte aujourd'hui l'air d'Alexandrie. On a observé que les pestes survenues en Europe depuis le sixième siècle partirent de l'Égypte, depuis que le christianisme y eut fait cesser les embaumements (1).

Médecine. On serait porté à croire que les études faites sur les cadavres aidassent aux progrès de la médecine; mais la superstition même, qui faisait conserver avec soin des restes inutiles, interdisait de les faire servir à connaître le mécanisme merveilleux de la vie

Houlton a communiqué dernièrement à la Société médico-botanique de Londres, que l'on avait trouvé dans la main d'une momie égyptienne, ensevelie depuis 2000 ans au moins, un oignon qui, ayant été planté, germa avec autant de vigueur que s'il eût été frais. Grande preuve de la longévité des plantes. Cet oignon ne différait en rien de ceux ordinaires.

Il y a peu que James Ray a trouvé au Pérou des momies tout à fait pareilles à celles de l'Égypte; elles ont été placées au musée américain de Baltimore.

(1) Cette opinion fut émise en France dans ces dernières années par le docteur Pariset, et ne fut point contredite que nous sachions. Nous nous permettrons d'observer : 1° que des cadavres et leur putréfaction produisent des miasmes, mais non la peste; 2° que les anciennes pestes étaient aussi venues de l'Égypte, et notamment la plus connue, celle d'Athènes. « On dit que l'épidémie commença dans l'Éthiopie, au delà de l'Égypte; que descendant ensuite dans l'Égypte et dans la Libye..... elle arriva à l'improviste dans la ville d'Athènes. » THUCYDIDE, liv. II, 48.

pour en prévenir ou pour en guérir les altérations. Le cadavre ne supportait pas d'incisions; celui qui l'avait touché était considéré comme souillé; et les *paraschittes* qui lui ouvraient le flanc pour l'embaumer, étaient en horreur au point d'être poursuivis à coups de pierre par les parents du mort. Toute la médecine se réduisait d'ailleurs à un pur empirisme, entourée qu'elle était de mystère, comme toute chose. On exposait les malades sur les portes, et les passants indiquaient les remèdes qu'ils croyaient opportuns. Ce fut ainsi que se formulèrent certaines recettes qui étaient transmises de père en fils, et que l'on employait sans beaucoup de discernement. Leur recueil constitua par la suite une médecine absolue et dogmatique, qui, ratifiée par la religion, obligeait les médecins à soigner les malades selon la méthode déterminée. Celui qui s'en écartait était puni de mort si le traitement avait un résultat funeste.

Peut-être tant de rigueur n'était-elle applicable qu'aux cas de peste, de lèpre et de contagions semblables, au traitement desquelles les gouvernements les mieux constitués ont de tout temps imposé des règles sévères. Il est vrai qu'ils ajoutaient à toutes les cures des opérations magiques dont l'histoire sainte peut nous donner une idée dans les temps anciens. Ils connurent toutefois dans l'hygiène la partie la plus importante de la médecine; car ils instituèrent et conservèrent un admirable système diététique (1).

Littérature.

Ce peuple géomètre, au contraire des Indiens à l'imagination vive, emploie communément la prose, quoique nous ayons vu que ne lui manquaient ni les poëmes ni les chants nationaux; mais il ne nous est resté ou l'on n'a déchiffré encore aucun monument de sa littérature. Il faut en dire autant de sa philosophie, dont les fragments se rattachent à la théologie.

(1) Chacun peut voir au musée d'anatomie comparée du jardin des plantes de Paris un tibia d'Égyptien fracturé et ressoudé par un moyen chirurgical.

CHAPITRE XX.

RELIGION DES ÉGYPTIENS.

Nous trouvons encore l'unité de Dieu (1) au fond de la religion égyptienne. Un temple portait cette inscription : « Je suis celui qui « est, fut, sera : aucun mortel n'a soulevé le voile qui me couvre. » On lisait sur un autre : « A toi qui es une et tout, divine Isis (2). »

Mais l'auteur des livres hermétiques s'écriait : « O Égypte ! le jour « viendra où ta religion et ton culte pur seront convertis en fables « ridicules, incroyables pour la postérité, et les paroles sculptées « sur la pierre resteront comme unique monument de ta piété. » Sa prophétie fut vraie, puisque la religion dégénéra au point de n'en plus laisser apercevoir le plus sublime fondement. La caste sacerdotale, qui avait conservé cette croyance patriarcale, ne la communiquait qu'aux initiés, en l'enveloppant, du reste, de symboles, pour la rendre inaccessible aux profanes, et pour en imposer au vulgaire. Le symbole se confondait avec l'être même en multipliant les divinités ; les légendes astronomiques et calendaires métamorphosaient les révolutions du ciel en exploits de dieux. Ajoutez à cela l'adulation, qui ayant une fois placé dans les en-

(1) C'est ce qu'affirment Hérodote, Porphyre, Jamblique, Plutarque, Proclus.....

(2) Les auteurs grecs et latins attribuent à Isis les qualités de tous les autres dieux. Καὶ ἡ περιοχὴ δὲ τόπος λέγεται πολλάκις. διὸ καὶ τὴν οὐσίαν καταρκτὴν τόπον θεῶν καλοῦσιν καὶ τὴν Ἶσιν οἱ Αἰγύπτιοι ὡς πολλων θεῶν ἰδιότητας περιέχουσαν. Ainsi Simplicius, en commentant Aristote, t. IV, *Auscult. Phys.* Apulée, au commencement du IX[e] liv. l'appelle : *Regina cœli, sive tu Ceres alma frugum parens originalis... seu tu cœlestis Venus... seu Phœbi soror... triformi facies larvales impetus comprimens, terræque claustra cohibens.* Ailleurs il fait dire d'Isis : *cujus numen unicum... multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo totus veneratur orbis....* L. IX. C'est pourquoi elle fut appelée *Myrionima,* aux dix mille noms. Pignorius rapporte cette inscription de Capoue : TE TIBI UNA QUÆ ES OMNIA DEA ISIS ARRIUS BALBINUS, V. C. Voir Visconti, *Museo Chiaramonti.*

Cela correspond à ce que dit Plutarque, *D'Isis et d'Osiris.* A Saïs, le temple de Minerve, que l'on croit être la même qu'Isis, porte cette inscription : *Je suis tout ce qui fut, est et sera : aucun mortel n'a jamais soulevé mon voile.*

ceintes sacrées les statues des sages et des puissants, les égalait facilement à la Divinité, non sans doute dans l'esprit du prêtre, mais bien dans celui du peuple.

Quand d'ailleurs ces prêtres vinrent civiliser l'Éthiopie et l'Égypte, ils y trouvèrent un fétichisme grossier: les arbres, les animaux, le Nil, certaines constellations, y étaient adorés; dieux et croyances variaient dans chaque tribu, sans rapports l'une avec l'autre (1). Ils ne purent ou ne voulurent le déraciner, et toutes ces divinités demeurèrent ensemble avec le dieu des Thesmophores; toutes ces superstitions vécurent à côté des dogmes purs, mais ne se fondirent pas avec eux. Il faut donc distinguer la religion sacerdotale de celle du vulgaire, à laquelle peuvent seules s'adresser les railleries de ceux qui, dans l'histoire, ne voient que l'extérieur.

Religion sacerdole.

Les dogmes particuliers aux prêtres reconnaissaient un Être suprême unique, que ne sauraient représenter des images corporelles. Plutarque nous dit que leur haute science consistait à regarder *Phta* comme le grand architecte de l'univers : on adorait spécialement sa sagesse à Saïs sous le nom de *Neït*, sa bonté dans Éléphantine sous celui de *Cnef*, dont le symbole était un serpent roulé sur lui-même.

Ces attributs, passant à la doctrine exotérique, devenaient trois personnes : père, mère et fils; la force qui féconde, celle qui engendre, et le fruit. Nous avons déjà rencontré cette trinité dans les croyances babyloniennes et indiennes. Chaque temple figurait et nommait diversement ses trinités, et les habitants des territoires qui en dépendaient ne voulaient céder sur ce point ni à voisins, ni à vainqueurs; ce qui faisait que la fusion et la conquête conservaient le plus souvent les divinités dont le nombre augmentait ainsi étrangement.

La prédominance de Thèbes fit prévaloir la trinité d'Isis, Osiris et Horus; les symboles et les fables des autres s'y rattachèrent en telle profusion, qu'Isis fut appelé *Myrionima*, aux mille noms;

(1) Le culte des animaux est encore général en Afrique. Bossman a trouvé les serpents adorés à Fida, dans la Guinée, et quelques-uns tenus dans une enceinte à part, comme on le faisait en Égypte. Il en est de même dans le Sénégal et sur les côtes d'Éthiopie. Voy. *An Essay on the superstitions, customs and arts commons to the ancient Egyptians, Abyssinians and the Ashantees*. Londres, 1821.

et l'on divulga sur cette triade des mythes si divers, qu'il est très-difficile de les mettre d'accord.

Isis et Osiris, encore au sein de l'unité génératrice, produisirent Arouéris ou Horus; puis, sortis à la lumière, Isis trouve l'orge et le blé, Osiris invente les instruments aratoires, enseigne la culture sur les rives du Nil, y établit les lois, le mariage, le culte, et propage ensuite ces bienfaits en conquérant les peuples, non par la force, mais par la musique et par la poésie. Cependant Typhon, génie du mal, cherche à lui ravir le trône; et, s'étant ligué avec les Éthiopiens, il le tue, le renferme dans une caisse et le jette dans le fleuve. Isis le pleure, et court à sa recherche avec Anubis, engendré à Osiris par Nephti, sœur de Typhon; l'ayant retrouvé à Byblos renfermé dans un roseau, elle le rapporte en Égypte, et demande vengeance à Horus, leur fils. Typhon découvre le cadavre d'Osiris, le coupe en quatorze morceaux, et les disperse au loin. Isis parvient pourtant à les remettre ensemble, moins l'organe de la génération, auquel elle supplée par un phallus de sycomore, qui de ce moment devient sacré; puis elle ensevelit le cadavre à Philé, terre sainte. Osiris revient des enfers pour instruire son fils dans l'art de la guerre; celui-ci combat et vainc Typhon, qu'il enchaîne. Qui le croirait? cet ennemi est mis en liberté par Isis; alors Horus, indigné, arrache à sa mère le diadème, qu'Hermès remplace par une tête de génisse. Typhon conteste la légitimité d'Horus, qui le défait, le chasse dans les déserts, et Horus est le dernier des dieux qui règne sur l'Égypte.

On pourra, si l'on veut, voir dans ce mythe l'histoire de l'Égypte en ce qui concerne la manière dont les tribus de pêcheurs et de pasteurs furent amenées à la connaissance de l'agriculture et de la Divinité; ou bien les révolutions physiques et astronomiques, symbolisant dans la double vie d'Osiris la double récolte du pays; la marche différente du Nil dans les accidents de son cours; ou enfin le soleil montant et descendant sur l'équateur (1).

De quelque manière qu'on l'entende, il paraît que la théogonie égyptienne se fondait sur l'émanation. De huit dieux supérieurs,

(1) Plutarque dit que les Égyptiens comparaient cette trinité au triangle rectangle qui a quatre parties de base, trois de hauteur, cinq d'hypoténuse. La base représente Osiris, l'autre côté Isis, l'hypoténuse Horus (*D'Isis et Osiris*). On sait que Platon, dans sa république, exprimait par cette figure l'emblème rationnel, emprunté certainement à l'Égypte.

il en naît douze intermédiaires, et, de ceux-ci, sept inférieurs. Les grandes divinités sont des intelligences immatérielles que la seule raison peut comprendre ; elles contiennent en elles le principe du monde réel, et leur lumière s'épanche en une série de gradations qui la représentent plus ou moins. Les dieux du second ordre dérivent des premiers, avec quatre de plus. Les incarnations viennent au troisième rang ; divinités qui naissent, accomplissent leur mission, puis retournent au ciel, où elles se montrent sous forme de constellations.

Le développement successif de l'Être infini se répandant graduellement dans toutes les sphères, même inférieures, pour vivifier par sa présence jusqu'aux moindres parties du grand tout, est représenté sous la forme historique des incarnations : celles-ci sont toujours plus parfaites jusqu'à celle de l'homme, sous laquelle Osiris meurt, renaît, et devient l'auteur et le conservateur du monde visible.

Osiris, bienfaiteur et sauveur du peuple, devait rester le modèle des rois. Ceux-ci, élevés dans une vie innocente au sein du temple, servis, non par des esclaves, mais par les fils des prêtres, avant de monter sur le trône à l'âge de vingt ans révolus, étaient initiés aux grades supérieurs de la doctrine secrète. On les assujettissait alors à d'invariables prescriptions ; on les appelait eux-mêmes prêtres ; on leur faisait un devoir de se montrer bienfaisants comme leur modèle, et, comme lui, après leur mort on les consacrait avec l'eau du Nil (1). C'est ce qui put faire confondre avec le dieu, dans les chansons populaires et dans les représentations religieuses, quelque Pharaon plus digne de la gratitude nationale, et donner naissance à l'opinion qu'Osiris était un ancien roi.

Nous avons attribué la prédominance de cette divinité au triomphe de la tribu dont elle était particulièrement révérée. Plus tard, au temps des Ptolémée et de la grandeur d'Alexandrie, Sérapis.
prévalut Sérapis, qui hérita de toutes les attributions d'Osiris ; ce fut lui qui devint le maître des éléments, le souverain des eaux, des puissances terrestres et infernales, le dispensateur de la vie et le juge des morts, bienfaisant et terrible, dieu de la joie et des ténèbres. Sa figure, représentée d'abord comme celle des génies de la nature, par des *canobis*, c'est-à-dire par des vases sphéri-

(1) STRABON, XVII. — PLUTARQUE, *D'Isis*. DIODORE DE SICILE, I.

ques surmontés d'une tête d'homme ou d'animal, se métamorphosa plus dignement en un dieu au visage sévère, ayant le muid sur la tête, et, à son côté, un monstre enlacé d'un serpent à la triple tête, de chien, de loup et de lion.

Les profanes ont aussi raconté sur lui d'étranges fables; mais son oracle, consulté par Nicocréon, roi de Chypre, répondit : « Je « vous dirai quel dieu je suis ; écoutez. La voûte des cieux est ma « tête, mon ventre est la mer, mes pieds sont sur la terre, mes « oreilles dans les régions de l'éther, mon œil est la face splen- « dide du soleil qui voit au loin. » Peut-être l'enseignait-on ainsi dans ses mystères, qui se propagèrent beaucoup, même chez les Romains.

Hermès.

De même qu'Osiris offrait le modèle d'un prince, Hermès était celui du prêtre, ministre de la science et de la religion. La réunion de ces deux types forme le lien symbolique entre le glaive des pharaons et le bâton sacré des prêtres. Thaut ou Hermès, trois fois très-grand (*trismégiste*), existait avant toutes choses; lui seul il comprit la nature du Demiourgos, et déposa cette connaissance dans des livres qu'il ne révéla que quand les âmes furent créées. Il vint ensuite en aide au premier auteur, et façonna les corps à réunir aux âmes, ajoutant à celles-ci la douceur, la prudence, la modération, l'obéissance, l'amour du vrai. Il écrivit l'histoire des dieux, du ciel et de la création; il communiqua la science à Caméphis, aïeul d'Isis et d'Osiris, et il accorda à ceux-ci de pénétrer les mystères de ses livres, dont ils gardèrent pour eux une partie, et gravèrent le reste sur des colonnes (1), comme règle pour la vie des hommes.

Ces premiers écrits furent ensuite traduits en hiéroglyphes et en langue vulgaire par le second Hermès ou Thaut, deux fois grand, inventeur de l'écriture, de la grammaire, de l'astronomie, de la géométrie, de la médecine, de la musique, de l'arithmétique

(1) Manéthon dit que les colonnes hiéroglyphiques de Thaut étaient ἐν τῇ Σηριαδικῇ γῇ. Les interprètes ont en vain cherché où se trouvait cette *terre sériadique ;* nous ne saurions le dire ; nous avertirons seulement que le Juif Josèphe raconte comment le patriarche Seth, ayant appris d'Adam qu'il surviendrait un déluge d'eau et de feu, afin de ne pas laisser périr les connaissances primitives, surtout celles astronomiques, les grava sur deux colonnes, une de pierre, l'autre de brique, qui subsistaient encore dans la terre de Siriad, κατὰ τὴν Σιριαδα. *Archéol.* I, c. II, § 3.

et de tous les arts qui embellissent la société. Il trouva la lyre, et constitua la caste sacerdotale, à laquelle il confia ses livres sacrés. Il est, en un mot, le symbole des thesmophores, instituteurs de l'Égypte. On accumula sur lui, dans la suite, beaucoup d'idées astronomiques, physiques et morales, combinées avec des faits historiques, en confondant Hermès, Thaut, Anubis, l'étoile de Syrius, le chien vigilant, Mercure, le conducteur des âmes.

Science hermétique.

Les livres d'Hermès sont perdus, et les anciens nous donnent des renseignements très-divers sur la philosophie qu'ils contenaient. Selon le stoïque Cheremon, qui vécut sous Tibère et accompagna en Égypte Élius Gallus (1), ils ne reconnaissaient d'autre monde que le monde visible, d'autre existence que l'existence matérielle, d'autres dieux que les astres, dont les révolutions étaient figurées dans les différents mythes et dirigeaient toutes les actions humaines. Les néo-platoniciens lavèrent les Égyptiens de ce sabéisme matériel, et supposèrent (en leur appliquant des noms et des idées plus perfectionnés et plus modernes) qu'ils croyaient à une intelligence subsistant par elle-même (νους, λογος); intelligence démiurgique d'abord, supérieure et antérieure au monde; puis, divisée, éparse dans toutes les sphères (2). Le sens originaire des livres hermétiques semble avoir été une intuition simple, mais profonde de la nature, considérée comme vivante et identique dans toutes ses parties. La lutte de la matière et de l'esprit, du physique et de l'intellectuel, se manifesta plus tard, et par suite les savants égyptiens se seront partagés entre différents systèmes, ainsi que les Indiens (3).

Dieux, esprits, âmes, tout en un mot, selon la doctrine hermétique, se développait dans l'espace et dans la durée, formant un système de gradation qui se résolvait dans l'unité, comme leurs pyramides finissaient en pointe. Le ciel est réparti entre trois ordres de divinités : six ordres de démons sont au centre de notre monde, d'où ils communiquent leurs vertus propres aux animaux et aux plantes : d'autres régissent les sphères et les astres, intermédiaires entre l'homme et la Divinité.

(1) Voy. PORPHYRE, *Epistola ad Anebonem Egyptium*, dans la préface de JAMBLIQUE, *De mysteriis*; Chiswik, 1821.

(2) Voy. principalement JAMBLIQUE, *De mysteriis Ægypt.*, p. 305. — EUSÈBE, *Præp. evang.*, III, 4.

(3) DE GUIGNAUT sur Creutzer, liv. III, p. 873.

Les âmes. Aussitôt qu'une âme veut abandonner le sein du Père suprême, celui-ci la confie à un démon tutélaire qui l'accompagne toute la vie, dans laquelle elle oublie son origine divine, et contracte des souillures dont elle doit se laver pour retourner pure au séjour des bienheureux. Les démons l'assistent encore après la mort, et l'on couvrait les cadavres d'amulettes pour les recommander aux bons et pour éloigner les méchants. Considérant la vie comme un court pèlerinage à l'égard de l'éternité qui nous attend au delà, ils prenaient moins de soin à construire leurs maïsons que leurs tombeaux, ces pyramides et ces vastes nécropoles près Thèbes, Licopolis, Memphis, Abidos, dans lesquelles l'homme devait passer d'innombrables années sous le sceptre d'Osiris et d'Isis. Avant d'y pénétrer, l'homme doit se présenter au jugement d'Osiris. Ceux qui se sont conservés bons durant cette vie montent aux sphères après neuf ans de purgation (1); ceux qui obéirent aux appétits sensuels devront recommencer trois fois la vie, et subir la transmigration dans le corps des animaux, jusqu'à ce que tous, après trois mille ans, aient à retourner dans le sein de Dieu.

Les rites funéraires attestent les croyances d'un peuple et son degré de civilisation. Le Grec brûle les cadavres, enveloppe matérielle de l'esprit (2) qui s'élève avec la flamme, en laissant la matière à la terre, d'où elle est sortie. Les disciples de Zoroastre et les Thibétains livrent les morts en pâture aux oiseaux dans des enceintes aux murailles élevées, pour que leur contact n'ait à souiller ni le feu ni la terre. Nous rendons la terre à la terre comme une semence pour l'avenir : ce soin pieux nous rend cher le petit champ où l'amour qui survit va chercher la personne aimée, bien mieux que s'il avait à errer dans l'immensité de l'espace.

C'est à tort cependant que l'on a voulu déduire des précautions que prenaient les Égyptiens pour conserver les momies qu'ils ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, et pensaient qu'elle périssait avec le corps. Le contraire est prouvé par les jugements des morts, la lutte entre le bon et le mauvais ange, et un *amenti*

(1) PINDARE, *Olymp.*, II, 109.

(2) Les anciens poëtes italiens appelaient le corps *soma* ou *salma*, somme, fardeau.

ou *adi*, enfer des âmes. Peut-être supposaient-ils que celles-ci ne se séparaient du corps que lors de sa décomposition, et s'ingéniaient-ils par ce motif à les maintenir unies, afin d'éviter les pénibles transmigrations qu'elles étaient obligées de subir jusqu'à ce qu'elles renaquissent dans un corps humain. Peut-être était-ce une application matérielle de la croyance ou du pressentiment de la résurrection du corps ; et cette pensée aurait fait conserver soigneusement des restes qu'un jour viendrait ranimer le souffle d'une vie immortelle.

Il est probable qu'Hérodote ne nous a pas transmis la formule rituelle des embaumeurs par respect pour les mystères : mais Porphyre, plus récent et moins scrupuleux, raconte qu'après l'extraction des viscères, que l'on déposait dans un coffre, ils se tournaient vers le soleil, et que l'un d'eux s'écriait : « Soleil Sei« gneur, et vous divinités qui donnez la vie, accueillez-moi et « consignez-moi aux dieux infernaux, afin que j'entre dans leur « séjour, parce que je n'ai jamais cessé de révérer les dieux que « mes parents m'ont enseignés. Tant qu'a duré ma vie, j'ai tou« jours honoré ceux qui engendrèrent mon corps : je n'ai jamais « fait périr personne, nié un dépôt, ni porté autrement dom« mage. Que si j'ai manqué en mangeant ou en buvant des choses « prohibées, je n'ai pas péché pour moi, mais pour cette portion de « mon corps. » Ces paroles prononcées, le coffre était jeté à l'eau, et le corps, embaumé comme chose pure, était placé dans les nécropoles ou cités des morts, pourvu que le jugement eût déclaré le défunt bon et pieux.

Rien de plus difficile néanmoins que de déterminer, dans la mythologie égyptienne, la limite où l'astronomie fait place au mythe, l'allégorie à l'histoire, la personnification à la réalité, d'autant plus que beaucoup de ses personnages passèrent chez les autres nations en y subissant toujours de nouveaux changements. Nous n'entreprendrons pas de rechercher si Memnon, fameux par sa statue parlante (1), fut, soit un Pharaon, soit un dieu, soit

(1) Letronne (*Mémoires de l'Académie des inscript. et belles-lettres*, t. X, année 1833, puis dans un ouvrage séparé sous le titre de *Statue vocale de Memnon*) détruisit la supposition d'une fraude dans le phénomène de la statue de Memnon. Il dit qu'Aménophis III fit placer devant l'édifice appelé *Amenophium* deux énormes colosses monolithes pareils de matière et de dimensions, qu'aucune particularité ne distinguait de tant d'autres. Celui au nord fut brisé

le génie du son et de la lumière. Nous n'entrerons pas dans l'examen d'autres questions vivement débattues entre des savants du premier ordre avec des arguments d'un poids égal; nous nous sommes contentés d'en tirer, non sans peine, cette esquisse des doctrines sacerdotales.

Religion populaire. A côté de ces dernières subsistaient les croyances matérielles dans lesquelles s'était plongée en son égarement la descendance de Cham. Diodore rapporte qu'un roi, tout exprès pour entretenir

par moitié dans un tremblement de terre, l'an 27 avant J. C.: après quoi la partie restée debout faisait entendre un son au lever du soleil. Les voyageurs y firent attention; quelques-uns, comme Strabon, crurent que c'était une fraude; mais quand on reconnut que l'art n'y était pour rien, la curiosité et l'étonnement s'accrurent: les poésies et les légendes se multiplièrent; les Grecs, habitués à composer l'histoire avec les homonymes, dirent que c'était la statue de Memnon; parce qu'elle se trouvait dans les *Memnonii* ou quartiers des tombeaux, et que chaque matin ce fils de l'Aurore saluait sa mère. Bientôt la célébrité du colosse et de sa voix surpassa celle de tous les autres monuments de Thèbes; aussi, de Néron à Septime Sévère, les jambes et le piédestal se couvrirent-ils d'inscriptions attestant l'admiration des curieux. Septime Sévère crut qu'il serait bien de restaurer le colosse, dans l'espoir que sa voix augmenterait de volume et contribuerait mieux que les persécutions à remettre le paganisme en honneur: mais cette opération, au lieu de ranimer la voix, l'éteignit pour toujours.

Plus récemment, Wilkinson prétendit avoir découvert que le son était produit par une personne qui, cachée dans une niche, frappait contre une pierre sonore fixée sur la poitrine, pierre qui rend encore à présent le son métallique (ὡς χάλκοιο τυπέντος) entendu de son temps par Julie Balbilla. Mais le fait ne paraît pas suffisamment prouvé. On peut croire de plus qu'existant dans la partie restaurée du corps, cette niche y fut placée plus tard pour suppléer artificiellement au phénomène qui avait cessé. On a présenté, il y a peu, à l'Académie française un écrit dans lequel ce son était attribué à un développement d'action électrique. M. Sellier revint sur cette question devant la même académie, en la présentant non plus comme conjecture, mais comme théorie, à l'aide de nombreuses expériences tendant à démontrer qu'il existe des relations entre la production du son et le développement de l'électricité. Nous rapporterons la suivante: si l'on répand sur une plaque vibrante de la poudre de silex, elle se fixe sur les lignes nodales; si à sa place on emploie la colophane réduite en poudre impalpable, il arrive au contraire que les lignes nodales se dépouillent et que les parties vibrantes se couvrent de résine. Or, les lignes nodales attirent le verre pulvérisé, qui s'y amasse en tourbillon; elles se dépouillent en employant la colophane qui fuit de même en tourbillonnant, tandis que les cavités intermédiaires l'arrêtent. Ces dernières possèdent l'électricité positive, les premières la négative: d'où l'on déduit que dans un corps sonore l'électricité se divise en fractions.

la discorde entre les Égyptiens, avait enseigné à une province le culte d'un dieu, à une autre celui d'une divinité différente. Les religions ne s'imposent pas de la sorte. Mais il est vrai que cette diversité de dieux était une source perpétuelle de dissensions. Du temps des Romains, les habitants de Cynopolis combattaient pour les chiens sacrés contre les Osirinchites; les Ombites firent pour les éperviers la guerre aux Teutyrites.

Avec le progrès des idées, l'on a cherché des motifs naturels ou de gratitude au culte des différents animaux et de certaines plantes; on a voulu y apercevoir des indications astronomiques ou des symboles ingénieux, confirmés quelquefois par leur application aux hiéroglyphes. Le singe cynocéphale signifiait la lune, parce qu'il a un flux menstruel; ou la caste sacerdotale, parce qu'il ne mange pas de poisson : le scarabée, dont la figure se trouve par milliers sur les antiquités égyptiennes, exprimait la puissance créatrice; le lion, l'inondation du Nil par suite de coïncidences astronomiques; le crocodile, l'eau potable; le serpent, le temps indivisible; le chat détruit les rats; la gazelle fuit dans le désert à la crue du Nil, et, par la régularité d'un acte naturel, elle marque la division du jour en douze heures. De même parmi les plantes, le palmier dont les rameaux se renouvellent chaque année, était le symbole de l'année; l'oignon de mer (κρόμμυον, *scylla maritima*) était vénéré comme remède contre l'hydropisie (1); le lotos surtout (*nymphæa nelumbo*) était considéré comme sacré : sur lui reposaient les dieux de l'Égypte, de même que ceux de l'Inde, et il leur servait d'ornement. Il devait cette vénération à sa ressemblance avec le phallus. Animaux sacrés.

On croirait à tort que tous les animaux de la même espèce fussent sacrés, et que dès lors on ne s'en nourrît pas : quelques individus seulement étaient gardés avec soin aux frais de l'État, servis par les plus hauts personnages, et leurs obsèques se célébraient avec une pompe incroyable. L'ibis et le bœuf Apis recevaient les plus grands honneurs. Le premier, se nourrissant de serpents sur les bords du Nil, annonçait sa crue par son appari- L'ibis.

(1) Les admirateurs de l'Égypte ont prétendu qu'on y révérait dans l'oignon la figure de la terre et sa stratification par couches. Il nous semble plus probable qu'il était en honneur aux environs de Péluse parce qu'il était un remède contre une cruelle maladie du genre de la tympanite, occasionnée par les exhalaisons du lac Serbonite, imprégné de soufre et de bitume.

tion (1); on lui attribuait une pureté virginale, un inviolable attachement pour le pays natal, au point de se laisser mourir de faim quand on le transportait ailleurs; il connaissait les phases de la lune, et réglait sa nourriture en proportion. Les Égyptiens l'élevaient dans l'enceinte des temples, et le laissaient errer par la ville: le tuer, même involontairement, était un crime capital; et l'on disait que si les dieux avaient pris une figure quelconque, c'eût été celle de l'ibis. A sa mort, il était embaumé avec autant de soin que l'on en mettait pour son père et sa mère; aussi en trouve-t-on un grand nombre dans les tombeaux, et en existe-t-il des représentations à l'infini.

Apis. Le bœuf Apis naissait d'une génisse fécondée par un rayon céleste; il devait être noir, sauf un triangle sur le front et un croissant au flanc droit, avoir de plus sous la langue une excroissance de la forme d'un scarabée. Dès qu'un Apis était découvert, on allait le chercher en grande pompe; il était nourri durant quatre mois dans un vaste édifice ouvert au levant; puis on annonçait une grande fête, après laquelle il était conduit à Héliopolis, où il était nourri pendant quarante jours par les prêtres dans le temple. Amené enfin à Memphis, dans le sanctuaire de Phta, il y recevait les adorations de toute l'Égypte. Mourait-il? le deuil était général, jusqu'à ce que l'on en trouvât un nouveau, et il était enseveli dans le temple de Sérapis ou dans le tombeau des rois.

Chaque animal étant d'ailleurs consacré à un dieu, les membres de l'un et de l'autre se confondaient dans la représentation : de là les sphinx, les canopes, les bizarres figures des dieux et les accouplements étranges, caractère distinctif de l'art égyptien.

Pratiques. L'adoration d'Osiris devait porter les Égyptiens à l'imiter, en répandant l'agriculture et les arts, en combattant Typhon, c'est-à-dire, en empêchant que s'avançât la mer d'un côté, les sables du désert de l'autre. Leur croyance les conduisait cependant à des pratiques étranges: ils n'auraient jamais mangé de froment; ils faisaient leur pain avec l'*olyra*, espèce de seigle (2), et ils répu-

(1) « Les ibis, dit Hérodote, ont la tête et le cou déplumés sur le devant, des plumes blanches, excepté sur la tête, à la nuque, à l'extrémité des ailes et au croupion, où elles sont noires. » On débattit le point de savoir de quelle variété il était question; Cuvier décida qu'il s'agissait du *Numenius Ibix.*

(2) C'est ce que croit Galien. D'autres ont dit que c'était le riz; mais il paraît que ce grain, qui est aujourd'hui le principal produit du pays, n'y a été introduit de l'Inde que sous les califes.

taient immondes certains animaux, surtout les porcs. Un soldat romain ayant tué par hasard un chat, fut massacré par le peuple en furie, malgré l'intervention du roi et le nom formidable de Rome. On dit que Cambyse fit placer en avant de son armée une rangée d'animaux sacrés, et que les Égyptiens se laissèrent mettre en déroute pour ne pas tirer sur eux. Sous Adrien, Alexandrie fut sens dessus dessous parce qu'on ne trouvait pas de bœuf Apis. Lors des fêtes d'Isis, hommes et femmes se battaient et commettaient mille obscénités. On accourait en foule aux oracles des animaux érigés en dieux; et il est presque hors de doute qu'on alla jusqu'à leur sacrifier des hommes.

La religion égyptienne est donc un tel mélange de ce qu'il y a de plus sublime et de plus abject, que l'on dirait impossible d'y introduire jamais un parfait accord. Les prêtres devaient pourtant y être parvenus, puisque ces institutions religieuses jetèrent de si profondes racines. Deux fois les Perses envahirent l'Égypte et leur déclarèrent la guerre; le despotisme des Grecs y dura trois siècles, puis l'administration romaine, et néanmoins elles résistèrent à l'influence étrangère. Au moment même où ils perdaient leur indépendance nationale, les Égyptiens triomphaient par la religion, et non-seulement ils conservaient intacts leurs autels et leurs dieux, mais ils étendaient sur les vainqueurs le mystérieux empire des âmes. Les Ptolémées et les empereurs romains révérèrent, non moins que ne l'avaient fait les Pharaons, le roi Osiris et le prêtre Hermès, érigèrent des temples et des obélisques à leur divinité, en briguèrent la parenté dans des titres fastueux; et la langue grecque et la latine, à l'envi des hiéroglyphes, exprimèrent l'adoration et les offrandes.

CHAPITRE XXI.

LES HIÉROGLYPHES.

Sur les pyramides, sur les temples, sur les hypogées, sur les obélisques, sur les caisses et les enveloppes des momies, on voit dessinées par milliers des figures d'un aspect aussi riche que bizarre : les astres s'y mêlent aux animaux domestiques et sauvages;

on y trouve des hommes entiers et par morceaux, dans toutes sortes d'accoutrements, avec tout ce qui naît dans les champs ou sert à l'habillement, à la défense, à la commodité de la vie; joignez-y un assemblage de lignes droites, courbes, brisées, réunies en figures de toute sorte; puis, comme si la nature ne suffisait pas, viennent les produits de l'imagination, et des ailes sont attachées au quadrupède, des têtes d'animaux au buste de l'homme, des visages humains accouplés à des monstres inconnus.

Le vulgaire, en présence de cet amas incohérent, ne savait qu'admirer cette extravagance fantastique; le penseur regrettait de ne pouvoir sonder le mystère des siècles qu'il croyait caché sous ces figures. Maintes tentatives faites pour soulever le voile demeurèrent sans résultat, et le P. Kircher (1), qui consacra ses travaux à étudier les obélisques transportés à Rome, quoiqu'il dépassât tous les autres par son immense érudition, obtint un si faible succès, que les savants européens considéraient comme désespérée l'interprétation des hiéroglyphes.

Cependant, de même que l'on croyait que l'homme s'était élevé de l'état sauvage à la vie sociale, qu'il était parti du cri et de l'interjection pour arriver à expliquer par la parole les pensées les plus subtiles, les sentiments les plus exquis, de même s'était répandue l'opinion que pour donner de la stabilité à ses idées, il avait d'abord inventé l'écriture idéographique, c'est-à-dire l'art de représenter les idées des choses, non leurs noms. L'écriture hiéroglyphique passait pour telle; puis, en l'abrégeant et en la perfectionnant, on aurait trouvé les caractères syllabiques comme ceux des Chinois, et enfin l'écriture alphabétique.

Rien de moins naturel pourtant que ce passage. Comment, en effet, une écriture sans aucune relation avec la parole, peignant à l'œil les objets, non les paroles, pouvait-elle engendrer un système dans lequel se retracent, non les images, mais les sons? Supposez une écriture représentative aussi parfaite que vous le voudrez, elle n'exprimera jamais la plus simple proposition, même

(1) Voy. *Œdipus Ægyptius*.— *Obeliscus Pamphilius*, 1630-1676. Pour la gloire de l'Italie, il faut rappeler qu'un siècle auparavant PIETRO VALERIANO avait jugé alphabétiques certains groupes d'hiéroglyphes. Voy. *Hiéroglyph.*, liv. XLVII, ch. XXVII, p. 57.— Plus tard, SAMUEL SHUCKFORD (*Histoire du monde*, 1730, P. II, p. 282) pensa que les signes idéographiques pourraient être mêlés avec des groupes alphabétiques.

analytiquement. Celui qui croira qu'elle peut suggérer la pensée de signes propres à noter les uns après les autres les éléments de chaque mot, pourra aussi bien croire que la vue du Jupiter Olympien peut suggérer la manière d'écrire son nom (1).

Cependant les Égyptiens, dans leurs anciennes traditions, attribuent à Thaut ou à Hermès l'invention des seize lettres primitives que les Grecs disaient avoir reçues de Cadmus (2), les seules dont on ne puisse attribuer l'origine à un personnage historique, et qui suffisent à exprimer quelque son que ce soit sortant de la bouche de l'homme ; synthèse profonde dépassant tellement les lois naturelles de l'intelligence, que beaucoup pensent qu'elle ne saurait avoir pour auteur que Dieu lui-même, ou les patriarches antédiluviens, éclairés par sa vision.

Quand cependant on désespérait de l'explication des hiéroglyphes, la lumière arriva tout à coup, à la suite d'un événement dont le but était tout autre. Napoléon, dans l'intention de frapper les Anglais au cœur et d'exécuter le grand dessein conçu jadis par saint Louis, débarque en Égypte, et au milieu de triomphes et de désastres, il envoie des savants explorer le pays. Au nombre de leurs découvertes, qui, au contraire de celle de Colomb, révélèrent un monde antique oublié, l'inscription de Rosette fut extré- Inscription de Rosette.

(1) Le dernier à soutenir que l'alphabet est sorti des hiéroglyphes fut l'Allemand Knopp dans le *Schrift aus Bild*, où il prétend que tous les alphabets existants sont une altération d'images et de symboles. Si nous observons en effet l'alphabet phénicien, dont ceux de l'Europe sont dérivés, nous voyons que *aleph* dans leur idiome veut dire taureau, et qu'une tête de taureau représente l'A ; *bait* signifie maison, et le B en a la forme ; *dalet* est porte, et le D en représente une. Si nous en venons à nos langages modernes, le B reproduit la forme de la bouche quand elle prononce cette lettre ; de même l'O ; l'S, le serpent, etc., etc. Mais cela ne nous paraît indiquer autre chose, sinon que le premier des alphabets fut imitatif des figures dans la forme des lettres. Avant Knopp, Champollion avait remarqué une grande différence entre l'alphabet figuratif des Égyptiens et celui des Hébreux. Groguet, avant ce dernier (Voyage de Norden, notes et éclaircissements, t. III, p. 296), avait considéré les hiéroglyphes comme des majuscules calligraphiques de l'alphabet hébreu. Le Prussien Sickler a fait depuis, sur ce sujet, un très-beau travail, intitulé : *Die heilige priester Sprache der Egyptier als ein dem semitischen Sprachstamme nahverwandter Dialekt aus historischen Monumenten erwiesen.* 1822-24.

(2) a, b, g, d, e, i, k, l, m, n, o, p, r, s, t, u. Les huit autres lettres ajoutées en Grèce par Palamède et par Simonide, ainsi que les innombrables variations introduites dans les autres alphabets, rentrent dans celles-ci.

mement importante. Raschid ou Rosette est la plus délicieuse des villes de l'Égypte ; elle est à cinq milles environ de la mer, rafraîchie par les vents du nord, entourée de riantes campagnes arrosées par le bras du Nil qui se jette dans la Méditerranée, près l'ancienne bouche Bolbitine. Lorsque les Français, s'occupant de la fortifier, nettoyaient un fossé, ils en tirèrent un obélisque portant une triple inscription, grecque, démotique et hiéroglyphique. Comme ils en reconnurent le prix, ils songèrent à l'expédier aussitôt à Paris ; mais elle tomba entre les mains des Anglais, et fut portée dans le musée britannique. Si les trois textes n'étaient que la traduction l'un de l'autre, on avait enfin trouvé le moyen de lire ces hiéroglyphes impénétrables. Les mots grecs révéleraient le secret des autres ; l'Isis mystérieuse devrait laisser tomber le voile de sa face ; aussi par toute l'Europe résonna joyeusement le mot d'Archimède : *Je l'ai trouvé ;* et Sylvestre de Sacy, Akerblad, Pahlin, Young et d'autres savants, s'appliquèrent à les déchiffrer.

Mais les difficultés se révèlent à l'œuvre. Comment expliquer ces hiéroglyphes, si l'on ignore la langue qu'ils ont eue à exprimer ?

Telle qu'elle soit, les noms propres étrangers devront être identiques dans toutes, et la lecture de ceux-ci donnera la clef des autres. Nous avons dit les noms propres étrangers, car ils ne représentaient aucune idée dans le langage parlé, que l'on pût traduire en signes idéographiques. Or, l'inscription de Rosette offrait précisément beaucoup de ces noms : par malheur le commencement, où ils se trouvaient, en était mutilé et ne conservait que le nom de Ptolémée (1). Mais une circonstance favorable fit que l'Italien

(1) L'inscription de Rosette se compose d'abord de beaucoup de signes hiéroglyphiques dont le commencement manque, puis de 34 lignes en cophte, enfin de 53 en grec. Marcel, directeur de l'imprimerie française au Caire, et Galland, employé dans cet établissement, en tirèrent aussitôt une copie qui fut envoyée en France. Ameilhon publia, en 1801, le premier *éclaircissement* qui révéla au monde littéraire une aussi importante conquête ; mais son étude ne porta que sur le grec. En 1802, le savant orientaliste Sylvestre de Sacy, dont la perte semble irréparable, s'occupa de la partie cophte, et le savant Suédois Ackerblad lui adressa quelques lettres à ce sujet. (AMEILHON, *Éclaircissements sur l'inscription grecque du monument trouvé à Rosette*, 1801. — SACY, *Lettre au citoyen Chaptal, au sujet de l'inscription égyptienne du monument, etc.* Paris, 1802. — ACKERBLAD, *Lettre*

Belzoni trouva à Philé et transporta en Angleterre la base d'un obélisque, sur laquelle se trouvait, en écriture hiéroglyphique et

sur l'inscription égyptienne de Rosette. Paris, 1802.) Vinrent ensuite le Suédois comte Pahlin et Cousinery, celui-ci dans le *Magasin encyclopédique* de 1807-1808, celui-là dans l'*Analyse de l'inscription en hiéroglyphes du monument, etc.* Dresde, 1804. Quand ensuite la pierre fut portée à Londres, Granville Penn publia exactement l'inscription grecque, puis la Société d'archéologie de Londres fit graver, de grandeur naturelle, les trois inscriptions, qui furent reproduites de la même manière à Munich, en 1817. Ceux qui s'en sont occupés par la suite ont travaillé sur ces exemplaires.

Voici la version du texte grec faite par Ameilhon :

REGNANTE (REGE) JUVENE ET SUCCESSORE PATRIS IN REGNUM, DOMINO CORONARUM PERILLUSTRI, ÆGYPTI STABILITORE ET RERUM QUÆ PERTINENT AD DEOS, PIO HOSTIUM VICTORE, VITÆ HOMINUM EMENDATORE, DOMINO TRIGINTA ANNORUM PERIODORUM, SICUT VULCANUS ILLE MAGNUS; REGE SICUT SOL, MAGNUS REX, TAM SUPERIORUM QUAM INFERIORUM REGIONUM; GNATO DEORUM PHILOPATORUM; QUEM VULCANUS APPROBAVIT, CUI SOL DEDIT VICTORIAM, IMAGINE VIVENTE JOVIS, FILIO SOLIS, DILECTO A PHTA, ANNO NONO, SUB PONTIFICE ÆTE (ÆTÆ FILIO), ALEXANDRI QUIDEM ET DEORUM SOTERUM ADELPHORUM, ET DEORUM EVERGETUM, ET DEORUM PHILOPATORUM, ET DEI EPIPHANIS GRATIOSI; ATHLOPHORA BERENICES EVERGETIDIS PYRRHA, FILIA PHILINI; CANOPHORA ARSINOES PHILADELPHÆ AREIA, FILIA DIOGENIS; SACERDOTE ARSINOES PHILOPATORES, IRENE, FILIA PTOLOMÆI; MENSIS XANDICI QUARTA DIE, ÆGYPTIORUM VERO MECHIR OCTODECIMA; DECRETUM.

Cette canéphore Arsinoé dément, du moins pour cette époque, l'assertion d'Hérodote, qu'il n'y avait pas de prêtresses en Égypte.

L'inscription de l'obélisque de Philé porte :

Au roi Ptolémée, à la reine Cléopâtre sa sœur, à la reine Cléopâtre sa femme, dieux évergètes, salut.

Nous, prêtres d'Isis, adorée à Labathon et à Philé, déesse très-grande;

Considérant que les stratéges, les épistates, les thébarques, les chanceliers royaux, les épistates des corps préposés à la garde du pays, tous les officiers publics qui viennent à Philé, les troupes qui les accompagnent, et le reste de leur suite, nous obligent à leur fournir de l'argent, ce qui fait que le temple en est appauvri et que nous risquons de n'avoir plus de quoi suffire aux dépenses légales des sacrifices et des libations qui se font pour votre conservation et celle de vos enfants;

Nous vous supplions, ô dieux très-grands, de faire écrire par votre parent et épistolographe Numenius, à Locus votre parent et stratége de la Thébaïde, de ne pas user avec nous de vexations pareilles et de ne pas souffrir qu'il en soit usé par d'autres; de nous donner à cet effet les ordonnances et autorisations habituelles, dans lesquelles nous vous prions d'insérer l'autorisation d'élever une aiguille où nous inscrirons le bienfait exercé par vous à notre égard dans cette occasion, afin que cette aiguille conserve un éternel souvenir de la faveur que vous nous aurez accordée.

S'il en est ainsi, nous et le temple serons en ceci, comme nous sommes en d'autres choses, vos très-obligés. Vivez heureux.

grecque, en outre du nom de Ptolémée, celui de Cléopâtre. Dans ces deux noms sont employées six lettres pareilles, P, T, L, A, E, O, qui, comparaison faite, prouvèrent qu'il existait des signes alphabétiques dans les hiéroglyphes. On s'était déjà douté que les noms de rois étaient renfermés dans certains parallélogrammes dits *cartels*; or l'inscription nouvelle en était la confirmation, et comme les monuments sont pleins de cartels semblables, on s'assura, en les étudiant, qu'il y avait dans les hiéroglyphes des caractères alphabétiques dont on put alors vérifier la figure.

Voilà en quoi consiste la découverte de Champollion (1), déjà indiquée dans ses lettres à Dacier en 1822, puis dans le *Précis du système des hiéroglyphes*, publié deux ans après, perfectionnée dans le voyage qu'il fit en Égypte et en Nubie, déposée enfin dans la grammaire (2) qu'en mourant, jeune encore, il recommanda aux

(1) D'autres nations disputent à la France l'honneur de cette découverte. Les Anglais mettent en avant le docteur YOUNG, auteur de l'*Account of some recent discoveries in hieroglyph. litter.* (Londres, 1723); les Allemands, le célèbre SPOHN, qui, dans ses *Mémoires*, proposa des règles excellentes pour l'explication de ces énigmes. SEYFFARTH, son élève, professeur à Leipzig, dans ses *Rudimenta hieroglyphica* (Leipzig, 1826), alla plus loin que Champollion sur quelques points. Dernièrement, PAHLIN publia ses *Nouvelles recherches sur l'inscription en lettres sacrées du monument de Rosette* (Florence, 1830), où il s'approprie la découverte de Champollion. Elle ne constituerait, selon lui, qu'une fausse application des principes établis dans son *Analyse de l'inscription de Rosette* (Dresde, 1804) et dans ses *Fragments de l'étude des hiéroglyphes*.

(2) *Grammaire égyptienne ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne, appliquée à la représentation de la langue parlée, par* CHAMPOLLION LE JEUNE, *publiée sur le manuscrit autographe*. Paris, 1836.

On peut consulter encore les ouvrages suivants :

Conjectures sur l'inscription de Rosette, par PAHLIN, 1804.

Spiegazione della statua egizia di Ozial, 1824.

Explication du zodiaque de Denderah, 1824.

Atti de l'Academia di Torino, t. XXIX, XXXIV, etc.

Dissertazioni di PEYRON, GAZZERA, SAN QUINTINO.....

Essai sur les hiéroglyphes égyptiens, par LACOUR DE BORDEAUX, 1821.

Horapollinis Niloi hieroglyphica, de CONSTANT LEEMANS; Amsterdam, 1835. Il fait connaître tout ce que l'on sait à ce sujet jusqu'à présent; mais sa neutralité entre Champollion et Seyffarth n'est pas ce que l'on pouvait désirer de lui.

Analyse grammaticale et raisonnée des différents textes égyptiens (Paris, 1837), de FRANCESCO SALVOLINI, élève de Champollion. Le 1er vol. contient le texte hiéroglyphique et démotique du monument de Rosette. En 1825,

soins de son frère comme son titre de gloire près de la postérité ; et la postérité fera justice, au milieu des grands éloges et des vives oppositions (1) dont Champollion a été l'objet; car il pourrait avoir erré dans l'application de son système sans que celui-ci cessât d'être vrai ; de même que ne serait pas moins vraie la formule générale d'une équation algébrique, parce que son inventeur se serait toujours trompé dans son emploi.

La plupart des savants paraissent, néanmoins, avoir admis que la langue des anciens Égyptiens n'avait pas entièrement péri avec l'empire des Pharaons, et qu'elle s'est conservée dans l'idiome cophte ; bien que celui-ci, dans lequel ont été traduits plusieurs

il avait annoté le manuscrit d'Aix que nous avons cité. Il mourut à l'âge de 29 ans.

YOUNG, *Rudiments of an egyptian dictionary in the ancient enchorial character containing all the words of which the sense has been ascertained.* Londres, 1831.

SPOHN, *De lingua et literis veterum Ægyptiorum, etc.* Edidit et absolvit H. SEYFFARTH. Leipzig, 1831.

J. BOURTON, *Excerpta hieroglyphica*, 1828-1830, au Caire.

OR. FELIX, *Note sur les dynasties des Pharaons, avec les hiéroglyphes précédés de leur alphabet.* Au Caire, 1828, et Florence, 1838.

ZARDETTI, *Lettera sopra due antichi monumenti egizii, etc.* Milan, 1835.

WILKINSON, *Materia hieroglyphica.* Malte, 1828. La 1re partie est un tableau des divinités; la 2e, de l'histoire ancienne.

KOSEGARTEN, *De prisca Ægyptiorum literatura commentatio prima.* Weimar, 1828.

REUVENS, Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du musée d'antiquités de l'université de Leiden, 1830.

IDELER, *Hermapion, sive rudimenta hieroglyphicæ veterum Ægyptiorum literaturæ.* Leipzig, 1836.

NORK, *Versuchte der hieroglyphie.* Leipzig, 1837.

GOULIANOFF, *Examen critique de la théorie de Champollion.* Dresde, 1836.

(1) Le fameux Klaproth, l'un des philologues les plus profonds, combattit énergiquement le système de Champollion, et beaucoup d'autres avec lui. Il nous suffira de nommer le Napolitain Cataldo Janelli, qui non-seulement nie que les hiéroglyphes soient alphabétiques, mais que la langue cophte ait jamais été celle des prêtres, affirmant que les hiéroglyphes sont lexéoschèmes, c'est-à-dire, signes de paroles. Voyez *Fundamenta hermeneutica hierographicæ crypticæ veterum gentium, sive hermeneutices hierographicæ libri tres.* Naples, 1830. — *Hieroglyphica Ægyptia ex Horo Apolline, etc., ex obelisco Flaminio.* Ib. — *Tabulæ Rosettanæ hieroglyphicæ et centuriæ sinogrammatum interpretatio tentata.* Ib. — *Tentamen hermeneuticum in hierographiam crypticam veterum gentium, etc.* Ib. 1831.

ouvrages ecclésiastiques chrétiens (1), soit altéré surtout par le mélange des mots grecs et arabes, il est moins différent de l'idiome antique que ne le sont nos langues modernes de celles parlées il y a mille ans. L'égyptien était monosyllabique.

Champollion, bien loin d'admettre cette généalogie de l'écriture dont nous avons parlé, juge comme nous impossible que la pure image de la chose signifiée devienne jamais l'écriture de son nom, ou qu'un hiéroglyphe passe à l'état phonétique sans avoir été précédé par l'alphabet des sons. Les Égyptiens faisaient donc usage contemporainement de trois genres d'écriture : la *démotique* ou écriture vulgaire, pour les besoins ordinaires de la vie; l'*hiératique* ou sacerdotale, dans les livres ou sur le papyrus; l'*hiéroglyphique* ou monumentale. Aucune de ces écritures ne pouvait

(1) Les livres cophtes sont écrits en trois dialectes : saïde ou thébain; baïrien ou memphitique; basmurien, de la basse Égypte. M. Quatremère a soutenu, avec nombre de preuves à l'appui, que la langue cophte est l'ancien égyptien. (*Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte.*) Nous avons vu dans une note précédente que le fait était nié par Janelli. M. John Williams soutient, de son côté, qu'il est impossible qu'un petit nombre de personnes (comme la famille de Jacob fixée en Égypte) aient conservé leur propre langue parmi des étrangers. On doit plutôt croire, selon lui, qu'ils adoptèrent et conservèrent l'ancienne langue égyptienne, qui en conséquence serait l'hébreu du Pentateuque. Cela posé, il soutient que les hiéroglyphes en sont la traduction en langue figurée, et s'appuie sur l'explication de diverses inscriptions. *An Essai on the hieroglyphes*. Londres, 1836.

Kircher, Tuki, Blumberg, Lacroze, Valperga-Caluso, sous le titre de *Didymus Taurinensis*, et en dernier lieu, le savant Amédée Peyron, qui a composé un dictionnaire cophte, ont fait des travaux sur cette langue. Trattan en a publié une grammaire à Londres en 1830, et l'on en attend une plus complète du docteur Lepsius, secrétaire rédacteur de l'Institut archéologique de Rome; il est déjà connu favorablement par la *Paleografia siccome amminicolo alle indagini di lingua, referita specialmente al sanscritto. — Sull' origine e affinità dei nomi numerali nelle lingue indo-germanica semitica e copta.* Berlin, 1834. Selon lui, le cophte, véritable langage des anciens Égyptiens, se montre beaucoup plus ancien et plus stable que telle langue indo-germanique ou sémitique que ce soit; il y a trouvé les chiffres des nombres et leurs noms; ce qui les lui fait croire transmis à l'Inde par les Égyptiens : il a remarqué de plus une extrême concordance entre l'alphabet démotique et le sémitique.

Klaproth, dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie*, Paris, 1836, t. I, p. 306, ayant confronté 205 mots cophtes, a trouvé qu'ils n'avaient aucun rapport avec la langue des Berbères, et beaucoup, au contraire, avec celle des peuples du nord-est de l'Europe, surtout avec celle des races finniques; il en conclut que les Égyptiens ne sont nullement originaires d'Afrique.

toutefois exprimer la simple pensée tant que lui aurait manqué le secours de la *phonétique;* aussi Champollion et Seyffarth s'accordent-ils à croire que l'alphabet a été le germe des symboles hiératiques et hiéroglyphiques, qui ne constituaient qu'une calligraphie, un artifice pour soustraire la science au vulgaire ou pour faire que les idées frappassent davantage les sens.

Parmi ces caractères, quelques-uns sont des imitations plus ou moins fidèles des objets naturels; comme ils ornaient les monuments publics, on mettait le plus grand soin à les dessiner et à les colorier. Leurs formes furent simplifiées pour les usages plus habituels; on les tronqua et on les réduisit à une seule couleur, ou même à de simples contours; enfin, elles furent altérées par des abréviations dans l'écriture démotique, au point qu'elles conservent à peine trace de leur ancienne provenance. Il est à observer que dans tout ce que nous connaissons d'hiéroglyphes, en remontant jusqu'à ceux qui se lisent sur les très-antiques débris dont fut bâti plus tard l'ancien temple de Karnac, et en descendant jusqu'aux Romains, il n'y a rien qui indique la diversité d'époque : même genre, même style, à tel point que l'on peut les considérer comme inventés tous dans le même temps, et aussitôt après la formation de la mythologie égyptienne. Les écritures hiératique et démotique procèdent de droite à gauche; celle hiéroglyphique, de même, ou en sens contraire ou perpendiculairement; on en reconnaît la direction à celle des animaux.

Voilà pour la forme : quant à la substance, l'écriture hiéroglyphique se sert tour à tour de l'imitation, de la similitude, de la représentation des sons. Les hiéroglyphes *figuratifs* copient l'objet au naturel; les *tropiques* ou symboliques réveillent l'idée par une similitude prochaine ou éloignée, se rattachant aux doctrines ou aux opinions. On voit, dans l'inscription de Rosette, *enfant*, *statue*, *aspic* exprimés par leur propre image; ils sont donc *figuratifs*. En signes symboliques, la lune indique le mois; le roseau, écrire; l'abeille, le peuple obéissant; le scarabée, le monde; le mâle, la paternité; un serpent horizontal, le roi; tortueux, le cours des astres. En langue égyptienne, épervier se disait *baietz*, et ce mot exprimait aussi l'âme, de *baï*, âme, et *eth*, cœur : un épervier figurait donc l'âme, par la même raison qu'un papillon la représentait chez les Grecs (1). Ce qu'il y a de plus difficile, est

(1) Ψύχη, âme et papillon.

précisément d'entendre ces énigmes; mais, d'un côté, le livre d'Horapollon, de l'autre, l'induction et la comparaison avec les textes hiératiques, ont été d'un grand secours (1).

Les caractères phonétiques ne diffèrent pas des autres dans la forme matérielle, étant eux-mêmes des images de choses sensibles; toutefois, ils ne figurent plus l'idée, mais le son, l'alphabet. Le principe général à cet égard fut de représenter un son par l'image de quelque objet dont le nom dans la langue parlée commençait par la lettre qu'on voulait exprimer. Ainsi, dans l'inscription de Philé, les trois premières lettres du nom A*LCssandre* sont écrites par un Aigle, un Lion et une Coupe, de même qu'on pourrait par hasard le faire en italien comme en français. Mais on aurait pu l'écrire aussi avec une Abeille, un Livre et un Cercle, ou tout autres objets; de là dérivent ce grand nombre d'*homophônes*, c'est-à-dire signes différents exprimant un même son. Bien que les caractères de cet alphabet (2) se fixent de plus en plus en avançant, les homophonies en sont la complication la plus ardue; aussi s'en prévalut-on pour repousser l'interprétation de Champollion, en soutenant qu'un peuple ne voudrait jamais adopter un alphabet aussi vague et aussi mobile. Les caractères phonétiques sont dans les inscriptions en nombre beaucoup plus grand que les signes fi-

(1) Par exemple, sur un papyrus reporté dans le grand ouvrage sur l'Égypte, le nom du mort se trouve reproduit une multitude de fois, presque toujours en signes phonétiques, et on peut le transcrire *Ptamn*, c'est-à-dire Petamon. Sur le papyrus lui-même, il est parfois noté par les deux signes phonétiques *p t*, puis un obélisque. L'obélisque est donc le symbole d'Amon. Dans le plus grand rituel du musée égyptien de Turin, dû à vingt années de recherches du chevalier Drovetti, le nom du défunt *Euphonch* revient plus de quatre cents fois, tantôt entièrement écrit en signes phonétiques, tantôt avec ces quatre seuls, *Euph*, et le signe appelé *clef du Nil* : celle-ci est donc le symbole de la vie, qui en cophte se dit *onch*.

(2) L'aigle ou l'ibis d'Hermès, ou bien un bras étendu, indique l'A; un œil avec le sourcil, l'E; une chouette, l'U; deux plumes ou deux feuilles, l'I; un vase ou un braisier, le B; une flûte, le C; une hache ou un triangle, le K; un lion en repos, l'L; une ligne brisée, l'N; un carré, le P; une bouche ouverte, l'R; une ligne droite et recourbée au bout, l'S; une main, le T.

En étendant cette liste on aurait pu espérer un bon dictionnaire des signes idéaux ou phonétiques; mais quand on pense que chaque caractère est représenté par plusieurs signes de ce genre, que les voyelles sont supprimées, et que Salvolini a calculé des milliers de combinaisons possibles, on peut se demander si réellement Champollion mérite les honneurs d'une grande découverte.

guratifs et symboliques (1); ceux des voyelles ont une valeur indéterminée; ils sont même souvent omis, selon l'usage des langues sémitiques : ainsi on écrit *sn* au lieu de *son*, frère; *rt*, au lieu de *rat*, pied; *Amn* pour *Amon*, *Trins* pour *Trajanus*, ce qui sert à écarter les différences de dialectes en ne marquant que les radicales.

L'écriture chinoise syllabique et celles de l'Europe qui sont alphabétiques n'emploient à la fois qu'un système. L'écriture hiéroglyphique, au contraire, mêle ensemble la phonétique et l'idéographique, l'alphabet, les symboles, les figures, ainsi que l'on fait parmi nous quand on s'amuse à composer des rébus; on peut s'en former une idée en jetant les yeux sur un traité d'algèbre, où la même ligne présente, avec les mêmes caractères, des signes phonétiques et idéographiques. Cela suffirait déjà pour faire comprendre la difficulté de lire une pareille écriture, et pourquoi, après en avoir même trouvé la clef, on n'a pu encore déchiffrer un texte hiéroglyphique entier. Il est pourtant à espérer que la comparaison de figures innombrables, depuis l'immense pyramide jusqu'au plus petit amulette, depuis l'inscription jusqu'aux enveloppes de momies, associée à la connaissance de la langue cophte, aidera un jour à lire cette écriture mystérieuse.

Belzoni, parvenu avec d'immenses fatigues à la pyramide de Cephren, songe à y pénétrer; il réussit, après de longs efforts, à en découvrir l'entrée, masquée par le travail de l'art et par les décombres. Il se traîne de corridor en corridor, de puits en puits, à la chambre sépulcrale; il y trouve un sarcophage; mais quoi? ce sarcophage ne renferme que le squelette d'un bœuf. C'est là précisément le cas des hiéroglyphes; car tant de studieuse persévérance n'a jusqu'à présent produit aucun grand résultat. Plus d'une fois, lorsqu'on croyait ouvrir les archives de la science primitive, on n'aperçut que quelque nom de roi, quelque formule de jugement, ou des inscriptions, soit votives, soit mortuaires (2). Il en est ainsi dans les choses humaines : on croit

(1) Champollion affirme avoir reconnu la valeur de 267 hiéroglyphes.

(2) Le monument hiéroglyphique tant étudié par Rosellini est interprété ainsi par lui : « Pour le salut du roi, oblations parfaites à Amon, roi des dieux protecteurs de Thèbes, afin qu'il accorde aux morts un bon logis avec nourriture de bœufs et d'oies; des vivres et de l'eau, de la cire, des parfums pour toutes les années de l'inondation, du vin et du lait pour la durée du cours du

y trouver le bonheur et la science, on n'y rencontre que la mort et le néant.

CHAPITRE XXII.

DES BEAUX-ARTS EN GÉNÉRAL, ET SPÉCIALEMENT DANS L'INDE ET EN ÉGYPTE.

Il est un autre aspect sous lequel l'hiéroglyphe doit être considéré, c'est-à-dire, comme un premier pas dans la voie des beaux-arts. Nous le retrouvons en Égypte tel qu'il est dans la Chine et au Mexique. Peindre et écrire s'exprimaient par le même mot chez les Égyptiens et chez les Grecs. En effet, l'art ne tendait pas dans le principe à imiter la nature, mais à retracer les idées, jusqu'au moment où il exprima les images sans plus penser à la signification grammaticale. Tel fut le premier pas qu'il fit pour arriver à son émancipation du Gange au Vatican. Cependant le symbole dans lequel l'imagination des hommes, peu distraits par les occupations et les inepties sociales, cherchait un appui pour ses croyances, parce qu'il parlait plus aux sens qu'à la raison et à l'intelligence; le symbole mettait encore des limites à l'art. C'est pour cela que nous avons déjà vu les Orientaux exprimer les attributs des êtres supérieurs par des figures de bêtes et de monstres hideux, en suppléant à l'infériorité de la pensée par la grandeur de l'exécution. L'Éthiopie et l'Égypte peuplaient les temples de sphinx et de colosses d'une nature mixte; les pagodes de l'Inde renferment des géants aux cent bras et aux cent mamelles; la force génératrice y est symbolisée par les organes prolifiques: Siva a trois yeux, Brahma quatre têtes, Ganésa une tête d'éléphant sur un buste d'homme : le repos de l'Être suprême est figuré par des lits magnifiques sur lesquels des dieux chinois, japonais, tartares, indiens, siégent revêtus d'habits splendides ornés de diamants, pour représenter leur magnificence surnaturelle.

Enchaîné à l'expression de l'hiéroglyphe ou à la ritualité du

Soleil, seigneur de l'allégresse : que Thaut leur accorde ses purifications dans les assemblées du ciel et de la terre; offrande faite au Schaï Amonmaï défunt, par son fils Schaï. »

symbole, l'art ne put prendre son élan avec la liberté qui est son élément; mais quand les Grecs, délivrés de la terreur de la nature, écartèrent le voile des mystères religieux et représentèrent les dieux sous les formes d'élite de la nature humaine, il s'abandonna à son essor et livra à l'inspiration le choix de l'expression et de la pose.

Il y a encore cette différence capitale entre les artistes égyptiens ou indiens et les grecs, c'est que les premiers ne sont que de simples exécuteurs du dessin d'autrui, tandis que les autres exécutèrent de leurs mains ce que leur pensée avait conçu. La caste sacerdotale imaginait un temple, une peinture, une statue, aussitôt des milliers de bras accomplissaient le travail; chaque ouvrier s'y mettait matériellement, comme un homme dont toute la vie est employée à une opération spéciale. Un atelier de sculpture est représenté dans la grotte ouverte par Belzoni; on y voit d'abord une classe qui dégrossit le bloc, une autre mastique les fissures, une troisième dessine les figures en rouge, la suivante les corrige en noir; puis vient celle qui les sculpte, celle qui leur applique une couleur très-blanche, celle qui les peint, enfin celle qui les vernit. Voilà ce qui se pratiquait pour les statues : parfois on sciait le bloc en deux moitiés pour donner le côté droit à faire à ceux-ci, à ceux-là le côté gauche, puis on rapprochait les deux parties. De là l'extrême finesse à laquelle nous voyons amenés les porphyres les plus durs, de là l'immensité des constructions auxquelles ne travaillaient pas des hommes, mais des générations : de là encore l'uniformité, le plan n'étant pas abandonné à la fantaisie d'un artiste, mais impérieusement commandé par l'expression hiéroglyphique ou symbolique, ou dirigé par un prêtre. Là, l'artiste n'est qu'une machine; esclave comme dans tout le reste, il lui faut apporter toute son intelligence mécanique à achever le travail avec une exactitude et un fini incroyables, non à le perfectionner, et sans pouvoir compter la gloire au nombre de ses récompenses. Ainsi, tandis que les artistes grecs s'immortalisèrent et survécurent à leurs ouvrages, on demande en vain dans l'Inde et dans l'Égypte à des monuments qui défient les siècles (1) quels furent les muets sans existence propre dont ils sont les créations.

(1) Wilford pense avoir trouvé dans une inscription d'Ellora le nom de l'ar-

Tous ces motifs firent que, chez ces peuples, l'art resta dans l'enfance : mais il y a injustice de la part de ceux qui, idolâtres des types grecs, avouent à peine qu'il y ait eu des arts et du dessin avant eux (1). Cependant la théorie des arts, c'est leur histoire, et dans leur développement grandiose chez les divers peuples, nous trouvons une progression technique, sinon égale, au moins semblable.

Et d'abord ils ont partout les mêmes sources d'inspiration ; la religion, la poésie, l'histoire. La religion domine sur les formes plastiques de la croyance d'un peuple : la poésie est la peinture parlante, comme l'art est une poésie muette. Homère et Dante, non moins que Kalidasa et les Hermès, inspirent des monuments dans lesquels l'image qui frappe le regard traduit l'image pensée. Les guerres des Pandos et des Koros, les victoires de Sésostris et l'expulsion des Hyksos étaient retracées par les Indiens et par les Égyptiens, comme la bataille de Marathon dans le Pœcile par les Athéniens, la ligue lombarde par les Milanais, lors des premiers essais de l'art renaissant, et la conquête des Normands par les Anglais sur les tapisseries antiques. L'art, toujours inspiré par les mêmes sentiments, a marché d'un pas uniforme dans les pays les plus éloignés.

Architecture. Plus que tout autre art, l'architecture s'empreint du caractère national. Les grottes où s'abritèrent les hommes après le déluge furent aussi les premières voûtes naturellement cintrées pour recouvrir l'image de la Divinité ou le cadavre des morts. C'est pourquoi chez toutes les nations il y a trace des antres sacrés.

Age troglodi-tique. La Grèce se rappelait la grotte du Parnasse, dédiée au dieu Pan et à la nymphe Corcyre ; le labyrinthe, excavation souterraine, servait au culte de Jupiter. Épiménide de Crète passa quarante-cinq ans dans une caverne ; dans une autre, Minos reçut ses lois de la main de Jupiter. Le Caucase est plein de grottes. Reineg en décrivit un grand nombre près la ville de Gori, où l'on trouve *Uphlisziéché*, c'est-à-dire la cité des seigneurs, dont les portes, les rues, les temples, les murs sont creusés dans le roc. Il en

chitecte Sakia-Padamrata. On n'a conservé dans le nombre des artistes égyptiens que le nom de Memnon, qui sculpta trois statues dans le temple de Thèbes. Voy. DIODORE, liv. I.

(1) Winkelmann ne dit pas un mot des Orientaux, et s'il se souvient des Égyptiens et des Étrusques, ce n'est que pour les mépriser.

existe de même dans la Géorgie, à Cuba, à Podrona, et un rocher, dans le district de Badill, contient plus de mille cellules : le Paropamise est percé de toutes parts, soit pour le culte, soit pour des usages domestiques : Hoek et Bruns ont visité les souterrains de Benian (1) : il en est dans les hautes montagnes de Mahon, avec des couleurs parfaitement conservées; ils sont plus multipliés dans l'Éthiopie, dans l'Inde et dans l'Égypte : personne n'ignore ceux que l'on trouve à Rome, dans l'Étrurie (2) et dans les îles de la Méditerranée.

Ainsi, la première époque de l'art, celle des troglodytes, se présente uniformément chez tous les peuples, à quelque distance qu'ils soient. On peut rapporter à cette classe les innombrables tombeaux souterrains que l'on trouve, à partir de la Mésopotamie, dans le pachalick d'Orfa, dans l'Asie Mineure, dans la Lycie où était Patare, dans l'Arabie Pétrée, en Égypte, sur les côtes de Cyrène, à Malte, à Gozo, en Sicile, dans la Campanie (3), dans l'Étrurie maritime, dans la France méridionale, dans le Morbihan, enfin dans la Cafrerie (4), et jusque chez les Hottentots (5).

Age cyclopéen.

La seconde époque est celle des constructions cyclopéennes, ouvrages gigantesques attribués à une race d'hommes plus robustes, appelés cyclopes. Ils sont pour la plupart isolés, de blocs bruts, soutenus par leur propre masse, disposés en forme de tours, ou d'enceintes de gros piliers réunis au moyen de longues pierres s'étendant de l'un à l'autre en manière d'architraves, ou enfin de murailles avec des portes. Quelques-unes de ces murailles sont en pierres de toutes grosseurs, telles que la nature les façonna, soutenues par des éclats et des cailloux qui en remplissent

(1) *Veteris Mediæ et Persiæ monumenta.*

(2) Un hypogée très-remarquable est celui qui existe dans le bourg des Fiesolani, au-dessus de l'antique Fiesole; il est creusé dans une pierre sablonneuse, compacte, aux couches séparées, et aujourd'hui il se remplit facilement d'eau. A quoi pouvait-il servir? On l'ignore. Voy. TARGIONI TOZZETTI, *Viaggio in Toscana*, vol. I; *Nuovo giornale dei letterati*. Pise, 1826, n° 25. — BANDINI, *Lettere Fiesolane*.

(3) G. SANCHEZ, *La Campania sotterranea, o brevi notizie degli edifizii scavati entro roccia nelle Sicilie e in altre regioni*. Napoli, 1833.

(4) SPARMANN, *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, t. III, p. 162.

(5) G. BAROW, *Voyage dans les parties méridionales de l'Afrique en* 1797-1798, t. I, p. 191.

les interstices. D'autres sont en blocs rangés de la même manière, mais équarris au ciseau, bien que grossièrement, d'une forme et d'une masse très-inégales. Il en est aussi de pierres parallélipipèdes perpendiculaires, raboteuses, différentes dans quelques murailles, égales dans d'autres (1), mais toutes sans ciment. Les murs cyclopéens des villes italiennes ont cela de particulier, que leurs énormes polygones sont pour la plupart disposés horizontalement.

Les autels druidiques et les *Stone-heng* ou pierres levées de l'Angleterre, du pays de Galles et de la Germanie, appartiennent au style cyclopéen le plus imparfait. L'emploi de pierres non dégrossies était rituel pour les anciens autels (2) : c'est ainsi que les faisaient les Druides, dont les *Dolmens* (3) se formaient de six ou sept pierres plantées verticalement, sur lesquelles on en plaçait une plus longue et plus large, d'où le sang humain s'écoulait au moyen d'un sillon creusé à cet effet. On trouve encore dans l'Armorique beaucoup de *Menhirs* (4), monolithes bruts, hauts de deux à vingt mètres, ressemblant quelque peu aux obélisques (5). Dans le comté de Cornouailles et dans le pays de Galles, les *Cromlek* (6) sont des pierres circulaires ou carrées, soutenues par d'autres qui leur servent de base : la Norwége, la France (7) et le Portugal (8) en ont beaucoup de cette espèce. Dans le comté de Wiltshire, non loin de Salisbury, on voit un stone-heng formé de quatre rangées de piliers bruts en cercles concentriques, ayant six pieds de diamètre et de vingt à vingt-huit de hauteur, sur lesquels sont placées horizontalement d'autres pierres longues, liées ensemble

(1) DODWEL, *Views and descriptions of Cyclopian or Pelasgic remains with constructions of a late period from drawings by the late.* Londres, 1834, avec 131 planches, addition posthume au *Tour in Greece.*

(2) *Si altare lapideum feceris, non ædificabis illud de sectis lapidibus; si enim levaveris cultrum super eo polluetur.* Ex. XX. — *Ædificabis altare domino Deo tuo quod ferrum non tetigit et de saxis informibus et impolitis.* Deut. XXVII.

(3) *Dol men*, table de pierre.

(4) *Men hir*, pierre longue.

(5) Parfois on les appelle *Hir-men-sul,* longue pierre du soleil, ce qui les rapprocherait de la destination des obélisques, ainsi qu'on la leur a supposée.

(6) *Croum lechs,* lieu courbe. Voir DE FREMENVILLE, *Antiquités de la Bretagne.*

(7) *Pierre levée, pierre des fées.*

(8) *Antas.*

à leurs extrémités par des dentelures (1). Il est de ces pierres qui pèsent jusqu'à trente tonneaux. Sur la côte de Karnac, dans le Morbihan, se dressent, comme une armée de géants, une file de douze cents menhirs, dont quelques-uns s'élèvent jusqu'à quarante pieds du sol : peut-être est-ce là que se réunissaient les Druides au fracas de l'Océan. Ceux qui prêchèrent dans ces contrées la religion du Christ, voulant enlever aux Armoricains ces symboles vénérés de leur antique croyance, en détruisirent quelques-uns; ils en consacrèrent d'autres en y plantant une croix ou en leur en donnant la forme; mais le paysan les regarde encore avec une terreur secrète, et il sait les nuits où des troupes de nains difformes viennent y danser leurs branles, en effrayant le voyageur attardé par des hurlements épouvantables.

Ces monuments si antiques ont leurs pareils à d'immenses distances, puisque dans la Nouvelle-York, dans la Pensylvanie, sur les bords de l'Ohio, on voit de longues murailles faites de blocs énormes, s'étendre à l'entour d'enceintes carrées ou circulaires, destinées probablement à un usage guerrier ou à des solennités politiques et religieuses, en tout conformes aux constructions appelées en Grèce et en Italie cyclopéennes ou pélasgiennes. Walter en a vu parmi les Cosséahs de l'Indostan, et dans les îles de Tinian et de Rota. Dans l'archipel des Mariannes, on trouve des rangées de gros piliers massifs surmontés d'une espèce de chapiteau; on aperçoit au milieu un cercle de pierres enfoncées en terre et à distance l'une de l'autre. La Condamine et Humboldt admirèrent les constructions de Cagnar au Pérou, formées de très-grosses pierres, dans le genre du mur de Nerva à Rome (2), et dont il paraît que les blocs énormes furent élevés à une telle hauteur au moyen d'un plan incliné fait avec des terres que l'on amoncelait à mesure. Acosta et Cieça de Léon mesurèrent dans celles de Tiaguanaco et de Tiahuanaco de grosses pierres de 12 mètres de long sur 5,8 de large et 1,9 d'épaisseur, disposées comme dans les murs cyclopéens (3). La grande île de Laocoo dans la mer du Japon, sur la côte occidentale de Corée, a un pont d'une construction semblable.

(1) Il fut renversé le 3 janvier 1797.

(2) La Condamine, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1746, p. 443. — Humboldt, *Vue des Cordillières*, t. I, p. 310.

(3) Pedro Cieça, *Chronique du Pérou* (Anvers, 1554), p. 254.

Il y a dans la Thessalie et dans la Thrace des murailles polygones d'une haute antiquité ; on en voit d'autres à Pylos, à Modone, à Messène et dans les îles (1). En Italie, celles de Terracine, de Fondi, Circello, Arpino, Cossa, Anagni, Norba, immenses ruines d'énormes polygones liés sans ciment, montrent que dans ces lieux on ne les employa que comme défenses et pour sépultures, non pour servir de temples; tandis que les Phéniciens s'en servirent aussi pour cet usage, comme nous le voyons dans le temple des Géants à Gozo, décrit par Mazara, qui le répute antédiluvien.

Tumuli. Nous comprenons dans cette classe les tertres qui couvrent les restes de quelques héros, et qui tous offrent un type commun. En Thessalie, vers Thessalonique, sur les rives de l'Hellespont, et partout où dominèrent les Pélasges, les vallées sont pleines de ces *tumuli*, seconde forme solennelle de sépultures (2). Aux Thermopyles, à Chéronée, à Marathon, à Pharsale, on en rencontre un grand nombre (3). Le Caucase de même que la Colchide et la Crimée en offrent de très-anciens. Les rives du fleuve Hylas (*Dniester*) conservent les tombes des princes cimmériens et des rois scythes qui les subjuguèrent. Pallas remarqua dans la Russie méridionale ceux des Eschondes, et Meyer ceux des steppes Kirghises, sur les deux rives du fleuve Ablakilla. On y retrouve au milieu des cendres de petits bronzes ciselés en forme de fleurs et de feuilles, et sur des pierres tumulaires des visages humains (4). On découvre une infinité de ces tombeaux, érigés par les Germains et les Slaves, entre le Rhin et le Danube, ainsi que dans les prairies de l'Elbe et de l'Oder, où dorment les héros teutons et vendes. Ceux des Chinois et des Thibétains s'é-

(1) BLOUET les a dessinées. Expédition scientifique de Morée.

(2) Virgile dit :

Ingens aggeritur tumulo tellus. Æneid., III, 62.

Et dans Homère, Andromaque, en parlant de son père : « Alors, il prit toutes ses armes, dont il couvrit le corps sur le bûcher, et il lui éleva un tertre que les Oréades compatissantes, filles de Jupiter, couronnèrent d'ormes touffus. » Nous trouvons un exemple des sépultures troglodytes dans Abraham, qui achète une grotte pour ensevelir Sara.

(3) SIEGLITZ, *Beytrage zur geschichte des Baukunst.* — RITTER, s'en est occupé spécialement dans son *Verhalle.*

(4) Voy. CYPRIEN ROBERT, dans *l'Univers catholique.*

lèvent à peine de quelques mètres (1). Celui d'Aliatte, père de Crésus, roi de Lydie, avait six stades de tour (2). Les tumuli du roi scandinave Gormus et de la reine Damboda ont trois cents mètres de largeur et trente de hauteur. Il en existe un près de Pella, capitale de la Macédoine, formé de trois chambres avec de longues galeries. On en conserve encore en grand nombre dans l'Armorique. Il en existe un, non loin de Vannes, haut de trente-deux mètres et large au moins du triple à sa base.

Si l'on traverse l'Atlantique, les rives de l'Ohio et du lac Ontario, New-York, la Pensylvanie occidentale, nous offrent par milliers de ces collines funéraires, on ne peut plus semblables à celles de la Sibérie : ce qui pourrait indiquer que les peuples de ce pays passèrent en Amérique par le détroit de Behring (3). Au Pérou, de longues galeries, communiquant entre elles au moyen de puits, forment l'intérieur de ces collines artificielles, appelées *huacas*. Des amas de terre et de cailloux se voient aussi de la chaîne des Andes à celle des Alléganis, et des lacs du Canada au golfe du Mexique, d'autant plus nombreux qu'on s'avance vers le midi, et toujours de la même forme. Dans le voisinage de Saint-Louis en Amérique, l'Italien Beltrami reconnut beaucoup de puits sépulcraux, rectangulaires, circulaires ou pyramidaux; l'un d'eux avait soixante pieds de profondeur et trente de circuit à sa base, avec un contre-fort triangulaire du côté du levant, semblable à celui de la tour des Géants à Gozo. On en dit autant des *moraïs* ou sépulcres de l'Océanie.

Quelques voyageurs visitent près de Smyrne, sur le penchant du mont Sipyle, les ruines de la ville où régnait Tantale, père de Pélops et bisaïeul d'Agamemnon, cent cinquante ans avant la guerre de Troie. Elle s'appela d'abord Tantalis, puis Sipyle, et il y a deux mille ans qu'elle fut détruite par un tremblement de terre. Un lac prit sa place; mais la citadelle subsiste encore. Les murs, presque entièrement conservés, s'élèvent au sommet du mont; le fossé est creusé dans le roc, et l'on voit la porte de l'acropolis qui conduisait sur le plateau où le temple était assis.

(1) DUHALDE, *Description de la Chine*, t. II, p. 126.

(2) C'est-à-dire 633 mètres. HÉRODOTE, liv. I, c. 93. — CTÉSIAS dans DIODORE, liv. II, c. 7.

(3) Nous en parlerons de nouveau, liv. IV.

Beaucoup de décombres sont épars au pied de la colline, et l'on distingue les talus qui soutenaient les chemins : le tout est fait de pierres taillées, mais sans ciment. On voit à cet endroit la tombe dite de Tantale, l'un des tumuli dont nous parlons. Son soubassement circulaire, de construction pélasgienne, renferme au centre une chambre dans laquelle est le cadavre; les pierres en sont taillées, et vont se rétrécissant graduellement. A l'entour est la nécropole de Sipyle, où l'on compte encore dix-neuf tumuli plus ou moins entiers, mais qui furent fouillés par les Romains (1).

Puisque nous en sommes aux tombeaux de l'Asie Mineure, nous rappellerons la vallée d'Urgub, qui, dans sa longueur de sept lieues, est pleine de cônes réguliers blancs, dont les habitants du pays font aujourd'hui leurs demeures, et qui devait être autrefois la nécropole de plusieurs villes. A mesure que le torrent va rongeant le sol, on en voit sortir ces tombeaux coniques qui s'élèvent de un à cent mètres, et sont toujours taillés dans le roc. Il en est quelques-uns décorés de colonnes doriques avec un fronton. Les gens du pays les appellent *Bin bir kilesia*, c'est-à-dire, les mille et une églises, dans la croyance que ce sont des chapelles (2).

Les curieux débris de Mycènes et de Tyrinthe offrent des restes de constructions cyclopéennes plus avancées : l'ouverture des portes est faite de pierres oblongues taillées à angles aigus, qui, en s'élevant l'une sur l'autre, forment un encadrement triangulaire. La *Porte des lions* à Mycènes est pratiquée au moyen de deux murs qui surplombent de vingt-sept pieds pour se joindre du haut, en laissant au-dessous une entrée pyramidale à travers un bastion de dix-huit pieds d'épaisseur. Elle est surmontée de deux lions grimpant contre un autel, l'une des sculptures les plus antiques de la Grèce. Au même endroit, le tombeau d'Agamemnon, appelé encore la chambre d'Atrée, est extrêmement remarquable. La porte est aussi pyramidale, avec un vide triangulaire au-dessus, qui devait contenir quelque sculpture. L'intérieur consiste en une salle circulaire dont le mur est en pierres parallélipipèdes; elle a plus de cinquante pieds de hauteur sur quarante-huit de circonférence, et se termine en coupole par des lits de

(1) Voir la relation de la dernière expédition française en Morée.

(2) CH. TEXIER, *Journal de Smyrne*, 1837.

pierres graduellement saillantes, jusqu'à ne laisser qu'une ouverture de deux pieds, fermée par une seule pierre enchâssée dans les autres. La façade offre quelques ornements, et de chaque côté de la porte sont deux colonnes avec chapiteaux.

Des monuments du même genre existent à Orchomène, près Amyclée, aux environs de Sparte. La Sardaigne abonde de voûtes sépulcrales se rétrécissant en dôme, d'après le même procédé (1); et aussi les îles Baléares (2). Les *cucumelles,* dont on exhume chaque jour tant de remarquables restes de l'art étrusque, ne sont pas d'une autre nature.

Architecture indienne.

Nous rencontrons une progression semblable chez les Indiens. Inspirés par le spectacle d'une nature gigantesque, multipliée à l'infini dans le temps et dans l'espace par leurs croyances, ils creusèrent dans le roc des édifices immenses et très-riches d'ornements, qui durent réclamer le concours de plusieurs générations. Ils étaient dessinés d'après un système arrêté et symbolique : en effet, dans le *Matsya* (le plus important des dix-huit Pouranas, celui qui *guide à la vertu, au bonheur, à la science*), les chapitres vingt-six et vingt-sept contiennent la liturgie artistique, dans laquelle des règles en rapport avec leur ciel sont assignées à l'architecture et à la sculpture (3).

Dans ce pays encore, la première époque de l'art est celle des troglodytes, et il paraît que l'on commença par creuser le granit et le porphyre de l'Himalaya et du Kachemyr sans le déplacer. Les temples de cette nature abondent partout vers les frontières de la Perse, dans le haut Indostan, dans les montagnes du Kachemyr, berceau des brahmines. Aboul-Fazil, qui parcourut souvent ces contrées avec le fameux conquérant l'empereur Ackbar, en compta jusqu'à deux mille, tous souterrains, couverts de sculptures; chacun d'eux, selon lui, contient trois divinités colossales, un homme, une femme, un enfant. Les naturels prétendent qu'ils sont l'ouvrage des génies et des géants : ce que les Égyptiens disent de leurs pyramides (4), et nos gens du peuple

(1) PETIT-RADEL, *Notice sur les Nuraghes.* V. le liv. III du présent ouvrage.

(2) L'Espagnol MARMORA les attribue aux Phéniciens.

(3) Voy. *Asiatic Researches*, t. I. On n'a pas encore donné connaissance à l'Europe de ce Pourana.

(4) MARLES, *Hist. générale de l'Inde*, et ROBERT, l. I.

des monuments qui les étonnent le plus. L'homme instruit y admire la prédominance de l'intelligence sur la force, et le pouvoir démesuré d'une théocratie qui condamnait à un travail obligé des millions de bras. Mais précisément parce que rien n'y était accordé à l'imagination, on n'y peut presque pas distinguer le progrès. Ni dessins, ni illustrations ne sauraient aider à déterminer l'âge, même relatif, de ces monuments. Il nous faut donc nous contenter, en traçant leur histoire, de les diviser en excavations souterraines, en constructions au niveau du sol, et en véritables édifices.

Mahabalipour. Le plus remarquable entre tous est le rocher de Mahabalipour, ou des sept pagodes, à quarante-deux milles de Pondichéry, où se trouvent accumulés tant de colosses, de petits temples et de palais en ruine, qu'on le prendrait pour une ville pétrifiée. Sept temples s'enfoncent sous la montagne; un long vestibule y conduit; ses parois, en roc vif, sont couvertes d'animaux sculptés en creux, comme l'éléphant de Rama et de Ganesa, la tortue de Vishnou, la génisse de Parvadi, et bien d'autres, de grandeur naturelle. On arrive bientôt à une petite place circulaire, toujours creusée dans le rocher, d'où l'on monte par un double perron en pierre et par deux corridors pratiqués de la même manière. Enfin, on parvient aux temples contigus, qui communiquent par une porte percée au ciseau. Là, s'offrent des portiques, des enfilades de colonnes, une infinité de statues de Krysna, Vishnou, Siva, Rama, Ganesa, et des neuf *avatars* ou incarnations de Vishnou, adhérentes au rocher dont elles sont formées (1). Les inscriptions, en caractères antérieurs au sanskrit, attesteraient la haute antiquité des sept pagodes, quand n'en ferait pas foi le style des voûtes, qui ne sont pas cintrées ni terminées en pointe, mais formées de deux segments de cercle qui se rejoignent presqu'en triangle à leur sommet.

Mahabalipour fut l'ouvrage des géants, premiers maîtres du monde. Banâceren aux mille bras fut assiégé dans cette ville par Krysna, qui la prit d'assaut, abattit toutes les mains du monarque, à l'exception de deux, avec lesquelles il l'obligea à lui rendre hommage lige. De ce moment, Krysna fut adoré de cette

(1) Elle est ainsi décrite par le P. PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY dans son *Voyage aux Indes orientales.*

race. Mais l'un de ces géants fut aimé d'une nymphe céleste; enlevé par elle au ciel dans une vision, il en revint riche de connaissances dans les sciences et dans les arts; disposa le plan de la ville sur le modèle de celle des dieux, et la remplit de palais aux lits d'or et d'argent; il la rendit enfin si belle, que la cour d'Indra en devint jalouse, et que celui-ci ordonna au dieu de la mer de l'engloutir. Tel est le récit des brahmines.

La grotte d'Éléphantine indique une architecture plus avancée; elle est située dans une île sacrée voisine de Bombay, peu éloignée aussi des bouches de l'Indus, et sur la frontière du pays où Brahma est adoré. Cette île a pris son nom d'un rocher qui dominait le port, taillé en forme d'éléphant avec un tigre sur le dos, monument que les Portugais trouvèrent intact lorsqu'ils y abordèrent pour la première fois. La haute antiquité de ces travaux se reconnaît à une grande simplicité jointe à une rare perfection; en outre, il n'est resté aucun souvenir de leur construction; et quoiqu'ils soient d'un porphyre très-dur, qui ne pouvait être entamé que par le fameux acier indien *voudz*, les parois en sont tout effeuillées.

En s'enfonçant dans la vallée, on arrive à la catacombe d'Éléphantine (1), où, sous une montagne conique, s'ouvre un grand espace quadrangulaire de cent trente sur cent trente-trois pieds anglais. Sept nefs symboliques se dirigent parallèlement, soutenues par cinquante piliers parfaitement alignés et distants l'un de l'autre de quinze pieds (2); ils sont très-massifs, et diffèrent entre eux dans la forme et dans les ornements, qui n'ont rien de disgracieux. Sur un piédestal carré pose un large pied-droit, couronné d'un bel astragale circulaire et de deux rebords polygones, que supporte le fût rond et cannelé, haut de sept pieds environ, se tordant vers la sommité, et ceint d'une rangée de perles et de pétales renversés. Une guirlande de ces même fleurs est surmontée du chapiteau, en forme de coussin arrondi, que presse une plinthe, au-dessus de laquelle s'étend l'architrave. Des têtes de dieux, de lions, d'éléphants, de chevaux en relief, sont semées partout comme ornements. Lorsque Diégo de Conto entra dans ce Éléphantine

(1) Elle est décrite dans le voyage d'ANQUETIL et dessinée dans celui de NIEBUHR, t. II, *Voyage en Arabie et dans les pays circonvoisins*. Amsterdam, 1780.

(2) SIEGLITZ, *Gesch. des Baukunst der Alten*.

temple, peu après l'arrivée des Portugais dans l'Inde, il y admira une porte en mosaïque, des idoles assises avec un rosaire en main, un enduit de chaux et de bitume fondu, aux couleurs d'un éclat étonnant, qui couvrait l'intérieur (1); et sur la voûte, les cosmogonies brahminiques avec les génies du ciel en adoration, représentées en peinture. Dans les nefs principales s'ouvraient de nombreuses chapelles remplies de sculptures, chacune avec une idole ayant jusqu'à vingt pieds de hauteur; puis des têtes, des bras, des symboles, et tout à l'entour des divinités secondaires et des moines pieux. Souvent le lingam était représenté dans sa forme naturelle sur les autels de ces chapelles, désormais détruites, à l'exception de deux. Dans le sanctuaire, au fond du temple, on voyait se dresser le buste de la Trimourti avec ses trois têtes, de dix-sept pieds de hauteur sur vingt-deux de largeur; une cloison dérobait la face du dieu aux profanes, excepté les jours solennels.

Les grottes d'Amboli, dans l'île de Salsetta (2), ne sont pas moins curieuses; on y remarque de longues enfilades de salles souterraines, des corridors, des nefs, précédées de portiques et de monstres vomissant la flamme, chevauchés par des hommes, qui parfois lancent des flèches de leur bouche béante. Au fond est une divinité dont chaque épaule, aux sept bras, soutient une voûte formée, comme toutes celles des souterrains indiens, de pierres avançant graduellement jusqu'à la dernière, qui sert de piédestal à un groupe de dieux. Des nains bizarres par le mélange de leurs membres; un Siva prêt à pourfendre un enfant suspendu, tandis que d'autres le supplient à genoux de l'épargner; un labyrinthe d'escaliers qui montent et redescendent, complètent l'étrange architecture de cet hypogée que fréquentent des milliers de pèlerins.

Ellora. Le souterrain d'Ellora, dans le Deccan, l'emporte sur tous ceux de l'Inde. Il s'étend sous une montagne d'un granit rouge très-dur, percée de main d'homme dans un espace de six milles et plus; il contient des temples disposés en amphithéâtre, ou super-

(1) *De Asia*, t. IV, dec. VII, liv. 3, c. 2, et MARLES déjà cité.

(2) Elles furent d'abord décrites par le napolitain GEMELLI CARERI, *Giro intorno al mondo*, t. III, p. 36; puis par ANQUETIL DUPERRON, *Introduction au Zend-avesta*, mais plus exactement par les voyageurs récents.

posés l'un à l'autre, des obélisques, des ponts, des chapelles, des salles, des cellules, des colosses, des portiques, des galeries sans fin, le tout creusé dans le roc vif, et, chose prodigieuse, appuyé sur le dos d'une rangée d'énormes éléphants. Chaque divinité a au moins un sanctuaire dans ce vaste panthéon : Siva en a vingt; et partout des bas-reliefs offrent, sur les parois, des sujets tirés des Védas. Le plus beau de ces temples, où l'antique le plus reculé s'unit au moderne et même au moresque, s'éloigne de la forme constante, qui est quadrangulaire, pour se déployer en croix grecque.

Ces immenses hypogées, que l'on croirait une fiction orientale si on ne les voyait encore debout et dans les ténèbres mystérieuses desquels les brahmines venaient méditer ou initier leurs néophytes, sont conformes aux hypogées de l'Égypte et à ceux des Étrusques; ils ont les mêmes plans symboliques, les mêmes portes carrées et basses, les mêmes dessins cosmogoniques sur les voûtes, les mêmes niches pour les dieux.

Seconde époque.

L'art sort ensuite du sein de la terre, mais sans oser s'en détacher; il s'empare des rocs qui se présentent à lui, comme nous le voyons dans les milliers de pagodes et dans les sublimes pyramides de Carnate, Ramiseram, Déogour, Tanchore, Bénarès, Jagrenat, Tripettas, et dans les palais épars, au milieu des forêts de la délicieuse Ceylan, autrefois le séjour de peuples très-civilisés, et maintenant l'asile de pauvres sauvages. Les types sacerdotaux vivent encore; mais, sur la forme carrée, aux côtés tournés vers les quatre points cardinaux, s'élève la pyramide au quadruple triangle, image de la Trimourti, ou le sphéroïde allongé vers le ciel, figure de l'œuf primitif: dans l'intérieur, les ténèbres sacrées sont, comme dans les hypogées, tempérées par la seule lumière des lampes qui de même éclairent faiblement les longues rangées de colonnes à chapiteaux symboliques (1). Ce sont maintenant des pyramides faites d'énormes morceaux de granit sans ciment : une porte étroite donne entrée dans la salle où une lampe descend de la voûte sur le lingam prolifique, devant lequel les prêtres offrent le sacrifice. De même que celles-ci nous rappellent l'Égypte, les rotondes latines de Vesta nous reviennent en mémoire à l'aspect de petits temples qui s'élèvent

(1) En voir les dessins dans les *Views of Indostan* du peintre Hodges.

sur un perron circulaire entouré de portiques et de colonnades, et où des dragons, des dauphins, des monstres bizarres semblent se jouer sur les toits et s'enlacer aux canaux par où s'écoulent les eaux pluviales. On remarque toujours au milieu la cellule réservée au brahmine, éclairée par une seule lampe ou par une ouverture dans la voûte. Des nefs basses, précédées elles-mêmes de portiques, s'étendent tout autour ; et c'est là que le peuple se réunit sous les regards des dieux secondaires. Le tout est enceint d'un mur qui parfois n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit, et dont le voisinage est parsemé d'obélisques et de colonnes monolithes.

Dans les catacombes d'Ellora, dont nous venons de parler, on voit pour ainsi dire l'art sortir du souterrain pour apparaître à ciel ouvert. En s'approchant de la montagne sous laquelle s'enfoncent ces grottes, on rencontre d'abord un monument sombre, isolé, des portiques affaissés et sans ornement conduisant au sanctuaire d'un Bouddha étranger, aux oreilles pendantes, aux cheveux crépus. Ce sont les *Dehrwaras*, ou séjours des impurs ; c'est là que s'arrêtent les parias pour adorer un dieu réprouvé comme eux. Vient ensuite le *Jagannata*, temple de l'assemblée des fidèles, dont la façade repose sur quatre énormes piliers soutenus par des éléphants, et les chapiteaux par des lions. Il a trente-quatre pieds de profondeur sur cinquante-sept de largeur; un escalier mène au sanctuaire; les marches en sont gardées par deux statues, dites portiers de Vishnou, et alentour est un grand nombre de figures dans l'attitude de l'adoration.

En descendant par un étroit soupirail dans une autre grotte carrée, soutenue par douze piliers, un corridor aboutit au temple de Rama, d'une profondeur de trente-six pieds, avec deux rangées de colonnes, dont les fûts sont couverts de feuillages, la base de figures nues, se tenant embrassées à la manière des Grâces.

Mais le temple d'Indra, dieu du firmament, délaisse les formes antiques : c'est une véritable pagode ou pyramide carrée à plusieurs étages, se terminant en coupole, taillée en entier dans le roc. Nous ne tenterons point de décrire les merveilleuses et bizarres sculptures qui ornent ce *ciel d'Indra;* les proportions y sont agrandies et améliorées, car le temple a soixante-dix-neuf pieds de long sur soixante-six, les colonnes ont vingt-deux pieds

de haut, à l'exception de douze autour de l'autel, qui figurent le lingam (1).

A deux cents toises de là, un corridor long de cent pieds, creusé dans la même roche, aboutit au *Doumar Leyna*, autre merveille souterraine. A l'entrée sont deux lions tenant chacun sous ses griffes un jeune éléphant abattu; d'un côté du péristyle, un groupe représente Siva avec le bœuf, paraissant danser en compagnie de différents dieux; de l'autre, Derma-Raja, juge des enfers, assis, la massue en main, le cordon brahminique sur l'épaule, et près de lui la belle Sita, d'une stature non moins gigantesque.

En avançant, on trouve le temple partagé en sept rangées de piliers, avec des cariatides debout, puis on monte aux étages supérieurs, où sont, dans de petites chambres, d'autres divinités. Du plus élevé, on descend par le flanc de la montagne en face d'une cascade qui se précipite de cent pieds de hauteur. De là, on arrive à la grotte de *Genuassa*, ou des cérémonies nuptiales. Elle est précédée d'un long vestibule orné de statues des diverses divinités qu'on y révère: l'Amour, l'Hyménée, la Génération, entourés de jeunes garçons tenant le *schiori*, c'est-à-dire un chasse-mouches fait d'une queue de bœuf. Souria, dieu hermaphrodite du soleil, est traîné par sept chevaux; des jeunes filles demi-nues, comme les Heures, le *schiori* en main, le cordon d'hyménée au cou, et de petits amours jouant à leurs pieds, couvrent les piliers de leurs vastes corps. La porte du temple proprement dit est gardée par deux colosses mâles avec leurs femmes très-petites. A l'intérieur des nefs, les plafonds à corniches rectilignes sont bas, soutenus par des lions et appuyés sur des colonnes striées; leurs chapiteaux sont enveloppés dans les immenses feuilles des tropiques, renversées et pendantes vers la terre, au lieu de se dresser comme le gracieux acanthe corinthien. C'est avec une intention profonde qu'à la grotte des mariages fait suite celle de Siva, dans laquelle l'art essaye de s'émanciper des types sacerdotaux. L'espace extérieur où est le bœuf Nandi, sculpté dans le rocher, ne diffère pas des autres; mais la nef unique, avec ses quatre galeries latérales étroites, a un caractère particulier.

Le merveilleux temple de *Ramischiouer*, ou de Rama-Isouara,

(1) Voy. LANGLÈS, *Monuments de l'Inde*. Didot, 1824. — DANIEL, *Antiquities of India*, et les auteurs déjà cités.

incarnation de Vishnou, semble un appendice des grottes nuptiales. Deux statues de femmes sont à l'extrémité du vestibule qui sépare la cour du bœuf Naudi du portique carré environnant le sanctuaire ; des niches et des bas-reliefs présentent des groupes allégoriques en grand nombre : ici c'est l'avare avec sa famille s'écriant lamentablement après des voleurs, tandis que Siva danse à la face de ces misérables affamés ; là, ce sont les querelles de ce dieu avec sa femme Parvati ; ailleurs un couple venu pour se marier, et le prêtre offrant aux époux la noix de coco rituelle, en deux parties, qu'il les invite à réunir ; puis Ravana, ravisseur de l'Hélène indienne, servant de point d'appui à Rama, qui le rend témoin de ses caresses à Sita recouvrée. La finesse du travail dans ses sculptures a tellement du style grec, qu'on les croirait postérieures à Alexandre ; mais la voûte proprement dite ne paraît pas encore dans l'architecture.

Le *Ramischiouer* le cède, pour la majesté de l'ensemble et pour la délicatesse des détails, au *Kaïlasa,* palais de Siva, qui occupe presque le centre des excavations infinies pratiquées dans cette montagne. Siva habite l'une des trois cimes mythologiques de l'Himalaya ; le printemps y est éternel, et, sur des tapis de fleurs qui recouvrent les neiges perpétuelles et les abîmes sans fond, dansent continuellement les laitières toujours jeunes, au gazouillement des oiseaux de toutes les couleurs. Le palais dont nous parlons, qui n'offre plus désormais que de magnifiques ruines, reproduisait ce théâtre des amours de Siva. Le temple proprement dit est une pyramide détachée, bien que prise sur la roche même ; elle est entourée de statues d'hommes et d'éléphants qui, dans des attitudes différentes, soutiennent des fardeaux et font jaillir l'eau de leurs trompes. Le temple est précédé d'un grand nombre de cours, avec des puits et des obélisques ou des colonnes isolées, la plupart surmontées d'un lion. Devant l'entrée du palais est accroupi le bœuf sacré ; et un pont taillé dans le roc, qui conduit aux étages supérieurs, fait baldaquin sur la tête de Bavani, femme de Siva, siégeant de côté entre deux éléphants, dont les trompes se joignent en arc au-dessus de sa tête. Ici, on voit pour la première fois les fenêtres, inusitées dans les monuments de la manière primitive, et enfin une petite voûte. Le Kaïlasa communique avec des labyrinthes mystérieux dans lesquels aucun voyageur, quelque hardi qu'il fût, n'a osé pénétrer.

Nous ne ferons que mentionner la grotte de *Des-Avatar*, ou des dix incarnations de Vishnou, pour parler du temple le plus renommé de tout l'Indostan, la cabane de Biskarma (*Visoua-Karma*). Ce dieu des arts, fils de Brahma, et son architecte, l'inspirateur des soixante-quatre métiers, a trois yeux; une tiare de pierreries, des colliers, des bracelets d'or parent ses membres nus d'une grande blancheur. Assis à l'européenne au fond de son temple, sur un siége soutenu par deux lions et élevé sur une estrade, il est dans l'attitude de la méditation: à ses côtés, deux serviteurs tiennent le chasse-mouches. Huit génies, nus aussi, voltigent dans la niche voûtée où il est placé, et derrière laquelle est érigé un autel circulaire surmonté d'un globe conique. Deux rangées de gros piliers forment deux nefs latérales aussi sombres qu'étroites, dont la voûte est plate et basse, tandis que celle du milieu est à cintre aigu imparfait et se termine en abside, dans le genre des basiliques romaines. Un ornement de bas-relief se continue par tout le temple. Au-dessus est une rangée de statuettes assises sur la plinthe, au point où se terminent les arêtes de la voûte, qui ne se croisent pas comme chez nous, mais s'étendent parallèlement comme les cercles d'un tonneau.

La description de tous les édifices signalés dans l'Indostan par les voyageurs ne saurait entrer dans le plan de cet ouvrage; ce que nous en avons dit suffit pour donner une idée de leur style et pour suivre les progrès de l'art. Nous ajouterons seulement que parmi les temples de l'île de Salsetta, où la montagne de Keneri, comme la chaîne Libyque de l'Égypte, est partout creusée en grottes pratiquées l'une sur l'autre, il en est un qu'occupèrent autrefois des moines portugais. On rapporte que l'abbé et ses religieux s'étant munis de vivres, de lumières et d'un fil, voulurent pénétrer dans un labyrinthe qui y aboutit; mais ils errèrent durant sept jours sans pouvoir trouver une issue, ni autre chose que des puits et des cellules. Les brahmines assurent qu'il passait sous la mer, et mettait en communication un grand nombre de pagodes. On cite dans l'Indostan d'autres routes souterraines de ce genre, qui, en temps de guerre, auraient servi aux prêtres pour gouverner secrètement le pays.

Nous avons vu jusqu'ici l'art attaché à la terre; voyons-le maintenant élever les blocs de pierre et les disposer symétriquement, à ciel découvert.

Les premières pagodes de ce genre sont des constructions cyclopéennes, faites de rocs énormes superposés et allant en diminuant, de manière à former des pyramides à quatre pans, mode de construction aussi facile que solide. Le Ramesouram, dans l'île de Ramesour, est si antique, qu'on le prétend bâti par Rama. Il est construit de blocs tour à tour horizontaux et transversaux, couverts extérieurement de sculptures; les murs ont jusqu'à cent pieds de hauteur, et ils sont surmontés par un portique soutenu par deux mille cinq cents piliers d'une architecture très-bizarre, aux sculptures cosmogoniques.

La pyramide de Tangiaour, que lord Valentia appelle le modèle le plus remarquable de pareilles constructions dans l'Inde, s'élève à deux cents pieds sur une base très-large; elle abonde en bas-reliefs et en statues, quoiqu'elle n'ait à l'intérieur qu'une salle rustique, qui n'est pas même repassée au ciseau. A partir du pied, un massif d'une largeur égale aux deux tiers de la hauteur de l'édifice monte d'abord tout uni jusqu'à un quart de l'entière élévation, puis il diminue graduellement de seize pieds; il est enfin couronné d'une coupole assez légère et d'une boule métallique avec une pointe. A chacun des seize étages est une rangée de piliers et de corniches, qu'interrompent des fenêtres surmontées de trèfles et de rosaces. Lors de certaines solennités, on les remplit de lampions, et elles donnent ainsi le spectacle d'une illumination non moins fameuse dans l'Inde que celles de Pise et du Vatican en Italie. La façade est ornée de momies dans des postures symboliques, de huit bœufs, et d'une rosace à la manière gothique. Sous le péristyle carré, une troupe de taureaux font cortége au bœuf colossal, d'un seul morceau de porphyre bronzé, haut de treize pieds et long de seize. Dans les grandes fêtes, les Indiens dansent encore autour de lui, le peignent de différentes couleurs et lui suspendent au cou des guirlandes. Ils croient qu'il se lève chaque nuit pour faire le tour de la pagode-monde, mise sous sa tutelle; de même que Siva fait une fois l'an le tour de la cité, traîné sur un char élevé par des taureaux, au milieu des hurlements effroyables d'un peuple de pèlerins (1).

(1) On aperçoit là quelque trace du cintre aigu, de même que près de Madras dans la grotte de Talicot. La voûte apparaît, comme nous l'avons dit, dans le temple de Biskarma. Il existe sur le fleuve Kaveri des débris d'un pont

Les mahométans n'arrivent jamais au milieu des merveilles de l'Inde sans tirer le canon contre les sculptures. Ce fut ainsi qu'ils détruisirent le temple de Soumnat, merveille de l'Asie, dans lequel cinquante-six piliers couverts de lames d'or et de pierres précieuses soutenaient la voûte de la chapelle, où l'on voyait une idole d'un seul morceau et d'une hauteur de cinquante coudées.

La pagode la plus remarquable sous le rapport de l'art est celle de Brahma, à Schalembroum, à vingt-sept milles de Pondichéry. On lui attribue quatre mille ans d'existence. Quatre portes y donnent accès, et chacune d'elles est surmontée d'une pyramide ayant cent douze pieds de hauteur. Elle forme un carré long de l'orient à l'occident, qui n'a pas moins de trois cent quatre-vingt toises sur cent soixante. Elle est entourée de trois murailles l'une dans l'autre, construites en briques et revêtues de pierres de taille. Quatre portes sont soutenues chacune par deux piliers hauts de quarante-cinq pieds, d'un seul morceau; leurs deux chapiteaux, éloignés l'un de l'autre de vingt-sept pieds, sont réunis par une chaîne en pierre, transversale et mobile, de vingt-neuf anneaux. Caylus prétend que les piliers et la chaîne sont faits du même bloc, dont la longueur devait être au moins de soixante pieds : et il y en a quatre! Beaucoup de lions de style égyptien figurent dans les corniches appuyées sur les piliers, qui sont surmontés de quatre pyramides à sept étages, distincts par autant de larges bandes de métal sur lesquelles les sculptures sont en profusion. Trois cloîtres successifs, renfermés dans cette enceinte, ont au milieu une cour intérieure dans laquelle sont trois petits temples semblables, avec des péristyles chargés de sculptures et une étroite cellule, en pierres énormes, éclairée par des lampes, où l'on adore le Lingam, Vishnou et Brahma. Pagode modèle.

L'entrée du temple de ce dernier dieu est décorée de cinq piliers de bois de sandal, que les brahmines disent être le symbole des cinq castes et des cinq éléments; ils disent aussi que les dix-huit pouranas sont figurés par les dix-huit piliers du même bois qui divisent le temple, au fond duquel le dieu *invisible, mais présent comme l'air que l'on respire*, siége sur un trône d'or. De

détruit qui dut avoir 300 pieds de long; il était formée de larges pierres ayant 2 pieds de largeur sur 20 de hauteur, placées de champ sur des colonnes de granit noir; c'est l'unique pont en cintre que l'on connaisse chez les Indiens.

même, les cinq voyelles ou syllabes sacrées sont rappelées par la forme et la couleur des dalles de marbre qui pavent le sanctuaire: les neuf globes dorés qui surmontent cette salle d'or signifient les neuf ouvertures du corps humain et les neuf incarnations. Le toit est soutenu par soixante-quatre cartouches, nombre égal à celui des métiers brahminiques; et quatre-vingt-seize barreaux, correspondant aux quatre-vingt-seize modes de la pensée humaine, forment la grille dont est environné le sanctuaire symbolique. Des chapelles, des pagodes, des piscines régénératrices entourent le temple.

Parvati, femme de Siva, a là aussi un temple splendide, où sa statue est chaque jour baignée dans une eau que les pèlerins boivent ensuite dévotement. Une salle appuyée sur cent colonnes sert de tabernacle, quand la déesse, portée en grande pompe, vient visiter la chapelle des *joies sans fin* ou de l'éternité. Une forêt de colonnes, les innombrables sculptures, les portiques, les lames d'or, les inscriptions, tout est d'une étonnante bizarrerie dans ce temple, qui est comme le modèle de tous les autres. Caylus et Maurice y ont signalé une foule de rapports avec ceux de l'antique Égypte. Les Français avaient fait de Schalembroum une caserne; le tabernacle servait de salle de bal. Assiégés dans la place, ils durent la céder aux Anglais, qui y rétablirent les brahmines.

C'est précisément parce qu'ils servaient de demeure à ces derniers que ces édifices prenaient de si grandes proportions, au point de ressembler à des villes. L'Indostan en conserve beaucoup de ce genre; il nous suffira de rappeler Jagrenat, sur la côte d'Orissa, dans le Bengale, immense carré de portiques et de cours, à double rang de piliers qui soutiennent deux cent soixante-six arcades entourées de statues noires d'une masse extraordinaire: il a quatre portes vers les points cardinaux; et à l'entour, des bosquets parsemés d'oratoires, de pyramides, et de piscines sacrées pour les ablutions habituelles des pèlerins. C'était la résidence du pontife suprême du brahmisme; elle est révérée aujourd'hui à l'égal de la Mecque. Tout Indien doit l'avoir visitée au moins une fois en sa vie, et l'on y rencontre souvent jusqu'à deux cent mille pèlerins. Il en vient douze millions par an, qui remplissent continuellement la ville, où n'habitent que des prêtres et des mendiants. On raconte que l'idole fut l'ouvrage de Vishnou, qui,

transformé en charpentier, avait demandé à y travailler seul et sans témoins. Mais le roi, qui lui avait commandé la statue en expiation de ses péchés, pris de curiosité, comme la Psyché grecque, mit l'œil à une fente de la porte. A peine eut-il regardé, que le dieu disparut, laissant son œuvre grossièrement ébauchée (1). Le bœuf de Siva élève son énorme masse au milieu du temple, sur les os du dieu Krysna, renfermés dans le bois de sandal. Quand il va se promener hors du temple, des milliers d'Indiens se prosternent, et beaucoup se font écraser sous son char. La pagode principale a sept étages qui vont en diminuant, jusqu'à une hauteur de trois cent quarante-quatre pieds : elle se termine en voûte arrondie, couverte de cuivre doré, avec des rosaces figurant deux larges queues de paon.

L'ensemble des édifices dont se compose le temple présente un coup d'œil sans égal ; il annonce de loin au navigateur le voisinage de la côte, qui est très-basse dans cette partie du golfe du Bengale. La vue seule du temple suffit pour attirer sur les fidèles les bénédictions célestes : toutes les fautes sont pardonnées à celui qui peut porter à sa bouche quelque reste du repas offert au dieu, dût-on l'arracher de la gueule d'un chien. Recevoir des coups de bâton des brahmines qui distribuent le riz est œuvre méritoire ; et un moyen sûr de gagner le paradis est de mourir sur cette terre sainte. Voilà pourquoi les dévots qui sentent leur mort approcher, se font transporter à Jagrenat pour l'y attendre ; mais elle est hâtée pour beaucoup par les fatigues du voyage, par les tortures auxquelles ils se soumettent, et par les épidémies qu'ils y apportent. Les corps des pèlerins restent privés de sépulture ; ils sont le repas habituel des chiens, des chacals, des vautours ; et leurs os, épars çà et là, indiquent durant plusieurs lieues le chemin du sanctuaire.

En lisant la description de semblables monuments, on trouve Hérodote moins incroyable, lorsqu'il raconte que Sémiramis fit tailler le mont Bagistan de manière à la représenter au milieu de plusieurs centaines de guerriers.

Les formes symboliques sont conservées dans tous ces édifices : le nombre quatre et le carré sont la base de leur harmonie ; le

(1) La très-légère taxe imposée par le gouvernement anglais aux pèlerins de Jagrenat produisit dans les 17 ans qui précédèrent 1830 la somme de 400,000 livres sterling.

triangle pyramidal, produit par le nombre ternaire et divin, sert à les élever vers le ciel; et le sept dispose les nefs sous les trois, les sept ou les neuf étages cosmogoniques.

Architecture égyptienne. Nous passerons plus rapidement sur l'art égyptien, dont les monuments sont beaucoup mieux connus. Là encore, nous trouvons les trois époques ou plutôt les trois haltes de l'architecture, que nous avons signalées dans l'Inde. Une infinité d'excavations dans la chaîne Libyque révèlent l'usage primitif d'habiter dans les grottes (1), usage qui se reproduisit en Égypte, où elles servaient

Souterrains.

(1) Pour donner une idée du genre de vie des anciens troglodytes, nous rapporterons les mœurs des Fellahs modernes, décrites par Belzoni dans le *Voyage en Égypte et en Nubie*.

« Quand je ne voulais pas traverser le fleuve le soir pour retourner au temple de Louxor où nous habitions, je me plaçais à l'extrémité d'un tombeau, au milieu des troglodytes, et c'était pour moi un amusement. Ce peuple occupe ordinairement le passage entre la première et la seconde entrée des sépulcres; les murs et les plafonds sont noirs comme des cheminées; la porte intérieure est bouchée avec de la boue; il n'y a qu'une ouverture, à peine suffisante pour qu'un homme puisse y pénétrer. Leurs troupeaux y passent la nuit, mêlant leurs bêlements à la voix de leurs maîtres. Quelques figures égyptiennes mutilées, parmi lesquelles on distingue souvent les deux renards, symbole de la vigilance, décorent l'entrée des anciennes cavernes sépulcrales. Une petite mèche, alimentée de suif ou d'huile rance, et placée dans un creux du mur, répand un faible rayon de lumière dans ces horribles retraites; une natte étendue à terre est le seul objet de commodité qu'on y trouve; et moi-même je n'en eus pas d'autre quand il m'arriva de passer la nuit dans ces tombes. Les troglodytes se réunissaient le soir autour de moi, et nos entretiens roulaient principalement sur les antiquités. Chacun racontait ses découvertes; ils m'apportaient des vieilleries pour me les vendre, et j'eus souvent à m'applaudir de mon séjour dans ces rochers. J'étais toujours sûr d'y trouver pour mon souper du pain et du lait apprêté dans une écuelle de bois : mais quand ils savaient que je passerais la nuit chez eux, ils tuaient une paire de poulets et les faisaient rôtir dans un petit four chauffé avec des morceaux de caisses de momies, ou avec les os et la toile des morts. Il n'est pas rare, dans ces tombeaux, de s'asseoir au milieu des crânes et des ossements qui appartinrent aux contemporains des Ptolémées, et l'Arabe qui vit dans leurs sépulcres ne se fait aucun scrupule d'en tirer partie pour ses besoins. L'habitude finit par y rendre aussi indifférent qu'eux-mêmes; et je me serais arrangé pour dormir sur un puits de momies aussi bien qu'en tout autre lieu.

« Chacun peut être heureux s'il le veut, attendu que le bonheur dépend certainement de nous. L'homme qui se contente de ce que le sort lui donne est heureux, surtout s'il sait se persuader que c'est tout ce qu'il pourra obtenir. On ne croirait certainement pas trouver la félicité chez un peuple qui habite des antres comme les bêtes fauves; qui se voit sans cesse environné des cada-

tantôt d'abri contre l'éclat et contre l'ardeur du soleil, tantôt de tombeaux. Près de chaque ville s'ouvrent ses catacombes, enfilade de longs corridors aboutissant à des salles soutenues par des

vres, des cercueils des anciens habitants du pays, et qui de plus est soumis à un pouvoir tyrannique, duquel il n'a aucune amélioration à espérer, car il ne connait pas même la justice, et le gouverne au gré de ses caprices despotiques. L'habitude a néanmoins rendu familière et supportable à ces malheureux leur horrible situation, et leur vie n'est pas sans quelque gaieté. Le soir, le fellah rentre et se place près de la caverne pour fumer avec ses compagnons et parler des choses qui l'intéressent, comme de la dernière inondation du Nil et de l'espérance de la prochaine moisson : sa femme lui apporte l'écuelle avec les lentilles et le pain trempé dans l'eau; c'est une fête s'il peut y ajouter du beurre. Sachant bien qu'il ne pourrait améliorer son état, c'est là tout ce que désire le paysan de Gournah. Il se contente de ce qu'il possède, et il est heureux. S'il est jeune, ses efforts tendent à amasser la somme de cent piastres (environ soixante francs) pour acheter une femme et se marier. Les enfants ne sont point à charge à la maison; leur vêtement ne coûte rien, car ils vont nus ou couverts de haillons. Lorsqu'ils avancent en âge, leur mère leur apprend qu'il faut gagner pour se vêtir; l'exemple de leurs parents les instruit bientôt à tromper les voyageurs pour en tirer de l'argent. Les femmes, bien que dans la détresse de toutes choses, aimeraient à briller : elles se parent avec plaisir de colliers de verre et de corail grossier. Si l'une d'elles trouve le moyen de se procurer des boucles d'argent ou des bracelets, elle est enviée de ses compagnes. Quoique l'usage de l'Orient habitue les femmes à une très-grande modestie, les laides seules se montrent très-fidèles à la coutume de se cacher aux regards des hommes. Celles qui sont jolies, sans violer formellement l'usage, trouvent mille moyens de faire voir à l'étranger que la nature leur a donné des attraits pour plaire. Un voile qui tombe, ou se dérange par hasard, rend tout à la fois service à la coquetterie commandée par la nature et à la modestie prescrite par les mœurs.

« Quand un jeune homme veut se marier, il va trouver le père de celle qu'il a choisie, et convient avec lui du prix qu'il met à la cession de sa fille. Le marché conclu, il examine combien il peut destiner d'argent à ses noces. L'arrangement de la maison n'exige pas de grandes dépenses. Trois ou quatre vases de terre, une pierre pour broyer le blé et une natte pour s'étendre, voilà tout le mobilier dont il a besoin. La femme apporte ses habillements et ses bijoux, et si l'époux est galant, il lui donne une paire de bracelets d'argent, d'ivoire ou de verre. Le logis est tout prêt; c'est une caverne sépulcrale qui ne coûte rien ni pour le loyer ni pour les réparations : la pluie ne traversera jamais le toit; la porte, on peut s'en passer, car il n'y a rien à enfermer, à l'exception d'une armoire, faite d'un mélange de terre et de paille séché au soleil, dans laquelle ils serrent leurs effets les plus précieux. Une planche, provenant du cercueil d'une momie, clôt cette espèce de niche. Si la maison ne plait pas au jeune couple, il en prend une autre; il peut la choisir entre cent, je dirais même entre mille, si tous ces tombeaux étaient disposés pour recevoir des hôtes vivants. »

piliers massifs hauts de douze à quinze pieds, et dans les détours desquels les plus hardis ne s'aventurent qu'à peine, de peur de s'égarer ou de mettre le feu aux momies qui y sont encaissées.

La voûte en est naturelle ; les colonnes et les parois sont partout couvertes de peintures à fresque ou de bas-reliefs coloriés, une partie historiques, l'autre de pur ornement, la plupart représentant des scènes de la vie domestique ou civile. Les catacombes d'Élétya, près Edfou, sont pleines d'ouvrages de ce genre, ainsi que celles de Beni-Hassan dans l'Égypte centrale. Celles des rois, dans la chaîne Libyque, offrent plus de magnificence, ayant de cinquante à trois cent soixante pieds de profondeur, et formant chacune une suite de galeries, de chambres, de grandes salles, dans la principale desquelles le sarcophage était élevé sur une estrade. Il en est un long de douze pieds, en granit rouge de Syène, qui résonne comme une cloche, et auquel on ne parvenait qu'après avoir passé douze portes. On doit bien regretter que la cupidité des Arabes les ait fait pénétrer presque partout pour chercher de l'or, et qu'ils aient non-seulement dispersé les restes des morts, mais encore mutilé les principaux monuments de l'art. Le tombeau d'Acheucheroès Osirei ou Petosiris, c'est-à-dire, Busiris ou Ochoreos, qui régnait vers 1597 avant J. C., que Belzoni ouvrit avec la plus grande peine, surpassa toute attente : il y trouva, après quatre mille ans, des sculptures et des peintures d'une extrême fraîcheur. Un sarcophage d'albâtre oriental très-pur, long de neuf pieds dix pouces et large de cinq pieds sept pouces, était dans la salle principale ; une lumière que l'on place à l'intérieur fait apparaître les milliers de figures dont il est couvert. Ce chef-d'œuvre sans égal de l'art égyptien orne à présent le musée britannique (1).

L'architecture égyptienne, née des excavations souterraines, en conserva toujours les caractères : simplicité et solidité. De là ses grandes lignes non interrompues, ses piliers massifs et écrasés, ses surfaces planes, ses formes quadrangulaires et ses angles saillants : aussi, à peine si, dans des édifices longs de quatre cents pieds, hauts de plus de cinquante, il y a depuis tant de siècles une seule pierre dérangée. La colonne destinée à soutenir des

(1) Voy. dans son *Second voyage en Égypte et en Nubie* la description de ces grottes et de la manière dont il parvint à les découvrir. C'est un récit plein d'intérêt, parce qu'il est simple et sans prétention.

masses si énormes ne pouvait jamais acquérir de légèreté. Les chapiteaux sont ornés de feuilles de lotos, de palmier et de figures d'animaux ; mais comme il ne leur paraissait pas convenable que l'architrave posât sur des ornements légers, ils faisaient sortir du milieu de ceux-ci un dé pour l'y appuyer. A la différence de ceux des Grecs, les chapiteaux sont divers l'un de l'autre, bien que de proportions égales. Les temples n'ont pas non plus un comble élevé, mais se terminent en plate-forme ; ils ne se courbent pas en arc, mais, anguleux et bas, ils tiennent de la grotte ; à peine si quelque ouverture y laisse pénétrer la lumière, tant pour en adoucir l'éclat que pour inspirer le recueillement.

Les Égyptiens avaient sous la main, pour ces immenses travaux, les inépuisables carrières de porphyre et de granit rose, noir ou gris, dans la chaîne supérieure ; de grès, dans la région moyenne ; de pierre calcaire, dans la partie inférieure. L'agriculture réclamant peu de bras, laissait tous les autres à la disposition de la caste dominatrice. Belzoni, qui, sans autre secours que sa stature athlétique, contraint à coups de bâton les fellahs de creuser où il lui plaît, nous offre une image de ces chefs d'ouvriers tenant des générations entières occupées à travailler péniblement pour un roi ou pour un prêtre ; à suppléer à force de bras à l'insuffisance des machines ; à consumer leur vie pour élever, lit par lit, d'immenses pyramides, ou pour polir les faces d'un obélisque avec la même patience qu'ils mettaient à filer et à tisser. Rois et prêtres rivalisaient à qui entreprendrait les ouvrages les plus merveilleux, c'est-à-dire, à qui rendrait plus misérable le peuple qui seul accomplissait le labeur.

Celui qui observe ces monuments avec nos idées actuelles doit croire qu'il a fallu des siècles pour les achever ; mais l'histoire nous apprend que les monarques du Pérou mirent à fin des travaux non moins prodigieux : telles sont les deux routes qui de Cusco conduisent à Quito, l'une à travers les précipices des Cordillères, l'autre le long du littoral, sur cinq cents lieues de sable ; tels encore le temple du soleil, le palais de Cusco, celui de Cagiambé, et de nombreux canaux. Leur monarchie n'eut pourtant qu'une durée de trois siècles et demi sous treize rois ; celle des Mexicains dura moins encore, et quels édifices étonnants ils construisirent ! Les Chinois terminèrent en cinq années leur immense muraille. Que ne pouvait pas faire un peuple comme celui de l'Égypte,

déjà constitué au temps d'Abraham comme le trouvèrent les Romains du siècle de César ?

L'architecture, la sculpture, la peinture et l'écriture, se trouvent partout intimement unies dans les constructions égyptiennes; on ne les considérait pas comme achevées tant qu'elles n'étaient pas couvertes d'hiéroglyphes et de tableaux historiques, le tout revêtu de couleurs si bien préparées, qu'après tant de siècles on les dirait appliquées d'hier. Les grandes superficies planes semblent des pages apprêtées pour y retracer les fastes du pays, ses connaissances, ses dogmes. Les sculptures à l'extérieur sont en bas-relief, et celles à l'intérieur en ronde-bosse. Il ne faut pas observer ces ouvrages avec un œil habitué aux formes grecques; car trop de causes faisaient obstacle au développement du beau artistique chez les Égyptiens. La population avait le teint cuivré, des formes disgracieuses et sans proportion, les traits du visage se rapprochant de ceux des Chinois. Attentifs à reproduire la nature telle qu'ils la voyaient, ils donnaient à leurs figures de femme des tailles tout à fait efflanquées et des poitrines d'une énorme saillie. Une religion pour laquelle le repos était la suprême béatitude, ne voulait voir aux dieux que l'expression d'une quiétude majestueuse. La momie, qui semble avoir été leur type artistique, produisit les statues aux jambes réunies, aux bras attachés au torse, au cou roidi; et puis l'hiéroglyphe, qui devait exprimer non la chose elle-même, mais le nom ou l'idée, exigeait une inaltérable uniformité. C'est ce qui fit que, même après avoir eu connaissance de l'art grec, ils conservèrent le goût des contours rectilignes, qui exclut, comme l'observe Strabon en le leur reprochant, et l'effet et la grâce (1).

On aurait tort cependant de mépriser pour cela les ouvrages égyptiens, d'autant plus que les découvertes récentes ont dû modifier le jugement sévère qu'en portaient nos pères. La tête colossale trouvée dans le tombeau d'Osymandias offre « ce calme plein de grâce, cette physionomie heureuse qui plaît plus encore que la beauté. Il est impossible de représenter la divinité sous des traits qui la rendent plus chère et plus vénérable; l'exécution en est merveilleuse, et on la croirait des meilleurs temps de la Grèce, si elle ne portait l'empreinte égyptienne (2). » Hamilton admira les

(1) Πολύστυλος οἶκος ἐν Μέμφει οὐδὲν ἔχει χαρίεν..... γραφικόν. Géogr. XVII.
(2) *Description de l'Égypte*, p. 129.

bas-reliefs de la tombe même, où, si la perspective manque, il y a une grande franchise de dessin et une vigueur d'expression très-remarquable. Il suffit de parcourir les musées de Turin, de Paris et de Londres, pour reconnaître qu'ils savaient au besoin s'écarter des types, quoiqu'ils fussent gênés d'une côté par l'obligation de greffer des têtes d'animaux sur des corps humains, de l'autre par la nécessité de faire du dessin le supplément de l'écriture, afin de représenter les idées plutôt que les choses.

Dans un pays où le dogme fondamental de la religion était un dieu mort, où l'on ne considérait la vie que comme un instant bien court dans la succession infinie des temps, l'habitation des morts devait surpasser en somptuosité celle des vivants. Les Égyptiens, comme les Perses, distinguaient la magnificence des principales villes non moins par la splendeur des palais et des temples que par celle des tombeaux. Les rois étaient consacrés près des cendres de leurs prédécesseurs, et de là on les faisait monter sur le trône en leur rappelant qu'après leur mort ils seraient jugés dans ce même lieu pour une consécration nouvelle.

Comme les rois de la Thébaïde étaient déposés dans des montagnes creusées, lorsque le siége du gouvernement fut transporté à Memphis, les nouveaux souverains voulurent élever des montagnes artificielles pour qu'elles s'ouvrissent à leurs tombeaux. Telles furent les pyramides, que l'on retrouve chez les peuples les plus éloignés, à Otaïti, au Mexique, où celle de Schiololian est fameuse : construite sur le modèle de celle de Teotihuacan, et parfaitement orientée, elle a mille trois cent cinquante pieds de base et cent soixante-huit de hauteur. Quatorze pyramides ornaient le tombeau du roi étrusque Porsenna ; celle de Tzarina, reine des Scythes, était triangulaire, d'un stade de hauteur sur trois de largeur (1). La base de la plus grande pyramide de Gizé, à la gauche du Nil, orientée exactement vers les quatre points cardinaux, est la mesure juste du stade égyptien, la 408e partie du degré terrestre, et son apothème en est la 600e. La base de la seconde pyramide est égale à un 540e du degré de l'écliptique, équivalant au 480e du parallèle méridien de Thèbes ; exactitude surprenante et mystérieuse. On sait que les pyramides s'élèvent par gradins et finissent en plate-forme ; elles sont, en outre, revêtues en très- Pyramides.

(1) DIODORE, liv. II, ch. 34.

belles pierres de taille. Saladin les fit enlever de celles de Gizé pour construire la citadelle du Caire (1). En outre des trois célè-

(1) Les Grecs tirèrent le nom de pyramide de πυρ, feu, ou de πυρος, froment: accoutumés à inventer une histoire sur chaque étymologie, ils déduisirent la première de la ressemblance de la pyramide avec la flamme; la seconde, en supposant ces édifices destinés à servir de greniers. Tout ce qui a été dit sur les pyramides avant 1813 est résumé dans l'ouvrage de BECK, *Allgemeine geschichte*, I, p. 705-714. Il faut en outre consulter LARCHER et LETRONNE, Commentaires sur Strabon; SACY et DORNEDDEN, qui ont discuté sur l'origine du nom; *Hist. von den egyptischen Pyramiden*, Berlin, 1815; THORLACIUS, sur les monuments symboliques égyptiens, dans le vol. XVIII de la *Skandin. litterat. Skrivter*, 1822.

Ni les anciens ni les modernes n'ont connu la hauteur précise des pyramides. On ignore même le nombre de leurs assises. Greaves en compta jusqu'à 207 dans la plus grande des pyramides; Maillet et Thévenot, 208; Pokoke, 212; Belom, 250; Leuwenstein, 260. Quant à ses dimensions, voici celles que lui donnent les écrivains les plus connus :

	Hauteur.	Longueur d'un côté.
	pieds.	pieds.
Hérodote	800	800
Strabon	625	600
Diodore	660	700
Pline	660	708
Le Bruyn	616	704
Prospero Alpino	625	750
Thévenot	520	682
Niebuhr	440	710
Greaves	444	648

Si l'on s'en rapporte aux ingénieurs de l'expédition d'Égypte, la pyramide de Chéops, qui est la plus grande, aurait 232 mètres 747 millimètres de largeur; 138 mèt. de hauteur perpendiculaire, ou bien 140 mèt. 966 millimètres, en y ajoutant les deux assises dégradées à sa cime, et le double socle taillé dans le roc. Peut-être faudrait-il y ajouter 6 autres mètres pour le sommet qui n'existe plus; ce qui ferait deux fois la hauteur des tours de Notre-Dame. Sa base occupe une superficie carrée de 53 mètres 361 mill. carrés. En y entrant, on parcourt une galerie qui mène à une chambre dite de la Reine, longue de 5m793, large de 5m22, haute de 6m307. Celle du roi est longue de 10m47, large de 5m22, haute de 5m86, ayant au milieu un sarcophage de granit. Dans l'intérieur, on trouve des puits qui ont 63m344 de profondeur. La masse en a été calculée à 2,662,628 mètres cubes.

La seconde pyramide de Cephren, à l'occident de la plus grande, a 204m90 de base au-dessus du socle, et 132 mèt. de hauteur perpendiculaire : elle renferme un puits de 20 mèt. de profondeur, qui conduit à une chambre sépulcrale où se trouve un sarcophage. Elle a de remarquable que chaque pierre des quatre angles extérieurs est emboîtée dans celle inférieure, ce qui rend la py-

bres pyramides de Gizé, au nord de Memphis, on en voit d'autres au sud de cette ville, principalement à Daschiour et à Sacara; beaucoup en briques et toutes de grandeur différente. Si les rois qui les élevèrent avec tant de dépenses (1) crurent s'immortaliser, leur espérance fut vaine, puisqu'on ne sait avec certitude le nom d'aucun d'eux (2). On a même discuté sur la destination réelle de ces monuments; mais il paraît certain qu'ils ne servaient que de tombeaux aux rois, au pontife suprême ou au dieu : fait moins étrange pour qui considère la constitution politique et religieuse du pays.

L'étonnement qu'excitent de pareilles masses ne s'accroît pas peu lorsqu'on réfléchit qu'elles ne sont pour ainsi dire que la flèche d'immenses édifices souterrains.

Les temples étaient la partie principale des cités primitives: l'histoire nous l'apprend, et leurs noms mêmes, qui se rapportent au culte de quelque divinité, en rendent témoignage. Souvent aussi le temple servait de forteresse. Les Hébreux s'y réfugièrent quand Jérusalem fut prise par Titus; les Mexicains, quand ils furent assaillis par Cortès. Humboldt a pensé que telle était la destination des temples de forme primitive, comme la pyramide de Bélus, à Babylone. Temples.

Nous avons dit qu'en Égypte la civilisation s'était propagée en même temps que s'était étendue la caste sacerdotale, chaque pays nouveau mis en culture devenant le territoire et la propriété du temple, qui, de cette manière, demeurait le centre de l'État

ramide extrêmement solide. Les pierres des façades n'ont été liées avec du ciment qu'à leur partie intérieure, pour qu'il ne fût pas exposé à l'influence de l'atmosphère, qui l'aurait détérioré.

La troisième pyramide est de beaucoup plus petite.

(1) Volney a calculé qu'avec ce qu'ont coûté les trois pyramides de Gizé on aurait pu ouvrir, de la mer Rouge à Alexandrie, un canal de 150 pieds de largeur sur 30 de profondeur, revêtu entièrement en pierres de taille, avec un parapet, et de plus une ville de guerre et de commerce contenant 400 maisons munies de citernes.

(2) Περὶ δὲ πυραμίδων οὐδὲν ὅλως παρὰ τοῖς ἐγχωρίοις, οὔτε παρὰ τοῖς συγγραφεῦσιν συμφωνεῖται. Pour ce qui concerne les pyramides, ni les gens du pays ni les écrivains ne sont d'accord. DIODORE, I. PLINE dit, en faisant de la morale : *Inter omnes non constat a quibus factæ sint, justissimo casu obliteratis auctoribus*. La plupart attribuent les trois plus grandes à Chéops, Cephren et Micerinus.

dans la signification la plus rigoureuse du mot. Il ne faut donc pas s'étonner que les prêtres voulussent lui donner tant de majestueuse grandeur, que le peuple y consacrât ses sueurs, et que les rois y prodiguassent des trésors pour se concilier la caste sacerdotale (1).

Presque toujours on trouve au milieu de leurs temples, à quelque siècle qu'ils appartiennent, un sanctuaire de médiocre grandeur; mais à l'entour, des colonnades, des péristyles, des pylônes; plus loin, sont les figures colossales, les obélisques, les mâts ornés de banderoles, comme ceux de Saint-Marc à Venise, les galeries de sphinx et de béliers; et plus loin encore d'autres rangées de colosses : architecture sans dessin arrêté comme sans fin, à laquelle cent siècles auraient pu continuer d'ajouter des ornements sans pouvoir jamais la dire terminée. Rien ne rend plus difficile de fixer une date à ces monuments, dans lesquels les bas-reliefs et les hiéroglyphes sont souvent postérieurs de mille ans à l'édifice.

L'histoire des constructions ajoutées successivement au temple était inscrite sur les grands obélisques monolithes, dont quelques-uns ont jusqu'à cent pieds de haut, couverts d'inscriptions et terminés en pyramide, avec l'effigie du roi qui les fit élever, ou quelques scènes religieuses et hiéroglyphiques. Les autres nations, désespérant d'égaler ces merveilles, prirent le parti d'en dépouiller l'Égypte, et dernièrement encore les Français ont transporté à Paris les obélisques de Louxor. Les Romains en avaient déjà enlevé un grand nombre, et parmi ceux qui servent encore à l'ornement de Rome, le plus grand a cent quatre-vingts mètres cubes, et doit peser 470,000 kilogrammes; sa hauteur, sans le piédestal, est de trente-trois mètres trente millimètres, et sa largeur de deux à trois mètres à la base (2).

(1) Amasis fit transporter d'Éléphantis à Saïs le temple de Minerve, tout d'un morceau, de 21 coudées en longueur, 14 en hauteur et 8 en largeur; trente mille marins y furent employés durant trois ans. HÉRODOTE, II, 175.

(2) Les obélisques étaient toujours placés deux par deux à l'entrée des temples, avec des inscriptions historiques. Celui de Louxor, qui s'élève maintenant au milieu d'une des plus belles places du monde (celle de la Concorde, à Paris), avait de hauteur totale . . . . 70 pieds. . . . 3 pouces. . . 5 lignes.

Sa plus grande largeur à la base :			
Sur la face septentrionale.	7	6	3
Sur les faces au levant et au couchant. . .	5	4	4

Le même style grandiose domine dans tous les ouvrages d'ornement dont nous avons parlé. Autour du Médinet-Abou de Thèbes ne se dressent pas moins de dix-sept colosses, et dans le nombre, deux de grès pesant 2,612,000 livres, d'un seul bloc. Dans le tombeau d'Osymandias, on voit un amas de pierres, débris d'un colosse mesurant vingt-deux pieds de distance d'une épaule à l'autre, et l'index quatre. Il devait donc avoir cinquante-quatre pieds de hauteur, et peser deux millions de livres : il fut pourtant transporté là d'une distance de quarante-cinq lieues. On remarque au même endroit une série de fondations de seize pieds carrés sur douze de hauteur, qui, sans doute, supportaient autant de sphinx massifs. Ces figures étaient l'objet Colosses.

Il pesait 4457 quintaux et 5000 avec le revêtement qu'on lui avait appliqué pour le transporter.

Si nous pensons que l'architecte Fontana s'immortalisa rien que pour avoir su dresser l'obélisque qui décore la place du Vatican, et quelle rumeur on a faite dernièrement, quand, à l'aide des immenses progrès de la mécanique, on a transporté celui de Louxor à Paris, combien ne devons-nous pas nous étonner qu'une population esclave ait pu, seulement à force de bras, les tailler dans les montagnes, les transporter par terre et les élever à leur place ! Il ne paraît pas démontré qu'ils se servissent de gnomons; mais ce qui prouve qu'ils joignaient l'habileté artistique à la force matérielle, c'est la légère convexité donnée aux faces de leurs obélisques, opération nécessaire optiquement pour qu'elles parussent planes à l'œil.

L'obélisque de Saint-Jean de Latran à Rome est le plus antique de tous, puisqu'il remonte à Mœris, qui régnait 1736 ans avant J. C. Ceux de Louxor sont de Rhamsès III, 1561 avant J. C. Il y en a encore treize à Rome d'une époque postérieure. Les Romains en firent quelques-uns en l'honneur de leurs empereurs, comme celui de Barberini, le Sallustien, l'Albani et celui de Bénévent. Ceux de Sainte-Marie-Majeure et de Monte-Cavallo furent apportés d'Égypte par l'ordre de Claude. Le premier, relevé par Sixte V, est de granit rouge, sans hiéroglyphes : il a 14m74 de hauteur et 1m40 de largeur à sa base. L'autre est un peu plus haut. Alexandre VII en fit relever un sur la place de Sainte-Marie de la Minerve, où il fut trouvé au milieu de beaucoup d'antiquités égyptiennes; il a 5m40 de hauteur. Celui du mont Citerio, provenant d'Héliopolis, fut apporté à Rome sous Auguste; il est brisé en cinq morceaux; Pie V le fit restaurer; sa hauteur est de 22 mèt.; le piédestal en a 7. Celui du Vatican, qui n'a jamais été abattu, vient aussi d'Héliopolis; il a 27m70 de hauteur et 2m77 de largeur à sa base. L'obélisque de la place Navone, venu sous Caracalla, a environ 16m60; celui de la place du Peuple, 25 m. sur 2m60, et il est tout couvert d'hiéroglyphes, ainsi que celui de la Trinité du Mont, qui a 14m74 de hauteur, et fut érigé par Pie VI en 1789.

Rosellini et Ungarelli promirent de déchiffrer les hiéroglyphes de Rome. Expédition scientifique dans leur patrie.

d'un culte comme symboles, et les sabéens d'Égypte dansaient chaque année autour du grand sphinx, maintenant recouvert par les sables : mais en 1379 le supérieur d'un couvent musulman le fit mutiler. Les colosses de Louxor ont quarante pieds d'élévation. Qui peut dire combien de merveilles recouvre le sol qui s'est exhaussé de vingt pieds depuis le commencement de notre ère, et quels devaient être les temples qui les contenaient !

On a déjà compris qu'à la différence de l'art indien, celui de l'Égypte ne s'occupait pas exclusivement des temples, mais qu'il bâtissait des palais et des cités. Quelle magnifique idée devait donner d'elle la ville de Philé, dont les pieds se baignaient dans le Nil, tandis que, pour rivaliser avec les collines d'alentour, elle élevait dans les airs ses terrasses, ses portes majestueuses, ses propylées, ses maisons alignées le long des quais de granit et entremêlées de l'épaisse verdure des palmiers ! Des constructions non moins splendides ornaient Edfou (la ville du soleil), Nomalis Bouto (Esné), Hermoutis; mais plus encore No-Ammon, la Thèbes hécatompyle des Grecs, dans laquelle les prêtres disaient, selon Tacite, que vécurent autrefois 700,000 hommes en état de porter les armes (1). Elle embrassait les cinq quartiers de Karnac, Louxor, Memnonium, Médinet-Abou et Kourna. Six obélisques, en outre des deux récemment enlevés, y subsistent encore, ainsi que dix-sept pylônes colossaux, sept cent cinquante colonnes, parmi lesquelles plusieurs d'un diamètre de peu inférieur à celui de la colonne Trajane, à Rome; soixante-sept statues monolithes plus grandes que nature. L'hippodrome de Médinet-Abou est une enceinte de quinze cents mètres de long sur neuf cent quatre-vingt-huit de large. Une galerie de soixante sphinx, au moins, conduit au palais de Karnac, et le pylône s'élevant de quarante-trois mètres au-dessus du sol sur une longueur de cent treize, introduisait dans une première cour dont on peut apprécier la vaste étendue. Au delà du pylône est une immense salle hippostyle de quarante-sept mille pieds carrés, dont les voûtes plates sont soutenues par cent trente-quatre colonnes,

(1) Il est très-probable qu'on lui aura parlé de la caste des guerriers, et qu'il aura compris guerriers. L'emplacement de cette ville, que l'on peut encore mesurer, est de 1,626 hectares environ. Celui de Paris, quoique de 3,437, ne renferme pas autant de population.

les plus grosses qu'on ait employées pour des constructions intérieures. Si l'on est étonné à l'aspect des énormes architraves monolithes, on ne l'est pas moins de la profusion des sculptures et des ornements symboliques. Une allée de sphinx réunit Karnac à Louxor sur une longueur de deux mille trois cents mètres. Dans le Memnonium est le tombeau d'Osymandias, sur lequel il y avait autrefois un cercle d'or ou de bronze doré, d'une circonférence de trois cent soixante-cinq coudées (1). C'est là aussi

(1) « On voit à Thèbes les monuments funéraires des anciens rois, si merveilleux qu'ils n'ont pas laissé aux siècles postérieurs le moyen de les égaler. Les prêtres prétendent que leurs livres sacrés font mention de quarante-sept monuments royaux semblables ; mais au temps de Ptolémée, fils de Lagus, il n'en restait que dix-sept : encore une bonne partie était-elle détruite dès le commencement de la CLXXX^e olympiade, quand nous allâmes dans ce lieu célèbre. Non-seulement les Égyptiens qui ont interrogé leurs archives nationales, mais beaucoup de Grecs qui, venus à Thèbes sous Ptolémée, ont écrit l'histoire de l'Égypte, se trouvent d'accord avec notre récit, entre autres Hécatée.

« Les prêtres et les historiens disent donc qu'à une distance de dix stades des premiers tombeaux, qu'ils prétendent être ceux des vierges consacrées à Jupiter, est le monument du roi Osymandias. On rencontre d'abord un pylône de pierre diversement sculpté, d'une longueur de deux plectres et d'une hauteur de quarante-cinq coudées. Lorsqu'on l'a parcouru, on trouve une cour péristyle tétragone de pierre, dont chaque côté a quatre cents pieds ; des figures monolithes de seize coudées sont appuyées aux piliers (ἀντὶ κιόνων). La voûte plate, monolithe, est large de deux orgies et semée d'étoiles sur fond azur. A l'entrée sont trois statues faites d'un seul morceau de marbre de Syène ; l'une représente un homme assis, dont le pied mesuré dépasse sept coudées : c'est la plus grande de l'Égypte ; les deux autres statues, plus petites, représentent la mère et la fille de cet homme, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche : elles lui arrivent au genou. Ce colosse n'est pas moins admirable par la finesse du travail que par la nature de la pierre, qui n'offre pas la moindre fente ni une seule tache.

« Aux pieds de la statue on lit : *Je suis le roi des rois Osymandias. Si quelqu'un veut savoir combien je suis grand et où je repose, qu'il triomphe de quelqu'une de ces masses qui sont mon ouvrage.*

« On voit à l'écart une autre statue de sa mère, seule, de la hauteur de vingt coudées, tout d'un morceau, avec trois couronnes en tête, pour indiquer qu'elle fut fille, femme et mère de rois.

« Après cet atrium est un autre péristyle beaucoup plus remarquable. Des bas-relifs de tous genres y retracent la guerre soutenue par Osymandias contre la Bactriane rebelle. Son armée était de quatre cent mille fantassins et de vingt mille chevaux, divisée en quatre corps commandés chacun par l'un de ses fils. Sur la première paroi, le roi est représenté attaquant une forteresse baignée par un fleuve, et combattant vaillamment les guerriers qui lui barrent le pas-

qu'est la statue de Memnon, dont la voix saluait le soleil levant.

Sans poursuivre plus loin la description de tant de monuments,

sage ; il est accompagné d'un lion qui le seconde dans sa fureur. Quelques interprètes ont prétendu qu'en effet un lion apprivoisé et élevé par le roi l'avait soutenu dans le combat en décidant la fuite de l'ennemi ; d'autres racontent que ce roi, aussi vain que vaillant, afin de faire son propre éloge, avait voulu, par le symbole du lion, exprimer sa force d'âme. Sur la seconde paroi sont représentés des prisonniers, eunuques et sans mains, pour indiquer que dans leur défaite ils furent efféminés et inactifs. Sur la troisième on voit toutes sortes de sculptures et de dessins très-finis, qui rappellent et les sacrifices offerts par le roi, et son triomphe à son retour de cette expédition.

« Au milieu du péristyle est un autel à ciel découvert, d'une belle pierre très-ouvragée et d'une merveilleuse grandeur. Deux statues monolithes, assises, hautes de vingt-sept coudées, sont appuyées le dos au mur. Entre elles, et de chaque côté, sont trois entrées qui conduisent dans une salle hippostyle, dont le plafond pose sur des colonnes alternées; elle est ornée comme un théâtre pour la musique, et profonde de deux cents pieds dans tous les sens.

« Une grande quantité de statues en bois représentaient des hommes qui plaidaient, les yeux fixés sur les juges siégeant pour prononcer, et sculptés, au nombre de trente, sur l'un des murs. Au milieu d'eux on voyait leur président, l'image de la Vérité aux yeux fermés suspendue à son cou, et beaucoup de livres près de lui. Les juges enseignaient par leur aspect que le magistrat ne doit rien recevoir, et le président qu'il n'a d'yeux que pour la vérité.

« Après ce théâtre était un passage flanqué de salles de toute manière, où sont des mets délicats au goût, et où le roi est sculpté, en couleurs très-vives, avec les habits royaux, apportant en tribut au dieu de l'or et de l'argent retirés des mines dans l'année. Au bas est inscrite la somme équivalente à trente-deux millions de mines de notre monnaie.

« Après ce passage venait la bibliothèque sacrée, avec l'inscription : Remèdes de l'âme. On y apercevait une série d'images des dieux de l'Égypte et celle du roi qui, en offrant à chaque divinité les dons convenables, paraissait démontrer à Osiris et à ses assesseurs dans les enfers qu'il avait accompli les devoirs de la piété envers les dieux, ceux de la justice envers les hommes.

« Au mur de la bibliothèque était contiguë une salle faite avec beaucoup d'art; vingt tables y étaient entourées de lits où l'on voyait les figures de Jupiter, de Junon, du roi Osymandias, et où l'on croyait que reposait son corps.

« A l'entour étaient construites beaucoup de chambres avec les animaux sacrés de l'Égypte, très-bien dessinés, et d'où l'on montait sur le comble de toute la sépulture.

« Une fois monté, le regard apercevait sur le monument un cercle d'or épais d'une coudée et de trois cent soixante-cinq coudées de tour. A chaque coudée correspondait un jour de l'année; le lever et le coucher des astres y étaient marqués, ainsi que les indications astrologiques enseignées par la superstition égyptienne. Cette couronne fut enlevée par Cambyse lorsqu'il subjugua l'Égypte.

« Tel était donc le monument qui renfermait les cendres du roi Osymandias,

nous dirons seulement que les Français de l'expédition napoléonienne venus pour les dessiner avec ce dédain que la révolution avait répandu sur tout le passé, et l'école sur tout ce qui n'était pas grec, en restèrent stupéfiés. Ce fut au point qu'ils avouèrent qu'on ne pourrait rien faire de mieux aujourd'hui, et qu'interrompant leur récit, ils s'écriaient : « On se fatigue d'écrire et de « lire ; car l'esprit est étourdi à la pensée de travaux si gigantes- « ques qu'à peine en croit-on l'exécution possible lorsqu'on les a « vus de ses propres yeux. »

Que si de cette immensité nous descendons à de menus ouvrages, c'est le même art et un plus grand fini dans les ustensiles domestiques et religieux, dans les vases, dans les armes, surtout dans les gravures sur pierres dures, mais principalement dans ces scarabées si connus de tous. Ils se portaient soit comme simples ornements, soit en bagues ou en colliers, et l'on y voit sculptées des légendes funèbres, des prières pour les morts, des symboles de divinités ; ils ont fait connaître quelques noms de rois antérieurs à la guerre de Troie. L'Europe possède maintenant assez d'œuvres égyptiennes pour juger de leur mérite, chacun y ayant butiné à l'envie avant que le pacha en défendît l'importation, en 1835. Quelques morceaux de choix dans la collection de Salt se sont payés 7,000 liv. sterl.; 320 la plus belle momie; 168 le plus beau papyrus. Il suffit d'entrer dans le magnifique musée de Turin ou dans celui de Londres pour abjurer les préjugés que l'école avait répandus contre l'art égyptien. On trouve dans les têtes une grande variété de physionomie, de l'expression même, un

et qui l'emportait de beaucoup sur tous les autres par les sommes immenses qu'il coûta et par l'habileté des artistes. »

DIODORE, l. I, c. 46, 47, 48, 49.

Letronne (*Mémoires de l'Institut*, t. IX, 1831) traita ce récit de fabuleux, comme avait déjà fait Hamilton dans l'*Ægyptiaca*. Mais Gail lut à la même Académie un mémoire dans lequel il prétend démontrer que Diodore ne raconte pas ici seulement sur des on dit, mais d'après ce que lui-même avait vu ; que son récit est exact, et qu'il est d'accord avec ce que trouvèrent les membres de la commission française en Égypte.

Quand même cela diminuerait les importantes objections de Letronne, ce cercle d'or n'en resterait pas moins incroyable. Quelques-uns l'ont cru doré, d'autres seulement dessiné ; on a été jusqu'à supposer que les Égyptiens, versés dans l'alchimie, avaient trouvé la pierre philosophale. Les écrivains qui, d'un trait de plume, multiplient les hommes par milliers et l'argent par millions, l'ont trouvée bien plus facilement.

fini merveilleux, mais le reste du corps négligé : la peinture n'étant qu'une simple indication, une représentation d'idées, elle se contentait de reproduire avec précision la partie principale et caractéristique. L'individualité n'avait pas encore acquis en Égypte une telle énergie qu'elle pût opérer par elle-même, et l'ordre de conception et de liberté ne se détachait pas de celui de foi et de religion. L'art ne se cultivait pas pour lui-même, comme moyen pour le génie de manifester sa puissance, mais afin d'imiter en grand ce qui pouvait ajouter au culte des dieux et aux fastes nationaux.

Résumant donc ce que nous avons dit sur l'art en général, nous pouvons y distinguer trois systèmes : l'oriental, symbolique par essence et plus ou moins conventionnel ; le grec, qui comprend toute l'antiquité classique, où la représentation de la nature est portée au comble de la perfection, l'idéal rendu dans sa forme la plus suave, dans son expression la plus sublime. En dernier viendra le chrétien, qui embrasse tout ce que l'art moderne a d'original et d'éminent ; qui, se modelant sur la nature réelle, ne se contente pas uniquement du beau physique, mais cherche à y joindre la beauté morale, et qui, ne dédaignant ni les douleurs, ni la faiblesse, ni les imperfections de l'humanité, atteint au plus haut degré de vérité.

CHAPITRE XXIII.

RAPPROCHEMENTS.

Tandis que la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder révèlent un peuple idolâtre de la beauté des formes, les satuettes et les colosses égyptiens indiquent une nation grave, servile, compassée. Les monuments de la Grèce attirent doucement, ceux de l'Égypte inspirent je ne sais quel découragement qui fait se taire et penser. Les premiers, toujours politiques, habituent au beau ; les autres, toujours religieux, éveillent l'idée de l'infini.

On ne saurait confondre non plus les ouvrages des Égyptiens avec ceux des Indiens. Ils concordent au fond, c'est-à-dire, dans l'expression symbolique ; mais leur développement successif se di-

versifie selon des circonstances particulières. L'architecture des premiers est simple jusqu'à l'uniformité absolue : dans l'Inde, tout est varié avec une bizarrerie inépuisable, et l'accessoire l'emporte sur la forme ; tandis qu'en Égypte, la forme permet à peine de songer à l'ornement. Sur le Nil, tout est ligne droite, mélange de lignes sur le Gange : différence naturelle entre un peuple sévère et géométrique et une nation à l'imagination vive. La sculpture égyptienne manque de mouvement ; elle grandit, mais sans violer les proportions ; celle de l'Inde est décousue, disproportionnée, maniérée dans la pose et dans l'expression. Les pyramides de l'Inde le cèdent de beaucoup à celles de l'Égypte, puisque la pyramide indienne qu'on appelle la Grande et que lord Valentia considère comme un prodige, s'élève à peine à deux cents pieds. Les pagodes aussi n'ont en pierre de taille que la base ; le reste est en bois revêtu d'un enduit et de faïence. L'Égypte ne consacrait pas beaucoup de travail à ses grottes, qu'elle destinait aux cadavres : comme aussi, l'imagination moins vive ne produisit pas chez elle autant de poëmes ni de philosophies, tandis que la profondeur de la pensée et la jalousie sacerdotale y inventèrent les hiéroglyphes tout à fait inconnus à l'Inde.

Des ressemblances de plus en plus frappantes résultent de la comparaison générale de ces deux peuples. L'inspection des crânes y conduisit aux mêmes résultats, et démontra la prédominance des classes sacerdotales et guerrières. Chez l'un et chez l'autre, la législation est dans la main des prêtres. Le roi choisi parmi les guerriers est entravé par le cérémonial, et toute la constitution se fonde sur la division des castes qui est identique dans les plus hautes et varie selon les circonstances dans celles inférieures. Les prêtres ont dans les deux pays les mêmes droits, les mêmes domaines, le même vêtement, et leur autorité est également fondée sur la science. Les guerriers emploient la même espèce d'armes, combattent sur des chars et non sur des chevaux ; seulement, en Égypte, ils font moins usage des éléphants et acquièrent une plus grande puissance (1). En Égypte, la propriété foncière resta réglée comme dans l'Inde, jusqu'à ce que Joseph

(1) DARBERG, *Ueber die Musik der Inder*, pl. II, donne deux figures de Xathryas, qui ressemblent beaucoup, surtout pour la coiffure, aux guerriers égyptiens dessinés dans le vol. II, pl. X, de la Description de l'Égypte.

fut venu la concentrer tout entière dans les mains du pharaon. La civilisation y marcha du même pas, quoique l'égalité du sol permit de réduire plus facilement en un seul les petits États de l'Égypte.

Les dieux se ressemblent beaucoup : Isis et Osiris rappellent l'Isi et l'Isaoura des Indiens. Le lingam est vénéré chez tous deux; les animaux sont sacrés aussi dans l'Inde, quoiqu'à un degré bien moindre qu'en Égypte : l'œuf, qui symbolisait pour les Indiens l'origine de toute chose, figurait sur les bords du Nil dans la bouche de Cnef, et Horus, fils d'Isis, imitait le Kama né de Lakmi. Görres trouve dans Osiris la septième incarnation de Vishnou; mais Creutzer le compare avec plus de raison à Krysna, qui, noir comme Osiris, entouré de nymphes et d'animaux, répand comme lui la fécondité et l'agriculture, obtient par excellence le titre de bon, et expire sur un bois fatal à la fin de l'avant-dernière période du monde. En général, la religion égyptienne, de même que celle de l'Inde, réduit le dualisme en panthéisme, ainsi qu'il apparait par la légende d'Isis rendant la liberté à Typhon vaincu par Horus. Le culte extérieur est attaché dans les deux pays à certains sanctuaires, et célébré avec des sacrifices de sang et d'amour, des pèlerinages, des pénitences, des baptêmes, des processions dans lesquelles la divinité est conduite d'un temple à un autre (1). L'Indien répète continuellement *oum*, l'Égyptien *on*, et tous deux croient au jugement des morts avec l'assistance de deux génies, l'un ami, l'autre ennemi; jugement qui livre les méchants à l'enfer. Tous deux croient à la transmigration des âmes, s'accordant même dans le nombre des degrés qu'elles ont à parcourir et dans la durée des périodes.

Chez les deux peuples, on rencontre d'ailleurs un zèle égal pour la culture des champs, la même forme de charrue, la même habileté à tisser le coton, la polygamie permise sans être répandue, des classes réprouvées, déshéritées même des droits de l'humanité.

Quand Burr, capitaine anglais de la division des Indes, fut envoyé en Égypte avec un corps d'Indiens pour combattre Bo-

(1) Prichard établit un long parallèle entre les deux religions, *An analysis of*, etc., Londres, 1819; mais, par système, il ne se sert pas des monuments ni des découvertes récentes.

naparte, il trouva que les prêtres, représentés sur le temple de Denderah et ceux des bords du Gange se ressemblaient beaucoup. « Les Indiens qui nous accompagnaient, dit-il, observaient « ces ruines avec une admiration respectueuse, à raison de la « ressemblance entre les diverses figures qu'ils voyaient là et les « divinités de leur patrie : aussi croyaient-ils que ce temple était « l'ouvrage d'un de leurs rak-schabs, qui avait visité ce pays (1). »

Tant de rapports pourraient-ils être seulement accidentels? N'indiqueraient-ils qu'une simple dérivation commune? ou la colonie qui civilisa l'Égypte venait-elle de l'Inde? La tradition veut que ce fussent des Indiens, probablement des Banians, conduits par des brahmines. Les tombes égyptiennes sont pleines d'étoffes, de pierres fines et d'ustensiles indiens qui attestent des relations entre les deux pays, malgré l'antique préjugé qui attribue aux sujets des Pharaons l'horreur de la mer. Le nom même de Manéthé, auteur de la civilisation égyptienne, qui se rapproche de celui de l'Indien Manou (2), attesterait que quelque colonie indienne, parvenue sur la côte occidentale de la mer Rouge, au lieu de s'y établir, gagna l'Éthiopie, y assujettit la race primitive des Arabes abyssiniens, et se répandit de là en Égypte. On a découvert en Éthiopie des caractères ressemblant extrêmement à ceux de l'ancien sanskrit, surtout dans les grottes de Kanara, et les caractères émiarites que révèle actuellement l'Afrique orientale ornaient encore, au quatorzième siècle de notre ère, les portes de Samarcande (3).

Mais faisons trêve aux inductions auxquelles on ne sait si de nouvelles découvertes viendront ajouter du poids ou enlever toute valeur. Elles ne pourront toujours que faire mieux apprécier le mérite des Égyptiens, objet de trop de dédains d'un côté, de trop d'enthousiasme de l'autre. Dans le même moment où quelques-uns admirent leurs chefs-d'œuvre, il en est qui ne sauraient, au milieu de tant de grandeur et de solidité, y apercevoir rien qu'un éclair de beauté. Ils ne peuvent reconnaître le génie

(1) *Bibliothèque britannique*, t. XXXVIII, p. 208-221.

(2) Carver, dans les *Travels through the interior parts north America*, dit que certains sauvages adorent un génie manitou, sous la forme d'un grand serpent. Cela viendrait à l'appui d'une hypothèse que nous avons exposée plus haut.

(3) Langlès, notes sur le Voyage de Norden, t. III. p. 299-349.

dans ces ouvrages, qui, pour eux, ressemblent à une ruche immense où chaque abeille construit sa cellule, où rien n'apparaît que l'oppression de générations entières. Comment parler de leur science avec certitude quand ce fut pour eux une étude capitale que de la garder secrète? Leur politique, à l'intérieur, consista à assujettir le plus grand nombre au crédit et à la puissance de quelques-uns; à l'extérieur, à tenir le peuple isolé, sans pourvoir à le rendre fort. Aussi ses barrières une fois abattues par les Perses, l'Égypte devint-elle le théâtre d'invasions irrésistibles : Grecs, Romains, Byzantins, Arabes, Fatimites, Curdes, Mamelucks, Turcs la désolèrent successivement jusqu'à ce que vint lui promettre une nouvelle vie le pharaon qui maintenant l'*opprime savamment* en faisant d'Alexandrie trembler Constantinople, comme Sésostris, de Thèbes, et Saladin, du Caire, faisaient trembler Babylone et Bagdad.

PHÉNICIENS.

CHAPITRE XXIV.

HISTOIRE ET INSTITUTIONS.

L'Arabie Heureuse devait anciennement renfermer un très-grand peuple agricole et commerçant dont la navigation s'étendait le long de l'Afrique, jusqu'à Sofala, ainsi que sur les côtes occidentales de l'Inde et celles du midi de la Perse. Quelques voyageurs (1) ont affirmé l'existence de ce peuple de l'Yémen, déjà civilisé et puissant six cents ans avant Salomon, appelé ensuite par les Grecs les Omérites, et qui constituait le royaume des Hisniars ou Sabéens. Une preuve de son antiquité résulterait de ce que Ninus réclama le secours d'Arieus ou Aricus, l'un des princes de ce pays qui, si nous en croyons Strabon, était constitué en castes, à la manière des Indiens et des Égyptiens.

(1) POKOKE, *Specimen historiæ Arabum*. — ALB. SCHULTENS, *Historia imperii vetustissimi Jectanidarum in Arabia Felici*. Hardovici Gueldrorum, 1786.

C'est probablement de ces Arabes que dérivent les Phéniciens, ou, comme les nomme l'Écriture, les Chananéens : Hérodote fait déjà mention d'eux lorsqu'il dit que les Arabes, au temps de Cambyse, avaient des comptoirs sur la Méditerranée, de Caditis jusqu'à Jéniso (1). Aussi les Phéniciens s'aperçurent-ils du commerce qu'ils pouvaient faire avec l'Inde par la mer Rouge, et résolurent-ils d'enlever quelque port aux Iduméens. Il est certain qu'ils entretinrent constamment des relations avec les Arabes de Saba : il est probable qu'ils tiraient de là l'or qui, selon Strabon, s'y trouvait en abondance, par grains quelquefois de la grosseur d'une noix, et dont les naturels faisaient des bijoux qu'ils échangeaient contre le double d'argent ou le triple de bronze.

On peut donc croire que les Phéniciens habitèrent d'abord le long du golfe Arabique, dans des cavernes, pêchant et naviguant pour le compte des marchands de la Géodrésie, de la Taprobane, de la Gangaride, de la Chersonèse Dorée, habitudes qu'ils emportèrent avec eux lorsqu'ils furent chassés de cette contrée par quelque circonstance violente. Ce serait alors, si l'on nous permet une conjecture, qu'ils auraient envahi l'Égypte sous le nom d'Hyksos, en même temps qu'ils s'établissaient sur les rives de la Méditerranée dans le pays appelé d'abord Joppé, puis Phénicie, du mot grec qui signifie palmier.

Peut-être est-il vrai que, dans des temps très-reculés, la Méditerranée n'existait pas, et qu'une vaste plaine régnait à la même place, remplie d'habitants, jusqu'à ce qu'une immense convulsion de la nature souleva les Apennins, sépara Calpé d'Abila, et, par cette ouverture, précipita la mer sur la florissante vallée, ne laissant à découvert que le flanc des monts et les plateaux qui formèrent depuis l'Espagne, l'Italie, leurs îles et celles de l'Archipel. Le souvenir de cet événement est écrit pour les géologues dans le gisement des terrains, pour les mythographes dans les exploits d'Hercule. Un tel désastre facilita les communications entre les pays survivants, qui autrement seraient restés peut-être barbares et ignorés, comme la Tartarie et l'intérieur de l'Afrique, tandis qu'une multitude de ports et une côte si étendue multiplièrent les relations et propagèrent la civilisation.

(1) Livre III, 5.

Les Phéniciens vinrent profiter de cet avantage en s'établissant sur cette lisière de terre qui s'étend entre le Liban et la mer. La tradition raconte que, trente siècles avant J. C., Memroum enseigna aux Sydoniens à se couvrir de peaux, à construire des maisons, à faire jaillir le feu de la pierre, et qu'ayant abattu un arbre, il le lança à la mer et en fit un navire. Le véritable Memroum dut être le besoin et la nature du pays ; car la pauvreté du sol et l'oppression portent ordinairement les nations au commerce et à l'industrie : témoin Venise, Gênes, la Hollande. Le commerce était si naturel à cette contrée que chaque fois que l'épée d'un conquérant vint interrompre l'œuvre de la paix, une nouvelle ville surgit aussitôt pour prendre la place de celle détruite. Si Nabuchodonosor extermine Sydon, Tyr s'élève en face de ses ruines, et lorsque Tyr succombe, son destructeur lui-même bâtit, au milieu du désert, Alexandrie, qui, après tant de désastres, n'a pas encore aujourd'hui perdu son importance.

Nous aimerions à passer des annales de peuples condamnés par des despotes à l'immobilité ou à un mouvement forcé, à celles d'un peuple qui, comme les Phéniciens, fonde son existence sur le négoce et l'industrie, se disperse parmi les nations voisines ou éloignées, faisant (selon l'élégante expression de Bianchini) commerce de lois et échange d'habitudes policées. Mais, par malheur, nous sommes ici dans les ténèbres. Les écrivains hébreux, notamment Ézéchiel et Josèphe, ne font mention qu'incidemment des Phéniciens; le dernier, ainsi qu'Eusèbe dans la Préparation évangélique, nomme Dius et Menandre d'Éphèse, historiens de Tyr; Théodote, Ipsicrate et Mochus sont cités par Tatien (1); nous savons par Appien (2) que les Tyriens enregistraient leurs événements particuliers et ceux des peuples avec lesquels ils eurent affaire : mais le temps n'a épargné que quelques fragments détachés. Sanchoniathon, historien national, le plus célèbre après Moïse, avait écrit un traité de la philosophie d'Hermès, une théologie égyptienne et les fastes de la Phénicie. Ses deux premiers ouvrages, puisés dans les écrits de Thaut et dans les registres déposés dans les sanctuaires des Amonéens, nous auraient initiés à la science égyptienne et phénicienne avec d'au-

(1) *Oratio ad Græcos*, nº 37.
(2) Lib. I, § 17.

tant plus de certitude que le roi Abibal, auquel Sanchoniathon les dédia, en avait fait reconnaître l'exactitude par une commission de savants. Son histoire fut traduite en grec par Érennius Philon de Byblos, qui vivait dans le second siècle après notre ère; mais la traduction est perdue comme l'original, sauf quelques fragments qui se rapportent plutôt à la cosmographie (1). On a dernièrement annoncé la découverte de la traduction entière (2), mais la critique n'a pu l'accepter; nous en restons donc aux notions insuffisantes que nous avions auparavant (3).

La Phénicie, même en ses plus beaux temps, ne comprenait qu'une côte d'un peu plus de cent cinquante milles en longueur, sur trente dans sa plus grande largeur. Mais ce territoire et les îles voisines étaient semés de villes. On rencontrait d'abord Arad sur l'île, et Antarad sur le continent; puis Tripoli, qui existe encore, Byblos et le temple d'Apollon; Béryte ensuite, Sidon, Tyr; et, dans les intervalles, Sarepta, Botris, Ortosia, villes moins considérables. Toutes ces villes, singulier spectacle d'opulence, furent bâties l'une après l'autre, selon le besoin du commerce. Sidon, la première entre elles, mentionnée par Moïse, domina jusqu'au temps de Josué et d'Homère. Prise alors par un roi d'Ascalon, ses habitants élevèrent Tyr, qui bientôt éclipsa sa

(1) Ils ont été insérés par Eusèbe dans la *Préparation évangélique*, et on en a contesté l'authenticité. Les divers fragments de Sanchoniathon ont été recueillis par Orellius. Leipzig, 1826.

(2) Par l'Allemand François de Wagenfeld. Voir *Analyse de l'histoire primitive des Phéniciens, faite d'après le mss. récemment découvert de l'entière traduction de Philon* (allem.), 1835.

(3) Voy. HEEREN, *Idées sur la politique et sur le commerce des peuples anciens* (allem.).

ABB. MIGNOT, *Mémoires sur les Phéniciens*, vol. 34-42 du *Recueil de l'Académie des inscriptions*.

HENRICI ARENTII HAMAKERI *Miscellanea Phœnicia*. Leiden, 1828.

GUILL. GESEN prétendit, en 1835, découvrir la clef des inscriptions phéniciennes en caractères différents des caractères communs (*Ueber die punisch-numidische Schrift und die damit geschriebenen grösstentheils unerklaerten Inschriften und Münzen, in Palæographische Studien*. Leipzig). En 1837, il publia, aussi à Leipzig, *Scripturæ linguæque phœniciæ monumenta quotquot supersunt, edita et inedita, ad autographorum optimorumque apographorum fidem*, où sont illustrées les inscriptions qui, après 1817, sont sorties de l'emplacement de Carthage dans la Numidie. Le résultat, qui paraît avoir été obtenu de toutes les études faites jusqu'à nos jours, est que les langages carthaginois, phénicien et numide, étaient identiques avec l'hébreu.

mère. D'autres Sidoniens fondèrent Arad, et ces trois cités élevèrent d'accord celle de Tripoli, qui de là prit son nom (1).

Gouvernement. Elles ne formaient pas par leur réunion un seul État; mais, comme les républiques italiennes du moyen âge, chacune d'elles avait dans son territoire une organisation distincte, sous un roi ou des chefs particuliers. Leur lien dans la paix était le culte de Melcarté et des intérêts communs; le danger, dans les circonstances difficiles. L'autorité des chefs, comme il arrive dans les pays commerçants, était tempérée par d'autres magistrats qui marchaient de pair dans les cérémonies, et avec lesquels ils devaient se concerter pour les ambassades à envoyer. La diète générale des principales cités se tenait de temps à autre dans Tripoli, où les rois délibéraient avec l'assemblée sur les mesures à prendre pour l'avantage de toutes (2).

Rois, 1010-976. Iram. L'historien Josèphe nous a conservé la série des rois de Tyr depuis Abibal, contemporain de Saül. Iram, son fils, guerroya d'abord avec les Hébreux, puis fit alliance avec David et Salomon. Il recevait d'eux de l'huile, du vin, du blé, et il leur fournissait en échange des marins pour la navigation du golfe Persique, des charpentiers, des maçons, des matériaux pour la construction du palais et du temple. Ce dernier peut donner une idée de l'habileté des Phéniciens dans l'art d'édifier, indépendamment de ce que l'on rapporte de celui de Melcarté dans l'île de Tyr, qui, dit-on, n'avait pas d'égal au monde. Iram en éleva aussi un à Astarté, un autre au Jupiter national, et entoura la ville de murailles, en la réunissant à la terre ferme au moyen d'un môle merveilleux. On ajoute que Salomon reconnut mal les grands services d'Iram, ce qui ne mit pas entre eux d'inimitié; ils s'écrivaient, au contraire, fréquemment, et s'envoyaient des énigmes,

(1) Le désir connu des anciens peuples de rappeler dans une nouvelle patrie les noms de la première nous permet de suivre la trace des migrations des Phéniciens. Néarque, au temps d'Alexandre, visitait les îles *Tyrus* et *Aradus*, et la ville de *Sidon*, dans le golfe Persique. Les îles de Bahrain, à l'embouchure de l'Euphate, furent appelées *Tylos* et *Aradus* : ces noms furent enfin portés sur les côtes de la Méditerranée. Il est vrai qu'on pourrait nous rétorquer l'argument et croire que ces noms, et ceux également phéniciens qu'un récent voyageur a rencontrés dans le golfe Persique (Lettre du docteur SEETZEN dans la *Correspondance mensuelle* du baron de Zach, septembre 1813), provinrent de colonies phéniciennes transplantées dans ces parages.

(2) ARRIEN, II, 24, 15. — DIODORE, II, 113.

en imposant une amende à celui qui ne parviendrait pas à les déchiffrer.

Après Iram viennent Beleazar (976), Abdastrate (969), Astarte (948), Aserim et Jhelès (936); puis Ethaal Ier (926)? père de Jésabel. Badezor, successeur de ce dernier, donna le jour à Pygmalion, Barca, Anne et Élise ou Didon (879-726)? Celle-ci avait épousé le grand prêtre Sichée, que tua Pygmalion pour s'emparer de ses richesses. Elle parvint à lui échapper, et alla fonder Carthage (591).

Sous le règne d'Ethaal II, Nabuchodonosor assiégea Tyr, et, après une défense de treize ans (572), la détruisit, apportant ainsi par la fureur des conquêtes une grave perturbation dans les pacifiques opérations du commerce. Une nouvelle Tyr prit la place de l'ancienne; et quand Cyrus étendit au loin ses conquêtes, les Phéniciens se soumirent à lui, préférant le payement d'un tribut aux chances d'une guerre : ils conservèrent d'ailleurs leurs constitutions et leurs rois nationaux, ainsi que le commerce continental de l'empire des Perses.

Ici, le spectacle d'un peuple industrieux nous offre un intérêt bien plus puissant que les vicissitudes d'une dynastie. Nous le voyons s'élancer d'un territoire restreint et ingrat pour s'aventurer sur les flots, mettre à profit le bois que lui offre le Liban, et utiliser les anses nombreuses de la côte : placé sur les confins des trois parties du monde, il recevait d'une main les productions de l'Asie et de l'Afrique, pour les offrir de l'autre à l'Europe. A l'intérieur, il s'appliquait aux arts de la paix (1), et nous avons vu les rois d'Israël lui demander ses architectes, ses sculpteurs, ses ciseleurs et ses fondeurs en bronze (2). Les Phéniciens conservèrent dans les constructions de leurs villes beaucoup des habitudes troglodytes, et la Phénicie est encore aujourd'hui parsemée de grottes. Mais on ne trouve plus de monuments purement phéniciens, à moins qu'on ne veuille considérer comme tels quelques-uns de ceux de l'île de Chypre, principalement dans le voisinage de Larnaca, et quelques statues transportées à Londres des côtes de Barbarie. Nous en avons quelques-uns modifiés par le mélange

(1) *Viderunt populum habitantem in ea, absque nullo timore, juxta consuetudinem Sidoniorum, securum et quietum.* Iudic. XVIII, 7.

(2) *Rois*, III, 7, 13.

des types étrangers, comme le bas-relief égypto-phénicien de Carpentras, et d'autres gréco-phéniciens.

Les Grecs leur ont attribué la plus surprenante des inventions, celle de l'alphabet; mais les Grecs eux-mêmes rappellent des inscriptions antérieures à la migration de Cadmus, et peut-être les Phéniciens ne firent-ils autre chose que faciliter l'écriture par l'introduction du papyrus (1). L'alphabet phénicien était le même que celui dont se servirent les Hébreux jusqu'à Cyrus, et que les Samaritains conservèrent; mais ils eurent aussi des caractères sacrés et secrets. Les inscriptions connues jusqu'ici sont funéraires ou religieuses; et trois fragments d'écritures phéniciennes, récemment découverts, attendent des interprètes dans les bibliothèques de la Propagande, du Vatican et de Turin.

On croit généralement qu'à l'embouchure du fleuve Bélus fut inventé le verre (2), qui, par la suite, aida à connaître l'immen-

(1) CHR. FR. WEBER, *Versuch einer Geschichte der Schreibkunst*. Goettingen, 1807.

(2) Les anciens connaissaient-ils le verre? Le plaçaient-ils à leurs fenêtres? L'opinion vulgaire répond, non, l'histoire, oui. HÉRODOTE (liv. III, § 54) parle de caisses de momies en verre, ὕαλος: Aristophane le nomme dans les *Nuées*, v. 766, et dans les *Acarnanes*, v. 73; Aristote également. Galien enseigne la manière de le faire; Lucrèce, Horace, Martial, Sénèque, sont des autorités irréfragables. Pline (XXXVI, ch. 26) dit: *Sidone quondam iis officinis nobili, siquidem etiam specula excogitaverat. Hæc fuit antiqua ratio vitri.* Peut-être indique-t-il ici qu'ils faisaient aussi les miroirs. Au temps de ce naturaliste on donnait au verre toute couleur et toute forme, soit par le souffle, soit par le tour, soit même en le ciselant. *Funditur in officinis, tingiturque, aliud flatu figuratur, aliud torno teritur, aliud argenti modo cælatur.* (Ibid.) Il fait mention, avec Dion Cassius, d'un individu qui serait parvenu à rendre le verre malléable, chose qui, tout improbable qu'elle soit, indique combien cet art était avancé. On a exhumé des fioles à Pompéi; on a trouvé à Herculanum des pâtes de verre colorié pour simuler des pierres fines, conformément à ce que dit encore Pline: *Fit et album et murrhinum, aut hyacinthos, sapphirosque imitatum, et omnibus aliis coloribus..... maximus tamen honos in candido translucentibus, quam proxima cristalli similitudine.* Le verre blanc, et qui se rapproche le plus de la transparence du cristal, était donc comme aujourd'hui le plus estimé. Néron paya 6,000 sesterces deux petits vases de verre, tant ce genre d'ouvrages avait acquis de perfection dans la forme et dans l'ornement. On substitua même les coupes de verre à celles d'argent et d'or: *usus vero ad potandum argenti metalli et auri propulit* (Pline, ib.).

Peut-être les anciens auront-ils pensé de bonne heure au plus grand avantage du verre, celui d'en garnir les fenêtres en donnant ainsi passage à la lu-

sité de la création, soit dans les corps célestes, soit dans l'imperceptible insecte. Ils s'en servaient peu ou point pour les fenêtres, puisqu'ils laissaient leurs appartements ouverts à l'air libre. Le métal était préféré pour les coupes; mais ils couvraient de verre les parois de leurs chambres; ils en faisaient des ornements et des colliers en le mêlant à l'ambre et à l'ivoire travaillé.

Les Phéniciens furent renommés aussi pour la finesse de leurs tissus. Un chien affamé, raconte-t-on, mordit dans un coquillage, et la liqueur qu'il en fit jaillir teignit le poil de sa gueule d'un rouge magnifique. Cette circonstance fut observée, et amena la découverte de la pourpre. La couleur n'en était pas, au surplus, toujours rouge, mais il y avait encore la blanche, la noire, et d'autres nuances encore. On entendait, en général, sous ce nom une teinture faite avec la liqueur extraite d'un certain coquillage, pour la distinguer des couleurs végétales (herbacées); on l'employait spécialement pour les étoffes de laine (1).

mière et non à l'air. Mais aucune autorité ne nous en donne la certitude pour les temps reculés. Il en est fait mention pour la première fois dans l'ambassade de l'Hébreu Philon, quand les envoyés d'Alexandrie comparent les fenêtres de verre à celles en pierres spéculaires : τοῖς ὑάλῳ λευκῇ διαφανέσι παραπλησίως λίθοις. Fea, dans son *Histoire de l'art*, commenta ce passage et recueillit plusieurs indices des second et troisième siècles après J. C., d'où résulte indubitablement l'usage des vitres aux fenêtres. Mongez, dans le *Dictionnaire d'antiquités* de l'*Encyclopédie méthodique*, en a réuni d'autres, mais tous des temps inférieurs et dès lors inutiles, puisque l'on a trouvé à Herculanum des vitres entières que l'on voit au musée de Naples. On découvrit, en 1772, à Pompéi, une croisée ayant près de trois palmes d'embrasure, dont les vitres carrées étaient grandes d'un palme.

Nous pouvons donc supposer qu'on en faisait déjà usage plus anciennement, quoiqu'on employât plus souvent les pierres spéculaires. Celles-ci étaient si transparentes, que Pline, pour donner une idée de la simplicité du vernis qu'Apelle étendait sur ses tableaux, dit qu'on y voyait *veluti per lapidem specularem intuentibus*. Les plus belles venaient d'Espagne et de Cappadoce; d'autres se tiraient du Bolognais, et il y en avait dans quelques endroits dont la longueur allait jusqu'à cinq pieds. On n'en trouve plus de cette espèce; elles furent remplacées par le verre, qui, peu à peu, devint d'un prix très-modique. Sénèque dit : *Quædam nostra demum prodisse memoria scimus, ut speculariorum usus perlucente testa, clarum transmittentium lumen*. Ep. 90.

(1) Les meilleurs ouvrages sur ce sujet sont dus aux Italiens. Le premier est celui d'Amati, *De restitutione purpurarum* (3e édition, Césène, 1784); le deuxième, *De antiqua et nupera purpura*, avec des notes de Capelli; le

Religion. Nous ne pouvons, par malheur, accorder d'éloges aux Phéniciens en ce qui touche leur religion, et la Bible rappelle à chaque instant leurs superstitions. Isis, allant chercher à Byblos l'époux qu'elle a perdu, nous annonce que leur culte venait de l'Égypte; et, dans les fêtes annuelles d'Adonis, une tête mystique était apportée par mer des rives du Nil dans cette ville, sur les monnaies de laquelle est l'effigie d'Isis (1). L'Assyrie dut aussi répandre ses croyances dans l'Asie antérieure par le commerce et par les expéditions guerrières, lors desquelles elle transporta des populations entières de la Syrie, de la Phénicie, de la Judée, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Ce mélange se retrouve dans la théologie des Phéniciens, révélée par Thaut, qui la fit écrire par les sept frères Cabires, et par Esmoun ou Esculape, leur frère. Mais le fils de Tabion, le plus ancien des interprètes phéniciens, y ajouta beaucoup de fictions qui la dénaturèrent; c'est ce qui fut cause que le dieu Surmobélus et Turus ou Cusarté, plusieurs générations plus tard, la dégagèrent des allégories dont Thaut l'avait d'abord enveloppée (2). C'est encore ici la parole divine exprimée par l'intelligence suprême, puis rédigée, de l'ordre de celle-ci, par les divinités planétaires, enfin révélée à la caste sacerdotale par les dieux inférieurs, incarnation graduelle analogue à celle des védas indiens. Le temps, le désir, le nuage, sont les trois grands principes des choses : les deux derniers engendrèrent l'éther mâle et l'air femelle, qui produisirent l'œuf, d'où sortirent d'abord quelques animaux privés de sentiment; puis ceux doués d'intelligence, le soleil, la lune, les étoiles, le feu, la flamme et les tonnerres, dont le fracas éveille les animaux, et les fait se mouvoir dans la mer et sur la terre.

Cette cosmogonie, rapportée par Sanchoniathon, tend à expliquer l'univers au moyen des causes matérielles, non toutefois sans un spiritualisme grossier. Il est fait aussi mention d'un Moschus, Phénicien qui aurait voulu le premier démontrer l'origine de l'univers par la combinaison des atomes.

Baal. La religion populaire offrait là, comme en Assyrie, une suc-

troisième, qui les complète, est la *Dissertazione delle porpore e delle materie vestiarie presso gli antichi*, de MICHELE ROSA, 1786.

(1) LUCIEN, *De dea Syra*, ch. VII.

(2) Porphyre sur EUSÈBE, *Præp. evang.*, lib. I.

cession de Baal, et d'autres divinités en rapport avec les astres. Baal, Saturne phénicien, avait deux yeux au front et deux à la nuque, deux fermés et deux ouverts; quatre ailes au dos, dont deux étendues et deux repliées, plus deux à la tête. On racontait que pour le salut commun il avait immolé son propre fils Jeud; c'est pourquoi on lui offrait des sacrifices sanglants; c'étaient surtout des enfants que l'on faisait passer à travers la flamme, ou bien on les jetait dans la fournaise ardente qui brûlait dans la poitrine de son idole (1).

Au dieu mâle, comme dans toutes les religions orientales, ils associaient la divinité femelle, Astarté ou Vénus, objet d'un culte obscène dans Byblos, tandis qu'ailleurs le sang souillait ses autels. Ils disaient que la déesse, voulant parcourir la terre, se mit une tête de taureau, et consacra dans Tyr une étoile tombée du ciel : mythe astronomique indiquant la conjonction de la planète de Vénus avec la lune, qui monte au signe du Taureau à l'instant où Vénus y est arrivée. Astaroth.

Elle avait pour amant Adonis, qui signifie seigneur; et quand, au commencement de juin, le fleuve de ce nom coulait, comme aujourd'hui encore, empourpré par les ocres qu'il charrie dans ses crues, on disait que son onde était teinte du sang de l'amant de Vénus, tué dans le Liban. On lui offrait alors des sacrifices funèbres, on se fustigeait jusqu'au sang; les femmes surtout éclataient en gémissements et coupaient leur chevelure, hommage qu'elles pouvaient racheter en se prostituant, et en offrant au temple le prix de leur déshonneur. Ces Adonies, qui ne sont pas étrangères à la tradition d'Osiris, se propagèrent beaucoup; nous les retrouvons à Antioche sur l'Oronte, à Alexandrie d'Égypte, à Athènes, à Chypre, à Argos; et Théocrite et Bion nous sont témoins de la magnificence de ces cérémonies et du deuil efféminé qui y régnait (2). Adonis.

A Azoth on adorait Dagon, Dercète à Joppé; mais nous ignorons le nom qu'ils donnaient à leur Neptune, en l'honneur duquel ils jetaient à la mer un grand nombre de victimes humaines.

(1) Eusèbe, *Præp. evang.*, liv. I, ch. dernier. — Minutius, *in Octav.*

(2) Théocrite, XV. — Bion, I. On sait quel soin le législateur et les prophètes hébreux apportèrent à repousser au loin ce culte. La malédiction encourue par la descendance de Cham, pour avoir découvert la nudité de son père, devait éloigner les Hébreux de l'adoration du Phallus.

Sept Cabires (1) ou Pateks étaient des dieux protecteurs ou des forces élémentaires : on y ajoutait Esmoun, dieu de la médecine, dont le temple, à Bérite, était fréquenté par les malades, qui venaient y dormir (2) et obtenaient des guérisons miraculeuses. Le père des Cabires était appelé Sydyck, principe du feu : on portait leurs images sur les navires. Ce furent peut-être les Phéniciens qui en introduisirent le culte dans la Samothrace.

Melcarté. Le plus grand des dieux était Melcarté ou roi de la cité; il était surtout adoré dans Tyr, dont la puissance croissante lui valut de l'emporter aussi sur les autres divinités du pays. Le culte de cet Hercule était transporté partout où abordaient des colonies phéniciennes, et il formait le lien entre celles-ci et la mère patrie. Les Carthaginois envoyaient à son temple la dîme des revenus publics au commencement du printemps, époque à laquelle y accouraient les Théores de toutes les colonies. Dans toutes on lui allumait chaque année un grand feu, d'où on laissait s'envoler un aigle; scène que les Grecs transportèrent sur l'Œta, et que les Romains adoptèrent dans leurs apothéoses adulatrices. Les ruines d'un temple de Melcarté existent encore à Malte; mais le plus remarquablement splendide était celui de Cadix, où il n'avait pas d'autre simulacre que la flamme.

Nous pouvons juger de la puissance des prêtres chez ce peuple, en voyant leur pontife Sichée, beau-frère du roi Pygmalion, et eux-mêmes répandus par centaines dans Israël dès qu'ils y sont tolérés (3).

(1) Soit de καίειν, brûler, soit de *cabirim*, qui, en persan, veut dire les forts, soit du mot hébreu *chaberim*, les associés. *Kibir*, *qbir*, en maltais, signifie le diable.

(2) C'est à quoi paraît faire allusion Isaïe, dans le ch. LXV, 4, où il dit : *Populus... qui immolant in hortis... qui habitant in sepulcris et in delubris idolorum dormiunt*.

(3) *Rois*, I, ch. XVIII, XXII, et ci-dessus, page 241.

CHAPITRE XXV.

DU COMMERCE (1).

Les Phéniciens furent surtout renommés pour le trafic; et comme on pense généralement, par la faute des historiens, que les nations de l'antiquité ne furent que guerrières et conquérantes, nous nous arrêterons quelque peu à démontrer l'importance et la nature de leur commerce, l'un des agents les plus efficaces de la civilisation.

Il est facile d'imaginer que le besoin suggéra l'échange mutuel; mais si nous demandons à l'histoire comment il s'étendit de peuple à peuple, quand on substitua aux denrées les métaux précieux, où furent battues les premières monnaies, jusqu'à quel point le trafic aida dans le principe à la civilisation, c'est ce qu'elle ne sait pas nous dire. Laissant donc de côté les conjectures pour les faits, nous reconnaîtrons que dans l'antiquité le commerce différait de celui des modernes en ce qu'il se faisait principalement par terre. Ce n'est pas que les mers, et en particulier la Méditerranée, ne fussent parcourues par des navires, mais c'était un mode secondaire, un accessoire au commerce de terre. Les choses durèrent ainsi jusqu'à ce que la navigation autour de l'Afrique et la découverte de l'Amérique vinssent changer sa nature.

Les négociants devaient naturellement se diriger vers les pays qui offraient le plus de productions à exporter. L'Europe était en grande partie inculte; mais lors même qu'elle se civilisa, elle avait encore peu à échanger avec les étrangers, et devait se borner au commerce de consommation. Les côtes d'Asie et d'Afrique ouvraient au contraire un vaste champ aux spéculations; c'était surtout sur les rives de l'Indus que les besoins du luxe trouvaient à se satisfaire. Comme les Arabes et les Mongols modernes, les anciens Perses avaient de l'or et de l'argent en telle abondance, qu'ils l'employaient non-seulement à l'ornement des palais et des

(1) Consulter en outre de l'ouvrage célèbre de HEEREN :
GATTERER, *Einleitung zur synchronistichen Universal historie.*
EICHHORN, *Geschichte des ostindischen Handels.*

trônes, mais encore aux ustensiles les plus communs. D'où le tiraient-ils? Dans l'Asie Mineure, le Méandre et le Pactole roulaient des sables d'or, mais il ne paraît pas qu'il y en eût des mines. Le Taurus en a peu, jusqu'au point où il se divise pour embrasser le désert de Cobi, d'où l'on en tirait une bonne quantité, ainsi que de la grande Bucharie. Cette chaîne en devient plus riche en s'avançant vers le levant. Mais ces régions, peu connues aujourd'hui, l'étaient encore bien moins dans les temps antiques. Les mines qu'exploite maintenant la Russie, au delà du lac Baïkal (1), n'en fournissaient guère alors; il en venait beaucoup plus de la Sibérie. Quant à l'argent, si abondant sous la domination perse, que certains peuples payaient tout leur tribut en espèces, il se tirait du Caucase, de la Bactriane, et encore plus de l'Espagne.

Les perles et les pierres précieuses, très-recherchées pour l'ornement des rois et des prêtres, pour anneaux, cachets, poignées, bracelets, chaînes, et même pour le harnachement des chevaux, venaient du cœur de l'Afrique et de l'Indostan. Le golfe Persique, les côtes de Ceylan et de la péninsule au delà du Gange, furent toujours très-abondants en perles (2). Ce fut de ces parages qu'elles

(1) Agatharchidas, dans Photius, décrit la manière dont les anciens extrayaient et purifiaient l'or. Il croit plus malheureux que tous les autres les esclaves employés à ces travaux. « On brise d'abord, au moyen du feu, la roche qui renferme le minerai; on détache alors les morceaux avec des instruments en fer ou à force de bras, ce qui est l'ouvrage des plus jeunes et des plus vigoureux : on creuse ainsi les galeries en suivant la veine. Chaque mineur a une lanterne attachée à son bonnet; ils doivent travailler dans une attitude des plus pénibles, selon l'ordre du surintendant, qui les accable de coups. Les enfants courent ramasser les morceaux de minerai détachés, et les portent en rampant hors de la galerie. Là, les vieillards et les infirmes les remettent aux surveillants. Ceux-ci sont des hommes vigoureux de plus de 30 ans, qui broient le minerai en poudre aussi fine que la farine de froment. D'autres jettent cette poudre sur une table inclinée, et, en y versant de l'eau, ils la frottent avec leurs mains pour en chasser les parties terreuses; restent ainsi les parcelles métalliques qui sont plus pesantes. On la bat aussi fréquemment avec des éponges, qui enlèvent dans leurs pores ce qui est léger et sans valeur, en laissant le métal sur la table. Elle est ensuite donnée aux fondeurs; on y mêle du plomb, du sable, de l'étain, et du son d'orge; on renferme le tout dans un vase hermétiquement clos avec du mastic. Ce mélange reste durant cinq jours et cinq nuits exposé à un feu violent; le sixième, on le laisse refroidir, et on en verse le contenu dans un autre vase, où ne reste que l'or, qui a perdu bien peu du poids de la poudre qu'on y a mise. »

(2) Les brahmines reçoivent vingt pour cent des perles que recueillent les

allèrent faire la parure des femmes de Darius, comme de Tippoo-saïb, mort en défendant sa capitale contre les Anglais, et du roi de Lahore, Zangit-Sing, quand naguère il recevait pompeusement les ambassadeurs européens.

Le Levant possède, en outre, les laines les plus fines, le poil du chameau et de la chèvre d'Angora, du chanvre sans égal : de plus, le coton et la soie, le premier très-commun, l'autre plus rare, mais que les Mèdes employaient toutefois pour leurs vêtements (1). Sans parler des troupeaux d'Arabie et de Kachemyr, des laines de choix étaient fournies par l'Asie Mineure, et spécialement par Milet, aux manufactures de Babylone et de la Grèce. Les fourrures n'étaient pas moins recherchées, plutôt par luxe que par besoin de se garantir du froid.

L'encens, prodigué dans les sacrifices multipliés, venait de l'Arabie et de la partie de l'Afrique opposée à l'entrée du golfe Persique; il était donc porté, avec les autres parfums de ces contrées, soit dans la Phénicie, soit, en traversant le golfe, à Babylone et dans l'intérieur de l'Asie. Il paraît que la cannelle, qui, de même que le poivre, est aujourd'hui un produit particulier à l'Asie, croissait aussi alors dans l'Arabie. Le très-ancien livre de Job fait déjà mention du commerce des Indes et de ses toiles peintes (2).

Caravanes.

Tels étaient les principaux objets du commerce antique. Mais les très-longues distances, les déserts à traverser, les hordes menaçantes, obligeaient à voyager en grand nombre, à se faire escorter d'hommes armés, et à se secourir réciproquement. Quelle qu'en fût la cause, les grands fleuves de l'Asie n'eurent pas, durant de longs siècles, pour les transports, l'importance qu'ont acquise ceux de l'Europe; mais, dès la plus haute antiquité, quand

plongeurs, en récompense des prières qu'ils font pour éloigner d'eux tous les accidents funestes, et surtout les chiens de mer. Si quelque fraudeur se soustrait à ce tribut, il n'a à compter sur aucun secours en cas de sinistre. Avant que les Portugais arrivassent dans les Indes, la pêche se faisait tous les 20 ou 24 ans; ils en réduisirent l'intervalle à 10 ans; les Hollandais à 7 ou 8; elle se fait maintenant tous les 2 ans, ce qui ne laisse pas aux coquillages le temps de se reproduire et de parvenir à une suffisante grosseur.

(1) Il n'est pas certain que les passages de la Vulgate où la soie est nommée indiquent précisément cette étoffe dans l'original.

(2) *Non conferetur tinctis Indiæ coloribus*, ch. XXVIII.

l'homme venait à peine de se soumettre le chameau et l'éléphant, nous trouvons les caravanes (*kier-vanes*). Nombreuses comme elles étaient, il fallait déterminer les lieux vers lesquels toutes se dirigeraient, et choisir les plus favorables pour l'achat et pour la vente. Les fleuves, les sources, les ombrages, les oasis, traçaient la route et indiquaient les stations, tant pour le repos que pour les magasins et pour les marchés. En Asie, où l'on traversait des pays civilisés, on fit des chemins et l'on disposa des hôtelleries, ou, comme on le dit aujourd'hui, des caravansérails. On les construisit et on les entretint avec des dépenses et des efforts dignes d'États despotiques, dans lesquels l'activité d'un peuple entier est concentrée sur un seul point. Hérodote nous décrit ceux des Perses, qui ne diffèrent en rien de ceux que Marc-Pol trouva dans la Mongolie. Depuis Mahomet, c'est une œuvre méritoire que de les multiplier.

De même que dans le moyen âge, lorsqu'il n'y avait aucune sûreté publique, les religieux réunissaient autour de leur monastère les quelques marchands qui venaient y trafiquer, les protégeant de l'immunité des lieux saints, et les attirant par le concours des fêtes; ainsi, dans ces siècles reculés, les temples devenaient l'occasion et la sauvegarde du commerce. Les cérémonies annuelles servaient de rendez-vous aux négociants, qui s'y réunissaient à des époques fixes, et continuant leur voyage, s'arrêtaient aux différents sanctuaires, où leur arrivée correspondait avec les solennités périodiques; de maniere qu'ils y trouvaient la foule que la dévotion y avait fait accourir, et par suite plus d'occasions d'acheter et d'échanger. A combien de besoins, à combien de commodités ne satisfaisaient pas les peuples placés sur la route des caravanes, en échangeant leurs denrées avec celles des pays étrangers! Les habitants des contrées limitrophes, en se rendant en grand nombre aux caravansérails, augmentent les communications et les avantages que trouve l'homme à se rapprocher de l'homme. Les nomades eux-mêmes se lient d'intérêts avec les trafiquants en leur fournissant les chameaux et en leur servant même parfois de conducteurs. Les haltes, les points de départ et d'arrivée, les routes, tout est déterminé. Où s'ouvrent les marchés, les tentes mobiles se convertissent bientôt en édifices; chaque année voit s'accroître le nombre des caravanes, des acheteurs, des hôtelleries et des magasins; se former des bourgs

et des cités où le luxe et l'abondance fomentent les arts et l'industrie, les biens et les maux de la civilisation. Ainsi, les voies du commerce par terre deviennent de jour en jour plus invariablement tracées. Il devait certes se ressentir des fréquentes révolutions des empires, et rester, soit interrompu, soit détourné ; mais les nouveaux conquérants, ne tardant pas à comprendre l'avantage apporté par les caravanes, tant aux particuliers qu'à leur trésor qui en recevait et des tributs et des dons, se hâtaient de rétablir, avec la tranquillité publique et la sécurité des chemins, cette circulation de richesses.

On peut dire que, dans l'antiquité, le commerce ne se faisait qu'en denrées, se bornant à satisfaire aux besoins ou au luxe, à se procurer les matières premières et à les vendre ou à les échanger lorsque l'industrie les avait raffinées. L'échange en était la forme la plus habituelle, et lors même qu'on y employait les métaux précieux comme mesure des valeurs, c'était plutôt au poids qu'en pièces monnayées. Le commerce de l'argent-monnaie, si important aujourd'hui, resta à l'état d'enfance chez les Phéniciens, les Perses et les Hébreux ; s'il y eut plus tard à Athènes, à Alexandrie, à Rome des changeurs et des banquiers, peut-être ignorèrent-ils le parti qu'on pouvait tirer des lettres de change et des traites (1), sans lesquelles on ne saurait obtenir la circulation néces- Denrées.

(1) Giov. Villani et Savary (*Parfait négociant*) attribuent les lettres de change aux Hébreux bannis de France sous Dagobert en 640, Philippe-Auguste en 1181, et Philippe le Long en 1316 ; retirés en Lombardie, ils se servaient, pour faire venir de France l'argent qu'ils y avaient laissé, des voyageurs et des marchands, en leur remettant des lettres en quelques lignes. Mais Dupuy de la Serre (*Traité de l'art des lettres de change*) les réfute, 1° parce qu'ils sont trop indéterminés quant au temps ; 2° parce que l'ordonnance de bannissement défendait toute communication et assistance à l'égard des Hébreux expulsés, d'où suit qu'il n'est pas probable que personne eût voulu recevoir leur argent en dépôt. Il attribue donc cette invention, ainsi que Derubys, historien de Lyon, aux Guelfes florentins, chassés par les Gibelins et réfugiés en France, qui, les premiers, firent des traites, principalement à Lyon, où les marchands se réunissaient sur la *Place au Change*. Les Gibelins, chassés à leur tour, se retirèrent à Amsterdam, où ils en firent autant.

Philippe le Bel fit, en 1294, avec le syndic et le corps des changeurs italiens, une convention par laquelle ils devaient payer un droit pour les affaires de change. Mais la première mention formelle des lettres de change est dans l'édit de Louis XI, mars 1462, par lequel il confirma la foire de Lyon.

saire : les anciens n'eurent point de crédit public, des transmissions promptes, sûres et fréquentes par le moyen des postes.

Le principal moyen de transport était le chameau, de sorte que les caravanes limitèrent leurs courses aux pays où il vivait.

Quelque prodigieuse que soit pourtant la force de ce vaisseau des déserts, cent suffiraient à peine à porter la cargaison d'un gros bâtiment d'aujourd'hui. Le commerce devait donc se restreindre à des denrées de peu de volume; ainsi, par exemple, bien que le riz fût connu en Europe, elle n'en recevait qu'en

Quant au papier-monnaie, Marc-Pol fut le premier à en faire connaître l'existence à l'Europe, en ayant vu chez les Mongols, alors maîtres de la Chine, qui l'introduisirent ensuite dans la Perse. Ils n'en furent pas cependant les inventeurs, mais bien les Chinois. Dès l'an 119 avant J. C., sous le règne de Hu-ti, de la grande dynastie des Hans, un surcroît de dépenses leur fit inventer les *phi-pi* ou *valeurs en peau ;* c'étaient des morceaux de la peau de certains cerfs blancs, d'un pied chinois en carré, ornés de certaines peintures ou festons, valant chacun environ 300 livres : ils n'avaient cours, à ce qu'il paraît, qu'à la cour et parmi les grands.

A partir de 605, jusqu'à la fin de la dynastie des Suis, les finances furent dans un tel désordre, que l'on faisait usage de tout comme d'argent monnayé. Au commencement du règne de Hian-Tsung, vers 807, il fut ordonné aux marchands et aux gens riches de déposer leur numéraire dans les caisses publiques, où l'on recevait en retour des *bons* qui eurent cours sous le nom de *fey-thsian*, monnaie volante. L'usage en fut aboli après trois ans.

Taï-Tsou, fondateur de la dynastie des Sungs, permit aux marchands de déposer leur argent ou leurs marchandises dans divers trésors impériaux, en recevant des *pian-thsian,* ou monnaie commode. En 901, il en avait été émis pour 1,700,000 onces d'argent, et, en 1021, pour 1,130,000,000.

Mais le véritable papier-monnaie, ou, comme nous disons maintenant, les assignats, substitués au numéraire sans aucune hypothèque, furent introduits d'abord dans le pays de Chou, et appelés *ci-tsi* ou *coupons.* Cet exemple fut imité sous Cin-Tsungi (de 997 à 1022), en faisant des assignats payables tous les trois ans ; six maisons des plus fortes dirigèrent cette opération de finance, mais elles faillirent, et l'empereur priva les particuliers du droit d'émettre du papier-monnaie, en le réservant à la couronne.

Ceux qui voudront suivre les vicissitudes des assignats en Chine, les trouveront dans les *Mémoires relatifs à l'Asie,* par Klaproth, t. I, p. 365. Il nous suffit d'avoir indiqué que c'est au peuple de ce pays qu'appartient une invention aussi importante. Les Mantchoux, maîtres actuels de la Chine, ignorant ce grand principe d'une bonne administration financière, que plus un pays a de dettes, plus il est riche et prospère, n'ont jamais mis en circulation de papier-monnaie d'aucune sorte.

Il fut introduit au Japon du temps du Daïri Go-Diagonotenoo, qui régna de 1319 à 1331.

très-faible quantité; à telles enseignes qu'au quatorzième siècle nous le voyons encore dans les tarifs de nos villes lombardes considéré comme drogue et vendu par les pharmaciens. Que l'on calcule ce que coûteraient le nitre et le sucre s'il fallait qu'ils nous vinssent du Bengale par terre. Les côtes d'Afrique et l'Égypte regorgeaient de froment, et pourtant, au lieu de l'expédier au dehors, on l'amoncelait dans des magasins jusqu'à ce que la famine contraignît les étrangers à venir le chercher. Le vin exige aussi des chariots et de bonnes routes; or, l'Europe méridionale, qui maintenant en produit le plus, cultivait à peine la vigne, et les pays auxquels la nature la refusa ne buvaient pas de vin. Les huiles, employées au lieu de beurre et à tant d'autres usages par les anciens, sont moins difficiles à transporter, mais on aimait mieux charger des épices, de l'encens, des étoffes fines, des pierreries, des métaux, et tout ce qui, sous un petit volume, renferme une grande valeur.

Personnel.

Les interprètes et les courtiers que nous trouvons en Égypte nous montrent que des classes diverses d'individus se consacraient au commerce; mais on ne saurait imaginer chez les anciens la subdivision du travail des modernes. Aujourd'hui, le négociant peut, en vivant paisiblement dans son hôtel de Londres ou d'Amsterdam, trafiquer avec les deux mondes par l'intermédiaire de courtiers, de commis, de correspondants : il devait alors entreprendre en personne de longs voyages, être à la fois capitaine et propriétaire de la caravane ou du navire.

Marine.

Nous avons dit aussi du navire, car on aurait tort de conclure de ce qui précède que le commerce maritime fût tout à fait nul. Nous parlerons bientôt des Phéniciens, et l'on verra qu'il en était autrement; mais il se réduisait pour ainsi dire à un simple cabotage, à voyager d'un port à un autre port, d'un promontoire à l'autre, sans se hasarder en pleine mer. Il n'était pas autant arrêté dans son essor par l'absence de la boussole que par l'ignorance où l'on était qu'un autre continent existât au delà de l'Atlantique. A quoi bon s'en aller au large s'il n'y a point de bords? C'est pourquoi nous avons dit (1) que l'importance de la découverte de Colomb ne consista pas tant dans ce qu'elle révéla des régions inconnues

(1) Voy. l'Introduction, p. 53, et pour tout le reste, l'ouvrage de HEEREN, déjà cité.

que dans la direction nouvelle qu'elle imprima à la navigation en l'arrachant à ses allures étroites pour la lancer dans l'immensité de l'Océan.

Celui qui connaît la mer sait combien est pénible la navigation des côtes, et quelle utile école elle offre aux marins : les Portugais n'en connaissaient pas d'autre quand ils parvinrent à doubler le cap de Bonne-Espérance, ni les Normands du moyen âge quand ils coururent par toute l'Europe ; aujourd'hui encore la pêche de Terre-Neuve et le transport du charbon de terre forment les meilleurs matelots de la marine anglaise. Les trois continents connus des anciens étant contigus, l'amour du gain et des découvertes suffisait pour les faire visiter de côte en côte. La Méditerranée, correspondant avec la mer Noire, entourée des pays les plus féconds et les mieux cultivés, parsemée d'îles, peu agitée par les marées, facilita les communications. De même dans l'océan Indien correspondant avec les golfes Persique et Arabique ; le peu d'éloignement des côtes, le grand nombre d'îles, la régularité des vents étésiens, aidèrent à la navigation. Les vents de sud-ouest, soufflant de mai à octobre, emportaient les navires des rivages africains vers ceux du Malabar et de Ceylan ; puis le vent du nord, qui, pendant les mêmes mois règne dans le golfe Arabique, les poussait par le détroit de Bab-el-Mandeb. L'hiver venu, les vents de nord-est dans la mer des Indes et ceux du sud dans le golfe Arabique favorisaient le retour des bâtiments.

Route des caravanes.

L'invariabilité gardée, ainsi que nous l'avons dit, par le commerce dans son parcours, nous permet d'en déterminer la direction. Babylone sur l'Euphrate, Bactres et Samarcande sur l'Oxus, les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire paraissaient désignées par la nature pour devenir florissantes en donnant l'essor au commerce : c'étaient donc là les points de départ et d'arrivée des caravanes.

Celles qui trafiquaient entre l'Arabie et la Phénicie, chargées des produits de l'Inde et du désert, s'arrêtaient à Pétra, dans l'Arabie septentrionale, et de là gagnaient le Liban.

Celles qui faisaient le trajet de la Perse à la Babylonie se dirigeaient vers la grande ville, où les matières brutes de l'Inde étaient plus particulièrement travaillées, soit par la Lydie jusqu'à Suze, soit par la Phénicie, en traversant Palmyre dans le désert, Tamsaque sur l'Euphrate, et le mur médique ; soit enfin par la

Syrie, en parcourant la Mésopotamie, contrée dangereuse par ses bandes errantes qu'il fallait se concilier à l'aide de présents : elles passaient l'Euphrate à Antemusia, descendaient à Édesse par Bambica, et, franchissant les landes des Scénites ou nomades, elles allaient toucher Scène, à soixante milles seulement de Séleucie, sur le Tigre.

Voilà pour l'Asie occidentale : pour l'intérieur, les caravanes allaient de Babylone et de Suze dans l'Inde, en laissant au nord le désert entre la Perside et la Médie. Par cette route, elles traversaient la Mésopotamie jusqu'à Ecbatane et Ragès, vers les portes Caspiennes, aujourd'hui gorges de Dariel (1) ; passage inévitable entre l'occident et l'orient. De là par Hécatompyle, dans la Parthie; par Alexandrie en Arie, Prophtasie, Ortospane, elles atteignaient l'Indus après un voyage de près de six cents lieues.

Quand les caravanes voulaient aller de l'Asie occidentale dans la Bactriane et à Samarcande, elles se dirigeaient, après Alexandrie en Arie, par Maracande, vers l'Iassarte et les frontières de la Grande-Tartarie. C'était à Bactres et à Samarcande (Grande-Bucharie) qu'était l'entrepôt des marchandises de l'Inde destinées à l'Asie septentrionale ; et là, de même que sur les rives occidentales de la mer Caspienne, accouraient en foule, presque comme à leur marché naturel, les hordes de l'intérieur : il en résultait une communication très-fréquente entre une prodigieuse variété de populations nomades. L'Asie était en outre traversée par une route qui, des villes grecques sur la mer Noire, conduisait par les monts Ourals jusque chez les Agrippéens ou Kalmoucks, dans la Grande-Tartarie.

Pour se rendre en Afrique, elles suivaient la direction dont elles ne se sont pas écartées jusqu'ici ; sauf qu'elles partent à présent du Caire. Elles partaient alors de Thèbes, pour aboutir à l'oasis de Jupiter Ammon, où elles recevaient, tant de l'Éthiopie que des nomades, les produits précieux de l'intérieur de cette péninsule, et les transportaient sur le Nil ou à la Méditerranée.

(1) Des récits fabuleux attribuent la construction de cette forteresse à une certaine Daria, qui y dépouillait les voyageurs, qu'elle faisait précipiter dans le Tereck après s'être livrée à eux. Klaproth, si heureux dans ses recherches sur le Caucase, croit que le nom de Dariel vient du tartare *dar iol*, chemin étroit.

Commerce des Phéniciens.

Les Phéniciens commencèrent leurs expéditions nautiques par la piraterie : au temps de la guerre de Troie, quand Homère exalte Rhodes, aimée de Jupiter, et l'opulente Corinthe, et la splendide Orchomène, enrichie par le commerce, les Phéniciens abordaient sur les côtes de la Grèce, y débitant des bijoux et des bagatelles, et enlevant les jeunes garçons et les jeunes filles, qu'ils vendaient ensuite sur les marchés de l'Asie ou qu'ils remettaient en liberté moyennant une grosse rançon (1). Ils ne trouvaient pas

(1) Voici ce qu'Eumée raconte à Ulysse, dans *l'Odyssée :* « Mon hôte, puisque tu m'interroges et t'informes à ce sujet........ je te dirai : Il est une île dite Siria (si jamais tu l'as entendu nommer), au-dessus d'Ortygie, où le soleil se montre, non pas très-grand, mais très-bienfaisant ; elle a de bons bœufs, de bons moutons, est très-riche en vin et en froment ; jamais la famine n'envahit ce peuple, et nul autre mal abhorré n'y tombe sur les misérables mortels ; mais après que les hommes y ont vieilli dans leur cité, Apollon à l'arc d'argent survient, accompagné de Diane, et les tue avec ses douces flèches. Il y a deux villes, et tout est également partagé entre elles ; à toutes deux commandait mon père Ctésius Orménide, semblable aux immortels. Là, vinrent les Phéniciens, très-habiles sur mer, portant sur leur noir navire beaucoup de colifichets. Mon père avait au logis une femme phénicienne, grande, belle, experte aux ouvrages splendides. Les Phéniciens rusés l'abusèrent, et, lorsqu'elle allait laver, l'un d'eux s'entretint d'amour avec elle près de la nef profonde, ce qui bouleverse d'ordinaire l'esprit des femmes, même lorsqu'il en est quelqu'une qui n'y soit que médiocrement portée. Puis il lui demandait qui elle était, d'où elle venait ; et elle lui indiqua bientôt la haute maison de mon père, et : *Je me vante de sortir de Sidon, abondante en cuivre, et je suis fille d'Aribante aux grandes richesses ; mais les pirates taffiens m'ont enlevée quand je revenais des champs, et m'ayant amenée ici aux maisons de cet homme, ils me vendirent à lui pour un prix convenable.* Alors l'homme qui l'avait embrassée lui parla de nouveau ainsi : *Ne nous suivrais-tu pas au pays, pour revoir la haute maison de ton père et de ta mère, et eux-mêmes ? Car ils vivent encore, et passent pour opulents.* Et la femme lui répondit de nouveau : *Je le ferais volontiers si vous me promettiez avec serment de me remettre intacte au logis.* Ainsi dit-elle, et ceux-ci jurèrent comme elle le leur dicta. Mais après qu'ils eurent juré, la femme parla de nouveau au milieu d'eux, et reprit, disant : *Maintenant, silence ; qu'aucun de vos compagnons ne m'adresse la parole, pour que, si quelqu'un me rencontre, soit en chemin, soit à la fontaine, il ne le dise pas au vieillard en rentrant à la maison, de peur que lui venant des soupçons il ne m'attache avec des chaînes pesantes et ne trame votre mort. Mais rappelez-vous votre parole, et hâtez l'achat des provisions ; et quand le navire sera déjà plein de vivres, qu'un exprès vienne vite vers moi au palais, et j'apporterai aussi ce que je trouverai sous ma main. Je vous payerai même encore autrement mon passage ; car j'élève à la maison un fils du bonhomme, déjà alerte,*

à cela plus de honte que les Bédouins d'aujourd'hui à leurs pillages. Dans Homère, Ulysse raconte à Eumée qu'avant de se rendre à Troie, *on l'avait vu neuf fois aller en course sur la mer;* et Ménélas apprend à ses enfants que c'est en faisant la course durant huit années à Chypre, en Phénicie, en Égypte, chez les Éthiopiens, en Libye, qu'il amassa tant de richesses que nul homme n'en possédait autant. Plutarque aussi (1) dit que les héros s'honoraient du titre de voleurs : dans des temps postérieurs, Solon autorisa les associations pour la piraterie; le brigandage est considéré par Aristote et par Platon comme une espèce de chasse.

Les premiers exploits des héros de la Grèce sont précisément contre des corsaires : l'accroissement que prit ce pays dut donc faire changer de système aux Phéniciens qui, selon Strabon, avaient, peu après la guerre de Troie, des points de relâche sur les côtes occidentales de l'Afrique. Nous avons vu aussi que du temps de Salomon ils partirent des ports septentrionaux du golfe Arabique, pour naviguer vers Tarse et Ophir dans l'Arabie

et qui court avec moi dans le voisinage; je le conduirai au navire, et il vous vaudra un prix infini, en quelque lieu que vous le portiez pour le vendre aux étrangers. Cela dit, elle regagna le beau palais; et eux, restant là toute l'année au milieu de nous dans la nef profonde, ils achetaient beaucoup de richesses. Quand la nef profonde fut remplie par eux pour le retour, ils expédièrent un exprès pour l'annoncer à la femme; il vint en hâte à la maison de mon père, ayant à la main un collier d'or où était l'ambre enchâssé. Ma vénérable mère et ses femmes se le passaient de main en main, et en offraient un prix en le regardant. Celui-ci y consentit tacitement; et après qu'il y eut consenti, il retourna à la profonde nef. Alors cette femme me prit par la main, m'emmena hors de la maison, et ayant trouvé dans le vestibule les tables dressées avec les coupes des convives ordinaires de mon père, aussitôt que ceux-ci s'en allèrent à l'assemblée et au parlement du peuple, elle enleva et cacha dans son sein trois coupes, et sortit avec moi, qui la suivais aveuglément. Le soleil tombait, et tous les chemins se couvraient d'ombre; et nous, partis précipitamment, nous gagnâmes un beau port, où était le navire des Phéniciens, rapides sur la mer. Ceux-ci étant montés à bord et nous ayant embarqués, fendirent la plaine liquide; et Jupiter faisait souffler un vent propice. Nous voyageâmes sept jours et sept nuits; puis, quand le saturnien Jupiter ramena le septième matin, Diane, joyeuse de ses flèches, perça la femme qui, tombée dans la sentine, fit entendre un cri comme une mouette de mer, et ils la jetèrent en pâture aux phoques et aux poissons; et moi, je restai seul, le cœur attristé. Le vent et l'onde nous portèrent à Ithaque, où Laërte m'acheta pour ses fermes, et c'est comme cela que je vis aussi cette terre. »

(1) HOMÈRE, *Odyssée*, IV. — PLUTARQUE, *Vie de Thésée*.

Heureuse et l'Éthiopie, d'où ils revenaient au bout de trois ans chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de perles et d'autres marchandises. Leur commerce prenait trois directions principales : pour l'Arabie et l'Inde, au midi; au levant, pour l'Assyrie et Babylone; au nord, pour l'Arménie et le Caucase. La première, plus importante que les autres, suivait la voie de mer comme celle de terre. Sortant du golfe Persique, ils atteignaient la péninsule indienne en deçà du Gange et l'île de Ceylan, où ils chargeaient la cannelle et le cinnamome. Soit effet de l'habitude qu'ont tous les voyageurs d'exagérer les choses, soit pour écarter des concurrents, ils racontaient que la première y était apportée par certains oiseaux de proie, et que des serpents très-venimeux rendaient l'autre extrêmement difficile à recueillir (1).

Des caravanes de nomades qui se rendaient dans l'Yémen ou à Gerra, près le golfe Arabique, apportaient de l'Arabie à Tyr de l'encens, de la myrrhe, de la cassie (*laurus casia*), du laudanum (*cistus creticus*), de l'or, des perles, de l'ivoire. Ce trafic enrichit beaucoup plusieurs peuples de la Syrie et de l'Arabie, notamment les Édomites de l'Idumée qui revendaient aux Phéniciens, et les Madianites chez lesquels l'or était tellement abondant que les Hébreux qui les subjuguèrent en trouvèrent non-seulement pour le prodiguer dans leur propre parure, mais pour en faire des colliers à leurs chevaux. Les Phéniciens recevaient de l'Égypte le coton, le blé, des tissus, et lui portaient du vin dans certains tonneaux en terre cuite, que les Perses, lorsqu'ils furent maîtres de l'Égypte, disposaient le long du désert en guise de citernes pour l'eau (2). La Palestine leur fournissait le meilleur froment, du vin et des huiles qui sont encore supérieures à celles de Provence, ainsi que le baume aujourd'hui nommé de la Mecque, et que l'on recueillait près du lac de Génézareth. Ils tiraient de la Syrie le vin de Calibon (Alep) et la laine du désert : et c'est précisément par le désert que, continuant la route sur laquelle la commodité du commerce fit s'élever et grandir Palmyre et Balbek, ils gagnaient Babylone, d'où, tournant vers la Perse, ils parvenaient aux pays de la soie.

Au nord, ils se dirigeaient vers la mer Noire et la mer Cas-

(1) HÉRODOTE, III.— THÉOPHRASTE, *Hist. des plantes*, IX, 5.
(2) HÉRODOTE, II, 5, 6.

nienne, tirant de l'Arménie et des pays limitrophes des chevaux, des vases de cuivre et des esclaves, qui étaient très-beaux de ce côté : c'est pour ce commerce d'esclaves que les prophètes les maudissaient en les menaçant de voir aussi leurs enfants vendus un jour aux Sabéens (1).

Les Phéniciens construisaient leurs vaisseaux presque ronds, avec très-peu de quille pour pouvoir naviguer en rasant la plage; il les faisaient voguer contre le vent au moyen de larges voiles et de beaucoup de grandes rames. Ils en firent ensuite pour la guerre de longs et effilés : la flotte de Salomon, comme aussi celles de Sémiramis et de Sésostris, durent sortir de leurs chantiers. Ils profitèrent sur la mer des observations astronomiques dont les autres peuples se servaient pour les divinations, et ils s'orientaient en portant les yeux sur la petite Ourse : ce qui a fait dire qu'ils découvrirent cette constellation.

Ils répandaient ainsi les marchandises de l'Orient en parcourant les mers intérieures, sur les côtes desquelles ils fondèrent d'innombrables établissements qui conservèrent des traces de leur idiome. Ils donnèrent des habitants à l'île de Délos aussitôt qu'elle fut sortie du sein de la mer. Chypre, Rhodes, la Sicile, la Sardaigne, les virent se multiplier sur leurs rivages. Ils tiraient de Malte le corail, la poix d'Italie; ils recherchaient surtout les pays riches en mines, que de gré ou de force ils faisaient exploiter par les naturels : quelquefois ils y portaient des esclaves. L'Espagne leur était si chère parce qu'ils y trouvaient l'argent même à fleur de terre; aussi fut-elle pour eux ce que le Pérou a été pour les Espagnols. Ils en extrayaient non-seulement de l'argent, mais de l'or, de l'étain, du fer, du plomb (2); elle leur fournissait en outre du blé, du vin, de l'huile, de la cire, une laine très-estimée, du poisson salé, des fruits exquis dont l'abondance suggéra l'idée de les confire. Un mouton d'Espagne se vendait jusqu'à un talent (3) : en échange des denrées, ils fournissaient aux naturels le lin, dont les Espagnols faisaient leur vêtement habituel, et ces bagatelles toujours agréables aux yeux des barbares. Colonies.

Cadix était leur point de départ pour des expéditions plus loin-

(1) JOEL, IV, 1, 8. — AMOS, I, 9.
(2) ÉZÉCHIEL, XXVII, 12. — STRABON et DIODORE.
(3) STRABON.

taines : on prétend qu'ils les poussèrent jusqu'à Madère et aux Canaries. Il est certain qu'ils franchirent le détroit, et ils allèrent chercher l'étain, peut-être aussi l'ambre jaune, dont le prix égalait celui de l'or, dans la Grande-Bretagne et dans les îles Schilley; ils parvinrent même jusqu'à la Prusse et à la mer Baltique, partout enfin où ils pouvaient aller en côtoyant. On rapporte de plus que Nechao, roi d'Égypte, vers l'an 610 avant J. C., leur persuada de faire le tour de l'Afrique : étant donc partis de la mer Rouge, et suivant toujours la terre autant que le permettaient les courants et les vents, ils séraient, après trois ans de voyage, revenus débarquer à l'embouchure du Nil par le détroit de Cadix (1). Pour prouver qu'ils traversèrent aussi l'Océan, on a prétendu que des inscriptions phéniciennes ont été découvertes au pied des Cordillères, et que le Bélus assyrien et le Mithras persan eurent leur culte en Amérique, où les filles du soleil rappellent les vestales, en même temps que les palais du Mexique et du Pérou offrent les types et les hiéroglyphes de l'Égypte. Quoi qu'il en soit, lorsque Xerxès assaillit la Grèce avec leur flotte, les Phéniciens n'osèrent pas outre-passer Samos à l'occident, bien qu'elle ne soit pas à plus de soixante milles des premières Cyclades, Micone et Ténos : ajoutez que le grand nombre de vaisseaux leur eût permis de faire pour ainsi dire la chaîne (2). Mais peut-être aussi que ce fut une feinte de leur part, quelque nouvel intérêt les détournant de continuer à favoriser les Perses : car l'intérêt était le principal mobile de leurs résolutions; il leur faisait cacher

(1) Malte-Brun nie absolument que les Phéniciens aient fait ce tour de l'Afrique, qu'avec sa bonne foi ordinaire Hérodote ne fait que rapporter comme un ouï-dire. Mais Miot, auteur d'une traduction française d'Hérodote (Paris, 1822), l'admet comme vrai. Son principal argument est précisément ce fait qui semble incroyable à Hérodote, que le soleil se montrait à la droite de ceux qui faisaient le tour de la Libye. Il est évident, dit-il, que quand les Phéniciens eurent passé le tropique du Capricorne, pour aller doubler le cap de Bonne-Espérance, en regardant le soleil, ils en voyaient le mouvement apparent de droite à gauche, puisqu'ils avaient le nord devant eux, l'orient à droite, l'occident à gauche. Quand ils naviguaient dans la Méditerranée, d'orient en occident, ils avaient toujours le soleil à gauche; mais aussitôt qu'ils eurent franchi le détroit de Bal-el-Mandeb, vers l'extrémité de l'Afrique, voyageant d'orient en occident, ils voyaient constamment le soleil à leur droite, circonstance tout à fait naturelle, mais toutefois merveilleuse pour des gens qui ne savaient ni concevoir ni s'en expliquer le pourquoi.

(2) HÉRODOTE, VIII, 132.

avec soin leurs expéditions pour empêcher que d'autres n'eussent à rivaliser avec eux, et ils répandaient dans ce but des fables étranges que, par la suite, les historiens recueillirent sans discernement. C'est peut-être à eux qu'il faut attribuer les noms effrayants de *Bab-el-Mandeb*, port de l'affliction; de *Mété* ou mort, donné à un autre port du golfe Arabique, où probablement il faut chercher le *Gardefan* ou cap des funérailles. Strabon raconte même que lorsqu'ils se voyaient épiés par des navires étrangers, ils leur échappaient en les égarant au milieu des récifs et des bancs de sable, ou ils les attaquaient en corsaires pour les dégoûter des voyages. Ce qui rend cette assertion moins improbable, c'est qu'ils n'étaient pas aussi loyaux qu'habiles dans les relations commerciales; de sorte que marché phénicien et foi phénicienne passèrent en proverbe chez les Grecs et chez les Romains.

Au reste, tous les peuples commerçants cherchent à avoir des ports où leurs bâtiments soient accueillis, à dominer dans les lieux où ils abordent pour acheter, à empêcher la concurrence, et à éviter les collisions qui peuvent troubler la paix. Telle dut être la politique des Phéniciens; mais les historiens, plus attentifs à retracer les mutations de règne qu'à faire ressortir la nature des institutions, ne nous ont pas fait connaître les lois qui régissaient leur commerce.

Chez les autres nations, le commerce était un monopole royal: les hôtelleries placées sur les grandes routes de la Perse appartenaient au domaine royal (1). L'unique armateur des expéditions pour Ophir était Salomon, comme aujourd'hui Méhémet-Ali est le seul négociant de l'Égypte; les Phéniciens, au contraire, se gouvernant en république, ressemblaient aux Européens modernes, en ce qu'ils spéculaient pour leur compte particulier.

La tradition vulgaire, en racontant qu'ils faisaient usage d'ancres d'argent au lieu de les avoir en fer, indique assez combien ils acquirent de richesses. Mais le témoin le plus insigne de l'étendue de leur commerce et de la magnificence qui en était résultée, c'est la poésie d'Ézéchiel. « Le Seigneur me dit: O fils « de l'homme, commence une lamentation sur Tyr: A Tyr, placée « sur le rivage de la mer, trafiquant avec les peuples de beaucoup « d'îles, tu diras: Ainsi te parle le Seigneur: O Tyr, tu as dit en

(1) Σταθμὸς, HÉRODOTE, V, 22.

« toi-même, je suis d'une beauté parfaite, et assise au sein de la « mer. On t'a construite, toi et tes navires, avec les sapins de « Senir ; tes antennes, avec les cèdres du Liban ; tes rames, avec « les chênes de Bazan ; les bancs de tes vaisseaux, avec l'ivoire de « l'Inde ; tes chambres et tes magasins, avec le bois des îles d'Italie. « Le fin lin de l'Égypte fut brodé pour tes voiles ; l'hyacinthe et « la pourpre des îles d'Élisa décorèrent tes pavillons ; tu as eu « pour navigateurs les habitants de Sidon et d'Arad, tes sages « pour pilotes, et les vieillards de Gébal travaillèrent à réparer « tes bâtiments fatigués. Tous les navires de la mer et tous les « marins venaient trafiquer avec toi à cause de la multitude de « tes manufactures ; Perses, Lydiens, Libyens, combattaient « dans tes rangs, et, avec eux, les Aradiens et les Pygmées gar- « nissaient tes murailles, y appendant leurs boucliers et leurs « casques pour te servir d'ornements. Les fils de Tharsis t'appor- « tant toute sorte de richesses : argent, fer, étain, plomb, rem- « plissaient tes marchés ; l'Ionie, Tubal et Mosoch, les fournirent « d'âmes humaines et de vases de cuivre ; Thogorma (la Cappa- « doce), de chevaux et de mulets ; Dedan, d'ivoire, d'ébène, et « de housses pour chevaux et pour chars. Les Syriens fréquentent « tes foires avec des émeraudes, des coraux, des rubis, de la « pourpre, des toiles ouvrées, du lin, du coton (*sericum*), et « toute autre marchandise de prix. Juda et Israël t'offrent blé, « baume, miel, huile et résine ; Damas, ses vins et ses laines aux « vives couleurs ; Dan, les fils vagabonds de Yavan (les Grecs) et « Mosel, le fer poli, la casse, la canne odorante ; les Arabes et « les princes de Cédar, devenus tes commis, des agneaux, des « béliers, des chevreaux ; Saba et Rama, des parfums, des « pierres précieuses, de l'or. Haran, Chené, Eden, Assur, « Chelmad, venaient avec des balles d'hyacinthe et des masses « d'ouvrages en broderies, de meubles coûteux et de bois de cèdre. « Tes rameurs t'ont portée dans bien des eaux ; mais le vent du « midi t'a brisée au milieu de la mer : tes flottes trembleront aux « cris de tes amiraux. Par le savoir et par la prudence, tu as « acquis la force et de l'or et de l'argent dans tes coffres ; par ta « grande habileté et par tes trafics, tu as multiplié ta puissance, « et ton cœur s'est gonflé ; pour cela, le Seigneur a dit : Tu mourras « de la main des étrangers. Toi, devenue un modèle de sagesse « et de beauté parfaite, regorgeant de biens, couverte de perles,

« de topazes, de jaspe, de chrysolites, de béril et de saphirs ; « experte dans l'art des flûtes et des tambours ; symétriquement « alignée dans tes rues du jour où tu fus bâtie, jusqu'à ce que la « richesse t'ait pervertie ; tu tomberas, et au bruit de tes gémisse- « ments descendront des navires tous ceux qui tiennent la rame, « et marins et pilotes viendront à terre et pleureront amèrement, « et ils diront : Comment a péri Tyr, qui dans le cercle de ses « négociations embrassa par mer tant de peuples ; Tyr, qui par « la multitude de ses trésors et de ses colonies enrichit les rois de « la terre (1) ? »

Les Phéniciens furent aussi d'un grand secours à la civilisation par leurs colonies. De même que nos puissances maritimes, et surtout l'Angleterre, font aujourd'hui, par de pareils moyens, pénétrer notre civilisation au cœur de l'Amérique, au fond de l'Afrique, dans l'Inde, dans la Chine et dans l'Océanie, où elle survivrait sans doute, si, par malheur, elle devait périr en Europe ; ainsi firent ces conquérants pacifiques de l'ancien monde, se préparant une autre existence après leur chute, comme un père qui laisse en mourant une famille nombreuse. Il est constant que les peuples riverains de la mer sont très-prolifiques. Aussi les Phéniciens, faute d'un territoire assez étendu, étaient-ils obligés de chercher un écoulement à leur population croissante et pauvre en la transportant ailleurs. Parfois encore les divisions intestines, si faciles chez un peuple que l'habitude de vivre sur les flots rend impatient de tout frein civil, chassaient hors du pays une faction qui s'en allait ailleurs fonder une colonie. Ainsi naquit Carthage, qui devait plus tard succéder à Tyr et Sidon, et rivaliser avec la reine prédestinée du monde.

Si les modernes, qui s'aventurèrent à de lointaines expéditions, trouvèrent nécessaire de laisser çà et là des gens pour garder les marchandises qu'ils y transportaient, recueillir les productions de l'intérieur du pays, favoriser l'échange des unes et des autres, c'était alors chose d'autant plus importante que les voyages se faisaient lentement, et que les communications étaient rares. S'ils ne voulaient donc pas avoir à combattre de nouveaux ennemis chaque fois qu'ils revenaient sur une plage, ni consumer beau-

(1) Chap. XXVII, XXVIII. Voir les commentaires de MICHAELIS et ROBERT. Le chapitre LX d'Isaïe peut servir aussi à l'histoire du commerce antique.

coup de temps à se procurer des échanges, et encore avec la perte qu'éprouve d'ordinaire celui qui offre, force était aux Phéniciens de fonder des colonies : l'exploitation des mines, but principal et presque unique de ce peuple, les leur rendait encore plus nécessaires.

Ils exploitèrent de cette manière toutes les îles de l'Archipel, et nommément Chypre, la Crète, les Sporades, les Cyclades, celles de l'Hellespont, et jusqu'à Thasos, en face de la Thrace, où ils extrayaient de l'or. On leur attribuait, dans l'Asie Mineure, la fondation de Pronettos et de Bithynium, établissements qu'ils furent contraints d'abandonner avec d'autres encore à mesure que les Grecs croissaient en nombre et en force. Les Étrusques les chassèrent de même de l'Italie ; mais ils prospérèrent en Sicile, où ils portèrent le culte d'Astarté qu'on y appela Vénus Éricine, et où s'accrurent singulièrement Panorme et Lilybée. Il est à croire qu'ils considéraient la Sicile et la Sardaigne comme le centre d'expéditions plus éloignées, tel que l'est aujourd'hui pour nous le cap de Bonne-Espérance. La côte septentrionale de l'Afrique était parsemée de leurs colonies, dont les principales, à l'ouest de la petite Syrte, étaient Utique, Carthage, Adrumète. Ils avaient à Memphis un quartier en propre pour leurs caravanes; et il est probable qu'ils établirent des comptoirs pour le Levant sur le golfe Persique, dans les îles de Tylos et d'Arad (îles Baharein). Lorsqu'ils s'allièrent avec Salomon, ils partagèrent avec lui le commerce de la mer Rouge, que leur disputèrent d'abord les Iduméens. Ils multiplièrent surtout leurs établissements en Espagne : les principaux furent dans l'Andalousie, de l'embouchure de la Guadiana et du Guadalquivir aux royaumes de Murcie et de Grenade ; les plus florissants étaient Tartesse, Gadès, Cortija, Malaca, Hispalis (Séville), et les colonnes d'Hercule.

Hercule fut pour les Tyriens le type dans lequel ils symbolisèrent l'histoire de leurs colonies. Ils dirent que ce héros, voulant faire la guerre en Ibérie au fils de l'opulent roi Chrisaorus, réunit une flotte en Crète, île qui servait d'anneau entre les colonies phéniciennes, traversa l'Afrique, où il introduisit l'agriculture, et fonda la ville d'Hécatompylos ; que, parvenu au détroit, il passa à Cadix, soumit l'Espagne, enleva les bœufs de Géryon, puis revint par la Gaule, l'Italie, et les îles de la Méditerranée.

Telle fut précisément la marche de leurs colonies. Mais les

Phéniciens ne surent pas, comme dans la suite Carthage, les tenir dans la soumission, n'ayant ni la facilité ni le moyen de les contenir avec des armées, ce qui fit qu'elles s'émancipèrent bientôt. En effet, ils se livraient peu à l'exercice des armes, et ils confiaient leur défense aux mercenaires de l'Asie Mineure et de la Grande, comme les Vénitiens aux Dalmates et aux Esclavons. Aussi subirent-ils souvent le joug des conquérants; mais ils écartèrent du moins ces funestes ambitions qui parfois entraînent à la guerre même les peuples commerçants, les plus intéressés à l'éviter. On ne leur connaît pas d'autre conquête que Chypre, où ils bâtirent *Citium* (*Kitim*), et où ils se maintinrent toujours.

Leurs colonies étaient donc bien différentes de celles des Européens modernes, œuvre du hasard plus souvent que le résultat d'un dessein prémédité, et offrant la plupart du temps le déplorable spectacle de la tyrannie et de l'iniquité. Les Phéniciens distribuaient les leurs sur les points les plus favorables au commerce, et n'y portaient point la manie de conquérir, comme il est advenu pour l'Amérique; mais ils bâtissaient des villes, excitaient l'industrie, s'attachaient les peuples nouveaux par le lien des besoins réciproques : leur esprit de ruse et de fraude contribuait aussi à éveiller chez ces sauvages la connaissance d'eux-mêmes et la valeur de leurs propres richesses. Si personne ne doute que les colonies modernes ont été d'un grand secours aux sciences, à la civilisation, à l'accroissement des richesses, combien plus durent l'être celles des anciens! Les relations continuelles entre la métropole et les colonies étendent le cercle des connaissances, développent les idées politiques, et perfectionnent l'organisation sociale; aussi verrons-nous les colonies grecques, dans l'Asie Mineure et en Italie, se signaler par la puissance et le savoir, et reporter au sein de la mère patrie la civilisation et les arts.

GRÈCE.

CHAPITRE XXVI.

PREMIERS HABITANTS.

Vous êtes des enfants qui ne savez que les choses d'aujourd'hui et d'hier, disaient à Solon les prêtres égyptiens, en faisant allusion au peu d'antiquité de l'histoire grecque. Au lieu de se perdre, en effet, dans les millions d'années des Orientaux, elle abandonnait les périodes divines, et s'en tenait aux demi-dieux et aux héros, sans pourtant se montrer sobre de fables. Loin de là, l'imagination vive des Grecs et leur vanité nationale en inventèrent une infinité, mais toutes embellies par ce sentiment esthétique qui, chez aucun peuple, ne fut aussi parfait que chez eux. De cette faculté, jointe à leur admirable aptitude non-seulement à s'approprier, mais encore à s'assimiler les traditions étrangères, résulta une telle fusion, qu'il devint très-difficile d'en distinguer les éléments; aussi les tentatives faites jusqu'ici pour saisir le véritable sens de leurs mythes historiques ont-elles produit des systèmes plus ou moins séduisants pour l'esprit, mais dénués de cette solidité propre à satisfaire la raison (1).

(1) Les historiens grecs sont au nombre des plus grands écrivains; aussi nous réservons-nous d'en parler au livre III. Nous nous contenterons de mentionner ici qu'HÉRODOTE, PLUTARQUE, STRABON, nous ont transmis beaucoup de traditions sur les temps primitifs. Ceux des livres de DIODORE qui en traitaient sont perdus : l'introduction de THUCYDIDE et la description de la Grèce de PAUSANIAS nous offrent de précieuses notions sur de petits États isolés. DENYS D'HALICARNASSE a conservé la suite des traditions relatives à la migration des Pélasges vers l'occident; on l'a traitée trop légèrement de fabuleuse. PETIT RADEL a pris sa défense (*Sur la véracité de Denys d'Halicarnasse*); puis, dans l'*Examen analytique et comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce* (Paris, 1828), il a mis en ordre les temps héroïques, en comparant les principales dynasties et les générations, calculées de trente à trente-trois ans, avec les faits et les monuments. Peut-être a-t-il parfois pris pour des monuments grecs ceux appartenant à une population antérieure.

L'Écriture nous dit que Ione ou Javan, fils de Japhet, peupla les îles voisines de la côte occidentale de l'Asie Mineure, d'où il serait

On trouve des éclaircissements fort utiles dans le *Thesaurus antiquitatum græcarum* de GRONOVIUS, 12 vol. in-folio; dans les comptes rendus de différentes académies, surtout dans les Mémoires de celle des inscriptions et belles-lettres, depuis 1789, et de celle des sciences de Goëttingen.

Sont aussi à consulter :

POTTER, *Archæologia græca, or the Antiquities of Greece*, 2 vol. in-8°, Londres, 1722.

CLINNTON, *Fasti ellenici*.

JOHN GILLIES, *The history of ancient Greece, its colonies and conquests from the earliest accounts till the division of the Macedonian empire in the east, including the history of litterature, philosophy and the fine arts;* Londres, 1786, 2 vol. in-4°.

W. MITFORD, *The History of Greece*, Londres, 1784, 3 vol. in-4°.

Celui-ci est plus érudit, plus profond, plus abondant; le précédent a plus de justesse, et comprend mieux l'antiquité.

CLAVIER, *Histoire des premiers temps de la Grèce*, 2e édition, Paris, 1822.

FRÉRET, *Observations sur les premiers habitants de la Grèce*.

L. D. HULLMANN, *Premiers temps de l'histoire grecque*, 1814 (allemand), ouvrage rempli de considérations et de conjectures fort intéressantes.

C. OTTFRIED-MUELLER, *Geschichte hellenischer stämme und städte*, Breslau, 1820.

WELCKER et WOLCKER, qui, avec le précédent, nient l'origine égyptienne et phénicienne, pour attribuer tout aux Pélasges, tandis que

RAOUL-ROCHETTE, *Histoire de l'établissement des colonies grecques*, veut que les auteurs de la civilisation grecque aient été les pasteurs phéniciens, chassés de l'Égypte par Sésostris.

EDGAR QUINET, *De la Grèce dans ses rapports avec l'antiquité*, Paris, 1830, tâche de mettre à la portée de tout le monde les découvertes qui ont été faites à ce sujet.

POUQUEVILLE a inséré dans *l'Univers pittoresque* une histoire de la Grèce écrite avec cet esprit passionné qui pouvait lui être utile pour son *Voyage* et pour son *Histoire de la régénération de la Grèce*, mais qui l'a servi bien mal pour le récit des faits antiques, et ne lui a pas permis de chercher la vérité ni d'en voir l'accord.

Les lecteurs novices se contentent de GOLDSMITH, et ceux qui aiment les hypothèses superficielles s'arrangent de celles de PAW.

L'Histoire de la Grèce, du comte DRAGO (Milan, 1825-1836, 6 vol.), ne fait que délayer, en longues et ennuyeuses déclamations, de vieilles idées, décousues et serviles : elle va jusqu'à la guerre péloponnésiaque.

Pour les inscriptions, voir *Corpus inscriptionum græcarum* (Berlin, 1828), publié par l'académie de Prusse.

Pour les monnaies, ECKEL, *Doctrina nummorum veterum*, 1792, 8 volumes in-8°.

passé dans les îles européennes. Cette race japétique s'était, comme nous l'avons vu, propagée dans le Nord, et dut s'établir dans la région du Caucase, aux lieux où sont aujourd'hui la Géorgie, la Circassie (Tchercassie), la Mingrelie, l'Abasie, au milieu de montagnes qui peut-être s'élevaient, comme des îles, d'une grande mer formée par la réunion des mers Blanche et Baltique avec l'Euxin et le lac Aral. Nous aurions peine à déterminer les diverses populations que les Grecs confondirent sous le nom de Scythes; ils l'appliquaient à tous ceux qui habitaient le voisinage du Danube, du Borysthène et du Tanaïs, en deçà et au delà du mont Imavus, et qui se donnaient eux-mêmes le nom de Skolotes (1). Les principaux dans ce nombre étaient les Cimmériens (2), qui habitaient aux environs de Kuban sur la mer Noire, et qui, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, refoulés par les Méotides (3), traversèrent le Caucase et passèrent en Arménie. Ce fut aussi dans ces parages que les Grecs placèrent les Amazones (4),

(1) N'étaient-ce pas les Celtes? Dans l'idiome finlandais, *schylta* signifie encore aujourd'hui archer.

(2) Peut-être les Kimris. Appien, dans *l'Illyrie*, § 2, raconte que Polyphème et Galathée eurent trois fils, Celtus, Illyrius et Gala, qui, partis de la Sicile, dominèrent sur les Celtes, les Illyriens et les Gaulois, et donnèrent leur nom à ces peuples.

(3) Galattophages, Massagètes, Sarmates, Magogs.

(4) Quelques-uns ont voulu retrouver chez les Amazones, république de femmes sur le Thermodon, des traces de faits historiques; mais nous serions plus porté à y voir un souvenir, entremêlé de rites symboliques et religieux, d'un culte de la nature qui domina dans la haute Asie, où la continence, soit perpétuelle, soit à temps, était imposée aux prêtresses; où l'on sait de plus que les hommes et les femmes changeaient entre eux de vêtements. On a voulu tirer leur nom de α et de μαζὸς, sans mamelles, et cette étymologie a fait peut-être inventer qu'elles se brûlaient le sein droit. Dans le langage des Circassiens d'aujourd'hui *maza* signifie lune, et peut-être les Amazones étaient-elles des prêtresses de cet astre. La construction du temple d'Éphèse, de Smyrne et d'autres villes ioniennes qui leur est attribuée, se rapporte à des migrations religieuses. Texier, chef de l'expédition scientifique en Grèce, découvrit en 1834, dans les montagnes de la Galatie, près Halys, une enceinte de roches naturelles, taillées de main d'homme en façon de murailles, sur la surface desquelles est sculptée une scène historique de plus de soixante figures colossales : elle représente l'entrevue de deux rois, l'un monté sur un lion, l'autre armé d'une massue et coiffé du bonnet ionien. On y voit d'étranges accouplements de membres d'animaux terrestres et marins, difficiles à décrire par des mots. Texier pensa que la ville trouvée dans le voisinage était la pélasgique Thémiscyra, capitale des Leucosyriens; que l'un des deux rois

population qui n'est peut-être pas entièrement fabuleuse; et le souvenir qu'ils conservèrent de la félicité et de la sagesse des Hyperboréens ou Septentrionaux ressemble à ces ornements dont chacun se plaît à embellir le pays où il eut son berceau. Hérodote disait que le Nord était la contrée la plus peuplée après l'Inde. Olen, que Pausanias dit hyperboréen, amena de là une colonie sacerdotale, qui établit dans Délos le culte d'Apollon et de Diane. De là vint Orphée, constructeur de villes et instituteur d'arts et de métiers; de là Prométhée (1), caractère idéal des premiers civilisateurs, qui firent répudier l'infâme communauté des biens et des femmes. Aussi s'écrie-t-il dans *Eschyle :* « Les dieux me « font grand tort : écoutez combien j'ai fait à l'avantage des mor- « tels. De brutes qu'ils étaient, grâce à moi, ils sont devenus des « hommes... Aveugles, sourds, semblables à de vains spectres, ils

et ceux qui le suivent, aux habits et aux cheveux longs, étaient des Amazones; et que le bas-relief représentait leur réunion annuelle avec les peuples voisins. Mais ces réunions avaient lieu au pied du Caucase et non à Thémiscyra (voy. STRABON, liv. XI, p. 503); et Strabon dit de ce peuple mystérieux, que la tradition lui attribuait des guerres, des monuments, un grand nombre de villes, mais que déjà, de son temps, on ne pouvait plus indiquer le pays qu'il habitait : ὅπου δὲ νῦν εἰσὶ, ὀλίγοι δὲ καὶ ἀναποδείκτως καὶ ἀπίστως λέγοντες ἀποφαίνονται. Strabon d'ailleurs, qui cite plusieurs fois Thémiscyra, ne la donne pas pour une ville, mais pour une plaine; ἔστι δὲ Θεμασκυρα πεδιον, τῇ μὲν ὑπό τοῦ πελάγου κλυζόμενον κ. τ. λ. Il est vrai que d'autres écrivains en font une ville, mais ils la placent près du Thermodon et de la mer : toutes choses qui nous font douter des déductions de Texier.

Pallas, dans la description qu'il donne des mœurs des Circassiens, sur le versant septentrional du Caucase, remarque que les nobles vivent séparés de leurs femmes et donnent leurs enfants à élever aux étrangers. Klaproth, dans le voyage qu'il y fit en 1807, s'occupa beaucoup de recherches au sujet des Amazones; il trouva que la tribu Sauromate, dont les femmes, selon Scylax de Coriandre, étaient guerrières à l'égal des hommes, habitait la Cabourde et les steppes de Cumes. Hérodote dit que le nom propre des Amazones était *Aiorpates*, c'est-à-dire tueuses d'hommes; et Klaproth en trouve l'étymologie dans l'arménien *air*, hommes, et *sban*, *sbanog*, meurtrier. Fréret la tire du kalmouck *emé* ou *aemé*, femme, et *tzaine*, excellente, dont il compose le mot Amazone; *aematzaine*, femme héroïque, virago. Mais des cinquante mentionnées par les Grecs, toutes ont des noms grecs, Penthésilée, Thalestris, Antiope, Déjanire, Hippolyte, Ménalippe, Orithye, Thomyris, etc.

(1) En celtique *Frome theut* signifierait divinité bienfaisante. LÉVÊQUE a soutenu que les Grecs venaient du nord, t. III de la traduction de Thucydide (*Sur l'origine septentrionale des Grecs*). Telle est aussi l'opinion de OUWAROFF, *Ueber das vorhomerische Zeitalter.*

« erraient au hasard, sans ordre et sans lois ; ils ne savaient pas « l'art de bâtir des maisons, le fond des cavernes était leur seul « abri ; menant une vie incertaine, ils ne distinguaient ni le temps « ni la saison. Ce fut moi, le premier, qui leur enseignai à con- « naître le cours des astres, les nombres, les lettres ; je leur fis « don de la mémoire, mère des muses ; je leur appris à soumettre « à leur joug les animaux (1). »

Quelque grand bouleversement chassa de leur demeure les populations établies autour de la mer Caspienne et du Pont-Euxin. Certaines tribus se dirigèrent vers les monts Carpathes, d'où elles gagnèrent l'Italie et l'Épire ; d'autres, remontant le Danube, arrivèrent jusqu'au Rhin, et, après l'avoir passé, franchirent aussi les Pyrénées, et ne s'arrêtèrent qu'à l'Océan : il en fut qui, de l'embouchure du Danube, tournant vers le midi, descendirent dans les vallées de l'Asie Mineure, et produisirent les Thynes, les Bithyniens, les Phrygiens, les Mysiens ; d'autres restèrent entre le Danube et le Dniéper, ce furent les Cimmériens et les Tauriens ; d'autres enfin, plus spécialement appelés Pélasges, s'établirent dans les montagnes de la Thessalie et de la Béotie, puis dans le pays qui plus tard se nomma Hellade ; devenus navigateurs, ils occupèrent un grand nombre d'îles de la mer Égée, Lemnos, Imbros, la Samothrace, et s'étendirent dans le pays qui fut par la suite la Carie, l'Éolide, l'Ionie, et jusqu'à l'Hellespont (2).

(1) Προμεθ. acte I, sc. I.

(2) L'origine et la marche des peuples pélasgiques est l'une des questions les plus étudiées dans ces derniers temps. On n'est pas même d'accord sur l'étymologie du nom que les plus faciles tirent de πελαργὸς, grue, par allusion à leurs migrations, comparables à celles de ces oiseaux. Müller le fait dériver de ἀργὸς, plaine, mot vieilli, qui s'est conservé dans les dialectes de la Thessalie et de la Macédoine, et de πελέω ou πελῶ, j'habite (*Gresch. hellenischer Stamme und Stadte*. Breslaw, 1820). Petit-Radel a fait attendre quarante ans de nombreux renseignements sur ce peuple, étudié par lui dans tous les pays où il en existe trace ; ayant levé une grande quantité de dessins, et recueilli de nombreuses notions monumentales, écrites ou traditionnelles, il en tira parti pour déterminer l'époque de la fondation de différentes villes. Plus de 450 cités antiques furent observées dans ce but, à partir de 1810, surtout durant l'expédition scientifique en Morée, après 1829. Soixante monuments en plâtre colorié furent déposés à Paris, dans la bibliothèque Mazarine, la plupart en relief, représentant les diverses constructions des Pélasges historiques et des fabuleux Cyclopes. On apprécia les différentes époques de la construction des

Loin de trouver la Grèce déserte, on raconte qu'ils eurent à lutter contre les habitants primitifs, qui se divisèrent, à ce qu'il paraît, dans la suite en deux lignées, les Grecs et les Lélèges ou Curètes. Le nom des premiers se perdit plus tard dans celui d'Hellènes, au point qu'il ne fut plus même prononcé dans leur pays natal; mais il se conserva en Italie, où il fut porté par les Pélasges, dits aussi Tyrrhéniens, avant qu'il eût fait place au nouveau (1). Plus tard, les Romains non-seulement le firent

villes par les diverses méthodes employées pour en élever les murs, presque de la même manière que l'on évalua l'âge de la terre par la superposition des couches. Abel Blouet, architecte en chef dans cette expédition, en examinant si les murs de Mycènes, inhabitée depuis 2313 ans (470 avant J. C.), laissaient voir une diversité de construction, en trouva d'abord une partie conforme aux murailles primitives d'Argos, faite par la méthode que Vitruve appelle incertaine ou réticulaire; une autre, plus soignée, sur les ruines de cette première; puis une réparation faite avec des pierres presque parfaitement rectilignes. Il en conclut que le premier ouvrage appartenait à la fondation de Mycènes, vers 1790 avant J. C.; le second, à des temps plus récents, mais indéterminés; le troisième, à l'époque de Persée, fils de Danaüs.

(1) Niébuhr, dans l'*Histoire romaine*, parle des Pélasges avec cette pénétration qui lui fait deviner dans les anciens auteurs le sens de ce qu'ils rapportent sans l'entendre, et il couclut ainsi :

« Les Pélasges n'étaient pas un ramas de zingaris (bohémiens), comme quelques-uns les représentent, mais des nations établies sur des territoires qui leur appartenaient, florissantes et glorieuses dans un temps qui précède l'histoire connue des Hellènes. Ce n'est pas de ma part une hypothèse; je dis même, avec la plus entière conviction historique, qu'il fut un temps où les Pélasges, qui constituaient peut-être la population la plus étendue en Europe, habitaient depuis l'Arno et le Pô jusque vers le Bosphore, sauf que leurs établissements étaient interrompus dans la Thrace; mais les îles septentrionales de la mer Égée renouaient la chaîne qui réunissait les Tyrrhéniens d'Asie avec les Pélasges de l'Argolide. »

Pour ce qui concerne plus spécialement l'Italie, le même Niébuhr conclut ainsi : « Les Pélasges, dénomination nationale, sous laquelle il paraît qu'étaient compris en Italie les OEnotriens, les Morgètes, les Sicules, les Tyrrhéniens, les Peucètes, les Liburnes, les Venètes, environnaient de leurs résidences l'Adriatique non moins que la mer Égée. Ceux d'entre eux qui laissèrent leur nom à la mer Tyrrhénienne, dont ils occupaient la côte très-anciennement dans la Toscane, avaient aussi un établissement en Sardaigne; en Sicile, les Élymes, comme les Sicules, appartenaient à cette souche. Dans les contrées intérieures de l'Europe, les Pélasges occupaient le versant septentrional des alpes Tyroliennes, et nous les trouvons sous le nom de Péoniens ou Pannoniens jusque sur le Danube, si pourtant les Teucriens et les Dardaniens n'étaient pas des peuples différents.

« Dans toutes les premières traditions, les Pélasges étaient à l'apogée de

revivre, mais l'étendirent même à tous les Hellènes; de même que tous les Tudesques furent appelés Germains ou Allemands, et Francs tous les Européens par les Levantins : nous donnions ainsi quelquefois le nom de Sarrasins à tous les Arabes. Les Léléges ou Curètes, subdivisés en plusieurs branches, comme les Aoniens, les Hyantes, qui tous deux ne formaient peut-être qu'un peuple avec les Liburnes, habitaient l'Acarnanie et l'Étolie, et s'adonnaient au commerce : vaincus par les Pélasges, ils s'établirent partie en Crète, partie dans la Laconie. Déjà plusieurs États sont constitués, l'Attique sous Ogygès, Mycènes et Sparte fondées un peu auparavant, Phégée en Arcadie, Tarse en Cilicie. L'Argolide obéissait à une autre famille grecque, lorsque Inachus
1870. amena les Pélasges dans la péninsule, que, du nom d'un de ses neveux, il appela Apia, et qui, dans la suite, fut appelée Péloponèse.

Quiconque aura parcouru un pays nouveau, pourra en dessiner à peu près les confins, tracer la situation des villes, celle des montagnes et la direction des fleuves; mais ses inexactitudes frapperont d'autant plus qu'il prétendra agrandir les proportions et préciser davantage les latitudes. Nous nous contenterons donc d'indiquer les faits les plus distincts et les mieux certifiés, sans prétendre assigner aux événements leur temps précis ni entrer dans leurs particularités (1). Nous maintenons cependant que, vers 1800, les Pélasges occupaient tout le pays, de l'Arno au Bosphore; puis, de la même manière peut-être que les îles de la Méditerranée apparurent au-dessus des flots comme des cimes isolées quand le reste du pays fut submergé, les Pélasges, après de nouvelles invasions de peuples, ne semblèrent rien de plus que des colonies séparées.

Il est certain que leur nom embrassait un grand nombre de nations, et qu'il y avait beaucoup de variété entre elles. C'est pourquoi on nous les présente sous des aspects entièrement di-

leur puissance; le récit des événements qui les concernent ne les représente plus qu'à leur déclin et lors de leur chute. Jupiter avait mis dans la balance leur sort et celui des Hellènes, et le plateau des Pélasges trébucha. La chute de Troie était le symbole de leur histoire. »

(1) Raoul-Rochette sait nous dire que Pélasge amena sa colonie dans la Thessalie en 1883; l'Argien Tryptolème la sienne à Tarse de Cilicie en 1931; que Phégée fut fondée en 1922; Mycènes et Sparte en 1884.

vers : on nous les montre en Italie comme ayant enseigné les arts et la civilisation, tandis qu'ils sont dépeints en Grèce comme des sauvages vivant dans les grottes, ignorant la plus simple industrie, et sans aucune sociabilité, à tel point que Phoronée, fils d'Inachus, leur aurait appris à se bâtir des maisons, à faire usage du feu, à vivre en société. Mais les faits ont bien un autre langage pour attester que les Pélasges apportèrent en Grèce, non quelques arts seulement, mais un système entier de croyances, d'arts et de lettres ; que ce fut une race aussi bienfaisante qu'infortunée. Leur langue, âpre et plus voisine du latin que du grec, se conserva dans le dialecte éolien et dans l'épirote, que les Hellènes considéraient comme barbares. Ils enseignèrent même une écriture dont l'usage était commun avant l'arrivée du Phénicien Cadmus. Établis dans la Thessalie, ils la firent cultiver : connaissant les procédés métallurgiques, ils ouvrirent des mines dans la Samothrace, à Lemnos, en Macédoine, ainsi que faisaient les Cyclopes dans le Péloponèse, la Thrace, l'Asie Mineure et la Sicile ; ces Cyclopes qui pénétraient sous la terre avec une lanterne au front, origine de la fable qui ne leur attribuait qu'un œil. Les Pélasges élevèrent beaucoup de forteresses, qui, dans leur langue, se disaient *Larisse*, nom qui, par la suite, devint appellatif. Nous n'oserions dire que leurs constructions soient tout un avec celles dites cyclopéennes; mais elles étaient formées d'énormes blocs peu ou point dégrossis, disposés les uns sur les autres sans ciment, et elles s'étendent dans l'Arcadie, l'Argolide, l'Attique, l'Étrurie, le Latium (1). Ils donnèrent quelques formes de culte à des peuples qui n'avaient que des pratiques grossières, sans traditions mythologiques, ni même de dénomination précise affectée à la Divinité. Une colombe prophétisait du haut d'une colonne, au milieu de leur forêt sacrée de Dodone, dont les chênes rendaient des oracles : le centre de leurs rites était la Samothrace, où ils adoraient les Cabires, formidables puissances souterraines (2).

Sous le voile même des fables percent les bienfaits qu'ils apportèrent avec eux. C'était sur les flancs de l'Olympe, du Pinde, de l'Hélicon, résidences des Pélasges, que les Grecs faisaient naître

(1) Nous en avons parlé ci-dessus, ch. XXII.

(2) Voy. pour leur culte, QUINET, SCHELLING, WELCKER, OT. MUELLER, AD. PICTET.

la religion, la philosophie, la musique, la poésie; sur les rives du Pénée, Apollon fait paître les troupeaux, Orphée apprivoise les bêtes féroces; en Béotie, Amphion élève des villes au son de la lyre, c'est-à-dire qu'il employa les beaux-arts à étendre la civilisation, et de là vint pour la Grèce le caractère qu'elle ne perdit plus.

Ainsi Olen, Thamyris, Linus, venus de cette contrée, fomentent par des chants le sentiment religieux, célèbrent la première expédition des Hellènes, les font renoncer aux sacrifices humains et aux haines héréditaires, instituent les honneurs à rendre aux dieux, proclament des idées supérieures aux intérêts matériels, profitent enfin à la civilisation plus que les colonies qui arrivent du Midi.

Les royaumes d'Argos et de Sicyone, les plus anciens de la Grèce, furent fondés par les Pélasges, auxquels appartinrent aussi les dynasties de Thèbes, de la Thessalie, de l'Arcadie, et Tirynthe, et Mycènes, et Lycasure, réputée la plus antique cité de la Grèce et des îles. Mais comme il est des hommes qui semblent destinés au malheur, on dirait qu'il en a été ainsi des Pélasges. Orphée est déchiré en morceaux par les femmes de la Thrace, les habitants d'Agylle lapident les Phocéens prisonniers, les femmes de Lemnos égorgent leurs maris; puis les Hellènes qui leur ont succédé, non contents de les avoir vaincus, cherchent encore à les diffamer : guerriers comme ils le sont, ils jettent le mépris sur cette race agricole et industrieuse; ils parlent de rites sanguinaires, de victimes humaines alimentant la flamme que ceux-ci adoraient comme agent mystérieux de l'art : la Thessalie, la Lycie, la Béotie passent pour des repaires de magiciennes, et l'on croit que des mystères honteux et épouvantables étaient en usage dans leurs assemblées. Chassés de la Thessalie, qu'ils cultivaient depuis deux siècles et demi, les Pélasges se retirèrent dans l'Arcadie et dans le petit territoire de Dodone, puis de là quelques-uns retournèrent en Italie, d'autres se dirigèrent vers la Crète pour éprouver des désastres nouveaux. Quant à ceux qui demeurèrent, ils se confondirent avec les vainqueurs et perdirent leur nom. Un autre peuple industrieux, frère peut-être des Pélasges, qui habita les bords de l'Irtisc et de l'Iénisseï et les côtes de l'Altaï, périt de la même manière, sans laisser de descendance. Les Russes de la Sibérie en parlent encore sous le

nom de *Schiodakis* ou Tchoudes (1); il travaillait le cuivre, et l'on a trouvé dans beaucoup des nombreux tombeaux qui lui appartiennent des ornements d'or et d'argent, tombeaux muets jusqu'à présent comme les admirables constructions des Pélasges.

On fait Deucalion fils de Prométhée et neveu du Pélasge Atlas, ce qui indiquerait tout à la fois l'origine septentrionale de sa colonie, sa parenté avec les Pélasges, et peut-être aussi son identité avec les Grecs, Curètes et Lélèges, vaincus d'abord par les Pélasges (2). On pourrait presque prouver tous ces rapports entre ces anciens peuples en comparant leurs langages. Quelques philologues soutiennent que les Pélasges parlaient le grec, parce que tel était l'idiome de l'Arcadie et de l'Attique, où ils habitaient. Les Latins auraient-ils dû aux Pélasges les mots et les formes grecques dont abondait leur langue? Le grec aurait-il été la langue propre des Pélasges, adoptée par les Hellènes, de la même manière que les Albanais dans la Grèce moderne, les Goths et les Longbards en Italie adoptèrent le langage des vaincus? Mais voulant éviter, autant que cela est possible, toute discussion dont les érudits les plus patients n'ont encore pu faire jaillir aucune lumière certaine, nous continuerons notre histoire aussi rationnellement que nous le pourrons, en nous aidant des fragments épars et contradictoires de l'antiquité, qui, par suite de ce principe de la nature humaine de rapporter tout à soi-même, ne nous représente les révolutions des peuples que sous des noms individuels. Hellènes.

Deucalion s'établit donc au pied du Parnasse, jusqu'à ce qu'une inondation l'ayant chassé dans la Thessalie, il en repoussa les Pélasges, et vint occuper, dans la Grèce, des États déjà constitués et des villes murées, en y instituant les Amphictyons. Il eut pour fils Hellénus, de qui les Hellènes prirent leur nom. Celui-ci engendra trois fils, Dorus, Éolus et Xuthus. Éolus peupla la Phtiotide, d'où ses descendants se répandirent à l'ouest de la Grèce, dans l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide, la Locride, l'Élide, le Péloponèse et les îles occidentales. Ils n'y dominèrent pas; mais ils fleurirent à tel point qu'Homère compare déjà la richesse d'Or- Éoliens.

(1) Pallas suppose qu'ils enseignèrent aux Tudesques l'art du mineur.

(2) Autrefois Grecs,..... maintenant Hellènes (Τότε μὲν Γραικοὶ.....νῦν δὲ Ἕλληνες). Aristote, dans sa *Météorologie*, I, 14, appelle ainsi ceux qui habitaient les environs de Dodone.

chomène à celle de la Thèbes égyptienne, et donne à Corinthe le titre d'opulente.

Doriens. Dorus, s'arrêtant d'abord dans l'Estiotide, d'où il fut chassé par les Perrhébiens, transporta ensuite les siens dans la Macédoine et dans la Crète : mais une partie d'entre eux, rebroussant chemin, franchit l'Œta, et vint se fixer dans la Tétrapole dorique, qui prit depuis lors le nom de Doride; ils y demeurèrent jusqu'à ce que les Héraclides les conduisirent dans le Péloponèse.

Ioniens et Achéens. Xuthus, dépossédé par ses frères, se réfugia à Athènes, où Créuse, fille d'Érecthée, lui donna deux fils, Ione et Achéus. Le premier, banni de l'Attique, se fixa dans l'Égiale du Péloponèse, qui prit de lui le nom d'Ionie, et plus tard celui d'Achaïe. Les descendants d'Achéus demeurèrent dans l'Argolide et dans la Laconie jusqu'à l'invasion des Doriens.

C'est ainsi qu'est personnifiée l'histoire des quatre races, non pas uniques, mais principales de la Grèce; races qui restèrent constamment distinctes par leurs dialectes non moins que par leurs habitudes et par leur organisation politique.

Colonies étrangères. Ces mouvements intérieurs étaient modifiés par la survenance de colonies méridionales : celles-ci ne purent cependant être assez nombreuses pour altérer le fond des populations primitives, quoiqu'elles y introduisissent des arts nouveaux et des institutions étrangères. Quand les Hyksos envahirent l'Égypte, et lorsqu'ils en furent expulsés, diverses tribus d'abord nationales, puis étrangères, en sortirent et se rendirent en Grèce, soit directement, soit après avoir erré dans la Libye et ailleurs. Quelques modernes ont nié tout à fait ces immigrations (1) : mais, d'un côté, la tradition en est si constante et si uniforme que l'historien n'ose la repousser; de l'autre, les Grecs eux-mêmes, tout vaniteux qu'ils étaient, se reconnaissaient redevables envers l'Égypte de beaucoup d'institutions; nous avons indiqué aussi tant de points de ressemblance, qu'il serait difficile de les croire accidentels.

On raconte donc que sous le règne de Gélanor, c'est-à-dire
1572. lors de la neuvième descendance du Pélasge Inachus, aborda en

(1) Raoul-Rochette, entre autres, nie les colonies égyptiennes. Petit-Radel ne croit pas Inachus Égyptien, contrairement à l'opinion de quelques autres, et il suppose que le premier Égyptien qui aborda en Grèce fut Danaüs. Cependant Inachus ressemble tout à fait à *Enack*, qui, en phénicien, signifie prince, et Phéronée, son successeur, rappelle singulièrement les Pharaons.

Grèce Danaüs, banni de l'Égypte par les Chemmites, et qu'ayant détrôné ce roi, il fonda le royaume d'Argos, où il introduisit les arts égyptiens, et donna aux habitants le nom de Danaens. Sa fille institua les thesmophories, fêtes de l'agriculture, célébrées sur le Nil en l'honneur d'Isis, et transportées ici au culte de Cérès, que les Pélasges adoraient sous le nom de Thesmophore ou législatrice.
Une longue suite de rois descendit de Danaüs jusqu'à Acrisius,
sous lequel Ilus, fils de Tros, et Tantale, père de Pélops, s'é- 1400.
tant battus dans la Mysie, ce dernier fut obligé de passer d'Asie
en Grèce, où il acquit, partie à prix d'argent et partie par la 1362.
force, l'Apia, qui, de son nom, fut appelée par la suite Péloponèse : il en chassa les Hellènes, qui s'y étaient établis au milieu des Pélasges.

Les Mégariens faisaient honneur de leur civilisation à l'Égyp- 1470.
tien Lélége. Cécrops était déjà venu de Saïs dans l'Attique, où 1610.
étaient les descendants d'Ogygès, roi mémorable, puisqu'un dé-
luge particulier était arrivé sous son règne. Cécrops trouva les 1759.
naturels tout à fait sauvages, sans mariages légitimes ni connaissance de la Divinité. Il leur donna des lois, les façonna à la vie sociale, abolit la promiscuité des femmes et tout sacrifice sanglant (1). Il régla les rites funéraires dont faisait partie un banquet où l'on répétait les louanges du mort. Mais aussitôt que le corps était rendu à la terre, on devait ensemencer la glèbe qui le recouvrait. Il persuada aux Athéniens de fortifier leurs villes pour se garantir de leurs voisins et de se soumettre au gouvernement d'un seul : par lui commença une série de dix-sept rois, qui finit avec Codrus.

Cadmus, venant de la Phénicie, établit une colonie dans la Béotie, où il trouva les Hyantes et les Aoniens, arrivés dans le pays après une terrible contagion qui avait exterminé les indigènes. Il y institua des oracles, bâtit à Thèbes la citadelle Cadméenne (2), et apporta en Grèce l'écriture, qui fut substituée à celle dont les Pélasges se servaient d'abord.

(1) C'est ainsi que la plupart l'entendent; mais il nous paraît démontré que cela ne fut que pour l'autel de Jupiter Hypatus, où, comme dans le Latium, il était seulement défendu d'immoler les bœufs. Cette compassion nous paraît d'ailleurs tenir de l'égyptien, comme il y a de l'indien dans la défense faite par Triptolème de mettre des entraves à l'animal qui laboure les champs.

(2) Cadmus pouvait venir de la Phénicie et être Égyptien; ce qui nous con-

CHAPITRE XXVII.



PREMIÈRES EXPÉDITIONS ET ORGANISATION CIVILE DES GRECS.

Un tel mélange de peuples dut apporter aux Grecs indigènes des connaissances, des arts et des institutions sociales; mais il est malaisé de distinguer les vestiges de ce qui leur fut transmis du dehors, l'admirable nature de ce peuple lui permettant de s'assimiler tout ce qu'il recevait et de lui imprimer un caractère d'originalité. Il sembla réellement que leur pays eût été fait pour le progrès des arts, des sciences et de la sociabilité. Si une nation grandit au milieu d'une enceinte infranchissable de montagnes, sans contact ni lien, ni sympathie avec d'autres peuples, les lois et les habitudes s'y perpétueront, mais on ne pourra en espérer le développement progressif. Regardez à l'entour de vous, et vous verrez comment, dans les pays sillonnés de fleuves, entrecoupés de golfes, entourés par la mer, l'industrie et les arts sociaux se sont développés et perfectionnés de bonne heure; comment le despotisme et les constitutions tyranniques n'y ont eu que peu de durée.

La Grèce proprement dite est située entre le 36[e] et le 41[e] degré de latitude (1); la mer la baigne de trois côtés. Au nord, un prolongement des alpes Carniques, dont le Parnasse et le Pinde sont une ramification, la sépare de l'Illyrie et de la Macédoine: un grand nombre de petites rivières arrosent son territoire, propre à toutes sortes de cultures, et auquel sourit le ciel le plus pur et le plus doux. Les communications y sont facilitées par une côte de douze cents lieues au moins, c'est-à-dire, trois cent trente de plus que l'Italie, et quatre cents de plus que la France. De là son industrie, son mouvement, et cette impatiente variété dans les arts,

firme dans cette opinion, c'est de voir combien la Thèbes grecque ressemble à celle d'Égypte. L'une et l'autre avait ses *îles des Bienheureux;* elles croyaient toutes deux avoir donné le jour à Jupiter Ammon et à Osiris Bacchus, et possédaient le tombeau de ce dieu. Müller trouve tout à fait étrange que des Phéniciens aient été se placer dans un lieu si peu propre aux courses maritimes.

(1) Au méridien de l'île de Fer, sur lequel nous nous réglons.

dans les mœurs, dans les colonies, dans les traditions, dans les institutions, qui, lui rendant impossible la civilisation uniforme et stationnaire de l'Asie, devaient l'entraîner d'excès en excès, pour aboutir à des résultats inattendus. Tout était mystère en Asie; les castes et la monarchie, fondées sur la foi, y étaient les symboles de l'unité infinie. En Grèce, si elle reçut même des colonies égyptiennes, les usages exotiques durent céder à la nature du pays; les rois y font place à des gouvernements nationaux dans lesquels triomphent l'habileté et l'éloquence; le prêtre y voit briser son bâton augural; la science s'échappe du sanctuaire pour se communiquer à tous, et pour montrer que, dans le monde comme dans l'homme, tout est mouvement: leur mythologie elle-même l'enseigne dans ses révolutions répétées des éléments comme dans ses dieux anciens et nouveaux, grands et petits, dépendants et indépendants, en guerre entre eux, avec les géants, avec les héros.

Entrons donc dans la civilisation européenne; recherchons-en les éléments chez un peuple qui devint bien vite plus habile que les Phéniciens dans les arts du commerce, plus valeureux que les Perses; peut-être moins hardi et moins gigantesque que les Indiens et les Égyptiens dans ses édifices, mais plus varié et plus gracieux; moins original dans la science, mais plus pratique que ses devanciers. La marche de l'humanité, chez les peuples de l'Asie intérieure et de l'Afrique, ne s'offre à nous que par échappées, comme les souvenirs d'un songe apparu à notre esprit quand, dans ses rêveries, il se sent plus dégagé de la matière, ou comme le récit d'un homme de l'antiquité se réveillant de son tombeau, après deux mille ans, avec ses idées et son langage d'autrefois. Mais, à l'heure qu'il est, nous allons quitter l'indéfini pour trouver l'histoire véritable, sous le voile attrayant dont la revêtit un peuple doué sur tous autres du sentiment du beau.

La première pensée des hommes d'État de la Grèce dut être de mettre les tribus éparses en relation entre elles : c'est à quoi servirent la religion, les alliances, le commerce, les guerres, les gouvernements. La religion, sur l'essence de laquelle nous aurons bientôt à nous étendre, ne put y rester le privilége d'une caste : quoique les prêtres qui l'introduisirent fissent tous leurs efforts pour exploiter le mystère au profit de leur domination, le peuple y fit passer tant d'idées et d'institutions nationales, qu'elle devint Religion.

le patrimoine commun. Son office fut limité à propager les idées du juste et de l'honnête, à consacrer les sages entreprises par la sanction du ciel; et quand on convoquait les diverses populations à des fêtes générales, c'étaient autant d'impulsions au commerce, d'excitations à fraterniser entre elles. Rapprochées et réunies ainsi pour la prière et pour les divertissements, il était tout simple qu'elles traitassent des intérêts communs, que le sentiment d'un droit public germât dans leur cœur, et que des questions fussent débattues, des alliances formées. La religion n'étant plus ensevelie dans le sanctuaire, parla par la bouche des poëtes qui n'appartenaient pas au sacerdoce, mais qu'on appelait fils des dieux : on les disait montés au ciel ou descendus dans les enfers, parce qu'ils inspiraient à des sauvages grossiers la piété et la clémence. Ils passaient pour savoir apprivoiser les tigres, émouvoir les chênes, et faire que les pierres s'élevassent d'elles-mêmes en cités : cela, parce qu'ils éteignaient les haines sanguinaires, instituaient les associations, et révélaient aux meilleurs esprits, du fond de leurs mystères, les secrets les plus importants de la vie morale. La religion inventa les asiles, opposition désarmée à la fougue brutale du fort. Les jugements étaient aussi chose divine, puisque ceux qui les rendaient *suppliaient* les dieux de leur accorder leur pardon s'ils avaient violé la justice; aussi le châtiment fut-il appelé *supplice*, *sacré* le condamné et le maudit. Cette idée se propagea chez les autres nations, et fit regarder la guerre comme sainte, les duels comme des jugements de Dieu, et les vaincus comme des gens abandonnés du ciel. Tant il est vrai que le premier pas de la civilisation est toujours dicté par une raison d'origine divine, tout s'y faisant par les dieux et pour les dieux.

Les vaincus ont pour maîtres les races héroïques, c'est-à-dire les conquérants, qui pourvoient à leur propre conservation par un sénat, ayant pour règle de justice la raison d'État, et dont la loi est en même temps impénétrable dans ses motifs, inviolable dans ses formes. Plus tard, en opposition aux grands, aux familles patriciennes, surgit la plèbe, le *demos*, la commune, qui finit par obtenir des gouvernements *humains*, et sa part dans la propriété des terres ainsi que dans la confection des lois, selon l'égalité civile. La Grèce n'arriva pas à ce dernier point : Rome seulement fonda, après une longue lutte, l'égalité de droits entre hommes libres, jusqu'à ce que le christianisme, en abolissant l'esclavage, pro-

clama tous les hommes égaux : loi inscrite désormais dans tous les codes des peuples policés. Espérons que, bientôt, ce sera aussi un fait dans la société pratique.

Nous devions constater cela dès le début, afin qu'en parlant de gouvernements et de liberté en Grèce, l'on sache qu'il s'agit seulement de la race dominatrice. Le droit de conquête, que nous avons trouvé chez les nations plus anciennes, est de même établi en principe chez celle-ci, et y constitue une classe puissante, plus ou moins éclairée, qui commande à une autre destinée à servir et à obéir. A la première les droits, les lois, les jugements, la religion, les armes, les priviléges grands ou petits; à l'autre, sous le titre de paysans, de serfs, d'esclaves, l'agriculture, l'industrie, les bas emplois. Il convient de remarquer, toutefois, qu'en Grèce les barrières entre les classes ne sont pas insurmontables, qu'un sage illustre, un grand artiste peut s'y élever du milieu du vulgaire, et, par d'autres voies, rivaliser de gloire avec les gens bien nés.

Amphictyons.

Le plus célèbre de ces sénats aristocratiques, qui, gardant par devers eux la loi secrète et sacrée, rendaient au nom des dieux des jugements dont la plèbe n'avait pas à connaître, fut celui des princes feudataires de la Thessalie, confédérés contre les Barbares dans la ligue appelée amphictyonienne, d'Amphictyon, fils de Deucalion, qui avait eu en partage le littoral des Thermopyles, des confins de la Thessalie jusqu'à la Béotie. Ce qui restait de Pélages s'unit dans cette confédération aux Hellènes, et le culte de l'Apollon dorien fut associé avec celui de la Cérès pélasge. Les assemblées se tenaient, en automne, dans le temple de cette déesse, à Anthéla, près les Thermopyles; au printemps, à Delphes, dans le temple d'Apollon (1) : leurs délibérations, marquées du nom du souverain pontife delphique, étaient inscrites sur les colonnes des deux sanctuaires. Chacune des villes confédérées y avait deux votes, et s'y faisait représenter par autant de députés qu'il lui plaisait, comme en usaient les provinces des Pays-Bas

(1) Titmann dit que les Amphictyons se réunissaient au printemps à Delphes, en automne aux Thermopyles; mais Boëk suppose que les séances d'automne se tenaient aussi à Delphes. Il nous paraît probable, selon l'opinion de Heeren, que les députés s'assemblaient toujours aux Thermopyles, et se transportaient à Delphes après la célébration de certains rites. De là sans doute le nom de πυλαίων, donné à toutes leurs réunions, et de πυλαγόρων aux députés.

dans leurs états généraux. Leur unique convention était d'abord de ne pas se nuire entre elles; c'est pourquoi elles prêtaient ce serment : « Nous n'abattrons aucune cité confédérée; nous ne « détournerons point, soit en paix, soit en guerre, les sources né« cessaires au breuvage; si tout autre l'osait, nous le combattrions « jusqu'à extermination. Si des impies enlevaient les offrandes « faites à Apollon, nous emploierions pieds, bras, voix, toutes nos « forces contre eux et contre leurs complices. »

Comme les Amphictyons s'étaient érigés en protecteurs du temple de Delphes, ils prononçaient sur les constestations qui, par hasard, s'élevaient entre les étrangers accourus à ses solennités : ce qui les obligeait à posséder des notions de justice générale et à connaître les coutumes particulières. La prudence des juges faisait respecter leurs décisions, que la religion sanctionnait. Il était donc naturel que l'on soumît, en outre, à cette assemblée des questions de plus grande valeur.

Le temps seul lui imposa des formes régulières, et lui fit embrasser les douze cités de la Grèce septentrionale, appartenant aux Doriens, aux Ioniens, aux Phocidiens, aux Béotiens et aux Thessaliens. Quiconque avait violé le droit public pouvait en être exclu, et un autre peuple y être admis à sa place (1). Ce conseil ne constitua jamais une diète générale appelée à délibérer sur les intérêts de tout le pays; mais, composée qu'elle était des députés de toute la Grèce et affectant un caractère sacré, on lui soumettait les questions de plus haute importance et les difficultés entre États; aussi était-ce d'elle qu'émanaient les idées sur le droit public, et veillait-on à ce qu'il n'y fût pas porté atteinte. Les Amphictyons faisaient, en un mot, ce que, dans les siècles éminemment catholiques, fit la cour de Rome avec ses cardinaux, élus dans chaque langue, investis d'un pouvoir sans armes, mais supérieur à celui du glaive, parce qu'il s'appuyait sur les règles éternelles de la justice; ou ce que font les congrès dans notre siècle, terminant par les discussions diplomatiques les contestations qui autrefois se résolvaient sur le champ de bataille. Si l'on pense que les Am-

(1) PAUSANIAS, X, 8, 3. On assigna deux voies aux Macédoniens, Thessaliens, Béotiens, Phocidiens, Locriens, ainsi qu'aux villes de Nicopolis et de Delphes; un aux Athéniens et aux peuples doriques de la Doride, ainsi qu'aux Eubéens. Pausanias ne parle pas des autres.

phictyons siégeaient près de l'oracle de Delphes (1), de sorte qu'ils pouvaient lui suggérer les réponses convenables, et lui faire sanctionner leurs décisions, on comprendra à quelle puissance s'éleva cette assemblée, cause principale de l'unité de la Grèce et de la résistance qu'elle put opposer à Xercès. Elle déchut plus tard, lorsque s'y introduisirent des orateurs pour mettre le sophisme à la place de la vérité, et que les républiques, animées de l'esprit de chicane, en firent l'arène de leurs querelles, en détournant sur des disputes partielles son attention, qui devait ne se fixer que sur le droit et l'intérêt commun; sans compter que les tribus doriques et ioniennes, parvenues une fois à une grande puissance, furent blessées de se trouver à égalité de suffrages avec les pauvres habitants de Phthia et du mont Œta, l'orgueilleuse Sparte avec les paysans du bourg de Citinium; de sorte que cette confédération perdit toute vigueur et jusqu'à l'existence.

Le besoin et le luxe amenèrent bientôt des relations entre les peuples de la Grèce, et de ceux-ci avec les nations éloignées. Il semble même que leurs premières expéditions aient eu pour but d'établir des rapports de commerce : celle d'Hellé, qui donna son nom à l'Hellespont, et celle de Phryxus, qui aborda à Colchos sur un navire portant la figure d'un mouton, sont racontées sous le voile de l'allégorie. Le rapt d'Europe indique que les ports de la Méditerranée étaient déjà fréquentés. C'étaient aussi, à notre avis, des bâtiments à voiles que le cheval ailé de Bellérophon, la Chimère qu'il vainquit, les ailes de Dédale et le dauphin d'Arion, ainsi nommés de la figure sculptée sur leur proue. **Commerce.**

L'expédition des Argonautes en Colchide est la plus mémorable de toutes. Cette Hollande des anciens fut favorisée dans son commerce par les deux mers sur lesquelles elle est assise, et qui, peut-être, se réunissaient autrefois vers le nord. Le climat en est pluvieux, le sol marécageux, au point que les maisons bâties sur pilotis étaient séparées par de nombreux canaux. Ses habitants, au langage rude comme leurs manières, étaient industrieux, et leur roi Ééta avait amassé d'immenses richesses. Animé du désir de s'en emparer, afin aussi de fonder des colonies et des comptoirs, **Argonautes.**

(1) Voir à ce sujet C. F. WILSTER, *De religione et Oraculo Apollonis Delphici*, Copenhaghen, 1827.

L. ZANDER, *in Erschin.* — GRUBEN, *Encyclop. art. et littér.*, sect. I, tome XXIII.

1250. Jason fit construire au pied du Pélion le navire *Argo;* il prit pour ses compagnons la fleur des braves de la Phthiotide et de Sparte : Tiphys, pilote expérimenté, le médecin Esculape, le poëte Orphée, Zethès et Calaïs, fils de Borée, Castor et Pollux, du sang de Jupiter, Autolicus, né de Mercure, Thésée, Hercule enfin, le plus grand des mortels et le premier des demi-dieux. Ils partent de la Thessalie, visitent Lemnos et la Samothrace, siége du culte des Cabires, entrent dans l'Hellespont et côtoient l'Asie Mineure. Hercule, Hylas, Télamon, s'arrêtent sur la plage de la Troade, où ils fondent Abdère; les autres, poursuivant leur route, touchent à Cyzique, à la Bithynie, aux Symplegades, découvrent et franchissent le difficile passage du Pont-Euxin, puis arrivent à Mariandini et à Ééa en Colchide. On ne sait s'ils s'emparèrent des trésors d'Ééta; il est certain qu'ils établirent des colonies sur le *Pontos*, qui prit le nom d'*Euxenos*, hospitalier, au lieu de celui d'*Axenos*, inhospitalier, qu'il avait dû d'abord aux pillages exercés par les Caucasiens sur les navires qui abordaient ces parages. De retour en Grèce, les Argonautes, pour conserver la mémoire de leur expédition, instituèrent les jeux Olympiques, et mirent Argo au rang des constellations.

Siége de Thèbes.

La seconde entreprise des Grecs fut le siége de Thèbes. Nous avons dit que Cadmus avait été le fondateur de cette ville, où sa dynastie sembla livrée aux plus cruelles infortunes. Après lui régnèrent Polydore, puis Labdacus, enfin Laïus, qui, marié à Jocaste, eut pour fils OEdipe. Instruit par les oracles que ce fils lui serait funeste, il le fit abandonner sur le chemin; mais, recueilli par des bergers, il grandit sans savoir qui il était, et, par une suite d'accidents étranges, tua son père, épousa sa mère, et mourut de douleur lorsqu'il reconnut à quels crimes l'avait voué le destin.

De son inceste naquirent Étéocle et Polynice, ennemis dès le berceau. Le premier ayant usurpé le trône de Thèbes, Polynice, avec l'aide d'Adraste, roi d'Argos, son beau-père, vint y réclamer sa part. Il avait pour auxiliaires Tydée, roi d'Étolie, Capanée, Amphiaraüs, Hippomédon, Parthénope, et les guerriers les plus vaillants de la Messénie, de l'Argolide et de l'Arcadie, pays déjà constitués, mais indépendants l'un de l'autre.
1225. Les sept chefs s'étant réunis dans la forêt de Némée, où ils instituèrent les jeux Néméens, allèrent porter la guerre sous les murs

de Thèbes, jusqu'à ce que les deux frères se fussent entre-tués, et qu'eussent péri les sept chefs, à l'exception d'Adraste. Mais dans une seconde expédition, les fils de ces premiers assaillants, plus vaillants que leurs pères, s'emparèrent de Thèbes et la détruisirent. Épigones.

Ces guerres fraternelles, les atrocités qui les accompagnèrent, et les horreurs dont furent le théâtre les palais d'Argos et de Mycène, indiquent des temps barbares. Ici, Tantale égorge le fils de Pélops et le lui donne à manger; là, Acrisius expose sur la mer sa fille Danaë pour la punir de ses amours; son fils Persée tue son aïeul et fonde Mycènes, où règnent ensuite les deux frères Atrée et Thyeste. Ce dernier, dépossédé, se venge en violant la femme d'Atrée: l'époux outragé bannit les enfants nés de l'adultère. Thyeste, dans la suite, abuse de sa propre fille, qui se tue lorsqu'elle est plus tard informée de la vérité. Égisthe, né de cet inceste, égorge Atrée et rétablit Thyeste sur le trône. Celui-ci est attaqué par les Atrides, Ménélas et Agamemnon, devenus rois, l'un de Sparte, l'autre d'Argos. Agamemnon immole aux dieux Iphigénie, sa fille; puis il est assassiné par Clytemnestre, qu'Égisthe a séduite, et qui reçoit enfin la mort de la main de son fils Oreste. Traditions féroces d'une génération de poëtes antérieurs au siècle homérique, sombres comme les mœurs du temps, et destinées à détourner du vice, en mettant en relief ce qu'il a de plus hideux.

Agamemnon et Ménélas, que nous avons nommés les derniers, nous amènent à parler d'une autre expédition qui eut la plus grande influence sur la Grèce et dont la renommée ne doit jamais périr. Troie (1) s'élevait où l'Asie Mineure fait face à l'Europe, tout près du détroit d'Hellé : c'était une ville pélasgique bâtie par les dieux, c'est-à-dire à une époque très-reculée, et qui, dans l'espace de trois siècles, avait étendu sa domination sur toute la Mysie occidentale. Les traditions poétiques citent au nombre de ses rois Teucer (1500?); puis Dardanus, qui venait de l'Étrurie, de Corinthe et de Samothrace, indice d'une origine pélasgienne; Guerre de Troie.

(1) Y a-t-il eu réellement une guerre de Troie? Troie même a-t-elle existé? Ces questions paraissent moins étranges lorsqu'on songe combien de poëmes et de romans ont pour sujet une guerre de Charlemagne avec les Arabes et un siége de Paris par ces derniers, choses qui n'ont existé que dans l'imagination de leurs auteurs. Il semble toutefois moins croyable que soit de pure in-

Érycthon; Tros, de qui Troie prit son nom; Ilus, qui la fit aussi appeler Ilion; Laomédon et Priam. La haine entre les deux races pélasgienne et hellénique s'était manifestée par des outrages réciproques. Tantale, bisaïeul d'Agamemnon, avait enlevé le Troyen Ganimède; Hercule avait saccagé Troie, tué Laomédon et ravi sa fille : en revanche, Pâris, fils de Priam, enlève la belle Hélène, femme de Ménélas. Agamemnon appelle à la vengeance les chefs des cités grecques, qui réunissent dix mille voiles en Aulide et s'embarquent pour l'Asie. En outre des rois de Sparte et d'Argos, les principaux guerriers qui les accompagnaient dans cette expédition étaient : Ulysse d'Ithaque, Nestor de Pylos, Idoménée de Crète, Achille de Phthia, Ajax de Salamine, Diomède de l'Argolide, et autres chefs de tribu indépendants l'un de l'autre, mais réunis dans un but commun. Priam leur oppose une autre confédération, celle des montagnards voisins de ses États, Cariens, Lyciens, Pélasges, et de plus la valeur de gens défendant leurs foyers (1).

vention un événement qui devint une gloire nationale, et fut le point de départ de toutes les histoires et généalogies grecques, comme pour nous les croisades. D'un autre côté, cet événement est parfaitement en rapport avec la nature des temps héroïques. Selon Chevalier et Choiseul-Gouffier, Troie était située sur la colline que domine le mont de Bounar-Baschi, autour de laquelle coule le Simoïs; peu éloignée des sources du Scamandre et d'un grand nombre de tombeaux et de constructions cyclopéennes, découvertes en 1816 par Firmin Didot, au lieu où l'on suppose que s'élevait la citadelle pergaméenne. Le tombeau d'Achille était au cap Sigée. Heyne a joint de bonnes notes à la *Description du plan de Troie,* par Chevalier, dans l'édition de 1794. Leur opinion fut cependant révoquée en doute par Clarke, *Travels,* t. I, n. 4-6. Rennel aîné crut aussi qu'ils avaient été induits en erreur, et proposa un autre emplacement. Maclaren réfuta Rennel par un nouveau système qui attend qu'on le batte en brèche à son tour. A rien ne sert de prétendre qu'Homère ait été absolument exact et infaillible. Il suffit de savoir que Troie s'élevait près du cap Sigée et de l'Hellespont, dans la plaine du Mendère, entre l'Ida et la mer.

(1) La chronologie des premiers temps de la Grèce est tout à fait incertaine; les érudits se sont donné beaucoup de peine pour l'éclaircir, sans parvenir à des résultats positifs. Le meilleur ouvrage à ce sujet est l'*Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce,* par L. C. F. Petit-Radel. Paris, 1827, avec une table comparative des généalogies royales et des synchronismes des temps héroïques. Loin de rejeter comme fabuleux les récits des poëtes, il regarde ceux-ci comme les seuls historiens d'alors, et, les dépouillant de l'enveloppe artistique, il établit d'après eux la généalogie des familles d'Argos, de Sparte et de l'Arcadie;

Les Grecs commencèrent par dévaster les pays alliés, puis vinrent asseoir leur camp en face de Troie. Il est difficile de comprendre dans Homère de quelle manière ils entendaient s'en emparer : ce n'était pas par un siége en règle, puisqu'ils ne faisaient aucun ouvrage pour s'approcher des murs, pour ruiner les fortifications et tirer sur les maisons ; ce n'était pas par un blocus, car jamais ils n'interceptèrent à Troie ni les convois de vivres, ni les secours. Ils campaient loin des murailles, au milieu de leurs chars et de leurs vaisseaux tirés à sec sur la plage. A l'intérieur de la ville, on vivait en repos, sinon tranquille : tout se bornait à quelques combats journaliers et à quelques assauts aux endroits où *la montée était plus aisée et l'escalade des murs plus facile*. Couverts de casques, de cuirasses, de cuissards et de boucliers de cuir, armés de massues, de lances, d'épées, de faux, de javelots, de flèches, quelquefois empoisonnées, et de pierres énormes, ils en venaient aux mains, les Grecs, mieux disciplinés, dans un terrible silence, les Troyens avec leurs auxiliaires montagnards qui jetaient des cris effrayants. Ils ne montaient pas de chevaux, mais des chars, guidés par un cocher (*auriga*) qui combattait vaillamment lui-même. Chefs et soldats se lançaient dans la mêlée pour faire preuve de valeur personnelle jusqu'à ce que la nuit vînt les séparer. Alors les Troyens rentrent dans la ville, et les Grecs dans leur camp entouré de retranchements. Le lendemain, chacun brûle ses morts sur des bûchers, autour desquels on pousse des gémissements, on célèbre des jeux, on égorge, pour les grands, des chevaux et des prisonniers. Souvent le combat est interrompu par un duel où l'on ne fait pas assaut d'habileté dans l'art de l'escrime, mais où triomphe celui dont le glaive tombe avec plus de vigueur, dont la lance est plus rapide. Ils ne connaissent pas la pitié sur le champ de bataille, et s'acharnent jusque sur les cadavres. Après la bataille, ils se livrent aux douceurs de l'amitié et à l'amour avec leurs belles esclaves ; ils apprêtent eux-mêmes leurs repas, et, tout en vidant de larges coupes,

il les rapproche entre elles et avec les lignes d'autres maisons. En supputant ainsi les générations, il remonte de la guerre de Troie aux temps les plus reculés. Il place cette guerre en l'an 1199, comme Saint-Martin, et partant de l'âge qu'Homère attribue aux héros qui y prirent part, il va jusqu'à Inachus, en 1920, époque à laquelle se rattachent, soit directement, soit indirectement, les souches princières de la Grèce.

ils racontent d'anciennes aventures ou chantent au son de la lyre les héros antiques. Agamemnon, le premier parmi ses égaux, réunissait les chefs sur le rivage pour tenir conseil avec eux. La guerre dura dix ans, et les plus vaillants des deux côtés y périrent, notamment Hector et Achille; types immortels, celui-ci de la bravoure impétueuse et sans frein; celui-là de la valeur modérée et humaine, consacrée à la défense du foyer et des autels. Le poëme le plus admiré est le seul où soit célébré un héros succombant pour sa patrie; mais là aussi s'offre à nous le spectacle toujours nouveau, quoique bien ancien, de la fortune contraire au mérite et à la vertu.

Comment finit cette guerre? C'est ce que ne nous apprend pas Homère, ni les autres écrivains les plus voisins de l'époque (1). Il semble qu'un traité soit intervenu entre les Grecs et les Troyens, aux termes duquel les premiers se seraient engagés à ne plus combattre les sujets de Priam, et ceux-ci à ne plus mettre le pied dans le Péloponèse, dans la Béotie, en Crète, à Ithaque, à Phthia, ni dans l'Eubée. Un cheval gigantesque fut érigé et consacré aux dieux à cette occasion (2). Stésichon, dont Virgile a tiré la fable de l'Énéide, dit que Troie fut prise et détruite : mais d'abord aucune fête ne rappelait une si notable victoire chez les Grecs habitués à célébrer de cette manière les grands événements nationaux; puis Homère fait prédire à Hector par Apollon que sa descendance régnera dans Troie; prophétie dont le poëte devait avoir l'accomplissement sous les yeux. Ajoutez à cela les traverses des Grecs qui, sous tout autre aspect que celui de vainqueurs, ballottés çà et là par les dieux, ou périrent dans leurs courses errantes, ou trouvèrent en rentrant chez eux leur lit nuptial et leur trône usurpés, leurs fils réfractaires, et l'assassinat.

Quoi qu'il en soit, durant ces dix années de combats pour la même cause, contre les mêmes ennemis, les tribus grecques apprirent à se considérer comme un seul corps, et de ce moment le nom d'Hellènes indiqua l'ensemble des peuples habitant le Péloponèse, les îles et les côtes (3). Cette expédition fournit aux ima-

(1) Hérodote parle des diverses opinions qui couraient de son temps à ce sujet, dans l'*Euterpe*, p. 118 et suiv.

(2) DION CHRYSOSTOME, *Oratio* II, *de Trojana expugnatione*.

(3) HUELLMANN, auteur d'un ouvrage récent sur l'oracle de Delphes (*Würdigung des Delphischen Orakels*, Bonn, 1837), pense que le nom d'Hellènes

ginations une pâture abondante : elle devint le sujet des chants des poëtes cycliques, qui s'en allaient errants de ville en ville et chantaient les combats, les guerres, les exploits héroïques, en retraçant les fastes de chaque tribu et de la nation entière. Ces chants, appris et répétés, formaient un noble recueil de poésies nationales; c'est là ce qui engendra chez les Grecs cet esprit patriotique qui les fit toujours considérer comme un seul peuple, quelque inimitié que suscitassent entre eux leurs discordes intestines.

Le plus illustre parmi ces poëtes fut Homère. En quel temps vécut-il? dans quelle ville? Était-il Grec, Asiatique, Italien? Était-il vraiment aveugle? Mendiait-il réellement? Voyagea-t-il dans les îles, en Égypte, en Italie? L'Iliade et l'Odyssée n'eurent-elles qu'un même auteur? Exista-t-il même véritablement un poëte appelé Homère, ou faut-il admettre qu'il s'évanouisse en un symbole et ses poëmes en chants traditionnels, composés par plusieurs à différentes époques, et mis en ordre par des grammairiens? Homère.

Cela importe peu à l'historien de l'humanité (1). On pourra dé-

désignait non un peuple, mais une confédération, et qu'on appelait Hellènes tous ceux qui appartenaient à l'amphictyonie; Pélasges, ceux qui en étaient exclus.

(1) Dugaz-Montbel, membre de l'Institut de France (*Histoire des poésies homériques*, Paris, 1831, et *Observations sur l'Iliade*), a fait revivre l'opinion de Vico, de Perrault, de Wolf, que ces poëmes sont un recueil de fragments, chantés par les improvisateurs ou rapsodes, et réunis ensuite, au moyen de diverses interpolations, par Lycurgue, par Pisistrate, ou même, comme le veulent quelques-uns, par les sophistes d'Alexandrie.

A Constantin Koliades, professeur à l'université ionienne, appartient en propre l'opinion par lui soutenue, que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dut être l'un des guerriers qui accompagnèrent Agamemnon, et précisément Ulysse.

Si l'on désire savoir notre opinion, nous dirons, en nous dispensant de déduire tous les motifs qui nous l'ont fait embrasser, que la composition d'un de ces poëmes par des auteurs différents nous paraît chose impossible, surtout si l'on considère la liaison de ses parties, la constance des caractères, la couleur générale et la forme. Le même style domine partout; on y remarque les mêmes défauts, l'hexamètre a la même construction; toujours la césure y tombe au troisième pied, sur une syllabe brève, qu'elle rend longue comme dans le premier vers de l'*Iliade :*

Μῆνιν ἄ-ειδε-θε-ὰ,]

mode non adopté par les poëtes subséquents, qui évitèrent les *hiatus*, si dé-

battre un jour le point de savoir si un Raphaël Sanzio y voyait, si le Vatican eut un architecte, s'il exista un Aristote. Aucun poëte n'a exercé sur son pays plus d'influence qu'Homère, aucun dès lors n'appartient plus à l'historien; mais il nous suffit de l'accepter dans la signification de son nom comme le *témoin* des faits qu'il décrit. L'étoile polaire est à des millions de lieues loin de nous; elle ne se trouve pas où nous la voyons, elle est peut-être éteinte depuis des années; elle n'en sert pas moins au navigateur pour le diriger dans son voyage.

D'un autre côté, ce qui rendit peut-être Homère si admirable pour des siècles plus cultivés, ce fut peut-être ce qu'il déploya de beautés et d'artifices poétiques; ce fut la délicatesse de goût qui lui fit garder le milieu entre le caprice incorrect des Orientaux et la raison trop positive des temps prosaïques, entre l'enthousiasme de la beauté et l'harmonie des proportions. Ses chants tinrent, avec la musique et la gymnastique, le premier rang dans l'éducation des Grecs; le perfectionnement social de ceux-ci s'opéra donc, non pas à l'aide d'une doctrine aux leçons froides et abstraites, mais

sagréables dans Homère, et qui nous font penser qu'on y interposa tout d'abord le digamme, ou que la prononciation était aspirée comme celle de l'*h* allemand et du *c* toscan.

Il est plutôt incroyable qu'étonnant que ces poëmes aient été composés de mémoire. Ce qui paraît probable, c'est que les rapsodes en eussent appris divers fragments, et les eussent portés ainsi épars de l'Ionie en Grèce, où ils furent ensuite réunis. Le premier manuscrit put périr par mille causes; le *Pentateuque*, quoique multiplié à l'infini et sacré, fut aussi détruit. Livrés à la tradition orale, ces poëmes subirent probablement des interpolations, et lorsqu'on eut l'heureuse idée de les remettre dans leur ensemble, celui qui entreprit ce travail put y ajouter quelque transition, quelque soudure; on put même attribuer à Homère des passages qui ne lui appartenaient pas. C'est de là que proviendraient les parties tout à fait hétérogènes qu'y découvrent les critiques, les grammairiens, les esthétiques.

Comme il est toutefois sinon absolument impossible, du moins très-difficile qu'un seul esprit conçoive et mène à fin deux longs poëmes de cette espèce: l'Odyssée ne pouvant être considérée comme l'œuvre d'un vieillard, tant il y a de vigueur et d'imagination dans certaines de ses parties; l'Iliade et l'Odyssée tendant à deux fins distinctes et bien déterminées; marquant en outre deux ères de civilisation très-diverses, au point que l'on trouve dans la seconde, non-seulement des mots et des tournures, mais encore des mœurs différentes et une tout autre mythologie, nous sommes porté à croire qu'ils sont l'ouvrage de deux auteurs différents, grands tous deux, mais dans des genres extrêmement divers.

par l'imagination et en embrassant toute la vie (1). Homère instruisit ses compatriotes, non pas en faisant retentir à leurs oreilles des poëmes moraux, mais en leur inspirant le sentiment de l'unité nationale, en dirigeant vers elle les affections, en berçant doucement cette idée qu'il associait à toutes les sympathies pouvant éclore dans le cercle de la vie, parcouru par lui tout entier. De même que la scène de son poëme se passait entre l'Europe et l'Asie, il vint se placer entre l'Orient et l'Occident pour élever une barrière éternelle entre le vague mystérieux des religions asiatiques et les divinités si variées, si animées, si vivantes de sa mythologie. Les chants orphiques, gardiens de traditions sublimes, mais à demi voilées, ne résonneront plus que dans les mystères, au milieu des montagnes de la Phrygie et de la Thrace; l'Hellade en oubliera le sens; les divinités monstrueuses céderont la place aux dieux de l'Olympe, semblables à l'homme dans sa perfection. C'est ainsi qu'Homère, en enchaînant la religion dans le cercle magique de sa poésie, crée les beaux-arts; en consacrant la généalogie des héros, il fonde le principe de la noblesse des races; en chantant les jeux de la lice, il donne du prix à la vigueur physique et à la force morale; en célébrant les braves, il prépare les journées de Marathon et d'Arbelles. Grande preuve que tout développement sublime de l'intelligence repose réellement sur une poésie

(1) Qui réunit les poëmes d'Homère? On en fait honneur à Solon, à Pisistrate; mais jusqu'à Cicéron, qui venait bien tard, et de plus était étranger, aucun ancien auteur ne s'exprima clairement à ce sujet. Le manuscrit athénien compilé par l'un d'eux aurait dû être considéré comme très-précieux, étant plus voisin de la source, et ayant une certaine autorité publique : le peuple qui mit dans les archives de l'État les ouvrages de ses trois grands tragiques y aurait aussi conservé ces épopées. Nous avons connaissance de six manuscrits antiques, qui sont ceux de Marseille, de Sinope, de Chio, d'Argos, de Chypre et de Crète (pour ne rien dire des manuscrits postérieurs, selon la leçon de critiques particuliers, parmi lesquels le plus célèbre fut celui *de la Cassette*, à l'usage d'Alexandre le Grand), sans que jamais personne se soit appuyé sur ce manuscrit athénien. Quant à la division des deux épopées en chants, elle est l'ouvrage des critiques alexandrins, dont le plus illustre, Aristarque, nota consciencieusement les vers qu'il réputait douteux, sans se permettre d'y rien ajouter du sien. Cet excellent critique soutenait qu'il y aurait folie à chercher dans Homère une doctrine mystérieuse et les secrets des sciences, lorsque s'y montrait au contraire la simplicité des premiers temps. Un critique qui sait s'abstenir d'idolâtrer son texte donne une grande garantie de la bonté de son jugement.

d'instinct, comme celle des chants homériques et dantesques; poésie que la critique et la réflexion ne sauraient trouver, qui embrasse l'univers et le devine, qui éclôt spontanée de la nature et de la conscience (1).

Considérant donc les poëmes d'Homère comme de grandes archives des fastes nationaux de la Grèce (2), nous y chercherons quel était son état à l'époque troyenne et dans les temps postérieurs. Nous la voyons d'abord morcelée en petits États régis par
Rois. des monarques semblables à la plupart des conquérants septentrionaux qui envahirent l'Italie, lorsque chaque chef installait de ville en ville ses leudes ou féaux, sur lesquels il dominait par l'ancien droit de patronage, en même temps que ceux-ci dominaient sur la race vaincue, réduite à une servitude plus ou moins dure. Le roi a un conseil de sages ou de guerriers pour délibérer sur les affaires les plus graves : il convoque les diètes, juge les contestations, sacrifie comme pontife et commande les armées comme général. Il a pour marque distinctive le héraut sacré et le sceptre dont l'origine fut le bâton du vieux père de famille dans le gouvernement patriarcal. « Agamemnon ayant revêtu la moel-

(1) Socrate, cependant, en pensait différemment, ou du moins Platon, qui, dans le livre X de la *République*, lui prête ces paroles : « Ainsi, mon cher Glaucon, quand vous entendrez dire aux admirateurs d'Homère que ce poëte forma la Grèce; que l'homme, en le lisant, apprend à se diriger, à se bien conduire dans les événements de la vie; que l'on ne peut rien faire de mieux que de prendre ses préceptes pour règle, il faudra avoir les plus grands égards et complaisances pour ceux qui, tenant ce langage, croient employer tous les meilleurs moyens pour devenir gens de bien, leur accorder qu'Homère est le plus grand des poëtes et le premier des tragiques; mais il faudra vous rappeler en même temps que ne devront être admises dans notre république d'autres poésies que les hymnes en l'honneur des dieux et les éloges des grands hommes. » Peut-être Socrate, ou Platon, en bannissant Homère, visait-il à un but plus élevé, celui de déraciner le polythéisme grec que ces poëmes insinuaient dans les esprits avec la première éducation.

(2) Le poëme de Virgile est une source féconde d'erreurs au sujet des temps homériques : il y a transporté tous les raffinements du sien : aussi y voit-on des héros combattant à cheval, des trompettes de guerre, la politesse du langage et des manières, le luxe romain, les dieux à part des hommes, et devenus une croyance littéraire, ou tout au plus une conviction de l'esprit. Le sentiment de l'antiquité manquait tout à fait à Virgile, doué au contraire à l'excès de celui du beau et d'un goût exquis. Il sera sans doute difficile à celui qui s'est formé par la lecture de ses ouvrages de se persuader que les Pélasges soient les Troyens eux-mêmes, bien loin d'être leurs vainqueurs.

« leuse tunique, belle et neuve, jeta par-dessus son ample man-
« teau; il serra dans sa chaussure ses pieds délicats, et lorsqu'il
« eut mis à son côté son épée suspendue à un baudrier garni de
« bossettes d'argent, il saisit le sceptre, fait d'un rameau d'ar-
« bre, tranché avec le glaive et dépouillé des feuilles et de l'é-
« corce. » Télémaque, en se rendant au conseil, n'a d'autre cortége que ses chiens. Le revenu du roi consiste en propriétés particulières, en tributs payés par ses sujets et en dépouilles prises sur l'ennemi. Le trône est héréditaire, à moins que n'en dispose autrement l'oracle ou la violence. La force et la valeur sont considérées comme des priviléges de naissance et entretenues par l'exercice. La noblesse se fonde sur les généalogies, mais ne forme pas une caste à part; elle s'enrichit par la piraterie, et se maintient au premier rang en s'en montrant digne. L'assemblée des nobles a droit de suffrage et celui de faire la paix ou la guerre.

Les prêtres, loin d'être tout-puissants comme en Asie, ne forment pas même une corporation comme chez les Romains; ils se montrent isolés et dépendants. Calchas tremble d'annoncer la vérité à Agamemnon, Chrysès subit ses insultes, et le roi, de même que les chefs de l'armée, accomplit les fonctions les plus importantes du culte. Prêtres.

Il n'apparaît pas de lois écrites, et, s'il est vrai que Phoronée et Cécrops en aient donné, elles se transmettaient de mémoire, et, pour plus de facilité, étaient mises en vers, ce qui fait que le même mot signifiait chanson et loi : jusqu'au temps de Démosthène, le héraut les promulguait sur une mélodie grave, en s'accompagnant de la lyre. L'époux acquérait, par des services et par des dons, celle qu'il aimait; on assignait ensuite à la femme une dot en rapport avec la fortune de la famille : au cas d'adultère, on rendait au mari tout ce qu'il avait donné. L'hérédité se divisait en portions égales entre les enfants nés en légitime mariage. Lois.

La loi des héros était la vengeance et les représailles; c'est pourquoi Agamemnon enleva Briséis en compensation de la fille de Chrysès; on rendait justice au peuple par des coups, ainsi qu'Ulysse le fit pour Thersite et pour la foule. Les temps devenant plus humains, des tribunaux furent établis, comme l'assemblée des Amphictyons, devant laquelle étaient portées les affaires cri-

minelles; plus tard, le conseil Delphien, pour prononcer sur ceux qui avouaient avoir tué, mais prétendaient l'avoir fait à bon droit. Le Palladien fut institué ensuite pour les homicides volontaires, et le Prytanée pour statuer sur les choses inanimées ou dépourvues de raisonnement ayant porté préjudice à autrui.

L'homicide, l'adultère, le vol donnaient le plus souvent matière aux jugements. Le larcin n'emportait pas tache d'infamie. Quiconque était pris sur le fait ou notoirement convaincu était condamné à restituer. La loi du talion condamnait le meurtrier à mourir; mais il échappait facilement à la peine, soit en se réfugiant dans quelque asile, soit en s'expatriant, soit en composant, à prix d'argent, avec les parents du mort (1). On infligeait parfois à l'adultère la lapidation (2), châtiment héroïque dans lequel tous sont les exécuteurs de la sentence prononcée par tous.

Expiation. Celui qui avait tué involontairement faisait un pèlerinage à la demeure d'un homme vertueux, c'est-à-dire, fort; il y confessait sa faute, et, après les cérémonies religieuses, l'eau lustrale était répandue sur ses mains; il retournait alors dans son pays, revêtu de peaux de bêtes fauves, et la massue à la main, en témoignage des œuvres expiatoires qu'il avait accomplies.

Nous avons dans Homère, sur le bouclier d'Achille, la représentation d'un jugement régulier (3). Mais ce passage pourrait être intercalé, d'autant plus qu'il ne retrace pas les mœurs hé-

(1) « Impitoyable! parfois on accepte un prix pour son fils ou pour son frère « tué, et le meurtrier, la peine de sa faute une fois acquittée, habite dans « la même ville avec l'offensé, désormais apaisé. » *Discours de Priam à Achille.*

(2) « Oh! fussent les Troyens moins timides, tu serais déjà, en récompense « de ton méfait, revêtu d'un jupon de pierres. » *Discours d'Hector à Pâris.*

(3) « Une grande foule de peuple accourait au forum, car un litige était né « entre deux individus qui plaidaient pour l'amende d'un meurtre. L'un affir- « mait au peuple l'avoir payée, l'autre niait avoir rien reçu; c'est pourquoi « tous deux demandaient à terminer la contestation en produisant des té- « moins. Les citoyens criaient en faveur de l'un ou de l'autre, et les hérauts « apaisaient la foule. Mais les anciens étaient assis sur des pierres polies dans « le cercle sacré, tenant en main les sceptres des hérauts dont la voix remplit « l'air; ils se levaient, et l'un après l'autre prononçaient les sentences. Deux « talents d'or étaient exposés au milieu, pour être donnés à celui d'entre eux « qui aurait le mieux jugé. » *Iliade*, XVII, 497.

roïques dans lesquelles le droit n'avait qu'une place bien restreinte, tandis que tout était donné à la force. Cela est si vrai que Jupiter, pour prouver qu'il est le premier des dieux, propose l'épreuve d'une chaîne à l'aide de laquelle tous les autres dieux, en s'y attachant, ne le feraient pas mouvoir d'une ligne, tandis que lui les enlèverait tous ensemble. Il n'y eut d'élevé au rang des demi-dieux que les forts, les vainqueurs de bandes, et quelquefois les brigands eux-mêmes (1).

C'est qu'en effet l'héroïsme des princes d'Homère est tout autre que celui des peuples civilisés. Chez eux, point de justice raisonnée, mais fougue de passions violentes, soif de gloire, bravoure pointilleuse qui s'assouvit en duels et en satisfactions brutales. Achille refuse à Hector de s'accorder réciproquement la sépulture : tandis qu'il est à bouder dans sa tente, il laisse les Troyens tailler les Grecs en pièces; il s'en réjouit même avec Patrocle, et souhaite que Grecs et Troyens aient à mourir jusqu'au dernier pour survivre tous deux seuls : il déchire en lambeaux le cadavre de son ennemi, et ne se rend aux instances paternelles qu'à un prix élevé. Dans l'assemblée des chefs, il appelle Agamemnon mange-dons et dévore-peuples; il pleure de colère comme un enfant mal élevé ; il ne sait offrir d'autre consolation à Priam, désespéré de la mort de son fils, que le repas qu'il lui prépare, encore le menace-t-il, s'il ne mange, de le chasser de sa tente ; douze jeunes garçons sont immolés par lui aux funérailles de Patrocle : rencontré aux enfers par Ulysse, il lui avoue qu'il consentirait, pour être vivant, à se voir le dernier des esclaves. Mœurs héroïques.

Les héros d'Homère montrent, du reste, un grand respect pour les vieillards, gardiens de la mémoire et de l'expérience. Autant les haines et les vengeances sont mortelles chez eux, autant les amitiés sont fortes et invincibles, comme entre Oreste et Pylade, Thésée et Pyrithoüs. A l'arrivée d'un étranger, on lui apporte une aiguière pour se laver, et ce n'est qu'après le repas qu'on lui demande qui il est (2).

(1) Voy. ci-dessus, page 493. Dans le chant XXI de l'*Odyssée*, Alcide dérobe douze juments à Iphis son hôte, qu'il tue, et, dans le XIe de l'*Iliade*, le roi d'Élide vole quatre beaux coursiers vainqueurs des jeux.

(2) Dans l'*Odyssée*, chant III, Télémaque et Pallas, sous forme humaine, s'approchent de l'assemblée des Pyliens, « où Nestor siégeait avec ses fils, tandis que leurs compagnons apprêtaient le festin; les uns embrochaient les

Repas. Ils n'ont aucune recherche dans leurs repas, ne connaissant pas même le poisson et le gibier; mais ils égorgent bœufs, moutons, boucs et porcs, qu'ils embrochent encore sanglants, ou qu'ils font bouillir dans de vastes chaudières. Les héros découpent eux-mêmes les pièces que leurs amis ont fait tourner devant le feu; on mange vite, beaucoup, et toujours séparément des femmes (1).

Divertissements. Les banquets étaient égayés par des chanteurs, en place de bouffons; c'est un goût qui n'est pas encore perdu en Grèce, où l'on voit souvent quelque Moréote, avec sa mandoline, attirer une foule d'auditeurs, et répéter des chansons et des aventures, ou réelles ou feintes, pleines d'intérêt et d'une imagination brillante. Homère a toujours pour but de faire ressortir l'influence des poëtes sur les hommes les plus farouches. Phémis apaise les amants de Pénélope, Démodocus égaye les banquets d'Alcinoüs, Clytemnestre reste fidèle à son mari tant qu'elle a près d'elle le chantre inspiré qu'il lui a laissé comme interprète de la sagesse

viandes, les autres les faisaient griller. A l'aspect des deux étrangers, on accourt, on fait cercle autour d'eux, on les embrasse, on les invite à s'asseoir. Pisistrate, l'un des fils du roi, fut le premier à voler vers eux ; il les prit tous les deux par la main, et les fit se placer entre son père et son frère Thrasymède sur de molles et douces peaux dont l'arène était tapissée. Il offrit à tous deux des entrailles chaudes, et versant du vin rouge dans une coupe d'or, il la présenta à la grande fille de Jupiter Égiochus, en portant sa santé: Étranger, dit-il, invoque le souverain des flots, dont nous célébrons la fête au moment où tu viens aborder sur nos rivages. Après que tu lui auras fait les libations et les prières convenables, passe la coupe pleine de la suave liqueur à ton compagnon. Je pense qu'il a aussi la crainte des dieux, car tout vivant a besoin des dieux. Plus jeune que toi, il me paraît de mon âge; ainsi, la coupe à toi d'abord..... » Le banquet fini, Nestor, le cavalier gérénien, se prit à dire : « Il ne faut adresser des questions à ses hôtes que quand les mets et les vins ont suffisamment réchauffé leur poitrine, réjoui leur cœur. Étrangers, qui êtes-vous? Quels bords avez-vous quittés pour fendre les plaines humides? Est-ce pour trafiquer? ou bien naviguez-vous en corsaires, risquant une vie précieuse pour nuire aux autres? »

(1) Agamemnon place devant Ajax une épaule de taureau; Énée sert à Ulysse deux porcs nouveau-nés, puis de pleines coupes de vin trempé d'eau. Ils mangeaient assis deux fois par jour. « Achille ayant ainsi parlé se leva tout à coup et égorgea un agneau blanc. Ses compagnons le dépouillèrent et l'apprêtèrent avec soin, en le dépeçant très-habilement. L'ayant ensuite embroché, lorsqu'il fut bien rôti, ils l'ôtèrent du feu. Automédon prit dans la corbeille luisante le pain qu'il mit sur la table, et le fils de Pélée partagea les chairs. » *Iliade*, XXIV, 622.

divine, et qu'Égisthe, pour la séduire, transporte dans une île déserte, où il l'abandonne aux vautours.

De ces plaisirs tranquilles les héros s'élancent souvent à des exercices corporels; ils rivalisent de légèreté et de vigueur à la course, à la lutte, à la danse pyrrhique, dans laquelle était représenté le temps où le laboureur, trouvant un ennemi au bout de chaque sillon, manœuvrait tour à tour le glaive et la charrue.

Vêtements.

Ils se couvraient d'abord de peaux de bêtes, la fourrure en dehors, attachées autour de la taille, soit avec les nerfs des animaux mêmes, soit avec des épines. Mais déjà au temps de la guerre de Troie ils savaient tanner les peaux et tisser le lin et la laine. Les hommes avaient pour habillement une longue simarre descendant jusqu'aux pieds, et par-dessus un manteau agrafé sur l'épaule ou sur la poitrine; ils portaient aussi une tunique serrée autour des reins, qu'ils lavaient souvent en la foulant dans l'eau avec leurs pieds. Ils laissaient croître leur barbe, et bouclaient soigneusement leurs cheveux. Les personnages de haut rang portaient le bâton (1).

Des épées larges et tranchantes, agrafées à l'épaule, pendaient à leur côté; un bouclier aussi grand qu'eux, et attaché à leur cou, couvrait leur poitrine : en combattant, ils le présentaient d'un côté et de l'autre avec la main gauche; pour marcher, ils le jetaient derrière leur dos. Cette défense incommode fut plus tard remplacée par le bouclier carien qui se portait au bras (2).

Les chefs veillaient à ce que leurs armes fussent solides et leurs soldats bien nourris. Ceux-ci n'étaient pas distribués par bataillons et par compagnies ayant des signes distinctifs uniformes, bien que dès le temps du siége de Thèbes nous trouvions chez les chefs l'usage des devises et des armoiries qui reparurent dans le moyen âge (3). Ils marchaient serrés le plus possible, mais sans

(1) Ulysse avait un beau manteau de pourpre, attaché sur ses épaules avec une double agrafe d'or, sur laquelle était ciselé un chien chassant un cerf; il portait dessous une tunique brillante comme le soleil.

(2) Le casque d'Ulysse était de gros cuir, renforcé à l'intérieur par un tissu de cordes serrées et parsemé au dehors de dents de sanglier disposées par rangs; celui d'Hector était surmonté d'une crinière pour cimier.

(3) Eschyle, dans les *Sept devant Thèbes*, et Euripide, dans *Phénisse*, nous montrent des devises sur les boucliers des Épigones. Selon le premier, Capanée

ordonnance générale, multipliant au contraire les duels. Ils n'avaient point de bannières, de trompettes, ni d'autres instruments de guerre : aussi était-ce un grand avantage que de posséder une voix forte comme l'avaient Stentor et Ménélas; c'était surtout un mérite extrême que la vélocité des pieds soit pour fuir l'ennemi, soit pour le poursuivre.

Quant au recrutement de l'armée, chaque famille fournissait un fantassin; mais les héros eux-mêmes cherchaient parfois à se soustraire à cette obligation (1). Le butin pris en masse se partageait entre les chefs, qui le distribuaient à leurs soldats dont c'était l'unique solde; les villes vaincues étaient mises au pillage et rasées, les rois égorgés, les habitants vendus.

On trouve dans Homère l'or, l'argent, l'étain, le cuivre et le bronze, mais non le fer. Le mot *chalcos*, dans son poëme, ne veut dire autre chose que cuivre, puisque c'est avec ce métal que se font les trépieds, les casques, les boucliers et les cuirasses. *Sideros* ne signifie pas non plus fer, mais un métal peu malléable et fragile, le bronze probablement. Les Dactyles et les Curètes avaient cependant apporté en Phrygie l'art d'extraire le fer, et

a un Prométhée avec l'étincelle et ces mots : *J'incendierai les cités ;* Étéocle, un soldat montant à l'assaut, et cette inscription : *Mars même ne m'arrêtera pas ;* Hippomédon, un Typhée vomissant le feu; Hyperbius, un Jupiter foudroyant; Parthénope, le Sphinx terrassant un Thébain; Polynice, la Justice qui le conduit, avec ces paroles : *Je te rétablirai;* Tydée, la Nuit, c'est-à-dire, un champ noir parsemé d'étoiles, et la lune au milieu. Selon Euripide, au contraire, Capanée avait un géant soutenant la terre sur son dos; Adraste, une hydre dont les têtes enlèvent des enfants sur les murs de Thèbes; Hippomédon, un Argus aux cent yeux; Parthénope, Atalante, sa mère, tuant le sanglier d'Étolie; Polynice, les cavales qui déchirent Glaucus; Tydée, la dépouille d'un lion. Dans l'un ni dans l'autre, Amphiaraüs n'a de devise, parce que οὐ δοκεῖν ἄριστος, ἀλλ' εἶναι θέλει : il ne veut pas paraître bon, mais l'être (Eschyle, 598). Dira-t-on que c'était une invention de ces poëtes? Mais Euripide suivait très-exactement l'histoire, et reprochait à Eschyle de s'en être écarté. Ainsi, dans l'Électre, v. 524, il blâme le passage des *Choëphores* d'Eschyle, v. 166, où Électre reconnaît les cheveux de son frère Oreste sur la tombe d'Agamemnon. De toute manière, Eschyle était contemporain de la bataille de Marathon (495 avant J. C.), et il suffirait, indépendamment de l'autorité d'Homère, à prouver l'antiquité d'une coutume renouvelée dans le moyen âge et par l'héroïsme d'apparat du XVIe siècle.

(1) Ainsi, Achille se déguise en jeune fille, Ulysse feint d'être fou, Écepole offre un superbe cheval à Agamemnon pour qu'il le laisse jouir tranquillement de ses richesses à Sicyone, sa patrie.

nous voyons dans l'Odyssée des marchands qui en portent en Italie pour l'échanger contre le cuivre auquel on donnait aussi le nom de *cupros*, parce qu'on en tirait une grande quantité de l'île de Chypre.

Durant les dix années que les Grecs restèrent campés en corps d'armée, ils durent faire des progrès dans l'art militaire et substituer peu à peu la tactique à la force consistant seulement dans le nombre et dans la valeur personnelle. Il n'y avait toutefois dans leurs rangs aucune uniformité : l'un se couvrait d'étain, l'autre de bronze, ou de cuivre, ou d'or. Celui-ci se servait de la lance, celui-là de l'épée. Qui combattait à pied, qui sur un char; chacun pensait à soi et à ses propres soldats. Le casque des héros d'Homère est généralement d'airain, sans visière ni mentonnière. Le cimier était généralement surmonté d'une plume; celui d'Achille portait un grand panache d'or, celui d'Hector une crinière.

La cuirasse, en airain, couvrait depuis le cou jusqu'à l'abdomen, et se bouclait sur le dos. Achille tua Polydore par derrière, lorsqu'il se baissait, et que les attaches d'or trop larges laissaient la cuirasse s'ouvrir (Iliade, XX, 413). La cotte de mailles descendait jusqu'aux genoux (Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων). Il n'est aucunement fait mention de gantelets. Les cothurnes étaient d'un cuir épais et montaient au-dessus des genoux.

Quelques héros sont appelés cavaliers, quoique peu d'entre eux, pour ne pas dire aucun, combattissent à cheval, mais bien sur un char à deux roues attelé de deux, trois ou quatre chevaux, ayant chacun un nom. Andromaque étrillait les chevaux de son mari, mettait de l'orge dans leur mangeoire, et les jours de combat les réconfortait avec du vin. (Il. VIII, 187.)

Les chars de guerre avaient sur le devant un siége pour le cocher, qui cependant conduisait quelquefois à cheval (Il. XIX, 395). Les chevaux avaient la bride et le mors, de longues rênes en cuir, la poitrine et les flancs garantis : il n'est pas fait mention qu'ils fussent ferrés, ni de l'usage de l'éperon, bien qu'Aristophane parle des chevaux aux pieds de cuivre (ὦ χαλκοκρότων ἵππων; Cheval., 513); Xénophon enseigne la manière de durcir et d'arrondir le sabot des poulains, sans mentionner les fers : la cavalerie romaine elle-même n'en faisait pas usage.

Xénophon dit que Cyrus réforma les anciens chars troyens, parce qu'ils ne servaient que dans les escarmouches, bien que

montés par les plus vaillants guerriers; de sorte que pour trois cents chars portant trois cents combattants, il fallait douze cents chevaux et trois cents cochers choisis parmi les plus braves et les plus fidèles (Cyrop., VI, 1). Les roues des nouveaux chars furent plus fortes et l'essieu plus long. Le siége, placé en avant, était en forme de tour, d'un bois épais, où le cocher, armé de toutes pièces et n'ayant que les yeux à découvert, était enfermé jusqu'à la hauteur des coudes. Deux faux étaient attachées aux deux extrémités de l'essieu, de manière que le char servait contre l'ennemi non moins que celui qu'il portait.

Femmes. Ils avaient des femmes pour leurs plaisirs ou pour qu'elles leur donnassent des enfants; mais jamais dans les poëmes homériques n'apparaît trace d'un sentiment d'amour. Parmi tous ceux qui aspirent à la main de Pénélope, il n'en est pas un qui cherche à mériter son affection; Télémaque lui-même parle durement à sa mère (1). Achille n'est pas amoureux de sa belle esclave, et Ménélas reprend tranquillement Hélène qui est restée dix ans avec Pâris. Le passage le plus touchant pour les affections domestiques que possède l'antiquité, les adieux d'Hector à Andromaque, n'exprime presque d'autre tendresse que celle de ce héros pour son fils; il n'est ému que par rapport à lui. Cette Andromaque, qui aurait dû marcher fière du titre de veuve d'Hector, et contente lorsque, rapportant l'eau puisée à la source du Messis et de l'Hypérée, elle entendait dire : *C'est la veuve du plus vaillant dompteur de coursiers*, Andromaque subit les embrassements de Pyrrhus, fils du meurtrier de son époux; puis elle contracte de nouveaux nœuds avec le Troyen Hellénus.

Les femmes portaient des robes longues et ajustées avec art, retroussées avec des agrafes d'or; des bracelets, des cordelières en or et en perles, des pendants d'oreilles à trois rangs. Elles se fardaient le visage; mais il n'est jamais fait mention de poches, de boutons ni de linge.

Nous ne trouvons pas là cependant les femmes entassées à l'orientale dans des sérails, et soustraites absolument aux regards des hommes. Andromaque sort seule avec sa nourrice pour aller

(1) « Remonte maintenant dans tes appartements, et occupe-toi de tes travaux, la quenouille et la navette; ordonne à tes femmes, ô ma mère, de travailler de toute leur force : converser au milieu d'hommes réunis est le soin propre de l'homme. » *Odyssée*, I.

au temple, chez ses belles-sœurs, à la tour d'Ilion, voilée de l'élégant *peplum*. Hélène quitte ses appartements particuliers pour se montrer au milieu des vieillards troyens, qui s'écrient en la voyant qu'il est juste de tant souffrir pour elle. Cette Hélène, Clytemnestre, Médée, Phèdre, Éryphile, ne sont rien moins que des modèles de chasteté. Celles qui tombaient en esclavage perdaient jusqu'à leur individualité, et devenaient marchandise.

Les femmes n'étaient pas seulement occupées à tisser et à filer, elles s'employaient encore au ménage (1). Laver, puiser de l'eau, allumer le feu, moudre le grain, étaient des travaux de leur compétence, ainsi que déshabiller les hommes, les mener au bain, les parfumer (2), les mettre au lit : car les nombreux esclaves étaient retenus d'ordinaire aux champs.

L'orge fut cultivée en premier par les Grecs, puis l'avoine. Ils labouraient la terre deux fois par an, et se servaient à cet effet de grossières charrues de bois traînées par des bœufs ou par des mulets; ils ne connaissaient pas la herse. Lors de la récolte, deux bandes de moissonneurs se plaçaient aux deux extrémités du champ, et avançaient jusqu'à ce qu'elles se rencontrassent; les javelles se mettaient dans des corbeilles ou dans des vases. Au lieu de battre le grain avec des fléaux, ils le faisaient fouler sous les pieds des bœufs; une fois réduit en poudre dans des mortiers ou par des moulins à bras, ils pétrissaient la farine avec de la viande, sans levain, et en faisaient une pâte substantielle. Agriculture.

Cadmus donnant le jour à Sémélé, mère de Bacchus, signifie peut-être qu'il fut le premier à cultiver la vigne en Béotie. Le raisin vendangé était exposé durant dix jours et autant de nuits au soleil et à la rosée, puis, cinq jours en sus, mis à l'ombre en plein air. On le pressait le seizième, et le vin se conservait dans des outres. Ils savaient faire aussi une cervoise avec l'orge fermentée. Vigne.

L'Attique fut redevable à Cécrops de l'olivier qui y prospéra Oliviers.

(1) Une des plus belles allégories d'Homère est celle où il dit qu'Hélène savait composer un breuvage qui procurait l'oubli : la beauté fait perdre le souvenir des maux.

(2) « Polycaste, la plus jeune fille de Nestor, après l'avoir lavé (Télémaque), l'oignit d'une huile blonde et limpide. » *Odyssée*, III. «...Lorsqu'ils eurent été lavés par les pudiques servantes, frottés par elles d'une huile blonde, revêtus de tuniques et de manteaux laineux..... » *Odyss.*, IV.

si bien. On n'y brûlait toutefois alors ni huile, ni suif, ni cire, mais des torches d'un bois résineux et odoriférant. Dans le jardin de Laërte fleurissaient des pommiers, des poiriers et des figuiers: mais Homère ne fait pas mention de la greffe; il ne parle pas non plus de l'éducation des abeilles, qui fut, dit-on, enseignée, ainsi que la manière de faire des fromages, par Aristée, roi d'Arcadie, probablement Pélasge.

Édifices. L'ancien temple de Delphes était une hutte couverte de branches de laurier; l'Aréopage, une cabane d'argile. Que devaient être les habitations particulières? Dans les splendides palais d'Homère, il n'est jamais question de marbres. Ils sont soutenus par des poteaux, dans les enfoncements desquels on plaçait les armes, ou bien on les y suspendait à des chevilles. Quoiqu'on n'en puisse pas bien comprendre la construction, il paraît qu'ils consistaient en une enceinte de murs: on y trouvait d'abord la salle et le portique, où l'on recevait les hôtes et où dormaient les étrangers; venaient ensuite l'antichambre et la chambre à coucher. Le toit était plat, les portes faites pour résister aux fréquentes invasions. La magnificence y était grande à l'intérieur, mais pour le temps et pour la grossièreté de ceux qui les admiraient (1).

(1) On peut lire dans l'Odyssée, ch. IV, la description du palais de Ménélas, et la réception qui y fut faite à Télémaque. Voici quelle était la magnificence du palais d'Alcinoüs: « L'auguste palais du magnanime Alcinoüs brillait d'un éclat pareil à celui du soleil et de la lune. Depuis le seuil jusqu'au fond se prolongeaient deux resplendissantes murailles de cuivre massif, avec une bordure de métal azuré qui courait à l'entour. Des portes d'or fermaient partout l'inébranlable maison. Dès le seuil de bronze s'élevaient de solides piliers d'argent qui soutenaient une architrave aussi d'argent, et un anneau d'or ornait les portes, des deux côtés desquelles étaient des chiens alertes, en or et en argent, ouvrage de Vulcain..... Dans toute la longueur des deux murailles il y avait des siéges fixés çà et là, et couverts de fines étoffes, long et habile ouvrage des femmes de Schérie..... Durant la nuit, de jeunes garçons sculptés en or sur des piédestaux, construits avec beaucoup d'art, tenaient des torches à la main et répandaient la clarté sur la table. » *Odyssée*, VII.

Les délicieux jardins d'Alcinoüs, la somptuosité de ses festins, le nombre de ses serviteurs, l'encens d'Arabie qui exhale son parfum dans la grotte de la déesse, le lin plus fin que la pellicule de l'oignon, un vêtement dont les prétendants font cadeau à Pénélope, vêtement garni de ressorts qui s'étendent et se resserrent....., tout cela se trouve si peu en harmonie avec Achille occupé à tourner son rôti, et avec la princesse allant laver elle-même son linge au

Il est probable que les sculptures de Dédale étaient elles-mêmes en bois. Les dieux d'abord n'étaient représentés que par des pierres brutes ou par des troncs d'arbre accoutrés. La première statue que virent les Grecs fut celle de Minerve, apportée d'Égypte par Cécrops. Mais bientôt ils se dégoûtèrent de tant de grossièreté, et leurs Dédales en firent de si naturelles qu'on les eût dit vivantes. Sculpture.

La description du bouclier d'Achille fit mettre en question si Homère avait vu, en effet, des ouvrages semblables exécutés en métal, ou s'il avait créé, par l'imagination, un travail que la main aurait ensuite imité. Le doute ne put exister à cet égard qu'autant que les arts de la Grèce passèrent pour les plus antiques. On y savait pourtant déjà travailler l'ivoire, pour en orner les lits, les épées, les siéges ; les héros faisaient usage de coupes, de bassins, de trépieds, de tasses d'or et d'argent. Nestor avait un bouclier incrusté d'or, et, dans sa demeure, un vase d'or à deux anses élégamment sculpté. On savait amalgamer l'or avec l'argent, y appliquer l'émail, allier la calamine au cuivre pour en faire le laiton ; si nous ne trouvons mention ni de sceaux, ni de bagues gravées, il est à croire que les Grecs apprirent bientôt des Égyptiens l'art d'en faire. De petites plaques battues à l'enclume recouvraient les cornes des génisses destinées au sacrifice, d'où semble résulter qu'ils n'auraient pas su réduire l'or en feuilles ni en fil. L'un des arts héroïques consistait à fermer des coffres ou corbeilles au moyen de nœuds tellement compliqués que d'autres ne pussent parvenir à les délier.

Après tout ce que nous avons dit précédemment, après les voyages de Bacchus, d'Hercule, de Thésée, de Persée, jusque dans les Indes, on doit s'étonner de l'ignorance des Grecs en géographie. Homère donne au monde la forme d'un disque, environné par le cours rapide du fleuve Océan ; idée qui revient souvent chez les anciens. La voûte solide du firmament domine les airs, et sur sa courbe voyagent des chars qui portent les astres. Au matin, le soleil sort de l'Océan oriental et se plonge le soir dans ses flots à l'occident, d'où un vaisseau d'or, ouvrage de Vulcain, le ramène à l'orient par le nord. Sidon et le Pont-Euxin au Géographie.

fleuve, que nous sommes portés à les croire le résultat d'interpolations postérieures.

levant, le détroit d'Hercule et l'Océan au couchant, l'Éthiopie au midi, la Thrace au nord, étaient, pour Homère, les limites du monde. Au-dessous régnait le Tartare avec les Titans, aussi éloigné de la terre que celle-ci du ciel (1). Ces idées vinrent souvent se mêler à la science et se perpétuèrent jusqu'à nos jours chez les esprits vulgaires. Les seules parties du monde étaient l'Europe et l'Asie, séparées par le Phase, fleuve que l'on croyait mettre en communication le Pont-Euxin avec l'Océan et avec la mer Intérieure. Le centre du monde était la Grèce, ayant elle-même pour centre l'Olympe, puis Delphes. Si, pour décider une question de confins, on s'en rapporta publiquement aux livres d'Homère, cela veut dire qu'on croyait à son exactitude en ce qui concerne la Grèce; mais, pour les pays éloignés, il n'a fait que ramasser des notions absurdes ou contradictoires, acceptant toutes les fables qui couraient de son temps. Le voyage de Sparte en Afrique est pour lui chose très-hardie et périlleuse (2). Alcinoüs, roi des Phéaciens, pour prouver la grande habileté des siens dans la navigation, affirme à Ulysse qu'ils pourraient le conduire jusqu'à l'île d'Eubée (3), que chacun sait fort peu distante de Corfou. La navigation avait été d'abord gênée par les corsaires,
1100? jusqu'à ce que Minos, roi de Crète, en eût purgé la mer. On attribuait aux Éginètes l'invention de la navigation, ce qui ne signifie rien de plus que leur habileté dans cet art. Sous Érichthon, successeur de Cécrops, les Athéniens conquirent Délos; et cependant, trois cents ans après, il leur fallut demander des marins et des pilotes aux Salaminiens, pour pouvoir faire passer Thésée en Crète. Ils distinguaient seulement quatre vents et ne faisaient

(1) Hésiode détermine cette distance égale à celle que parcourrait une enclume en tombant durant neuf jours. Vulcain met une demi-journée à tomber du ciel en terre. Voy. A. G. SCHLÉGEL, *De Geographia Homeri commentatio*, Hanovre, 1788; *Traité sur la géographie politique de la Grèce héroïque*. Malte-Brun, dans le livre II de son *Histoire de la géographie*, résume les connaissances géographiques d'Homère.

(2) ... Κεῖνος γὰρ νέον ἄλλοθεν εἰλήλουθεν
Ἐκ τῶν ἀνθρώπων ὅθεν οὐκ ἔλποιτό γε θυμῷ
Ἐλθέμεν ὅντινα πρῶτον ἀποσφήλωσιν ἄελλαι
Ἐς πέλαγος μέγα τοῖον.

ΟΔΥΣΣ., Γ., 316 et suiv.

(3) « Fût-ce encore au delà de l'Eubée, que ceux des nôtres qui l'ont vue disent la région la plus éloignée qui s'élève de la mer. » *Odyssée*, VII.

usage que de la voile simple, et Dédale parut opérer un miracle lorsqu'il passa, contre le vent, à travers la flotte de Minos. A coup sûr, l'expédition des Argonautes était alors une entreprise hardie. Il est vrai qu'il se trouva mille deux cents navires armés contre Troie, mais ils étaient très-légers et n'avaient pas même d'ancres, invention étrusque : on les attachait avec une corde ou on les tirait à sec; ils n'avaient qu'un timon, qu'un seul mât, que l'on couchait sur le pont comme dans les petits bateaux; la carène ni les câbles n'étaient goudronnés, et les plus grands portaient vingt hommes. Le commerce, dans Homère, consiste uniquement en échanges (1).

Nous serions porté à croire que l'astronomie resta là encore un secret de la science sacerdotale, car, dans un temps postérieur à celui où les Babyloniens et les Égyptiens y étaient si versés, Homère et Hésiode ne paraissent rien connaître au delà des Hyades, des Pléiades, de Syrius, du Taureau, des deux Ourses et d'Orion; il est même rapporté que Pythagore enseigna le premier aux Grecs que l'étoile du soir est la même que Lucifer.

Homère montre plus d'habileté en anatomie, car toutes les blessures sont par lui exactement indiquées. Mais Achille et Machaon font preuve de peu de science médicale lorsque l'un guérit Télèphe avec la pointe de la lance qui l'a percé, et que l'autre, pour fermer une blessure reçue du fils de Thétis, lui touche l'épaule et lui met dans la bouche un mélange de vin, de farine, d'orge et de fromage râpé. Ces héros sont pourtant vantés pour leur connaissance des simples, instruits qu'ils avaient été par le centaure Chiron (2), à la science duquel ses élèves Machaon, Podalire, Esculape, purent faire faire des progrès, surtout alors que la chirurgie se sépara de la médecine. Pour ne rien dire des cures d'Esculape, consistant en remèdes externes, incisions, chants et paroles mystiques (3), on trouva, vers cette époque, l'usage du laserpitium, de l'aristoloche, de la petite centaurée, puis celui des

Médecine.

(1) Eumée, prince de Lemnos, envoie aux Atrides des navires chargés de vin, et une partie en est distribuée aux soldats, qui donnent en échange du bronze ou du fer, ou des peaux de bœufs, ou des esclaves.

(2) Hésiode a chanté ses louanges. Voy. PAUSANIAS, liv. IX, ch. XXXI.

(3) PINDARE, *Pyth.*, III, 84. Voy. aussi livre III, ch. XXII, du présent ouvrage.

eaux minérales près desquelles on élevait des temples à Esculape.

La religion d'Homère est véritablement grossière : ce mélange de notions sublimes et d'enfantillages ridicules ; ce Jupiter, dont un simple signe de tête ébranle l'Olympe, et qui invite Thétis à fuir pour que Junon ne la voie pas et n'ait pas à le tourmenter de sa jalousie, seront, pour quelques-uns, la preuve qu'un même auteur n'a pas composé ces poëmes ; d'autres y verront un indice de l'altération que le désaccord de la conscience apporta dans les traditions primitives. Mais comme le nouveau polythéisme grec se fixe avec Homère, nous saisirons cette occasion pour nous arrêter quelque peu sur l'un des éléments les plus importants de la civilisation.

CHAPITRE XXVIII.

DES RELIGIONS EN GÉNÉRAL.

Nous avons désormais pris assez connaissance des religions antiques pour pouvoir nous élever à quelques considérations générales. Mais, nous déclarant tout d'abord convaincu que l'espèce humaine n'a pas tant de goût pour les subtilités métaphysiques que le supposent les philosophes, nous écarterons autant que possible les abstractions pour suivre le cours des faits et les révélations de l'histoire (1).

(1) Les travaux des anciens sur les religions méritent à peine qu'on en parle. Le siècle passé chercha à les expliquer matériellement. Dupuy acquit une grande célébrité par son ouvrage sur l'*Origine des cultes*, dans lequel il entreprit de démontrer que tous se réfèrent à la science des astres, et que les mythologies de quelque peuple que ce soit ne sont que des légendes calendaires. Le Christ, par exemple, est le soleil ; les apôtres, les douze signes du zodiaque, ayant à leur tête Janus, porteur des deux clefs ; Marie est le signe zodiacal de la Vierge ; la naissance de son fils est le solstice d'hiver, sa mort, l'équinoxe, et ainsi de suite. Son livre fit d'autant plus d'impression qu'il se produisait avec cet appareil de science qui éblouit facilement le vulgaire et qui ne saurait se réfuter aussi promptement. Beaucoup de travaux partiels furent faits sur ce sujet par HEINE, GATTERER, PLESSING, VOSS, BOETTIGER, *Mytholog. Vorsetsung;* MEINERS, dans l'*Allgemeine kritische Geschichte der Religionen* (Hanovre, 1806-7, 2 vol.); et par d'autres encore. Tout ce qu'ils avaient écrit fut résumé par FR. MEÏER dans l'*Allgemeine Mythologisches*

S'il est une marche progressive contraire à celle d'après laquelle procède d'ordinaire l'esprit humain et que démente l'his-

Lexicon aus Original-Quellen bearbeitet, Weymar, 1803-14 : il se borne toutefois le plus souvent à commenter la mythologie grecque et romaine.

Le progrès des études orientales amena pour ces recherches une ère nouvelle. Voir J. J. WAGNER, *Ideen zu einer Allgemeine Mythologie der alter Welt*, Francfort, 1808. G. ARN. KANNE, *Erste Urkunden der Geschichte oder Allgemeine Mythologie*, 1808 : il donne aux fables une signification astronomique et l'origine asiatique, ainsi que BUTTMANN, *Mythologus*. FRED. SCHLEGEL, *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*, Idelberg, 1810. G. L. HUG, *Untersuchungen über den Mytos der bersumtem Völker der alten Welt*, 1812 : il rapporte tout à l'Égypte. GOERRES, *Mythengeschichte der asiatischen Welt*, Heidelberg, 1810. Surtout F. CREUTZER, *Simbolik und Mythologie der alten Volker, besonder der Griechen*, Leipzig, 1810-12, Augsbourg, 1819-22. J. D. GUIGNAULT en fait une traduction française; il refond le texte, et ajoute à l'immense érudition de l'auteur tout ce qui se découvre de nouveau, à tel point qu'on peut considérer la traduction comme un ouvrage original. Il est imprimé lentement à Paris, sous le titre de *Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*.

Son système trouva beaucoup de contradicteurs; Voss, d'abord, combattit toute sa vie Heine et Creutzer, soutenant que les dieux ne représentent pas des pouvoirs naturels et moraux, mais bien des êtres indépendants qui agissent de pur caprice. En outre, il fut contredit par l'école historique, par LOBECK principalement, qui écrivit sur les mystères; HERMANN, *De Mythologia Græcorum antiquissima*, Leipzig, 1827. OUWAROFF, *Ueber das vorhomerische Zeitalter*, Pétersbourg, 1819. G. G. RHODE, *Beitrage zur Alterthumskunde, etc.*, Berlin, 1819. C. OTFRED MUELLER, *Geschichte Hellenischer Stämme und* stadte, Breslau, 1820, et *Prolegomena zu eines Wissenschaftlichen Mythologie*, Gœttingen, 1825. Selon ce dernier, les fables racontent les actions des personnages antérieurs aux temps historiques, et les noms des héros ont des significations correspondantes à leurs exploits; quelques-unes sont de pure invention. Les premières ne furent pas importées, mais puisées dans la tradition vulgaire, de sorte que chaque mythe offre l'histoire réelle dans ses circonstances locales. La difficulté consiste à écarter du fond de la légende primitive ce qui est ornement du poëte, nationalisme de l'historien, et interprétation du philosophe. Il semble pourtant que les hellénistes qui voudraient croire toute chose indigène de la Grèce, succombent à la peine à mesure que l'on acquiert de nouveaux renseignements sur l'Orient, car on y trouve non-seulement la substance, mais bien encore les formes des mythes helléniques.

Parmi ceux qui se sont occupés de ces recherches sous un point de vue différent, nous citerons :

BAUR, *Symbolique et Mythologie, ou Religion de la nature chez les anciens*, 1825, allemand.

ROBERT MUSHET, *la Trinité des anciens, observations sur la mythologie des premiers temps, sur l'école de Pythagore, etc.*, Londres, 1837, anglais.

toire, c'est celle qui lui est tracée dans l'ordre suivant : Au premier éclat de la foudre, l'homme soulève de terre son front abruti, et reconnaît un Être supérieur; il se fait un dieu de ce qui lui est utile ou de ce qui l'épouvante, et adore les objets les plus grossiers (*fétichisme*); ou bien il adresse aux astres ses hommages (*sabéisme*); il assimile ensuite à lui-même les puissances de la nature (*anthropomorphisme*), et il révère après leur mort les personnes qu'il chérit ou redouta, jusqu'à ce que peu à peu il crée la mythologie perfectionnée : c'est ainsi qu'il compose pièce à pièce les religions d'éléments isolés et sans vie, sans principe organique et commun. Voilà un développement d'idées tout à fait opposé à la marche ordinaire de l'esprit humain et démenti par l'histoire.

Le fétichisme n'est pas le degré le plus infime de la religion; car peu importe quels soient les objets de son adoration, si l'homme y rattache déjà l'idée d'une cause prédominante, et ne les considère que comme des instruments de magie. Comment croire ensuite que les religions soient une invention des prêtres, si dans presque toutes des privations leur sont imposées, des jeûnes, des austérités, et parfois d'horribles mutilations? S'il n'est pas un peuple, quelque grossier qu'il soit, sans en avoir une, comment ce peuple songea-t-il à se la donner, tout occupé qu'il devait être de satisfaire à des besoins urgents? Quel objet parmi ceux qui l'environnaient put lui enseigner à adorer, si les systèmes les plus perfectionnés ne suffirent pas à amener l'homme par le moyen du moi et de la raison à la notion de la Divinité?

Il faut donc commencer par avoir la connaissance de Dieu pour retrouver ses vestiges dans la nature et dans l'intelligence. Purgeons les religions du mélange des fictions et des erreurs, ainsi que de tout ce qui tient à l'intuition de la nature, à son symbolisme, et leurs traits fondamentaux s'accorderont tous avec la vérité,

MILLIN's *Mythologische Gallerie*, 2ᵉ édit. de Berlin, 1836, avec les notes de PARTHEY.

SCHWEIGGER, *Introduction à la mythologie grecque, avec un Essai pour l'expliquer au moyen de la physique*, 1836, allemand.

ÉMÉRIC DAVID, *Jupiter*, Paris, 1833; *Vulcain*, 1837, et son *Introduction à l'étude de la mythologie*. D'autres s'occupèrent spécialement d'une religion, comme N. MUELLER de l'indienne, RHODE de la persane, MUNTER de la carthaginoise, etc.

témoigneront de l'origine commune des idées les plus élevées, nous donneront la conviction que l'homme n'aurait rien compris ni de la nature et de ses forces occultes, ni de sa propre vie intérieure, si dès le principe il n'avait pu en pénétrer immédiatement les secrets.

L'unité de Dieu est la source d'où émanent, à laquelle retournent toutes les religions. Sans nous enfoncer dans les ténèbres de celles qui sont moins connues, et en passant sous silence la Chine, qui, toute patriarcale, rendit un culte pur à la Divinité jusqu'au temps où Lao-Tseu y propagea le rationalisme, la trimourti indienne n'est qu'une décomposition de Brahm; en Égypte, Hom existe avant les dieux; en Perse, Ormuz et Arimane sont engendrés par Zervane l'éternel, l'excellent; en Grèce, les sages et les initiés considèrent les divinités comme des représentations des forces de Dieu.

Par suite d'une fausse interprétation des vérités primitives, on y associe l'idée d'un génie malin représentant la lutte entre les ténèbres et la lumière, entre l'idéal et le réel, l'action et la passion, l'esprit et la matière, génie que l'on évoque ou que l'on apaise par la magie. C'est là l'idée dominante des croyances antiques. Dualité.

Celle d'une grande faute et d'une réparation possible suggère les sacrifices, qui n'ont pas tant pour objet de faire hommage des prémices à la Divinité miséricordieuse que de déjouer les puissances des ténèbres, d'acquérir des forces pour ce voyage terrestre, et de détourner sur la victime les châtiments encourus (1). C'est à cette intention qu'on choisissait les animaux du plus grand prix; les sacrifices humains ne parurent même pas de trop, et leur extension prouve que l'erreur la plus terrible est celle qui, dans sa nature intime, se mêle à un sentiment profond mais confus de la vérité. Sacrifices.

La prière a besoin d'être soutenue de pratiques extérieures qui frappent les sens; l'imagination, qui demande à la raison quel est Dieu, le reconnaît dans la beauté et dans la vigueur de la nature; et Culte de la nature.

(1) Les Védas contiennent les moyens révélés pour éviter les trois peines, c'est-à-dire, le mal qui procède de nous, des objets extérieurs et des causes supérieures. Le principal moyen est le sacrifice : « Celui qui accomplit un *aswa medha* (immolation du cheval) acquiert tous les mondes, triomphe de la mort, expie les péchés et les sacriléges. »

cela d'autant plus qu'elle apparaît supérieure aux forces humaines, soit qu'elle les contrarie, soit qu'elle les seconde. Alors l'imagination adore Dieu dans le monde qui le révèle ; elle laisse ensuite l'Être pour l'emblème, la signification pour le signe qui la détermine, et elle tombe dans l'erreur capitale du paganisme, c'est-à-dire, dans la déification de la nature. Étrangers aux conceptions de mécanique et de physique purement matérielles, qui dans la suite devinrent dominantes, les anciens, dans toute la vigueur de leur fantaisie, se formaient de la nature une idée toute spirituelle ; ils ne voyaient pas dans l'univers une machine puissante, régie par une force attractive et répulsive, mais bien un tout vivant gouverné par des génies. Ces astres admirables dont la révolution invariable mesure l'espace et le temps, lois de la pensée humaine, durent surtout leur paraître mériter un culte, et le soin que les prêtres apportaient à les contempler passa pour une adoration. C'est au sabéisme, en effet, que se réfèrent les religions des Babyloniens et de Zoroastre, non moins que celles des Égyptiens (1) et des Phéniciens; les divinités sont aussi en rapport chez les Grecs avec les révolutions sidérales, et les planètes y prennent des noms de dieux ; au printemps, les Bacchantes célèbrent les fêtes de Dionysius, dieu solaire; les rites d'Éleusis ont pour objet le Soleil et la Lune; l'hiérophante est la figure du premier, l'épibome de l'autre. Les dieux de l'Italie étaient de même planétaires, ainsi que ceux de l'Arabie, du Thibet et de la Chine.

Idolâtrie. Aux déités planétaires s'associe le culte des phénomènes et des éléments comme puissances vitales et fécondatrices ; elles sont

(1) Ammon et Osiris figurent le soleil; Isis, la lune, très-révérée parce qu'elle répand la rosée ; Anubis, l'étoile de Sirius, qui, se levant du côté de la source du Nil, annonce son débordement; les Cabires sont au nombre de sept, comme les planètes; il y a douze grands dieux, autant que de constellations du zodiaque; de même que celui-ci est divisé en 36 parties, on compte aussi 36 divinités du second ordre; ses 360 degrés sont régis par autant de génies. Le soleil lui-même change de nom; après le solstice d'été, il est représenté par Horus, vigoureux et le visage barbu ; après le solstice d'hiver, il devient Harpocrate, dieu boiteux; aux périodes croissantes ou décroissantes de sa carrière se rapportent les fêtes d'Isis et d'Osiris. Ailleurs, la lune en croissance est appelée Bubaste, et Bouto lorsqu'elle est pleine. C'est ainsi qu'on séparait d'une divinité principale ses propriétés, ses manifestations et ses attributs.

vénérées d'abord sans avoir de simulacres, puis sous forme de cône, de cube, de disque brillant, de colonnes, de pierres tombées du ciel (1), et principalement sous l'emblème expressif du Phallus; car nous le trouvons très-commun dans les cérémonies antiques: il ornait, en petits amulettes, le cou des jeunes filles grecques et romaines; et, sous d'énormes proportions, il se dressait devant le seuil des temples indiens et devant ceux de la mère déesse de Phrygie. Plus tard, par suite de cet éternel penchant de la nature humaine à tout assimiler à elle-même, les dieux furent représentés sous la figure de l'homme : leurs noms et leurs attributs se multiplient alors, et avec eux leurs histoires et leurs généalogies; les connaissances astronomiques et les cosmogonies se répandent généralement par leur personnification; le vulgaire exagère, le temps altère, les passions corrompent; de là les extravagances des mythes, les cérémonies énigmatiques, les orgies féroces et licencieuses.

Symboles.

Les formes mythique et symbolique sont pourtant celles qui revêtent plus capitalement les idées religieuses pour se présenter au peuple. Chaque chose dans la nature peut être envisagée et accueillie comme un symbole, grossier d'abord, jusqu'à ce que l'esprit s'ingénie à découvrir des rapports entre les choses et les idées qu'elles représentent. Le bouc fécondateur et générateur fut la victime expiatoire immolée par le pâtre pour le salut du troupeau; la génisse représenta la terre par sa fécondité; le bœuf, le cheval, compagnons de l'homme, furent les animaux destinés au sacrifice; le ciel lui-même se peupla de symboles, comme les signes du zodiaque, les cent bras de Briarée, le double visage de Ganesa, Saturne dévorant ses propres enfants, les Danaïdes roulant leur tonneau, les Parques filant la vie humaine. Mais, de même que les mots eurent dans l'origine une valeur désormais perdue, ainsi se perdit la signification des symboles, et Platon et Zénon nous paraissent aujourd'hui plus ingénieux que vrais dans leur expli-

(1) Βαιτυλία, Βαιτυλοὶ, du phénicien *Bethel*. Voy. MUENTER, *Ueber die vom Himmel Gefallen Steiner der Alten*. Nous trouvons dans la Bible l'autel de Béthel érigé par Jacob, la ville de Béthulie, etc. Les Chinois s'occupèrent aussi très-anciennement de l'observation des aérolithes, qu'ils appelaient *sing yun tsching chii*, étoiles tombantes changées en pierres. Les païens continuèrent très-tard à adorer quelques-unes de ces pierres, auxquelles on peut aussi rattacher la Kaaba des musulmans.

cation de ceux d'Homère, qui florissait peu de siècles avant eux.

Mythes. Les mythes découlent de sources innombrables. L'étranger qui apporte de loin les arts et les habitudes sociales, qui acquiert la domination par des qualités physiques ou par de grandes entreprises, se conciliera l'estime de la foule qui ne sait jamais échapper aux exagérations; la mort le fait regretter d'autant plus; l'éloignement le grandit, l'adulation ou la reconnaissance l'invoque; on en fait un dieu ou un demi-dieu, et son histoire fourmille de miracles. Un animal extraordinaire, un phénomène physique viennent-ils à saisir l'imagination, un mythe s'en empare et les perpétue; les souvenirs mêmes de la plus haute antiquité, vus à travers le brouillard des siècles, prennent un aspect vague et prodigieux, se compliquent de légendes calendaires, s'accumulent sur un seul personnage qui, dépassant la mesure humaine, va se placer au rang des immortels. La langue, de son côté, extrêmement figurée, capricieuse et toute sensuelle chez les premiers peuples, produit de nouveaux mythes en multipliant les personnifications et les faits, quand surtout les mots passant chez d'autres peuples, elle revêt un aspect étranger qui ne permet plus de reconnaître les rapports. Les noms significatifs auxquels l'Asie confiait les idées qu'elle voulait consacrer, perdirent leur signification en arrivant parmi les Grecs, étymologistes prévenus et peu instruits (1); il en fut ainsi d'autant plus que la religion qui d'ordinaire s'appuie sur les traditions, conserve jalousement le passé et maintient encore l'ancien langage lorsqu'il est tombé en désuétude. Nous trouvons partout en effet une langue sacrée qui n'est autre que celle primitive non modifiée par l'usage. C'est ce que nous voyons aujourd'hui pour le latin que parlaient nos pères, et qui est conservé dans la liturgie.

(1) Parce que l'on aura dit, comme éloge, Pélops à l'épaule d'ivoire, la foule, pour expliquer ces mots, aura fabriqué la fable du forfait de Tantale. *Muké* veut dire pommeau; on partit de là pour dire que Mycènes fut bâtie par Persée, au lieu où il avait perdu le pommeau de son épée; qu'elle prit de là son nom. Ainsi Égisthe dut avoir été allaité par une chèvre (*egos*); la Béotie, nommée ainsi du bœuf que Cadmus y rencontra; Homère dut être aveugle, les Cyclopes n'avoir qu'un œil. Dans la mythologie indienne, *Ikchvaku*, nom de la race des Sumates, fit dire qu'ils étaient sortis d'une citrouille, parce que ce mot est synonyme de *tumba, cucurbita lagenaris*. HERMANN, *De mythologia Græcorum antiquissima* et *De historiæ Græcæ promordiis*, fait de l'allégorie et de la personnification les éléments uniques de la mythologie.

Le vulgaire ne comprenant pas, supposait des mystères, et dans son ignorance, ou il se trompait lui-même, ou il aidait à l'imposture d'autrui.

Aussitôt que l'on a personnifié un être quelconque, il faut lui attribuer des idées, des sentiments, des affections humaines, des plaisirs sensuels. Une petite rivière, qui a reçu dans le mot grec *Io* un nom indiquant sa propriété, est qualifiée de cornue à cause de ses nombreux détours; puis appelée génisse, parce que c'est un animal qui porte des cornes, et son cours fournit bientôt la trame d'une fable complète. L'imagination grecque, éprise du beau, ne se contentera plus de pierres grossières tombées du ciel, et elle les nommera Vulcain ou Phaéton; elle dira alors que l'un a été lancé d'en haut par colère, et que l'autre s'est laissé choir par imprudence. Anthée, personnification des sables africains qui confinent à l'Égypte, sera le fils de Neptune et de la Terre, géant comme ces sables eux-mêmes quand le vent les soulève en tourbillons. Tous les efforts sont vains pour arrêter les progrès désastreux de leurs dunes; car les monts renversés reprennent vigueur en revenant à la terre leur mère, jusqu'à ce que l'on pense à creuser au pied de la chaîne Libyque de larges canaux que les sables ne peuvent franchir : ce sont là les bras robustes d'Hercule étouffant le géant suspendu dans l'air.

Les symboles eux-mêmes donnaient origine aux mythes; car l'imagination ne se trouvant pas satisfaite de représentations qu'elle ne comprenait pas, forgeait pour les expliquer des récits à sa manière : c'est ainsi que nous voyons tous les jours mille fables se raconter dans nos villes sur certains édifices et sur certaines figures. Le vase niliaque des Égyptiens, surmonté d'une tête avec les oreilles ornées de serpents, fit naître chez les Grecs un récit qu'ils rattachèrent à un héros de la guerre de Troie. Les coffres en forme de bœuf dans lesquels on renfermait par une dévotion spéciale certaines momies égyptiennes, produisirent la fable obscène de Pasiphaé. Les anciens observant des rapports d'union entre toutes les choses dans l'univers, imaginèrent une chaîne qui liait la terre au ciel. Ainsi, dans le Bagavat Gita, Krisna dit à Ariouna : « Connais en moi la seconde nature; nature excellente « et supérieure, dont l'essence est la vie de l'univers que je sou- « tiens. Je suis la création et la destruction de tout; rien n'est plus « grand que moi, ô Ariouna. Ce monde visible est suspendu à moi

« comme les perles d'un collier au fil qui les retient. » Peut-être dans les symboles représentait-on en effet le monde comme suspendu à une chaîne. Ceux qui en donnaient l'explication auront dit que Jupiter tenait toutes les puissances et tous les corps attachés à l'Olympe par une chaîne d'or : Homère ayant vu ce symbole et entendu le commentaire, en forma un récit épique qu'il encadra dans les événements de sa grande fable iliaque (1). Ici le symbole n'a pas encore perdu sa signification; mais il en est d'autres dans le même poëme dont le sens est devenu plus obscur pour nous : Junon suspendue dans les airs avec des enclumes aux pieds, Vulcain, Briarée et autres monstruosités sont si peu en harmonie avec la claire et simple pureté de l'épopée homérique, qu'elles trahissent leur origine orientale et nous donnent la preuve que la poésie grecque elle-même, lorsqu'elle recherchait plus le sens philosophique et religieux que la beauté des formes, enfantait aussi ses monstres (2).

Influence de la civilisation et du climat.

Chaque âge, chaque peuple choisit à son tour dans les traditions primitives ainsi altérées, ce qui lui convient le plus : l'enfant, des amusements, des contes, des fictions miraculeuses; le jeune homme, les récits de la gloire des ancêtres; l'homme mûr, une morale parfois exagérée. Chacun y greffe quelque chose de ce qui lui appartient en propre; et le climat, la tribu, le gouvernement, les mœurs, sont transportés de la terre au ciel, et l'invisible est expliqué par le visible. Il en résulte que chaque mythologie devient l'expression de l'aspect sous lequel la nature se montre à chaque peuple. Les discours prolixes du nègre tiennent de son goût à rester nonchalamment en place pour moins souffrir de l'ardeur du soleil; le Perse ordonne la cour céleste conformément à la hiérarchie terrestre qu'il a sous les yeux; les dieux de l'Inde se baignent dans des lacs aux fraîches eaux et reposent

(1) « Je suis le plus puissant des dieux : en veut-on la preuve? Suspendez au ciel une chaîne d'or, et vous y attachez tous, dieux et déesses, en tirant à vous, vous ne parviendrez pas à ébranler le grand Jupiter, raison suprême, en y employant même toutes vos forces. Mais moi, si je le veux, je la ramènerai à moi avec la terre et la mer attachées à elle, puis je nouerai cette grande chaîne à la cime de l'immense Olympe, et toutes choses pendront de sa hauteur : tant mon pouvoir l'emporte sur les forces des dieux et des mortels. » *Iliade*, VIII.

(2) Ainsi Uranus dépouillé de sa virilité dans Hésiode, Saturne dévorant les pierres, et autres mythes orphiques.

parmi les fleurs : l'imagination n'a point de frein pour ceux qui se plaisent dans la solitude. En vain chercherait-on à introduire chez un peuple la mythologie d'un autre : la Volupsa de l'Islandais paraîtrait bien étrange au brahmine, comme à l'Islandais les Védas.

Parlez de religion à des Groenlandais, et demandez-leur : Qui a créé le ciel et la terre et tout ce que vous voyez?

R. Nous ne savons pas. Ou bien : Ils n'ont jamais été faits et ne cesseront jamais d'exister.

D. Avez-vous une âme?

R. Oui certes. Elle peut croître et se détériorer : nos magiciens savent la soigner et la réparer ; en donner une saine à qui l'a malade en la tirant du corps d'un lièvre, d'un renne ou d'un enfant. Quand nous partons pour un long voyage, souvent notre âme reste au logis ; lorsque nous dormons, elle s'en va errant hors de notre corps, à la chasse, à la danse, à des assemblées.

D. Que devient-elle après la mort?

R. Elle va dans un séjour de bonheur au fond de l'Océan, où sont Torngarsuck et sa femme. Il y règne un été perpétuel, et le soleil ne s'y couche jamais; il y a de belles eaux, une multitude d'oiseaux, des poissons, des veaux marins et des rennes faciles à prendre ou déjà cuits dans une immense chaudière.

D. Et tous s'en vont-ils là?

R. Non; seulement les bons, ceux qui travaillèrent beaucoup durant leur vie, accomplirent de grandes actions, prirent un grand nombre de baleines et de veaux marins; ceux qui souffrirent longtemps, qui furent noyés à la mer ou moururent en naissant.

D. Comment y vont-ils?

R. Avec une grande peine; ils sont cinq jours au moins à franchir une roche escarpée et tout ensanglantée.

D. Mais ne voyez-vous pas ces étoiles si brillantes? N'est-il pas plus vraisemblable que ce soit là votre séjour?

R. Nous y allons aussi, dans le ciel le plus élevé, au-dessus de l'arc-en-ciel, et la route en est si facile qu'une âme peut dans la même matinée arriver dans la lune (qui fut autrefois un Groenlandais), y danser et jouer aux boules de neige avec les autres âmes. Ces lueurs que l'on aperçoit au nord sont précisément des âmes qui s'amusent. Elles vivent là sous des tentes, près d'un grand lac où sont des poissons et des oiseaux en abondance. Quand le

lac déborde, il pleut ici-bas, et s'il rompait ses digues, ce serait un déluge universel. Mais il ne va que des paresseux dans ce ciel là; le séjour des hommes laborieux est au fond de la mer. Ceux de là-haut endurent souvent la faim; ils sont faibles, exténués et sans repos par suite du roulement du ciel. Là vont aussi les méchants et les jeteurs de sort; ils y sont tourmentés par des corbeaux qui les prennent par les cheveux, etc., etc.

D. Et comment l'espèce humaine a-t-elle commencé?

R. Kallak est éclos de la terre et la femme de son pouce; celle-ci donna le jour à une Groenlandaise, qui enfanta les Cablunaets, c'est-à-dire, les étrangers et les chiens, qui, par ce motif, sont également lascifs et féconds.

D. Jusqu'à quand durera le monde?

R. Il a déjà été détruit une fois, et tous les hommes périrent, excepté un seul, qui frappa la terre de son bâton, et il en sortit une femme avec laquelle il repeupla le monde. Maintenant, il est soutenu sur des piliers tellement rongés par le temps, qu'ils craquent souvent, et il serait déjà tombé si nos magiciens n'y pourvoyaient pas.

D. Qu'est-ce donc que ces astres si beaux?

R. C'étaient autrefois des Groenlandais ou des animaux qui, dans différentes occasions, ont voyagé là-haut, et qui nous apparaissent enluminés ou pâles, selon la nourriture qu'ils ont. Ces deux étoiles qui se rencontrent sont deux dames qui se visitent; celle-là qui scintille est une âme en voyage; celle qui est plus grande (l'Ourse) est un renne; ces sept-là sont des chiens à la chasse de l'ours; ces autres (Orion) sont des hommes qui, s'étant égarés en poursuivant des veaux marins, allèrent jusqu'au ciel. Malina, assaillie de nuit par son frère, s'enfuit et monta au ciel, où elle devint le soleil, et Anninga, qui la poursuivait, la lune. Celui-ci tourne sans cesse autour de la jeune fille pour la joindre, mais en vain. Quand elle est lasse et épuisée (en décours), elle va quelques jours à la chasse du veau marin, puis elle revient réconfortée (1).

Mélanges. Nous ne nous écartons pas de notre thème en exposant les opinions d'un peuple quel qu'il soit; mais si vous comparez cette

(1) HERDER, *Ideen zur Philosoph., etc.*, et CRANZ, *Histoire des Groenlandais.*

théogonie avec les autres, le contraste vous révélera ce que peuvent sur l'imagination les idées habituelles. Les croyances et les traditions y mêleront des éléments nouveaux. Tantôt un mythe physique se greffe sur un récit vulgaire, tantôt un accident naturel sur un fait national, quelquefois une légende héroïque sur une combinaison astronomique ; le héros monte parmi les astres, et c'est une série d'exploits qui indique le cours d'une planète, ou bien c'est la morale qui dicte un précepte sous le voile de l'allégorie. Le soleil devient Hercule, et les douze cases du zodiaque autant de travaux ; puis Hercule est pour les Grecs un aventurier ; pour les Phéniciens, un fondateur de colonies ; pour les Gaulois, un marchand : c'est ainsi qu'Atlas représente le génie de la science, Prométhée celui de la civilisation délivré par Hercule vainqueur des nomades. Les différents peuples se mêlent, et une race sacerdotale arrive portant le nom même du dieu (1) dont elle introduit le culte dans sa nouvelle patrie : les populations les plus grossières acceptent les rites et les dogmes des plus cultivées, comme elles accueillirent les Védas dans l'Inde ; dans la Chine, les livres canoniques remis en ordre dans la suite par Confucius. Souvent aussi les conquérants imposent leur culte aux vaincus, dont ils subjuguent ou abolissent les dieux ; d'autres consentent à pactiser, multipliant ainsi les divinités et établissant entre elles des catégories. Quelle lutte n'eurent pas à soutenir les Hébreux pour donner à Jéhovah la prééminence sur les dieux des Philistins ! Ormuz fut subjugué en Perse par Mithras, Brahma dans l'Inde par Siva et Vishnou, Osiris par Sérapis, Saturne par Jupiter ; ce sont les Titans qui escaladent le ciel de leurs prédécesseurs. Alors chaque peuple modifie la tradition selon son caractère, gai ou austère, poli ou grossier. Les Grecs, en s'agenouillant devant des idoles informes, leur communiqueront la vie et la beauté ; la grande déesse d'Éphèse, déposant ses voiles asiatiques et le fardeau de tant de symboles, s'élancera légère chasseresse et palpitante d'amour à travers les montagnes ; Apollon n'aura plus les têtes multiples de Vishnou fait homme, mais d'une beauté accomplie dans toute sa personne, il par-

(1) De là les nombreuses idoles qui, en Grèce, passaient pour l'œuvre de Jupiter (διόπετει) : Apollon apporta lui-même son culte à Delphes, Cérès à Éleusis, etc. Voy. *Scol.* sur PINDARE, *Olymp.* XII, 10 ; et *Scol.* sur ARISTOPHANE, *Oiseaux*, 720.

courra la terre à grands pas en faisant résonner sur son épaule les flèches d'or de son carquois.

Influence des écrivains.

La culture vient plus tard altérer ces inventions, comme il arriva en Grèce quand, au temps de Pindare, les sentiments religieux se trouvèrent dominés par l'examen philosophique. Puis ce fut Euripide et les sophistes qui se prévalurent des légendes antiques pour donner cours à leurs conceptions souvent immorales, plus souvent pointilleuses : un fait se présentait-il à eux, ils voulaient en trouver la raison (1). Quand le peuple avait attribué à un seul héros les sentiments et les actions de plusieurs, eux prenaient à tâche d'anatomiser les caractères, en leur attribuant des inclinations personnelles, de sorte que le type d'un siècle, d'une nation, se concentra dans un seul homme : ils furent secondés en ceci par la poésie, qui effaçait les différences entre les cultes et les divinités partielles.

Explications de la mythologie.

Ce fut ainsi que les dieux pullulèrent en mille façons, et que s'obscurcit la clarté originaire. Cette multiplicité confondit les noms et les idées, les temps et les nations, les symboles anciens et les nouveaux, les personnages universels et les individus, les êtres allégoriques et ceux réels : le vulgaire adorait et ne pensait pas; ceux qui pensaient auraient voulu accorder la raison avec la foi; c'est pour cela que, de Phérécide et Héraclite jusqu'à l'empereur Julien, les esprits s'appliquèrent à trouver des interprétations plausibles aux mythes philosophiques. Les stoïciens expliquaient matériellement les symboles et les religions; Evhémère ne voyait dans les dieux que de grands hommes élevés au ciel; ceux qui défendaient le polythéisme, réduit aux abois par le christianisme, prétendaient trouver dans la mythologie les mystères d'une sagesse sublime; quelques modernes, poursuivant cette investigation, considérèrent les mythes comme des faits historiques altérés (2); d'autres n'y aperçurent que des symboles astronomi-

(1) Eschyle avait indiqué le châtiment de Prométhée, Euripide en puisa les motifs dans sa propre imagination.

(2) BIANCHINI, *la Storia universale provata co' monumenti*; USSÉRIUS, avant eux DIODORE de Sicile, et, dans le siècle dernier, BANIER, *la Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*. Quelques modernes ont fait de ce système une véritable plaisanterie en changeant Phaéton et Bellérophon en deux astronomes ayant échoué au beau milieu de leurs observations, Pâris en un rhéteur composant une harangue sur le mérite des trois déesses, etc.

ques (1) ; Bacon y découvrit des germes cachés de doctrine morale et sociale (2) ; Vico, les premières conceptions de la raison, les fruits printaniers de l'imagination, les commencements de l'ordre social, voilés sous des fictions sévères et des formes sensibles (3). D'autres y virent un ensemble de connaissances physiques représentées sous forme d'allégories ; quelques-uns, un simple jeu de fantaisie. Tous ont donné à faux en se montrant exclusifs. La mythologie est, à nos yeux, l'une des formes les plus riches de la tradition de l'humanité, embrassant en deux grands rameaux les événements antiques et les antiques croyances. Elle nous offre comme un débris du monde primitif, resté pour continuer les religions et commencer l'histoire ; mais nous l'avons vue sortir d'éléments si hétérogènes, les nuages qui l'enveloppent ont si souvent changé d'aspect, selon la position et les passions de ceux qui regardaient, que, dans notre conviction, pour aucun peuple elle ne saurait offrir un accord raisonnable ; aussi n'est-ce que par fragments que nous avons tâché de nous en aider pour retracer l'histoire des temps obscurs.

Toute religion se compose de croyances et de morale : quelles que fussent les premières, les prêtres tendirent toujours à répandre la seconde au moyen du culte. Les idées s'en altérèrent néanmoins selon les opinions, le besoin, les passions, deux principes opposés, la volupté et la barbarie, s'associant toujours dans l'antiquité. L'Astarté des Phéniciens, la grande déesse des Syriens à Hiéropolis, l'Aniti des Arméniens avaient pour prêtresses des courtisanes et exigeaient le sacrifice de la pudeur : de même en Grèce, à Rome, à Chypre, à Corinthe, en Sicile, des rites infâmes se célébraient en l'honneur de Flore, de Mutinus, de Cybèle, de Bacchus ; des images obscènes ornaient les temples de l'Égypte, ainsi que ceux de Pompéia et d'Herculanum. Des fables aux ignominieuses amours semblèrent inventées pour rassurer les consciences et pour pouvoir pécher sous l'autorité des dieux. Mais ces dieux, tout en sanctifiant la volupté, réclamaient des victimes humaines, dont furent souillés les autels de presque toutes les nations antiques. La Grèce elle-même ne fut pas

Morale.

(1) Dupuys, *Origine de tous les cultes.*

(2) *De sapientia veterum.*

(3) *Passim.* Mais voir surtout une note au chapitre xxx de la dernière partie du livre *De constantia jurisprudentiæ.*

exempte de cette barbarie, non-seulement au temps des Argonautes et quand Agamemnon et Aristodème immolaient leurs propres filles, mais bien plus tard, lorsque le sixième jour du mois targelion, les Athéniens sacrifiaient un homme et une femme pour la santé des autres (1), et que Thémistocle égorgeait deux jeunes garçons pour se rendre les dieux propices dans le combat de Salamine.

Il est vrai qu'on se fourvoierait souvent à juger des mœurs par les croyances. Les Romains sacrifiaient à la peur; Lucrèce avait de la dévotion pour Vénus; comme aussi le Kalmouk, bien qu'il adore une idole d'argile, ne se plie pas aux douces doctrines du lamisme. Toujours les enfants de la chair se séparèrent de ceux de l'esprit, et l'autorité de la loi morale ne saurait être anéantie par les fables religieuses. C'est à l'accomplissement de cette loi éternelle que visaient les actions plus qu'à l'imitation des dieux, et, bien qu'obscurcie, la confiance en un Dieu supérieur et dirigeant tout ne périt jamais. C'est pour cela que Zaleucus inscrivait en tête de sa législation qu'avant tout il importe de connaître la nature de Dieu. On jurait par les dieux; on en redoutait le châtiment: Apollon Pythien proclamait que *la piété des mortels est aussi chère aux dieux que l'Olympe lui-même*. Pindare chantait que la sagesse dérive de Dieu (2), que Dieu est le modèle des rois, qu'il créa et enseigna tout ce qu'il y a de beau au monde (3): Cicéron disait plus tard que tout ce qu'il y a de beau et de bon vient de Dieu, des hommes tout ce qui est mauvais (4). C'étaient là toutefois des sentences de philosophes, tandis que le vulgaire, qui n'était pas instruit à leurs écoles, avait sous les yeux trop de déplorables exemples, sans parler même de l'innombrable foule d'esclaves qui croupissait sans divinités et sans morale.

Prêtres. Les religions ne furent donc pas l'invention des prêtres; l'imposture ne fit que les adopter, et propager des songes pour des réalités. Les premiers prêtres sont représentés par le patriarche de la tribu, qui offre le sacrifice, conserve la mémoire des révé-

(1) Cette cérémonie s'appelait καθαρὸν, purgation. V. J. TZETZE, *Chil.*, V, 23; *Chil.*, VIII, 239.—MEURSIUS, *Lect.*, lib. IV, 22, et *Græcia feriata*, lib. IV, *in Thargeliis*.

(2) *Olymp.*, X, 10.

(3) STOBÉE, tit. 48, 63.

(4) *De natura deorum*, II, 35, III, 39.

lations divines et des connaissances primitives, dicte au nom de Dieu les commandements moraux, c'est-à-dire, ceux de la justice, et les applique aux cas journaliers. En se répandant au milieu de gens grossiers, les prêtres les trouvent occupés de satisfaire aux besoins et aux divers emplois de la vie matérielle, de sorte que c'est à eux que reste le privilége du savoir qu'ils ont le temps de cultiver : ils sont astronomes, physiciens, médecins, historiens. Voilà pourquoi les sciences s'offrent d'abord sous l'aspect religieux : les germes de la civilisation se propagent sous le voile des cosmogonics religieuses ; car, depuis les Thesmophores jusqu'à nos missionnaires, la religion a toujours été considérée comme le principal moyen de dégrossir les peuples.

Mais peu d'hommes savent résister à la tentation du pouvoir. Mystères.
Sentant combien la science et le culte les rendent supérieurs au vulgaire, les prêtres songent à ne lui communiquer que ce qu'il en faut pour leur conserver la suprématie, et ils enveloppent le reste d'un voile épais. Alors les mythes cosmogoniques, de simples qu'ils étaient, deviennent multiples et compliqués ; les connaissances livrées à la foi implicite des contemporains, comme vérités absolues, sont déposées dans des symboles ; la tradition primitive est étouffée de plus en plus, et d'obscures métaphores, des caractères mystérieux, des expressions énigmatiques confondent l'intelligence et égarent la conscience (1). De là deux doctrines,

(1) Les écrivains qui ont traité des mystères sont :

MEURSIUS, *Eleusina, sive de Cereris eleusinæ sacro et festo.*

SAINTE-CROIX, *Des mystères de l'antiquité,* Paris, 1765.

LENTZ a ajouté des notes précieuses à la traduction allemande de cet ouvrage.

P. N. ROLLE, *Recherches sur le culte de Bacchus, symbole de la force reproductive de la nature, considérée sous ses rapports généraux dans les mystères d'Éleusis, et dans ses rapports particuliers dans les Dionysiaques et les Triétériques,* Paris, 1824.

A. VAN DALEN, *De oraculis veterum ethnicorum dissertationes sex,* Amsterdam, 1700. L'ouvrage est des plus importants, mais il manque de vues larges et coordonnées, qui se font aussi désirer dans celui de

J. GRODDEK, *De oraculorum veterum quæ in Herodoti libris continentur natura, commentatio,* Goëttingen, 1786. — Sur les oracles et sur les sibylles,

FABRICIUS, *Bibl. græca,* vol. I, 136 et suiv.

FRÉRET, *Sur les recueils des prédictions écrites qui portaient le nom de Musée, de Bacis et de la Sibylle,* t. XXIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions.

l'une *ésotérique*, intérieure et secrète, plus voisine de la vérité, mais souvent souillée de pratiques magiques; l'autre *exotérique*, qui, secondant la disposition de la foule à diviniser la nature, abuse des images, mêle les idées du monde sensible à celles du monde moral (1). La première était enseignée dans les mystères aux prêtres seuls; mais quand ceux-ci étaient vaincus par les guerriers, ou quand ils en venaient à traiter avec eux, peut-être étaient-ils obligés d'en initier quelques-uns à leur secret, ce qu'ils faisaient à la suite de longues et difficiles épreuves.

La base principale des mystères était le secret : il fut conservé avec une telle jalousie que toute la curiosité de l'érudition n'a pu en découvrir que quelques cérémonies extérieures. Les hommes ayant l'habitude de considérer comme chose très-sainte ou très-criminelle ce qu'ils ne comprennent pas, les bruits les plus divers coururent au sujet des mystères, considérés ou comme un dépôt de vérités sublimes, ou comme un raffinement d'impostures, ou comme une occasion de turpitudes. Ceux en l'honneur de Déméra et de Perséphone avaient été apportés aux Éleusiniens, qui en furent longtemps les seuls dépositaires; mais, vaincus par les Athéniens, ils durent leur en communiquer les cérémonies, qui, plus tard, devinrent communes à tous les États de la Grèce et formèrent un autre lien de leur nationalité. Les hommes les plus distingués, sages, guerriers, littérateurs, demandaient leur initiation à ces mystères; ils se conservèrent toujours purs de profanations, car le lendemain de leur célébration le sénat d'Athènes se réunissait pour examiner si quelque abus ne s'y serait pas introduit. Cicéron les appelle le plus grand bienfait dont on fut redevable à Athènes, « parce qu'ils enseignèrent non-seu-

B. THORLACIUS, *Libri sibyllistarum veteris Ecclesiæ crisi subjecti*, Copenhaghen, 1815.
A. MAJUS, Σιβύλλης λόγος ΙΔ, Milan, 1817.
CLAVIER, *Mém. sur les oracles anciens*, Paris, 1818.
PAYNE KNIGHT, *Inquiry into the symbolical language*, ouvrage qui l'emporte peut-être sur tous les autres.

(1) Lobek suppose que l'origine des mystères fut cette superstition qui faisait croire qu'un peuple pouvait aliéner à un autre ses divinités nationales s'il parvenait à connaître leur nom et leurs rites, ce qui rendait à ce sujet le secret très-important. Il nous semble que c'est encore là un de ces cercles vicieux dans lesquels tombent souvent les spéculations historiques, et par suite desquels on suppose précisément ce qu'il s'agit de trouver.

« lement à vivre heureux, mais à mourir tranquille en se confiant « dans un plus bel avenir (1). » On y chantait cet hymne d'Orphée : « Contemple la nature divine, éclaire ton intelligence, « gouverne ton cœur, marche dans les voies de la justice. Que le « Dieu du ciel soit toujours présent à tes yeux ; il est unique, il « existe par lui-même, et tout autre être dérive de lui, est sou- « tenu par lui. Homme mortel ne le vit jamais, et lui voit tout. » Le flambeau allumé qui se passait de main en main symbolisait peut-être cette perpétuité de la vie du monde. Un Dieu suprême, l'éternité de la matière, l'âme immortelle émanée de Dieu, et divisée en autant de parcelles qu'il y a d'individus dans la nature ; la divinité des éléments et des corps célestes, le libre arbitre, un jugement après la mort, la métempsycose et l'éternelle félicité

(1) *De legibus*, II. On pourrait multiplier facilement les passages des anciens où il est fait mention de la sublimité des doctrines enseignées dans ces mystères.

Platon dit : « Je n'ose alléguer ici la doctrine enseignée dans les mystères, que nous sommes ici-bas attachés à un poste que nous ne pouvons abandonner sans permission. »

Quand le christianisme combattait l'idolâtrie, les défenseurs de celle-ci s'ingéniaient à la soutenir en montrant que les doctrines secrètes étaient différentes de celles divulguées. Olympiodore, dans un commentaire sur le *Phédon*, que M. Cousin a lu à la Bibliothèque royale de Paris, dit : « Dans les cérémonies sacrées, on commençait par la lustration publique (χάθαρσεις πάνδημοι), puis venaient les purifications plus secrètes (αποῤῥητοτέραι) ; leur succédaient les réunions (σύστασις), puis les initiations (μνῆσεις), enfin les intuitions (ἐποπτεία). Les vertus morales et politiques correspondent aux lustrations publiques; les vertus purificatrices qui détachent du monde extérieur, aux purifications secrètes ; les vertus contemplatives, aux réunions ; ces mêmes vertus dirigées vers l'unité, aux initiations ; enfin l'intuition pure des idées, à l'intuition mystique.

« Le but des mystères est de ramener les âmes à leur principe, à l'état primitif et final, c'est-à-dire, la vie en Jupiter, de qui elles sont descendues avec Bacchus qui les y reconduit. Ainsi l'initié habite avec les dieux, selon le degré des divinités qui président à l'initiation.

« On a deux espèces d'initiations : celles de ce monde, qui sont pour ainsi dire préparatoires, et celles de l'autre, qui complètent les premières.

« La philosophie et la mythologie s'accordent. Celui qui s'applique peu volontiers à la première n'en recueille pas les fruits ; de même celui qui s'arrête au premier degré de l'initiation. Quand Socrate dit que l'âme est plongée dans la fange, il veut dire qu'elle s'abandonne et cède aux choses extérieures, et se fait corps pour ainsi dire. Quand il dit qu'elle est reçue parmi les dieux, il entend qu'elle vit de la même manière et sous la même loi que les dieux. »

après que les peines du purgatoire avaient été subies, tels étaient, à ce qu'il semble, les dogmes enseignés dans ces mystères. L'unité de Dieu se décomposait pourtant dans la trinité d'un principe actif, d'un principe passif, et dans le symbole du monde produit par tous deux, Isis, Osiris et Horus, Bacchus, Cérès et Iacchus; on leur associait quelquefois le dieu du mouvement, Thaut ou Mercure (1).

Ces doctrines n'étaient exposées qu'à mesure des degrés, et jamais ouvertement, mais au moyen de certaines formules proverbiales et concises qui demeuraient inintelligibles aux esprits moins éclairés : si jamais le secret s'en trouvait violé, elles devenaient une sources d'erreurs nouvelles par la diversité des interprétations (2). Les symboles mêmes sous lesquels elles étaient voilées pouvaient être différemment interprétés et enfanter ainsi d'autres illusions.

La morale y était fondée sur la connaissance des pouvoirs divins par lesquels la nature est fécondée. L'initiation dans laquelle sont représentés le passage de l'état sauvage à la civilisation (3), et les peines et joies d'une vie future, était accordée en récompense à la vertu (4). Il est certain que les dogmes des mystères contribuèrent efficacement à former l'esprit public en Grèce et en Égypte, et profitèrent à l'éducation morale, au développement de la pensée, à la vie; ils l'emportèrent de beaucoup sur la mythologie vulgaire et sur la poésie pour faire envisager avec une profondeur plus sévère la nature humaine et les relations avec le monde invisible. Mais le secret servait d'aliment et d'excitation à beaucoup d'erreurs, et la fraternité jurée dans les ténèbres à de

(1) « Tout ce qui existe est ou l'idée, ou la matière, ou l'être sensible produit par eux. » TIMÉE DE LOCRES.

(2) Pausanias dit que les sages de la Grèce enveloppaient leurs pensées de formes énigmatiques au lieu de les exposer ouvertement (VIII, *Arcadie*, 8), et que la concision était le caractère de l'enseignement religieux (*Béotie*, 30). Saint Clément d'Alexandrie dit dans le livre V des Stromates : « Tous les théologues étrangers ou grecs révèlent les causes des choses, et enseignent la vérité au moyen d'énigmes, de symboles, d'allégories, de métaphores et semblables figures. »

(3) Dans les mystères d'Éleusis le néophyte entrait revêtu de peaux de bêtes sauvages.

(4) Hippocrate ayant secouru les pestiférés, les Athéniens décrétèrent qu'il serait initié aux mystères de Cérès.

graves abus ; il paraît d'ailleurs que les opérations magiques n'y étaient pas étrangères : de sorte qu'en ceci encore, comme dans tout le reste des croyances antiques, la vérité avait perdu son guide intérieur ; et, à côté d'un mysticisme sublime, se traînaient l'ignoble, le mauvais, le pervers.

Ce que nous savons sur les mystères concerne spécialement ceux d'Éleusis ; ils doivent avoir été introduits de l'Égypte et de l'Asie par Eumolpe et par Orphée, les deux mystagogues les plus fervents. Les rites de l'initiation vinrent aussi de l'Égypte, et nous connaissons en partie ceux qui s'y pratiquaient dans les mystères d'Isis. L'ordre de l'univers y était symbolisé, et le néophyte devait triompher dans sa lutte contre les quatre éléments. Il traversait d'abord seul, une lampe à la main, des souterrains mornes et ténébreux à l'extrémité desquels s'offrait devant lui un gouffre profond taillé à pic ; il lui fallait y descendre par une échelle en fer appliquée contre la paroi escarpée. Arrivé presque au bas, une ouverture lui permettait de gagner un sentier en spirale qui le conduisait au fond du précipice ; un initié suivait de loin le néophyte, auquel son retour en arrière aurait coûté la vie. Initiations.

A cette profondeur, l'initié indiquait au néophyte deux grilles, l'une de bronze, l'autre de fer, derrière lesquelles s'étendaient d'interminables galeries éclairées par des lampes et par des torches. Il l'introduisait par celle de bronze qui, en retombant sur ses pas, faisait retentir ces cavernes d'un fracas sinistre. Alors commençait l'épreuve du feu : après avoir longtemps erré dans ce labyrinthe, le néophyte rencontrait trois hommes armés qui lui proposaient ou de rebrousser chemin, ou de demeurer pour toujours dans ces souterrains, s'il ne sortait vainqueur de toutes les épreuves. Il choisissait le dernier parti. Soudain éclatait une lumière éblouissante, il avait devant lui une voûte embrasée comme une fournaise, et il lui fallait, pour la traverser, marcher à travers une grille de fer rouge, en posant le pied dans les interstices serrés des barres dont elle était formée. Il avait bientôt après à se précipiter dans un canal, large, profond, où l'eau grondait, et à le passer à la nage avec sa lampe. Parvenu sur l'autre rive, il y trouvait les vêtements qu'il avait laissés au bord opposé et arrivait à un pont-levis au bout duquel était une porte d'ivoire. Lorsqu'il avait tenté en vain de l'ouvrir, il saisissait deux anneaux qui y étaient attachés, et le pont se dérobait aussitôt sous ses

pieds ; un tourbillon de vent éteignait sa lumière, et il demeurait suspendu sur un abîme. Bientôt les anneaux cédaient et le déposaient au seuil d'une porte d'ébène. Là, les épreuves étaient finies. Un huissier le conduisait, les yeux bandés, devant le collége assemblé, où il se trouvait introduit après avoir répondu aux questions qui lui étaient adressées ; un prêtre lui retraçait toute sa vie passée, lui exposait les statuts de l'initiation, et lui faisait de terribles menaces pour le cas où il en divulguerait ou en violerait les lois. L'initié agenouillé, la pointe d'une épée sur la gorge, jurait fidélité et discrétion ; après quoi on lui ôtait le bandeau, et le mystère s'offrait à ses regards.

Est-ce histoire? est-ce poésie? Qui pourrait ici assigner les limites de l'une et de l'autre ?

Oracles.

Les oracles furent, dans la main des prêtres, un autre instrument de civilisation et de puissance très-efficace. Dans les siècles cultivés, l'homme cherche une pâture à ce désir si naturel de prévoir l'avenir dans l'observation du passé, et dans ce long enchaînement de faits antécédents et successifs qui sont ou que l'on prend pour causes et pour effets. Mais quand la disette de souvenirs rend difficiles les calculs de la prudence, les esprits grossiers sont assez enclins à réclamer des dieux le conseil et la prévision. Nous pourrions encore voir dans les oracles une réminiscence des prophéties au moyen desquelles Dieu avait levé le voile de l'avenir aux regards de ses élus. Les Égyptiens ne croyaient pas qu'il fût au pouvoir d'aucun homme de prophétiser ; c'était pour eux le privilége des dieux, et seulement dans quelques temples déterminés, parmi lesquels le plus célèbre était celui de Jupiter Ammon. Ce fut de là et de la Phénicie que vinrent ceux de la Grèce, qui exercèrent tant de pouvoir sur la destinée de ce pays, en concentrant et en régularisant l'influence que les prophètes isolés avaient chez d'autres peuples (1). Au milieu des orages de la démocratie grecque, les prêtres, observateurs calmes, pouvaient donner de bons conseils et prévoir les conséquences des faits ; leurs réponses étaient donc dictées, non par l'inspiration divine, mais par les simples calculs de la prudence. Pour peu qu'on se rappelle que les Amphictyons se réunissaient près de l'oracle de Delphes, on com-

(1) Comme dans Israël, où le prophète était une opposition tout ensemble et une surveillance pour le gouvernement. Chez les Chananéens, Balaam.

prendra l'importance que prit celui-ci, au point de devenir un nouveau lien pour la confédération hellénique. L'imposture des prêtres et l'astuce des hommes d'État aura très-certainement contribué à l'illusion des oracles, qui savaient à temps caresser les puissants, soit peuples, soit rois, soit philosophes (1). L'ambiguïté même des réponses aidait à les faire trouver véridiques (2). C'était aussi quelquefois la réponse qui amenait les événements, car la confiance ou le découragement qu'elle excitait produisaient l'audace ou l'hésitation qui contribuent tant au succès.

Cela n'empêchait pas qu'ils ne donnassent prise au sarcasme, soit quand on demandait comment Apollon, le dieu de la poésie, proférait des vers bien inférieurs à ceux d'Homère, soit quand un prêtre, comme dans Lucien, s'écriait : *O temple, tu es mon champ, ma vigne, la boutique qui me vaut tout mon revenu.* Et en effet, il y eut certainement abus des oracles, tant pour satisfaire la curiosité particulière que pour tirer parti de la dévotion crédule. Mais on ne peut nier qu'ils aient été un moyen puissant de civilisation. Une réponse d'eux suffisait pour faire faire au peuple ce à quoi ne l'auraient pas amené de longs raisonnements. Ce fut ainsi que Thémistocle persuada aux Athéniens d'abandonner leur ville aux torches incendiaires des Perses ; ce fut de Delphes que sortirent les conseils qui soutinrent le courage national et animèrent le patriotisme dans la lutte généreuse contre l'invasion étrangère. Les oracles, d'ailleurs, ne rendaient généralement que des décisions douces et morales. Quand Crésus est

(1) Ils assuraient à Alexandre qu'il était fils de Jupiter. La Pythie *philippise* disait Démosthène. Quand Lycurgue vint la consulter, elle s'écria : *Es-tu un dieu ou un homme? Le dieu te commande de donner des lois à Sparte.* Auguste voulait, malgré la loi, épouser Livie qui était enceinte, et l'oracle répondit qu'aucun mariage n'avait de plus heureuses suites que lorsque l'on prenait une femme déjà fécondée.

(2) Crésus demande à l'oracle s'il fera bien de marcher contre Cyrus, et l'oracle lui répond : *Si Crésus passe le fleuve, un grand empire tombera.* Que ce soit la Perse ou la Lydie qui succombe, le dieu aura deviné juste. Il répond à Pyrrhus, qui s'avance contre les Romains : *Aio te, Æacidas, Romanos vincere posse,* amphibologie des plus habiles. Un homme riche s'enquiert de l'instituteur qu'il donnera à son fils : *Homère et Pythagore.* Le fils meurt, et l'on interprète en ce sens que le jeune homme devait en effet aller chez les morts pour les écouter. Trajan, avant d'attaquer les Parthes, veut connaître l'oracle de Sérapis, qui lui envoie des verges brisées ; c'est signe de victoire, mais pour qui?

vaincu par Cyrus, Apollon proclame qu'il subit le châtiment du meurtre commis en trahison par son quintaïeul sur un roi héraclide. Il déclare aux habitants de l'île de Chio que les dieux les ont en abomination, parce que, les premiers, ils établirent un marché d'esclaves; aux Athéniens, qu'ils ont outragé la Divinité quand, sous prétexte de la venger, ils se sont montrés cruels envers les Phocidiens. La faction populaire d'Éphèse bannit les riches et fait fouler leurs enfants aux pieds des bœufs; peu après les riches ont le dessus; ils font oindre de poix et brûler les enfants de leurs ennemis; alors l'olivier sacré s'embrase de lui-même, et l'oracle ne veut plus se faire entendre. Les Sybarites demandèrent à Delphes combien durerait leur prospérité : *Tant que vous aurez plus de respect pour les dieux que pour les hommes*, leur fut-il répondu. Aux Locriens, s'informant comment finiront leurs funestes dissensions : *Donnez-vous de bonnes lois* (1). Le trépied de Delphes s'interposa pour qu'Athènes ne fût pas détruite lors de la guerre du Péloponèse. L'oracle de Jupiter à Olympie ne voulait pas être consulté par des Grecs en guerre contre des Grecs.

L'oracle le plus ancien et le seul dont l'Iliade fasse mention est celui de Dodone. On racontait que deux colombes, prenant leur vol de Thèbes en Égypte, vinrent s'abattre, l'une à Dodone, l'autre en Libye, et, faisant entendre une voix humaine, ordonnèrent d'y fonder un oracle. A Dodone, les réponses étaient faites par les chênes et par les éléments. La prêtresse prédisait l'avenir en interprétant le murmure d'une fontaine qui coulait au pied d'un chêne, ou selon que des vases de cuivre, suspendus près d'une figure du même métal, suspendue aussi, et ayant à la main un fouet de cordes métalliques, résonnaient sous l'impulsion du vent. Celui qui interrogeait Trophonius devait se purifier; on examinait alors les entrailles des victimes : si le résultat était propice, le consultant était mené de nuit au fleuve Hercynus, où il était oint par deux enfants; ils le conduisaient ensuite à sa source, et lui donnaient à boire l'eau du Léthé et celle de Mnémosyne, de l'oubli et du souvenir. Lorsqu'il avait prié devant la statue de Trophonius, revêtue d'une tunique de lin et ornée des bandelettes sacrées, il se dirigeait vers l'oracle sur une montagne au sommet

(1) ATHÉNÉE, XII, 5. Scol. de Pindare, *Olimp.* X, 17. ÉLIEN, *S. V*, IV, 6. XÉNOPHON, *Hellen.* III, 2, 22.

de laquelle était une enceinte de pierres blanches avec des obélisques d'airain. Là s'ouvrait au fond d'un antre artificiel un pertuis étroit où l'on descendait par de petites marches au bas desquelles on trouvait une grotte si basse qu'il fallait y pénétrer en rampant. A peine y était-on entré qu'on était entraîné par une force inconnue dans des lieux où l'avenir se faisait connaître aux uns par la vue, aux autres par l'ouïe. On en sortait les pieds en avant; on était conduit dans la chapelle du bon génie, l'on écrivait après y avoir repris ses sens ce que l'on avait vu ou entendu, et les prêtres en faisaient l'explication.

Jupiter Ammon donnait à connaître sa réponse selon que sa statue se penchait à droite ou à gauche; le bœuf Apis à Memphis, et les poissons à Limyra, selon qu'ils mangeaient ou non. Le croyant apportait sa demande à Mopsus consignée dans un billet scellé qu'il déposait sur l'autel; puis enivré, il s'endormait sur les plumes des victimes, et l'augure se tirait du songe qu'il avait eu. On jetait les sorts à Préneste et à Antium; ailleurs, ceux qui désiraient savoir l'avenir se bouchaient les oreilles, et il leur était révélé par les premières paroles qu'ils entendaient en sortant.

Nous ne nous arrêterons pas à parler des augures déduits du vol et du chant des oiseaux, des vers d'Homère qui tombaient les premiers sous les yeux, des entrailles des victimes, des songes, de mille accidents naturels, tous ces modes n'étant que des moyens privés; mais nous ne saurions passer outre sans avoir dit quelques mots sur le plus illustre entre tous les oracles, celui de Delphes, que Tite-Live appelle l'oracle commun du genre humain. Le premier temple, ainsi que nous l'avons dit, n'était qu'une hutte construite de branches de laurier; le second fut un tronc dans lequel les abeilles vinrent déposer leur miel; le troisième, construction admirable de Vulcain, fut englouti par la terre; le quatrième fut l'œuvre d'Agamède et de Trophonius; le cinquième, des Amphictyons. Le dieu répondait par la bouche de la Pythie, choisie parmi les vierges de Delphes, et âgée de plus de cinquante ans. Elle ne devait ni se parfumer avec des huiles, ni se vêtir de pourpre; n'offrir que de l'orge dans les sacrifices et ne brûler que du laurier. D'autres femmes ne pouvaient pénétrer dans le sanctuaire; mais elles alimentaient le feu perpétuel. On ne saurait dire de quelle quantité de dons l'enrichissait l'insatiable curiosité des peuples et des particuliers : les législateurs la consultaient sur leurs institutions ;

les généraux, sur leurs expéditions; nations et rois, sur la paix et la guerre, l'administration et la justice. Il y avait dans les républiques des magistrats exprès pour interroger l'oracle; ce fut au point que l'on peut dire qu'il gouverna durant longtemps la Grèce, en tempérant les abus de la démocratie comme ceux de la tyrannie. On venait de loin consulter la Pythie, de l'Afrique même et de Rome; mais une singularité inexplicable jusqu'ici est la correspondance que les oracles de la Grèce entretinrent avec ceux des pays étrangers, principalement avec ceux d'Ammon en Libye et des Branchides à Milet (1).

Comme notre intention est de ne nous en occuper que sous le rapport historique, nous n'approfondirons pas davantage la nature des oracles, et nous ne ferons que mentionner les Sibylles, prophétesses dont il est plus facile de critiquer l'histoire fabuleuse que de nier l'existence. Rome en conserva les traditions jusqu'au temps de Stilicon (2).

(1) Après l'oracle de Delphes, le plus renommé fut celui de Didyme à Milet. Il avait été fondé par Brancus, dont ses prêtres prirent le nom de Branchides; ils se retirèrent dans la Sogdiane au temps de Xerxès. Étaient aussi célèbres les oracles d'Apollon à Claros, de Mars en Thrace, de Mercure à Patras, de Vénus à Paphos et à Aphaça, de Minerve à Mycènes, de Diane en Colchide, de Pan en Arcadie, d'Esculape à Épidaure, d'Hercule à Athènes et à Cadix, etc., etc.

(2) Ceux qui aiment les étymologies ont fait dériver sibylle de Σιος et de βουλή, conseil divin. Ce que les anciens en racontent est si incertain, qu'il est impossible d'en tirer quelque chose de raisonnable. Quelques-uns en comptent dix; d'autres plus, d'autres moins; Tacite doute qu'il y en ait eu plus d'une. Élien croit qu'elles furent quatre. Elles auraient fleuri 800 ans avant Moïse; la plus ancienne serait la sibylle Persique, appelée Sambéthé; les autres sont désignées par les noms de Delphique, Cuméenne, Érythrée, Samienne, Cumane, Hellespontine, Tiburtine, Bagoa, fille de Jupiter, et Lamia en Libye.

Tout le monde connaît l'aventure de la sibylle Érythrée avec Tarquin, et des livres qu'elle lui présenta. Quels qu'ils fussent, ils périrent du temps de Marius dans l'incendie du Capitole : nous ne savons même pas en quelle langue ils étaient écrits; mais ils devaient être en grec, puisque le sénat chercha à réparer cette perte en recueillant les sentences de cette prophétesse qui circulaient en Grèce, et surtout dans Érythres et dans l'Ionie. Athènes avait déjà, lors de la guerre du Péloponèse, un de ces recueils qui donnaient beau champ aux interpolations au gré de la politique et de l'imposture, et le sien était très-estimé.

La plus ancienne des prophéties sibyllines est donnée par Pausanias à propos de la bataille d'Égospotamos. Elles jouent dans l'histoire romaine le rôle solennel de l'oracle de Delphes dans celle de la Grèce. Auguste et Tibère ordonnèrent, comme le sénat l'avait fait plusieurs fois auparavant, que les livres

CHAPITRE XXIX.

RELIGION CHEZ LES GRECS.

Chacun pourra appliquer les concordances que nous venons de faire remarquer entre les différentes religions en général à chacune des religions dont nous avons déjà parlé, des Babyloniens, des Égyptiens, des Indiens, des Phéniciens, de même qu'à celles des Perses et des Chinois, auxquels nous viendrons plus tard. La religion passa de l'Orient dans la Grèce avec les caractères du symbole, de la magie et de l'allégorie. Hérodote raconte qu'une colonie africaine tenta anciennement de s'y établir en y fondant un sanctuaire et un oracle. Les prêtres de Thèbes aux cent portes affirmèrent à Diodore de Sicile (1) que l'oracle de Dodone et celui d'Ammon, dans la Libye, avaient été fondés Origine.

sibyllins fussent purgés de toutes les interpolations. Ils ne furent pas détruits lorsque la croix monta sur le trône, et Julien les consulta encore en 363, dans le temple d'Apollon Capitolin. Stilicon, général d'Honorius, les fit brûler.

Les oracles de la sibylle que nous possédons aujourd'hui furent inventés par des chrétiens (ou par les gnostiques), qui demandaient aux anciennes croyances un appui pour la leur que l'on combattait. Ils étaient déjà connus de saint Clément, qui, dit saint Justin, cita quelques-uns de ces oracles dans l'épître aux Corinthiens; Joseph Flavius les cite aussi. Ils sont reproduits souvent par quelques Pères de l'Église du deuxième siècle, et plus encore du troisième.

Cette collection se compose de huit livres: le I[er] traite de la création, du péché originel et du déluge; il est évidemment tiré de la Genèse, et même particulièrement de la version des Septante: le II[e] traite du jugement final; le III[e], de l'Antechrist; le IV[e], de la chute de diverses monarchies; le V[e], des Romains jusqu'à Lucius Vérus; le VI[e], du baptême de J. C.; le VII[e], du déluge et de la destruction d'autres monarchies; le VIII[e], de la fin de Rome et du monde. Les suivants manquent jusqu'au XIV[e], qui fut découvert dans la bibliothèque Ambrosienne, par le cardinal Angelo Maï: il se compose de 334 vers grecs, et prédit que Rome sera détruite, son nom même oublié, puis réédifiée par des principes nouveaux.

Voy. Jo. Opsopoeus, Σιϐυλλικοὶ χρησμοὶ, h. e. *Sibyllina oracula, cum interpret., lat.* Seb. Castalionis. Paris, 1599.

Il en a été fait une édition plus complète à Amsterdam, en 1689, par Servoes Gale. Le XIV[e] livre a été imprimé à Milan en 1817.

(1) Livre II.

par deux prophétesses enlevées par les Phéniciens et vendues, l'une dans la Libye, l'autre en Grèce, ce qui se combine parfaitement avec la tradition déjà rapportée des deux colombes.

Nous avons déjà remarqué dans la mythologie de l'Inde et dans celle de l'Égypte que non-seulement les éléments, mais encore les formes, y ressemblaient à ce que nous voyons en Grèce. Les Occidentaux font commencer à Janus tous les sacrifices et tous les travaux les plus importants, de même que les Orientaux à Ganésa, dieu de la sagesse : Saturne préside, comme Satyavrata, au siècle de l'innocence et de la paix; Indra, comme Jupiter, commande aux vents et aux orages : le triple foudre arme sa main, et il est servi par l'aigle Garouda. Quand Siva combattait les Daïtias ou fils de Diti, révoltés contre le ciel, Bramh lui fournissait les flèches enflammées. Paravati, femme de ce dernier, altière et majestueuse comme Junon, siége à côté de son époux sur le mont Caïlasa et aux banquets des dieux, revêtue d'un manteau parsemé d'yeux et avec le paon, sur lequel est assis son fils Cartigueya, armé de dards et d'un glaive. Bahavani est née de l'écume de la mer et sortie d'une coquille, comme Vénus. Vénus a pour cortége les Grâces; Ramba, des Apsares ou filles du paradis. Dourga, de même que Minerve, est armée du casque et de la lance, et représente la valeur prudente : elle a vaincu les géants et protége les hommes sages et vertueux. Le conquérant divin Rama avait pour auxiliaires une troupe de singes, comme Bacchus en avait une de satyres; son général était Hanounam, c'est-à-dire, l'homme aux grosses joues, qui rappelle Pan et Silène, et qui perfectionna la flûte. Krisna tua le serpent Calinouga, comme Apollon le serpent Python; il garde les troupeaux d'Ananda, et choisit neuf jeunes filles pour passer gaiement ses jours. Sourya, ainsi que Phœbus, est tiré par sept chevaux, précédé par Arouna ou Aurona; et qui sait jusqu'où iront les analogies quand on connaîtra les Pouranas (1)?

Ces idées parvinrent dans l'Occident par la voie de la Thrace, à laquelle Hérodote attribue tout l'honneur de la religion grecque; il affirme, et Diodore après lui (2), qu'Orphée et Homère, qui enseignèrent aux Grecs les cérémonies du culte, les avaient

(1) Voy. ci-dessus, pages 470-471.

(2) HÉRODOTE, II. — DIODORE DE SICILE, *Bibl. hist.*, I, 23 et 69.

apprises des Égyptiens; que Mélampade (1) apporta de l'Égypte les sacrifices à Dionysius, les récits de Saturne et des Titans, et toutes les aventures de leurs dieux; qu'enfin c'était toujours de l'Égypte que l'on tirait les *tenses*, qui étaient de petits chars avec les figures des dieux (2). A Athènes, la statue de Minerve était accompagnée d'un crocodile. Nephti, femme de Typhon, dieu de la mer, reparaît dans le mythe grec de Neptune et Thétis; près de Memphis était le lac Achéron, entouré de prairies et d'étangs limpides, que l'on traversait pour parvenir aux grottes sépulcrales; les morts y étaient passés par Anubis à la tête de chien que l'on décomposa en Cerbère et Caron; Manéthé devint Minos, et Rhadamanthe est identique avec *Roi d'amenthé*, c'est-à-dire, de l'enfer, surnom d'Osiris.

Il faut dire cependant que la civilisation pélasgique, commune à l'Asie occidentale et à la Thrace, aux îles et à l'Italie, était antérieure à l'influence égyptienne. On a écrit en effet que Dardanus alla en Étrurie avant de passer en Samothrace et dans la Troade (3); et la Thrace, devenue sauvage depuis, est signalée comme le théâtre des prodiges poétiques : peut-être avait-elle été policée par le gouvernement de quelque tribu sacerdotale. Des éléments scythiques se montrent aussi dans la civilisation grecque, comme nous l'avons indiqué précédemment : c'est Prométhée enchaîné sur le Caucase, c'est Artémise adorée dans la Tauride, c'est enfin l'Hyperboréen Abasis et le Gète Zamolxis qui eurent une si grande part dans les rites d'Apollon et de Bacchus.

Nous pensons donc que, dans la Grèce, les croyances, de même que la population, dérivèrent de plusieurs sources, et qu'il est aussi difficile d'en distinguer les divers éléments que de les réduire en un tout uniforme. La route suivie par ces migrations est signalée par une chaîne de noms confus, de divinités et de prêtres; ce sont les Dactyles de l'Ida, les Corybantes de Phrygie, les Cabires et les Coïes de Samothrace, les Carciniens et les Sinthiens de Lemnos, les Telchines de Rhodes et de son voisinage, les Cu-

(1) HÉRODOTE, I. — Scol. sur *l'Olymp.* V de PINDARE, St. 1.

(2) HÉRODOTE, II. Nous avons indiqué ceux qui excluent tout à fait l'influence égyptienne; en ne les suivant pas nous manifestons notre opinion; mais des volumes suffiraient à peine pour la discuter.

(3) DENYS D'HALICARNASSE, I, 68.

rètes de Crète, et d'autres encore sur lesquels Strabon ne put recueillir que des renseignements en petit nombre et incertains. Les Dactyles exploitaient les mines du mont Ida, occupation commune aussi aux Telchines, et qui montre que les arts marchèrent avec la religion. Les Phrygiens se considéraient comme le peuple le plus ancien de la terre, et leur religion indique une grande antiquité. *Ma*, la Grande Mère, avait arraché les hommes à leur stupidité native, et le culte de son image grossière, tombée du ciel sur le mont Cybèle, se répandit au loin dans l'Asie Mineure; les cités opulentes, Smyrne, Magnésie et autres la perpétuèrent sur leurs monnaies; Pessinunte, ville d'un commerce très-actif, lui éleva un temple doté de vastes domaines, avec un grand nombre de prêtres, qui y exercèrent même durant un temps l'autorité royale. Rome lui dressa des autels (1). A la Grande Mère, ou Cybèle, on associait Atys : sa perte et sa résurrection étaient célébrées par des fêtes, qu'attristaient d'abord des gémissements et les sons plaintifs de la flûte *sur le mode phrygien*, et qu'égayaient ensuite les éclats d'une joie fanatique. C'était alors un fracas de cymbales et de tambours étourdissant, des prêtres qui dansaient, et qui, les cheveux épars, secouant des torches de pin, couraient en hurlant à travers les montagnes et les vallées, se frappant l'un l'autre les bras, les jambes, allant jusqu'à se mutiler et à étaler avec orgueil les sanglants trophées de leur fol enthousiasme; puis, sales, déguenillés, ils montaient sur un âne et s'en allaient mendiant, méprisés par tout le monde à cause de leurs mœurs dépravées (2).

Phrygiens.

C'est ainsi que le génie sauvage des montagnards phrygiens avait déformé par ses douleurs sombres et gémissantes, par ses joies sanguinaires et voluptueuses, le culte de la nature importé de l'Asie intérieure, culte dont l'objet était peut-être de célébrer dans Atys le moment où le soleil reprend vigueur après le solstice, et dans Cybèle la force productrice. Quand les Grecs et les Romains l'adoptèrent, ils le confondirent avec celui de leurs propres divinités, et le mythe antique s'obscurcit de plus en plus.

(1) CREUZER, liv. IV, ch. III, de la *Symbolique*.

(2) *Corybantes*, *Curètes*, *Galles*, *Cibèbes*, *Métragirtes*, *Taurobòles*, sont les noms divers de ces prêtres.

Nous avons trouvé déjà le culte des Cabires en Phénicie, mais c'est aux Pélasges qu'est dû l'établissement de leurs mystères en Samothrace. La doctrine secrète y était expliquée diversement, selon les degrés; dans ceux inférieurs, les Cabires et les Dioscures étaient représentés comme des planètes personnifiées, apparaissant sous forme d'étoiles et de feux propices aux navigateurs, ou comme des héros appelés au ciel; mais on exposait aux illuminés l'idée d'une trinité : *Axieros*, *Axiokerlos, Axiokersa*, c'est-à-dire, le tout-puissant, le grand fécondateur et la grande fécondatrice (1), ayant pour ministre *Casmil*. La croyance aux démons et à une vie future y était aussi enseignée jusqu'à un certain point. Dans cette île, théâtre de grandes révolutions volcaniques, débarqua Dardanus, venant d'Étrurie; il y inventa les radeaux, et, par ce moyen, il transporta les Cabires en Asie. Orphée y aborda aussi avec les Argonautes, et se fit initier à ces mystères, qui furent réformés par Jason, frère de Dardanus. Depuis lors, elle fut visitée sans cesse par de pieux étrangers, que le pontife venait, à leur débarquement, recevoir sur le rivage. Les Anactotelestes, ou chefs des mystères, assuraient les initiés contre les tempêtes et contre certaines maladies et autres mésaventures; mais les mystères tendaient surtout au salut de l'âme. Le néophyte devait faire la confession de ses péchés, subir des épreuves sévères, et offrir des sacrifices expiatoires; le prêtre (2) pouvait absoudre, même de l'homicide, mais non du parjure ni du meurtre dans les temples, crimes que l'on portait devant un tribunal antique, qui pouvait les punir, même par la peine de mort.

Les naturels et les voisins de l'île se faisaient initier dès l'enfance, afin d'éviter les rigoureuses préparations. Dans celles-ci, le novice, couronné d'olivier et ceint d'une écharpe de couleur pourpre, était placé sur un siége; les initiés, formant le cercle autour de lui, et se tenant par la main, commençaient à danser en rond, au chant d'hymnes sacrés. L'initié, de même que le brahmine, ne déposait plus la bandelette sacrée; elle fut depuis adoptée dans les rites bachiques, avec lesquels ceux-ci avaient aussi de commun les cérémonies impudiques. Ces mystères de-

(1) Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, I, 917.

(2) On appelait *Coës* le prêtre qui présidait à l'initiation, peut-être du verbe ἀκούειν, écouter.

vinrent partie principale des religions d'Italie ; les Romains leur rendirent un hommage solennel en donnant la liberté à l'île sainte. On en a trouvé des vestiges même dans les Iles-Britanniques, et ils ont survécu jusqu'à nos jours dans certaines sociétés secrètes.

Le Jupiter de Dodone était aussi pélasgique, et il avait pour interprète les Selliens ou Elliens, qui peut-être sont la souche des Hellènes. Le Jupiter de Thessalie était récent ; celui de Thesprosie, dans le pays des Molosses, était plus ancien ; l'on voit encore près de Janina beaucoup de constructions cyclopéennes (1).

Éphèse, asile des Ioniens, ville très-ancienne de la Lydie, à l'embouchure du Caïstre dans la Méditerranée, devint par sa position un entrepôt des plus importants de l'Asie Mineure, et servit de centre à cet admirable échange d'idées qui se continua si longtemps entre la Grèce et l'Orient. Métropole des religions, elle conserva durant des siècles l'une des idoles les plus vénérées du paganisme, jusqu'à l'instant où l'apôtre des nations vint y prêcher pour sa destruction. On attribuait aux Amazones la fondation du premier temple de Diane, reconstruit plus tard en vingt-deux ans aux frais de toute la Grèce. Incendié par Érostrate le jour où naissait Alexandre, il se releva plus splendide ; un tremblement de terre le renversa lorsque la voix des pêcheurs galiléens faisait s'écrouler les idoles profanes.

La Diane d'Éphèse, enveloppée de bandelettes hiéroglyphiques avec la croix en tête, offre l'aspect d'une momie, et indique une origine égyptienne, de même que ses bras, soutenus horizontalement par deux barres, annoncent une antiquité grossière.

Dans la suite, les Grecs la dégagèrent à moitié de cette enveloppe, et, en multiplant ses mamelles, firent d'elle une Panthée aux attributs les plus divers ; ils maintinrent toutefois l'injonction de ne la reproduire qu'en ébène. Ils mêlèrent à son culte les idées médo-perses sur celui de la lumière et sur les deux principes ; ils donnèrent aussi le nom perse de Mégabises à ses prêtres, toujours étrangers, eunuques, assistés par des jeunes filles dans les cérémonies, et maîtres consommés dans les astuces et dans les impostures de la magie (2). Lorsque Crésus vint assiéger

(1) Hésiode appelle cette contrée Πελασγῶν ἕδρανον, ap. STRAB.

(2) OTFRIED MUELLER, dans son *Histoire des Doriens* (allem.), persistant à

Éphèse, ses habitants, au moyen d'une corde, réunirent le temple de la déesse aux murailles de la ville, qui dut à cet expédient d'être respectée comme sainte.

Olen, chantre sacré antérieur à Pamphus et à Orphée, conduisit, de la Syrie à Délos, une colonie sacerdotale qui y porta le culte d'Apollon et d'Artémide, dont il avait réduit l'histoire en hymnes que l'on chantait dans les solennités. Il y était dit qu'Ilithyie, première génératrice, fut mère d'Éros ou de l'Amour, ce grand lien qui rapproche les éléments les plus divers, et qu'elle aida Latone à enfanter deux grands luminaires, figurés par Diane et Apollon. Délos.

C'était là le culte hyperboréen de la nature; les Hyperboréens, en effet, envoyaient chaque année un tribut à l'île sainte, à travers le pays des Scythes et le golfe Adriatique; ce tribut, vestige peut-être de quelque ancienne migration, ne consistait pas en victimes à égorger, mais en prémices de froment, d'orge, de fruits, conformément aux rites simples de ces peuples septentrionaux. Le général perse Datis nous fournit la preuve que l'on adorait seulement dans cette île les symboles du pouvoir créateur et conservateur de la nature; car lorsqu'il envahissait l'Asie Mineure, renversant les idoles et les temples par suite de la haine de sa nation pour l'idolâtrie, il respecta Délos, et laissa la liberté à ses habitants.

Dans l'île de Chypre, le culte, qui se rapprochait beaucoup de celui de la Cilicie, indiquait des relations avec la Phénicie, avec l'Égypte et même avec l'Éthiopie, d'où une colonie serait, dit-on, venue la peupler. Vénus et Adonis y étaient l'objet de fêtes voluptueuses, bien que lors de l'adoration du Phallus, les hiérodules ou prêtresses n'étaient couvertes que d'un voile transparent, et les hommes s'habillaient en femmes. Les autels ne devaient pas y être ensanglantés, et n'admettaient d'autres offrandes que des victimes mâles (1).

La Crète, dans une situation favorable entre l'Orient, l'Égypte et l'Europe, reçut promptement des institutions étrangères, Crète.

exclure l'importation étrangère, regarde le culte d'Apollon comme purement dorique, et ne se rapportant en rien au soleil; il veut aussi que la Diane d'Éphèse soit originaire de Cappadoce.

(1) Muenter, *Der Tempel des himmlischen Göttinn zu Paphos*, Copenhague, 1824.

comme l'indiquent ses labyrinthes, ses temples creusés dans le roc, ses idoles sous forme de taureaux. Toutes ces idées se mêlèrent avec celles des Phéniciens, qui s'y établirent de bonne heure, et avec celles des différents peuples qu'y amenait le commerce, de sorte que tous les dieux provenant de l'Asie supérieure furent accueillis dans la famille crétoise de Zéus et d'Éra, c'est-à-dire, de Jupiter et de Junon, d'où se forma cette immense lignée de divinités.

Grèce proprement dite.

Si nous suivons volontiers dans leur route ces migrations religieuses, c'est qu'elles nous révèlent en même temps les origines des populations. La distinction que nous avons supposée entre les tribus primitives de la Grèce nous est ainsi attestée par la diversité des cultes, restreints d'abord dans de petites localités, où par la suite chacun eut son sanctuaire de prédilection. Apollon habitait le nord de la Thessalie, Bacchus guidait les orgies de la Béotie, Neptune recevait des sacrifices sur les rivages du golfe Saronique et dans Corinthe, Junon dans Argos, Pan et les divinités pastorales en Arcadie; dans la Thrace, les divinités guerrières, Arété, Euialios (Hercule), Aabasios (Bacchus); Apis à Sicyone, et d'autres ailleurs. Des relations pacifiques, les chants des poëtes, les droits de souveraineté, les considérations politiques étendirent par degrés le domaine de chaque dieu, et convertirent les rites domestiques en rites particuliers à un pays, puis en rites nationaux. Ces rites n'étant donc pas l'œuvre des prêtres et des savants, mais celle du peuple, on ne songea même pas à réduire à l'unité, à un système unique de dérivation, les diverses théogonies; on se contenta de les embellir, sans prendre soin de les accorder entre elles (1).

Religions modifiées dans la Grèce.

Mais les religions étrangères ne purent jamais parvenir à rendre la Grèce ni septentrionale ni orientale; loin de là, ce fut elle qui les modifia conformément à sa nature. Dans l'Inde dominait l'idée de l'absolu immuable, indéfini, près duquel l'homme n'était rien; en Grèce, l'homme recouvre son individualité; il lutte avec le destin et croit qu'il y a du courage à se roidir contre ses coups. Dans les croyances orientales, le dieu, mû par l'amour et la compassion, s'abaisse jusqu'à l'homme; dans les croyances

(1) «La mythologie des Grecs est une harmonie enchanteresse qu'un souffle venu de la patrie d'un peuple plus ancien fit produire à leurs chalumeaux.» BACON.

grecques, l'homme peut s'élever jusqu'aux dieux qui jouissent d'un éternel bonheur dans le ciel et s'y abreuvent joyeusement de nectar. Le repos suprême de l'Asie fait place à l'action sensible et humaine, le symbole muet au symbole épique et éloquent, le sens philosophique à la perfection des formes et aux charmes de l'imagination. L'idée de la beauté, de la variété, de l'élégance, domine en Grèce dans la religion comme dans la littérature. Aussi les Grecs abandonnent-ils toute autre forme pour l'anthropomorphisme, assimilant les hommes aux dieux, et attribuant à ceux-ci des généalogies, des exploits, des passions; ce que les prêtres de Dodone appelaient des inventions d'hier.

Si les prêtres constituèrent d'abord en Grèce une caste peu nombreuse et séparée, elle se brisa bientôt contre cette mobilité et ce besoin de progrès qui distinguent aujourd'hui l'Europe. Sur cette heureuse terre ouverte à plusieurs mers, entrecoupée de montagnes et de forêts, dispersée en cent îles, ravivée par de fréquentes migrations, l'énergie native ne pouvait se courber sous le joug sacerdotal : déjà les héros l'avaient enduré impatiemment, mais quand plus tard s'écroulèrent les monarchies héréditaires, et que survinrent du Nord les Héraclides, une vigueur nouvelle se répandit partout, et les mœurs, la manière de penser, les institutions, la poésie s'éloignèrent de plus en plus du point de vue profond de l'Orient. Alors le culte sacerdotal se borna aux mystères, et en dehors du sanctuaire apparurent des poëtes populaires, indépendants de la science et de la pensée des prêtres, souvent même hostiles à ceux-ci (1) : de ce moment chaque chose fut mieux déterminée, devint plus intelligible et plus claire. La hiérarchie égyptienne, non moins puissante sur les croyances que sur la politique, en resserrant les idées dans un cercle infranchissable, avait rendu la religion immuable; en Grèce, au contraire, livrée au génie des poëtes et au gré du peuple, dans les sociétés, sur les théâtres, elle demeura indépendante, et chacun put ajouter quelque chose au culte public et aux mythes divins. En outre, les prêtres n'y formèrent jamais un collége comme à Rome, où l'on sait qu'ils étaient réunis en corps, bien

(1) Dans Homère, les devins sont toujours en butte au mépris; Agamemnon insulte l'un et effraye l'autre; les chantres inspirés ont la mission d'instruire les nations et les particuliers, de conserver la foi domestique et le droit des gens.

qu'ils ne fussent pas exclus des fonctions civiles. Aussi la religion chez les Grecs ne fut-elle jamais religion de l'État ; elle seconda souvent la politique, elle n'en fut jamais esclave.

Vérités primitives. Les hymnes orphiques fournissent la preuve que, dans l'origine, la Grèce professait l'unité de Dieu : « Jupiter fut le premier et le « dernier, la tête et le milieu ; de lui provinrent toutes choses. « Jupiter fut homme et vierge immortelle ; Jupiter fut la flamme « du feu, la source de la mer ; Jupiter est le soleil et la lune ; Ju- « piter est roi ; seul il créa toutes choses. Il est une force, un « dieu, le grand principe de tout ; un seul corps excellent qui « embrasse chaque être, feu, eau, terre, éther, nuit, jour, et « Métis première créatrice, et l'Amour attrayant. Tous ces êtres « sont contenus dans l'immense corps de Jupiter (1). » Le même Orphée, c'est-à-dire, les poëtes les plus anciens, chantaient : « Nature, mère divine, universelle, mère en tant de façons, cé- « leste, vénérable, esprit souverainement créateur, reine indomp- « table qui domptes tout, gouvernes tout, resplendis partout, toute- « puissante, adorée dans l'éternité, divinité supérieure à toute autre, « indestructible, première née, très-antique.... commune à tous, « seule incommunicable, père à toi-même sans père, qui, par ta « force mâle, produis tout, sais tout, donnes tout, nourrice et « reine de tout ; ouvrière féconde de tout ce qui croît, destruc- « trice de tout ce qui est mûr, véritable père et mère, et nourrice, « et soutien de toutes les choses. »

Les Grecs perdent ensuite de vue ce culte de la nature, voisin du panthéisme. Ce Jupiter, considéré dans tous les chants primitifs comme le maître du ciel et de la terre, le père des dieux et des mortels, la source de la vie, de l'ordre et de la justice, devient un nom appellatif ; aussi y en eut-il un très-grand nombre en Grèce, et Varron en compta trois cents en Italie : les qualités se personnifient, et les fables vont se compliquant de plus en plus. Mais nous ne savons que peu de chose ou rien de la mythologie pélasgique, symbolique et théologique, qui présida aux premiers développements de la civilisation grecque ; car lors de la scission entre le sacerdoce et la poésie, elle ne survécut que dans les mys-

(1) STOBÉE, *Eclog.* I, 1. Selon Proclus, Orphée chantait : « Tout ce qui est, fut, sera, était dès le commencement contenu dans le sein fécond de Jupiter ; Jupiter est le premier et le dernier, le principe et la fin ; de lui émanent tous les êtres. »

tères et dans des mythes dont le sens se perdit : Homère même et Hésiode, qui en rapportent quelques fragments, ne paraissent déjà plus les comprendre.

A l'apparition de ces deux poëtes, les ténèbres qui environnaient les sanctuaires des Pélasges s'éclairent tout à coup ; mais quand Hérodote dit qu'ils avaient inventé une mythologie, on doit entendre qu'ils représentèrent dans des chants héroïques, comme des personnages véritables, les puissances de la nature et les attributs de l'Être suprême, déjà personnifiés, les mêlant à des événements humains, avec des fonctions distinctes et un caractère propre. Les dieux d'Homère sont des divinités de tribu tout à fait locales ; leur immortalité est seulement une vie beaucoup plus longue que la nôtre : c'est un don qu'ils peuvent faire partager à leurs favoris ; ils ne sauraient pourtant les soustraire à la mort quand l'instant en a été fixé par le Destin, divinité qui leur est supérieure à tous. Leur agilité, une taille gigantesque (1), une voix retentissante les distinguent des hommes ; ils sont invisibles à leur gré, et peuvent aussi rendre tels ceux qu'ils protégent. Dieux d'Homère et d'Hésiode.

L'Olympe ressemble à l'une des cours des princes grecs ; les dieux y passent le jour au milieu des chants et des jeux, se livrant aux exercices du corps, aux plaisirs des banquets, où ils savourent l'ambroisie sans laquelle cesserait leur immortalité. Il est superflu de répéter ici les reproches si souvent adressés à Homère pour la manière scandaleuse dont il a représenté les dieux qu'il a faits querelleurs, méchants, puérils. Son grand mérite consiste dans cette exquise délicatesse de goût, grâce à laquelle il devint réellement le créateur des beaux-arts. Tout chez lui est naturel, rien de caché ni de mystérieux ; et lorsqu'il dit : « Le grand fils « de Saturne abaissa ses noirs sourcils, la chevelure divine on- « doya sur la tête immortelle du souverain maître, et tout l'O- « lympe en trembla, » les symboles plus ou moins grossiers du Jupiter antique s'évanouissent, et le maître de la nature, le roi des dieux, s'offre à nos regards tel que Phidias le représentera.

Hésiode, quoique postérieur à Homère, conserve plus du génie symbolique et allégorique de l'antiquité, comme aussi du sens primitif des mythes religieux. Le Chaos, la Terre, le Tartare, l'Amour,

(1) Mars couvre sept arpents de terrain ; en trois pas Neptune franchit l'intervalle du ciel en terre.

sont chez lui des êtres primordiaux ; le premier est le symbole de l'espace vide encore, de la nature qui renferme tout dans son sein; la Terre représente la génération de toutes choses; le Tartare, le penchant de la création à retourner au chaos; l'Amour, le principe qui meut, unit et conserve. Du Chaos naissent l'Érèbe et la Nuit; de ceux-ci l'Éther et le Jour. La Nuit engendre ensuite d'elle-même le Hasard, le Destin, la Mort, le Sommeil, les Songes, Momus ou le Rire, l'Affliction, les Hespérides, les Parques, les Peines divines, Némésis, la Fraude, l'Amitié, la Discorde. De cette dernière naissent la Fatigue, l'Oubli, la Faim, les Douleurs, les Disputes, les Meurtres, les Batailles, les Destructions d'hommes, les Injures, les Paroles trompeuses, les Contestations, l'Injustice, l'Iniquité, le Serment. On voit ici se combiner la cosmogonie avec la morale; ce qui produit une infinité de personnifications.

La Terre enfanta Uranus ou le ciel, les Monts, l'Abîme et l'Océan qu'elle épousa, et dont elle eut un grand nombre de dieux; parmi lesquels le plus noble de tous, l'impénétrable Chronos, ou le Temps, et les Géants. Viennent ainsi à la suite tous les corps et toutes les essences. Chronos dévore tous ses enfants jusqu'à la naissance de Jupiter, qui non-seulement échappe à sa voracité, mais le contraint à rejeter tout ce qu'il a dévoré, et délivre les cyclopes enchaînés : ceux-ci, en récompense, forgent pour lui la foudre avec laquelle il renverse son père. C'est ainsi qu'à l'absolu succède l'intelligible; au temps confus, le temps réglé par le cours des astres; à l'être sans intelligence ni conscience, le Jupiter conscience et intelligence. Il triomphe des Titans rebelles, c'est-à-dire, des forces aveugles de la nature, et distribue aux autres fils de Chronos les dignités et l'empire du monde, en réservant pour lui le ciel avec la suprématie : la mer échoit à Neptune, l'enfer à Pluton : la terre et l'Olympe demeurent indivis (1).

Culte. Dans un pays comme la Grèce, où tout était vie et où les événements se succédaient avec une extrême rapidité, l'occasion de recourir aux dieux pour leur demander des conseils ou des prédic-

(1) Heyne, Wolf, Fr. Thiersch, et autres savants, après le Hollandais Ruhnken, n'ont vu dans la *théogonie* qu'une compilation indigeste, pleine d'interpolations, et rapiécée de fragments antiques. Guignault, au contraire, dans sa réfutation de la *Symbolique* de Creuzer, prétend en démontrer l'unité et l'accord.

tions naissait à chaque instant; c'est pourquoi les oracles y acquirent un plus grand crédit que chez tout autre peuple. L'intervention immédiate de la Divinité dans ce qui se passe en ce monde une fois admise, elle s'étend facilement à tous les cas, et le particulier qui ne peut interroger le trépied sacré demande une réponse à tout ce qui l'environne, aux vents, aux animaux, surtout aux songes. Le philosophe prendra en pitié ces augures, le poëte comique les tournera en ridicule, mais le peuple en sera toujours avide, et il l'est encore aujourd'hui, après tant de torrents de lumière répandus sur les intelligences. Ainsi, la religion se mêlait à tout ce que faisaient les Grecs; il n'est pas de poëte, d'historien, d'orateur, dont les pages ne soient remplies de dieux. Dans les mouvements politiques, il faut toujours calculer les raisons mystiques; et dans la vie, tout est prières, sacrifices où l'on immole même cent et jusqu'à mille animaux (1). Chaque repas a ses libations, chaque métier ou art son patron, chaque maison son oratoire; tout champ son gardien, tout citoyen son protecteur; Platon rappelle avec une componction pieuse qu'au lever de la lune et au coucher du soleil, Grecs et Barbares se prosternaient pour rendre hommage à la Divinité.

Mais jusqu'à quel point cet hommage profitait-il à la morale? La religion ne justifiait que trop la corruption, et Aristote exclut de la défense des images obscènes celles des divinités (2); Platon recommande de fuir l'ivresse, à moins que ce ne soit en l'honneur de Bacchus (3). Sans répéter ici les atrocités et les débauches précédemment rappelées (4), nous ajouterons que dans les circonstances les plus graves, on offrait à Vénus des courtisanes, attribuant à leur intercession le salut de l'État (5). Quand le patriotisme le plus généreux eut vaincu Xerxès, on dédia dans le temple de la déesse un tableau où se voyaient représentées les prières et les processions de ces malheureuses, et Simonide y avait Morale.

(1) Crésus offrit trois *kiliombes* ou sacrifices de mille têtes de bétail pour se rendre les dieux favorables contre Cyrus; il ordonna que les Lydiens immolassent autant d'animaux qu'ils pourraient. On connaît l'hécatombe de Pythagore.

(2) *Politique*, VII.

(3) *Lois*, VI.

(4) Voy. ci-dessus, pages 555 et 556.

(5) ATHÉNÉE, XIII.

inscrit ces vers : *Elles supplièrent la déesse Vénus qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.*

Les Euménides, persécutrices inexorables du crime, étaient la partie morale de la mythologie grecque. Dans Eschyle, elles chantent : « Celui qui a les mains pures n'a rien à craindre de « notre colère, il peut vivre tranquille ; mais tout coupable qui « cache des mains parricides nous voit prêtes à venger les morts, « à lui demander compte du sang versé. Nous atteignons au loin « le criminel d'un coup vigoureux ; c'est en vain qu'il fuit : nous « marchons sur ses pas, et il tombe. Notre victime doit ouïr les « chants du délire, de la fureur, du désespoir, les hymnes des « furies, sans l'accompagnement de la lyre, qui, enchaînant les « esprits, dessèchent aussi les cœurs. » Mais quoi ? leur colère et les peines d'outre-tombe ne concernaient que les actions éclatantes, les splendides méfaits. La religion n'avait presque point d'influence sur la moralité des œuvres journalières et sur la direction de sa volonté. Loin de là, en excitant les sens et l'imagination, elle inspirait un immense égoïsme et laissait l'homme sans dignité. C'est de l'homme libre que nous parlons ; car il n'y avait rien pour consoler ou pour relever l'esclavage. La sublime et courageuse idée de la dignité de l'espèce humaine est tout à fait inconnue aux historiens antiques, et la morale est un système arbitraire sujet à toutes les subtilités des sophistes, variant selon les temps et les circonstances, et modifiable au gré des passions.

Les lumières augmentent cependant ; les sarcasmes n'épargnent pas ces dieux malfaisants et obscènes (1). La science, en expliquant naturellement beaucoup de phénomènes, met en discrédit

(1) C'est devant un peuple qui adorait Apollon qu'Euripide fait ainsi parler Io, dans la tragédie de ce nom : « Comment ne te blâmerais-je pas, Apollon? abandonner une jeune fille innocente après l'avoir séduite, et livrer à la mort l'enfant dont tu fus le père ! Oh ! que cela est indigne de toi ! Si tu as droit d'ordonner, commande selon la vertu. Les dieux punissent les mortels au cœur pervers ; est-il juste que vous qui fîtes les lois qui nous gouvernent, vous soyez les violateurs des lois ? Si les hommes avaient un jour à vous demander compte de vos violences et de vos coupables amours, Neptune, Jupiter et toi, Apollon, vous seriez réduits à dépouiller vos temples pour payer la réparation de vos méfaits. Si d'indignes passions vous entraînent, vous, dieux, faut-il s'étonner que les mortels y succombent, et si nous imitons vos vices, la faute en est-elle à nous, ou à ceux dont nous suivons les exemples ? »

les causes divines auxquelles elles étaient attribuées : toutes les fois que le *lituus* du prêtre vient à se trouver en conflit avec le glaive de l'homme puissant ou avec le *style* du philosophe, ses impostures sont révélées. On voudrait alors améliorer les religions à l'aide de subtilités abstruses; mais elles ne sauraient se greffer sur le tronc des vieilles croyances : les philosophes qui s'en aperçoivent les combattent; mais ils ne peuvent rien créer de mieux.

C'est à ce point que nous trouverons dans la Grèce, comme à Rome, la philosophie en face de la religion. Si cette dernière était en Orient un mystère de science et de vénération, elle fut en Occident un mystère de science et d'incrédulité. On apprenait dans les mystères que tout ce que le vulgaire adorait n'était que folie; mais les sages n'osaient pas déchirer le voile, connaissant ce qui pourrait en arriver de funeste. Ainsi, lorsqu'en Orient et en Égypte le savoir était renfermé dans les sanctuaires, il l'était en Grèce dans les écoles : nulle part il n'était libre. Que le philosophe renie sa propre conscience et adore dans le temple ce dont il se rit au fond du cœur; sinon le sort de Socrate et d'Anaxagore l'attend. Que fera-t-il ? Il s'appliquera à la partie spéculative de la science, sans s'occuper de l'éducation de la multitude. Celle-ci était donc aussi ignorante aux jours d'Alexandre et d'Auguste qu'au temps de Lycurgue et de Numa; les ténèbres s'étaient même plutôt épaissies, comme pour opposer une masse plus compacte d'erreurs et d'ignorance aux négations d'un petit nombre d'intelligences privilégiées.

En serait-il advenu ainsi au cas où la religion aurait été une invention humaine? Elle se serait perfectionnée comme toute autre science, et comme la civilisation matérielle : elle dégénère au contraire d'autant plus qu'elle s'éloigne de sa source; elle arrive enfin au point où il lui faut s'écrouler pour faire place à une autre révélation qui restreigne dans ses limites la nature, dont le culte a si longtemps usurpé les hommages dus à la Divinité.

CHAPITRE XXX.

LES HÉRACLIDES.

Nous reprendrons notre récit en disant que la guerre de Troie ébranla tous les États, non-seulement ceux de l'Asie, mais encore ceux de la Grèce : des changements de dynasties, des migrations, des colonies en furent la suite, et l'historien peut difficilement, dans une telle disette de renseignements certains, suivre ces mouvements divers.

L'invasion des Doriens qui, laissant leurs montagnes stériles, colonisèrent les fertiles campagnes du Péloponèse, est particulièrement mémorable. Leurs traditions nationales faisaient mention d'un héros antique, devenu fameux sous le nom d'Hercule : ils crurent le reconnaître dans le dieu fort dont le culte avait été apporté par les colonies orientales dans l'Argolide, la Grèce et la Béotie. Afin de justifier la violence qu'ils exerçaient, ils composèrent une généalogie d'après laquelle ils se prétendaient en droit d'occuper cette contrée. Ils dirent donc que Persée, fondateur de Mycènes, avait eu trois fils, Électrion, Sthénelus, Alcée ; ce dernier avait engendré Amphytrion, dont la femme, Alcmène, avait donné le jour à Hercule, le héros le plus célèbre de la Grèce, devenu le symbole de la force employée à l'avantage des hommes pour les tirer de l'état sauvage. Eurysthée, fils de Sthénélus, s'étant emparé du trône au préjudice d'Hercule, il en résulta de longues et cruelles inimitiés. Les Héraclides succombèrent ; la maison même d'Eurysthée déclina et fut supplantée par la race de Pélops, dont le nom fut donné au Péloponèse. Les Héraclides ne cessèrent de la combattre comme usurpatrice, et pour réussir à l'abattre, ils se liguèrent avec les tribus sauvages du nord, principalement avec les Doriens de la Thessalie ; ils se mirent à leur tête et à celle des Étoliens, et assaillirent le Péloponèse. Ils avaient déjà tenté
1180. de s'en emparer sous Ilus, fils d'Hercule ; mais cette fois Télèphe, Cresphonte, et Eurysthène et Proclès, deux fils d'Aristodème,
1100. réussirent à s'en rendre maîtres. Ainsi, d'achéennes qu'elles étaient, Argos, Sparte, Messène, Corinthe, devinrent doriennes. Les Étoliens s'établirent dans l'Élide ; Télèphe régna dans Argos, Cres-

phonte sur la Messénie; les descendants d'Aristodème occupèrent durant neuf cents ans le trône de Sparte.

Toutes les tribus de la Grèce furent alors refoulées comme le flot par le flot qui le pousse : les Achéens chassés chassèrent les Ioniens du pays qu'ils habitaient, et l'appelèrent Achaïe; les Ioniens furent accueillis par les Athéniens, eu égard à leur commune origine; quelques-uns d'entre eux abordèrent sur les côtes de l'Asie Mineure et y fondèrent des colonies. Les Étoliens y bâtirent douze villes, dont la principale fut Smyrne, et ils appelèrent ce pays l'Étolie. Les Ioniens, qui y passèrent avec les fils de Codrus, construisirent Éphèse, Colophon, Clazomène, et autres villes dans la contrée qu'ils nommèrent Ionie; enfin les Doriens se répandirent dans les îles de Crète, de Rhodes, de Cos, et aussi dans l'Asie Mineure, où ils élevèrent Halicarnasse, Gnide et autres villes de la Doride.

Un tel bouleversement dut accroître les souffrances privées; mais une immense amélioration générale se préparait. Les races septentrionales étaient accoutumées dans leurs montagnes à l'indépendance personnelle, et leur indomptable vigueur ne leur permettait pas de se laisser dominer par une volonté despotique. En temps de guerre, ils obéissaient à un chef; mais quand venait la paix, chacun n'avait plus d'autre loi que son caprice. Cette disposition des esprits fut alimentée par le tumulte des invasions; car l'homme était alors obligé de faire usage pour son propre compte de sa force personnelle, et toute institution sociale demeurait sans efficacité.

La distinction entre l'Orient et la Grèce n'en devint que plus tranchée, la fierté septentrionale empêchant la nonchalance asiatique de prévaloir. Les Grecs, qui se trouvaient tous sous la dépendance de rois, chassèrent les dynasties ou restreignirent leur pouvoir, se formèrent en républiques, et firent passer aussi ce mode 1000-900.
de gouvernement dans leurs colonies : l'Épire seule, éloignée Républiques.
des autres États, conserva le gouvernement monarchique. Alors naquit le sentiment de la liberté politique, caractère distinctif de la nation grecque : il nous fait apercevoir que nous entrons dans l'histoire européenne. Les colonies multiplient les champs dans lesquels doivent s'expérimenter les constitutions, et le nombre des citoyens appelés à prendre part aux affaires publiques. On y remarque d'abord l'heureuse alliance de l'industrie avec les arts

d'imagination ; et une fois que l'on eut compris que la délimitation restreinte du cercle d'activité est une condition du progrès, le poëte ne fut plus confondu avec l'historien, le philosophe avec le prêtre. En même temps les beaux-arts prospérèrent, grâce à un accord efficace qui s'établit entre l'esprit qui inventait et le bras qui exécutait ; autre caractère particulier aux peuples nouveaux, tout différents en cela de ceux dont il a déjà été parlé.

Constitution. Chaque cité en vint donc à avoir sa propre constitution intérieure ; ce qui ne doit pas nous faire adopter la manière vulgaire de considérer chaque région de la Grèce comme formant un État compacte. Il en était ainsi pour l'Attique, la Mégaride, la Laconie, qui, étant le territoire d'une seule ville, composaient chacune une seule république ; mais l'Arcadie, la Béotie, et autres contrées, comptaient autant de petits États que leur circonscription embrassait de villes. Ainsi, aux temps des gouvernements municipaux de l'Italie, on disait la Lombardie, la Marche, la Romagne ; mais ce n'était pas qu'elles constituassent trois États : chacune de leurs villes avait ses magistrats, ses lois, ses formes d'administration et de justice, non-seulement distinctes, mais différentes de celles des cités voisines.

De même qu'en Italie, les habitants des divers municipes, dans leur ensemble, s'appelaient Lombards, Marchésans ou Romagnols, formaient sous ce nom des ligues offensives ou défensives, ou traitaient de leurs intérêts communs ; de même dans la Grèce, les Arcadiens, les Béotiens se considéraient comme un seul peuple. Souvent plusieurs villes et même toutes les villes d'une contrée se confédéraient sans que cela altérât en rien la constitution intérieure. L'apparition d'un personnage illustre, un grand danger, ou d'autres circonstances accidentelles donnaient parfois la suprématie à une ville qui obligeait les autres à lui obéir ; mais c'était une domination précaire, cessant avec les événements qui l'avaient produite.

Changements intérieurs. Les cités ainsi constituées étaient sujettes à de fréquents changements intérieurs, soit que le peuple modifiât le gouvernement, soit qu'un législateur imposât une organisation nouvelle, soit qu'un citoyen s'emparât du pouvoir. La petitesse de ces États et l'inquiète vivacité des Grecs multipliaient les révolutions ; mais par elles la nation faisait son éducation : au milieu des douleurs particulières, le peuple étendait ses idées, son expérience aug-

mentait, et se fondaient des législations imitées encore en partie aujourd'hui.

Unité nationale.

Nous avons déjà vu au prix de quelles épreuves et par quels moyens fut créé et nourri l'esprit national. Au milieu d'un si grand fractionnement, il était entretenu par l'assemblée des Amphictyons qui, se constituant d'après une forme plus précise, distinguait les nations en Grecs et en Barbares, rétablissait la paix entre les premiers, persuadait, à l'aide des oracles, ce qu'elle croyait opportun, faisait fléchir les résistances et combattait l'étranger. Les Amphictyons se réunissaient dans des lieux sacrés, usage commun aux premières époques de civilisation : les Romains s'assemblaient aussi dans le temple de Bellone, comme aujourd'hui les Indiens sur les sépultures (1), et les Chinois dans la salle des ancêtres. Les autres confédérations de la Grèce tenaient de même leurs diètes dans les temples : les Doriens d'Asie, dans celui d'Apollon Triopien; les Éoliens, dans celui d'Apollon Crinaos : le temple de Neptune d'Élice était le centre de la ligue des dix cités achéennes d'Asie. Les villes d'Épidaure, Hermione, Égine, Athènes, Prusie, Nauplie, Orchomène des Miniens, envoyaient leurs députés au temple de Neptune, dans l'île de Calaurie, près de Trézène. Il en était de même près de Corinthe; à Oncheste, dans la Béotie; dans l'Eubée, au sanctuaire de Diane Amaurousienne; au Panhellenium d'Égine : l'aréopage d'Athènes, sénat vénéré, se réunissait sous les auspices de Mars : les ambassadeurs étrangers venaient chaque année offrir les prémices de leur pays aux divinités de l'Attique.

Jeux.

La religion présidait encore aux jeux qui tour à tour devenaient un lien d'unité pour les Grecs. Ces spectacles peuvent être réduits à trois genres : sacerdotaux, aristocratiques et populaires. Aux premiers appartenaient les fêtes de la Divinité; ainsi celles qui se célébraient lors des mystères d'Éleusis, les théophories ou processions aux sanctuaires, les panathénées, instituées par Thésée en mémoire de la réunion de toutes les bourgades de l'Attique : chaque canton y envoyait des députés qui apportaient des offrandes à Minerve, et l'on y traînait une barque en souvenir des Thesmophores venus par mer. A ces spectacles sacerdotaux

(1) WALTER, Voyage dans le pays des Cosseahs, *Asiatic journal*, septembre 1829, p. 331.

de la Grèce correspondaient à Rome les fêtes religieuses des saliens, celles de Palès, les lupercales, les saturnales : dans le moyen âge, tous les spectacles représentant les mystères étaient sacerdotaux.

Il faut ranger dans la classe des jeux aristocratiques les banquets des grands et les solennités des funérailles que nous avons trouvées dans Homère ; à Rome, le repas des obsèques et celui de réjouissance, auxquels on ajoutait des représentations scéniques, et dans le moyen âge les cours plénières, les tournois et les cours d'amour. De même qu'à Rome prévalurent les jeux populaires du cirque, des bateleurs, des gladiateurs, des naumachies ; ceux de l'aristocratie l'emportèrent en Grèce, qui dut en grande partie aux spectacles sa civilisation. Le peuple y prenait part en applaudissant ; les nobles en disputant le prix, la religion en consacrant, par les rites et les symboles ; les lieux, les monuments, les couronnes données aux vainqueurs, comme aux dignes descendants de ces fils des dieux qui avaient institué l'agriculture et les lois, défendu la patrie.

Jeux pythiques.

Dans des temps où la guerre se réduisait à des duels, les législateurs durent apporter autant de soin à donner au corps la souplesse et la vigueur, qu'on a négligé de le faire depuis que la poudre à canon a mis de pair l'homme le plus faible et le plus robuste. Chaque pays avait donc ses jeux et ses fêtes où l'on s'exerçait à la lutte, à la danse, à la musique (1); mais il en était où l'on accourait de toute la Grèce et de ses colonies. Ceux qui se

(1) Athènes eut les *panathénées* pour Minerve; les *olympiques*, pour Jupiter; les *héraclides*, pour Hercule; les *éleusinies*, pour Cérès; les *panhelléniens*, pour Jupiter. Argos eut les *hérées* ou *junonies* et les *hécatomphonies* pour Junon. Dans l'Arcadie se célébraient les jeux *lycéens* pour Jupiter Lycéen; les *choréens*, pour Proserpine; les *aliées*, pour le Soleil : dans la Béotie, les *amphiaraens*, pour Amphiaraüs; à Labadée, les *trophonies* ou *basilées*, pour Jupiter; à Platée, les *éleuthéries*, pour la liberté de la Grèce; à Thespies, les *éroties*, pour Cupidon; à Égine, les *œaciens*, pour Éaque; à Pallène, les *théosiens* et les *herméens*, pour Jupiter et pour Mercure; à Mégare, les *dioclées*, les *pythiques*, pour le héros Dioclès et pour Apollon; à Marathon et à Syracuse, les *herculéens*; à Éleusis, les *démétriens*, pour Cérès et pour Proserpine; dans la Locride, les *oïléens*, sur le tombeau d'Ajax, fils d'Oïlée; à Sicyone et à Magnésie, les *pythiques*, pour Apollon; dans l'Eubée, les *géresties*, pour Neptune; à Orchomène, les *minyéens* et les *alcathoens*, pour le roi Minyas et pour le fils de Pélops Alcathoüs; à Épidaure, les *esculapiens* ou *épidauries*, etc., etc.

célébraient avec le plus de solennité étaient les jeux pythiques, néméens, isthmiques, et surtout les olympiques. Les premiers rappelaient la victoire d'Apollon sur le serpent ou le tyran Python; tombés en désuétude, ils furent rétablis par les Amphictyons, après la guerre sacrée contre les habitants de Cirrha et de Crissa; ils avaient lieu tous les cinq ans, vers la fin du mois élaphébolion et le commencement de munychion, c'est-à-dire en avril, par des courses de chevaux, de chars, d'hommes armés; par le pancrace des enfants et par des concours de peinture; le prix était une couronne de laurier.

Archémore, fils du roi des Néméens, ayant été abandonné par sa nourrice, fut tué par un serpent. Afin d'adoucir la douleur paternelle, les héros qui assiégeaient Thèbes célébrèrent des jeux près de la forêt de Némée entre Cléone et Phliunte. Plusieurs fois déchus, puis remis en honneur, ils acquirent un très-grand éclat après l'expulsion des Perses, destinés qu'ils furent dès lors à rappeler le sang versé pour sauver la patrie du joug étranger. Celui qui y présidait était vêtu de deuil, et des couronnes d'ache mortuaire y étaient distribuées comme récompense. Ils revenaient tous les trois ans comme les jeux isthmiques, qui se tenaient sur l'isthme de Corinthe en l'honneur de Neptune et de Mélicerte. Néméens. Isthmiques.

Les plus célèbres de tous furent les jeux olympiques, qu'on disait institués par Hercule lui-même. Tombés en désuétude au temps de la guerre de Troie, rétablis par Iphitus, roi d'Élide, contemporain de Lycurgue, abandonnés de nouveau, ils furent plus tard tellement en honneur que le nom des vainqueurs était gravé sur des tables de marbre dans le gymnase d'Olympie. Un historien postérieur comprit que cette série de noms pouvait fournir les éléments d'une chronologie; et en effet, les Grecs divisaient le temps par olympiades, la première commençant à celle dont sortit vainqueur Corèbe d'Élée, dans le solstice d'été de l'année 776 avant J. C., vingt-trois ans avant la fondation de Rome (1). Ces jeux se célébraient tous les cinq ans dans Olympie et duraient cinq jours; il y avait cinq exercices différents (*pentatle*) : saut, course, lutte, jet du disque et du dard. La course se faisait dans un es- Olympiques.

(1) Le solstice d'été de cette année 776, selon Lalande, arriva sous le méridien de Pise, le 1er juillet à 11 heures 13′ 53″ du matin. La nouvelle lune moyenne, le 8 juillet à 9 heures 29′ 33″ du matin.

pace que l'on appelait *stade*, et qui devint la mesure de distance des Grecs; elle équivalait à un huitième du mille : on parcourait quelquefois jusqu'à vingt-cinq stades en portant l'énorme pierre qui servait de borne. Chez les Grecs, bien éloignés de la férocité romaine, c'eût été un opprobre que de tuer son adversaire : pour être admis à combattre dans l'arène, il fallait n'être ni serviteur, ni étranger, ni infâme, et s'être exercé durant dix mois sous un maître.

Les prix étaient très-riches dans certains lieux : à Sicyone, à Thèbes et ailleurs, on donnait aux vainqueurs des esclaves, des chevaux, des mulets, des vases d'airain et d'argent, des armes, une somme d'argent monnayé : l'un d'eux vit dans Agrigente trois cents chars, attelés chacun de quatre chevaux blancs, faire cortége à son triomphe. On ne recevait à Olympie qu'une couronne d'olivier; mais le Spartiate vainqueur obtenait un grade éminent dans l'armée, l'Athénien pouvait siéger dans le prytanée à côté des magistrats. Ceux qui avaient triomphé rentraient dans leur ville natale par une brèche ouverte exprès, comme pour signifier qu'il n'était pas besoin de murailles où existaient de pareils citoyens.

Des cérémonies religieuses et symboliques accompagnaient les jeux; les bornes étaient marquées de l'œuf de Castor et Pollux, symbole égyptien de la création. Cérès était représentée sur la barrière du cirque; le gymnasiarque avait un caractère sacré; la pompe qui précédait tout exercice était une procession de chronologie figurée dans laquelle apparaissaient les images des dieux, des héros, des inventeurs des arts (1). Les jeux eux-mêmes, dont les caractères étaient au nombre de douze, comme les signes du zodiaque, représentaient le système du monde, et les chars recommençaient sept fois le tour de l'arène, conformément au nombre des planètes.

Tant que duraient les jeux olympiques, on faisait trêve à toutes les inimitiés : jamais un homme armé ne pouvait pénétrer dans l'Élide; ses habitants, enrichis par le concours des nationaux et des étrangers, à l'abri des invasions du dehors, exempts des dissensions continuelles dont la Grèce était le théâtre, demeuraient en paix au milieu de populations sans repos. Une disposition géné-

(1) MACROBE, *Saturnales*, I, 23.

rale à diriger ce qui n'était d'abord qu'un divertissement vers un but d'éducation intellectuelle, et à convertir les amusements publics en récréations pour l'esprit, fit bientôt associer aux exercices du corps la musique, la poésie et la lecture : Alcibiade conduisait à Olympie six chars dans un jour; Pythagore y discutait au milieu des lutteurs; les princes éloignés y envoyaient leurs chevaux pour remporter le prix de la course; peintres et sculpteurs y exposaient au jugement public, les uns leurs tableaux, les autres leurs statues, que les modernes admirent et ne peuvent égaler; Hérodote y lisait ses histoires; Pindare et Corinne y disputaient le prix de la poésie; Eschyle, Sophocle, Euripide, y représentaient leurs tragédies; les orateurs y prononçaient des harangues applaudies par un peuple qui pardonnait la présomption, pourvu qu'on sût caresser son oreille; les grands hommes y jouissaient de leur gloire; Thémistocle y obtint sa plus douce récompense; Platon y eut un avant-goût de son immortalité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

DEUXIÈME ÉPOQUE (1).

(1) C'est par erreur que l'on a continué à mettre en haut des pages première époque jusqu'au chapitre X.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



